BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit. a 22
Pl.

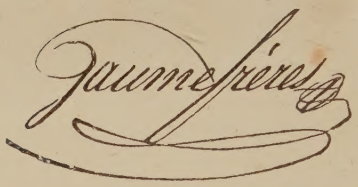
RT. REV. EUGENE O'CONNELL,
LOS ANGELES,
CAL.

VIES

DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

LYON,	chez	GIRARD et JOSSERAND, libraires.
NANCY,	—	THOMAS, libraire.
ANGERS,	—	LAINÉ frères, imprimeurs-libraires.
BESANÇON,	chez	TURBERGUE, libraire. CORNU, libraire.
METZ,	—	PALLEZ et ROUSSEAU, imprimeurs-libraires.
VANNES,	—	LAFOLYE, libraire.
NANTES,	—	MAZEAU frères, libraires.
MONTPELLIER	—	F. SÉGUIN, libraire. MALAVIALLE, libraire.
NIMES,		WATON, libraire.
ROUEN,	—	FLEURY, libraire.
DIJON,	—	HEMERY, libraire.
RENNES,		VERDIER, libraire. GANCHE, libraire.

— CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ. —

VIES

DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

à l'usage du clergé et du peuple fidèle

PAR

M. L'ABBÉ ROHRBACHER

Auteur de l'Histoire universelle de l'Église catholique.

TOME V

SEPTEMBRE. — OCTOBRE.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue Cassette, 4.

1854

VIES DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

Ier JOUR DE SEPTEMBRE.

LA BIENHEUREUSE JEANNE SODÉRINI.

Elle vint au monde l'an 1301, d'une des premières familles de Florence. Dès que sa raison commença d'éclore, tout son plaisir fut d'entendre parler des mystères de la foi chrétienne, et d'en entretenir les autres. Une tendre piété embrasait son cœur. La sainte Vierge était l'objet particulier de sa dévotion ; elle l'honora dès ses plus tendres années ; chaque jour elle célébrait ses louanges et lui adressait de ferventes prières. Jeanne ayant connu d'une manière surnaturelle que sa gouvernante, nommée Félicie Tonia, devait bientôt mourir, elle en avertit cette fille, qui, se soumettant sans peine à la volonté de Dieu, s'occupait de chercher quelque personne prudente qui pût la remplacer auprès de son élève. A cet effet, elle indiqua l'illustre sainte Julienne Falconiéri. Les parents de Jeanne avaient beaucoup de répugnance à la laisser entrer dans une maison religieuse, parce qu'ils n'avaient qu'elle d'enfant, et que déjà ils songeaient à la donner en mariage à un jeune Florentin qui était d'un rang aussi élevé que le leur. Mais, ayant appris de leur fille qu'elle avait déjà choisi Jésus-Christ pour époux, ils n'osèrent s'opposer au désir qu'elle manifestait. La jeune servante de Dieu, âgée seulement de douze ans, alla

Qc 4356

donc se ranger sous la discipline de sainte Julienne, et se revêtit avec joie de l'habit religieux.

Jeanne, sous la direction d'une si habile maîtresse, ne tarda pas à faire de grands progrès dans les voies de la perfection. Non contente d'avoir renoncé au monde et à tous les avantages temporels qu'elle pouvait trouver, elle voulut s'attacher à Dieu par des liens indissolubles, et devant l'autel de Notre-Dame-de-l'Annonciation, elle s'engagea par vœu à la chasteté perpétuelle. Mais, persuadée que cette vertu évangélique ne se conserve en tout dans l'âme que par la mortification et la prière, elle affligea pendant toute sa vie son corps par le jeûne, les veilles, le cilice, la discipline et plusieurs autres austérités. L'oraison et la contemplation l'occupaient tout le temps dont elle pouvait disposer. Son humilité était si grande, qu'elle trouvait son plaisir à se livrer aux travaux les plus vils de la maison, et à rendre à ses sœurs les services les plus abjects. Sa douceur, sa bonté, sa gaieté simple et franche qui accompagnait ses actes de charité lui méritèrent et lui acquirent l'affection de toutes ses compagnes.

Le démon, jaloux d'une vertu si pure, fit tous ses efforts pour triompher de la servante de Dieu ; mais, pleine de confiance dans le secours du ciel, elle résista constamment aux tentations les plus pénibles, supporta patiemment les épreuves les plus mortifiantes, et sortit enfin victorieuse de la lutte qu'elle avait eue à soutenir contre l'ennemi. Le Seigneur, sans doute pour récompenser sa vertu, la favorisa du don de prophétie. Jeanne fit plusieurs prédictions dont les événements prouvèrent la vérité.

Le temps où sa bienheureuse maîtresse, sainte Julienne Falconiéri, allait quitter la terre pour se réunir à son céleste époux étant arrivé, Jeanne lui prodigua les soins les plus assidus et les plus charitables; elle reçut, en 1340, son dernier soupir, et fut la première à apercevoir l'image du Sauveur miraculeusement imprimée comme un sceau sur la poitrine de cette illustre vierge. Elle fit part de cette merveille à ses sœurs, qui purent elles-mêmes l'admirer tout à l'aise. Quant à elle, cette faveur céleste la toucha tellement, qu'elle redoubla de ferveur, et s'appliqua, pendant les vingt-six ans qu'elle vécut encore, à imiter toutes les vertus dont sainte Julienne lui avait donné de si beaux exemples. Enfin, riche en mérite et usée par les pénitences les plus rigoureu-

ses, elle rendit paisiblement son âme à son Créateur, le 1er septembre 1367. Son corps fut porté à l'église de l'Annonciation de Florence, que desservent les Servites, et y devint bientôt l'objet de la vénération du peuple. Le pape Léon XII approuva, le premier septembre 1827, le culte immémorial de la bienheureuse Jeanne, à l'instante prière du comte Laurent Sodérini, patrice romain, et de la même famille que la sainte religieuse [1].

Le même jour, dans le Bas-Languedoc, saint Gilles, abbé et confesseur. — A Bénévent, les saints douze frères, martyrs. — En Palestine, les saints Josué et Gédéon. — A Jérusalem, sainte Anne la prophétesse, dont l'Évangile atteste la sainteté. — A Reims, saint Sixte, sacré premier évêque de cette ville par saint Pierre, dont il était disciple, et honoré de la couronne du martyre sous Néron. — A Todi, saint Térentien, évêque, qui, sous l'empereur Adrien, souffrit, par ordre du proconsul Létien, la torture et les ongles de fer : enfin, ayant eu la langue et la tête coupées, il accomplit son martyre. — A Héraclée, saint Ammon, diacre, et quarante saintes vierges qu'il avait instruites dans la foi, et qu'il mena avec lui à la gloire du martyre, sous le tyran Licinius. — En Espagne, saint Vincent et saint Liége, martyrs. — A Populonia, en Toscane, saint Rieul, qui, venant d'Afrique, souffrit le martyre dans ce lieu, sous Totila. — A Capoue, sur le chemin de l'Eau, saint Prisque, martyre, qui fut un des anciens disciples de Jésus-Christ. — A Capoue encore, un autre saint Prisque, évêque : celui-ci se trouva à la tête de cette troupe de saints prêtres, qui, dans la persécution des Vandales, après avoir souffert divers tourments pour la foi catholique, furent mis sur un vieux navire à la merci des flots, et portés des îles de l'Afrique sur celles de la Campanie, où, s'étant dispersés en divers endroits de cette province, ils furent préposés au gouvernement de plusieurs églises et donnèrent un merveilleux accroissement à la religion chrétienne. Il eut pour compagnons Castrense, Tamare, Rosius, Héraclius, Secondin, Adjuteur, Marc, Auguste, Elpide, Canion et Vindonius. — A Sens, saint Leu, évêque et confesseur, duquel on raconte qu'un jour qu'il était à l'autel, en présence de son clergé, on vit une pierre précieuse tomber du ciel dans son calice. — A Aquin, saint Constant, évêque, illustre par le don de prophétie et par celui des miracles. — Au Mans, saint Victeur, évêque. — A Bade, dans le diocèse de Constance, sainte Vérène, vierge.

[1] Godescard, 1er septembre.

IIe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT ETIENNE.

PREMIER ROI DE HONGRIE.

Il était fils de Geisa, quatrième duc des Hongrois depuis leur entrée en Pannonie : prince sévère envers les siens jusqu'à la cruauté, mais humain et libéral à l'égard des autres, particulièrement des chrétiens. Il leur permit même, par un édit public, d'entrer dans ses États, ordonnant d'exercer envers eux l'hospitalité ; il trouvait bon que les clercs et les moines vinssent devant lui et les écoutait volontiers. Enfin, il se convertit lui-même avec sa famille : il reçut le baptême et promit de faire embrasser le christianisme à tous ses sujets. C'étaient ces terribles Huns ou Hongrois qui, pendant tout un siècle, avaient mis l'Europe à feu et à sang.

Comme leur duc était en peine de ce qu'il devait faire pour abolir le paganisme et affermir la vraie religion par de nouveaux évêchés, il vit la nuit, en songe, un homme d'une beauté merveilleuse qui lui dit : Ce que tu penses ne s'exécutera point par toi : tes mains sont souillées de sang humain ; mais tu auras un fils qui accomplira ton dessein ; il sera au nombre des élus de Dieu, et, après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement. Cependant, reçois avec honneur un homme qui viendra exercer près de toi une ambassade spirituelle, et profite de ses instructions. Cet ambassadeur céleste fut saint Adalbert de Prague, qui vint en Hongrie peu de temps après, et, par son conseil, le duc Geisa assembla partout ses sujets : le saint évêque les prêcha, un grand nombre furent baptisés, on bâtit des églises en plusieurs lieux.

La duchesse eut aussi une vision ; car étant devenue enceinte et près d'accoucher, elle vit saint Etienne, le premier martyr, qui lui dit qu'elle aurait un fils qui serait le premier roi de sa nation, et lui ordonna de le nommer comme lui. L'enfant étant né, saint Adalbert le baptisa et le nomma Étienne. Il naquit à Strigonie, y apprit la grammaire et fut élevé avec soin. Quand il fut

hors de l'enfance, le duc son père assembla les grands et les autres ordres de son royaume, et, de leur consentement, le déclara son successeur et lui fit prêter serment. Geisa, déjà avancé en âge, mourut ensuite l'an 997.

Le jeune duc Étienne, songeant aux moyens d'achever la conversion de son peuple, commença par établir la paix avec tous ses voisins ; mais ses sujets païens, avec les seigneurs à leur tête, se révoltèrent, pillaient ses villes et ses terres, tuaient ses officiers et lui insultaient à lui-même. Le duc assembla ses troupes, et, portant à ses enseignes saint Martin et saint Georges, il marcha contre les rebelles qui assiégeaient Vesprim. Les ayant vaincus, il consacra à Dieu leurs terres, et en fonda un monastère en l'honneur de saint Martin de Tours, que la Pannonie, où il naquit, a toujours honoré. Le duc fonda ce monastère en un lieu nommé le Mont-Sacré, où l'on tenait que saint Martin, étant dans le pays, allait faire ses prières [1].

Après cette victoire, le duc Étienne ne songeait qu'à la propagation de l'Évangile, et pour attirer le secours de Dieu, il faisait de grandes aumônes et priait souvent avec larmes, prosterné sur le pavé de l'église. Il envoyait de tous côtés pour appeler des ouvriers évangéliques ; ce qui attira des prêtres et des clercs zélés, des abbés et des moines, qui renoncèrent volontiers à leur pays pour une si bonne œuvre. Le plus célèbre fut Astric, autrement nommé Anastase. C'était un des six moines que saint Adalbert de Prague amena du monastère de Saint-Boniface de Rome, quand il revint la dernière fois en Bohême, et il le fit abbé du monastère de Breunove, que fonda le duc Boleslas le Pieux. Mais la révolte des Bohêmes ayant obligé saint Adalbert à quitter le pays, Astric passa en Hongrie avec ses moines, et le duc Étienne, les ayant très-bien reçus, leur bâtit un monastère en l'honneur de saint Benoît, et prenait plaisir à s'entretenir souvent avec eux. Ils lui furent d'un grand secours pour la conversion de ses sujets, et il fit si bien, tant parpersuasion que par crainte, qu'il bannit entièrement l'idolâtrie de ses États. Il vint aussi de Pologne deux saints personnages, l'un nommé Suiard et surnommé André, l'autre nommé Benoît, qui embrassèrent la vie érémitique. Benoît, ayant été tué par

[1] *Vit. Steph.*, 2 *sept. Acta SS.*

des voleurs, fut tenu pour martyr ; André fit plusieurs miracles.

Cependant le duc Étienne, voyant bien que cette église naissante ne pouvait subsister sans pasteur, divisa tout le pays en dix évêchés, dont il voulut que Strigonie fût la métropole, et il y mit pour archevêque Sébastien, moine de grande vertu du monastère de Saint-Martin. Quant à l'abbé Astric, il le fit élire évêque de Colocza, et lui donna le nom d'Anastase. Puis la quatrième année après la mort de son père, c'est-à-dire l'an 1000, il le renvoya à Rome, pour demander au Pape la confirmation de ces évêchés et la couronne royale pour le duc, afin que cette dignité lui donnât une autorité plus grande pour l'exécution de ses bons desseins. Anastase étant arrivé à Rome, raconta au Pape tout ce que le duc Étienne avait fait dans ses États pour la religion, et le Pape lui accorda très-volontiers la couronne, y ajoutant une croix pour porter devant le nouveau roi, comme un signe de son apostolat. Car, dit-il, je suis l'apostolique, mais lui mérite le nom d'apôtre, puisqu'il a acquis un si grand peuple à Jésus-Christ. Depuis plusieurs siècles l'on donnait au Pape le titre d'apostolique [1].

Le Pape disait dans sa lettre au saint roi : « Les envoyés de votre noblesse, principalement notre bien-aimé frère Astric, évêque de Colocza, ont d'autant plus réjoui notre cœur, ils ont d'autant plus facilement rempli leur commission, que nous-mêmes, avertis de Dieu, nous attendions ardemment leur arrivée d'auprès d'une nation qui nous était inconnue. Heureuse ambassade, qui prévenue par un message céleste et négociée par le ministère des anges, a été conclue de Dieu, avant qu'elle eût été entendue de nous. Vraiment, ceci n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, et qui, comme le dit Daniel, change les temps et les âges, transfère les royaumes et les établit, révèle les choses profondes et cachées dans les ténèbres, parce qu'avec lui est la lumière, cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nous rendons avant tout grâces à Dieu le Père et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en nos jours, a trouvé un David, le fils de Geisa, un homme selon son cœur, et, l'ayant éclairé de la lumière céleste, l'a suscité pour paître son peuple d'Israël, la nation choisie des Hongrois. Ensuite nous louons votre piété en-

[1] *Vit. S. Steph.*, 2 *sept. Acta SS.*

vers Dieu et votre respect envers la Chaire apostolique, à laquelle, par la miséricorde divine, nous présidons sans aucun mérite de notre part. Enfin, nous donnons les éloges qu'elle mérite, à la grande libéralité avec laquelle, par les mêmes ambassadeurs et lettres, vous avez offert au bienheureux Pierre, prince des apôtres, le royaume et la nation dont vous êtes le chef, ainsi que tout ce qui est à vous et à votre personne même. Action merveilleuse, qui vous montre déjà ce que vous demandez que nous vous déclarions. Nous n'en disons pas davantage; car il ne nous est pas nécessaire de louer celui que louent les faits et Dieu même.

« C'est pourquoi, glorieux fils, tout ce que vous nous avez demandé, à nous et au Siége apostolique, le diadême, le nom de roi, la métropole de Strigonie et les autres évêchés, de l'autorité de Dieu tout-puissant, ainsi que des bienheureux apôtres Pierre et Paul, Dieu nous en ayant averti et nous l'ayant ordonné, nous vous l'accordons de grand cœur avec la bénédiction des apôtres et la nôtre. Le royaume que votre munificence a offert à saint Pierre, votre personne, la nation des Hongrois, présente et à venir, nou le recevons en la protection de la sainte Eglise romaine, et le donnons à tenir, à gouverner et à posséder à votre prudence et à vos légitimes successeurs. Ceux-ci, quand ils auront été légitimement élus par les magnats, seront tenus de même de nous rendre, à nous et à nos successeurs, par eux-mêmes ou par leurs ambassadeurs, l'obéissance et le respect qui sont dus ; de se montrer soumis à la sainte Eglise romaine, qui regarde ses sujets, non comme des serviteurs, mais comme ses enfants ; de persévérer fermement dans la foi catholique et dans la religion chrétienne, et de travailler à la promouvoir. » Silvestre II ajoute que, pour récompenser le zèle apostolique du prince et sa vénération, il lui accordait, à lui et à ses successeurs légitimement élus et approuvés par le Saint-Siége, quand ils auront été ceints de la couronne qu'il leur envoyait, le privilége de faire porter la croix devant eux et de régler les affaires ecclésiastiques du royaume comme vicaires du Pape. Cette lettre était accompagnée d'autres, adressées aux grands et à tout le peuple [1].

L'évêque Anastase ayant apporté en Hongrie les lettres du

[1] *Acta SS.*, 2 *sept. Vit. S. Steph. Dissert. prævi.*, n. 185, 186, 187.

Pape, avec la couronne et la croix, les prélats, les seigneurs, le clergé et le peuple s'assemblèrent, et le duc Etienne fut reconnu roi, sacré et couronné solennellement. La couronne envoyée par le pape Silvestre sert encore aujourd'hui à couronner les rois de Hongrie. Ensuite le nouveau roi fit un édit, pour empêcher les violences et les oppressions, et pour établir la paix et les bonnes mœurs dans son royaume. Il fit aussi couronner reine Gisèle, son épouse, sœur de l'empereur saint Henri, princesse très-pieuse, qui, de son côté, fit de grands biens aux églises et aux monastères, entre autres à l'église de Vesprim, qu'elle bâtit de fond en comble et enrichit d'ornements et de vases sacrés. Le roi donna de grands revenus à la métropole et aux cathédrales qu'il avait établies, leur assignant de grands diocèses et leur donnant de dignes prélats. Il donna aussi aux abbayes des terres et des familles de serfs, avec une magnificence royale, augmentant ses libéralités pendant toute sa vie, afin qu'aucun besoin temporel ne détournât les moines du service de Dieu. Cependant il s'informait avec soin, tantôt par lui-même, tantôt par d'autres, de leur vie et de leur conduite, reprenant les négligents et donnant aux plus fervents des marques d'amitié. Quant aux chanoines, il les recommandait à la conduite des évêques. C'est sans doute une chose merveilleuse de voir un successeur, peut-être un descendant du terrible Attila, demander la couronne et la dignité royale au successeur de saint Pierre, et en recevoir de plus le nom si glorieux et si dignement mérité d'apôtre.

Sébastien, archevêque de Strigonie, étant devenu aveugle, le roi, du consentement du Pape, lui donna pour successeur Anastase de Colocza; mais, au bout de trois ans, Sébastien recouvra la vue, et Anastase, lui cédant la place, retourna à son église, gardant toutefois le pallium, avec l'approbation du Pape. Le roi Etienne, par un vœu particulier, mit sa personne et son royaume sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Il appela la Pannonie, la famille de sainte Marie. Les Hongrois, en parlant de la Mère de Dieu, ne lui donnaient point le nom de Marie ni aucun autre; ils disaient seulement : La Dame ou Notre Dame. A ce nom seul ils inclinaient la tête et fléchissaient le genou. Le saint roi fit bâtir, en l'honneur de sa glorieuse patronne, une église magnifique à Albe royale. Les murailles du chœur étaient ornées de sculptures, le

pavé était de marbre; il y avait plusieurs tables d'autel d'or pur, enrichies de pierreries, et sur l'autel un tabernacle pour l'eucharistie, d'un ouvrage merveilleux. Le trésor était plein de vases d'or et d'argent, de cristal et d'onyx, et de riches parements. Le roi voulut que cette église ne dépendît que de lui seul, sans être soumise à aucun évêque. Aux jours auxquels il faudrait y donner l'absolution aux pénitents ou y faire le saint-chrême, le roi devait choisir un évêque pour y faire ces fonctions, aussi bien que pour y célébrer la messe en sa présence. En l'absence du roi, aucun évêque ne pouvait y exercer aucune fonction sans la permission du prévôt et des moines, qui prenaient aussi les dîmes sur le peuple dépendant de cette église, sans qu'aucun évêque pût y prétendre.

Le zèle du saint roi ne se renfermait pas dans son royaume. A Jérusalem il fonda un monastère, et lui donna des revenus suffisants en terres et en vignes; à Rome, il fonda une collégiale de douze chanoines, et des maisons d'hospitalité pour les Hongrois qui allaient en pèlerinage à Saint-Pierre; enfin il bâtit une très-belle église à Constantinople. La réputation de sa piété fit que la plupart des pèlerins d'Italie et de Gaule, qui allaient à Jérusalem, quittèrent le chemin ordinaire, qui était par mer, et passèrent par la Hongrie. Le roi Etienne les recevait comme ses frères, et leur faisait de grands présents, ce qui attira une grande multitude, tant de nobles que de peuple, à faire ce pèlerinage.

A la piété et au zèle d'un apôtre, saint Étienne de Hongrie joignait la valeur d'un guerrier et d'un héros. Lui-même, dans les instructions à son fils saint Émeric, lui rappelle qu'il passa presque toute sa vie dans les guerres, à repousser les incursions des nations étrangères. En 1002, son oncle Giula, duc de Transylvanie, ayant attaqué la Hongrie plusieurs fois, Étienne marcha contre lui, le fit prisonnier avec sa famille, et joignit ses États à la monarchie hongroise. Il vainquit de même et tua de sa main, Kean, duc des Bulgares. Il repoussa avec le même succès les Besses, peuple voisin de la Bulgarie. Mais sa justice égalait sa valeur. Attirés par sa renommée, soixante Besses d'entre les nobles quittèrent leur pays, emmenant avec eux toute leur famille et toutes leurs richesses, pour venir demander au saint roi de s'établir dans son royaume. Mais les domestiques d'un commandant de la frontière, poussés par l'appât du butin, les attaquèrent à l'impro-

viste, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent un plus grand nombre et leur enlevèrent tous leurs trésors. Instruit par les victimes de cette violence, le saint roi ne fit semblant de rien ; mais il manda secrètement à la cour le commandant et sa troupe. Les ayant convaincus, il leur reprocha leur inhumanité, et leur annonça que, comme ils avaient fait aux autres, ainsi il leur serait fait. Et sur-le-champ il les fit pendre deux à deux sur toutes les avenues du royaume, pour apprendre à tout le monde que la Pannonie était ouverte aux étrangers, et qu'ils y trouveraient hospitalité et protection [1].

Apôtre de sa nation, saint Étienne en fut encore législateur. La législation principale, c'est la religion même. Il y ajouta un code de lois civiles et pénales, en cinquante-cinq articles. Les principales dispositions de ce code ont pour but de maintenir le respect des églises et des choses sacrées, de soutenir l'autorité des évêques dans le gouvernement ecclésiastique, particulièrement dans la défense des veuves et des orphelins. Si un prêtre, un comte, ou une autre personne fidèle trouve quelqu'un à travailler les dimanches, il l'en empêchera ; s'il travaille avec des bœufs, on lui en prendra un, que l'on donnera à manger aux habitants ; si c'est avec des chevaux, il en rachètera un par un bœuf, qui sera donné à manger, comme il a été dit. Les prêtres et les comtes recommanderont à tous les paysans de venir à l'église le dimanche, jeunes et vieux, hommes et femmes, excepté ceux qui gardent les feux. Si quelqu'un reste obstinément chez soi, il sera battu et tondu. Ceux qui causent dans l'église de manière à troubler les autres, si ce sont des personnes considérables, on les réprimandera et on les chassera honteusement ; si ce sont des jeunes gens ou des gens du peuple, on les fustigera devant tout le monde. Si quelqu'un mange de la chair le vendredi ou les quatre-temps, il sera enfermé et jeûnera une semaine. Si quelqu'un refuse obstinément de confesser ses péchés au prêtre, on ne fera pour lui ni prières ni aumônes à sa mort, non plus que pour un infidèle. Si quelqu'un meurt sans confession, parce que ses parents ou ses voisins ont négligé d'appeler un prêtre, on fera pour lui des prières et des aumônes ; mais les parents expieront cette négligence par

[1] *Vit. S. Steph. Acta SS.*, 2 *sept.*

des jeûnes, au jugement des prêtres. Ceux qui meurent subitement seront enterrés avec tous les honneurs de l'Église ; car les secrets jugements de Dieu nous sont inconnus.

Chacun aura la faculté de disposer de ses biens, de donner à sa femme, à ses fils, à ses filles, à ses parents ou à l'Église, et, après sa mort, personne ne pourra détruire ses dispositions. Si quelqu'un, touché de compassion, donne la liberté à ses esclaves avec un témoignage, nul n'entreprendra, après sa mort, de les réduire en servitude. S'il leur a promis la liberté, et que la mort l'ait empêché de leur en donner un témoignage, il sera au pouvoir de sa veuve et de ses fils de leur en donner un pour la rédemption de son âme. Les esclaves ne seront pas reçus à témoins contre leurs maîtres. Quant à la punition du vol, l'esclave qui vole pour la première fois rendra la chose volée et rachètera son nez par cinq bouvillons ; s'il ne le peut, on le lui coupera. S'il vole une seconde fois, il rachètera de même les oreilles, ou bien on les lui coupera. S'il vole encore après cela, il sera puni de mort. Un homme libre, qui commet un vol, ou il se rachètera, ou il sera vendu ; s'il retombe après avoir été vendu, il suivra la loi des esclaves. Quiconque tue un homme avec un glaive, sera tué avec ce même glaive. Si quelqu'un, tirant l'épée, mutile un autre, on lui fera souffrir la peine du talion. Si le blessé guérit sans qu'il lui reste d'infirmité, celui qui l'a blessé paiera la composition ou l'amende de l'homicide. Celui qui n'a fait que tirer l'épée dans la colère, mais sans blesser personne, en payera pour cela seul la moitié [1]. On voit par ces extraits combien cette législation tendait à civiliser cette nation farouche, habituée depuis des siècles au sang et au carnage ; mais la législation la plus efficace sur ces peuples était sans doute la vie du saint roi.

Outre ce code pour son peuple, nous avons de saint Étienne une instruction en dix articles sur la manière de bien gouverner, adressée à son fils saint Emeric, mais qui mourut avant son père. Ces dix articles sont, dans l'esprit du saint roi, comme dix fleurons qui doivent orner la couronne royale. Voici comme il s'exprime : « Nul ne devant aspirer à la royauté, s'il n'est fidèle catholique, nous donnons la première place dans nos instructions à la

[1] *Vit. S. Steph. Acta SS., 2 sept. Dissert.*, § 31.

sainte foi. Je vous recommande donc avant tout, très-cher fils, si vous voulez illustrer la couronne royale, de conserver si bien la foi catholique, que vous serviez de modèle à tous vos sujets et que tous les enfants et ministres de l'Église vous reconnaissent pour un vrai chrétien; car ceux qui ont une fausse croyance, ou qui, ayant la vraie, ne la suivent pas dans leurs œuvres, ceux-là ni ne régneront ici avec gloire, ni ne participeront au royaume éternel; mais si vous retenez le bouclier de la foi, vous aurez aussi le casque du salut. Avec ces armes vous pourrez combattre légitimement contre les ennemis visibles et invisibles, car l'apôtre dit : Il n'y aura de couronné que celui qui aura légitimement combattu. Or, la foi dont je parle est celle-ci. » Sur quoi il rappelle le symbole de saint Athanase, touchant la sainte Trinité. « Si donc, conclut-il, quelqu'un se rencontre sous votre domination, qui cherche à diviser, à diminuer ou à augmenter cette Trinité sainte, sachez que c'est un suppôt de l'hérésie, et non un enfant de la sainte Église. Gardez-vous, soit de le nourrir, soit de le défendre, de peur que vous n'en paraissiez l'ami et le fauteur; car les gens de cette espèce infectent les enfants de la sainte foi; mais surtout ils perdraient et dissiperaient misérablement ce nouveau peuple de la sainte Église. Veillez donc principalement pour que cela n'arrive point.

« Après la foi, ce qui tient la seconde place, c'est l'Église, commencée par Jésus-Christ, propagée par les apôtres et répandue par tout l'univers. Quoiqu'elle enfante sans cesse de nouveaux enfants, il y a cependant des lieux où elle passe pour ancienne. Mais, très-cher fils, notre monarchie y est encore jeune et nouvelle; c'est pourquoi elle a besoin de gardiens plus attentifs, de peur que le bien que la divine miséricorde nous a fait, sans que nous l'ayons mérité, ne se dissipe et ne s'anéantisse par votre négligence; car celui qui diminue ou défigure la dignité de la sainte Église, cherche à mutiler le corps du Christ.

Ce qui fait l'ornement du trône, c'est l'ordre des Pontifes : aussi, dans ce qui rehausse la dignité royale, les Pontifes tiennent la troisième place. Très-cher fils, ménagez les seigneurs de cet ordre comme la prunelle de vos yeux. Si vous avez leur bienveillance, vous ne craindrez aucun adversaire. S'ils vous gardent, vous serez assuré en toutes choses, et ils vous recommanderont

au Dieu tout-puissant ; car Dieu les a établis les gardiens du genre humain, les sentinelles des âmes, les dispensateurs de toute la dignité ecclésiastique et des divins mystères. Sans eux, on ne constitue ni rois ni princes. C'est par leur intervention que sont remis les péchés des hommes. Si vous les aimez parfaitement, vous vous guérirez certainement vous-même, et vous gouvernerez votre royaume d'une manière honorable ; car en leurs mains est déposée la puissance de nous lier dans nos péchés, et de nous en délier. Dieu a établi avec eux une alliance éternelle, il les a séparés des autres hommes, les a rendus participants de son nom et de sa sainteté, et il a défendu aux hommes de les reprendre, en disant par David : Ne touchez point à mes christs. Or, celui-là touche aux christs de Dieu, qui, contre la loi de Dieu et les saints canons, flétrit les hommes de cet ordre sacré par de faux crimes, et les traîne devant le public. C'est ce que je vous défends absolument de faire, mon fils, si vous voulez vivre heureux et illustrer votre règne ; car c'est en ces choses surtout que Dieu est offensé. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous voyez dans quelqu'un d'entre eux quelque chose de répréhensible, reprenez-le trois ou quatre fois entre vous et lui seul, suivant le précepte de l'Évangile. Si alors il refuse d'écouter vos avertissements secrets, il faut en employer de publics, selon cette parole : S'il n'écoute pas, dites-le à l'Église. En suivant cet ordre, vous rendrez votre couronne tout à fait glorieuse.

« Le quatrième lustre du gouvernement, c'est la fidélité, la valeur, la promptitude, la politesse, la confiance des princes, des barons, des comtes, des hommes de guerre, des nobles ; car ce sont eux le boulevard du royaume, les défenseurs des faibles, les vainqueurs de l'ennemi et les augmentateurs des monarchies. Qu'ils vous soient, mon fils, comme des pères et des frères. N'en réduisez jamais aucun en servitude, n'en appelez jamais aucun esclave : ils seront vos soldats, non vos serviteurs ; commandez-leur à tous sans colère, sans orgueil, sans envie, pacifiquement, humblement, doucement, vous souvenant toujours que tous les hommes sont d'une même condition, et que rien n'élève, sinon l'humilité, et que rien n'abaisse, sinon l'orgueil et l'envie. Si vous êtes pacifique, alors vous serez appelé roi et fils de roi, alors vous serez aimé de tous les guerriers. Si vous êtes colère, superbe, en-

vieux, intraitable, et vous élevez avec hauteur au-dessus des comtes et des princes, la valeur même des guerriers sera la faiblesse de la royauté, et ils livreront votre royaume à des étrangers. Craignant cela, dirigez la vie des comtes d'après la règle des vertus, afin que, retenus par l'affection qu'ils vous portent, ils demeurent toujours attachés à la royauté et que votre règne soit paisible.

« Un cinquième ornement de la couronne royale, c'est la patience et la justice. David disait : Dieu, donnez votre jugement au roi ! Et encore : L'honneur du roi aime le jugement. Saint Paul dit de la patience : Soyez patients envers tout le monde; et le Seigneur, dans l'Évangile : C'est par la patience que vous posséderez vos âmes. Si donc vous voulez avoir l'honneur de la royauté, aimez le jugement; si vous voulez posséder votre âme, soyez patient. Toutes les fois donc qu'on vous présentera, soit une cause digne d'être jugée, soit un accusé de crime capital, n'en montrez point d'impatience, n'assurez point avec serment que vous le punirez; ce qui rend nécessairement inconstant et variable, car de sottes promesses doivent être rompues. Ne veuillez pas non plus juger par vous-même, pour ne point avilir la royauté par l'usurpation des affaires subalternes; mais renvoyez-les plutôt aux juges compétents pour qu'ils les jugent selon leur loi. Craignez d'être juge, aimez beaucoup mieux d'être roi et d'en porter le nom. Les rois patients règnent, les impatients tyrannisent. Quand il vous arrivera une affaire qu'il convient à votre dignité de juger, jugez-la avec patience et miséricorde, afin que la couronne en soit louée et embellie.

« Dans les hôtes et les immigrants, il y a une si grande utilité, qu'on peut la regarder comme le sixième fleuron de la dignité royale. Par où principalement l'empire romain s'est-il agrandi et les souverains de Rome sont-ils devenus si élevés et si illustres, sinon parce qu'une foule d'hommes nobles et sages y affluaient de toutes parts ? Rome serait encore esclave, si les descendants d'Enée ne l'avaient rendue libre. Car les immigrants, venant de diverses provinces, apportent, avec diverses langues et coutumes, diverses industries, diverses armes, toutes choses qui embellissent et relèvent une cour, et rabattent l'arrogance des nations étrangères. Un royaume d'une seule langue et d'un caractère est faible et fragile. C'est pourquoi je vous ordonne, mon fils,

d'accueillir les étrangers avec bienveillance et de les traiter avec honneur, afin qu'ils aiment mieux habiter avec vous que partout ailleurs; car si vous alliez détruire ce que j'ai édifié, dissiper ce que j'ai réuni, votre royaume en souffrirait indubitablement le plus grand préjudice. Pour que cela n'arrive, augmentez votre royaume chaque jour, afin que tout le monde regarde votre couronne comme vraiment auguste.

« Le conseil tient la septième place près du trône. C'est par le conseil qu'on établit les rois, que l'on gouverne les royaumes, que l'on défend la patrie, qu'on dispose les batailles, qu'on remporte la victoire, qu'on repousse l'ennemi, qu'on se fait des amis, qu'on bâtit des villes, qu'on ruine les forteresses des adversaires. Tout cela se fait, dis-je, quand les conseils sont utiles; car des conseilleurs insensés, arrogants et médiocres ne sauraient former des hommes : il faut pour cela les vieillards les plus illustres et les meilleurs, les plus sages et les plus honorables. C'est pourquoi, mon fils, ne prenez point conseil des jeunes gens et des moins sages, mais des vieillards, que l'âge et l'expérience rendent propres à cela; car les conseils des rois doivent être enfermés dans le cœur des sages, et non point livrés au volage babil des insensés. Que chacun s'exerce donc en ce qui convient à son âge, les jeunes gens aux armes, les anciens aux conseils. Cependant il ne faut pas tout à fait repousser les conseils des jeunes gens. Mais lors même qu'en les consultant vous recevriez un conseil utile, il faut toujours le communiquer aux anciens, afin que toutes vos actions soient mesurées d'après la règle de la sagesse.

« Dans la dignité royale, l'imitation des ancêtres tient le huitième rang. Sachez qu'un très-grand ornement de la royauté, c'est de suivre les rois qui ont précédé et d'imiter d'honorables parents; car qui méprise les décrets de ses pères et ne fait point observer les lois divines, celui-là périra. Les pères le sont pour nourrir les enfants, les enfants le sont pour obéir aux pères. Qui résiste à son père est ennemi de Dieu. L'esprit de désobéissance disperse les fleurs de la couronne. La désobéissance est la perte de tout le royaume. C'est pourquoi, très-cher fils, ayez toujours à la mémoire les avis de votre père, afin que vous usiez de votre prospérité en roi. Suivez, sans aucune perplexité, mes mœurs, que vous voyez convenir à la dignité royale. Il vous serait difficile de tenir

le royaume de cette contrée, si vous n'imitiez les coutumes des rois précédents. Quel Grec gouvernerait les Latins d'après les mœurs grecques? ou quel Latin gouvernerait les Grecs d'après les mœurs latines? Aucun. C'est pourquoi suivez mes coutumes, afin que vous vous distinguiez parmi les vôtres et que vous soyez renommé parmi les étrangers.

« La prière est un très-grand moyen de salut pour un roi ; elle tiendra la neuvième place. La prière continuelle est la rémission des péchés. Chaque fois que vous allez au temple du Seigneur pour adorer Dieu, dites avec Salomon : Envoyez, Seigneur, la sagesse du trône de votre gloire, afin qu'elle soit avec moi et qu'elle travaille avec moi, pour que je sache en tout temps ce qui vous est agréable. C'est ainsi que priaient les anciens rois : priez de même, afin que Dieu écarte de vous tous les vices, et que tout le monde reconnaisse en vous un roi invincible. Priez aussi qu'il éloigne de vous la paresse et l'hébétement, qu'il vous supplée toutes les vertus, pour vaincre tous les ennemis visibles et invibles, afin que vous puissiez, vous et vos sujets, achever votre vie en paix et sécurité.

« Ce qui orne la couronne des rois, c'est l'accord des vertus, et ce sera mon dixième précepte ; car le Seigneur des vertus est le Roi des rois. Comme l'ensemble de l'armée céleste se compose de dix chœurs (il compte sans doute les hommes pour le dixième), ainsi l'ensemble de votre vie se composera de dix commandements. Il faut qu'un roi soit pieux, miséricordieux et orné des autres vertus. Un roi impie et cruel s'arroge vainement le nom de roi ; c'est tyran qu'il faut l'appeler. C'est pourquoi, bien-aimé fils, délice de mon cœur, espoir de ma future postérité, je vous prie et vous ordonne d'être si pieux en tout et partout, que vous soyez débonnaire, non-seulement avec les parents, les proches, les princes, les ducs, les riches, les voisins et les indigènes, mais aussi envers les étrangers et tous ceux qui viendront à vous ; car l'œuvre de la piété vous conduira à la souveraine béatitude. Soyez miséricordieux envers tous ceux qui souffrent violence, ayant toujours dans le cœur cet exemple du Seigneur : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Soyez patient envers tout le monde, non-seulement envers les puissants, mais encore envers les faibles. Soyez fort, de peur que la prospérité ne vous élève trop ou que l'adver-

sité ne vous abatte ; soyez humble, afin que Dieu vous exalte en ce monde et en l'autre ; soyez modéré, afin de ne punir ou de ne condamner personne outre mesure ; soyez doux, afin de ne jamais résister à la justice ; soyez honnête, afin de ne jamais faire spontanément injure à personne ; soyez pudique, afin d'éviter toutes les saletés de la convoitise, comme l'aiguillon de la mort. C'est là cet ensemble qui compose la couronne royale, sans lequel nul ne saurait ni régner ici-bas ni parvenir au royaume éternel [1]. »

Telles sont les instructions que saint Étienne, l'apôtre, le héros, le législateur, le premier roi de Hongrie, donnait à son fils saint Émeric sur l'art de bien gouverner. On y voit quelle idée, au commencement du onzième siècle, on se formait de la royauté et de la politique. Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais rien lu de si chrétien, de si sensé, de si simple, de si noble, de si parfait. Ce qui est plus merveilleux, c'est que le onzième siècle, non-seulement avait dans l'esprit cet idéal, mais il en voyait plus d'un exemple réel ; le pieux Robert de France, le saint Henri d'Allemagne, le saint Étienne de Hongrie. Que dis-je ? la froide Scandinavie elle-même eut son saint roi Olaph ou Olaüs.

Le roi saint Étienne, après avoir converti et édifié son peuple par une sainte vie, l'édifia par une sainte mort en 1038. Dieu l'éprouva par de grandes afflictions. Il perdit plusieurs enfants en bas âge ; mais il s'en consolait par les grandes espérances que lui donnait le seul qui lui restait, nommé Émeric. Il le fit élever avec grand soin, et composa pour son instruction le *Traité de politique et de législation chrétiennes* que nous avons déjà vu. Le jeune prince profita si bien de la bonne éducation qu'il avait reçue, qu'il parvint à une haute piété, et, étant une nuit en prière, il promit à Dieu de garder la virginité ; mais il tint cette résolution très-secrète. Aussi le roi, son père, voulant assurer la succession du royaume, lui proposa un mariage convenable avec une belle princesse. Émeric s'en défendit d'abord, puis il céda à la volonté de son père et se maria, mais sans préjudice de son vœu, et il ne toucha point à son épouse, comme elle en rendit témoignage après la mort du prince, qui suivit de près son mariage. Il fut enterré à Albe-Royale, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau : aussi

[1] *Dissert.*, § 33.

l'Eglise l'honore-t-elle entre les saints le quatrième de novembre[1].

Le roi, son père, eut besoin de toute sa vertu pour se consoler de cette perte, et afin d'attirer sur lui la miséricorde de Dieu, il augmenta ses aumônes, déjà très-grandes, surtout envers les étrangers. Il avait une confiance particulière en un saint ermite nommé Gonthier, retiré en Bohême ; et quand ce saint homme venait le voir, il le laissait maître de son trésor. Enfin le saint roi Étienne ayant été longtemps malade et sentant approcher sa fin, appela les évêques et les seigneurs de sa cour, qui étaient chrétiens, et leur recommanda l'élection du nouveau roi, mais surtout de conserver la religion nouvellement établie en Hongrie. Après quoi, levant les mains et les yeux, il s'écria : « Reine du ciel, réparatrice du monde, c'est à votre patronage que je commets la sainte Église avec les évêques et le clergé, le royaume avec les grands et le peuple ; leur disant le dernier adieu, je remets mon âme entre vos mains. » Ayant ensuite reçu en leur présence l'extrême-onction et le saint viatique, il expira le 15me d'août, jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, comme il l'avait toujours désiré et demandé avec larmes. Il fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir à cette sainte patronne à Albe-Royale. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Son corps fut levé de terre quarante-cinq ans après sa mort. Benoît IX le canonisa et Innocent XI fixa sa fête au 2 de septembre[2].

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LOUVAIN.

Dans le treizième siècle, où l'Italie admira deux saintes servantes, Verdiane et Zita, la ville de Louvain en Belgique voyait un spectacle peut-être plus rare encore : une servante d'auberge, avec son maître et sa maîtresse, donnant l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Marguerite était née à Louvain même, de parents peu aisés, mais très-vertueux. Lorsqu'elle fut propre à entrer en service, ses parents, qui ne vivaient que de leur travail journalier, se virent obligés de la mettre comme servante chez un pa-

[1] *Apud Sur.*, 4 *nov. Acta SS.*, 20 *aug.* — [2] *Acta SS.*, 2 *sept.*

rent nommé Amand, lequel tenait une auberge, et qui, guidé par des motifs religieux, se faisait un devoir de donner l'hospitalité à de pauvres pèlerins. Ce ne fut pas une légère satisfaction pour Marguerite d'avoir sous ses yeux ces exemples de vertu, et de se trouver elle-même dans le cas de les imiter. Elle ne se contentait pas de remplir tous les devoirs de son service avec la plus scrupuleuse fidélité; persuadée qu'elle servait Jésus-Christ dans ceux qui sont ses membres, elle ne se croyait jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait donner des preuves de sa charité envers les pauvres et les malheureux. Elle avait fait vœu de chasteté perpétuelle, et évitait avec soin tout ce qui aurait pu y porter la plus légère atteinte; sous ce rapport sa sévérité était si connue, qu'on l'appelait la Fière Marguerite, surnom qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui.

Amand et sa femme avaient formé le projet d'embrasser la vie monastique, et, dans cette vue, ils vendirent tout ce qu'ils possédaient. Aussitôt que Marguerite en fut informée, elle résolut de prendre le voile dans l'ordre de Saint-Bernard. Quelques scélérats, sachant que l'argent provenant de la vente se trouvait encore dans la maison de ces personnes, prirent le costume de pèlerins, et vinrent sur le soir les prier de leur donner le logement pour une seule nuit. Amand, quoiqu'il se fût déjà proposé de partir le lendemain pour l'abbaye de Villers, ne put s'empêcher de faire encore cette œuvre de charité; il leur accorda leur demande, et, pour mieux les traiter encore, il envoya Marguerite acheter du vin dans une cruche que l'on conserve encore aujourd'hui à Louvain. Mais à peine eut-elle quitté la maison, que ces malheureux assassinèrent sans pitié ces deux personnes hospitalières. Marguerite, à son retour, se vit également assaillie et maltraitée, et fut enfin traînée hors de la ville par ces scélérats, qui, après s'être partagé le butin qu'ils avaient fait dans la maison, se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient d'elle. L'un d'eux, moins barbare que ses compagnons, voulut la garder comme sa femme, afin de sauver ses jours. Mais la pieuse Marguerite inspirée par des sentiments plus généreux, aima mieux mourir que de trahir en rien son vœu de chasteté. Un des assassins lui fit une blessure au cou, lui plongea son poignard dans le cœur, et jeta son corps dans la Dyle, le 2 septembre 1225.

Dès ce moment, Dieu voulut faire connaître combien la vie de cette vierge lui avait été agréable; son corps n'alla pas à fond, mais flotta sur la surface de l'eau et remonta la rivière jusque dans la ville ; en même temps, une lumière céleste l'entourait, et on entendait des chants harmonieux. Plusieurs personnes furent témoins de cet événement, entre autres Henri Ier, duc de Lorraine et de Brabant. Bientôt le bruit s'en répandit à Louvain ; le chapitre de Saint-Pierre, accompagné du duc et de sa femme, des nobles et du corps des magistrats, allèrent relever ce gage précieux, et le portèrent avec beaucoup de solennité dans l'église collégiale de Saint-Pierre, où il s'est opéré un grand nombre de miracles par l'intercession de cette vierge et martyre [1].

Le même jour, à Rome, sainte Maxime, martyre, qui, ayant confessé Jésus-Christ avec saint Ausan, dans la persécution de Dioclétien, rendit l'esprit sous les coups de bâton dont on l'accablait. — A Pamiers, saint Antonin, martyr, dont les reliques sont gardées avec beaucoup de vénération dans l'église de Palencia. — De plus les saints Diomède, Julien, Philippe, Eutychien, Hesyque, Léonide, Philadelphe, Menalippe et Pantagape, qui accomplirent leur martyre les uns par le feu, les autres par le glaive, ou sur la croix. — A Nicomédie, les saints martyrs Zénon, Concorde et Théodore, ses enfants. — Le même jour les saints frères Evode, Hermogène et Calliste, martyrs. — A Lyon, la fête de saint Just, évêque et confesseur, homme d'une admirable sainteté, et doué du don de prophétie. Ce saint, renonçant à son évêché, se retira dans un désert de l'Égypte, avec Victeur son lecteur; après y avoir passé quelques années en menant une vie angélique, il y trouva l'heureux terme de ses travaux, et passa le quatorzième jour d'octobre de la terre au ciel, pour recevoir du Seigneur la couronne de justice. Son saint corps fut apporté en ce jour dans la ville de Lyon, avec les ossements de Victeur, son ministre. — Au même lieu, saint Elpide, évêque et confesseur. — Dans les Marches d'Ancône, saint Lupède, abbé, qui a donné son nom à la ville qui se glorifie de posséder son corps. — Au Mont Saint-Silvestre, saint Nonnose, abbé, qui mérita par ses prières de transporter une pierre d'une énorme grosseur et brilla encore par d'autres miracles.

[1] *Acta SS.*, 2 *sept.*

III• JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINTE SÉRAPIE ET SAINTE SABINE,

MARTYRES.

L'empereur Adrien, qui mourut en 138, était devenu très-cruel dans ses dernières années. Avant de mourir, il fit mourir, entre autres, son beau frère Servien et Fuscus, son petit-neveu ; il fit mourir de chagrin ou de poison sa propre femme Sabine, et puis en fit une déesse ; il fit mourir le césar Vérus, et en fit un dieu. Et en place il adopta Tite Antonin, auquel il fit adopter à la fois et un jeune fils de Vérus et un de ses propres parents, nommé Marcus Annius, plus connu sous le nom de Marc-Aurèle. Sous cet empereur débauché, cruel et fantasque, qui n'épargnait pas les siens même, les chrétiens ne durent pas être épargnés.

Or, il y avait à Rome, sur le mont Aventin, dans un quartier appelé Vendine, une illustre dame romaine, Sabine, veuve de Valentin et fille d'Hérode. Ses richesses étaient si considérables, qu'elle avait donné les jeux publics jusqu'à trois fois à Rome même. Elle avait dans sa maison une fille adoptive, Sérapie ou Séraphie, originaire d'Antioche et chrétienne. Cette excellente fille récompensa bientôt la bienfaisance de sa seconde mère par un bienfait plus grand : elle lui fit connaître Jésus-Christ, avec le moyen de devenir enfant de Dieu et héritière du ciel. L'illustre Sabine embrassa la foi des chrétiens ; elle s'appliquait de jour en jour avec plus de zèle aux bonnes œuvres, lorsque le président Bérylle envoya chez elle pour amener à son tribunal la vierge Sérapie, parce qu'elle était chrétienne. Dans le premier moment Sabine, la grande dame romaine, y mit opposition avec ses domestiques. Mais bientôt Sérapie lui dit : « Madame ma mère, permettez-moi d'y aller ; vous, priez seulement et ayez confiance au Seigneur Jésus-Christ : car, tout indigne et pécheresse que je sois, j'espère que mon Seigneur Jésus-Christ me rendra digne de ses saints, moi sa servante. Sabine lui répondit : Ma fille et ma dame, vierge Sérapie, je veux vivre ou mourir avec vous, je ne vous laisserai point aller. »

Toutefois, comme les appariteurs du magistrat insistaient, elle fit préparer sa litière et se rendit au prétoire. Quand le président sut qu'elle était à la porte, il alla au-devant d'elle, et lui dit : « Pourquoi déroger ainsi vous-même ? Pourquoi ne considérez-vous point qui vous êtes, et de qui vous êtes la fille ? car vous vous êtes associée aux chrétiens, vous avez mis en oubli et votre naissance, et la mémoire de l'homme dont vous avez été l'épouse, et le souvenir des dieux dont je crains bien que vous n'encouriez la colère. Retournez plutôt à votre maison, et abandonnez cette malheureuse qui, par ses maléfices, vous a détournée du culte des dieux, vous et beaucoup d'autres. Sabine répondit : Puissiez-vous, par les maléfices de cette sainte fille, être persuadé vous-même, comme je l'ai été avec raison, de quitter les impures idoles, et de reconnaître le vrai Dieu, qui appelle les bons à l'éternelle vie et abandonne les méchants à une peine éternelle ! » Le président, saisi de respect pour lors, se retira dans le prétoire. Et Sabine s'en retourna dans sa maison, avec la vierge de Dieu.

Trois jours après, comme Bérylle présidait aux jeux publics de l'amphithéâtre, il donna ordre à ses satellites d'amener de force la vierge Sérapie. Sabine la suivit à pied. Voyant qu'elle ne pouvait lui venir en aide, elle dit tout haut au président : « Misérable, que la rage transporte, prends garde d'outrager, pour ton malheur, la sainte vierge de Dieu ; car Jésus-Christ notre Seigneur est prêt à punir par des tourments éternels, toi et tes empereurs, qui ont inventé tant de maux contre ceux qui servent le Dieu vivant. » Ensuite elle retourna chez elle, tout en pleurs.

Le président s'étant fait présenter Sérapie, lui dit : Sacrifie aux dieux immortels, à qui sacrifient nos seigneurs les empereurs. Sérapie répond : « Je crains et je sers le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment ; mais les dieux que vous me commandez d'adorer, je ne les adore point. Ce ne sont pas des dieux, mais des démons, et c'est pourquoi il ne m'est pas permis de les adorer, parce que je suis chrétienne. Le président : Viens donc alors, et sacrifie à ton Christ. Sérapie : Chaque jour je lui offre des sacrifices, l'adorant et le priant jour et nuit. Le président : Et où est le temple de ton Christ ? et quel est le sacrifice que tu lui offres ? Sérapie : C'est de m'offrir moi-même à lui dans la pureté par une vie chaste, et d'amener d'autres à cette pro-

fession par sa miséricorde. Le président : C'est là le temple de Dieu et le sacrifice de ton Christ? Sérapie : Il n'y a rien de plus grand que de connaître le vrai Dieu, de vivre pieusement et de le servir. Le président : Tu es donc toi-même le temple de ton Dieu, comme tu dis ? Sérapie : Si par sa grâce je reste pure, je suis son temple, car ainsi dit la sainte Ecriture : Vous êtes le temple du Dieu vivant, et l'Esprit de Dieu habite en vous. Le président : Si donc tu es violée, tu cesses d'être le temple de ton Dieu? Sérapie : La divine Ecriture dit encore : Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra. »

Le président ordonna de la livrer à deux libertins d'Egypte, pour en abuser toute la nuit. Ils la conduisirent dans un cabinet obscur. Sérapie dit en entrant : « O vous trois fois saint, Seigneur Jésus-Christ, je vous invoque, vous qui êtes le vrai gardien et conservateur. Je vous invoque, Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes la lumière et la joie éternelle. Je vous invoque, Seigneur Jésus-Christ, vous qui, les portes fermées, avez visité et fortifié vos apôtres dans la prison. Soyez ici présent, je vous conjure, et ayez pitié de moi votre servante Sérapie, qui suis ici étrangère, et délivrez-moi de la pensée impure de ces jeunes hommes. Que leurs yeux s'obscurcissent, de manière qu'ils ne puissent me toucher, moi votre servante qui me confie en vous, et qu'ils ne profanent point le sceau que vous m'avez imprimé par votre consécration. Confondez leur impudeur, préservez-moi de l'impureté de la chair, et ordonnez que je vienne à vous. Assistez aussi, Seigneur Jésus-Christ, votre servante Sabine. Sanctifiez-la dans votre grandeur, Seigneur Jésus-Christ, afin que l'ennemi ne triomphe pas d'elle, qui a beaucoup souffert pour votre nom, à l'occasion de moi votre servante. Seigneur Jésus-Christ, exaucez-moi, vous qui êtes le Fils béni, glorifié et *superlouable*, avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles, *Amen*. » Vers la première heure de la nuit, les jeunes gens ayant voulu approcher de la vierge du Christ malgré elle, aussitôt il y eut un grand bruit et un horrible tremblement de terre, qui se fit sentir dans tout le quartier. Les jeunes gens épouvantés tombèrent sans force, sans connaissance et aveugles. La pieuse servante de Dieu, voyant le secours d'en haut, leva les mains au ciel et passa toute la nuit en prières.

Le lendemain, au point du jour, le président envoya chercher les

deux libertins pour les interroger. Les satellites trouvèrent la vierge en prière, et les jeunes gens étendus sur le pavé comme morts. Le président dit à Sérapie : Eh bien, vous ont-ils bien amusée? Sérapie : Ceux dont vous parlez n'ont pas été avec moi, mais celui-là seul à qui j'appartiens. Le président : Et qui est-il celui-là? Sérapie : C'est mon gardien et mon conservateur, le Seigneur Jésus-Christ. Le président : Venons au fait : par quels maléfices avez-vous ôté la force à ces jeunes hommes? Sérapie : A nous chrétiens il n'est pas permis d'user de maléfices ; mais ceux que vous avez ainsi tués, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous, les rend à la vie, quand on l'invoque. Le président les ayant fait apporter en présence de toute le monde, sainte Sérapie fit cette prière : Seigneur Dieu tout-puissant, qui avez fait le ciel, la terre et la mer, ainsi que tout ce qu'ils renferment ; qui, par vos saints apôtres, avez ressuscité les morts, purifié les lépreux, chassé les démons, rendu la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, exaucez à cette heure votre servante qui met en vous sa confiance, ne différez point à cause de ce malheureux incrédule, mais pour sa confusion, relevez, à ma prière, ces jeunes hommes en présence de tout le monde, afin qu'ils connaissent que vous seul êtes Dieu et qu'il n'y en a point d'autre. Puis les touchant de la main, elle dit : Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, relevez-vous ! Et ils se relevèrent et se mirent à parler. Interrogés par le président sur ce qui leur était arrivé, ils répondirent : Au moment que, suivant vos ordres, nous approchions de cette personne, est entré un jeune homme d'une beauté et d'une grandeur merveilleuse, brillant comme le soleil, qui se plaça debout entre nous et cette fille ; sa splendeur était telle, que nous fûmes saisis de tremblement, d'aveuglement et de défaillance, jusqu'à cette heure. Ainsi donc, ou cette fille use de maléfices, ou bien son Dieu est vraiment le grand Dieu.

Le président à Sérapie : Dis-moi par quel genre de maléfices tu fais cela, et je te laisserai aller. Sérapie : J'ai les maléfices en horreur ; et tous les chrétiens, en nommant le Christ, réduisent à néant les maléfices, qui ne pourront leur nuire. Le président : Je verrai bien ce que peut ton art. Car si tu ne sacrifies, je te ferai couper la tête. Sérapie : Faites ce que vous voudrez, je ne sacrifie point aux démons, et je ne ferai point la volonté de votre père Satan,

parce que je suis chrétienne. » Le président lui fit appliquer deux torches ardentes; mais elles s'éteignirent, et ceux qui les tenaient tombèrent à la renverse. Le président insista : « Sacrifie aux dieux, pour ne pas mourir. Sérapie : Si je ne sacrifie point à vos démons, c'est précisément pour ne pas mourir de votre mort. Le président : Cruelle et méchante envers toi-même, écoute le commandement impérial, sacrifie aux dieux immortels, et délivre-toi des tourments et de la mort. Sérapie : C'est vous qui êtes cruels et méchants envers vous-mêmes, vous qui niez le Dieu vivant et véritable, et qui, adorant les démons, périrez avec eux. Pour moi, je m'offre en sacrifice, s'il daigne m'agréer, quoique pécheresse, cependant chrétienne. » Le président ordonna de la frapper à coups de bâton. Pendant qu'on la battait, la terre trembla, et un éclat de bois alla frapper l'œil droit du président, qui le perdit trois jours après. Transporté de colère, il fit couper la tête à sainte Sérapie, le 29 juillet, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant.

L'illustre veuve Sabine, ayant recueilli les reliques de la vierge sainte Sérapie, les embauma et les déposa comme un précieux trésor dans le monument qu'elle avait préparé pour elle-même. Plus que jamais elle faisait des aumônes, se confiant au nom de Jésus-Christ et persévérant dans la foi que la sainte vierge Sérapie lui avait communiquée. Chaque jour elle visitait les malades et les prisonniers, leur fournissant avec abondance tout ce qui leur était nécessaire. Le préfet Elpide étant survenu, Bérylle lui raconta tout ce qui s'était passé. Elpide ayant fait venir l'illustre veuve, lui dit : « Vous êtes Sabine, autrefois l'épouse de l'illustrissime Valentin et fille d'Hérode ? Elle répondit : Je la suis. Le préfet : Pourquoi vous êtes-vous oubliée vous-même et associée aux chrétiens, dont la vie est la mort? et pourquoi n'adorez-vous pas les dieux qu'adorent nos empereurs ? Sabine répondit : Puissiez-vous vous-même adorer Dieu qui a tout fait, et par la volonté de qui sont régies et gouvernées toutes choses, et les visibles et les invisibles, au lieu d'adorer les vaines et insensibles idoles des démons ; parce que vous brûlerez avec eux dans la géhenne du feu, vous et vos empereurs ! Le préfet : Je jure par tous les dieux, que, si tu ne sacrifies, je ne différerai point la sentence capitale, mais je te priverai aussitôt de la vie par le glaive. Sabine répondit : Insensé que vous êtes, je ne sacrifierai point à vos démons, parce que je

suis chrétienne, que le Christ est mon Dieu, que je suis sa servante et que je l'adore, et que c'est à lui seul que je dois me sacrifier. » Alors le préfet prononça cette sentence : Sabine ayant désobéi aux dieux et blasphémé nos seigneurs les Augustes, nous ordonnons qu'elle soit frappée du glaive et tous ses biens confisqués. Sainte Sabine ayant eu la tête tranchée le 29 août, les chrétiens la mirent dans le monument où elle avait déjà déposé la sainte vierge Sérapie, sa maîtresse dans la foi. L'Église romaine marque la fête de l'une et de l'autre au trois septembre.

Le même jour, à Corinthe, la fête de sainte Phébé, dont parle saint Paul dans l'épître aux Romains. — A Aquilée, les saintes vierges Euphémie, Dorothée, Thècle et Erasme, qui, après plusieurs tourments, furent décapitées sous Néron, et enterrées par saints Hermagoras. — A Capoue, saint Aristée, évêque, et saint Antonin, jeune enfant, martyres. — A Nicomédie, sainte Basilisse, vierge et martyre, qui, à l'âge de neuf ans, durant la persécution de Dioclétien, sous le président Alexandre, ayant par le secours du ciel surmonté les fouets, le feu et les bêtes, rendit l'esprit en priant Dieu. — De plus, les saints martyrs Zénon et Carton, dont l'un fut jeté dans une chaudière pleine de plomb fondu, l'autre dans une fournaise ardente. — A Cordoue, saint Sandale, martyr. — Le même jour, la fête de saint Agilulphe, abbé du monastère de Lérins, et de plusieurs moines ses compagnons, martyrs, qui, ayant eu la langue coupée et les yeux arrachés, furent ensuite décapités. — A Toul, saint Mansuy, évêque et confesseur. — A Milan, saint Auxonne, évêque. — Le même jour, saint Siméon Stylite le jeune. — A Rome, l'ordination de saint Grégoire-le-Grand, homme incomparable, qui forcé d'accepter le fardeau du souverain pontificat, fit briller du haut de son trône des rayons de sainteté qui éclairaient toute la terre.

IVe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT MOISE,

LÉGISLATEUR DE L'ANCIEN TESTAMENT, PROPHÈTE ET TÉMOIN DU NOUVEAU.

Moïse est un enfant trouvé sur le Nil. Il naquit environ quinze siècles avant Jésus-Christ, sous la persécution de Pharaon, roi d'Égypte, qui avait ordonné de noyer dans le fleuve tous les enfants

mâles nouvellement nés d'entre le peuple d'Israël. A sa naissance même, ses parents reconnurent en lui quelque chose de divin, qui annonçait le libérateur de son peuple. Dans cette foi, ils le cachèrent trois mois durant ; puis, quand il allait être découvert, ils le confièrent de cette sorte à la divine Providence. La mère, voyant qu'elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, prit une arche ou corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle y plaça le petit enfant, l'exposa parmi les roseaux sur la rive du fleuve, et posta sa sœur au loin pour voir ce qui arriverait.

Voilà donc le sauveur d'Israël exposé lui-même dans un lieu où des milliers d'innocents sont mis à mort pour qu'Israël n'ait point de sauveur. Autrefois le salut du monde était dans une grande arche de bois ; maintenant le voilà dans une petite arche de jonc : car l'hébreu la nomme de même que celle de Noé. L'instrument est encore plus faible : la délivrance sera encore plus merveilleuse.

Il arriva que la fille de Pharaon descendit au fleuve pour y prendre un bain : ses filles d'honneur marchaient sur le rivage. La princesse aperçut la petite arche parmi les roseaux, et envoya sa servante pour la lui apporter. L'ayant ouverte, elle considéra l'enfant, et voilà que c'était un petit garçon qui pleurait. Elle en eut compassion et dit : « C'est un enfant des Hébreux. La sœur de l'enfant, la jeune Marie, survenant comme par hasard, dit à la fille de Pharaon : Vous plaît-il que j'aille et que j'appelle une femme des Hébreux qui puisse vous allaiter cet enfant-là ? La fille de Pharaon lui répondit : Va ; et elle s'en alla et appela la mère de l'enfant. La princesse lui dit : Prends cet enfant et nourris-le-moi, et je te donnerai ton salaire. » Et la femme reçut l'enfant et le nourrit. Lorsqu'il fut devenu grand, elle l'amena à la fille de Pharaon, qui, n'ayant point d'enfant, l'adopta pour son fils et le nomma Moïse de deux mots égyptiens, dont l'un signifie eau, l'autre tirer ; car, disait la princesse, je l'ai tiré de l'eau[1].

C'est ainsi que la Providence déjoua la cruelle politique de Pharaon par la compatissante humanité de sa fille. Car, dès ce moment, sans doute, l'ordre de noyer les jeunes Hébreux, ou fut révoqué, ou du moins on n'en pressa plus l'exécution, Et Moïse fut le sauveur de son peuple dès le berceau.

L'Egypte avait été instruite dans la sagesse par le patriarche

[1] Exod., 2.

Joseph, qui la gouverna pendant quatre-vingts ans. Moïse, à son tour, fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et il devint puissant par ses paroles et par ses œuvres. D'anciens auteurs parlent d'une expédition glorieuse qu'il fit en Ethiopie, à la tête de l'armée égyptienne. Ils ajoutent que Pharaon devint jaloux de son petit-fils adoptif. Moïse, de son côté, s'élevant au-dessus de toutes les richesses de l'Egypte, renonça à l'adoption royale, et préféra de partager l'affliction de ses frères. Il commença même à les protéger contre leurs oppresseurs. Pharaon, l'ayant appris, cherchait à le faire mourir : mais Moïse s'enfuit en la terre de Madian, dont le prêtre le reçut en sa maison et lui donna pour femme une de ses sept filles.

Moïse avait quarante ans lorsqu'il s'enfuit de l'Egypte. Il en vécut quarante autres dans la terre de Madian, où il conduisait les brebis de Jéthro son beau-père. C'est alors qu'il put écrire l'histoire de Job, encore toute vivante parmi les Arabes : Job lui-même pouvait vivre encore, rétabli dans sa première prospérité. Son exemple était bien propre à soutenir la patience de Moïse et de son peuple. On y voit la ferme croyance, non-seulement à l'immortalité de l'âme, mais même à la résurrection des corps.

Un jour que Moïse eut conduit au fond du désert les brebis de son beau-père Jéthro, prêtre de Madian, il vint à la montagne de Dieu, à Horeb. Là lui apparut l'ange de Jéhova dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson ; et il voyait que le buisson brûlait et ne se consumait point. Moïse dit donc : « J'irai et je verrai cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume point. » Jéhova vit qu'il venait pour regarder, et Dieu l'appela du milieu du buisson: « Moïse ! Moïse ! Il répondit : Me voici. Dieu ajouta : N'approche point d'ici : ôte ta chaussure, car le lieu sur lequel tu t'arrêtes est une terre sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu. Jéhova dit encore : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris au sujet de ceux qui l'oppriment, car je connais bien ses douleurs. Je suis donc descendu pour les délivrer de la main des Egyptiens, et pour les emmener de cette terre-là en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent le lait et le miel, au pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phérézéens, des Hé-

véens et des Jébuséens. Le cri des enfants d'Israël est venu à moi, et j'ai vu l'affliction dont les accablent les Egyptiens. Maintenant donc viens, et je t'enverrai à Pharaon, afin que tu retires de l'Égypte, mon peuple les enfants d'Israël. »

Moïse résista longtemps. Il aurait voulu que, dès lors, parût ce libérateur véritable, annoncé par Jacob. De là ses supplications pressantes. C'est pour cela qu'il s'écria : « De grâce, Seigneur ! envoyez celui que vous enverrez, c'est-à-dire le grand Envoyé, le Désiré des nations, le vrai Sauveur d'Israël, l'Ange du grand conseil, l'ange de l'éternelle alliance. » Suivant le sentiment commun des premiers Pères de l'Église et des docteurs de la Synagogue, celui qui parlait à Moïse du milieu de ce buisson qui brûla sans subir aucune altération, était lui-même cet Ange incréé qui devait apparaître un jour du sein d'une vierge, devenue mère sans cesser d'être vierge; le chef invisible d'Israël dans le désert que saint Paul nous insinue assez clairement avoir été le Christ ; celui enfin qui explique lui-même son nom de Jéhova, disant : « Je suis celui qui suis. »

En Égypte, les enfants d'Israël étaient sous l'oppression d'un nouveau Pharaon, qui les accablait de travaux et de corvées. Moïse et Aaron, son frère, étant allés lui dire de la part de Dieu, de laisser aller son peuple, pour lui célébrer une fête dans le désert, ce Pharaon répondit : « Je ne connais point ce Dieu d'Israël, et je ne laisserai point aller le peuple. » Bientôt il fut contraint, par une suite de prodiges terribles, à confesser le Dieu véritable, et à presser même le peuple d'Israël de partir. Les prodiges sont les dix plaies d'Égypte. Ces châtiments devaient non-seulement punir les Egyptiens de leur oppression contre les Israélites, mais encore les convertir de leur honteuse idoâltrie. Les Egyptiens adoraient comme des dieux le soleil, la lune, la terre, les eaux du Nil, les bêtes des champs, les loups, les bœufs, les chats et même les légumes des jardins. Dieu donc, par le ministère de Moïse, tourna le soleil en ténèbres, les eaux de l'Égypte en sang, la poussière de la terre et la cendre en vermine et en ulcères, frappa de grêle les plantes et de peste les animaux, pour montrer que tout cela ne sont pas des dieux, mais des créatures que le Dieu véritable a faites et qu'il défait à son gré. Comme Pharaon s'endurcissait de plus en plus, Dieu frappa un dernier coup, la mort de tous les premiers-nés de l'É-

gypte. Dans ce moment-là même, d'après l'ordre de Dieu et de Moïse, les enfants d'Israël étaient occupés, dans leurs maisons, à manger l'Agneau pascal, après avoir arrosé de son sang le dessus de la porte et les deux poteaux. Et il arriva au milieu de la nuit que l'Éternel frappa tous les premiers-nés en la terre d'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la captive, qui était en prison, ainsi que tous les premiers-nés des animaux. Pharaon se leva de nuit, lui et tous ses serviteurs, et tous les Égyptiens : ce fut un grand cri dans toute l'Égypte, car il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort. Pharaon appela Moïse et Aaron la nuit même, et dit : Levez-vous, sortez du milieu de mon peuple, vous et les enfants d'Israël : allez, immolez à Jéhova selon votre parole. Prenez aussi vos brebis et vos grands troupeaux, comme vous avez dit. Partez, mais en même temps bénissez-moi.

Les enfants d'Israël sortirent alors le jour de Pâques, au nombre de six cent mille combattants, outre le reste de la multitude qui était encore plus considérable. L'Eternel marchait devant eux, le jour dans une colonne de nuée, pour leur montrer le chemin, et la nuit, dans une colonne de feu, pour les éclairer, afin qu'ils pussent marcher le jour et la nuit. La colonne de nuée durant le jour, ni la colonne de feu durant la nuit, ne disparut jamais de devant le peuple.

Le troisième jour, les enfants d'Israël étaient campés dans un désert entre la mer Rouge et l'Égypte. Pharaon, regrettant de les avoir laissés partir, les poursuivit avec toute son armée. Mais, d'après l'ordre de Dieu, Moïse ayant étendu la main sur la mer, ses eaux se partagèrent en deux, et les enfants d'Israël la traversèrent à pied sec. Les Egyptiens ayant voulu les poursuivre par le même chemin, furent tous engloutis par les eaux qui revinrent sur eux.

Avant d'entrer dans la terre promise où ils allaient, les enfants d'Israël voyagèrent pendant quarante ans dans les déserts au delà de la mer Rouge, comme le chrétien voyage toute sa vie dans le désert de ce monde, avant d'entrer dans la terre promise du ciel. Pour bien diriger son propre voyage, le chrétien fait bien d'étudier le voyage d'Israël dans le désert, sous la conduite de Moïse. Il y voit d'abord les eaux d'amertume, qui sont edulcorées par un

bois, figure de la croix. Les douze fontaines et les soixante-dix palmiers d'Elim, figure des douze apôtres et des soixante-douze disciples. La manne, figure de l'Eucharistie. La pierre d'Horeb, frappée de Moïse, et abreuvant tout le peuple. Josué combattant dans la plaine, et Moïse priant sur la montagne, les bras en croix, figure de Jésus-Christ. La première Pentecôte d'Israël au mont Sinaï, figure de la première Pentecôte chrétienne sur la montagne de Sion. Là, Dieu promulgue sa loi au milieu des foudres et des éclairs ; ici, il la rend visible dans des langues de feu et l'inscrit dans les cœurs par la charité vivante de son Esprit-Saint. Les sacrifices de la loi de Moïse, figurant tous le sacrifice de Jésus-Christ et l'immolation que l'homme spirituel fait de lui-même à Dieu. Les cérémonies de la fête de l'Expiation, figure de la mort et de l'Ascension de Jésus-Christ. Le sabbat, l'année sabbatique, l'année du Jubilé, figure de la restauration opérée par le Christ. Le Verbe se dévoilant aux élus d'Israël. Moïse en communication avec Dieu sur le haut de la montagne. Moïse intercesseur et médiateur entre Dieu et son peuple coupable. Intimité de Moïse avec Dieu. Le Verbe se laissant voir de Moïse. L'arche d'alliance. La présence de Dieu au milieu d'Israël et des patriarches. Cérémonies relatives à l'arche, figuratives de la vie de Jésus-Christ. Le serpent d'airain, dont la vue guérit les morsures des serpents venimeux; figure de Jésus-Christ attaché à la croix, et dont la vue fidèle guérit toutes les morsures du serpent infernal. Et après tant de travaux, et après tant de merveilles, ce n'est pas Moïse qui introduisit le peuple dans la terre promise; c'est Josué ou Jésus.

Et le jour même que Moïse eut appris à Israël son dernier cantique, l'Éternel dit à Moïse : Monte sur la montagne d'Abarim, sur la montagne de Nébo, qui est dans la terre de Moab, vis-à-vis de Jéricho, et regarde la terre de Chanaan que je donnerai aux fils d'Israël pour la posséder. Et meurs sur la montagne, après y être monté, et sois réuni à ton peuple, comme ton frère Aaron mourut sur la montagne d'Hor et a été réuni à son peuple, parce que vous avez prévariqué contre moi aux eaux de Contradiction, en Cadès, du désert de Tsin, et vous ne m'avez pas sanctifié parmi les enfants d'Israël. Tu verras la terre que je leur donnerai, mais tu n'y entreras pas [1].

[1] Deut., 32.

Et Moïse monta des plaines de Moab sur la montagne de Nébo, au sommet du Phasga, vis-à-vis de Jéricho ; et l'Eternel lui montra toute la terre de Galaad, jusqu'à Dan, et tout Nephthali, et la terre d'Éphraïm et de Manassé, et toute la terre de Juda, jusqu'à la mer occidentale et la région du midi, et la plaine de Jéricho, la ville des Palmes, jusqu'à Ségor. Et l'Éternel lui dit : « Voici la terre que j'ai promise avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, disant : Je la donnerai à ta postérité. Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas. » Et Moïse, serviteur de l'Eternel, mourut là, dans la terre de Moab, par le commandement de l'Éternel. Et il l'ensevelit dans la vallée de la terre de Moab, en face de Phogor, et aucun homme n'a connu le lieu de sa sépulture jusqu'à ce jour. Moïse avait cent vingt ans quand il mourut : ses yeux ne s'étaient point obscurcis, sa force ne l'avait point quitté. Et les fils d'Israël le pleurèrent dans la plaine de Moab durant trente jours [1]. Aujourd'hui encore les restes dispersés d'Israël pleurent chaque année la mort de Moïse.

A l'époque où mourut le législateur de cette nation toujours vivante, on ne voit d'histoire certaine et suivie chez aucun peuple. Ceux qui plus tard se rendirent célèbres, les Grecs et les Romains, n'existaient point encore. La plupart même des personnages qu'ils honorèrent dans la suite comme des dieux, n'étaient pas encore nés. La Grèce nous apparaît habitée alors par des barbares, sans lettres et sans agriculture. Cadmus ne leur avait point encore apporté l'alphabet de Phénicie. Cérès ne leur avait point encore enseigné à cultiver les champs; Troie n'était pas encore fondée, Rome ne le fut que sept à huit siècles après.

Nul homme semblable à Moïse dans les annales du genre humain. A travers trente et quarante siècles, un peuple humainement inexplicable en rappelle continuellement la naissance, la vie, la mort, les prodiges, les lois, dans ses fêtes, ses usages, ses cérémonies, en lit le code avec un tel respect qu'il y a compté toutes les lettres. Les chrétiens, qui depuis dix-huit cents ans forment la portion la plus éclairée et la plus illustre de l'humanité, le célèbrent comme le médiateur de l'ancienne alliance, comme le grand envoyé de Dieu pour raffermir la vérité dans le

[1] Deut., 34.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

monde et le préparer à la venue du Rédempteur. Les Arabes, les Turcs, les Persans le révèrent comme un prophète du Très-Haut. Les Grecs et les Romains, quoique généralement peu exacts en fait d'histoire, s'accordent néanmoins, ainsi que nous l'avons vu, à nous le représenter comme un personnage extraordinaire et comme le législateur des Hébreux.

Ce que n'a fait nul humain législateur, rappeler aux hommes la première de toutes les vérités, qu'il existe un Être suprême, Créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses ; leur prescrire avant tout le premier de tous les devoirs, d'adorer ce Dieu souverain et de ne servir que lui ; soumettre à ses lois adorables la nation comme l'individu, le roi comme l'esclave ; constituer un peuple avec ces dogmes ; promener ce peuple, le secouer parmi l'univers comme un flambeau qui ne saurait s'éteindre ; conserver de cette sorte au genre humain la sagesse, la raison, la dignité, la religion véritable : voilà ce que Moïse a fait, ou plutôt voilà ce qu'a fait par Moïse Dieu lui-même. Après le Christ rien n'a paru sur la terre d'aussi grand que Moïse. Moïse et le Christ, Dieu seul pouvait nous montrer cela.

Nul homme ne s'oublia autant lui-même pour servir les hommes. Il n'y a rien de plus ingrat envers Moïse que le peuple juif ; il n'y a rien de meilleur envers le peuple juif que Moïse. On n'entend partout que des murmures. Des menaces, il passe aux effets. Tout le peuple criait et voulait le lapider. Mais, pendant cette fureur, il plaide sa cause devant Dieu qui voulait le perdre. « Je les frapperai de peste, et je les exterminerai, et je te ferai prince d'une grande nation plus puissante que celle-ci. — Oui, Seigneur, répondit Moïse, afin que les Égyptiens blasphèment contre vous. Glorifiez plutôt votre puissance, ô Dieu patient et de grande miséricorde, et pardonnez à ce peuple selon vos bontés infinies. » Il ne répond pas seulement aux promesses que Dieu lui fait, occupé du péril de ce peuple ingrat et s'oubliant toujours lui-même. Bien plus, il se dévoue pour eux. Seigneur, ou pardonnez-leur ce péché, ou effacez-moi de votre livre.

Et après tant de travaux, après qu'il a supporté l'ingratitude de ce peuple durant quarante ans, pour le conduire en la terre promise, il en est exclu : Dieu le lui déclare, et que cet honneur était réservé à Josué. Quant à Moïse, il lui dit : Ce ne sera pas

vous qui introduirez ce peuple dans la terre que je lui donnerai. Comme s'il lui disait : Vous en aurez le travail et un autre en aura le fruit.

Dieu lui déclare sa mort prochaine ; Moïse, sans s'étonner et sans songer à lui-même, le prie seulement de pourvoir au peuple. Que le Dieu de tous les esprits donne un conducteur à cette multitude, qui puisse marcher devant elle, qui la mène et la ramène, de peur que le peuple du Seigneur ne soit comme des brebis sans pasteur.

Il lui ordonne une grande guerre en ces termes : Tu vaincras le peuple des Madianites, et puis tu mourras. Il veut lui faire savoir qu'il ne travaille pas pour lui-même et qu'il est fait pour les autres. Aussitôt, et sans dire un mot sur sa mort prochaine, Moïse donne ses ordres pour la guerre et l'achève tranquillement.

Il achève le peu de vie qui lui reste à enseigner le peuple et à lui donner les instructions qui composent le livre du Deutéronome, et puis il meurt sans aucune récompense sur la terre, dans un temps où Dieu les donnait si libéralement. Aaron a le sacerdoce pour lui et pour sa postérité ; Caleb et sa famille sont pourvus magnifiquement, les autres reçoivent d'autres dons, Moïse, rien ; on ne sait ce que devient sa famille. C'est un personnage public né pour le bien de l'univers [1].

Il meurt, cet homme à qui Dieu parlait face à face comme un ami à son ami ; il meurt, et de quelle mort ? A la vue du peuple qu'il a sauvé, il monte sur la montagne, accompagné, suivant la tradition hébraïque, de Josué, son successeur, du grand-prêtre Éléazar et du conseil des anciens [2]. Arrivé au sommet, Dieu lui fait voir l'héritage de promission. Mais ce qui le rend heureux, ce n'est pas tant ce qu'il voit que celui qui le lui montre. Autrefois, il avait demandé à contempler sa gloire : il lui avait été répondu : Nul ne me verra qu'il ne meure. Son vœu est sans doute accompli alors. Il vit Dieu et mourut. Son âme, unie sans intermédiaire à Celui qui est, se détacha de son enveloppe mortelle. Il mourut ainsi, non pas de mort, mais de vie, aimé de Dieu et des hom-

[1] Bossuet, *Politique tirée*, etc., l. III. — [2] Josèphe, *Ant.*, l. IV, c. VIII *in fine*.

mes [1]; aimé de Dieu qui l'appelait son ami; aimé de Dieu qui ensevelit son corps par le ministère du chef de ses anges [2]; aimé du Christ qui, devant le jour des jours, lui ressuscitera ce corps glorieux et immortel, s'entretiendra avec lui sur la montagne sainte, du mystère de l'éternelle miséricorde, et entrera avec lui triomphant au plus haut des cieux; aimé des hommes, à qui Dieu cache le lieu de sa sépulture, de peur que, dans l'excès de leur reconnaissance, ils ne fassent de lui un dieu; aimé des hommes qui, après Dieu, lui doivent ce qu'ils ont de plus précieux, la raison et la religion véritables; aimé des hommes qui, après Dieu, lui doivent de savoir d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être.

SAINTE ROSE DE VITERBE.

Un des secours les plus singuliers que Dieu suscita à son Église dans les temps les plus difficiles du huitième siècle, ce fut un petit enfant. La ville de Viterbe était un foyer de manichéens; aussi tenait-elle souvent pour l'empereur Frédéric II contre le Pape. Or, à Viterbe naquit une enfant qui eut nom Rose. Ce fut comme une fleur qui s'épanouit dès l'aurore. Dans sa plus tendre enfance, elle levait les yeux vers le ciel et paraissait tout embrasée de l'amour divin. Ses premières paroles furent les noms de Jésus et de Marie; son premier mouvement libre fut d'aller s'agenouiller devant le crucifix et l'image de la Vierge. A l'âge de trois ans, elle supplia son père de lui permettre de vivre dans une petite cellule en priant et en travaillant. Souvent l'amour de Jésus-Christ consumait si fort son âme, que pendant la nuit elle était forcée de sortir de son lit et d'aller dans les rues et dans les places chanter d'une voix angélique les louanges de l'Epoux céleste. Dieu, pour attacher plus fortement cette admirable créature à la croix de son Fils, lui envoya une violente maladie; on croyait à chaque instant qu'elle allait expirer, lorsqu'on vit tout à coup une nuée brillante; la sainte Vierge Marie, entourée d'une multitude de vierges, ap-

[1] Eccli., 45. — [2] *Epist. Judæ.*, 9.

parut à Rose, lui commanda de se lever, guérie, et de prêcher la justice, la pénitence et la paix aux habitants de Poggio et de Viterbe, après avoir revêtu l'habit du tiers-ordre de saint François. Rose était dans sa neuvième ou dixième année.

Cette pauvre et faible enfant, animée d'un courage surhumain, obéit aussitôt. Alors, comme les prophètes d'Israël, elle parcourut les rues de Viterbe, prêchant la pénitence et appelant les bénédictions du Ciel sur les défenseurs de l'Église romaine. Elle s'attaquait intrépidement aux hérétiques, réfutait leurs erreurs par des arguments sensibles. Il paraissait évident à tous ceux qui l'entendaient que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Les hérétiques frémissaient contre elle, lui faisaient les plus terribles menaces pour qu'elle gardât le silence. Mais la jeune vierge n'en parlait qu'avec plus de force, disant qu'elle était prête, pour l'amour et la défense de la foi catholique, à souffrir la mort avec joie. Les hérétiques, furieux, s'adressèrent au commandant impérial de Viterbe, et la firent bannir de la ville avec son père et sa mère. C'était au fort de l'hiver, qui était rude. La jeune vierge, avec ses pauvres parents, se retira, par les montagnes, à Soriano. Une nuit, elle connut par révélation le prochain triomphe de l'Église, et dit le lendemain : «Réjouissez-vous, fidèles chrétiens ! dans peu de jours vous apprendrez une grande nouvelle.» Et peu de jours après, la nouvelle vint à Viterbe que le persécuteur de l'Eglise, l'empereur Frédéric, était mort.

Sainte Rose continua ses prédications et ses miracles. Pour prouver aux manichéens la vérité de la foi catholique, elle entra dans un grand feu et y demeura jusqu'à ce qu'il se fût consumé. Ce miracle convertit une femme hérétique avec plusieurs autres. Revenue à Viterbe, où elle fut reçue avec une grande joie, Rose vécut encore deux ans dans sa pauvre cellule, chez son père, et mourut à l'âge de douze ou treize ans. Son corps, ayant été enterré environ trente mois, fut levé par ordre du pape Alexandre VI, à qui la sainte apparut jusqu'à trois fois. Le corps fut trouvé sans corruption, et s'est conservé tel jusqu'à nos jours. L'Eglise célèbre sainte Rose de Viterbe le quatrième jour de septembre [1].

[1] *Acta SS.*, 4 sept.

Le même jour, à Anégre en Galatie, la fête des saints martyrs Rufin, Silvain et Vétalique, jeunes enfants. — A Châlons-sur-Saône, saint Marcel, martyr, qui, sous le règne de l'empereur Antonin, ayant été invité par Prisque, gouverneur, à un festin profane, et témoignant son horreur pour de pareils repas, reprocha à tous ceux qui s'y trouvaient le culte qu'ils rendaient aux idoles ; alors, par une cruauté inouïe, le gouverneur le fit enterrer jusqu'à la ceinture : il demeura trois jours dans cet état, ne cessant de louer Dieu, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu son âme très-pure. — Le même jour encore, les saints martyrs Magne, Caste et Maxime. — A Trèves, un autre saint Marcel, évêque et martyr. — Le même jour, saint Thamel, qui avait été prêtre des idoles, et ses compagnons, martyrisés sous l'empereur Adrien. — De plus, les saints Théodore, Océan, Ammien et Julien, qui, après avoir eu les pieds coupés, furent jetés dans le feu, et accomplirent leur martyre sous l'empereur Maximien. — A Rimini, saint Marin, diacre. — A Palerme, sainte Rosalie, vierge, princesse du sang royal de Charlemagne, qui, renonçant pour l'amour de Jésus-Christ à la principauté de son père, et fuyant la cour, se retira sur des montagnes et dans des cavernes, où, demeurant seule, elle mena une vie toute céleste. — A Naples, la fête de sainte Candide, qui fut la première personne que saint Pierre rencontra lorsqu'il vint en cette ville, et qui, ayant reçu de lui le baptême, mourut saintement. — Au même lieu, sainte Candide la jeune, illustre par ses miracles.

V[e] JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT LAURENT JUSTINIEN,

PREMIER PATRIARCHE DE VENISE.

La famille des Justiniani est célèbre non-seulement à Venise, mais à Gênes, dans le royaume de Naples, dans l'île de Corse et dans l'île de Chio ou Scio. Celle de Gênes a possédé la seigneurie de Chio, par le don qu'en fit, l'an 1363, l'empereur Andronic à Pierre Justiniani, général des armées de terre de la république de Gênes. Les Justiniani de Venise rappellent par leur histoire les Fabius de l'ancienne Rome. L'an 1156, la république vénitienne envoya, sous le commandement du doge Vital Michiéli, une flotte formidable contre l'empereur grec Manuel. Tous les Justiniani, au nombre de cent, montèrent sur cette flotte. L'expédition, qui eut d'abord de grands succès, finit par de grands re-

vers. Tous les Justiniani périrent, soit par la peste, soit par le fer ou les ruses de l'ennemi. Venise voyait avec douleur cette illustre maison près de s'éteindre : il n'en restait que quelques vieillards et un jeune homme appelé Nicolas, mais qui avait embrassé la vie monastique. Le doge Vital, au nom de la république, obtint du pape Alexandre III que Nicolas fût relevé de ses vœux, pour empêcher l'extinction de sa famille, et il lui donna en mariage sa propre fille unique, nommée Anne. Dieu bénit leur union : ils eurent neuf enfants, six garçons et trois filles. Nicolas, se voyant une si nombreuse postérité, rentra dans son monastère, après avoir bâti un couvent où Anne, son épouse, embrassa de son côté la vie religieuse. Ils moururent tous deux en odeur de sainteté. C'est d'eux que descendait, à la huitième génération, saint Laurent Justinien.

Il naquit à Venise en 1380, de Bernado Justiniani, qui tenait un rang distingué parmi la première noblesse de la république. Sa mère se nommait Quirina, et sortait d'une maison non moins illustre que celle de son père. A l'âge de vingt-quatre ans, Quirina demeura veuve, avec cinq enfants, trois garçons et deux filles. Elle ne se remaria point, mais s'appliqua tout entière à élever sa famille dans la crainte et l'amour de Dieu, priant nuit et jour, portant le cilice avec une chaîne d'airain, domptant sa jeunesse par les jeûnes et les veilles, se montrant surtout miséricordieuse et bienfaisante envers les pauvres, et apprenant à ses enfants, tant par ses paroles que par son exemple, à faire volontiers l'aumône. Toute sa famille, notamment ses trois fils, Laurent, Marc et Léonard, se montra digne d'une si sainte mère.

Laurent surtout, dès ses premières années, se distingua par des mœurs parfaites. Rien de plus beau, ni de plus aimable : se plaisant avec les personnes plus âgées, facile avec ses égaux, caressant avec ses inférieurs. Du reste, une certaine grandeur d'âme, qui aspirait sans cesse à de grandes choses. Le jeu ne l'amusait point, comme les autres enfants ; mais la sagesse divine le portait à quelque chose de grand. Sa mère, Quirina, craignant que cette ardeur juvénile ne vînt à l'égarer et à lui faire ambitionner les honneurs du monde plus qu'il n'était convenable : «Laisse-moi, disait-elle à son fils, laisse-moi cette folie. Cet orgueil-là ressent l'enfer.» Laurent, souriant comme par plaisanterie, lui

disait : « Ne craignez point, ma mère, vous me verrez un grand serviteur de Dieu.» Il le disait comme par enfantillage, mais Dieu l'accomplit peu après.

Voici comme lui-même raconte cette merveille dans un ouvrage de piété, intitulé : *Le Bouquet d'Amour*. «Venez, ô vous qui cherchez la paix, qui aimez le bien immuable, qui avez jusqu'ici travaillé en vain, qui êtes accablés sous l'amour de ce monde périssable ! Venez, dis-je, et je vous raconterai gratuitement combien de choses Dieu a faites à mon âme. Je vous communiquerai, pour la gloire de Dieu et votre avancement, ce que j'ai perçu secrètement dans le plus intime de mon cœur. J'étais un temps semblable à vous, cherchant avec un désir inquiet et bouillant la paix dans les choses extérieures, sans la trouver. Enfin, prévenu par la grâce divine, pendant que je travaillais ainsi, une personne très-belle, plus resplendissante que le soleil, plus odoriférante que le baume, daigna m'apparaître ; j'ignorais absolument son nom. Elle s'approcha d'un visage gracieux, et d'une voix douce me dit : O jeune homme, qui devez être aimé en moi, pourquoi répandez-vous votre cœur, et, poursuivant la paix, vous dispersez-vous dans une multitude de choses ? Ce que vous cherchez est en moi ; ce que vous désirez, je vous le promets et vous le garantis, si cependant vous voulez m'avoir pour épouse. A la parole de cette personne, je le confesse, mon cœur défaillit, et je fus transpercé du trait de son amour. Une certaine joie inaccoutumée remplit mon âme, et tout ce qui est au dedans de moi fut inondé d'une spirituelle allégresse. Dans cet état, comme je souhaitais beaucoup savoir son nom, sa dignité, sa naissance, elle ajouta qu'elle s'appelait et qu'elle était la Sagesse de Dieu, qui, dans la plénitude du temps, pour la réconciliation des hommes, a pris la forme humaine, et, invisible auparavant avec le Père, a pris de sa mère la nature visible, afin d'être plus facile à aimer. Lorsque j'y eus consenti avec une joie immense, elle me donna le baiser de paix et s'en alla. Et alors et depuis, la flamme de son amour s'est accrue, le souvenir en est resté vivant, l'abondance de sa douceur persévère. C'est donc elle que j'aime comme mon épouse, c'est elle que j'embrasse comme mes délices, c'est par elle que j'ai goûté, de quelque façon, le bien de la paix, que je cherchais auparavant. C'est pourquoi je vous exhorte tous avec confiance de

courir à elle, sachant qu'elle reçoit avec beaucoup de joie tous ceux qui s'en approchent, qu'elle les enivre du breuvage de la paix, si bien qu'ils ne peuvent plus avoir soif [1]. «Voilà comme saint Laurent Justinien raconte lui-même cette divine apparition de sa jeunesse. Il avait alors dix-neuf ans.

Frappé de cette merveille, il s'en ouvrit à Marin, son oncle maternel. C'était un saint et savant prêtre, qui était chanoine régulier de la congrégation de Saint-Georges, dite d'Alga, parce que le monastère était dans une petite île de ce nom, éloignée d'un mille de Venise. Cet habile directeur présageait quelque chose de grand du jeune homme, et le voyait résolu à la vie la plus parfaite; il voulut néanmoins éprouver encore la force de son corps et de son âme. Il lui conseilla donc, sans rien changer à l'extérieur de s'essayer secrètement à ce que la vie religieuse a de plus austère. Laurent obéit, et commença de coucher la nuit sur des morceaux de bois, ou sur la terre nue. Sa mère s'en aperçut bientôt; et, craignant qu'il ne considérât point assez les difficultés de la vie religieuse, elle voulut mettre à l'épreuve sa résolution : elle entreprit de le marier, et lui choisit à cet effet une fille à la fois belle, noble et riche. Laurent ayant reconnu que sa mère et ses frères conspiraient contre lui, entra en jugement avec lui-même, devant son crucifix. Il se représenta, d'un côté, tous les biens de la fortune, la noblesse, les magistratures, les honneurs, une femme, des enfants, de l'argent, et les plaisirs de toute espèce; d'un autre côté, les jeûnes, les veilles, le chaud, le froid, le renoncement à soi-même; puis, s'interrogeant comme un juge, il se dit : Considère bien, Laurent, ce que tu prétends faire. Crois-tu pouvoir souffrir tout ceci et mépriser tout cela? Alors, jetant les yeux sur la croix du Sauveur, il s'écria : C'est vous, Seigneur, qui êtes mon esperance; c'est là que vous avez placé mon refuge immanquable. Aussitôt il quitte sa mère, ses frères, les richesses et les honneurs, et court prendre l'habit chez les chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Georges d'Alga.

Il n'y trouva point d'austérités qu'il n'eût déjà pratiquées, et ses supérieurs furent obligés de modérer l'activité de son zèle à cet égard. Malgré sa jeunesse, il l'emportait sur tous les frères

[1] *Fasciculus amoris* c. XVI.

par la rigueur de ses jeûnes et par la longueur de ses veilles. Jamais il ne se permettait de récréation qui ne fût utile ; il prenait de sévères disciplines ; il ne se chauffait point, même dans les plus grands froids ; il ne mangeait que pour soutenir son corps, et ne buvait jamais hors de ses repas. Lorsqu'on lui proposait de boire, sous prétexte que la chaleur était excessive ou qu'il était accablé de fatigue, il avait coutume de faire cette réponse : « Si nous ne pouvons supporter la soif, comment pourrons-nous supporter le feu du purgatoire ? » Cette disposition à souffrir produisit en lui une patience invincible dans toutes les épreuves. Pendant son noviciat, il lui vint au cou un mal pour la guérison duquel il fallut employer le fer et le feu. Le moment de l'opération étant arrivé, il rassurait de la sorte les spectateurs qui tremblaient : « Pourquoi craignez-vous ? Pensez-vous que je ne puisse recevoir la constance dont j'ai besoin de celui qui sut non-seulement consoler, mais délivrer même des flammes les trois enfants jetés dans la fournaise ? » Il souffrit l'opération, sans laisser échapper aucun soupir, et en ne prononçant que le nom de Jésus. Il montra dans la suite le même courage, lorsqu'on lui fit une incision douloureuse. « Coupez hardiment, disait-il au chirurgien qui tremblait, votre instrument n'approche pas des ongles de fer avec lesquels on déchira les martyrs. »

Il arrivait toujours le premier aux exercices publics, et il en sortait le dernier. Matines finies, il ne suivait point les frères qui allaient se reposer, mais il restait dans l'église jusqu'à prime, qui se disait au lever du soleil. Rien ne le flattait plus que de pouvoir pratiquer l'humilité ; les bas emplois étaient ceux qu'il choisissait de préférence, et il portait toujours les plus mauvais habits de la communauté. Il obéissait aussitôt que le moindre signe lui manifestait la volonté du supérieur. Dans les entretiens particuliers, il sacrifiait son jugement à celui des autres ; il cherchait en tout la dernière place, autant qu'il le pouvait faire sans affectation. Quand il allait quêter dans les rues, il cherchait toutes les occasions de s'attirer le mépris et les railleries des gens du monde. Étant un jour entré dans un endroit où l'on ne pouvait manquer de le tourner en ridicule, son compagnon le lui fit remarquer. Mais il lui répondit avec tranquillité : « Allons hardiment quêter des mépris. Nous n'avons rien fait, si nous n'avons renoncé au

monde que de parole : il faut en triompher aujourd'hui avec nos sacs et nos croix. »

Il savait que les humiliations acceptées et souffertes avec joie sont le plus sûr moyen de remporter une victoire complète sur soi-même, et de détruire ce fond d'orgueil qui est en nous un des principaux obstacles à la vertu. Il comprenait encore combien il est avantageux de ne pas se contenter de celles que la Providence envoie, et d'y en ajouter de volontaires, pourvu toutefois qu'on le fasse avec prudence et que l'on évite tout ce qui pourrait sentir l'affectation. Dans le cours de ses quêtes, il se présentait souvent à la maison où il était né ; mais il n'y entrait point : il restait dans la rue, et demandait l'aumône à la porte. Sa mère n'entendait jamais sa voix sans être attendrie. Elle avait beau recommander à ses domestiques de lui donner avec prodigalité, il ne recevait que deux pains ; après quoi il souhaitait la paix à ceux qui l'avaient assisté, et se retirait comme s'il eût été étranger. Le magasin où était la provision annuelle de la communauté étant devenu la proie des flammes, il dit à un frère qui se lamentait : « Pourquoi avons-nous fait vœu de vivre dans la pauvreté? Dieu nous a fait cette grâce, afin que nous puissions la ressentir. » C'est ainsi qu'il découvrait son amour pour les humiliations et les souffrances, et qu'il pratiquait toutes les vertus qui en sont les suites et qui en font le principal mérite.

Dès qu'il eut renoncé au monde, il s'accoutuma tellement à se rendre maître de sa langue, qu'il ne disait jamais rien pour se justifier ou s'excuser. Ayant été un jour accusé en chapitre d'avoir transgressé un point de la règle, il garda le silence, malgré la fausseté de l'accusation. On doit encore remarquer qu'il était alors supérieur ; il quitta sa place, puis, ayant fait quelques pas les yeux baissés, il se mit à genoux, demanda pardon aux frères, et pria qu'on lui imposât une pénitence. L'accusateur en eut tant de confusion, qu'il alla se jeter aux pieds du saint, déclarant qu'il était innocent, et se condamna hautement lui-même. Laurent redouta si fort la dissipation, que depuis le jour de son entrée dans le monastère jusqu'à celui de sa mort, il n'entra dans la maison paternelle que pour assister sa mère dans les derniers moments.

Quelque temps après sa retraite, il fut exposé à une rude épreuve de la part d'un de ses anciens amis, qui occupait une des premières

places de la république, et qui était arrivé depuis peu de l'Orient. Celui-ci s'imagina qu'il viendrait à bout de lui faire changer de dessein, et il résolut d'employer tous les moyens possibles pour y réussir. Il prit donc la route du monastère de Saint-Georges, accompagné d'une troupe de musiciens, et on lui permit d'entrer, à cause de sa dignité. Lorsqu'il aperçut Laurent, il fut extrêmement frappé de sa modestie et de sa gravité; et l'étonnement où il était lui fit garder quelque temps le silence. A la fin, s'étant fait violence, il lui dit tout ce que l'amitié peut inspirer de plus tendre pour l'engager à entrer dans ses vues. Comme ce moyen ne lui réussissait point, il eut recours aux reproches et aux invectives, qui n'eurent pas plus de succès. Lorsqu'il eut fini de parler, le saint fit un discours si touchant sur la mort et sur les vanités du monde, que son ami, touché d'une vive componction, était hors de lui-même. Il en vint au point que, rompant sans différer tous les liens qui le retenaient dans le siècle, il résolut d'embrasser l'état pour lequel il n'avait eu que du mépris. Il prit l'habit à Saint-Georges, fit son noviciat avec une ferveur qui ne se démentit point dans la suite, devint l'objet de l'admiration et de l'édification de toute la ville, et mourut enfin de la mort des justes.

Saint Laurent fut élevé au sacerdoce, dont il était si digne par ses vertus. L'esprit de prière et de componction dont il était doué dans un si haut degré, la connaissance qu'il avait des choses spirituelles et des voies intérieures de la piété le mettaient en état de travailler avec beaucoup de fruit à la sanctification des âmes. Les larmes qui lui échappaient dans ses exercices, et surtout pendant la célébration de la sainte messe, faisaient une vive impression sur les assistants, réveillaient leur foi; il fut aussi favorisé de divers ravissements.

Ayant été élu malgré lui général de son ordre, il le gouverna avec une sagesse admirable. Il en réforma la discipline, au point qu'il en fut regardé depuis comme le fondateur. Dans ses discours, tant publics que particuliers, il parlait de la vertu avec une telle onction, que tous les cœurs en étaient attendris. Il animait les tièdes, il remplissait les présomptueux d'une crainte salutaire, il inspirait de la confiance aux pusillanimes et les portait tous à la ferveur. Sa maxime ordinaire était qu'un religieux doit trembler au nom de la moindre trangression. Il recevait peu de sujets dans son or-

dre, et il éprouvait longtemps ceux qu'il jugeait dignes d'être admis. Il se fondait sur ce que la perfection et les devoirs de l'état religieux sont pour peu de personnes, et que ce n'est pas toujours dans le grand nombre que se trouvent la ferveur et l'esprit essentiel à la religion. Il est aisé de comprendre que, s'étant fait de pareils principes, il examinait scrupuleusement tous les postulants. La première chose qu'il exigeait de ses disciples, était une humilité profonde; il leur enseignait que cette vertu non-seulement purifiait l'âme de tout orgueil, mais qu'elle lui inspirait aussi le vrai courage, en lui apprenant à ne mettre sa confiance qu'en Dieu. Il la comparait à une rivière qui est basse et tranquille en été, mais qui est haute et profonde en hiver. L'humilité, disait-il en suivant la même comparaison, garde le silence et ne s'élève point dans la prospérité; tandis que dans l'adversité elle est haute, magnanime, remplie de joie et d'un courage invincible. Il n'y a rien, continuait-il, où les hommes soient plus exposés à se méprendre; peu connaissent ce que c'est que cette vertu; elle n'est possédée que de ceux à qui Dieu l'a donnée par infusion, en récompense de leurs efforts redoublés et de l'esprit de prière qui était en eux. L'humilité qui s'acquiert par des actes répétés n'est qu'une préparation à celle-ci, quoique nécessaire et indispensable; aussi est-elle toujours aveugle et imparfaite. L'humilité infuse éclaire l'âme dans toutes ses vues; elle lui fait voir clairement toutes ses misères, et lui en donne le sentiment; elle lui communique cette vraie science qui consiste à connaître que Dieu seul est tout, et que nous ne sommes rien. Durant les guerres et les calamités publiques, il exhortait les magistrats et les sénateurs à se bien pénétrer d'abord de leur bassesse, parce que cette disposition était la plus propre à attirer sur eux les regards de la miséricorde divine.

Depuis le temps où il reçut la prêtrise jusqu'à sa mort, il ne manqua jamais de célébrer sa messe tous les jours, à moins qu'il n'en fût empêché par la maladie. Il disait, à ce sujet, qu'on avait bien peu d'amour pour Jésus-Christ, quand on ne cherchait pas à s'unir à lui aussi souvent qu'on le pouvait. Il inculquait fréquemment cette maxime, qu'il y aurait autant de folie à prétendre à la chasteté en menant une vie molle, oisive et sensuelle, qu'il y en aurait à vouloir éteindre le feu en jetant de l'huile dessus. Il ne

cessait de rappeler aux riches l'obligation où ils étaient de faire l'aumône s'ils voulaient se sauver. On ne trouvait point dans ses discours de pensées étudiées ; mais il y régnait une onction de laquelle on ne peut se défendre [1].

L'an 1433, le pape Eugène IV, son compatriote, le nomma évêque de Venise. Le saint employa tous les moyens possibles pour ne point accepter cette dignité ; deux fois ses frères, les chanoines réguliers de Saint-Georges, observèrent un jeûne et écrivirent au Pape, pour obtenir qu'il leur laissât leur père et leur guide : deux fois le Pape les consola par des lettres paternelles, les engageant toutefois, par de bonnes raisons et par l'exemple des saints, à ne point résister à la volonté divine. Justinien ne put donc pas ne point obéir au Pontife, commandant pour la troisième fois. Il avait cinquante-un ans. Il prit possession de son église avec tant de simplicité et si secrètement, que ses propres amis ne le surent que quand la cérémonie fut faite. Il passa toute la nuit suivante en prière devant un autel, pour attirer sur lui les grâces du ciel ; il fit la même chose la nuit qui précéda son sacre. Il ne diminua rien des austérités qu'il avait pratiquées dans le cloître. Son assiduité à la prière lui mérita des lumières toutes célestes, cette fermeté invincible, cette activité infatigable dont toute sa conduite porta l'empreinte. Il sut pacifier les dissensions intestines qui agitaient la république, et gouverna son diocèse, dans les temps les plus orageux, avec autant de facilité qu'il eût gouverné un monastère. Son ameublement ressentait son amour pour la simplicité et la pauvreté ; et comme on lui représentait qu'il devait quelque chose à sa naissance, à la dignité de son siége, à la république, il répondit que la vertu était le seul ornement du caractère épiscopal, et qu'un évêque ne devait avoir d'autre famille que les pauvres de son diocèse. Sa maison n'était composée que de cinq personnes ; il mangeait dans de la vaisselle de terre ; il n'avait pour lit qu'une paillasse couverte de haillons et n'avait qu'une mauvaise soutane pour vêtement. Sa sévérité envers lui-même, jointe à un grand fond d'affabilité et de douceur envers les autres, le faisait universellement respecter. Il acquit un tel ascendant sur tous les esprits et tous les cœurs, qu'il vint facilement à bout des abus qui s'étaient

[1] *Acta SS., januarii.* Godescard, 5 sept.

glissés dans le clergé et parmi les laïques. Son troupeau l'aimait et le respectait, et il n'y avait personne qui ne se soumît avec docilité à toutes ses ordonnances. Si l'exécution de ses pieux desseins éprouvait d'abord quelque difficulté, il savait en triompher par sa douceur et sa patience.

Son zèle contre les théâtre lui suscita quelques ennemis. Un d'entre eux, qui était puissant, s'éleva avec beaucoup d'indécence contre un mandement qu'il avait donné à cet égard; il faisait passer le saint évêque pour un homme qui voulait porter dans le monde la rigidité du cloître, pour un moine minutieux que de vains scrupules agitaient, et il fit tous ses efforts pour soulever le peuple contre lui. Une autre fois, Justinien fut insulté publiquement dans les rues et traité d'hypocrite. Il écouta les injures dont on le chargeait sans changer de visage et sans rien perdre de sa tranquillité. Il n'était pas moins insensible aux louanges et aux applaudissements qu'on lui donnait; on ne remarquait en lui aucun mouvement de tristesse ni de quelque passion que ce fût; il jouissait d'une égalité d'âme que rien ne pouvait altérer.

La première visite qu'il fit de son diocèse opéra des fruits incroyables. Il fonda quinze monastères et un grand nombre d'églises; il réforma tous les abus qui s'étaient introduits par rapport à la célébration de l'office divin et à l'administration des sacrements. Il établit un si bel ordre dans sa cathédrale, qu'elle devint le modèle de la chrétienté; il y fonda de nouvelles prébendes, afin qu'elle fût desservie avec plus de décence et de dignité; il érigea dix paroisses à Venise, et il y en eut alors trente dans cette ville, au lieu de vingt qui y étaient auparavant. On voyait tous les jours une multitude innombrable de peuple dans son palais; les uns venaient y chercher des consolations dans leurs peines, ou des secours dans leurs misères; les autres venaient consulter le saint dans leurs doutes. Sa porte n'était jamais fermée aux pauvres. Il aimait mieux distribuer du pain et des habits, pour éviter le mauvais emploi de l'argent, qui n'est que trop commun, même parmi les indigents; ou s'il en donnait c'était toujours en petite quantité. Des dames pieuses portaient ses aumônes aux pauvres honteux ou à ceux qui avaient souffert des pertes considérables. Dans les charités qu'il faisait, il n'avait égard ni à la chair ni au sang. Quelqu'un étant venu le trouver de la part de

Léonard, son frère, il le renvoya en lui disant : « Retournez vers celui qui vous a envoyé, et je vous charge de lui dire qu'il est en état de vous assister lui-même. » Personne ne porta jamais plus loin que lui le mépris de l'argent. Il confia le soin de son temporel à un économe fidèle, et il avait coutume de dire à ce sujet : « Il est indigne d'un pasteur des âmes d'employer une partie considérable d'un temps qui est si précieux, à entrer dans les petits détails qui ont l'argent pour objet[1]. »

L'an 1438, saint Laurent Justinien publia un manuel de discipline canonique pour son diocèse. Il était tiré des constitutions provinciales des patriarches de Grade, des ordonnances synodales de Castella et de Venise, parmi lesquelles plusieurs du saint évêque même[2]. Au lieu de crier ou de procéder tumultueusement à la réforme des autres, comme les prélats de Bâle, il commençait la réforme sans bruit par lui-même et par son diocèse. C'est qu'il était vraiment animé de l'esprit de Dieu. Son exemple fut plus efficace que bien des conciles. Les étrangers comme les indigènes, les cardinaux et les princes comme le peuple, accouraient pour le voir, étudier sa vie, sa chambre, ses ameublements, et s'en édifier[3]. Le pape Eugène IV lui ayant mandé de venir le voir à Bologne, il le reçut avec de grandes marques de distinction, et l'appela l'*ornement de l'épiscopat*.

Dans l'année du Jubilé 1450, le pape Nicolas V transféra à Venise le patriarcat d'Aquilée, qui avait été uni à l'église de Grade ; et il revêtit de cette dignité saint Laurent Justinien, évêque de cette première ville. Le sénat de Venise, toujours jaloux de sa liberté, forma de grandes difficultés ; il craignait que ses droits et ses privilèges ne fussent lésés en quelques circonstances. Pendant qu'on agitait cette affaire avec beaucoup de vivacité, Laurent se rendit dans le lieu où le sénat était réuni, et déclara qu'il aimait mieux quitter une place pour laquelle il n'était point propre, et qu'il occupait depuis dix-huit ans contre sa volonté, que d'aggraver, par l'addition d'une dignité nouvelle, le fardeau qu'il avait déjà tant de peine à porter. Le discours qu'il fit en cette occasion marquait de sa part tant de charité et d'humilité, que le

[1] *Acte SS.*, 8 *januarii*. Godescard, 5 septembre. — [2] Mansi. *Concil.*, t. XXXI, col. 289. — [3] *Vita. Acta SS.*, 8 janv., c.IX, n. 51.

doge lui-même ne put retenir ses larmes ; il en vint jusqu'à prier Laurent de ne point penser à sa démission, et de se conformer au décret du Pape, dont l'exécution serait utile à l'Église et honorable à leur pays. Les sénateurs applaudirent au doge, et la cérémonie de l'installation du nouveau patriarche se fit, au grand contentement de tout le monde.

Laurent se regarda comme un homme qui avait contracté une nouvelle obligation de travailler avec ardeur à l'accroissement du règne de Jésus-Christ et à la sanctification des âmes. On vit alors, de la manière la plus sensible, ce que peut un saint dans les grandes places. Laurent trouvait du temps pour se sanctifier lui-même et pour rendre service au prochain. Jamais il ne se faisait attendre par sa faute ; il quittait tout pour donner audience à ceux qui voulaient lui parler, sans distinction de pauvres ou de riches. Toutes les personnes qui se présentaient, il les recevait avec tant de douceur et de charité, il les consolait d'une manière si touchante, il paraissait si parfaitement libre de toute passion, que l'on ne s'imaginait pas qu'il eût participé à la corruption originelle. Chacun le regardait comme un ange descendu sur la terre. Ses conseils étaient toujours proportionnés à l'état des personnes qui s'adressaient à lui. On rendait si universellement justice à sa vertu, à sa sagesse et à ses lumières, que l'on ne voulait plus examiner de nouveau à Rome les causes qu'il avait décidées, et que, dans le cas d'appel, on y confirmait toujours les sentences qu'il avait portées. Plein de mépris pour lui-même, il était insensible à l'idée que l'on pouvait avoir de sa personne. Si quelqu'un le louait, il en prenait occasion de s'humilier davantage devant Dieu et devant les hommes. Il cachait ses bonnes œuvres autant qu'il lui était possible. Quand il lui échappait de ces larmes qui avaient leur source dans l'amour divin ou dans la vivacité de sa componction, il s'accusait de faiblesse et d'une extrême sensibilité d'âme. Il était entièrement mort à lui-même. Un domestique lui ayant un jour présenté à table du vinaigre au lieu de vin et d'eau, il le but sans rien dire. Tout, jusqu'à sa bibliothèque, annonçait en lui l'amour de la pauvreté.

La république fut agitée de son temps par de violentes secousses et menacée des plus grands dangers. Un saint ermite, qui depuis plus de trente ans servait Dieu avec ferveur dans l'île de

Corfou, assura qu'il avait su, d'une manière surnaturelle, que l'Etat avait été sauvé par les prières du saint évêque. Le neveu de Laurent, qui a écrit sa vie d'un style pur et élégant, rapporte, comme témoin oculaire, qu'il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie.

Il avait soixante-quatorze ans lorsqu'il composa son dernier ouvrage, intitulé : *Les Degrés de perfection.* Il l'eut à peine achevé, qu'il fut pris d'une fièvre violente. Voyant ses domestiques occupés à lui préparer un lit, il leur dit tout troublé : « Que voulez-vous donc faire? Vous perdez votre temps. Mon Seigneur est mort sur une croix. Est-ce que vous ne vous rappelez point que saint Martin disait dans son agonie qu'un chrétien doit mourir sur la cendre et le cilice? » Il voulut absolument qu'on le couchât sur la paille. Tandis que ses amis pleuraient autour de lui, il s'écriait dans des ravissements de joie : Voilà l'Epoux; allons au-devant de lui! Puis, levant les mains au ciel, il ajoutait : Seigneur Jésus, je m'en vais à vous! D'autres fois, il se livrait aux sentiments de cette sainte frayeur qu'inspire la pensée des jugements de Dieu. Quelqu'un lui disant un jour qu'il devait être pénétré de joie, puisqu'il allait recevoir la couronne, il se troubla et répondit : La couronne est pour les soldats courageux, et non pour des lâches tels que moi! Sa pauvreté était si grande, qu'il n'avait rien dont il pût disposer. Il fit cependant son testament, et ce fut seulement pour exhorter tous les hommes à la vertu, et pour ordonner qu'on l'enterrât comme un simple religieux dans le couvent de Saint-Georges. Mais, après sa mort, le Sénat ne voulut point permettre que cette dernière clause fût exécutée. Durant les deux jours qui précédèrent sa mort, les différents corps de la ville vinrent recevoir sa bénédiction. L'entrée de sa chambre fut ouverte aux pauvres comme aux riches, et il fit à tous des instructions fort touchantes. Marcel, un de ses disciples bien-aimés, pleurant amèrement, il le consola en lui disant : Je vais vous précéder, mais vous me suivrez bientôt. Nous nous réunirons à Pâques prochain. La prédiction fut vérifiée par l'événement. Ayant fermé les yeux, il expira tranquillement le 8 janvier 1455, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il y avait vingt-deux ans qu'il était évêque et quatre qu'il était patriarche. On ne l'enterra que le 17 de mars, à cause de la contestation qui s'éleva sur le lieu de sa sépulture. Il fut

béatifié en 1524, par Clément VII, et canonisé par Alexandre VIII, en 1690. On marqua sa fête au 5 de septembre, qui était le jour où il avait été sacré évêque [1].

Les œuvres de saint Laurent Justinien ont été imprimées plusieurs fois. Ce sont des sermons, des lettres et des traités de piété. Le langage du saint est celui du cœur; il n'y a point d'auteur qui soit plus propre à enflammer d'amour pour Dieu, à inspirer une tendre dévotion pour tous les mystères du salut, à perfectionner dans l'esprit de componction, d'humilité, de renoncement, de retraite, et à remplir de zèle pour l'acquisition de toutes les vertus.

Le même jour, dans un faubourg de Rome, saint Victorin, évêque et martyr, que tout le peuple d'Amiterne choisit pour son évêque, à cause de la grande réputation que lui avaient acquise sa sainteté et ses miracles : depuis, sous Trajan, ayant été avec plusieurs autres serviteurs de Dieu relégué à Contillan, où il y avait des sources d'eau puantes et sulfureuses, il fut, par arrêté du juge Aurélien, pendu la tête en bas; ce qu'ayant souffert pendant trois jours pour le nom de Jésus-Christ, il entra victorieux dans le ciel. Les chrétiens enlevèrent son corps, et lui donnèrent à Amiterne une sépulture honorable. — A Porto, la fête de saint Herculan, martyr. — A Capoue, les saints martyrs Quince, Arconce et Donat. — Le même jour, saint Romule, préfet du palais de Trajan, qui, détestant les cruautés que l'empereur exerçait contre les chrétiens, fut battu de verges et décapité. — A Mélitine, en Arménie, les saints soldats Eudoxe, Zénon, Macaire et leurs compagnons, au nombre de quatre cent quatre, qui, ayant quitté le baudrier durant la persécution de Dioclétien, furent mis à mort pour la foi de Jésus-Christ. — A Constantinople, les saints martyrs Urbain, Théodore, Menédème, et soixante-dix autres du clergé, que l'empereur Valens, en haine de la foi catholique, fit mettre dans un vaisseau avec ordre de les brûler en pleine mer. — Au monastère de Sithieu, dans le pays de Thérouane, saint Bertin, abbé. — A Tolède, sainte Obdule, vierge.

[1] *Acta SS.*, 8 janv., Godescard, 5 sept.

VI^e^ JOUR DE SEPTEMBRE.

LE BIENHEUREUX PIERRE ACOTANTO,

ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS PERSONNAGES DE SON TEMPS.

Dans le temps où le saint marchand Homobon donnait à Crémone l'exemple de la piété et de la charité, un noble Vénitien, le bienheureux Acotanto, donnait à Venise l'exemple d'une piété et d'une charité non moins admirables. Pierre, qui était riche, n'avait ni femme ni enfants : sa famille, c'étaient les pauvres. Leur nombre et leur misère augmentaient pendant les froids et les tempêtes de l'hiver. Pierre Acotanto fut pour eux un père tendre, mais longtemps inconnu. Comme, pendant la saison mauvaise, un grand nombre de pauvres à Venise demeuraient enfermés dans leurs misérables cabanes, exposés à mourir de faim, Pierre conduisit lui-même une barque chargée de vivres, de bois et de vêtements : il allait les déposer devant les portes des malheureux, en frappant doucement pour qu'on ouvrît, et disparaissait aussitôt. Cette bonne action, réitérée souvent au milieu des ténèbres de la nuit, finit par exciter la curiosité des pauvres : ils se mirent en embuscade pour surprendre et connaître l'homme généreux qui soulageait ainsi leur infortune. Pierre se voyant pris sur le fait, exigea cependant le plus grand secret de la part de ces malheureux. Ce n'est qu'à sa mort que l'on apprit une foule de détails, non moins intéressants qu'ingénieux, touchant les œuvres de miséricorde pratiquées par ce saint homme. Sa bienheureuse mort, arrivée vers la fin du douzième siècle, priva de leur protecteur les pauvres de cette populeuse cité; mais les miracles qui furent opérés près de son tombeau prouvèrent que ses charités lui avaient ouvert les portes du ciel. Son corps repose dans la belle église de Saint-Basile. Le pape Clément VIII a approuvé son culte[1].

Dans le même temps, Antioche de Syrie vit deux descendants des chevaliers de la Croix donner les mêmes exemples de piété et de charité : c'étaient saint Guillaume, et son fils, saint Pérégrin. Guillaume, issu d'une noble famille, mena d'abord une vie ver-

[1] *Acta SS.*, 23 sept. Godescard, 6 sept.

tueuse, au milieu de la dissipation et des dangers de l'état militaire. Ayant eu un fils unique, il mit tous ses soins à l'élever chrétiennement. Persuadé que l'exemple est pour les enfants la leçon la plus sûre et la plus efficace, il se fit une loi de ne jamais le perdre de vue et de ne lui rien montrer, dans ses discours, dans sa conduite, dans tous ses sentiments, qui ne fût parfaitement conforme aux règles et à l'esprit de l'Évangile. Dieu bénit son zèle, et le jeune Pérégrin fut bientôt un modèle de toutes les vertus.

Cependant, au sortir de l'adolescence, il se sentit inspiré de faire le pèlerinage de Jérusalem. Guillaume, qui l'aimait tendrement, y consentit avec peine. Parti d'Antioche avec la bénédiction de son père, Pérégrin échangea ses vêtements de soie contre un habit pauvre, sa ceinture d'or contre une corde, et fit le chemin pieds nus, pratiquant ainsi la pauvreté volontaire. Arrivé à Jérusalem, il y fut si touché de l'amour de Jésus-Christ, il se sentit une si grande dévotion pour le Saint-Sépulcre, qu'il résolut de ne plus quitter la ville sainte. Il entra donc dans un hôpital pour s'y consacrer au service des pauvres et des malades. Là il servait tous les pauvres de Jésus-Christ avec la même affection que s'il les avait conçus dans les entrailles de la charité. Ceux qui étaient pleins d'ulcères, les lépreux les plus dégoûtants, il les touchait, il les embrassait, comme s'il touchait et embrassait en eux Notre-Seigneur lui-même. Cependant le père, ne voyant pas revenir son fils, en faisait demander des nouvelles par tous les pèlerins. N'en recevant aucune, il fit lui-même le voyage de Jérusalem pour le retrouver. Il visita soigneusement tous les saints lieux, s'informa de tous côtés, mais ne put rien découvrir. A la fin il tomba malade et fut conduit précisément dans l'hôpital où se trouvait son bien-aimé fils. Pérégrin reconnut aussitôt son père, lui prodigua les soins les plus tendres, et ayant appris de sa bouche la cause de son chagrin, il le consolait en disant que son fils vivait encore et que Dieu le lui rendrait bientôt. Le fils, voyant la maladie devenir mortelle, se fit enfin connaître à son père et lui raconta toute son histoire. Le père eut tant de joie de retrouver son fils et de l'embrasser, qu'il se leva aussitôt de son lit; il n'était plus malade.

Le pieux fils découvrit à son père le désir que depuis longtemps il nourrissait dans son cœur, de servir Dieu dans la personne des

pèlerins et des pauvres. D'un commun accord ils revinrent à Antioche, vendirent leur patrimoine, qui était très-considérable, en consacrèrent une partie aux pauvres, aux églises et aux hôpitaux de cette ville; puis, avec l'autre partie, ils revinrent à Jérusalem, où ils l'employèrent au soulagement de tous les malheureux, payant les dettes des uns, donnant le vêtement et la nourriture à d'autres, pourvoyant à la sépulture chrétienne des morts. Finalement, après avoir ainsi distribué tous leurs biens, ils vinrent eux-mêmes, en habit de pèlerins et de pauvres, se réfugier à Poggia, dans le royaume de Naples, où ils terminèrent saintement leur vie et où ils sont honorés tous deux le 26e d'avril [1].

Dans ce temps encore, d'autres saints personnages travaillaient à propager la foi parmi les barbares, les Slaves de Livonie. Saint Meinard, chanoine de Sigberg, poussé d'un grand zèle pour la conversion de ce peuple idolâtre, y fit plusieurs voyages pendant quelques années, avec des marchands, mais s'appliquant à un plus heureux commerce. Quand il vit que Dieu bénissait son travail et qu'il était écouté favorablement, il s'adressa à Hartwic, archevêque de Brême, et au chapitre de la cathédrale, et leur exposa l'état des choses, pour ne pas continuer sa prédication sans autorité et sans conseil. Ils lui donnèrent mission pour cette bonne œuvre, dont ils espéraient un grand fruit, et on l'ordonna évêque, afin de l'autoriser davantage. Il établit son siége à Riga, capitale du pays, où il fonda une église cathédrale sous l'invocation de la sainte Vierge, l'année 1186, et, par ses instructions, accompagnées de douceurs et de libéralités, il convertit un grand nombre d'infidèles. Bertold, abbé de Luk, en Saxe, de l'ordre de Cîteaux, quitta son abbaye pour aller travailler avec Meinard; il se faisait aimer des païens, principalement par son abstinence, sa modestie et sa patience. Tels furent les premiers apôtres de Livonie.

A la mort de Meinard, à qui Baronius et Pagi donnent le titre de saint, Bertold fut élu d'un commun consentement du clergé et du peuple, pour lui succéder, et, étant venu à Brême, il y fut sacré évêque. On lui donna même un revenu jusqu'à la valeur de vingt marcs d'argent. Comme les Slaves idolâtres molestaient souvent les chrétiens de leur voisinage, Bertold exhorta quelques

[1] *Acta SS.*, 26 avril. Godescard.

seigneurs à se croiser pour marcher contre ces infidèles, et quelques ecclésiastiques promirent de les accompagner. Comme il n'y avait point alors de croisade pour Jérusalem, le pape Célestin III permit à ceux qui avaient fait vœu d'y aller, de se joindre à ceux qui allaient en Livonie, leur promettant la même indulgence que pour la terre sainte. Il se fit donc de toute la Saxe, de la Westphalie et de la Frise, une grande assemblée de prélats, de clercs, de chevaliers et de marchands, qui, s'étant pourvus, à Lubeck, de vaisseaux, d'armes et de vivres, arrivèrent jusqu'en Livonie. Mais l'évêque Bertold s'étant mis à leur tête pour marcher contre les infidèles, il tomba entra leurs mains, accompagné seulement de deux autres, et ils le tuèrent. On le tint pour martyr, et ce qui confirma l'opinion de sa sainteté, c'est que deux jours après, comme on cherchait les morts, on trouva son corps sans corruption, quoique les autres fussent pleins de mouches et de vers. Son corps fut enterré à Riga [1].

Le même jour, la fête de saint Zacharie, prophète, qui, dans sa vieillesse, étant retourné de la Chaldée dans le lieu de sa naissance, y fut enterré auprès du prophète Aggée. — Dans l'Hellespont, saint Onésiphore, disciple des apôtres, dont parle saint Paul écrivant à Timothée. Ce saint, avec saint Porphyre, ayant été rudement battu en ce lieu par ordre du proconsul Adrien, et traîné ensuite par des chevaux fougueux, rendit son esprit à Dieu. — A Alexandrie, les saints Fauste, prêtre, Macaire et dix autres de leurs compagnons, qui, sous l'empereur Dèce et le président Valère, ayant été décapités pour le nom de Jésus-Christ, obtinrent la palme du martyre. — En Cappadoce, les saints Cottide, diacre, Eugène et leurs compagnons, martyrs. — En Afrique, les saints évêques Donatien, Préside, Mansuet, Germain et Fuscule, qui, durant la persécution des Vandales, furent, par l'ordre d'Hunéric, roi arien, maltraités cruellement à coups de bâton, et condamnés ensuite au bannissement pour la défense de la vérité catholique. Un de ces saints évêques, nommé Letus, homme très-courageux et très-savant, après une longue et pénible détention, souffrit la peine du feu. — A Vérone, saint Pétrone, évêque et confesseur. — A Rome, saint Eleuthère, abbé, humble et fidèle serviteur de Dieu, qui, par ses prières et par ses larmes, mérita, comme l'écrit saint Grégoire, de ressusciter un mort.

[1] Arnold de Lub., l. VII, c. VIII et IX. *Auct. Aquicinet.*, an. 1197. Apud Bar. et Pagi.

VII• JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT GAUZELIN,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Il était d'une illustre famille, avait été élevé dans le palais des rois, et fut fait évêque de Toul en 922. Au faubourg de sa ville épiscopale s'élevait l'ancien monastère de Saint-Aper ou Saint-Èvre, l'un de ses prédécesseurs; mais la discipline y était fort déchue. Animé du même esprit que son vertueux archidiacre Einold et saint Jean de Vandières, Gauzelin cherchait à y rétablir la régularité. Dans ce dessein, il se rendit lui-même au monastère de Fleuri-sur-Loire, où saint Odon venait de ramener la ferveur primitive. Il y étudia soigneusement et la lettre et la pratique de la règle de saint Benoît, puis l'introduisit avec succès dans le monastère de Saint-Èvre, auquel il donna pour abbé Archambauld, qui justifia pleinement sa confiance. Et, afin que l'indigence ne fût pas un prétexte aux moines de violer la règle, il leur assigna plusieurs terres pour leur subsistance. Par la charte qu'il en fit dresser, et que nous avons encore, il les obligea à réciter tous les jours pour lui le psaume *De profundis*, et à faire tous les ans un service le jour de son anniversaire, avec ordre à l'abbé de régaler la communauté ce jour-là. C'était vers l'an 935. Le nombre des moines s'étant beaucoup augmenté depuis la réforme, il leur donna de nouvelles terres en 940, et fit confirmer le tout par le roi Othon de Germanie. Du monastère de Saint-Èvre, la réforme se répandit dans plusieurs autres.

Le saint évêque ayant ainsi réussi pour les moines, entreprit d'en faire autant pour les religieuses. En parcourant son diocèse, il remarqua sur le penchant d'une montagne, au pied de laquelle était le village de Bouxières, près de la Meurthe, une ancienne église dédiée à la sainte Vierge, où les peuples affluaient souvent, parce que les malades y étaient guéris par l'intercession de la Mère de Dieu. Cette église était bien négligée. Le saint Pontife résolut de lui rendre la splendeur convenable, et d'y rassembler en communauté, sous la règle de saint Benoît, les religieuses dis-

persées de côté et d'autre. Il y réussit également, leur assigna des terres pour leur subsistance, et leur donna pour abbesse une sainte fille nommée Rothilde, que le reclus Humbert de Verdun avait formée lui-même à la vie religieuse. Le pape Étienne VIII, qui siégea de l'an 939 à 942, informé de cette fondation par l'abbé Archambauld, la confirma par une lettre à l'abbesse Rothilde, dans laquelle il parle avec la plus tendre affection et de grands éloges du saint évêque de Toul, qui est honoré le 7me jour de septembre [1].

SAINT CLODOALDE, OU SAINT CLOUD,

PRÊTRE.

Petit-fils du roi Clovis et de sainte Clotilde, le jeune Clodoalde ayant été sauvé du massacre que ses deux oncles firent de ses deux frères, se coupa les cheveux de sa propre main, et, renonçant au monde, alla trouver saint Séverin qui demeurait près de Paris, enfermé dans une cellule, et reçut de lui l'habit religieux. Il pratiqua toutes les austérités de la vie monastique et donna aux monastères et aux églises ce qui lui restait ou ce qui lui revint d'héritages quand il fut réconcilié avec ses oncles. Ensuite, pour éviter les louanges et vivre inconnu aux hommes, il alla en Provence, y demeura longtemps et y fit plusieurs miracles. Il revint à Paris, où il fut reçu avec une grande joie, et, à la prière du peuple, l'évêque Eusèbe l'ordonna prêtre vers l'an 561. Enfin saint Cloud, car c'est ainsi que nous nommons Clodoalde, bâtit un monastère en un lieu nommé Nogent, à deux lieues au-dessous de Paris, sur la Seine, où il finit saintement ses jours vers l'an 560 [2]. Le monastère fut changé depuis en église collégiale, et le village de Nogent, ayant pris le nom de Saint-Cloud, est maintenant une résidence royale, qui, par son nom seul, rappelle tout à la fois et ce que la politique offre de plus barbare, le massacre de deux jeunes princes par leurs oncles, et ce que la religion offre de plus consolant pour les affligés, le bonheur du troisième dans la pauvreté volontaire, qui en fait sur la terre le premier saint de la race des rois francs et leur premier protecteur dans le ciel.

[1] *Acta SS.*, 7 sept. — [2] *Acta SS.*, 7 sept.

Le même jour, à Nicomédie, la fête de saint Jean, qui, brûlant du zèle de la foi, arracha et mit en pièces des édits cruels qu'il voyait affichés dans la place publique, contre les chrétiens; ce qui étant rapporté aux empereurs Dioclétien et Maximien qui étaient alors à Nicomédie, ils ordonnèrent qu'on lui fît éprouver toutes sortes de tourments; cet homme généreux les endura avec un esprit si tranquille, qu'on ne remarqua sur son visage aucun signe de tristesse. — A Césarée en Cappadoce, saint Eupsyque, martyr, qui, sous l'empereur Adrien, fut accusé d'être chrétien, et jeté en prison, d'où étant sorti peu de temps après, il vendit aussitôt son patrimoine et en donna le prix partie aux pauvres, partie à ses accusateurs, les regardant comme ses bienfaiteurs; mais ayant été arrêté de nouveau, il fut, sous le juge Saprice, déchiré par tout le corps, et percé d'un coup d'épée qui termina son martyre. — A Pompéiopolis en Cilicie, saint Sozont, martyr, qui, jeté dans les flammes, sous l'empire de Maximien, y rendit l'esprit. — A Aquilée, saint Anastase, martyr. —Dans le diocèse d'Autun, sainte Reine, vierge, qui, sous le consul Olybrius, éprouva les rigueurs de la prison, du chevalet et des lampes ardentes : ayant été ensuite condamnée à perdre la tête, elle alla rejoindre son divin époux. — A Troyes, saint Mémiers, diacre, et ses compagnons, martyrs, qu'Attila, roi des Huns, fit massacrer. — A Orléans, saint Euverte, évêque, qui fut premièrement sous-diacre de l'église de Rome; depuis, une colombe fit connaître miraculeusement qu'il était destiné au gouvernement de l'église d'Orléans. — En France, saint Autal, évêque et confesseur. — A Capoue, saint Pamphile, évêque.

VIIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

C'est la naissance de notre Mère. Célébrons-la dignement. Quelle naissance fut jamais plus illustre ! Elle a pour ancêtres des patriarches, des rois, des prophètes. Il y a plus. Elle leur a été accordée de Dieu comme une récompense incomparable de leur sainte vie. Elle a été figurée d'avance par des prodiges mystérieux : les prophètes la prédisaient dans leurs oracles. C'est elle que désignait d'avance la verge d'Aaron, lorsqu'elle fleurit sans racine : la toison mystérieuse de Gédéon, humide de rosée au milieu d'une terre sèche : la porte orientale du temple que vit Ezéchiel, laquelle ne devait s'ouvrir que pour l'Éternel seul. Mais c'est surtout Isaïe qui l'annonce, tantôt

comme le rejeton principal qui devait s'élever de la racine de Jessé, tantôt plus clairement encore comme la vierge qui devait enfanter l'Emmanuel ou *Dieu-avec-nous*.

Avez-vous jamais contemplé, un beau jour de printemps, le lever du soleil? Avant que cet astre paraisse lui-même dans sa splendeur et répande par tout l'univers des torrents de lumière et de feu, il se fait précéder par la douce aurore. Naguère il faisait nuit; mais un point du ciel commence à blanchir; peu à peu le ciel tout entier semble se parsemer de lis et de roses; le côté qui blanchissait d'abord, est maintenant d'un rouge de pourpre, comme pour annoncer que le roi de la nature va paraître. Jésus est le soleil de justice, de grâce, de gloire. Avant de paraître lui-même et de répandre parmi les hommes des torrents de lumière, d'amour et de vie, il se fait précéder par une douce aurore : c'est Marie. La nuit avait été longue. Les patriarches, les prophètes y brillaient comme des étoiles, pour diriger dans l'obscurité les pas du voyageur. Mais à la naissance de Marie, les ténèbres disparaissent, le ciel revêt ses couleurs de fête, toute la nature se réjouit : Jésus ne paraît pas encore, mais ses premiers rayons resplendissent en Marie, comme dans une aurore de grâce et d'amour.

C'est la coutume des enfants bien nés, le jour de la fête de leur mère, de lui souhaiter une bonne fête et de lui offrir un bouquet. C'est aujourd'hui la naissance de Marie, notre Mère et notre Reine. Voyons de quelle manière nous pourrons lui souhaiter ou mieux encore lui faire une bonne fête. Voyons quel bouquet nous pourrons lui présenter. Y a-t-il dans le petit jardin de notre âme quelque fleur ou quelque fruit qui pourrait lui plaire?

SAINT CORBINIEN,

ÉVÊQUE DE FRISINGUE.

Au commencement du huitième siècle, la Bavière avait deux évêques fameux, saint Rupert de Saltzbourg et saint Corbinien, tous deux de la nation des Francs. Saint Rupert ou Robert était de la race des rois de France et évêque de Worms, la seconde année de Childéric III, l'an 696. Sa réputation était venue jusqu'à Théodon, duc de Bavière, il lui envoya des députés pour le prier

instamment de venir instruire la province du Norique. Le saint évêque y envoya d'abord des missionnaires, puis il y alla lui-même; et le duc, plein de joie, vint au-devant de lui jusqu'à Ratisbonne, où il le reçut avec grand honneur. Saint Rupert, l'ayant instruit tant de la morale que de la foi catholique, le baptisa avec plusieurs de sa nation, tant des nobles que du peuple. Il est certain que, dès le temps du roi Théodoric Ier, les Bavarois avaient reçu la religion chrétienne, comme il paraît par leurs lois; mais nous voyons en même temps, surtout par le capitulaire du pape Grégoire, qu'il n'y existait aucune organisation d'évêchés sous une métropole, ni, par conséquent, aucune succession assurée d'évêques. On conçoit que dans cet état de choses, surtout au milieu des révolutions politiques du royaume d'Autrasie, les générations nouvelles de la Bavière, sans être précisément idolâtres, ne fussent pas toujours chrétiennes. C'est à quoi le pape Grégoire II cherchait à remédier par ses légats.

Le duc Théodon, étant converti, promit à saint Rupert de choisir un lieu pour établir un siége épiscopal, et de bâtir des églises et des logements pour les ecclésiastiques. Le saint évêque s'embarqua sur le Danube et vint jusqu'aux frontières de la Pannonie inférieure, prêchant la foi. En revenant, il passa par Lauréac, à présent Lorch, autrefois métropole du Norique, où il guérit plusieurs malades par ses prières et convertit plusieurs personnes. Ensuite, ayant appris qu'en un lieu nommé Juvave, il y avait eu quantité d'édifices merveilleux, mais alors presque ruinés et couverts d'arbres, il y alla lui-même, et demanda ce lieu au duc Théodon. Le duc le lui accorda volontiers avec les terres des environs, dans une étendue de deux lieues. Saint Rupert y établit son siége épiscopal, bâtit une belle église en l'honneur de saint Pierre, avec un cloître et les logements des clercs, pour y célébrer l'office tous les jours. C'est ainsi qu'à la voix de son pontife, l'antique Juvave sortit de ses ruines pour revivre des siècles sous le nom de Saltzbourg.

Ce saint évêque, ayant besoin d'ouvriers pour l'aider à prêcher l'Évangile, retourna en son pays et en amena douze, avec sa nièce Erentrude, qui s'était consacrée à Dieu. Il fonda pour elle un monastère en l'honneur de la Vierge, sur une montagne voisine, et elle en fut la première abbesse. Il continuait à visiter assidûment

tout le pays, à faire bâtir des églises et à ordonner des clercs. Enfin, après s'être donné un successeur, il mourut l'an 718, le jour de Pâques, 27 mars, auquel l'Eglise honore sa mémoire [1].

Saint Corbinien était né à Châtres, près de Paris. Dès sa jeunesse, il se donna à Dieu et se retira près de l'église Saint-Germain de Châtres, où, avec ses domestiques, il forma un petit monastère. Plusieurs personnes venaient recevoir ses instructions et lui faisaient des offrandes dont il ne prenait que le nécessaire pour vivre et donnait le reste aux pauvres. Sa réputation vint jusqu'à Pépin, maire du Palais, qui se recommanda à ses prières. Et comme les plus grands seigneurs venaient le visiter, il quitta sa cellule au bout de quatorze ans de retraite, s'en alla à Rome et se présenta au pape saint Grégoire II [2]. C'était l'an 716. Il lui découvrit ses peines intérieures et la crainte qu'il avait que les visites et les offrandes des séculiers ne fussent cause de sa perte. Mais le Pape, ayant pris l'avis de son conseil, crut devoir mettre sur le chandelier une si grande lumière, et l'ordonna évêque. Il lui donna même le pallium et le pouvoir de prêcher par tout le monde, avec la bénédiction de saint Pierre. Corbinien se soumit, quoique avec une extrême répugnance, et revint prêcher par toute la Gaule avec un grand succès, tant sur les peuples que sur les moines et le clergé.

Saint Corbinien allant trouver le maire du Palais, qui était non plus Pépin, mais son fils Charles-Martel, et qui l'avait mandé, il rencontra un voleur nommé Adalbert, qu'on allait pendre. N'ayant pu obtenir que l'exécution fût différée jusqu'à ce qu'il eût parlé au prince, il tira à part le voleur, lui fit faire une confession de tous ses péchés, et promettre qu'il changerait de vie et quitterait le siècle ; après quoi il lui fit le signe de la croix sur la tête et sur la poitrine, et le laissa entre les mains des exécuteurs. Enfin il continua sa route et supplia le prince de lui donner Adalbert, vif ou mort. L'ayant obtenu, il envoya au lieu du supplice, où il se trouva encore vivant le troisième jour. Adalbert, sincèrement converti, s'attacha à son libérateur et fut un de ses fidèles disciples. Cependant saint Corbinien, ne pouvant souffrir les respects qu'on lui rendait, se retira à son ancien monastère de Saint-Germain de

[1] *Acta SS.*, 27 *mart.* — [2] Pagi, an 716, n. 7.

Châtres et y demeura encore sept ans. Mais comme sa réputation croissait toujours, il résolut de retourner à Rome et de demander au Pape de le décharger de l'épiscopat et de lui permettre de vivre du travail de ses mains dans un monastère, sous la conduite d'un supérieur.

Pour mieux se cacher, il évita le grand chemin par les Gaules, et passa par la Germanie. Il arriva dans le Norique, où il s'arrêta quelque temps à prêcher, pour fortifier dans la foi ce peuple nouvellement converti par les travaux de saint Rupert. Il fut très-bien reçu par le duc Théodon, par ses enfants et les seigneurs du pays, qui, dans la première ferveur de leur conversion, chérissaient extrêmement les évêques. Le duc le pria de venir chez lui, et n'ayant pu le retenir, il le renvoya chargé de présents. Théodon lui-même avait fait le pèlerinage de Rome vers l'an 716. Son fils Grimoald, auquel il avait donné le gouvernement d'une province, reçut aussi saint Corbinien à son passage ; et, ayant goûté ses instructions, il le suppliait de ne point le quitter, offrant de lui donner une part dans son domaine avec ses enfants. Enfin il le fit conduire par ses officiers jusqu'en Italie.

Arrivé à Rome, saint Corbinien se présenta au pape saint Grégoire II et se jeta à ses pieds. Le Pape le fit asseoir auprès de lui ; et le saint évêque, lui ayant offert de grands présents, lui expliqua tout ce qui lui déplaisait dans sa vie, comme on l'accablait d'honneurs et de biens, sans que la clôture ni les murailles pussent le mettre en sûreté, le conjurant avec larmes de le délivrer de la dignité dont le Saint-Siége l'avait chargé, et de lui permettre de se renfermer dans un monastère, ou de lui donner dans un bois écarté quelque petit champ à cultiver. Le Pape, admirant son humilité, le congédia et assembla un concile, où il fut conclu tout d'une voix que Corbinien devait retourner. Le Pape le fit venir, et le saint homme ne pouvant résister aux raisons des assistants ni à l'autorité du Pape, il se retira de Rome fort triste et retourna en Bavière.

Il fut arrêté par les gardes que le duc de Grimoald avait mis sur la frontière, avec ordre de ne point le laisser passer qu'il ne promît d'aller trouver le duc. Mais le saint homme, étant arrivé à son palais, lui manda qu'il ne le verrait point qu'il n'eût quitté Piltrude, veuve de son frère Théobald, qu'il avait épousée. Et comme

le prince n'obéissait pas, il demeura ferme dans son refus, leur faisant parler continuellement pour les amener à la pénitence. Au bout de quarante jours, ils promirent de se séparer, et le saint évêque les fit venir en sa présence. Ils se prosternèrent tous deux, et, lui embrassant les pieds, confessèrent qu'ils avaient grièvement péché. Saint Corbinien leur mit les mains sur la tête, y fit le signe de la croix, et leur imposa pour pénitence, des aumônes, des jeûnes et des prières. Ensuite, il entra dans la maison et mangea avec eux. Il établit son siége à Frisingue, où il fit bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Benoît, avec des moines pour y faire l'office. Tels furent les commencements des églises de Bavière.

Avec toute sa sainteté, Corbinien était un peu vif. Etant un jour à dîner avec le prince, il bénit les mets de sa table. Le prince, sans y faire attention, en jeta un morceau à son chien favori. Aussitôt le saint homme, d'un coup de pied renverse la table et sort de la salle, en disant que celui qui jetait à son chien une bénédiction pareille, n'en était pas digne lui-même, et que, désormais, il ne mangerait plus avec lui. Piltrude, profondément ulcérée de ce que les paroles du saint l'avaient séparée d'avec le prince, profita de l'occasion pour le représenter comme coupable de lèse-majesté et digne de mort. Le duc pensait différemment. Il fit fermer les portes de la ville, de peur que l'homme de Dieu n'en sortît en colère. Il alla lui-même, avec les principaux de sa cour, se jeter à ses pieds, et, à force de prières et de protestations, il obtint avec peine qu'il l'admît au baiser de paix.

Un autre jour, allant à l'office du soir dans l'église de Sainte-Marie, le saint évêque rencontra une femme de la campagne qui s'en allait avec de riches présents. Déjà elle avait été signalée comme adonnée à des maléfices. Il lui demande le sujet de son voyage. Elle répondit que le fils du prince étant tourmenté par le démon, elle l'avait guéri par ses enchantements, et que de là venaient les cadeaux qu'elle emportait. L'évêque, épouvanté, descendit de cheval, battit la femme de ses propres mains, lui enleva tout ce qu'elle emportait et le distribua aux pauvres à l'entrée de la ville. Ce qu'il ne cessait surtout de déplorer, c'était l'infidélité du prince. Au fond, Grimoald était plus faible que méchant : mais sa femme incestueuse résolut de tuer l'évêque. Elle en donna l'or-

dre à son secrétaire Ninus. L'évêque, ayant été averti, se réfugia dans un château. Le duc, apprenant les embûches de sa femme et le départ de l'évêque, fit prier humblement celui-ci de revenir. Mais il s'y refusa, disant qu'il fallait éviter les embûches de Jézabel. Quelque temps après, le jeune prince pour lequel on avait pratiqué des enchantements mourut ; le duc Grimoald fut tué par des conspirateurs; Ninus, qui devait assassiner l'évêque, périt d'une mort honteuse ; Piltrude fut emmenée captive par Charles-Martel, dépouillée de tous ses biens, et ses enfants privés du royaume et de la vie. Le duc Hubert, qui succéda à Grimoald, rappela l'homme de Dieu avec les plus grands honneurs, lui témoigna toujours la plus profonde vénération, et voulut même qu'il fût le parrain d'un de ses enfants.

Saint Corbinien ayant connu d'avance le jour de sa mort, en prévint le duc Hubert, afin qu'il permît que son corps fût inhumé dans le lieu qu'il lui indiquait. Ce jour étant venu, il prit un bain, se fit faire les cheveux et la barbe, se revêtit des habits pontificaux, célébra le saint sacrifice, reçut de ses propres mains le saint viatique, rentra à la maison, prit un peu de vin, et puis, sans éprouver aucune douleur, fit sur son front le signe de la croix et rendit son âme à Dieu, le 8 septembre 730, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Sa vie fut écrite par l'évêque Aribon, son troisième successeur dans le siége de Frisingue [1].

Le même jour à Nicomédie, saint Adrien, avec vingt-trois autres saints martyrs, qui, après des supplices multipliés, ayant eu les jambes rompues, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, accomplirent leur martyre le 4 mars. Les chrétiens portèrent leurs reliques à Byzance, et leur donnèrent une sépulture honorable. Dans la suite, le corps de saint Adrien fut porté à Rome en ce jour, qui est celui que l'Eglise a particulièrement consacré à sa mémoire. — A Alexandrie, les saints martyrs Ammon, Théophile, Néotère, et plusieurs autres au nombre de vingt-deux. — A Antioche, les saints Timothée et Fauste, martyrs. — A Gaze, en Palestine, les saints martyrs Eusèbe, Nestabe et Zénon, frères, qui, du temps de Julien l'Apostat, furent massacrés et mis en pièces par une troupe de païens qui vint fondre sur eux. — Au même lieu, et sous le

[1] *Acta SS.*, 8 sept. *Act. ord. Bened., sect.* 3, *pags* 1.

même empereur, saint Nestor, martyr, ayant été cruellement maltraité par ces mêmes païens furieux, rendit l'esprit. — A Valence en Espagne, saint Thomas de Villeneuve, dont la fête a été fixée au vingt-deux de ce mois.

IX• JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT THÉOPHANE.

ABBÉ DE CONSTANTINOPLE,

MENTIONNÉ AU 12 MARS.

Il était patrice, né de parents riches et vertueux. Fiancé dès l'âge de douze ans, on le contraignit quelques années après de célébrer son mariage ; mais il persuada à sa femme de vivre dans la continence. Ils embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique : sa femme dans le monastère de l'île du Prince ; lui dans le monastère de Singriane. Son occupation dans sa cellule était de transcrire des livres. De Singriane, il passa dans l'île de Calonyme, où il fonda un monastère. Il en bâtit un second auprès de celui de Singriane, dans un lieu nommé Grand-Champ, dont il fut abbé. Invité au second concile de Nicée, avec les autres Pères, il y vint non avec de beaux chevaux et de beaux habits, comme les autres, mais monté sur un âne et revêtu à son ordinaire d'un sac et d'un cilice. Son ami appelé Georges, syncelle ou camérier du patriarche Taraise, avait entrepris une *Chronographie* ou *Abrégé de l'Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à l'an 800. La mort ne lui permit de la conduire que jusqu'à l'empire de Dioclétien. Voulant toutefois faire réussir l'entreprise, il pria, quelque temps avant de mourir, son saint ami Théophane de continuer l'ouvrage. Georges, syncelle, avait également embrassé l'état ecclésiastique dès sa jeunesse ; son zèle pour la défense des saintes images lui mérita la haine des iconoclastes, qui le tourmentèrent en diverses manières. Il porta longtemps la marque des coups qu'il avait reçus de leur part. Anastase le Bibliothécaire fait son éloge, en

disant qu'il fut approuvé du Siége apostolique et loué dans le septième concile général [1].

Saint Théophane fut aussi persécuté pour les saintes images; sous Léon l'Arménien ou l'Iconoclaste, il fut amené à Constantinople, tout malade qu'il était. L'empereur ayant fait tous ses efforts pour le gagner, le mit en présence de Jean Lécanomante, que les iconoclastes estimaient le plus fort dans la dispute, et qui ne l'ébranla pas davantage. Alors l'empereur le fit enfermer au palais d'Éleuthère, dans une étroite prison; il y demeura deux ans, et sa maladie augmenta notablement, faute de secours. De là il fut envoyé dans l'île de Samothrace, où il ne vécut que trois semaines. Sa mort arriva vers l'an 819.

Le neuf septembre, à Nicomédie, les saints martyrs Dorothée et Gorgon, qui, étant parvenus à de grandes dignités à la cour de Dioclétien, et ayant témoigné leur horreur de la persécution qu'il faisait aux chrétiens, furent, en sa présence et par son ordre, suspendus et déchirés à coups de fouet; puis écorchés autour des entrailles, arrosés avec du vinaigre mêlé de sel, rôtis sur un gril ardent, enfin étranglés avec une corde. Dans la suite des temps, le corps de saint Gorgon fut porté à Rome, et enterré sur la voie Latine, d'où on le transféra dans l'église de Saint-Pierre. — A trente milles de Rome, dans le pays des Sabins, les saints martyrs Hyacinthe, Alexandre et Tiburce. — A Sébaste, saint Sévérin, soldat dans l'armée de l'empereur Licinius. Ce saint allant dans la prison où étaient les quarante martyrs, et leur rendant de fréquentes visites, fut, par l'ordre du président Lysias, suspendu avec une grosse pierre aux pieds, puis fouetté et déchiré sans relâche, et avec tant de cruauté, qu'il rendit l'esprit dans les tourments. — Le même jour, saint Straton, martyr, qui fut attaché à deux arbres, et démembré pour l'amour de Jésus-Christ. — De plus, les saints Rufin et Rufinien, frères. — A Rome, saint Serge, pape et confesseur. — Au territoire de Toscane, saint Omer, évêque. — En Irlande, saint Queran, abbé.

[1] Ceillier, t. XVIII. *Acta SS.*, 12 mart.

X^e JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN.

Le saint le plus illustre que l'ordre des ermites de Saint-Augustin produisit dans le treizième siècle, fut saint Nicolas de Tolentin, ainsi nommé de la ville de Tolentino, où il passa la plus grande partie de sa vie, et dans laquelle il mourut. Il naquit vers l'an 1246, à Saint-Angelo. Ses parents étaient peu favorisés des biens de la fortune; mais ils étaient riches en vertus. Ils regardèrent leur fils comme le fruit d'un pèlerinage qu'ils avaient fait à la châsse de saint Nicolas de Bari. Ils voulurent qu'il prît au baptême le nom du saint à l'intercession duquel ils attribuaient sa naissance.

Nicolas, dès son enfance, parut un enfant de bénédiction. Il passait plusieurs heures de suite à prier, et le faisait avec une attention singulière. Il écoutait la parole de Dieu avec une sainte avidité, et montrait une modestie qui charmait tous ceux qui le voyaient. Rempli d'une tendre charité pour les pauvres, il les conduisait à la maison paternelle, afin de partager avec eux ce qu'on lui donnait pour sa subsistance. Il se fit un devoir de pratiquer la mortification; il contracta, dans un âge encore tendre, l'habitude de jeûner trois jours par semaine, et il y en ajouta un quatrième dans la suite. Ces jours-là, il ne vivait que de pain et d'eau: encore le seul repas qu'il faisait était-il fort léger. On ne remarqua jamais en lui les faiblesses et les passions de l'enfance. Son plus grand plaisir était de lire des livres de piété, de s'entretenir de choses spirituelles et de vaquer aux exercices de religion. Ses parents, charmés de ces heureuses dispositions, mirent tout en œuvres pour les cultiver et les perfectionner.

Comme il joignait à la vivacité de l'esprit une excellente mémoire et un jugement solide, il fit de rapides progrès dans l'étude. Son mérite l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église du Saint-Sauveur, à Tolentino, avant même qu'il fût sorti des écoles publiques. Il ne vit, dans le genre de vie qu'il allait embrasser, que la faculté qu'il trouverait de se livrer à son

attrait pour la prière. Son cœur n'était cependant point encore satisfait. Il soupirait après le moment où il pourrait se consacrer à Dieu sans réserve et sans interruption aucune.

Ayant entendu un ermite de Saint-Augustin prêcher sur les vanités du monde, il se sentit plus fortement confirmé dans la résolution qu'il avait déjà prise de vivre dans une entière retraite. Il crut donc devoir embrasser l'ordre de ce prédicateur, dont le discours avait fait sur lui des impressions si profondes. Il alla sans délai se présenter au couvent de Tolentino, où il prit l'habit. Après son noviciat, qu'il fit avec une ferveur extraordinaire, il prononça ses vœux, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis. Il se regardait comme le dernier de la communauté, et tâchait de faire en tout la volonté de chacun des frères, pour apprendre à mourir plus parfaitement à la sienne. Son amour pour les humiliations lui faisait rechercher les plus bas emplois de la maison. Il était d'un caractère si doux et d'une égalité d'âme si uniforme, qu'on ne remarquait jamais en lui la moindre impatience ni le moindre murmure. Ses jeûnes et ses autres mortifications montraient la haine qu'il portait à une chair corrompue. On voit encore aujourd'hui à Tolentino les disciplines et les autres instruments de pénitence dont il se servait. De mauvais pain et quelques racines faisaient toute sa nourriture; il couchait sur la terre nue, et avait une pierre pour oreiller. Étant malade, son supérieur lui ordonna de manger un peu de viande; il obéit; mais il demanda avec larmes la permission de continuer à observer l'abstinence, et elle lui fut accordée. On l'envoya successivement dans plusieurs couvents de son ordre; il fut ordonné prêtre dans celui de Cingole.

Depuis ce temps-là, sa ferveur parut encore plus admirable qu'auparavant. Lorsqu'il était à l'autel, son visage s'enflammait d'amour et des larmes abondantes coulaient de ses yeux. On s'empressait d'assister à sa messe, dans la persuasion où l'on était de son éminente sainteté. Les communications secrètes de son âme avec Dieu, surtout quand il sortait de l'autel ou du confessionnal, lui faisaient goûter par anticipation les délices de la béatitude céleste. Il passa les trente dernières années de sa vie à Tolentino, où ses prédications produisirent des fruits surprenants. Il prêchait presque tous les jours, et les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. On ne pouvait résister à la force et à la douceur insinuante

de ses discours, tant en particulier qu'en public. Il donnait à la prière et à la contemplation tout le temps que lui laissaient les fonctions du ministère. Il fut favorisé de plusieurs visions, et opéra divers miracles. Il mourut le 10 septembre 1308, après avoir été éprouvé par une maladie longue et rigoureuse. Eugène IV le canonisa l'an 1446. On l'enterra dans la chapelle où il avait coutume de dire la messe, et les fidèles y vont visiter son tombeau avec beaucoup de dévotion [1].

SAINTE PULCHÉRIE,

VIERGE ET IMPÉRATRICE.

Dans le cinquième siècle, Constantinople vit un prodige bien rare : une jeune fille de quinze ans, gouvernant avec sagesse l'empire et faisant avec succès l'éducation de l'empereur. C'était la princesse Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose le Jeune. Quand leur père, Arcade, mourut, en 408, elle n'avait que neuf ans et son frère sept. A l'âge de quatorze ans, elle fit vœu de demeurer vierge, ainsi que ses jeunes sœurs Arcadie et Marine, pour ne point donner entrée au palais à quelque homme étranger, qui eût pu être une occasion de jalousie et de révolte. Pour rendre sa consécration irrévocable, elle la rendit publique, par un présent qu'elle fit à l'église de Constantinople : c'était une table d'autel d'un ouvrage admirable, enrichie d'or et de pierreries ; on lisait sur une inscription gravée sur le bord antérieur, qu'elle l'avait offerte comme un gage de sa virginité et pour la prospérité du règne de son frère. Détachée de tous les amusements de la jeunesse et de la grandeur, elle partageait son temps entre les devoirs de la religion, les œuvres de la charité chrétienne et le soin des affaires de l'empire. Appliquée à la prière, elle chantait avec ses sœurs les louanges de Dieu, le jour et la nuit, à des heures réglées. Sa coutume était de manger avec elles, et de ne sortir qu'en leur compagnie. D'un accès facile, libérale envers les pauvres, pleine de respect pour les évêques, elle fit construire un grand nombre d'églises, d'hôpitaux et de monastères ; et jamais ces pieuses fondations ne coûtèrent un

[1] Godescard, et *Acta SS.*, 10 sept.

gémissement aux peuples. En 414, elle fut associée à l'empire par son frère, à l'âge de quinze ans.

Voici le tableau que fait de son administration un auteur moderne, que sa haine du christianisme ne rend pas suspect de flatterie. « La dévotion n'empêchait point Pulchérie de veiller, avec une attention infatigable, aux affaires du gouvernement, et cette princesse est la seule des descendants du grand Théodose qui semble avoir hérité d'une partie de son courage et de ses talents. Elle avait acquis l'usage familier des langues grecque et latine, dont elle se servait avec grâce dans ses discours et dans ses écrits relatifs aux affaires publiques. La prudence présidait toujours à ses délibérations ; son exécution était prompte et décisive. Faisant mouvoir sans bruit et sans ostentation les rouages du gouvernement, elle attribuait discrètement au génie de l'empereur la longue tranquillité de son règne. Dans les dernières années de sa paisible vie, l'Europe souffrit beaucoup de l'invasion d'Attila, mais la paix continua toujours de régner dans les vastes provinces de l'Asie ; Théodose le Jeune ne fut jamais réduit à la cruelle nécessité de combattre ou de punir un sujet rebelle ; et si nous ne pouvons louer Pulchérie d'une grande vigueur dans son administration, la douceur de cette administration prospère mérite du moins quelques éloges. » Voilà ce que dit l'Anglais Gibbon [1]. Quant au manque de vigueur qu'il semble reprocher à la princesse, il se réfute lui-même, puisqu'il a commencé par lui reconnaître une exécution prompte et décisive.

Pulchérie veillait avec une égale sollicitude à l'éducation de l'empereur son frère. Un plan d'études et d'exercices judicieusement disposé partageait son temps entre l'équitation, l'art de tirer de l'arc et l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la philosophie. Sa sœur lui procura les plus habiles maîtres de l'Orient ; de plus, elle lui donna pour condisciples quelques enfants des premières familles, pour exciter son émulation par l'exemple de jeunes amis. Quant à la religion, aux mœurs et à l'art de gouverner, elle-même prit soin de l'en instruire. Elle lui apprit en particulier à paraître en public avec gravité et dignité, à régler sa démarche et sa contenance, à interroger à propos, à paraître doux ou terrible selon l'occasion.

[1] Gibbon, *Hist. de la décad. de l'emp. rom.*, c. XXXII, t. VI.

Cette éducation réussit en grande partie. Théodose fut des plus habiles dans les exercices militaires; il acquit une connaissance peu commune des lettres, des sciences et des beaux-arts; et fut sincèrement pieux. Il se levait de grand matin pour chanter avec ses sœurs les louanges de Dieu. Il savait par cœur l'Écriture sainte et en parlait pertinemment avec les évêques. Il avait une bibliothèque des livres sacrés et de tous leurs interprètes. Il jeûnait souvent, principalement les mercredis et les vendredis, souffrait patiemment le froid et le chaud, et ne tenait rien de la mollesse d'un prince né dans la pourpre. Il était surtout bon et humain. Aussi insensible aux aiguillons de la colère qu'aux attraits de la volupté, jamais il n'écouta les conseils de la vengeance. Un de ses courtisans lui ayant demandé pourquoi il n'avait jamais puni de mort une offense qui lui fût personnelle : « Il n'est pas malaisé, dit-il, de faire mourir un homme, mais Dieu seul peut le ressusciter. » Il ne permit jamais d'exécuter à mort un criminel dans la ville où il se trouvait; la grâce arrivait toujours avant que le coupable fût arrivé au lieu du supplice. Il n'approuvait pas les poursuites violentes contre les hérétiques; il aimait mieux que les évêques travaillassent à les gagner, et qu'ils conservassent à l'Église la gloire de la douceur qui lui est propre[1]. Finalement, pour être un grand prince, il ne lui manquait que le génie et le caractère viril de sa sœur.

Mais c'est précisément ce qui lui manquait. De là, sa piété dégénérait quelquefois en vain scrupule : témoin ce que rapporte Théodoret. Un moine trop hardi lui demanda quelque grâce; ayant été plusieurs fois refusé, il excommunia l'empereur et se retira. L'empereur étant retourné au palais, quand l'heure du repas fut venue et la compagnie assemblée, il dit qu'il ne mangerait point qu'il ne fût absous de cette excommunication, et envoya prier l'évêque d'ordonner à ce moine de l'absoudre. L'évêque lui manda qu'il ne fallait point s'arrêter à l'excommunication du premier venu, et qu'il le déclarait absous de celle-ci. Mais l'empereur ne fut point content, jusqu'à ce qu'on eût cherché le moine avec bien de la peine, et qu'il ne l'eût rétabli dans sa communion[2]. De là, encore sa facilité à se laisser gouverner par les eunuques et à signer de

[1] Soc., l. VII, c. XLII. — [2] Theod., l. V, c. XXXVI et XXXVII.

confiance tout ce qu'ils lui présentaient. Plus d'une fois sa sœur lui remontra les inconvénients de cette confiance inconsidérée; lui niait obstinément que cela fût. Pour l'en convaincre sans réplique et le faire rougir de sa dangereuse négligence, elle lui présenta un jour un écrit, qu'il signa, selon sa coutume, sans en faire la lecture. Or, c'était un acte par lequel il lui vendait l'impératrice sa femme comme esclave.

L'avénement même de cette impératrice est des plus romanesques. Théodose ayant vingt ans accomplis en 421, sa sœur lui cherchait dans tout l'empire une épouse digne du trône, lorsqu'une jeune Athénienne, conduite par l'infortune, vint à Constantinople. Elle était fille de Léonce, célèbre sophiste d'Athènes, et son père, trouvant déjà en elle tous les dons de la nature, avait pris le plus grand soin de cultiver son esprit. Il y avait beaucoup mieux réussi que dans l'éducation de ses deux fils, qui n'eurent d'autre mérite que d'être frères d'Athénaïs : c'était le nom de cette fille. Léonce était riche; il mourut, et fit, en mourant, ce testament bizarre : « Je laisse tous mes biens à mes deux fils Valérius et Génésius, à condition qu'ils donneront à leur sœur cent pièces d'or; pour elle, son mérite, qui l'élève au-dessus de son sexe, lui sera d'une assez grande ressource. » Les cent pièces d'or ne faisaient guère que mille francs. Athénaïs, déshéritée par la raison même qui rend les autres pères plus favorables, conjura d'abord ses deux frères de réparer cette injustice et de lui accorder sa part légitime, les prenant à témoin qu'elle n'avait pas mérité cette disgrâce, et leur représentant que l'indigence de leur sœur serait pour eux, sinon un sujet d'affliction, du moins un reproche continuel. Pour toute réponse, ils la chassèrent de la maison paternelle. Elle se réfugia chez une tante, qui la conduisit à Constantinople pour y solliciter la cassation du testament. Elles s'adressèrent à la princesse Pulchérie.

Athénaïs était d'une beauté extraordinaire; elle exposa le sujet de ses plaintes avec des grâces si touchantes, que la princesse fut aussi charmée de son esprit que de sa beauté. Pulchérie s'informa de ses mœurs, et, ayant appris qu'elles étaient irréprochables, elle crut avoir trouvé dans cette jeune fille ce qu'elle cherchait. Elle fit aussitôt part à son frère de cette heureuse découverte. Théodose, ayant vu et entendu Athénaïs, en pensa comme sa sœur. Le

mariage fut conclu. Athénaïs, encore païenne, fut instruite et baptisée par l'évêque Atticus, qui lui donna le nom d'Eudocie. Les noces se célébrèrent le 7 juin 421. L'année suivante, elle mit au monde une fille, qui épousa dans la suite l'empereur Valentinien III. Elle reçut le titre d'auguste le 2 janvier 423. Ses frères, apprenant qu'elle était devenue la femme de leur souverain, prirent la fuite et se cachèrent. Plus généreuse que ses frères, Eudocie les fit venir à Constantinople et les éleva aux premières charges de l'empire. Elle conserva sur le trône le goût des lettres, et traduisit en vers les cinq livres de Moïse, Josué, les Juges, Ruth, les prophéties de Daniel et de Zacharie. Photius relève, dans ses ouvrages, la beauté de la poésie, jointe à la fidélité de la traduction[1].

L'empereur Théodose étant mort le 28 juillet 450, sa sœur Pulchérie, nommée impératrice depuis bien des années, prit aussitôt les rênes de l'empire. Il y avait alors dans l'armée romaine un vieux général élevé à la dignité de sénateur; son nom était Marcien. Il était né en Thrace, d'une famille obscure, mais attachée à la religion catholique et à la profession des armes. Le jour même qu'il partit pour s'engager dans le service militaire, il trouva sur sa route le cadavre d'un homme qui venait d'être assassiné. Naturellement bon, il s'arrêta pour rendre à cet infortuné les devoirs de la sépulture. Ceux qui le virent occupé de cette pieuse fonction le prirent pour l'assassin; il fut dénoncé aux magistrats, conduit en prison et interrogé. Il protesta de son innocence; mais les présomptions étaient si fortes contre lui, qu'il allait être condamné, lorsqu'on arrêta le vrai coupable, qui, par l'aveu de son crime, sauva la vie au jeune volontaire. Après plusieurs campagnes, il s'attacha au général Ardabure, qui le donna dans la suite à son fils Aspar en qualité de secrétaire et de capitaine de ses gardes. C'étaient les deux plus célèbres généraux qu'eût alors l'empire d'Orient. Il servit dans la malheureuse expédition d'Aspar contre les Vandales, et y fut pris avec beaucoup d'autres. Mais Genséric le renvoya honorablement, parce que, le regardant un jour qui dormait par terre au soleil, il aperçut dans les airs un aigle qui tenait ses ailes déployées, sans changer de

[1] Soc., l. VII, c. XXI. Evag., l. I, c. XX. Phot., cod. 80, 183 et 184. *Hist. du Bas-Empire*, l. XXX.

place, pour le mettre ainsi à l'ombre. C'est du moins ce que disent les historiens grecs [1]. Il continua de se distinguer par sa valeur en même temps que par sa modestie et sa piété. Il parvint, à force de mérite, au rang de sénateur et à la dignité de tribun ou de maréchal de camp. Il avait perdu sa femme, et n'avait qu'une fille, nommée Euphémie, qu'il maria dans la suite à cet Anthémius, qui parvint à la dignité impériale en Occident.

Tel était Marcien à l'âge de cinquante-huit ans, lorsque, peu de jours après la mort de Théodose, l'impératrice Pulchérie le fit venir en particulier, et lui apprit cette nouvelle bien inattendue : qu'en considération de sa vertu, elle l'avait choisi parmi tous les sénateurs pour lui donner l'empire et même devenir son épouse, mais à la condition qu'il la laisserait demeurer vierge, suivant le vœu qu'elle en avait fait. Marcien le lui ayant promis avec serment, elle manda l'évêque, le sénat, les principaux officiers de la cour et de l'armée, et leur déclara qu'elle choisissait Marcien pour empereur et pour époux. Son choix fut approuvé de tout l'empire. Valentinien, qu'on n'avait pas eu le temps de consulter, y donna volontiers depuis son assentiment. Le nouvel empereur fut solennellement proclamé le 24 août 450.

En ce temps, le pape saint Léon, par la douceur, la fermeté, la sagesse, l'autorité réunies, maintenait en Occident la paix et la règle, et y ramenait tout l'Orient ; en quoi il était admirablement secondé par l'empereur et l'impératrice de Constantinople. On aurait dit un seul esprit en trois personnes. Aussi Léon, Marcien, Pulchérie, seront à jamais le modèle de la parfaite harmonie entre l'Église et l'empire, pour le plus grand bien de l'une et de l'autre. Au mois de juillet 453, un de ces grands et saints personnages, la sainte impératrice et vierge Pulchérie, alla recevoir sa récompense au ciel. Pendant sa vie, elle avait fondé un grand nombre d'églises, de monastères, d'hospices pour les pauvres, pour les vieillards, pour les étrangers, et même de cimetières pour les enterrer honorablement. A sa mort, elle institua les pauvres ses héritiers. Et l'empereur Marcien exécuta ses charitables intentions avec fidélité et avec joie. L'Église honore la mémoire de sainte Pulchérie le 10 de septembre.

[1] Procop., *Vandal.*, I, I. c. III et IV. Theophan.

Le même jour, en Afrique, la fête des saints martyrs Némésien, Félix, Lucius, un autre Félix, Littée, Polyane, Victor, Iadère, Datif et quelques autres, qui, au commencement de la persécution de Valérien et de Gallien, dès la première fois qu'ils eurent confessé Jésus-Christ, furent rudement frappés à coups de bâton, puis mis aux fers et condamnés aux mines, où ils achevèrent le cours de leur glorieuse confession.—En Chalcédoine, les saints martyrs Sosthène et Victor, qui furent d'abord chargés de chaînes et exposés aux bêtes durant la persécution de Dioclétien ; ensuite sous Prisque, proconsul d'Asie, condamnés à être brûlés : alors s'étant donné le baiser de paix, ils se mirent en prière, et rendirent l'esprit. — En Bithynie, les saintes vierges Ménodore, Métrodore et Nymphodore, sœurs, que le président Fronton envoya à la gloire par le martyre, sous l'empire de Maximien. — Le même jour, les saints martyrs Apelle, Luc et Clément. — A Liége, saint Théodard, qui donna sa vie pour son troupeau, et brilla après sa mort par la vertu des miracles. — A Rome, saint Hilaire, pape et confesseur. — A Compostelle, saint Pierre, évêque, célèbre par ses vertus et ses miracles. — A Albi, saint Salvi, évêque et confesseur. — A Novare, saint Agape, évêque.

XIe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT BODON,

ÉVÊQUE,

ET SA SOEUR SAINTE SALABERGE.

Sainte Salaberge, fille du duc Gondoin, fut successivement, pendant le septième siècle, le modèle d'une pieuse mère de famille et d'une sainte abbesse. Elle avait été guérie en son enfance par saint Eustase, après qu'elle lui eut promis de se consacrer à Dieu. On la contraignit néanmoins de se marier à un jeune seigneur, qui mourut deux mois après. Se voyant ainsi dégagée des liens du monde, elle ne songeait qu'à se retirer au monastère de Remiremont. On eut recours à l'autorité du roi Dagobert, qui lui fit épouser en secondes noces un seigneur de sa cour, nommé Blandin et surnommé Bason. Jamais alliance ne fut plus heureuse, parce que jamais alliance ne fut plus sainte. Les deux époux n'étaient pas moins unis par la vertu que par la tendresse conjugale. Ils obtinrent de Dieu cinq enfants, trois filles et deux fils, qu'ils offrirent avec joie à Celui qui les leur avait donnés. Après

quoi, comme Salaberge avait toujours quelque scrupule de n'avoir pas suivi sa première vocation, elle obtint le consentement de son mari pour se faire religieuse, et il l'engagea lui-même à renoncer au monde. Elle fit d'abord bâtir, sous la direction de saint Valdebert, un monastère au territoire de Langres, où elle se retira, et où plus de cent filles, la plupart nobles, vinrent se ranger sous sa conduite. Mais réfléchissant que, sur les frontières des royaumes d'Austrasie et de Bourgogne, son monastère serait bien exposé aux ravages des guerres civiles, si fréquentes alors, elle transféra sa communauté dans la forte ville de Laon, où elle fut reçue processionnellement par l'évêque et son clergé, comme une troupe d'anges tutélaires. On travailla en diligence à leur bâtir un monastère, que la réputation de l'abbesse rendit bientôt très-florissant. On y comptait sept églises et environ trois cents religieuses, qui se relevaient par troupe pour la psalmodie perpétuelle, sur le modèle des monastères d'Agaune et de Remiremont. Salaberge gouverna cette nombreuse communauté avec douceur et fermeté, donnant, par son humilité et sa ferveur, l'exemple de ce qu'elle commandait de plus difficile. Elle mourut saintement le 22 septembre, vers l'an 656, après avoir eu révélation du jour de sa mort.

Elle eut la consolation d'avoir sanctifié presque toute sa famille par ses exemples et ses prières. Gondoin, son père, Bodon, son frère, Blandin, son mari, Austrude, sa fille, et ses deux fils Eustase et Baudoin, sont honorés comme saints. Austrude embrassa la vie religieuse, et succéda à sa mère dans le gouvernement du monastère. Eustase, l'aîné, mourut en bas âge ; mais Baudouin ou Balduin devint archidiacre, et fut assassiné par des scélérats comme il allait plaider pour sa sœur Austrude. Il est révéré comme martyr le 8 de janvier.

Bodon, autrement Leudvin, frère de sainte Salaberge, était un des plus puissants seigneurs de ce temps-là, et il en devint un des plus saints évêques. Ayant renoncé généreusement au monde avec sa femme Odila, qui se fit religieuse dans le monastère de Sainte-Salaberge, il fut élevé sur le siége de Toul, qu'il illustra par ses vertus. Il fonda pour des religieuses, dans le pays des Vosges, le monastère appelé de son nom Bon-Moustier, *Bodonis-Monasterium*, et il établit abbesse sa fille Tiethberge. On lui attribue en-

core la fondation du monastère d'Etival. Sa mémoire est honorée en Lorraine le 11 septembre.

Le même jour, à Rome, sur l'ancienne voie *Salaria*, au cimetière de Basille, la fête des saints martyrs Prote et Hyacinthe, frères, officiers de sainte Eugénie, lesquels étant arrêtés comme chrétiens sous l'empereur Gallien, et pressés de sacrifier aux idoles, furent, sur le refus qu'ils en firent, premièrement chargés de coups, puis décapités. — A Laodicée en Syrie, le martyre des saints Diodore, Diomède et Didyme. — A Léon en Espagne, saint Vincent, abbé et martyr. — En Egypte, saint Paphnuce, évêque, un de ces illustres confesseurs qui, sous l'empereur Galère Maximien, furent condamnés aux mines, après avoir eu l'œil droit arraché et le jarret gauche coupé; depuis, sous le grand Constantin, il défendit courageusement la foi catholique contre les Ariens : enfin, après avoir remporté sur eux plusieurs victoires, et gagné de riches couronnes, il mourut en paix. — A Lyon, le décès de saint Patient, évêque. — A Verceil, saint Emilien, évêque. — A Alexandrie, sainte Théodore, qui, ayant péché par surprise, en conçut un si vif repentir, qu'elle prit l'habit de religieuse; et sans être connue de personne, elle persévéra ainsi jusqu'à la mort dans les exercices les plus laborieux de la patience et de l'abstinence.

XII^e JOUR DE SEPTEMBRE.

LA BIENHEUREUSE MARIE-VICTOIRE FORNARI,

FONDATRICE DES ANNONCIADES CÉLESTES.

Victoire Fornari, née à Gênes, l'an 1562, de parents nobles et vertueux, fut une enfant de bénédiction dès l'âge le plus tendre. Les jeux de son enfance étaient la prière, la retraite et l'étude de la loi divine. Elle obtint la guérison d'un de ses frères qui était à l'extrémité. A dix-sept ans, elle se sentit de l'attrait pour la vie religieuse. Toutefois, pour obéir à son père, elle épousa un noble génois, Ange Strata, qui, bien loin de la contrarier dans ses œuvres de piété, lui en donnait lui-même l'exemple. Quand quelqu'un lui demandait pourquoi son épouse ne paraissait point dans les sociétés mondaines, il avait coutume de répondre : « Ma femme n'est bonne qu'à prier Dieu et à prendre soin de sa famille. » Dieu bénit leur union.

Marie-Victoire eut six enfants, quatre garçons et deux filles, qu'elle consacra tous à la sainte Vierge dès le moment de leur naissance. Tous embrassèrent l'état religieux, et y vécurent dans la plus haute piété. Un seul, nommé Alexandre, mourut à l'âge de dix ans, après avoir supporté une longue maladie avec la plus admirable patience. Marie-Victoire perdit son vertueux époux et resta veuve à l'âge de vingt-cinq ans. Résignée, mais inconsolable, elle eut recours à la Consolatrice des affligés. Vierge sainte, lui dit-elle baignée de larmes, Vierge qui fûtes toujours pleine de compassion, prenez ces petits enfants que je vous présente ; adoptez-les pour vos enfants, puisqu'ils n'ont plus de père, et qu'à mon égard ils peuvent se regarder comme orphelins, puisque je ne suis pas capable de leur servir de mère. Cette prière touchante fut sur-le-champ exaucée. La sainte Vierge lui apparut, et lui adressa ces paroles, que la pieuse veuve écrivit dans la suite par ordre de son confesseur : « Victoire, ma fille, aie bon courage ! ne crains rien, parce que je veux mettre les enfants et la mère sous ma protection. Laisse-moi faire ; c'est moi qui prendrai un soin particulier de ta maison. Vis contente, et n'aie plus d'inquiétude. La seule chose que je demande de toi, c'est que tu te reposes de tout sur ma bonté, et que tu ne t'occupes désormais que du soin d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. »

La vision disparut, mais la consolation ne disparut pas avec elle. Marie-Victoire fit dès lors vœu de chasteté, et s'imposa la loi de vivre dans une retraite absolue. Le monde et l'enfer firent leurs efforts pour la détourner de la vie parfaite. Guidée par un directeur habile, protégée par la sainte Vierge et soutenue par la fréquente communion, elle rendit vaines et les tentations du démon et les séductions du monde. Elle renonça aux riches habits, aux meubles somptueux et à tout ce qui sentait l'opulence. Ses vêtements furent des plus simples et son lit très-pauvre. Quelques images de piété faisaient tout l'ornement de sa chambre, qui n'avait plus de tapisserie. C'est ainsi qu'elle se préparait à la pauvreté absolue qu'elle devait bientôt pratiquer dans l'état religieux. A ce détachement parfait elle joignait une humilité profonde et une rigoureuse pénitence. Elle jeûnait au pain et à l'eau, non-seulement le carême entier, mais aussi tous les vendredis de l'année et toutes les vigiles d'obligation. Elle avait tellement gravé dans

l'esprit le souvenir des souffrances de Jésus-Christ, qu'elle ne voulait pas vivre un instant sans pratiquer quelque mortification.

Favorisée si merveilleusement par la sainte Vierge, Marie-Victoire conçut un grand désir d'établir un ordre religieux spécialement consacré à son culte. Quand elle vit tous ses enfants voués à la profession religieuse, elle fit part de son projet à l'archevêque de Gênes. Il refusa d'abord son approbation : elle n'avait plus rien pour l'exécuter, ayant tout donné aux pauvres, et ne pouvant plus rien attendre de sa famille, qui était mécontente de son genre de vie. Il finit toutefois par acquiescer à ses raisons et à ses instances. Aussitôt la sainte veuve donna la forme de monastère à une maison qu'elle avait achetée dans un quartier isolé de la ville de Gênes, et s'y enferma avec dix compagnes. Tels furent les commencements de l'ordre des Annonciades célestes, dont la fondation date de l'année 1604, et qui subsiste encore avec édification dans l'Église. L'objet de cette institution est de rendre à la sainte Vierge, particulièrement au mystère de son Annonciation, un culte spécial, et d'imiter surtout les vertus de sa vie cachée. C'est pour honorer la retraite de Marie à Nazareth que les religieuses de cet ordre observent une clôture très-étroite et n'ouvrent que trois fois l'année les grilles de leurs parloirs, encore n'est-ce qu'en faveur de leurs plus proches parents. Leur habillement consiste en une robe blanche, un scapulaire, une ceinture et un manteau bleus, qui leur rappellent la vie céleste qu'elles doivent mener pour répondre à leur vocation.

Dès que la communauté eut été formée, les nouvelles religieuses reçurent l'habit des mains de l'archevêque de Gênes. Le prélat établit aussitôt pour leur supérieure la sainte veuve, qui fit tous ses efforts pour éviter cette charge, mais qui y déploya une capacité si grande et des qualités si rares, qu'on vit bien qu'elle avait été instruite à l'école du Saint-Esprit. Sous sa conduite, la nouvelle communauté prospérait, lorsqu'un incident faillit faire échouer entièrement la pieuse entreprise. Un homme de bien qui prenait à cette maison un intérêt particulier, qui même avait sollicité et obtenu pour le nouvel institut l'approbation du pape Paul V, craignit qu'il ne pût se soutenir, et persuada aux religieuses d'entrer dans un autre ordre. Tout était prêt pour l'exécution de ce dessein, à l'insu de la supérieure ; mais la sainte

Vierge, à qui Marie-Victoire eut recours dès qu'elle en fut instruite, déconcerta ce projet par sa protection, et conserva ainsi une société qui lui est spécialement dévouée. Ce bienfait de Marie a paru depuis si grand aux Annonciades, qu'elles en célèbrent chaque année la mémoire par une fête solennelle fixée au 16 juin.

La sainte fondatrice ne tarda pas à voir ses filles revenir à leurs premiers sentiments, et cette consolation lui était due, car elle leur offrait, dans sa personne, un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Elle leur prêchait beaucoup plus encore par sa conduite que par ses discours, la patience, l'humilité, la prudence et l'esprit de pauvreté. Rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de rendre service à ses sœurs; elle se chargeait des travaux les plus pénibles du monastère. Avant que la maison eût une horloge, c'était elle qui prenait le soin d'avertir les converses des devoirs qu'elles avaient à remplir, et, pour ne pas troubler le sommeil des autres religieuses, elle marchait nu-pieds dans les corridors, même pendant un hiver très-rigoureux, quoiqu'elle nuisît ainsi à sa santé. Elle avait un soin extrême des malades, dont elle était tout à la fois le médecin et l'infirmière. Une charité si parfaite méritait de nouvelles faveurs du ciel ; Marie-Victoire en obtint de signalées : elle eut le don des miracles, celui de prophétie et la connaissance du secret des cœurs. Son oraison était sublime, et on l'a vue plusieurs fois en extase ; mais ces grâces extraordinaires n'altéraient en rien son humilité, qui fut rudement éprouvée, sans se démentir jamais, par plusieurs grandes contradictions qu'elle eut à supporter. Enfin, après avoir vécu pendant treize ans d'une manière parfaite dans l'état religieux, cette femme admirable rendit paisiblement son âme pure à son Créateur, en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie, à l'âge de cinquante-cinq ans, le 15 décembre 1617. Son corps fut inhumé dans son monastère et s'y conserve encore sans corruption.

L'opinion qu'on avait de la sainteté de la mère Marie-Victoire était si bien établie, que plusieurs personnes crurent pouvoir recourir à son intercession et en obtinrent diverses grâces. Louis XIII, roi de France, qui à cette époque possédait Gênes, et Anne d'Autriche, son épouse, sollicitèrent dès lors sa canonisation auprès du Saint-Siége ; mais elle n'a eu lieu qu'en 1828. Le pape

Léon XII a placé la vénérable Marie-Victoire au rang des bienheureux par son décret du 2 septembre, et fixé sa fête au 12 du même mois [1].

SAINT NOM DE MARIE.

La fête du très-saint nom de Marie fut instituée par Innocent XI, en action de grâces de la victoire que les chrétiens remportèrent en ce jour sur les Turcs, devant Vienne en Autriche, par la protection de la sainte Vierge. (Cette fête se célèbre le dimanche dans l'octave de la Nativité.) Voici l'historique de cette victoire mémorable.

En 1682, l'Allemagne, divisée contre elle-même, faillit devenir la proie des Turcs, par l'alliance des protestants de Hongrie avec ces infidèles. Le chef des révoltés était le comte protestant Tékéli, qui, pendant la guerre civile, usait des moyens suivants. Un prêtre catholique, dans le voisinage de Presbourg, fut haché en petits morceaux, un autre enterré vivant, le nez et les oreilles coupés aux gens de sa maison [2]. Tékéli faisait égorger sur son passage tous ceux qui demeuraient fidèles à l'empereur et à la religion, sans distinction d'âge ni de sexe : des chiens étaient dressés pour découvrir et déchirer ceux qui se cachaient dans les rochers et dans les montagnes [3]. En vain l'empereur Léopold cherchait-il à l'apaiser par des concessions ; Tékéli fit alliance avec les Turcs, et obtint d'en être reconnu roi tributaire. En vain Léopold demandait-il au sultan Mahomet IV une prolongation de la trêve de vingt ans conclue en 1664 : plus il faisait d'instances, plus l'ambassadeur français excitait le sultan à lui faire la guerre, comme étant hors d'état de se défendre [4].

En conséquence, vers la fin de 1682, le sultan se rendit de Constantinople à Belgrade, d'où le Grand vizir, conduit par le protestant Tékéli, pénétra en Hongrie avec des troupes innombrables de Turcs et de Tartares. Le 1er mai, Léopold fit la revue de son armée, qui se montait à trente-trois mille hommes, et en donna le commandement à son beau-frère, le duc Charles de Lorraine, dépouillé de son pays par Louis XIV. Le Grand vizir marcha tout

[1] Godescard, 12 sept. — [2] Menzel, t. IX, c. III, p. 111, note. — [3] *Biogr. univ.* Tékéli. — [4] Menzel, t. IX, c. III, p. 112, note.

droit sur Vienne, où cependant le duc de Lorraine eut le bonheur de jeter une garnison. Léopold avait abandonné sa capitale, après en avoir nommé gouverneur le comte de Stahrenberg, qui se montra un vrai héros. Les fortifications étaient dans l'état le plus déplorable; il n'y avait ni palissades, ni artillerie, ni munitions, ni approvisionnements : dans l'espace de cinq jours, Stahrenberg eut remédié à ce qui manquait. L'armée turque, forte de deux cent mille hommes, commença le siége le 14 juillet, et ne cessa pendant six semaines de canonner la ville, de l'attaquer par des mines et des assauts, tandis que la famine et la maladie la ravageaient au dedans. Les habitants, toutefois, animés par leur gouverneur, ne pensèrent jamais à se rendre, mais résolurent de s'ensevelir plutôt sous les ruines de la ville. Le duc de Lorraine, avec des troupes insuffisantes, ne pouvait livrer bataille aux Turcs, mais il battait Tékéli : pour délivrer Vienne, il attendait les secours des princes allemands, mais surtout les secours de la Pologne et de son roi Jean Sobieski, renommé par ses nombreuses victoires contre les Moscovites, les Cosaques, les Tartares et les Turcs; il avait tué à ces derniers vingt mille hommes à la bataille de Choczim, en 1673. Léopold, menacé par la France et la Turquie, l'an 1682, implora donc le secours de la Pologne et de son roi. L'ambassadeur de Louis XIV et le parti français détournaient la nation polonaise d'aller au secours de l'Allemagne, et projetaient même de détrôner Sobieski. Mais le saint pape Innocent XI, par son nonce Pallavicini, n'omit rien pour persuader à la Pologne et à son roi de marcher au secours de l'Allemagne et de la chrétienté; il se rendit garant des stipulations à intervenir entre Léopold et Sobieski, promit des secours en argent, et en avança de considérables pour hâter les premiers armements. Les Polonais écoutèrent le Pape, et, le 12 décembre 1683, ils parurent devant Vienne, en vue des Turcs, avec l'armée impériale commandée par le duc Charles de Lorraine, et les troupes auxiliaires des princes allemands, commandées par le prince de Waldeck. Dans l'armée impériale commandait un jeune Français de dix-neuf ans, qui fut depuis le tant renommé Eugène de Savoie. C'était un dimanche : de grand matin, le roi de Pologne, commandant en chef, Sobieski, servit la messe du père Aviano, puis il arma chevalier son fils et rappela aux Polonais la victoire que dix ans auparavant

ils avaient remportée sous sa conduite à Choczim. « A la bataille d'aujourd'hui, ajouta-t-il, il y va non-seulement de la délivrance de Vienne, mais de la conservation de la Pologne et du salut de la chrétienté entière. »

Le duc de Lorraine commença la bataille sur l'aile gauche : comme le centre s'avançait lentement, elle ne devint générale qu'à deux heures après midi ; la cavalerie polonaise, s'étant laissé emporter trop avant, faillit être enveloppée par les principales forces du grand vizir ; mais elle fut dégagée à temps par les troupes impériales. A six heures, les Allemands pénétrèrent dans le camp ennemi par le côté gauche, et les Polonais, à sept heures, par le côté droit : l'armée turque eût pu être anéantie ; mais la nuit et l'empressement des vainqueurs à piller le camp lui donnèrent moyen de faire sa retraite et d'emmener en esclavage bien des milliers de captifs. Dans la première ivresse de la victoire, cette négligence passa inaperçue. Le butin était immense : plus de dix mille Turcs couvraient le champ de bataille, avec trois cents pièces de canon. Le roi de Pologne entra le premier dans la tente du grand vizir, où il trouva des richesses incroyables, et d'où cette nuit-là même il écrivit une lettre pleine de tendresse à sa femme, sa chère Mariette. L'électeur de Bavière, le prince de Waldeck et beaucoup d'autres princes de l'empire vinrent à lui et l'embrassèrent avec effusion de cœur, les généraux le prenaient par les mains et les pieds, les colonels et les officiers avec les régiments à pied et à cheval s'écriaient : Notre brave roi ! Le lendemain de grand matin vinrent à lui l'électeur de Saxe et le duc de Lorraine, avec lesquels il n'avait pu s'entretenir la veille, à cause qu'ils se trouvaient sur les ailes opposées ; enfin le gouverneur Stahrenberg, avec un grand peuple, sortit à sa rencontre. Tout le monde l'embrassait, le caressait, l'appelait sauveur. Il visita deux églises où la foule s'efforçait également à lui baiser les mains, les pieds et même les habits ; la plupart durent se contenter de pouvoir toucher son manteau. Partout on criait : Laissez-nous baiser cette vaillante main ! Il pria les officiers allemands d'empêcher ces démonstrations ; mais on n'en continua pas moins à crier : Vive le roi ! Arrivé dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette, en l'église des Augustins, il se prosterna le visage contre terre, puis entonna lui-même le *Te Deum*. Après avoir dîné chez le gouver-

neur, il s'en retourna à cheval au camp, tout le peuple l'accompagnant jusqu'à la porte de la ville, les mains levées vers le ciel. L'empereur Léopold vint le voir à la tête des troupes : suivant un témoin oculaire, dès que les deux monarques s'aperçurent, ils ôtèrent leurs chapeaux et s'inclinèrent l'un vers l'autre de la manière la plus amicale. Un autre écrit ajoute qu'ils s'embrassèrent cordialement. Peu de jours après, Léopold envoya au prince Jacques, fils de Sobieski, une riche épée avec une lettre où il lui témoignait sa reconnaissance de la part qu'il avait prise, avec son père, à la victoire du 12 septembre [1].

Le grand vizir Cara-Mustapha, par la prise de Vienne, comptait faire de l'Allemagne un second empire musulman, dont il serait lui-même le sultan et Vienne la capitale. Il était gendre du sultan de Constantinople, Mahomet IV : son harem renfermait plus de quinze cents concubines, avec autant de suivantes, et sept cents eunuques noirs. Battu devant Vienne, il s'en prit au gouverneur turc de Bude, et lui fit couper la tête. Mais, le 9 octobre, il perdit encore, contre le roi de Pologne et le duc de Lorraine, la bataille de Parkani et puis la ville de Gran ou Strigonie, que ces deux princes reprirent aux Turcs. Cara-Mustapha fit décapiter les pachas qui avaient rendu la ville par capitulation. Le sultan, son beau-père, lui avait d'abord envoyé un sabre d'honneur avec une lettre de remercîment, pour le soin qu'il avait eu de conserver l'armée. Mais, à la suite de ces derniers événements, le grand chambellan arriva de Constantinople à Belgrade le 25 décembre 1683, se rendit auprès du grand vizir et lui coupa la tête, suivant l'ordre qu'il en avait reçu. Telle fut la fin de Cara-Mustapha, sultan manqué de l'Occident [2].

A mesure que la victoire du roi de Pologne et du duc de Lorraine et la délivrance de Vienne se publièrent, ce fut un cri de joie dans toute l'Europe, un seul pays excepté, la France. Partout, non-seulement en Allemagne, mais à Rome, à Madrid, à Venise, on célébrait des fêtes de reconnaissance envers Dieu et de réjouissance publique. Le pape Innocent XI ayant reçu de Sobieski le principal étendard pris sur les Turcs, accompagné de ces

[1] Menzel, t. IX, c. VII. De Hammer. *Hist. des Ottomans*, t. VI. — [2] De Hammer, t. VI, l. LVIII.

mots : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, il le fit porter pendant un mois d'une église à une autre. Ce fut donc en action de grâces de cette mémorable bataille de Vienne qu'il institua la fête du Très-Saint Nom de Marie.

A Alexandrie, les saints martyrs Hiéronide, Léonce, Sérapion, Selèse, Valérien et Straton, qui, pour la confession du nom de Jésus-Christ, furent jetés dans la mer sous l'empereur Maximien. — En Bithynie, saint Autonome, évêque et martyr, qui, étant sorti d'Italie pour éviter la persécution de Dioclétien, se retira dans ce pays, où il fit beaucoup de conversions; et ayant été massacré par les païens furieux, tandis qu'il célébrait les saints mystères, il devint lui-même victime de Jésus-Christ. — A Méré en Phrygie, les saints martyrs Macédone, Théodule et Tatien, qui, après divers tourments que le président Almaque leur fit souffrir sous Julien l'Apostat, furent couchés sur des grils ardents, et y accomplirent leur martyre avec allégresse. — A Icone et Lycaonie, saint Curonote, évêque, qui, ayant eu la tête tranchée sous le président Pérennius, remporta la palme du martyre. — A Pavie, saint Juvence, évêque, dont il est parlé le 8e jour de février. Envoyé dans cette ville avec saint Syr par le bienheureux Hermagoras, disciple de l'évangéliste saint Marc, ils y prêchèrent tous deux l'Évangile, en éclairant aussi les villes voisines par leurs grandes vertus et leurs œuvres miraculeuses : enfin ils moururent en paix avec l'honneur de l'épiscopat. — A Lyon, saint Serdot, évêque. — A Vérone, saint Silvin, évêque. — A Anderlecht, saint Gui, confesseur.

XIIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT AMÉ,

ABBÉ, EN LORRAINE, ET SON AMI SAINT ROMARIC.

Lorsque saint Colomban eut quitté le monastère de Luxeuil, on y élut pour abbé saint Eustase, qui fut un des ambassadeurs que le roi Clotaire envoya l'an 613 à Colomban, pour le faire revenir d'Italie. En passant par le monastère d'Agaune, saint Eustase fit connaissance avec saint Amat ou Amé, religieux de cette communauté célèbre, à qui son père Héliodore, noble romain de

Grenoble, l'avait offert dès son enfance. Depuis trois ans il menait la vie solitaire dans le creux d'un rocher. Eustase lui persuada de le suivre à Luxeuil. Bientôt ayant connu le rare talent qu'il avait pour annoncer la parole de Dieu, il l'envoya prêcher la foi et la pénitence dans l'Austrasie. Dans le cours de ses missions, il logea chez le seigneur Romaric, qui venait de recouvrer, sous Clotaire, les grands biens qu'il avait perdus sous Théodoric, pour avoir été fidèle à Théodebert. Un jour qu'ils étaient à table, Romaric le pria de lui annoncer la parole du salut. Voyez-vous ce plat d'argent? dit saint Amé. Combien a-t-il déjà eu de maîtres ou plutôt d'esclaves, et combien en aura-t-il dans la suite? N'en êtes-vous pas vous-même plus l'esclave que le maître, puisque vous ne le possédez que pour le conserver? Mais sachez qu'on vous en demandera compte un jour ; car il est écrit : Votre or et votre argent sont rouillés, et la rouille qui les consume servira de témoignage contre vous. C'est pourquoi le Seigneur dit : Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation ! Saint homme, répondit Romaric, je vous conjure de demeurer quelques jours chez moi et de m'apprendre ce que je dois faire ; car je vois s'accomplir en moi ce que j'ai souhaité depuis longtemps. Je suis surpris, reprit Amé, qu'étant aussi noble, aussi riche et aussi éclairé que vous l'êtes, vous ne connaissiez pas ce que le Sauveur répondit à un jeune homme qui voulait se faire son disciple : Allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres. Peu de jours après, Romaric donna la liberté à ses esclaves, une partie de ses biens aux pauvres, le reste au monastère de Luxeuil, où lui-même se fit moine, avec la plupart de ses anciens serviteurs. Romaric y devint leur serviteur à son tour. Les ministères les plus bas étaient ceux qu'il affectionnait le plus. Il cultivait en particulier le jardin, et sans cesse apprenait par cœur les psaumes.

Par le conseil de saint Amé et de saint Eustase, il fit bâtir, dans une terre des Vosges, dont il n'avait pas encore disposé, un double monastère selon la règle de Saint-Colomban ; un de filles, plus considérable, dédié en l'honneur de saint Pierre, dont sainte Macteflède fut la première abbesse, et un autre pour les hommes gouverné par saint Amé, qui fut aussi chargé, avec saint Romaric, de la direction des religieuses. Comme le monastère de celle-ci devint en peu de temps fort nombreux, le saint abbé y établit la

psalmodie perpétuelle; pour cela, il les partagea en sept chœurs, de douze religieuses chacun, afin qu'elles pussent se succéder pour chanter les louanges de Dieu sans interruption. Ce monastère, qui s'appelait alors Habend, a pris dans la suite le nom de son fondateur, aussi bien que la ville qui s'y est formée. On l'appela Remiremont, en allemand Rombsberg, c'est-à-dire montagne de Romaric.

Les deux amis en avaient un troisième, l'ancêtre de Charlemagne; Arnoulfe, d'abord principal seigneur, principal ministre du royaume d'Austrasie, puis évêque de Metz; lequel, enfin, ayant renoncé à toutes les choses du monde et distribué tous ses biens aux pauvres, s'en alla pauvre lui-même dans la solitude que son ami Romaric lui avait préparée dans les Vosges, non loin de son monastère. Là ce grand seigneur, cet ancêtre de tant de héros et de rois, servait de ses mains les moines et les lépreux, nettoyait leurs chaussures, leur lavait les pieds, faisait leurs lits et leur apprêtait à manger, pendant qu'il souffrait lui-même la faim. Il mourut dans ces exercices d'humilité et de charité, l'an 640, entre les mains de saint Romaric, qui l'enterra dans son monastère. Mais l'année suivante saint Goéric y vint, avec deux autres évêques, Paul de Verdun et Théofroi de Toul, le leva de terre et le transféra à Metz, le 18 juillet, jour auquel l'Église honore sa mémoire [1].

Cependant un moine brouillon, nommé Agrestin, avait prévenu saint Amé et saint Romaric contre leur ami saint Eustase. Ils reconnurent bientôt qu'ils avaient été trompés, et réparèrent leur faute par une nouvelle ferveur. Saint Amé, un an avant sa mort, fit mettre dans son lit un sac plein de cendres, disant qu'il avait une grande pénitence à faire pour quelques fautes dont il se reconnaissait coupable. Puis s'étant étendu sur cette cendre et couvert d'un cilice, il confessa à haute voix tous ses péchés en présence de ses religieux. Il continua toute l'année ses austérités et plusieurs autres mortifications, qui l'exténuèrent tellement, que les os lui perçaient la peau. Il mourut vers l'an 627, et l'on grava sur son tombeau, à l'entrée de l'église de la Vierge, l'épitaphe suivante, qu'il avait dictée lui-même : Homme de Dieu qui en-

[1] *Acta. SS.*, 18 julii.

trez en ce lieu saint pour prier, implorez la miséricorde divine pour l'âme d'Amé, pénitent, qui est ici enterré, afin que si la tiédeur de ma pénitence m'a laissé quelques dettes de mes péchés, votre charité et vos prières m'en obtiennent l'entière rémission.

Saint Romaric, qui lui succéda dans la charge d'abbé, gouverna près de vingt-six ans les moines et les religieuses de Remiremont, selon la règle de Colomban, dont il avait repris les usages. D'un autre côté, les évêques qui s'étaient déclarés contre cet institut par les suggestions d'Agrestin, lui rendirent enfin justice, et travaillèrent à l'établir dans leurs diocèses. La tempête ne servit ainsi qu'à l'affermir de plus en plus [1].

Le même jour, à Alexandrie, la fête de saint Philippe, père de sainte Eugénie, vierge : après s'être démis de la préfecture d'Égypte, il reçut le baptême, et Térence, son successeur, le fit poignarder pendant qu'il était en prison. — De plus, les saints Macrobe et Julien, qui souffrirent le martyre sous l'empereur Licinius. — Le même jour, saint Ligoire, martyr, que les païens massacrèrent pour la foi de Jésus-Christ dans le désert où il vivait. — A Alexandrie, saint Eulogie, évêque, illustre par sa science et sa sainteté. — A Angers, saint Maurille, évêque, qui devint célèbre par un nombre infini de miracles. — A Sens, saint Amé, évêque et confesseur. — Le même jour, saint Vénère, évêque et confesseur, homme d'une admirable sainteté, qui mena la vie érémitique dans l'île Palmaire.

XIVe JOUR DE SEPTEMBRE.

LE BIENHEUREUX ALBERT,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DES CARMES.

Au commencement du treizième siècle, les pauvres chrétiens de l'Égypte étaient unis de communion avec l'Eglise romaine. Outre les chrétiens du pays, il y avait dans Alexandrie et au Caire beaucoup de chrétiens captifs tombés entre les mains

[1] Voir les *Vies* des SS. Amé, Romaric et Eustase, *Acta SS. Benedict.*, t. II.

des infidèles pendant les guerres saintes. Ils étaient traités plus durement que les esclaves ordinaires dont ils enviaient le sort. Ils n'avaient qu'un vieux prêtre pour leur administrer les secours de la religion, ils prièrent le patriarche d'Alexandrie d'ordonner diacre l'un d'entre eux, afin d'aider le prêtre infirme. Le patriarche n'osa le faire sans la permission du Pape. Il écrivit donc, ainsi que les captifs, à Innocent III, pour lui exposer leur situation affligeante, le péril où plusieurs étaient exposés de perdre la foi, et ils le prièrent d'écrire aux rois, aux princes et aux chevaliers d'Orient, de procurer leur délivrance, soit par échange, soit autrement.

Le Pape leur répondit, au patriarche et aux captifs, pendant le mois de janvier 1212. Il compatit vivement à leurs souffrances ; car nous pouvons dire avec l'Apôtre : Qui est celui qui devient infirme sans que je le devienne ? qui est celui qui est scandalisé sans que je brûle ? Mais j'espère aussi du Père des miséricordes, qui nous console dans toutes nos tribulations, que cette autre parole s'accomplira en vous : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Il les avertit toutefois, avec douleur et confusion, avoir entendu dire que quelques-uns d'entre eux commettaient des crimes capables non-seulement de détourner d'eux la miséricorde de Dieu et d'empêcher leur délivrance, mais de décrier la religion chrétienne parmi les infidèles. Il les adjure, par le jour du terrible jugement, de s'en abstenir de toute manière, afin que le saint nom du Seigneur ne soit point blasphémé parmi les nations. Du reste, il loue et félicite le patriarche de sa charité paternelle ; non-seulement il lui permet, mais il le prie de leur ordonner un diacre qui puisse les instruire et les consoler. Enfin il leur apprend les mesures que, de concert avec ses frères les cardinaux, il vient de prendre pour procurer leur délivrance [1].

Le Pape écrivit effectivement à saint Albert, patriarche de Jérusalem, son légat, et lui représenta surtout le péril d'apostasie où étaient ces captifs, par les tourments qu'on leur faisait endurer depuis longtemps pour cet effet, quoiqu'ils ne demandassent qu'à

[1] Innoc., l. XIV, *epist.* 146 et 148.

être traités comme les captifs infidèles, en rendant les mêmes services. Le Pape ordonna au patriarche d'agir puissamment auprès des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, des rois et des princes, pour travailler à cette bonne œuvre et obtenir la délivrances des chrétiens captifs, par échange ou autrement, d'autant plus que c'était pour la foi chrétienne qu'ils avaient encouru la captivité, et qu'ils étaient comme les prisonniers du Christ, qui dira à ses fidèles au jour du jugement : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, parce que j'étais en prison, et vous êtes venus à moi ; car chaque fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Au contraire, il dira aux réprouvés : Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges. Comme s'il disait manifestement : Quiconque aura délivré de prison l'un de mes fidèles, moi je l'arracherai de l'enfer, pour qu'il ne soit pas éternellement tourmenté en enfer avec le diable et ses anges, mais qu'il se glorifie éternellement avec les anges saints dans le royaume de Dieu. Le Pape rappelle au patriarche que, d'après les constitutions canoniques, on doit, pour racheter les captifs, vendre les biens de l'Eglise même, qu'il n'est pas permis d'aliéner dans d'autres cas. Combien donc ne seraient point coupables et inhumains ceux qui n'y contribueraient pas selon leur pouvoir. Il lui recommande de lui faire connaître ceux des chevaliers et des princes qui montreraient le plus de zèle à exécuter ses prières, afin qu'il pût à son tour les écouter plus favorablement dans leurs demandes [1].

Le patriarche d'Alexandrie, dont on ne sait pas le nom, écrivit plusieurs fois à Innocent, témoignant dans ses lettres et par d'autres indices une grande dévotion pour l'Eglise romaine et pour la personne même du Pontife. Innocent lui répondit par une lettre pleine d'affection, où il le console et le félicite même, par les motifs les plus élevés, des maux qu'il endurait sous la domination des infidèles ; il l'invite à venir ou du moins à envoyer un député au concile qui allait s'assembler à Rome, pour aviser au secours de la Terre-Sainte et à la réformation de l'Eglise ; enfin il se recommande instamment à ses prières [2].

[1] Innoc., l. XIV, *epist.* 147. — [2] L. XVI, *epist.* 34.

Le bienheureux patriarche de Jérusalem Albert était né d'une famille noble, dans le diocèse de Parme. Ayant été dès l'enfance destiné aux lettres, il fit de grands progrès dans les arts libéraux et dans l'étude des lois; mais il n'en faisait pas de moindres dans la piété. Jeune encore, il entra dans le monastère de Sainte-Croix de Mortare, chef d'une congrégation de chanoines réguliers, où il s'intruisit dans la loi divine. A peine eut-il fait profession, qu'il fut élu prieur de la communauté. Trois ans après, en 1183, il fut choisi pour occuper le siége épiscopal de Bobio ; mais sa modestie lui fit imaginer mille difficultés qui servirent à prolonger la résistance qu'il apportait à son élection. Pendant ce temps, l'évêché de Verceil vint à vaquer, et comme il n'avait point encore été sacré évêque de Bobio, il fut contraint de l'accepter. Il gouverna cette église pendant vingt ans, avec une vigilance et une capacité extraordinaires. Il instruisit son peuple, autant par les exemples de sa vie que par ses discours. Il réforma les mœurs de son clergé et des autres diocésains ; plusieurs eurent honte de demeurer dans le désordre, voyant leur pasteur si humble, si sobre, si chaste, si sévère à lui-même, si charitable, si libéral, si compatissant envers tout le monde, particulièrement envers les pauvres, si assidu à tous les offices divins, si appliqué à la prédication. Quoique sa principale sollicitude fût pour le bien spirituel de son église, il ne laissa point de travailler aussi à lui procurer divers avantages temporels. Il la débarrassa de ses dettes, qui étaient grandes et fort onéreuses; il augmenta ses revenus; il l'orna de nouveaux édifices; il défendit et affermit ses droits, et, comme il n'était pas moins habile jurisconsulte et canoniste que bon théologien, il ne poursuivit aucune cause dont il ne connût parfaitement la justice, et ses poursuites furent toujours couronnées de succès.

L'opinion que le public avait de sa prudence, de sa pénétration, de sa droiture et de son habileté dans les affaires, le fit choisir par le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse, pour être l'arbitre de leurs différends. L'on ajoute même qu'il fut honoré du titre de prince de l'empire par Henri VI, successeur de Frédéric, qui, en sa considération, accorda aussi diverses faveurs à l'église de Verceil. Le pape Clément III le combla aussi de bienfaits, et Innocent III l'employa dans plusieurs négociations impor-

tantes, notamment pour ménager une réconciliation entre les peuples de Parme et ceux de Plaisance, qui avaient pris les armes pour se détruire mutuellement. Telles étaient la science, les vertus et la réputation du saint évêque de Verceil, lorsqu'il fut élu patriarche de Jérusalem, soit qu'on l'y connût uniquement par la renommée ou qu'il y eût été précédemment en pèlerinage.

Le patriarche Monaco, Florentin de naissance, homme savant et vertueux, auparavant archevêque de Césarée, étant mort au commencement de l'an 1203, le cardinal Soffred, qui venait d'arriver en Palestine comme légat du Saint-Siége, fut élu patriarche de Jérusalem par le clergé et le peuple, avec le consentement du roi et l'approbation des évêques suffragants. On envoya des députés à Rome pour obtenir la confirmation du Pape et le pallium. Le Pape, en ayant délibéré, manda qu'on persuadât au cardinal d'accepter, si l'on pouvait, mais qu'on ne l'y contraignît pas. Lui-même l'engagea par ses lettres à ne pas refuser le gouvernement d'une église où le Seigneur lui-même a tant souffert. Le cardinal, qui avait refusé d'abord, accepta sur les instances du Pape, et on a de lui une charte du 7 mai 1203, où il s'intitule humble patriarche de Jérusalem et indigne légat du Siége apostolique ; mais il abdiqua bientôt après et obtint que l'on fît une nouvelle élection. Tous convinrent alors d'élire le bienheureux Albert, évêque de Verceil.

Pour l'emmener d'Europe, on envoya des députés, dont le chef était Rainier, Florentin de naissance, qui avait été prieur du Saint-Sépulcre et qui l'était alors de Joppé. Il obtint le consentement du Pape, avec une lettre pour Albert, du 18 février 1204, où il dit : Le prieur et les chanoines du Saint-Sépulcre sont venus devant nous et nous ont représenté que notre bien-aimé frère Soffred n'ayant pu être persuadé de consentir à son élection, ils se sont assemblés et vous ont élu unanimement pour patriarche. A quoi le roi de Jérusalem et les archevêques ont consenti et nous ont supplié par leurs lettres, non-seulement de vous induire, mais de vous contraindre à consentir à cette élection. Les deux cardinaux-légats, Soffred et Pierre, nous ont écrit la même chose. Enfin les évêques suffragants de Jérusalem, qui prétendent avoir voix dans l'élection, ce qui leur est contesté par le prieur et les

chanoines du Saint-Sépulcre, sont convenus, ainsi que le patriarche d'Antioche et les évêques de sa province, pour leur part, de remettre leurs droits à deux personnes, lesquelles vous ont encore nommé pasteur de la même église.

Dans le reste de la lettre, le Pape s'applique à persuader au bienheureux Albert d'accepter cette dignité, nonobstant tous les travaux, les difficultés et les périls qui y étaient alors attachés, ou plutôt à cause de cela même. Il lui rappelle que, pour préparer la chute du genre humain, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, s'est anéanti lui-même, a pris la forme de serviteur, a choisi Jérusalem pour y souffrir, obéissant à Dieu son Père jusqu'à la mort de la croix. Le serviteur ne serait-il donc pas bien ingrat et bien coupable, s'il refusait de souffrir pour son maître ce que son maître a souffert pour lui ? Innocent développe cette pensée avec une profonde piété, comme un saint. Ne dites pas, ajoute-t-il, que l'on vous appelle au gouvernement d'un diocèse dont vous ne pouvez maintenant prendre possession, parce que les ennemis en occupent presque toute l'étendue. Rappelez-vous comment Jacques, le frère du Seigneur, a reçu à gouverner cette même Jérusalem, non pas soumise, mais rebelle, étant encore sous la puissance de ceux qui avaient crucifié le Seigneur hors de la ville, et qui depuis ont tué Jacques même près du temple.

D'ailleurs, vous en avez une partie, et vous avez proprement cette église ; car elle ne consiste point dans les lieux, mais dans les personnes, et ces personnes vous demandent, afin que vous travailliez à recouvrer les saints lieux. Or, quoique vous nous soyez fort nécessaire en Lombardie, comme un prélat à qui nous confions avec sécurité nos pouvoirs dans les affaires difficiles, toutefois, la pressante nécessité, non-seulement de l'église de Jérusalem, mais de tout l'Orient, nous oblige à nous faire une espèce de violence, pour vous exhorter et vous conjurer d'accepter cette élection. Craignez de résister à la volonté de Dieu ; craignez que si, à votre refus, on mettait à cette place une personne indigne, il n'y eût sujet de vous l'imputer ; et ne craignez point de ne pas réussir : Dieu récompense le travail, plutôt que le succès. Ne nous obligez pas à user d'une plus grande sévérité pour vous faire obéir à nos ordres. Ce n'est pas à un honneur qu'on vous élève, mais à une charge pesante ; car aujourd'hui cette église a plus de

charges que d'honneurs. Et ne prétendez pas vous excuser sur l'exemple du cardinal Soffred ; peut-être a-t-il refusé, de peur qu'étant sur les lieux, il ne parût avoir procuré lui-même sa promotion et avoir agi par intérêt, en s'opposant comme il a fait à la nomination d'un sujet indigne.

Le bienheureux Albert acquiesça humblement aux instances du Pape. Il vint à Rome, fut transféré au siége partriarcal de Jérusalem, reçut non-seulement le pallium, mais encore l'autorité de légat apostolique en Palestine pour quatre ans, comme le Pape le témoigne aux prélats et à tous les fidèles du pays par une lettre du 16^{me} de juin de l'année suivante 1205. Albert retourna régler les affaires de l'église de Verceil et pourvoir à un successeur, puis s'embarqua sur un vaisseau génois pour la Terre-Sainte, où il aborda l'an 1206.

Pendant que les révolutions politiques bouleversaient des empires, que les tremblements de terre renversaient des cités, que la peste et la famine décimaient des nations et des royaumes, de pauvres ermites vivaient tranquilles sur le mont Carmel. Cette montagne ou cette chaîne de montagnes, qui joint la Phénicie à la Palestine, offre naturellement des solitudes favorables à la contemplation. Élevé au-dessus de la terre et de la mer, au milieu d'empires, de royaumes, de nations et de peuples qui ne sont plus, inaccessible aux tempêtes des guerres humaines, le solitaire, du haut de ses rochers, du fond de ses grottes, contemple en sécurité les tempêtes fréquentes qui bouleversent la mer dans le lointain. C'est là que le prophète Élie, avant d'être ravi au ciel dans un char de feu, aimait à se retirer pour échapper à la persécution d'Achab et de Jésabel, et s'entretenir avec Dieu seul. C'est là que son disciple, le prophète Élisée, demeurait habituellement avec les enfants ou les disciples des prophètes, véritables cénobites de l'ancienne alliance.

Nous ne doutons pas que, dans d'autres temps, comme sous la persécution d'Antiochus, où les fidèles Israélites se sauvèrent dans les déserts et les montagnes en si grand nombre, le Carmel, déjà consacré par le souvenir d'Élie et d'Elisée, ne fût peuplé par de pieux anachorètes. Les assidéens, les esséniens, les thérapeutes et autres religieux et cénobites de l'Ancien Testament durent affectionner un lieu si propre à la vie contemplative. Comme ces

diverses congrégations juives disparaissent, du moins quant au nom, dès que paraît le christianisme, on conclut avec raison qu'elles l'embrassèrent généralement toutes. Elles ont pu se perpétuer sous les noms chrétiens d'ascètes, de moines, de solitaires et autres. Sous les persécutions des empereurs idolâtres, qui n'ont guère cessé pendant trois siècles, le Carmel dut servir d'asile aux chrétiens fidèles, comme autrefois aux fidèles Israélites sous la persécution de Jésabel et d'Achab. Il dut en être de même à l'invasion du mahométisme, comme nous le voyons en grand dans les montagnes du Liban, où les chrétiens réfugiés ont formé la nation des Maronites. Il est donc tout à fait vraisemblable que, depuis le prophète Élie, la montagne du Carmel servît habituellement de retraite à de pieux solitaires.

Jean Phocas, moine grec de l'île de Patmos, qui visita les saints lieux l'année 1185, finit ainsi la relation de son voyage : Sur le mont Carmel est la caverne d'Élie, où était autrefois un grand monastère, comme on le voit par les restes des bâtiments ; mais il a été ruiné par le temps et par les incursions des ennemis. Il y a quelques années qu'un moine, prêtre et portant des cheveux blancs, vint de Calabre et s'établit en ce lieu par révélation du prophète Elie. Il fit une petite clôture parmi les ruines du monastère, y bâtit une tour et une petite église, et assembla environ dix frères, avec lesquels il habite maintenant ce saint lieu [1]. Ainsi parle Jean Phocas, témoin oculaire. Outre ces ermites qui habitaient la même caverne que le prophète Elie, et qui prirent le nom de carmélites ou de carmes, il y avait en 1204, sur la même montagne du Carmel, mais en des endroits fertiles, trois monastères de cénobites, qui avaient de grandes possessions, comme nous l'apprend le moine Gunther, dans la relation du voyage de Martin, abbé de Pairis, près de Bâle [2].

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, étant arrivé en Palestine, les ermites du mont Carmel, dont le nombre s'était sans doute augmenté depuis 1185, lui demandèrent une règle écrite adaptée au but de leur institution. Il la leur donna vers l'an 1209. Elle est en seize articles. Ils auront un prieur, choisi d'entre eux, par le consentement unanime de tous, ou du moins

[1] Les Allat, *opusc.*, c. xxxi. — [2] Canis, t. V, p. 387, in-4°.

de la plus grande et de la plus saine partie. Chacun lui promettra obéissance et s'appliquera fidèlement à remplir sa promesse. Les frères auront chacun des cellules séparées les unes des autres, que leur assignera le prieur avec l'assentiment des autres frères ou de la plus saine partie. Aucun ne pourra changer de cellule sans la permission du prieur. La cellule du prieur doit être à l'entrée de la clôture, afin qu'il aborde le premier ceux qui arrivent, et qu'il dispose à son gré ce qui ensuite est à faire. Chacun demeurera dans sa cellule ou auprès, méditant jour et nuit la loi du Seigneur, et vaquant à leurs prières, à moins qu'ils ne soient légitimement occupés. Ceux qui savent lire diront les heures canoniales comme elles sont réglées par l'institution des saints Pères et l'usage approuvé de l'Eglise; les autres diront vingt-cinq *Pater* pour les nocturnes, cinquante les dimanches et jours de fêtes solennelles; sept pour les laudes, autant pour chaque heure, excepté pour les vêpres, où ils en diront quinze. Nul des frères ne dira que quelque chose est à lui, mais tout sera commun entre vous. De ce que le Seigneur vous donnera, le prieur fera distribuer à chacun ce qui lui est nécessaire, eu égard à l'âge et aux besoins; de sorte néanmoins que chacun restera dans sa cellule et y vivra isolément de ce qui lui aura été distribué. On construira un oratoire au milieu des cellules, où vous vous assemblerez chaque matin pour entendre la messe, autant qu'il se peut commodément. Les dimanches, ou même d'autres jours quand cela sera nécessaire, vous traiterez de l'observation de la règle; et si quelque frère y est trouvé en faute, on le corrigera charitablement. Excepté les dimanches, vous jeûnerez tous les jours, depuis l'Exaltation de la sainte Croix, à moins que l'infirmité ou la faiblesse du corps, ou toute autre cause juste, ne vous persuade de rompre le jeûne; car la nécessité n'a point de loi. Vous ne mangerez jamais de viande; si ce n'est comme remède en cas de maladie.

Le douzième article exhorte les frères à se revêtir des armes spirituelles qui leur sont proposées; le treizième leur recommande le travail continuel; le quatorzième leur impose un silence absolu, depuis les vêpres jusqu'à tierce du lendemain; le quinzième exhorte le prieur, qui s'appelait Brocard, à se rappeler toujours, lui et ses successeurs, ce que le Seigneur dit dans l'Évangile :

Quiconque voudra être le plus grand parmi vous, sera votre ministre ; et quiconque voudra être le premier d'entre vous, sera votre serviteur. Le seizième exhorte les frères à honorer Jésus-Christ dans leur prieur, et à se rappeler cette parole : Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. Le bienheureux Albert ajoute en finissant : Si quelqu'un fait encore plus que cela, le Seigneur lui en donnera récompense ; mais cependant qu'il en use avec discrétion, car la discrétion doit modérer les vertus [1].

Telle fut l'origine de l'ordre des carmes, qui se répandit ensuite dans toute l'Église latine, qui produira sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, et enverra au ciel des vierges martyres pendant la révolution française.

Le bienheureux Albert, dont les carmes font la fête le 8 février, mourut le 14 septembre 1214. Il se disposait à venir au concile de Rome, mais il s'était vu obligé de reprendre de ses désordres un homme d'Ivrée en Lombardie. Au lieu de profiter de sa paternelle remontrance, le misérable le tua d'un coup de couteau, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, au milieu d'une procession à Saint-Jean-d'Acre.

SAINTE NOTHBURGE,

SERVANTE.

Dans le treizième et le quatorzième siècle, l'Allemagne vit une pauvre servante donner l'exemple des plus hautes vertus. Sainte Nothburge naquit au village de Rothembourg dans le Tyrol, l'an 1265, d'un pieux cultivateur. Elle avait à peine six ans, que déjà elle rompait avec les pauvres le pain que ses parents lui donnaient. A l'âge de dix-huit ans, elle entra au château de Rothembourg, en qualité de fille de cuisine, et mérita l'estime du comte Henri par ses belles qualités. Contente de peu, elle partageait avec les pauvres la nourriture qu'on lui faisait pour elle-même, et s'acquittait avec un soin religieux de son emploi. Après la mort de la

[1] *Acta SS.*, 8 april. Vit. B. Albert., c. v.

mère du comte Henri, elle fut renvoyée du service, parce que l'épouse de ce jeune seigneur, femme avare et intéressée, prétendait qu'elle dissipait son bien. Cette dame tomba malade quelque temps après, et Nothburge, sans songer aux mauvais traitements qu'elle en avait reçus autrefois, alla la voir et lui prodigua tous les secours qui dépendaient d'elle. Elle l'assista au moment de la mort, et regagna ensuite ses travaux. Le comte Henri, revenu sur le compte de Nothburge, la fit rentrer au château et lui confia le soin de toute sa maison. La pieuse fille resta ainsi jusqu'à sa mort un modèle constant de toutes les vertus, alliant surtout deux choses si difficiles, le travail extérieur avec la contemplation des choses célestes. Elle reçut du ciel des faveurs extraordinaires. Une cruelle maladie vint lui apprendre que sa dernière heure approchait; alors, rassemblant ses forces, elle adressa au comte et à ses enfants une touchante allocution, en leur recommandant surtout le soin des pauvres. Elle s'endormit bientôt après dans la paix du Seigneur, le 14 septembre 1313, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, à l'âge de quarante-sept ans. Plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. L'Église honore cette sainte fille le 14 et le 15 de septembre. Elle est une des patronnes du Tyrol, où on lui a dédié une magnifique église [1].

EXALTATION OU GLORIFICATION

DE LA SAINTE CROIX.

Le premier jour où la Croix fut exaltée, c'est-à-dire glorifiée, est le jour que le Fils de Dieu fait homme y fut attaché pour le salut du monde. Il avait dit : Quand je serai exalté, élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi. Elevé sur la Croix, il attire à lui le larron pénitent : il attire à lui le centurion romain qui glorifie Dieu, et confesse que cet homme qui vient d'expirer, est vraiment un juste : il attire à lui les Juifs et les Gentils, depuis Jérusalem jusqu'à Rome. La Croix apparaît à l'empereur Constantin,

[1] Godescard, et *Acta SS.*, 14 sept.

avec ces mots : Vous vaincrez en ce signe. Sa mère, sainte Hélène, retrouve la Croix du Calvaire, enterrée sous des décombres. De nombreux miracles la manifestent et la glorifient. Dès lors l'Exaltation ou la glorification de la sainte Croix devient une fête dans l'Église. Sainte Marie Égyptienne, encore pécheresse, vient pour l'adorer, mais ne peut y parvenir que quand elle a résolu de faire pénitence de ses désordres. Cette fête devint encore plus solennelle au septième siècle, lorsque la Croix eut été rapportée de Perse à Jérusalem par l'empereur Héraclius.

Au commencement du même siècle, une guerre sanglante éclata entre les Persans et les Grecs. Cette guerre dura vingt-quatre ans, dont les dix-huit premiers furent pour les Grecs une suite continuelle de désastres. Dans tout l'Orient, depuis les ruines de l'ancienne Babylone jusqu'au détroit de Constantinople, les villes furent brûlées et renversées, les campagnes ravagées et abandonnées sans culture, les habitants égorgés et emmenés captifs. Les Perses envahirent successivement l'Arménie, la Mésopotamie, la Cappadoce, et arrivèrent, en 610, jusqu'aux portes de Chalcédoine. L'avénement d'Héraclius ne suspendit point leurs ravages. L'an 611, ils prirent Edesse, Apamée, Antioche. L'an 615, ils ravagèrent la Palestine, et prirent Jérusalem. Les églises, même celle du Saint-Sépulcre, furent livrées aux flammes ; les habitants, avec le patriarche Zacharie, emmenés captifs. Les Perses emportèrent tout ce qu'il y avait de plus précieux, entre autres le bois de la vraie Croix. Le patrice Nicétas racheta d'un officier persan, pour une somme considérable, la sainte éponge et la sainte lance, qui furent transportées à Constantinople et exposées à la vénération des fidèles.

L'empereur Héraclius resta dix ans dans l'inaction. Il parut se réveiller en 621, et commença une suite de campagnes où il ne cessa de battre les Perses. Leur roi Chosroès se refusait à toutes les conditions de paix. Il avait tué son père, pour régner à sa place. En 628, il fut tué à son tour par un de ses fils, qui lui succéda. Siroès, le nouveau roi, fit la paix avec Héraclius, et lui rendit tous les chrétiens qui étaient captifs en Perse, entre autres Zacharie, patriarche de Jérusalem, avec la vraie Croix, que Sarbar en avait enlevée quand la ville fut prise, quatorze ans auparavant. Elle fut d'abord apportée à Constantinople ; mais l'année

suivante 629, l'empereur Héraclius s'embarqua pour la reporter à Jérusalem et rendre grâce à Dieu de ses victoires. Etant arrivé, il prit la Croix sur ses épaules, pour la porter à l'église du Calvaire, au même lieu et par le même chemin que le Sauveur l'avait portée le premier. Comme il triomphait des Perses, l'empereur était vêtu magnifiquement. Arrivé à la porte qui menait au Calvaire, il se sentit arrêté par une main invisible. Plus il faisait d'effort pour avancer, plus il se sentait retenu. Tout le monde en était dans l'étonnement. Le patriarche Zacharie dit alors : Voyez, prince, si ce vêtement triomphal imite assez l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ, qui le premier a porté la Croix par cette porte ? L'empereur comprit. Il se dépouilla de tous ses ornements, prit un habit commun, se mit nu-pieds, et porta facilement la Croix jusqu'au Calvaire, où il la remit à sa place. Elle était demeurée dans son étui d'argent, comme elle avait été emportée ; le patriarche, avec le clergé, en reconnut les sceaux entiers, l'ouvrit avec la clef, l'adora et le montra au peuple. Ce rétablissement de la Croix rendit encore plus solennelle la fête de son Exaltation, qui se célébrait déjà auparavant.

L'empire des Perses, qui avaient si souvent et si cruellement persécuté le christianisme et enfin enlevé la Croix, cet empire reçut peu après son châtiment. Il fut détruit par l'empire de Mahomet, qui, suivant une prophétie de Daniel, devait en humilier trois, celui des Perses, celui des Grecs, celui des Visigoths en Espagne et durer lui-même douze cent soixante ans. Cette période s'accomplit de nos jours. Commencé en 622, l'empire mahométan, du moins comme empire antichrétien, doit finir en 1882. Aussi, dès aujourd'hui 1854, lui-même sonne son agonie ; menacé par la Russie schismatique et demi barbare, il implore l'assistance des puissances chrétiennes et catholiques, il implore l'assistance de la Croix qu'ila si long temps combattue. Il promet, il accorde chez lui liberté pleine et entière aux adorateurs de la croix. En sorte que cette guerre formidable qui se prépare de tous les côtés, nous annonce une nouvelle Exaltation, une nouvelle glorification de la Croix, et nous pourrons chanter plus haut que jamais : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat ;* au Christ la victoire, au Christ la royauté, au Christ l'empire.

A Rome, saint Corneille, pape; en Afrique, saint Cyprien, évêque, desquels la vie se trouve et la fête se célèbre le seize de ce mois. — A Carthage, les saints martyrs Crescentien, Victor, Rosule et Général. — A Rome, saint Crescent, fils de saint Euthyme, que le juge Turpilius fit mourir par le glaive sur la voie *Salaria*, durant la persécution de Dioclétien. — A Trèves, saint Materne, évêque, disciple de l'apôtre saint Pierre, qui convertit à la foi de Jésus-Christ les peuples de Tongres, de Cologne, de Trèves et des provinces voisines. — Le même jour, le décès de saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, qui, ayant été banni par la faction de ses ennemis, rendit durant la route son âme à Dieu, par suite des mauvais traitements que lui firent endurer les soldats qui le conduisaient, lorsque le pape Innocent Ier dressait un décret pour le rappeler. On ne célèbre toutefois sa fête que le vingt-sept janvier, jour auquel son saint corps fut rapporté à Constantinople par Théodose le Jeune.

XVe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT ÈVRE,

ÉVÊQUE.

Nous avons trois lettres de saint Paulin de Nole à un de ses amis, nommé Aper, vulgairement saint Èvre. Il s'était fait remarquer dans le monde dès sa jeunesse, non-seulement par ses richesses et sa naissance, mais encore par son esprit, son éloquence, son savoir et par l'habileté qu'il avait pour les affaires. Il épousa une femme nommée Amande, dont il eut plusieurs fils et une fille, et après avoir paru dans le barreau avec grande réputation, il exerça de même diverses magistratures, et comme assesseur et comme juge. Lorsque son ami Paulin eut émerveillé l'univers entier par son renoncement à toutes choses, il lui écrivit pour lui apprendre que lui-même aussi était changé ; que Dieu avait enfin dissipé les ténèbres de son esprit, et que, convaincu de la vérité, il croyait d'une foi vive et invariable que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et qu'il a été attaché à la croix pour le salut des hommes. Saint Paulin lui répondit aussitôt, tant pour le féliciter, que pour l'affermir dans ces saintes résolutions et traiter avec lui des vrais moyens de servir Dieu. Sa femme le suivit ou plutôt le devança

dans cette nouvelle voie. Ils firent profession d'une continence perpétuelle et ne vécurent plus ensemble que comme frère et sœur, et que pour veiller à l'éducation de leurs enfants. Ils avaient d'abord pris la résolution, à l'exemple de Paulin et de Thérasie, de se dépouiller entièrement de tous leurs biens; mais la considération de leurs enfants les empêcha. Saint Aper comptait goûter les douceurs de la piété dans la retraite et l'étude des divines Écritures, lorsqu'il en fut tiré pour recevoir la prêtrise. Afin qu'il fût plus libre de vaquer à son nouveau ministère, sa femme prit sur elle tout le soin de la famille et de ses biens. Baronius et plusieurs autres ont pensé que cet ami de saint Paulin est le même saint Aper ou saint Èvre, qui fut évêque de Toul [1].

D'autres pensent que saint Èvre, de Toul, est un autre personnage de même nom, né au diocèse de Troyes en Champagne, et qui, dès son enfance, fut un modèle de piété envers Dieu, de charité envers le prochain, particulièrement envers les pauvres et les malheureux, s'appliquant avec zèle à reproduire dans sa conduite toutes les vertus qu'il remarquait dans les autres. Que ces diverses circonstances se rapportent à la même personne ou à deux de même nom, toujours est-il que l'évêque de Toul fut un pasteur exemplaire, dont la sainteté a été attestée par un grand nombre de miracles. Il bâtissait une église dans un des faubourgs de sa ville épiscopale, lorsqu'il fut appelé de Dieu pour recevoir la récompense éternelle. Cette église a pris le nom de Saint-Èvre.

SAINT JEAN LE NAIN,

ANACHORÈTE DE SCÉTÉ.

Jean, surnommé le Nain, parce qu'il était d'une très-petite taille, occupe un rang distingué parmi les anciens Pères des déserts de l'Égypte. Il se retira avec un de ses frères dans celui de Scété, et s'étant mis sous la conduite d'un saint ermite, il travailla de toutes ses forces à se vaincre lui-même, pour ne suivre plus que

[1] Paulin, *epist.* 30, 31, 32, t. VI. *Bibl. PP.*

les impressions de l'esprit de Jésus-Christ. Il employa tous les moyens propres à lui faire remporter cette victoire, et surtout la mortification et l'humilité qui sont le fondement de la vie spirituelle. Son directeur lui ordonna d'abord de planter dans un terrain sec le bâton qu'il tenait à sa main, de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il produisît du fruit. Le disciple obéit avec simplicité, quoique la rivière qui pouvait lui fournir de l'eau fût à une grande distance. On rapporte qu'ayant fait pendant trois ans, sans dire un seul mot, ce qui lui avait été prescrit, le bâton prit racine, et produisit du fruit; et que le vieil ermite l'ayant recueilli, le porta à l'église et dit aux frères : « Prenez et mangez le fruit de l'obéissance. » On lit, dans Sulpice-Sévère, que Posthumien, qui était en Egypte l'an 402, vit l'arbre dont il s'agit couvert de feuilles [1].

Saint Jean avait coutume de dire que, comme un homme qui voit venir à lui une bête féroce ou venimeuse, monte sur un arbre pour l'éviter, de même celui qui se voit assailli par de mauvaises pensées doit s'élever à Dieu par une prière fervente, afin de se mettre à l'abri du danger. Etant encore novice dans l'état monastique, il trouvait tant de charmes dans la contemplation, qu'il dit à son frère : « Je voudrais vivre sans distractions, et ne pas penser plus que les anges aux choses de la terre, afin d'être capable de servir et de louer Dieu sans interruption. » Ayant parlé de la sorte, et laissé son manteau derrière lui, il s'enfonça dans le désert. Il revint au bout d'une semaine, et alla heurter à la cellule de son frère. Celui-ci demanda son nom; il répondit que c'était son frère Jean. « Cela ne peut être, répliqua l'autre; car mon frère Jean est devenu un ange, et ne vit plus parmi les hommes. » Le saint demanda pardon de son erreur, reconnut que l'homme sur la terre ne peut acquérir la perfection dont il s'était formé l'idée : que la contemplation et le travail des mains devaient se succéder mutuellement, et que cette vie est faite pour la pénitence et les épreuves. On l'entendait souvent répéter cette maxime : « Lorsqu'un général veut prendre une ville, il commence le siége par lui couper l'eau et les provisions; de même, si nous voulons réduire nos passions et affaiblir notre ennemi domestique, nous

[1] Sulpic. Sever., *Dialog.* 1, c. xix.

devons macérer la chair par la sobriété, le jeûne et les autres pratiques de la mortification.»

Les traits suivants font voir jusqu'à quel point il évitait toutes les occasions de danger. Un jour qu'il priait en faisant des nattes, il rencontra sur le chemin de Scété un voiturier qui le chargea d'injures. Il laissa là son ouvrage et s'enfuit, de peur de perdre quelque chose de sa tranquillité. Une autre fois qu'il coupait du blé dans les champs, il se sauva en apprenant que deux moissonneurs étaient en colère l'un contre l'autre. Allant un jour à l'église de Scété, il entendit deux personnes disputer ensemble ; il retourna sur-le-champ à sa cellule, mais il fut quelque temps à se recueillir avant d'y entrer, afin de purifier pour ainsi dire ses oreilles, et de rétablir parfaitement dans son âme le calme dont elle avait besoin pour converser avec Dieu. Cette vigilance lui fit acquérir l'habitude de la douceur, de l'humilité et de la patience, au point que rien n'était plus capable de le troubler. Quelqu'un lui ayant dit qu'il avait le cœur plein de venin : « Cela est vrai, répondit-il, et beaucoup plus vrai que vous ne pensez.»

Il rapportait l'exemple suivant, pour faire sentir la nécessité de se vaincre soi-même. Un jeune homme, priant un philosophe célèbre de l'admettre au nombre de ses disciples, celui-ci lui dit : « Allez d'abord aux carrières, et portez pendant trois ans les pierres à la rivière avec les malfaiteurs condamnés aux mines. » Le jeune homme obéit, et revint quand le terme fut expiré. Le philosophe lui dit d'employer trois autres années à recevoir toutes sortes d'injures et d'affronts, sans faire aucune réponse, et de donner même de l'argent à ceux qui le traiteraient de la manière la plus outrageante. Le jeune homme obéit encore ; et lorsqu'il se présenta, le philosophe lui dit qu'il pouvait aller à Athènes, et se faire initier dans les écoles où l'on enseignerait la philosophie. Étant à la porte de cette ville, il trouva un vieillard qui s'amusait à se moquer de ceux qui passaient par là. Loin de se mettre en colère contre lui et de chercher à se justifier, il se félicitait en riant de se voir raillé de la manière la plus piquante. Et comme le vieillard lui en demanda raison, il lui dit : « Il y a trois ans que je donne de l'argent à ceux qui m'ont traité comme vous faites, et comment ne rirais-je pas de ce qu'il ne m'en coûte rien présentement pour être raillé de vous ? — Allez, reprit le vieillard, allez

aux écoles des philosophes, vous méritez d'y être admis.» Le saint, après avoir rapporté cette histoire, ajoutait : « Voilà la porte du ciel; tous les fidèles serviteurs de Dieu y sont entrés par les souffrances et les humiliations supportées avec douceur et patience. »

Il faisait la plus grande estime de ceux qui travaillaient avec zèle à la conversion des autres, et il se servait à ce sujet de la comparaison suivante : « Il est impossible de bâtir une maison, si on veut commencer par le haut et finir par les fondements. Tâchons donc de gagner le cœur de nos frères, avant de chercher à leur être utiles. »

Il répétait souvent cette maxime : « La sûreté d'un moine consiste à garder toujours sa cellule, à veiller constamment sur lui-même, et à ne jamais perdre de vue la présence de Dieu.» On ne l'entendait point parler de nouvelles ni des choses du monde. Quelques personnes lui dirent un jour pour l'éprouver : « Nous devons remercier Dieu des pluies abondantes qui sont tombées cette année. Les palmiers ont bien poussé, et nos frères auront facilement de quoi faire leurs nattes et leurs corbeilles. » Il se contenta de leur répondre : « De même, quand le Saint-Esprit fait tomber sa rosée sur les cœurs des serviteurs de Dieu, ils reverdissent pour ainsi dire, ils se renouvellent et poussent comme des feuilles dans la crainte du Seigneur. » Cette réponse fit que l'on ne chercha plus à s'entretenir avec lui. Son esprit était tellement occupé de la contemplation, qu'ayant fait des nattes pour deux corbeilles, il les mettait quelquefois dans une seule, sans s'en apercevoir; souvent aussi il gâtait son ouvrage, oubliant ce qu'il faisait.

Saint Jean appelait l'humilité et la componction les premières et les plus nécessaires de toutes les vertus. Il les possédait dans le plus haut degré. La ferveur enflammait ses discours, quand il parlait de Dieu. Un frère étant venu le voir pour l'entretenir quelques instants, le plaisir qu'ils goûtaient l'un et l'autre à s'occuper de Dieu, leur fit oublier le temps, et leur conversation dura jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'ils aperçurent le jour, ils pensèrent à se séparer; mais le saint ayant fait quelques pas pour reconduire le frère, la conversation tomba sur le ciel, et ils restèrent ensemble jusqu'à midi.

Le saint ayant vu un moine rire dans une conférence, fondit en larmes et dit : « Quelle raison ce frère peut-il avoir de rire, tandis que nous en avons tant de pleurer ? »

Une jeune femme, nommée Paésie, tomba dans la pauvreté, se relâcha peu à peu dans ses exercices, et finit par s'abandonner au désordre. Les moines de Scété prièrent saint Jean de travailler à sa conversion. Il se rendit chez elle ; mais l'entrée de la maison lui fut refusée. Il insista longtemps, en disant à cette femme qu'elle ne se repentirait point de le laisser entrer. Ce qu'il demandait lui fut enfin accordé. Lorsqu'il fut dans la maison, il dit à la coupable, avec sa douceur ordinaire : « Quelle raison avez-vous de vous plaindre de Jésus, pour l'abandonner ainsi et vous plonger dans un abîme si déplorable ? » Ces paroles touchèrent vivement cette femme, qui, voyant le saint fondre en larmes, lui dit : « Pourquoi pleurez-vous si amèrement ? — Comment, répondit le saint, pourrais-je retenir mes larmes, tandis que je vois le démon maître de votre cœur ? — La porte de la pénitence, répondit la femme, n'est-elle pas encore ouverte ? » Jean lui ayant répondu que les trésors de la divine miséricorde sont inépuisables, elle lui dit de la conduire où il voudrait. Ils se lèvent l'un et l'autre et partent en silence. La femme, devenue pénitente, quitta sa maison sans donner aucun ordre, parce qu'elle renonçait au monde pour toujours, et qu'elle ne voulait plus penser qu'à son salut. Elle passa le reste de sa vie dans les austérités de la pénitence, et mourut quelque temps après dans le désert. Saint Jean apprit, par révélation, que la ferveur de la pénitence l'a justifiée devant Dieu.

Notre saint étant près de mourir, ses disciples le prièrent de leur laisser quelques maximes propres à les conduire à la perfection ; il leur dit en soupirant : « Je n'ai jamais suivi ma propre volonté ; je n'ai rien enseigné aux autres que je ne l'eusse moi-même pratiqué le premier. » Il mourut vers le commencement du cinquième siècle [1].

[1] Rosweide, *Vitæ PP.*, l. V.

Le même jour, l'octave de la Nativité de la sainte vierge Marie. — A Rome, sur la voie de Nomente, la fête de saint Nicomède, prêtre et martyr, qui, ayant répondu à ceux qui le pressaient de sacrifier : Je ne sacrifie qu'au Dieu tout-puissant qui règne dans le ciel, fut si longtemps maltraité à coups de fouets garnis de plomb, qu'il rendit l'esprit. — Dans le diocèse de Châlons-sur-Saône, saint Valérien, martyr, que le président Prisque fit suspendre et déchirer cruellement avec des ongles de fer ; mais voyant qu'il demeurait inébranlable dans la confession de Jésus-Christ, et qu'il ne cessait point de chanter ses louanges avec un cœur plein de joie, il lui fit trancher la tête.— A Marcianople en Thrace, sainte Mélitine, martyre, qui, ayant été conduite deux fois au temple des gentils, et les idoles étant chaque fois tombées à terre, fut suspendue, déchirée de coups, et décapitée, par arrêt du président Antiochus, sous l'empereur Antonin. — A Andrinople, les saints martyrs Maxime, Théodore et Asclépiodote, qui reçurent la couronne de gloire sous l'empereur Maximien. — De plus, saint Porphyre, qui, se faisant baptiser par dérision en présence de Julien l'Apostat, fut tout à coup changé par un miracle de la puissance de Dieu, déclara qu'il était chrétien ; et à l'heure même l'empereur lui ayant fait couper la tête, il fut honoré de la couronne du martyre. — Le même jour, saint Nicétas, Goth, qui fut brûlé pour la défense de la foi catholique, par ordre du roi Athanaric. — A Cordoue, saint Emilas, diacre, et saint Jérémie, martyrs, qui, après avoir langui longtemps en prison durant la persécution des Arabes, achevèrent leur martyre en donnant leur tête pour Jésus-Christ. — De plus, saint Lubin, évêque de Chartres. — A Lyon, saint Aubin, évêque. — Le même jour, le décès de saint Achard, abbé. — En France, sainte Eutropie, vierge.

XVI^e^ JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT CORNEILLE,

PAPE,

ET SAINT CYPRIEN,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Saint Corneille fut élu pape vers le mois de juin 251. Voici en quels termes écrivit plus tard saint Cyprien à un évêque d'Afrique : « Ce qui relève beaucoup notre très-cher frère Corneille devant Dieu, devant Jésus-Christ, devant son Église et devant tous

nos collègues, c'est qu'il n'est pas monté tout d'un coup à l'épiscopat; car il n'est arrivé à ce suprême degré du sacerdoce que par tous les degrés que la discipline demande; qu'après avoir passé par tous les ministères ecclésiastiques, et avoir souvent attiré les grâces de Dieu sur lui par les services qu'il lui rendait dans ces emplois tout divins. De plus, il n'a brigué ni souhaité cette dignité. Il ne s'y est point ingéré de lui-même, comme ceux qui se laissent enfler par l'orgueil et l'ambition. On n'a vu en lui qu'un esprit tranquille et modeste, comme dans ceux que Dieu même fait choisir pour évêques ; que la pudeur si naturelle à la conscience pure des vierges ; que l'humilité d'un cœur qui aime naturellement la chasteté et qui l'a toujours gardée avec soin. Aussi n'a-t-il pas fait violence pour devenir évêque, comme il y en a qui le font ; mais il a souffert violence pour consentir à l'être. Il a été fait évêque par plusieurs de nos collègues qui étaient alors à Rome, et qui nous ont écrit les lettres les plus honorables de son ordination. Oui, Corneille a été fait évêque par le jugement de Dieu et de son Christ, par le témoignage de presque tous les clercs, par le suffrage du peuple présent, et d'entre les ministres de l'autel les plus anciens et les plus saints, lorsque personne ne l'eût été fait avant lui, et que la place de Fabien, c'est-à-dire la place de Pierre et la chaire sacerdotale était vacante. Cette place étant donc occupée par la volonté de Dieu, et l'occupation en étant confirmée par le consentement de nous tous, quiconque veut encore devenir évêque est nécessairement dehors et n'a pas plus l'ordination de l'Église qu'il n'en garde l'unité. Quoi qu'il en soit, de quoi qu'il se vante, c'est un profane, c'est un étranger, il est dehors. Et comme après le premier il ne peut pas y avoir un second, quiconque a été fait après l'un, qui doit être seul, il n'est pas le second, mais nul. Ensuite, après avoir été ainsi élevé à l'épiscopat sans brigue, sans violence et par la seule volonté de Dieu, à qui il appartient de faire des évêques, combien n'a-t-il point fait paraître de vertu, de résolution et de foi, de s'être assis hardiment à Rome dans la chaire pontificale, dans un temps où un tyran ennemi des pontifes de Dieu jetait contre eux feu et flamme, et souffrait plus patiemment un compétiteur dans l'empire, qu'un pontife de Dieu à Rome[1]. »

[1] *Epist.* 52.

Un prêtre ambitieux, nommé Novatien, piqué de n'avoir pas été élu pape lui-même, se fit le premier antipape, et le chef du premier schisme dans l'Église romaine. Au schisme, il joignit l'hérésie, soutenant que l'Église ne pouvait accorder la paix à ceux qui étaient tombés dans la persécution, quelque pénitence qu'ils fissent, et qu'il n'était point permis de communiquer avec eux. Le pape saint Corneille, secondé par saint Cyprien et par saint Denys d'Alexandrie, eut le bonheur d'arrêter le schisme et de ramener à l'unité de l'Église la plupart des schismatiques. Il eut enfin la gloire du martyre.

La persécution éclata tout d'un coup à Rome sous l'empereur Gallus. Le pape saint Corneille fut le premier qui confessa le nom de Jésus-Christ. Son exemple encouragea tellement les fidèles, que tous ceux qui surent qu'il était interrogé, accoururent en hâte pour confesser avec lui : si tous l'avaient su, tous seraient accourus de même. Un grand nombre de ceux qui étaient tombés, se relevèrent en cette occasion. Enfin, l'on voyait une telle unanimité, qu'on pouvait dire que l'Église romaine avait confessé tout entière. Quand la nouvelle en vint à Carthage, saint Cyprien et son Église en ressentirent une joie inexprimable. Il en écrivit aussitôt à saint Corneille, pour le féliciter, lui et toute l'Église romaine, qu'il appelle un peuple confesseur. Il terminait ainsi sa lettre : « Puisque nous sommes avertis par la Providence divine que le jour de notre combat approche, appliquons-nous sans cesse, avec tout le peuple, aux jeûnes, aux veilles et aux prières. Comme nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme, souvenons-nous l'un de l'autre, et qui que ce soit de nous qui sorte d'ici le premier par la miséricorde de Dieu, que notre charité mutuelle continue auprès de lui, et que nos prières ne cessent point pour nos frères et nos sœurs. Je vous souhaite, mon très-cher frère, de vous porter toujours bien [1]. »

Ce fut la dernière lettre de saint Cyprien à saint Corneille, qui fut exilé et consomma son martyre le 14 septembre 252, après avoir tenu le Saint-Siége un an et environ cinq mois.

[1] *Epist.* 57.

SAINT CYPRIEN.

Né en Afrique, peut-être à Carthage même, d'une famille riche et illustre, Cyprien s'était distingué dans les lettres et donnait des leçons publiques d'éloquence. Déjà il avançait en âge, qu'il était encore païen. Un saint prêtre, Cécilius, le convertit. On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est ce même Cécilius qui lui-même fut converti par ses amis Minucius Félix et Octave. Ce qui paraissait le plus difficile à Cyprien, c'était de renaître à une vie nouvelle, âgé comme il était et avec des habitudes enracinées. Il ignorait encore la puissance de la grâce; mais quand il eut reçu le baptême, il se sentit tout autre, et il trouva facile ce qui lui avait paru impossible. Par reconnaissance, il joignit le nom de son maître aux deux qu'il portait déjà, et se fit appeler Thascius-Cæcilius-Cyprianus. Cécilius, de son côté, qu'il révérait comme un père, l'aimait comme son fils et son meilleur ami; et, en mourant, il lui recommanda sa femme et ses enfants; car il avait été marié avant de recevoir la prêtrise.

Cyprien devint l'héritier de sa piété et de ses autres vertus. Il se mit à lire avec ardeur l'Écriture sainte, moins pour l'apprendre par cœur que pour la réduire en pratique. Par suite de cette lecture, il embrassa la continence parfaite, vendit tous ses biens et les distribua aux pauvres. Avec l'Écriture il lisait ce qu'il y avait alors d'auteurs ecclésiastiques, particulièrement son compatriote Tertullien. Il ne laissait passer presque aucun jour sans en lire quelque chose; et lorsqu'il le demandait, il avait coutume de dire : Apportez-moi le maître. Peu après sa conversion, il écrivit à un de ses amis, nommé Donat, qui avait été baptisé avec lui, une lettre sur le mépris du monde ou sur la grâce de Dieu. On y voit ce que nous avons déjà vu par les auteurs profanes, dans quel abîme de corruption était tombé le monde païen, et que la grâce de Dieu seule pouvait en retirer les hommes. Le style, excessivement fleuri, sent encore trop le professeur d'éloquence.

Il fit, vers le même temps, son *Traité de la vanité des idoles*, où il établit que les idoles ne sont pas des dieux, que Dieu est un, et que c'est le Christ qui sauve ceux qui croient. Les deux premières parties sont tirées presque entièrement de Minucius Félix, et la

troisième de Tertullien. On peut rapporter à la même époque ses trois livres *Des Témoignages*. On y voit comme le germe de ce que plus tard on a nommé théologie scolastique, où l'ensemble de la religion est présenté avec ordre et méthode, divisé en ses principales parties. Le premier livre est comme un traité de la vraie religion contre les Juifs. Il y prouve que la loi des Juifs n'était que pour un temps; qu'elle devait être détruite et les Juifs rejetés; que Jésus-Christ devait venir établir un nouveau temple, un nouveau sacrifice, un nouveau sacerdoce et une nouvelle Église; que les nations devaient croire en lui et obtenir, par son moyen, la rémission de leurs péchés. Le second livre est comme un traité dogmatique de la divinité et de l'incarnation de Jésus-Christ. Il y prouve que le Christ est la sagesse, le Verbe de Dieu; qu'il est Dieu; qu'il est Dieu et homme; qu'il devait être crucifié, ressusciter des morts, monter au ciel et régner par la vertu de sa croix. Le troisième livre est comme une théologie morale. Le tout appuyé sur des témoignages ou textes de l'Écriture sainte, auxquels il n'ajoute que quelques mots pour servir de liaison. Il fit ce travail pour un nommé Quirin, qu'il appelle son fils, et qui l'en avait prié.

Tant de science et de vertu le fit élever à la prêtrise, quoique encore néophyte. Il écrivit alors son *Traité de l'Habit ou de la conduite des Vierges*, qui a beaucoup de rapport avec deux ouvrages de Tertullien sur le même sujet. Il y relève singulièrement leur état. Il les appelle la fleur de l'Église, l'ornement et le lustre de la grâce spirituelle, la perfection même de l'honneur et de la gloire, l'image de Dieu répondant à la sainteté du Seigneur, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. Elles ont le premier rang après les martyrs; mais aussi, plus leur gloire est sublime, plus leur attention à veiller sur elles-mêmes doit être grande et continuelle. Les dangers, les abus qu'il signale, les avis qu'il donne, sont à peu près les mêmes qu'on voit dans Tertullien. Il les prie enfin de se souvenir de lui, lorsqu'elles auront reçu la récompense de leur virginité.

Il n'y avait pas encore un an qu'il était prêtre, lorsque Donat, évêque de Carthage, étant mort, tout le peuple chrétien le demanda pour lui succéder. Cyprien se retira humblement, cédant aux plus anciens cet honneur dont il se jugeait indigne. Mais un grand nombre de frères assiégeaient sa maison et en observaient

toutes les issues ; les autres l'attendaient avec inquiétude, et eurent une grande joie quand ils le virent venir. Il fut donc élu évêque de Carthage, par l'ordre de Dieu, par le jugement des évêques, tout d'une voix et avec le consentement du peuple, l'an 248. Cependant il y eut quelque opposition de la part de cinq prêtres, suivis d'un petit nombre d'autres personnes. Cyprien leur pardonna avec une bonté qui fut admirée de tout le monde, et les traita comme ses meilleurs amis. Toutefois il ne put rien gagner sur ces esprits ambitieux, et on voit dans l'histoire combien ils excitèrent de troubles, non-seulement à Carthage, mais jusque dans Rome et même dans toute l'Église.

Le nouvel évêque alliait la douceur et la charité avec la fermeté et le courage. On ne pouvait le regarder sans se sentir pénétré d'amour et de respect. On remarquait sur son visage je ne sais quoi de gai et de grave en même temps. Son extérieur était modéré comme son visage ; on n'y voyait ni faste séculier ni pauvreté affectée. La tendresse qu'il avait pour les pauvres, n'étant encore que catéchumène, peut faire juger combien il les aima étant évêque [1]. Comme sa promotion subite à l'épiscopat avait excité l'envie et pouvait la réveiller encore, il prit la résolution dès lors de ne rien faire sans le conseil de son clergé et la participation de son peuple. Ce n'est pas qu'il crût que ce fût en soi une obligation ; car il écrivit plus tard au vieil évêque d'une autre ville, que, par l'autorité de sa chaire même, il avait toute la puissance nécessaire pour gouverner son église et châtier les membres rebelles de son clergé ou de son peuple [2]. Ce serait donc mal raisonner que de conclure de l'exemple particulier de saint Cyprien, que tous les évêques de son temps faisaient de même ; ce serait raisonner plus mal encore que d'en conclure que les évêques de tous les temps doivent faire comme lui. Voilà cependant comme ont raisonné plusieurs.

Le relâchement dans lequel s'endormaient la plupart des chrétiens, demandait une forte secousse pour les réveiller. Dieu permit la persécution de l'empereur Décius ; il en révéla même l'approche et la cause à un des saints de Carthage.

L'an 250, la persécution de l'empereur Dèce vint à éclater en

[1] Pont., *Vita Cyp.* — [2] *Epist.* 65, *ad Rogatian.*

Afrique. Beaucoup de chrétiens qui s'étaient relâchés dans la paix, tombèrent malheureusement. Mais un grand nombre aussi souffrirent généreusement le martyre. Il y en eut trois cents mis à mort dans un seul endroit. Un plus grand nombre était condamné aux travaux publics des mines; parmi eux se trouvaient neuf évêques, suivis d'une grande partie de leurs peuples. Cyprien, qui, sur un avertissement du ciel, s'était retiré, exhortait à la pénitence ceux qui étaient tombés, consolait par ses lettres les martyrs en prison, et envoyait des secours à ceux qui étaient condamnés aux mines ou à l'exil. La persécution ayant cessé, il s'éleva une peste furieuse.

On vit alors la différence de l'humanité corrompue par le paganisme, à l'humanité régénérée par le christianisme. Parmi les païens, la consternation fut générale; chacun ne pensait qu'à soi et à se garantir de la contagion par la fuite. Ils abandonnaient leurs meilleurs amis; ils jetaient hors de leurs maisons leurs parents mêmes, comme s'ils avaient pu chasser la mort avec le malade. Les rues de Carthage étaient pleines de mourants, de morts et de cadavres à demi pourris. On ne se souvenait d'un parent, d'un ami, que pour aller s'emparer de ses dépouilles. Plusieurs profitèrent de cette calamité pour piller et voler publiquement, sans crainte et sans honte. Alors saint Cyprien assembla la population chrétienne et l'excita aux œuvres de charité par les exemples de l'Écriture sainte, ajoutant que c'était peu d'être miséricordieux envers les nôtres, qu'il fallait imiter la bonté de Dieu, notre Père, et assister même nos ennemis. Il distribua ensuite à chacun des fidèles sa fonction particulière, selon les conditions : les riches contribuant de leurs biens, les pauvres faisaient plus encore, en contribuaient de leurs personnes. On donna de cette manière un secours considérable, non-seulement aux chrétiens, mais aux païens mêmes, qui persécutaient l'Église. Aussi, y en eut-il plusieurs à se convertir. Comme parmi les fidèles il y en avait quelques-uns qui ne montraient pas le même courage que le grand nombre, saint Cyprien écrivit son *Traité de la mortalité*. C'est ce que nous appellerions un mandement ou une lettre pastorale, pour réveiller la foi touchant les peines de cette vie, et les faire envisager en vue de Dieu et de l'éternité. Il parle d'un évêque qui, dans une maladie mortelle, ayant demandé encore un peu de

temps, fut vivement réprimandé dans une vision; et il protesta avoir eu lui-même plusieurs révélations où Dieu lui commanda de prêcher souvent qu'il ne faut pas pleurer nos frères quand il les appelle, puisque nous savons qu'ils ne sont pas perdus, mais seulement partis les premiers comme pour un voyage.

Outre la peste, l'empire était affligé de plusieurs guerres : les Scythes, les Goths et d'autres barbares ravageaient l'Europe; les Perses vinrent jusque dans Antioche et la pillèrent. On rejetait à l'ordinaire sur les chrétiens la cause de tous ces maux. Nul ne s'emportait plus en ce genre que Démétrien. C'était un assesseur du proconsul d'Afrique, sinon le proconsul lui-même. Il persécutait les chrétiens avec beaucoup de cruauté, les chassait de leurs maisons, les dépouillait de leurs biens, les accablait de chaînes, les enfermait dans les prisons, et enfin les faisait mourir cruellement par les bêtes, par le fer et le feu. Son inhumanité s'étudiait même à trouver de nouveaux supplices, pour augmenter les tourments des martyrs en les prolongeant. Avec cela, il venait souvent voir saint Cyprien. Comme c'était plutôt pour disputer contre lui, que pour en rien apprendre, le saint ne voulut jamais entrer en conférence avec lui, et ne répondit longtemps que par un modeste silence à toutes ses impiétés et à tous ses blasphèmes. Voyant toutefois que lui et beaucoup d'autres, à son instigation, accusaient la religion chrétienne de tous les maux de l'empire, il eut peur que son silence ne fût attribué à faiblesse et à défiance, et non à une sage retenue. Il réfuta donc toutes ces calomnies dans un écrit adressé à Démétrien lui-même.

Il y fait voir que ces malheurs du monde qui vieillit tous les jours, doivent plutôt s'attribuer aux crimes et à l'impiété des hommes; et que bien loin que les chrétiens en soient cause, parce qu'ils n'adorent pas les faux dieux, ce sont les païens qui les attirent, en n'adorant pas le Dieu véritable et en persécutant ceux qui l'adorent; que c'est ce Dieu qui, pour se venger du mépris qu'on a pour lui et pour ceux qui le servent, punit si rigoureusement les hommes et leur fait sentir ses châtiments; que les dieux des païens, loin de pouvoir exercer cette vengeance, sont tous les jours enchaînés et maltraités, pour ainsi dire, par les chrétiens, qui les chassent malgré eux des corps de ceux qu'ils possèdent; que les chrétiens souffrent patiemment, assurés qu'ils sont d'être

bientôt vengés ; qu'ils endurent les mêmes maux que les païens en ce monde, mais qu'ils se consolent, parce qu'à leur mort ils jouiront d'une félicité éternelle, au lieu que les païens seront condamnés, au jour de leur jugement, à d'éternelles peines. Il les exhorte enfin avec beaucoup de zèle à revenir de leurs erreurs : « Croyez à celui qui ne saurait tromper. Croyez à celui qui a prédit toutes ces choses. Nous ne vous envions point votre bonheur, ni ne vous cachons les bienfaits de Dieu. A vos haines nous rendons la bienveillance, et pour les tourments que vous nous infligez, nous vous montrons le chemin du salut. Croyez et vivez ; après nous avoir persécutés un temps, réjouissez-vous éternellement avec nous. Quand on est une fois parti d'ici, il n'y a plus lieu à pénitence ni à satisfaction. C'est ici qu'on s'assure ou qu'on perd la vie éternelle. Ni les péchés, ni les années ne doivent retarder personne de venir à nous pour obtenir le salut. A qui est encore en ce monde, la pénitence n'est jamais trop tard. La miséricorde de Dieu est toujours accessible. Vous-même, fussiez-vous au moment du trépas, si vous priez pour vos péchés ; si, par un acte de foi et de repentir, vous implorez le Dieu unique et véritable, sa miséricorde vous accordera le pardon, et, dans la mort même, vous passerez à l'immortalité. C'est le Christ qui nous a mérité cette grâce et qui la communique. Puissions-nous tous marcher après lui, enrôlés sous son étendard [1] ! »

Plusieurs villes de Numidie furent affligées d'une incursion de barbares, qui emmenèrent en captivité plusieurs chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Huit évêques en écrivirent à saint Cyprien, lui demandant quelques secours pour racheter ses captifs. Il ne put lire ces lettres sans verser des larmes ; ce qui le toucha particulièrement fut le péril des vierges. Il fit part de ces lettres aux fidèles de Carthage, qui, touchés de la même douleur, contribuèrent tous à cette bonne œuvre, aisément et abondamment. Ce que donna le clergé et le peuple de Carthage montait à cent mille sesterces, environ vingt mille francs. D'autres évêques qui se trouvèrent présents donnèrent aussi quelques petites sommes pour eux et pour le peuple. Saint Cyprien envoya tout cet argent aux évêques de Numidie, avec une lettre où il disait : « Si, pour éprou-

[1] Cyp., *ad Demetrianum.*

ver notre charité, il arrivait quelque pareil accident, ne craignez point de nous l'écrire ; et encore que toute notre église demande, par ses prières, qu'il n'arrive plus rien de semblable, soyez assurés que s'il arrive, elle donnera du secours volontiers et abondamment. Et afin que vous priiez à l'intention de nos frères et de nos sœurs qui ont contribué de bonne grâce à cette bonne œuvre, j'ai mis ici les noms de chacun d'eux [1]. »

Pour entretenir de plus en plus ces charitables dispositions de son peuple, il fit son livre *Des bonnes œuvres et de l'Aumône*, dans lequel il recommande la charité et réfute l'indifférence de quelques riches avec une admirable éloquence. Il écrivit vers le même temps son excellent commentaire sur l'Oraison dominicale, où il parle si bien de la nécessité et de la puissance de la grâce, que le pélagianisme s'y trouve réfuté d'avance. Il explique de l'eucharistie ces paroles : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et dit : « Nous demandons que ce pain nous soit donné chaque jour, de peur que nous, qui sommes dans le Christ, et qui prenons l'eucharistie chaque jour comme nourriture de salut, nous ne soyons, à cause de quelque péché plus grave, interdits de la communion du pain céleste et séparés du corps du Christ. »

Valérien, qui venait de parvenir à l'empire, favorisa d'abord les chrétiens plus qu'aucun de ses prédécesseurs, sans en excepter les deux Philippe. Toute sa maison était pleine de personnes pieuses. Ainsi la persécution cessa, et l'Église fut en paix pendant plus de trois ans.

Ainsi que nous voyons en la vie du pape saint Étienne, au 2 août, il s'émut alors une grande controverse sur le baptême des hérétiques. Saint Cyprien s'y trompait : mais, comme dit saint Augustin, s'il y commit quelque faute, il la répara par le martyre, qu'il souffrit dans la persécution de Valérien.

En Afrique, lorsque le bruit de cette persécution commençait à se répandre, un nommé Fortunat, probablement l'évêque qui autrefois avait été envoyé à Rome, pria saint Cyprien de composer une exhortation tirée de l'Écriture sainte, pour animer les fidèles au combat qui s'annonçait. Le saint composa une exhortation au martyre. C'est un extrait de divers passages de l'Écriture, divisés

[1] *Epist.* 60.

en douze chapitres. Il n'y ajouta que peu de choses, afin que Fortunat même ou d'autres en pussent composer des livres s'ils le voulaient, et en la manière que chacun jugerait lui être la plus utile. « Je vous envoie, disait-il, non pas une robe toute faite, mais la laine même et la pourpe de l'agneau qui nous a rachetés et vivifiés. Vous vous en ferez une tunique à votre volonté, que vous aimerez d'autant mieux que vous l'aurez faite vous-même ; au lieu que celle que j'aurais pu faire aurait été pour moi et n'aurait peut-être pas été si propre à un autre. » Il ajoute que quand il s'agit de faire des martyrs, il faut que les hommes se taisent et que Dieu parle [1].

Après avoir ainsi animé les fidèles au combat par ses discours, il les y anima par son exemple. Le 30 août 259, il fut présenté au proconsul d'Afrique, nommé Paterne, à Carthage, dans le secrétariat. Il déclara d'abord, sans difficulté, qu'il était chrétien et évêque ; que les chrétiens n'adoraient qu'un seul Dieu, qu'ils priaient jour et nuit pour eux-mêmes, pour tout le monde et pour la conservation des empereurs. Paterne, voyant qu'il persistait dans la confession de sa foi, lui dit qu'il pouvait donc aller en exil à Curube. Le saint n'y répondit que ce mot : J'y vais. Le proconsul ajouta qu'il voulait savoir qui étaient les prêtres de Carthage. Cyprien observa que les lois civiles condamnaient très-justement les délateurs ; qu'ainsi il n'avait garde de découvrir ses prêtres ; que d'ailleurs les règles de la discipline chrétienne ne permettraient pas de venir se présenter soi-même ; mais que, s'il les cherchait, il les trouverait. Quelque instance que fît le proconsul, il n'en put tirer autre chose. Il lui signifia ensuite la défense d'entrer dans les cimetières et de s'assembler, menaçant de mort ceux qui désobéiraient à cet ordre. Cyprien répondit seulement : Faites ce qui vous est commandé. Alors le proconsul ordonna qu'il fût déporté à Curube. C'était un lieu très-agréable, sur le bord de la mer, quoique désert et écarté. Cyprien y trouva la solitude et toutes les autres commodités que l'on pouvait y souhaiter. Il y était assisté en toutes choses par la charité des fidèles de ce lieu, outre les visites fréquentes de ceux de Carthage, qui n'en était qu'à cinquante milles, environ seize ou dix-sept lieues. Dès

[1] Cyp., *Epist. ad Fortunat.*

la première nuit qu'il y passa, il eut une vision qui lui faisait entendre qu'il consommerait son martyre au bout d'un an [1].

De Carthage, la persécution s'était étendue aux autres provinces d'Afrique. Cyprien apprit bientôt, dans son exil, que l'on avait pris neuf évêques, avec des prêtres, des diacres et un grand nombre de peuple fidèle, jusqu'à des vierges et des enfants, et qu'après les avoir frappés à coups de bâton, on les avait envoyés travailler aux mines de cuivre des montagnes de Mauritanie et de Numidie. Ces neuf évêques avaient tous assisté au dernier concile de Carthage. Saint Cyprien leur écrivit, ainsi qu'aux autres martyrs qui étaient avec eux, pour les féliciter et les consoler. Il dit que la gloire de leurs souffrances était la récompense de leur foi et de leurs vertus. Il marque qu'une partie d'entre eux avait déjà consommé son martyre, et qu'une partie était encore en prison. Il décrit ainsi la manière dont on les traitait dans ces montagnes. Ils y avaient les fers aux pieds, on ne leur donnait qu'un peu de pain, ils manquaient d'habits pour se défendre du froid, n'avaient d'autre lit que la terre nue, étaient accablés de travail, toujours dans la crasse et l'ordure, et sans avoir au moins la consolation de pouvoir célébrer le sacrifice divin. Avec sa lettre, il leur envoya des aumônes. Les confesseurs, disséminés dans trois mines différentes, lui répondirent par trois lettres où ils lui donnent les plus grandes louanges. L'Église honore ces saints le 10 septembre.

La persécution devint encore plus furieuse l'an 258. Saint Cyprien était revenu de son exil, par la permission de l'empereur, et demeurait dans un jardin près de Carthage, qu'il avait vendu au commencement de sa conversion, et que la Providence lui avait rendu. Il l'aurait vendu encore, pour en faire des aumônes, s'il n'eût craint d'exciter l'envie des païens dans ce temps de persécution. Ce fut là qu'il acheva de régler les affaires de l'Église et de distribuer aux pauvres ce qui lui restait. Il y apprit que la persécution avait recommencé, et comme on en faisait courir divers bruits confus, il envoya des exprès à Rome pour savoir des nouvelles certaines. Ils lui rapportèrent ce que Valérien avait écrit au sénat, le martyre du pape Sixte et la violence de la persécution dans la capitale. Il en donna avis à son clergé, non pas aussitôt,

1 Pont., *Vita Cyp.*, et Ruinart.

mais quand il put, parce que tous les clercs qui étaient auprès de lui, n'attendant que l'heure du combat, ne pouvaient s'écarter. Il pria que l'on fît part de ces nouvelles aux autres évêques, afin que partout ils pussent préparer les fidèles au martyre. En sorte, dit-il, que chacun de nous pense plutôt à l'immortalité qu'à la mort.

Le proconsul Galère-Maxime avait succédé à Paterne, et on n'attendait que le jour où il enverrait prendre Cyprien. Grand nombre de sénateurs et d'autres personnes considérables par leurs charges et par leur naissance, venaient trouver le saint, et, poussés par l'amitié qu'ils lui portaient depuis longtemps, lui conseillaient de se retirer ailleurs, et lui offraient des lieux de retraite. Lui, qui ne tenait pas au monde, n'y voulut point consentir; mais il ne perdait aucune occasion d'assister les fidèles et de les exhorter au mépris des souffrances temporelles, et il souhaitait que quand il souffrirait le martyre, ce fût en parlant de Dieu. Toutefois, ayant appris que le proconsul, qui était à Utique, avait envoyé des soldats pour l'y amener, il céda aux conseils de ses meilleurs amis, et se retira de son jardin dans un lieu où il était plus caché.

De là il écrivit une dernière lettre, adressée aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple de son église. Il leur apprend le motif de sa retraite : c'est qu'il convient à un évêque de confesser le Seigneur dans la ville où il gouvernait l'église. « Car, dit-il, ce que l'évêque dit au moment de sa confession, par l'inspiration de Dieu, tout le troupeau semble le dire avec lui. Ce serait flétrir l'honneur d'une église aussi glorieuse que la nôtre, si je recevais à Utique ma sentence, et si je partais de là pour aller recevoir la couronne du martyre. Aussi ne cessé-je point de désirer ardemment et de demander dans toutes mes prières, que je confesse chez vous le Seigneur, pour vous et pour moi, et que je parte de chez vous pour aller à lui. Quant à vous, mes bien-aimés frères, observez la discipline; et, suivant les préceptes du Seigneur et les instructions que je vous ai si souvent données, gardez le repos et la tranquillité. Qu'aucun de vous ne fasse de bruit, à cause de nos frères, ou ne se présente de lui-même aux païens : il suffit qu'il parle lorsqu'il sera pris, puisqu'alors c'est le Seigneur qui parle en nous. Que le Seigneur daigne vous conserver toujours sains et saufs dans son Église ! Ainsi soit-il par sa miséricorde ! »

Pendant que le proconsul était à Utique, il fit comparaître devant lui tous les chrétiens détenus dans les prisons de cette ville. Ils étaient plus de cent cinquante-trois, suivant saint Augustin ; d'autres en portent le nombre à trois cents. Galère-Maxime ordonna de mettre le feu à un four à chaux, auprès duquel on plaça un autel, avec du sel et le foie d'un porc pour être offerts aux idoles. Son tribunal était auprès. Il donna aux chrétiens le choix de sacrifier, ou d'être précipités dans le four à chaux. Ils préférèrent la mort, et furent tous ensemble consumés dans la fournaise. Les fidèles ramassèrent leurs cendres ; et comme elles formaient une masse mêlée de chaux, on les nomma la masse blanche [1].

Le proconsul étant revenu à Carthage, saint Cyprien retourna dans son jardin. Comme il y était le treizième de septembre, tout d'un coup vinrent deux officiers du proconsul, avec des soldats. Ils pensaient le surprendre ; mais ils s'attendaient à être pris. Ils le firent monter dans un char au milieu d'eux, et le conduisirent à six milles, environ une lieue et demie de Carthage, dans une campagne où le proconsul s'était retiré pour recouvrer la santé. Cyprien y alla avec un visage gai et tranquille, se tenant assuré de son martyre ; mais le proconsul le remit au lendemain. On le ramena du prétoire à la maison du principal officier. Cependant le bruit se répandit par toute la ville de Carthage, que Thascius Cyprien avait été amené au proconsul. Comme il était connu de tout le monde, principalement par ses bienfaits, un grand peuple accourut au spectacle : les fidèles, pour fortifier leur foi ; les infidèles, par compassion. La multitude était proportionnée à la grandeur de Carthage, qui ne cédait qu'à Rome pour le nombre de ses habitants.

Saint Cyprien était gardé chez cet officier d'une manière honnête ; en sorte qu'il ne laissa pas de manger avec ses amis et de les avoir auprès de lui à son ordinaire. Cependant le peuple fidèle, qui craignait qu'on ne fît quelque chose à son insu pendant la nuit, la passa dans la rue, devant la porte de la maison. Ils paraissaient assemblés pour célébrer la vigile de son martyre. Cyprien, toujours vigilant pour son troupeau, ordonna que l'on prît garde aux jeunes filles, qui étaient parmi ce peuple. Le len-

[1] *Acta SS.*, 24 aug.

demain, quatorzième de septembre, le proconsul l'envoya chercher. Il sortit de la maison, accompagné d'une grande multitude : le ciel était fort serein et le soleil éclatant ; la distance jusqu'au prétoire était d'un stade, c'est-à-dire de cent vingt-cinq pas. Quand il fut arrivé, le proconsul ne paraissait pas encore : on le fit attendre dans un lieu retiré, où il s'assit sur un siége couvert d'un linge, qui se trouva là par hasard : on avait accoutumé de couvrir ainsi par honneur les siéges des évêques. Comme il était tout trempé de sueur, à cause du chemin qu'il avait fait, un soldat, qui avait été chrétien, lui offrit des habits à changer, espérant garder la sueur du martyr. Cyprien s'en excusa en lui disant : Nous voulons remédier à des maux qui finiront peut-être aujourd'hui.

Enfin le proconsul, averti qu'il était là, se le fit amener dans la salle où il était assis. Le proconsul lui demanda : Êtes-vous Thascius Cyprien? Il répondit : Oui, c'est moi. — Est-ce vous qui vous êtes porté pour pape des hommes sacriléges? — Oui. — Les très-sacrés empereurs vous ordonnent de sacrifier. — Je n'en ferai rien. — Le proconsul reprit : Pensez à vous. Cyprien dit : Faites ce qui vous est ordonné : en une chose si juste, il n'y a point à consulter. Le proconsul, ayant pris l'avis de son conseil, prononça la sentence avec beaucoup de peine, parce qu'il se portait mal. Elle était conçue en ces mots : Il y a longtemps que tu vis avec un esprit sacrilége, que tu assembles un grand nombre de gens d'une conspiration illicite, et que tu es ennemi déclaré des dieux romains et des lois sacrées ; et nos pieux et très-sacrés princes Valérien et Gallien, augustes, et Valérien, très-noble césar, n'ont pu te ramener à la secte de leurs cérémonies. C'est pourquoi, étant convaincu d'être auteur de crimes si pernicieux, tu serviras d'exemple à ceux que tu as rassemblés avec toi par ton crime ; la police sera sanctionnée par ton sang. Ayant dit cela, il lut le décret écrit sur une tablette, en ces termes : Il nous plaît de punir Thascius Cyprien par le glaive. Cyprien dit : *Deo gratias*, Dieu soit loué. Les chrétiens qui étaient présents en foule, s'écriaient : Que l'on nous décolle aussi avec lui ; et il s'en éleva une espèce de tumulte.

Comme il sortait de la porte du prétoire, une troupe de soldats l'accompagnait, et des centurions et des tribuns marchaient à ses côtés. On le mena à la campagne dans un lieu uni, environné

d'arbres, où plusieurs montèrent pour le voir de loin, à cause de la foule. Cyprien, étant arrivé à cette place, ôta son manteau, se mit à genoux sur la terre et se prosterna pour prier Dieu; puis il se dépouilla de sa dalmatique, qu'il donna aux diacres, et demeura avec une tunique de lin. L'exécuteur étant venu, il lui fit donner vingt-cinq sous d'or. Il se banda lui-même les yeux ; mais comme il ne pouvait lui-même se lier les mains, un prêtre et un diacre les lui attachèrent ; les chrétiens mirent devant lui des linges et des serviettes pour recevoir le sang. En cet état il eut la tête tranchée le 14 de septembre 258, le même jour, au bout de l'an, où il avait eu la vision touchant sa mort. Les fidèles l'enterrèrent en un lieu voisin, avec des torches et des cierges ; le convoi se fit en grande pompe. Le proconsul mourut peu de temps après.

Tous les jours l'Église fait mémoire de saint Corneille et de saint Cyprien dans le canon de la messe. Imitons l'Église. Souvenons-nous de ces saints, si ce n'est pas tous les jours, au moins souvent; souvenons-nous de leur exemple ; prenons pour nous ces paroles que saint Cyprien disait aux fidèles de son temps : Nous devons regarder le ciel comme notre patrie. Nous y avons une multitude innombrable d'amis, de parents, de frères et d'enfants qui soupirent après le moment où ils nous verront réunis à eux. Ils ne craignent point que le bonheur dont ils jouissent leur soit ravi; mais ils ne sont pas sans inquiétude par rapport au nôtre. Quelle sera la joie que nous goûterons tous ensemble, lorsque nous nous trouverons dans la céleste demeure. Là nous nous verrons réunis au chœur glorieux des apôtres, à la compagnie majestueuse des prophètes, à une multitude innombrable de martyrs. Ainsi soit-il.

Le même jour, à Chalcédoine, sainte Euphémie, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le proconsul Prisque, endura pour Jésus-Christ tous les tourments que causent les prisons, les fouets, les roues, le feu, la pesanteur des pierres, les bêtes, les scies aigües, les poêles ardentes : étant de nouveau ramenée à l'amphithéâtre pour être encore exposée aux bêtes, comme elle priait Notre-Seigneur qu'il lui plût de recevoir son âme, une de ces bêtes la mordit, tandis que les autres lui léchaient les pieds, et elle rendit ainsi son âme pure entre les mains de Dieu. — A Rome, sainte Lucie, femme de qualité, et saint Geminien, que

l'empereur Dioclétien fit mourir par le glaive, après qu'ils eurent souffert avec un courage héroïque de longues et rigoureuses tortures. — De plus, à Rome, sur la voie Flaminienne, les saints martyrs Abonde, prêtre, et Abondance, diacre, qui, par l'ordre du même empereur, périrent par le glaive, à dix milles de la ville, avec Marcien, personnage illustre, et Jean, son fils, que ces deux saints avaient ressuscité. — A Héraclée en Thrace, sainte Sébastienne, martyre, que saint Paul avait convertie à la foi de Jésus-Christ, et qui, après avoir passé par beaucoup d'épreuves sous l'empereur Domitien et le président Sergius, eut enfin la tête tranchée. — A Cordoue, les saints martyrs Roger et Sers-Dieu, qui eurent d'abord les mains et les pieds coupés, et furent ensuite décapités. — En Écosse, saint Ninien, évêque et confesseur. — En Angleterre, sainte Edithe, vierge, fille d'Edgard, roi des Anglais, qui, dès ses plus tendres années, s'étant consacrée à Dieu dans un monastère, ignora plutôt le monde qu'elle ne le quitta.

XVII^e JOUR DE SEPTEMBRE.

STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Dans le cours de sa vie apostolique, saint François fit plusieurs voyages au mont Alverne, et chaque fois il y eut avec Dieu d'intimes et ineffables communications. Mais aucune ne fut merveilleuse comme celle qu'il eut en 1224. Il s'était retiré sur la montagne, pour y passer son carême de Saint-Michel, c'est-à-dire les quarante jours qu'il avait coutume de jeûner depuis l'Assomption de Notre-Dame jusqu'à la fin de septembre. Le saint homme y ayant longtemps prié très-ardemment, Dieu fit entendre qu'à l'ouverture du livre de l'Évangile, il apprendrait ce qui pouvait en lui être de plus agréable à Dieu, François dit à frère Léon qui seul l'accompagnait : Chère petite brebis de Dieu, va, ouvre trois fois sur l'autel, en l'honneur de la sainte Trinité, le livre des Évangiles. Et, chaque fois, frère Léon trouva la passion de Jésus-Christ. François en conclut qu'il devait, avant de mourir, se conformer encore plus qu'il n'avait fait aux douleurs de la Passion. Et quoique son corps fût extrêmement affaibli d'austérités, il ne fut point effrayé de cette pensée, mais plus encouragé au martyre, qu'il croyait être cette conformité parfaite aux souffrances de Jésus-Christ.

Son union avec Dieu devint plus intime, sa vie n'était qu'une longue extase. Ces opérations intérieures, qui ravissaient son âme, élevaient son corps en l'air, plus ou moins haut, à proportion de leurs degrés. Quand il n'était élevé qu'à la hauteur d'un homme, frère Léon embrassait ses pieds et les arrosait de larmes, disant à Dieu du fond de son cœur : Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi par les mérites de ce saint homme, et daignez me donner quelque petite portion de votre grâce. Quand il ne pouvait l'atteindre ni l'apercevoir, il se prosternait et priait où il l'avait vu s'élever. On l'entendait parler avec Dieu, tantôt avec crainte et tremblement, tantôt comme un ami parle à un ami. Plusieurs fois frère Léon vit une lumière éclatante, et au milieu des soupirs de François, il ne distinguait que ces paroles : Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je moi ? Un jour, après un de ces ravissements, le Sauveur parut assis sur une grande pierre plate qui servait de table à François. Il y eut une longue et intime communication ; et François, se levant tout transporté, s'écria : Frère Léon, prépare des parfums et du baume pour consacrer cette pierre. Frère Léon lui apporta de l'huile qu'il versa sur la pierre, à l'exemple de Jacob, prononçant ces paroles : cette pierre est l'autel de Dieu [1].

Un matin, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui est le 14^{me} de septembre, comme il priait au côté de la montagne, il vit un séraphin ayant six ailes ardentes et lumineuses, lequel descendait du haut des cieux d'un vol très-rapide. Quand il fut proche, François vit entre ses ailes la figure d'un homme ayant les pieds étendus et attachés à une croix. Deux ailes s'élevant au-dessus de sa tête, deux étaient étendues pour voler, et deux couvraient tout son corps. Cette vision l'étonna merveilleusement ; il eut le cœur saisi d'une joie mêlée de tristesse, et il comprit que ce n'était pas par le martyre corporel, mais par l'ardeur de la charité, qu'il devait être transformé en la ressemblance de Jésus crucifié. La vision, disparaissant, laissa en son cœur une ardeur merveilleuse et une impression encore plus admirable en son corps ; car aussitôt commencèrent à paraître à ses mains et à ses pieds les marques des clous, comme il les avait vues dans l'image

[1] Vital et Fioretti.

du crucifix. Ses mains et ses pieds paraissaient percés de clous dans le milieu ; les têtes des clous se voyaient au dedans des mains et au-dessus des pieds, et les pointes repliées de l'autre côté et enfoncées dans la chair. A son côté droit paraissait une cicatrice rouge comme d'un coup de lance, et souvent elle jetait du sang, dont sa tunique et ses fémoraux étaient arrosés.

Le serviteur de Dieu voyant que ces stigmates, c'est ainsi qu'on les a nommés, ne pouvaient demeurer cachés à ses compagnons les plus familiers, et craignant d'ailleurs de publier le secret de Dieu, se trouva dans un grand embarras. Il appela quelques-uns de ses frères, leur proposa la difficulté en termes généraux et leur demanda conseil. Frère Illuminé, jugeant à la manière dont il paraissait étonné qu'il avait vu quelque merveille, il lui dit : Mon frère, sachez que ce n'est pas seulement pour vous, mais encore pour les autres, que Dieu vous découvre quelquefois des secrets ; c'est pourquoi vous devez craindre d'être repris d'avoir caché votre talent. François, touché de ces paroles, rapporta avec grande crainte la suite de la vision, ajoutant que celui qui lui avait apparu lui avait dit des choses qu'il ne découvrirait à personne de sa vie. Après qu'il eut passé sa quarantaine dans la solitude, il descendit de la montagne à la Saint-Michel, et Dieu confirma l'impression miraculeuse de ses stigmates par plusieurs autres miracles.

Dans la province de Riéti s'était étendue une maladie contagieuse qui faisait périr les moutons et les bœufs, sans qu'on y pût apporter aucun remède. Un homme craignant Dieu fut averti en songe d'aller promptement à l'ermitage des frères Mineurs, où François demeurait alors, de prendre de l'eau où il aurait lavé ses mains et ses pieds, et d'en asperger tout le bétail. Le matin, il vint à l'ermitage, et ayant obtenu secrètement de cette eau par le compagnon du saint, il en arrosa les bestiaux malades et couchés par terre. Dès que la moindre goutte les avait touchés, ils se levaient vigoureux et couraient aux pâturages. Ainsi toute la maladie cessa. Autour du mont Alverne, avant que le saint homme y demeurât, la grêle, formée d'un nuage qui s'élevait de la montagne, gâtait ordinairement les fruits de la terre ; mais, depuis l'apparition du séraphin, cette grêle cessa, au grand étonnement des habitants. L'hiver qui suivit, François voyageait monté sur

l'âne d'un pauvre homme, à cause de sa faiblesse et de la rudesse des chemins. La neige et la nuit qui approchait l'obligèrent de demeurer sous une roche, où il s'aperçut que ce pauvre homme qui l'accompagnait se plaignait, et se tournait de côté et d'autre, ne pouvant reposer, parce qu'il était vêtu légèrement et le froid très-rigoureux. François étendit le bras et toucha son guide de la main percée; aussitôt il se sentit tellement échauffé au dedans et au dehors, qu'il dormit plus doucement entre ces roches et ces neiges qu'il n'avait jamais fait dans son lit, comme il l'assura depuis.

Quelque soin que prît François de cacher ses stigmates, il ne put empêcher qu'on ne vît ceux des pieds et des mains, quoique depuis ce temps-là il marchât chaussé et tînt presque toujours ses mains couvertes. Les stigmates furent vus de plusieurs de ses confrères, lesquels, bien que très-dignes de foi par leur sainteté, l'assurèrent depuis par serment, pour ôter tout prétexte d'en douter. Quelques cardinaux les virent par la familiarité qu'ils avaient avec le saint homme; ils ont relevé les stigmates, dit saint Bonaventure, dans les proses, les hymnes et les antiennes qu'ils ont publiées en son honneur, et ont rendu témoignage à cette vérité et de vive voix et par écrit. Enfin le pape Alexandre IV, prêchant au peuple en présence de plusieurs frères et de moi-même, assura que pendant la vie du saint, il avait vu ces sacrés stigmates de ses propres yeux. Ce sont les paroles de saint Bonaventure dans la vie de saint François, d'où est tiré tout ce récit. Il ajoute : A sa mort, plus de cinquante frères les virent, et la pieuse vierge Claire avec ses sœurs, et une multitude innombrable de séculiers, dont plusieurs les baisèrent et les touchèrent de leurs mains, pour plus grande certitude.

Quant à la plaie de son côté, il la cacha si bien, que de son vivant personne ne la put voir qu'à la dérobée. Un frère qui le servait, nommé Jean de Lodi, lui ayant persuadé par un pieux artifice de tirer sa tunique, sous prétexte de la secouer, vit cette plaie, regardant attentivement, et en reconnut la grandeur, en y appliquant légèrement trois doigts. Frère Léon, compagnon du saint homme, d'une simplicité merveilleuse, lui maniant les épaules à cause d'un mal qu'il y sentait, passa la main par son capuce et toucha la plaie par hasard, ce qui causa au saint homme une

grande douleur. Depuis ce temps, pour couvrir cette plaie, il porta des fémoraux qui montaient jusqu'aux aisselles; mais les frères qui les lavaient ou secouaient sa tunique de temps en temps, les trouvaient ensanglantés. Enfin, après sa mort, la plaie du côté parut évidemment comme les autres. Lucas, évêque de Tuy en Espagne, auteur du même temps, rend témoignage à la vérité des stigmates de saint François, et dit qu'ils ont été vus et touchés par beaucoup de clercs et de laïques, religieux et séculiers, cinq ans avant le temps où il écrivait [1].

Saint François, mort au monde, mort à lui-même, absorbé en Dieu, transformé en Jésus-Christ, devait être mort pour la nature entière, la nature entière devait être morte pour lui : voilà ce que nous sommes naturellement portés à croire. Eh bien ! nous nous trompons. La vérité c'est tout le contraire.

Cela étonnera sans doute beaucoup. N'est-il pas dit qu'il faut renoncer aux créatures? En tant qu'elles éloignent de Dieu, oui; en tant qu'elles élèvent à Dieu, non. En effet, elles en éloignent ou en approchent, suivant qu'on les envisage. L'homme sensuel, en qui domine la vie animale, qui fait son dieu de son ventre, ne voit dans les créatures que ce qui peut satisfaire ses passions charnelles, et ainsi elles l'éloignent de plus en plus de Dieu. L'homme en qui domine la vie purement raisonnable ou humaine, le savant, ne voit dans les créatures qu'un objet de curiosité, d'examen, d'expérience, de calcul, de science. Il lui serait facile de s'élever jusqu'à celui qui les a faites. Mais il lui est facile aussi de n'aller pas au delà de lui-même, de se faire lui-même l'unique but de toutes ses études, et de n'envisager toutes les créatures que comme une pâture à sa curiosité, à sa vanité, à son orgueil. Le chrétien, au contraire, le saint en qui domine tellement la vie de la grâce, qu'elle pénètre en quelque manière et qu'elle s'identifie la vie purement raisonnable et la vie sensitive, il voit, comme le premier et comme le second, ce que les créatures ont de beautés sensibles ou intellectuelles; mais il ne s'arrête ni à elle ni à soi, il s'élève jusqu'à Dieu; il se réjouit dans toutes les œuvres du Seigneur, et, par autant d'agréables miroirs, il monte jusqu'à la cause vivifiante. Dans ce qu'il y a de beau, il contemple celui qui est la

[1] *Acta SS.*, 4 octob.

beauté même, et aux vestiges qu'il a imprimés dans les créatures, il suit partout le bien-aimé, se faisant de tout un degré, une échelle, pour s'élever et atteindre celui qui est l'amabilité même. Voilà ce que saint Bonaventure raconte en propres termes de saint François d'Assise. Il ajoute : Dans toutes les créatures, comme en autant de ruisseaux, ce saint goûtait, avec une dévotion ineffable, il goûtait, il savourait cette bonté souveraine, source intarissable de tout ce qu'il y a de bon. Et comme s'il percevait une céleste harmonie dans le concert des différentes qualités et fonctions que Dieu leur a données, il les invitait amicalement à sa louange, suivant la coutume du prophète David.

Un jour, près de Bévagne, il vint à un lieu où s'était rassemblée une très-grande multitude d'oiseaux de différentes espèces. Le saint, les voyant, courut à eux et les salua, comme si c'eût été des créatures raisonnables. Tous l'attendirent, se retournèrent de son côté, les plus élevés inclinant la tête jusqu'à ce qu'il fût proche et qu'il les exhortât tous à écouter la parole de Dieu, en disant : Mes frères les oiseaux, vous devez bien louer votre Créateur, qui vous a revêtus de plumes, vous a donné des ailes pour voler, vous accorde la pureté de l'air et vous gouverne sans que vous ayez à prendre aucune sollicitude. Pendant qu'il leur disait ces choses et d'autres, les petits oiseaux tressaillaient de joie, allongeaient le cou, étendaient les ailes, entr'ouvraient le bec et le regardaient attentivement. Lui, plein de ferveur, passa au milieu d'eux, les touchant de sa tunique, sans que pas un changeât de place, jusqu'à ce qu'il les eût congédiés en faisant sur eux le signe de la croix ; alors ils s'envolèrent tous avec sa bénédiction. Ses compagnons de voyage considéraient tout ceci de la route où ils l'attendaient. Revenu à eux, cet homme simple et pur commença à s'accuser de négligence de n'avoir point jusqu'alors prêché les oiseaux [1].

Après sa mort, on vit librement ses stigmates, qui étaient, dit saint Bonaventure, des clous formés miraculeusement de sa chair, et tellement adhérents, que, quand on les poussait d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs durs et tout d'une pièce. Ces clous étaient noirs comme du fer; mais la plaie du côté était

[1] S. Bonavent., c. XII.

rouge et retirée en rond comme une espèce de rose. Ce spectacle si nouveau affermissait la foi de ses enfants, excitait leur amour et leur donnait une sainte joie qui tempérait leur affliction, quand ils baisaient ces merveilleuses plaies. Le peuple, ayant appris la mort du saint, accourut en foule pour le voir, chacun voulant s'en assurer par lui-même et prendre part à cette joie. On permit à plusieurs citoyens d'Assise d'approcher, de voir et de baiser ces stigmates ; et un d'entre eux, nommé Jérôme, chevalier et lettré, homme de sens et de réputation, ayant peine à croire cette merveille, l'examina plus hardiment et plus curieusement en présence des frères et des autres citoyens. Il toucha de ses mains les pieds, les mains et le côté du corps saint, fit mouvoir les clous et s'assurer si bien de la vérité, qu'il fut depuis un des témoins qui en déposa avec serment. En portant le corps à Assise, le convoi passa à l'église de Saint-Damien, où était sainte Claire avec ses compagnes, et on s'y arrêta quelque peu pour leur donner la consolation de voir et de baiser le corps saint avec ses stigmates. Enfin on l'enterra dans la ville, à l'église de Saint-Georges, où il avait commencé à étudier dans son enfance, et où il avait prêché la première fois. Dieu commença dès lors à faire éclater sa sainteté par un grand nombre de miracles. Il fut solennellement canonisé par son ami, le cardinal Hugolin, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, après la mort d'Honorius III, arrivée le 18 mars 1227 [1].

SAINTE HILDEGARDE,

VIERGE.

Elle naquit dans le comté de Spanheim, diocèse de Mayence, l'an 1098, de parents nobles et vertueux, qui la dévouèrent au service de Dieu dès son enfance, parce que, dès qu'elle put parler, elle faisait entendre, tant par ses discours que par signes, qu'elle

[1] Voir les *Vies de S. François d'Assise; Acta SS.*, 4 octob. Chavin, Chalippe, etc.

voyait des choses extraordinaires. A l'âge de huit ans, elle fut offerte au monastère de Disemberg ou du mont Saint-Disibode, et mise sous la conduite de la bienheureuse Jutte ou Judith, sœur du comte de Spanheim, qui menait la vie de recluse, et qui la forma à l'humilité, à l'innocence, et lui apprit simplement à lire le psautier. De huit à quinze ans, Hildegarde continua de voir surnaturellement beaucoup de choses, dont elle parlait avec simplicité à ses compagnes, qui étaient émerveillées, aussi bien que ceux qui en eurent connaissance. On admirait d'où cela pouvait venir. Alors Hildegarde remarqua elle-même avec surprise que, pendant qu'elle voyait ainsi intérieurement dans son âme, elle voyait en même temps à l'extérieur par les yeux du corps, comme à l'ordinaire, ce qu'elle n'avait jamais entendu dire de personne. Dès lors, saisie de crainte, elle n'osa plus parler à qui que ce fût de sa lumière intérieure. Cependant, dans ses discours, il lui arrivait souvent de parler de choses à venir, qui paraissaient souvent étranges aux auditeurs. Elle voyait et entendait ces choses, non en songe ni pendant le sommeil, non dans un état d'exaltation, ni par les yeux du corps, ou par les oreilles de l'homme extérieur; mais elle les recevait bien éveillée, regardant dans son âme seule, par les yeux et les oreilles de l'homme intérieur, et dans les lieux les plus découverts, selon qu'il plaisait à Dieu. C'est elle-même qui s'en explique ainsi.

Cet état d'intuition surnaturelle lui dura toute sa vie. Elle écrivait dans sa vieillesse : Depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, que j'ai plus de soixante-dix ans, je vois toujours cette lumière dans mon âme, et je la perçois, non par les yeux extérieurs, ni par les pensées du cœur, ni par aucun concours des cinq sens externes, les yeux extérieurs demeurant toutefois ouverts, et les autres sens corporels conservant leur vertu; car la lumière que je vois n'est pas locale, mais plus lumineuse que la nuée qui porte le soleil, et je ne saurais y considérer ni la hauteur, ni la longueur, ni la largeur. On me l'appelle ombre de la lumière vivante; et comme le soleil, la lune et les étoiles apparaissent dans l'eau, ainsi les écrits, les discours, les vertus et quelques œuvres des hommes me resplendissent dans cette lumière. Tout ce que je vois ou apprends dans cette vision, j'en ai longtemps la mémoire. Je vois, j'entends et je sais tout ensemble, et j'apprends, comme en un in-

stant, ce que je sais. Mais tout ce que je ne vois pas, je l'ignore, étant illettrée ; et, pour les choses que j'écris, je ne mets d'autres mots que ce que j'entends dire, les mots latins non limés. Quant à la manière dont il m'arrive d'ouïr ces paroles, ce n'est pas comme celles qui retentissent de la bouche d'un homme, mais comme une flamme brillante, comme une nuée qui se meut dans un air pur. Quant à la forme de cette lumière, je ne puis la connaître en aucune façon, comme je ne puis regarder parfaitement la sphère du soleil. Cependant, dans cette lumière j'aperçois quelquefois une autre lumière qu'on me nomme lumière vivante ; mais celle-ci, je ne la vois pas fréquemment, et je puis encore beaucoup moins en déterminer la forme que celle de la première. Quand je contemple cette lumière, toute tristesse et toute douleur me sont ôtées de la mémoire, en sorte que j'ai les mœurs d'une petite fille toute simple, et non plus celles d'une vieille femme. Mais mon âme n'est jamais privée de cette première lumière, qui est appelée l'ombre de la lumière vivante ; et je la vois, comme si je voyais dans une nuée lumineuse le firmament sans étoiles, et c'est en elle que je vois ce que je dis de l'éclat de la lumière vivante. Depuis mon enfance jusqu'à l'âge de quarante ans, j'ai continué à voir toujours ces choses ; j'en disais souvent quelque chose, mais sans jamais rien écrire [1].

A l'âge de quarante ans, elle entendit une voix du ciel lui ordonnant d'écrire ce qu'elle voyait. Elle résista longtemps, non par opiniâtreté, mais par humilité et défiance. A l'âge de quarante-deux ans sept mois, elle vit le ciel s'ouvrir, et un feu très-lumineux qui lui pénétra la tête, le cœur et toute la poitrine, sans la brûler, mais avec une chaleur douce ; et aussitôt elle reçut l'intelligence des Psaumes, des Évangiles et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, en sorte qu'elle en expliquait le sens, quoiqu'elle ne pût expliquer les mots grammaticalement, ne sachant ni latin ni grammaire. Comme elle refusait toujours d'écrire, par crainte plutôt que par désobéissance, elle était tombée malade. Enfin elle découvrit sa peine à un religieux qui était son directeur, et par lui à son abbé. L'abbé ayant pris conseil des plus sages de sa communauté, et interrogé Hildegarde, lui ordonna d'écrire ;

[1] *Acta SS.*, 17 sept., p. 633, edit. Antverp.

ce qu'elle fit pour la première fois. Aussitôt elle se trouva guérie, et se leva de son lit. Cette guérison parut à l'abbé si miraculeuse, qu'il ne voulut pas s'en tenir à son jugement. Il vint à Mayence faire le rapport de ce qu'il avait appris à l'archevêque et aux principaux de son clergé, et leur montra les écrits de Hildegarde.

C'est ce qui donna lieu à l'archevêque de consulter le Pape lui-même. Eugène III, voulant s'informer exactement de cette merveille, envoya au monastère de Hildegarde, Albéron, évêque de Verdun, avec Albert, son primicier, et d'autres personnes capables, pour apprendre d'elle-même ce que c'était, mais sans bruit et sans curiosité. Elle leur répondit avec une grande simplicité. L'évêque lui en ayant fait son rapport, le Pape se fit apporter les écrits de Hildegarde, et, les prenant entre ses mains, il les lut lui-même publiquement, en présence de l'archevêque, des cardinaux et de tout le clergé, il raconta aussi ce que lui avaient rapporté ceux qu'il y avait envoyés, et tous les assistants en rendirent grâces à Dieu. Saint Bernard était présent, et rendit aussi témoignage de ce qu'il savait de cette sainte fille ; car il l'avait visitée quand il alla à Francfort, et lui écrivit une lettre où il la félicite de la grâce qu'elle a reçue, et l'exhorte à y être fidèle [1]. Il pria donc le Pape, et tous les assistants le prièrent avec lui, de publier une si grande grâce que Dieu avait faite de son temps à l'Église, et de la confirmer par son autorité. Le Pape suivit leur conseil et écrivit à Hildegarde, lui recommandant de conserver par humilité la grâce qu'elle avait reçue, et de déclarer avec prudence ce qu'elle connaîtrait en esprit. Il lui permit aussi de s'établir avec ses sœurs, par la permission de son évêque, au lieu qui lui avait été révélé, et d'y vivre en clôture suivant la règle de Saint-Benoît. Ce lieu était le mont Saint-Rupert, près de Bingen sur le Rhin, à quatre lieues au-dessous de Mayence, ainsi nommé d'un seigneur qui vivait au neuvième siècle, et qui est honoré comme saint le quinzième de mai. Sainte Hildegarde passa en ce lieu avec dix-huit filles nobles qu'elle avait attirées par sa réputation, et en fut la première abbesse [2].

Elle écrivit au pape Eugène, dans une lettre assez longue, ce qu'elle avait entendu dire à la voix céleste par rapport à lui. Comme

[1] S. Bern., *epist.* 366. — [2] *Acta SS.*, 17 sept.

le langage en est figuré et emblématique, le sens n'en est as toujours clair. Elle annonce une époque difficile et dont paraissaient les premiers symptômes. Les vallées se plaignent des montagnes, les montagnes tombent sur les vallées. Comment? Les sujets n'ont plus la crainte de Dieu, ils ont comme une rage de gravir les sommets des montagnes, d'accuser les prélats, au lieu d'accuser leurs propres péchés. Ils disent : Je suis plus propre qu'eux à être supérieur. Ils dénigrent tout ce que les supérieurs peuvent faire, et cela par envie et par haine de la supériorité; semblables à un pauvre insensé qui, au lieu de nettoyer ses vêtements sales, ne ferait que regarder de quelle couleur est le vêtement d'un autre. Les montagnes elles-mêmes, c'est-à-dire les prélats, au lieu de s'élever sans cesse aux communications intimes avec Dieu, pour y devenir de plus en plus la lumière du monde, se négligent et s'obscurcissent. De là l'obscurcissement et le trouble dans les ordres inférieurs. C'est pourquoi, vous, grand pasteur et vicaire du Christ, procurez la lumière aux montagnes, et la correction aux vallées ; donnez des préceptes aux maîtres, et la discipline aux sujets. Le souverain juge vous recommande d'extirper et de rejeter d'auprès de vous les tyrans fâcheux et impies, de peur qu'ils ne se trouvent dans votre société, à votre grande confusion. Mais soyez compatissant pour les malheurs publics et privés, car Dieu ne dédaigne pas les plaies et les douleurs de ceux qui le craignent [1].

Le roi Conrad, de son côté, écrivit à sainte Hildegarde, pour se recommander à ses prières, avec son fils, qu'il désirait lui survivre. Elle lui répondit par ces paroles : Il dit, celui qui donne la vie à tous : Bienheureux ceux qui sont dignement soumis au candélabre du Roi suprême, et ceux qu'il place de telle sorte dans un haut rang, qu'il ne les retranche pas de son sein. Demeurez-y, ô roi, et rejetez de votre âme ce qui la salit, parce que Dieu conserve quiconque le cherche dévotement et purement. Tenez votre royaume, rendez la justice à chacun, de manière que vous ne deveniez pas étranger au royaume d'en haut. Écoutez, il y a certaines choses où vous vous éloignez de Dieu; les temps où vous êtes sont légers comme une femme, et ils inclinent vers l'injustice qui tente de détruire la justice dans la vigne du Seigneur. Mais ensuite

[1] *Bibl. PP.*, t. XXIII p. 537 et 538.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

viendront des temps encore plus mauvais, où les vrais Israélites seront flagellés, et où le trône catholique sera ébranlé dans l'erreur ; c'est pourquoi la fin en sera des blasphèmes, comme un cadavre à la mort. Sainte Hildegarde termine sa lettre par ces mots : Celui qui connaît tout vous dit encore une fois : Homme, entendant ces choses, détache-toi de ta volonté et corrige-toi, afin que tu arrives purifié aux temps dont je parle, et que tu n'aies plus à rougir de tes actions [1].

La sainte abbesse faisait des prédictions et donnait des avertissements semblables aux évêques et aux seigneurs qui lui écrivaient et la consultaient de toutes parts. Elle était parmi les femmes ce que saint Bernard était parmi les hommes.

Au plus fort du schisme de l'empereur Frédéric Barberousse, la sainte abbesse resta inviolablement attachée au pape légitime Alexandre III, et vers l'an 1168, recourut à son autorité tutélaire pour maintenir la liberté des élections dans son monastère.

Dans sa lettre au Pape, elle le supplia, comme son père, de se montrer un père plein de miséricorde, envers les schismatiques qui reviendraient, et de les recevoir comme ce père de l'Évangile reçut son enfant prodigue [2]. Sans cesse, de tous côtés, des personnes de toute condition, papes et empereurs, archevêques et évêques, abbés et docteurs, des communautés entières, écrivaient à la sainte, soit pour se recommander à ses prières, soit pour la consulter sur leur intérieur, sur leur avenir, sur des passages de l'Écriture, sur des points difficiles de théologie.

Un docteur de l'université de Paris l'ayant consultée sur le sentiment de Gilbert de la Porée, qui soutenait qu'en Dieu la paternité et la divinité n'étaient pas Dieu, elle répondit qu'elle avait appris dans une vision, que la paternité et la divinité sont Dieu, parce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu [3]. L'abbé et les moines du mont de Saint-Disibode la prièrent avec instance de composer la vie de ce saint, leur patron, et qui était aussi le sien, puisqu'elle avait été instruite dès son enfance dans le monastère sous l'invocation de saint Disibode : elle fit ce qu'ils demandaient [4].

[1] *Bibl. PP.*, t. XXIII, p. 551. — [2] *Ibid.*, 17 sept. *Vit. S. Hildeg. Dissertat. prævia*, n. 157-159. — [3] *Epist.* 66. — [4] Voir la Vie de S. Disibode, au 8 de juillet.

Elle composa pour ses sœurs une explication du symbole qui porte le nom de saint Athanase. Sa doctrine sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation est très-pure ; et, pour en donner l'intelligence autant que l'homme en est capable, elle propose divers exemples ou comparaisons que l'on ne trouve pas ailleurs. Elle donne à la fin un précis de la vie de saint Robert, patron de son monastère, et quelques traits de l'histoire de la famille de ce saint [1].

Outre un très-grand nombre de lettres, on a de sainte Hildegarde un volume considérable de ses premières révélations, commençant par ces mots : *Sci vias* ou *Sciens vias*. A peine avait-elle fini de les écrire en 1163, pendant que l'empereur Frédéric persécutait encore le Siége apostolique, quand, cette même année, elle eut un ensemble de révélations nouvelles, qu'elle écrivit d'après le conseil de deux personnes et malgré ses grandes infirmités. Ce nouveau recueil, qui est également considérable, a pour titre : *Livres des œuvres divines*, et contient, en trois parties, des visions et des explications sur les œuvres de Dieu, depuis la création du monde jusqu'à la défaite de l'Antechrist. C'est le docte Mansi, archevêque de Lucques, qui a retrouvé et publié ce livre dans son édition des *Mélanges de Baluze* [2]. Sainte Hildegarde commence ordinairement ses révélations par quelques images sensibles, qu'elle dit avoir vues et dont elle donne des explications mystérieuses ; ensuite elle en tire une morale saine et solide, d'un style vif et figuré, où elle combat fortement les vices qui régnaient alors, et excite les pécheurs à la pénitence. Une idée qui revient plus d'une fois dans ses écrits, c'est que Dieu est la raison vivante et essentielle dont la participation rend l'homme raisonnable.

Sainte Hildegarde fit une infinité de miracles, dont son biographe contemporain rapporte en particulier jusqu'à vingt. Elle mourut le dix-septième de septembre 1179, dans la nuit du dimanche au lundi, âgée de quatre-vingts ans. Sa vie fut écrite par Théodoric, religieux bénédictin, quelque trente ans après sa mort, sur les mémoires d'un autre religieux nommé Godefroi, auxquels il ajouta les révélations et les miracles. L'Église honore la sainte le jour de sa mort [3].

[1] Voir cette Vie au 15 mai. — [2] T. II, p. 366 et seq.— [3] *Acta* SS., 17 sept.

Le même jour, à Rome, sur le chemin de Tivoli, la fête de saint Justin, prêtre, qui, durant la persécution de Valérien et de Gallien, se rendit illustre en confessant la foi. Il enterra le corps du pape saint Xyste, ceux de saint Laurent, de saint Hippolyte et de plusieurs autres, et parvint à la gloire du martyre sous l'empereur Claude. — A Rome encore, les saints martyrs Narcisse et Crescentien. — En Phrygie, sainte Ariadne, martyrisée sous l'empereur Adrien. — En Angleterre, les saints martyrs Socrate et Étienne. — A Nyon, les saints martyrs Valérien, Maigrin et Gordien. — A Autun, saint Flocel, jeune enfant, qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Antonin et le président Valérien, fut mis en pièces par les bêtes, et obtint la palme du martyre. — A Liége, saint Lambert, évêque de Mastricht, qui, par un transport de zèle, ayant repris les abus qui se commettaient à la cour, fut mis à mort par des scélérats, et entra dans le ciel pour y vivre éternellement. — A Saragosse en Espagne, le bienheureux Pierre d'Arbues, premier inquisiteur de la foi dans le royaume d'Aragon, qui, à cause de son zèle pour la foi catholique dans l'exercice de sa charge, ayant été cruellement massacré par les juifs relaps, reçut la palme du martyre.— Le même jour, sainte Agathoclie, servante d'une femme païenne : sa maîtresse l'ayant souvent maltraitée et fouettée pour l'engager à renier Jésus-Christ, on la mena enfin devant le juge, qui la fit cruellement déchirer à coups de verges; persévérant constamment à confesser la foi, elle fut jetée dans le feu, après avoir eu la langue coupée. — A Cordoue, sainte Colombe, vierge et martyre. — A Milan, le décès de saint Satyre, confesseur, dont saint Ambroise, son frère, rapporte les grands mérites dans ses écrits. — A Rome, sainte Théodore, femme de qualité, qui, durant la persécution de Dioclétien, s'appliquait avec zèle au service des saints martyrs.

XVIII^e JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT MÉTHODIUS,

ÉVÊQUE DE TYR.

SAINT PAMPHILE,

PRÊTRE DE CÉSARÉE EN PALESTINE,

AINSI QUE D'AUTRES MARTYRS DU MÊME TEMPS.

Les deux plus illustres martyrs de ces contrées sous la persécution de Maximin furent saint Pamphile, prêtre de Césarée, et saint Méthodius, évêque de Tyr.

Pamphile était né à Béryte en Phénicie, d'une famille considérable. Il y passa les premières années de sa jeunesse, appliqué à l'étude des sciences, où il se rendit très-habile. Il exerça même dans cette ville les premiers emplois de la magistrature ; mais enfin il quitta tout pour s'appliquer uniquement à l'étude des Ecritures saintes. Il fit pour cela le voyage d'Alexandrie, où il prit les leçons du prêtre Piérus, grand philosophe, grand théologien, qui, pour son érudition universelle, fut appelé le jeune Origène. Revenu à Césarée en Palestine, Pamphile y fut ordonné prêtre. Bientôt on le considéra comme le principal ornement de cette église, autant par sa sainteté que pour sa doctrine. Sa vie se passait dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, principalement de l'humilité, qui lui faisait cacher les autres, de la charité à distribuer ses biens aux pauvres, de la générosité à servir son prochain. Il avait une ardeur si grande pour les sciences et les livres, qu'il monta dans Césarée une bibliothèque des meilleurs ouvrages des anciens. On y compta près de trente mille volumes. Il en faisait venir de tous les côtés. Entre ceux qu'il recherchait avec le plus de soin, étaient ceux d'Origène. Il en transcrivit la plus grande partie de sa main. Outre les dépenses qu'il faisait pour sa bibliothèque, il achetait encore des exemplaires de l'Écriture sainte en grande quantité, et il en faisait des présents à tous ceux qu'il voyait portés à la lecture. Il s'appliquait surtout

à ce que le texte de la Bible fût extrêmement correct. Au milieu de ces travaux, il tenait encore une école publique de théologie chrétienne.

Plus d'un martyr sortit de cette école, entre autres deux frères, Appien et Edèse. Le premier, après avoir souffert d'horribles tortures à Césarée, fut jeté dans la mer à demi mort. Aussitôt il s'éleva une si forte tempête, non-seulement sur la mer, mais dans l'air, que la terre et toute la ville en fut ébranlée ; et la mer, comme ne pouvant porter le corps du martyr, le jeta devant les portes de la ville. Tous ceux qui étaient alors à Césarée furent témoins de cette merveille, entre autres Eusèbe, qui la raconte. Edèse endura une mort semblable en Egypte. Urbain était alors gouverneur de la Palestine. Dans la multitude des chrétiens qu'il condamna aux fers, aux mines, aux tourments, à la mutilation, à la mort, il fit surtout arrêter le prêtre Pamphile. Il espérait que la chute de cet homme célèbre entraînerait beaucoup d'autres. Il n'omit donc rien pour le porter à sacrifier aux dieux. Le voyant également insensible à ses promesses et à ses menaces, il eut recours aux tourments et lui en fit souffrir des plus cruels. La patience du martyr irrita encore la cruauté du juge. Enfin, après lui avoir fait déchirer les côtés avec des ongles de fer, longtemps et à diverses reprises, et l'avoir mis à deux doigts de la mort par la perte de son sang, il le fit porter dans la prison pour tâcher de prolonger son martyre. Son dessein était de le torturer de nouveau, lorsque ses plaies seraient fermées. Il n'en eut pas le temps. Dans une seule nuit il perdit toute la faveur qu'il avait auprès du césar Maximin, dont il avait été jusqu'alors l'ami, le compagnon et le principal ministre. Par un ordre venu tout à coup, il se vit dépouillé en un instant de toutes ses dignités, abandonné de ses gardes, chassé honteusement de son palais, traîné dans les rues avec mille indignités ; et, après avoir été exposé pendant quelque temps au mépris et aux insultes de la populace, à qui ses violences et ses débauches l'avaient rendu odieux et devant laquelle il s'humiliait alors bassement, il eut la tête coupée au milieu de la ville même où il avait exercé tant de cruautés. Son successeur, Firmilien, n'en fut pas moins cruel et aura le même sort [1].

[1] Eusèbe, Ruinart. *Acta SS.* Tillemont.

Saint Pamphile resta deux ans en prison. Un de ses disciples, l'historien Eusèbe, y était enfermé avec lui. Ils composèrent dans cet intervalle l'apologie d'Origène, contre ceux qui combattaient la doctrine de ce grand homme par malignité ou par ignorance, et qui condamnaient ses écrits sans les avoir lus ou compris. L'ouvrage était divisé en cinq livres, auxquels Eusèbe ajouta plus tard un sixième. Il était dédié aux confesseurs qui travaillaient dans les carrières de la Palestine, et dont plusieurs s'étaient laissé prévenir contre Origène et ses amis. Les six livres se voyaient encore en leur entier du temps de Photius, au neuvième siècle ; il ne nous est parvenu que le premier, de la version latine de Rufin. Nous en avons résumé la substance dans l'histoire de l'Église, lorsque nous avons parlé de la doctrine d'Origène.

Dès son vivant, cet homme extraordinaire avait eu des saints pour lui et des saints contre lui. La même chose lui arrive après sa mort. Tandis que le martyr Pamphile écrit pour le justifier, un autre martyr écrit pour le réfuter. C'était saint Méthodius, évêque de Tyr.

D'abord évêque de la ville d'Olympe en Lycie, et probablement aussi de Patare, qui pouvait être unie à Olympe, il fut transféré à Tyr, et succéda, d'après ce qu'on croit, à saint Tyrannion, qui souffrit le martyre sous Dioclétien. Méthodius fut d'abord grand admirateur d'Origène ; mais quand il vit les conséquences impies que quelques-uns tiraient de certains de ses principes sur la résurrection, il écrivit un ouvrage à ce sujet, pour réfuter et les principes et les conséquences. Et il faut convenir que l'article sur lequel Origène est le plus faiblement justifié dans l'apologie de saint Pamphile, est celui de la résurrection de la chair. L'ouvrage de saint Méthodius n'est point venu jusqu'à nous ; mais saint Épiphane nous en a conservé un très-long fragment, qui justifie pleinement les éloges que les anciens ont donnés à la beauté de son esprit et à l'élégance de son style.

C'était une idée d'Origène ou des origénistes, que nos corps sont une prison, où notre âme a été enchaînée pour avoir péché dans une vie précédente ; que ce sont les tuniques de peau dont Dieu revêtit nos premiers parents après leur chute, et qu'il faut déposer par la mort pour être délivrés du péché et retourner à la première vie bienheureuse. Saint Méthodius fait voir, avec beau-

coup de finesse et de sagacité, que ces idées sont contraires, non-seulement à l'Ecriture, mais encore à elles-mêmes. « Si Adam et Ève, encore innocents, n'avaient point de corps, comment le premier dit-il à la seconde : Voici l'os de mes os, et la chair de ma chair? Si Adam et Eve ont péché avant d'avoir un corps, comment pouvez-vous dire que le corps est la cause de tous les maux, et supposer que par elle-même l'âme est impeccable? La prison est-elle cause de la scélératesse des criminels qu'on y renferme? n'en est-elle pas plutôt la punition, le remede, l'obstacle? Si notre corps est ainsi la prison de notre âme, il méritera, non pas d'être privé de la résurrection, mais d'y avoir la part principale. Si l'homme ressuscité ne doit pas avoir un corps de chair, comment le Christ ressuscité dit-il a ses apôtres : Palpez-moi, et voyez; car un esprit n'a pas de chair et d'os, comme vous voyez que j'ai? La vérité est que l'homme n'est pas l'âme seule, mais un composé de l'âme et du corps; que le corps est un instrument de bien et de mal, suivant le libre arbitre de l'âme, qui en est la vraie cause. Le péché originel est comme un arbrisseau vivace qui a implanté ses racines entre les pierres d'un temple : on a beau couper les rejetons, la racine cachée entre les pierres repousse toujours; pour en délivrer le temple tout a fait, il faut le démolir pierre par pierre, et le reconstruire à neuf. C'est ce que Dieu fait par la mort et la résurrection. Le péché originel est encore comme une dégradation faite à une belle statue de bronze : que le statuaire y mette une piece, le défaut paraîtra toujours; pour le faire disparaître, il brise la statue et la refond à neuf, sur le dessin primitif. La résurrection est cette refonte[1]. »

Outre son *Traité de la Résurrection*, Méthodius écrivit encore, contre les origénistes, un *Traité du libre Arbitre* et un autre *Des Créatures*. Il ne nous en reste que des fragments. Le saint évêque y démontre que la matière n'est point coéternelle à Dieu, qu'elle n'est point la cause du mal, mais que le mal vient de la libre volonté de la créature. Comme l'historien Eusèbe était grand partisan d'Origene, il ne dit pas un mot dans son histoire ni de saint Méthodius ni de ses écrits; ce n'est pas le seul exemple de sa partialité. Le saint évêque a pareillement été oublié par Fleury et ses co-

[1] *Apud Epiph. Hæres.* 64.

pistes. Il écrivit encore deux livres contre Porphyre, ainsi qu'un autre *De la Pythonisse*, et un autre *Des Martyrs*. Mais de tous ses ouvrages, nous n'avons qu'un seul en entier : c'est son *Banquet des Vierges*. Par sa forme de dialogue, l'élévation des pensées et une certaine poésie de style, il peut être comparé aux plus beaux dialogues de Platon.

Ce sont dix vierges, convives d'Arété ou la Vertu, qui parlent l'une après l'autre de l'excellence de la virginité et des moyens de la conserver pure. La virginité est la fleur de l'Eglise, elle en est les prémices. Il faut pour cela des naturels généreux, et qui, marchant sur la terre, s'élèvent jusqu'au ciel. Aussi la virginité ne fut-elle point révélée à l'enfance du monde. Les patriarches pouvaient avoir plusieurs femmes. Salomon, au livre de la *Sagesse*, fait l'éloge de la chasteté volontaire ; mais il ne se trouve ni juste ni prophète qui ait loué et choisi la virginité. La promulgation de cette doctrine était réservée au Seigneur, qui devait être le prince des vierges, comme il est le prince des prêtres, des prophètes et des anges. Tel nous le montre saint Jean dans son Apocalypse, au milieu des cent quarante-quatre mille, qui ont été rachetés de la terre. Cependant la prééminence de la virginité n'ôte rien à la sainteté du mariage. La lune, quoique plus brillante, n'éclipse pas pour cela les étoiles. De ce que le miel est plus doux, il ne s'ensuit pas que le reste soit amer. Avec les fleurs de la virginité, l'Eglise se couronne encore des fleurs de la chasteté conjugale. Ainsi la vierge qui se marie fait bien ; mais celle qui ne se marie pas fait mieux. Elle est, sous la loi nouvelle, ce que le nazaréat était sous la loi ancienne. Le nazaréen s'abstenait de toute liqueur enivrante ; la vierge s'abstient plus encore de toute passion enivrante. Ce serait peu pour elle de conserver la pureté de son corps, si elle laisse vaincre son cœur à la légèreté et à la parure. Elle est dans l'Eglise ce que l'autel des parfums était dans le tabernacle du témoignage : autel de bois incorruptible, revêtu d'or, placé devant l'arche sainte, où le pontife n'offrait à Dieu ni chair ni sang, mais le parfum des plus précieux aromates. Dans la parabole des dix vierges, il y en a cinq qui sont appelées folles, pour avoir négligé de rendre leur virginité parfaite, car il y a une certaine virginité de la vue, de l'ouïe, ainsi que des autres sens. Que dirons-nous encore ? Le Verbe de Dieu lui-même ne fait-il

pas l'éloge de la virginité dans le *Cantique des Cantiques*? N'est-ce pas d'elle qu'il dit : Comme un lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles d'Adam? Il la compare au lis à cause de sa pureté, de son parfum, de sa douceur, de son éclat. C'est elle cette épouse unique, à laquelle il s'unit de l'union la plus intime. La mère qui enfante les vierges, c'est l'Eglise, cette femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Les filles doivent apprendre de leur mère à fuir les embûches du dragon, ou à lui écraser la tête. La fête des tabernacles était une image de la résurrection. Les enfants d'Israël y habitaient sous des tentes de feuillage, où ils se livraient à la joie et aux festins. A la résurrection, Dieu même relèvera nos tentes, c'est-à-dire nos corps. Les rameaux de verdure qui doivent les orner, sont les vertus chrétiennes parmi lesquelles la virginité resplendira par-dessus toutes les autres. C'est en habitant sous des tentes que les enfants d'Israël sont entrés dans la terre promise ; c'est avec les tentes ressuscitées de nos corps, que nous-mêmes nous entrerons dans le ciel.

Après que les convives d'Aréte eurent développé ces pensées, ainsi que d'autres, Aréte elle-même conclut que beaucoup faisaient profession de pureté, mais que peu la gardaient d'une manière parfaite. Car pour être parfaitement vierge, ce n'est pas tout de conserver la pureté du corps, il faut encore conserver son âme pure de toute passion, entre autres de la vaine gloire, de l'ambition, de l'avarice ; il faut joindre à la virginité ses autres compagnes, la charité et la miséricorde. Tout l'entretien se termine par un cantique admirable sur l'excellence de la pureté et sur les justes qui en ont donné l'exemple, parmi lesquels Judith et Susanne [1].

Méthodius souffrit le martyre vers la fin de la persécution, l'an 312 ou 313. Pamphile avait eu la même gloire dès l'an 309, avec douze autres. Le gouverneur Firmilien, qui présidait à leurs supplices, fit mourir un de ses propres officiers, nommé Théodule, qu'il considérait le plus, tant à cause de sa fidélité inviolable, qu'à cause de son grand âge ; car il était bisaïeul et voyait la troisième génération de ses enfants. Son crime, comme celui de quelques

[1] Combefis. *Auctuar. Et opera S. Method.*

autres, était d'avoir témoigné de l'amitié aux martyrs ; mais Firmilien en fut plus irrité, parce qu'il était de sa famille, et il le fit mettre en croix, tandis que la plupart des autres finirent par le glaive.

Le césar Maximin Daïa présidait souvent lui-même à ces exécutions. A Césarée, pour célébrer sa propre naissance, il fit déchirer par une ourse, et ensuite jeter à la mer, le martyr Agapius. Ce qui le portait à persécuter ainsi les chrétiens, c'est qu'il était fort adonné à la magie ; il n'osait entreprendre la moindre chose sans consulter les oracles et les devins. Il fit réparer dans toutes les villes les temples d'idoles, établit partout des sacrificateurs et un pontife dans chaque province, avec une compagnie d'officiers et de gardes, et une grande autorité dans l'Etat. Il donnait des dignités et de grands priviléges aux enchanteurs et aux magiciens, les regardant comme des hommes pieux et aimés des dieux. Il accabla les provinces où il commandait d'exactions extraordinaires, et enleva à plusieurs riches leurs anciens patrimoines. Le vin le mettait en fureur, et il donnait, étant ivre, des ordres dont il se repentait à jeun. Son exemple excitait les soldats et les gouverneurs des provinces au luxe et à la débauche. Par toutes les villes où il passait, il corrompait les femmes et enlevait des filles ; mais il y eut des chrétiennes qui préférèrent la mort à cette infamie. Une femme d'Alexandrie, entre les autres, lui résista courageusement. Elle était noble, riche et savante ; car ce n'était point une chose extraordinaire de voir en cette ville-là des femmes instruites des lettres humaines et de la philosophie ; et à ces marques, quelques-uns ont cru que c'était l'illustre sainte Catherine. Quoiqu'elle demeurât invincible aux poursuites de Maximin, il ne put se résoudre à la faire mourir ; il se contenta de lui ôter tout son bien et de l'envoyer en exil [1].

Les déserts se peuplaient ainsi de martyrs et de confesseurs. D'autres saints s'y retiraient d'eux-mêmes. C'était, ce que le paganisme n'avait jamais vu, une multitude de vrais philosophes, c'est-à-dire amateurs pratiques de la véritable sagesse. On les connaît sous le nom d'anachorètes, de moines, de cénobites. Dans le fait, ils réalisaient le portrait idéal que la philosophie grecque

[1] Euseb. et Lact.

avait conçu du sage : être insensible aux choses de ce monde; n'être point susperstitieux, ou, comme disaient les Grecs, n'avoir pas peur des démons, mais s'élever à Dieu pour lui devenir semblable par la contemplation de ses perfections infinies et l'imitation de sa providence ; en un mot, être un saint, pour parler comme le philosophe de la Chine. Toute la différence qu'il y a des philosophes du paganisme aux moines du christianisme , c'est que les premiers s'appliquaient à bien dire, et que les seconds faisaient encore mieux que les autres ne disaient.

SAINT JOSEPH DE CUPERTINO,

FRANCISCAIN.

Joseph Désa, naquit le 17 juin 1603, à Cupertino, petite ville du diocèse de Nardo, entre Brindes et Otrante. Ses parents étaient pauvres, mais vertueux. On le surnomma depuis de Cupertino, du lieu de sa naissance. Sa mère l'éleva dans de grands sentiments de piété; mais elle usait de beaucoup de sévérité, et le punissait rigoureusement pour les moindres fautes, afin de l'accoutumer par là à une vie dure et pénitente. Il montra dès son enfance une ferveur extraordinaire, et tout annonçait en lui qu'il goûtait déjà la douceur des consolations célestes. Il était fort assidu au service divin; et dans un âge où l'on ne respire que le plaisir, il portait un rude cilice, et macérait son corps par diverses austérités. On lui fit apprendre le métier de cordonnier, qu'il exerça quelque temps.

Mais lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, il se présenta pour être reçu chez les Franciscains conventuels, où il avait deux oncles distingués dans l'ordre. On le refusa néanmoins, parce qu'il n'avait point fait d'études. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'entrer chez les Capucins en qualité de frère convers. Mais on le renvoya après huit mois de noviciat, comme incapable de répondre à sa vocation. Loin de se rebuter, il persista toujours dans la résolution où il était d'embrasser l'état religieux.

Enfin les Franciscains conventuels, touchés de compassion, le

reçurent dans leur couvent *della Grotella*, ainsi appelé d'une chapelle souterraine, dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. Ce couvent était tout auprès de Cupertino. Le saint ayant fait son noviciat avec beaucoup de ferveur, prononça ses vœux, et fut reçu comme frère convers parmi les oblats du tiers ordre. On l'employa d'abord aux plus vils emplois de la maison, et il s'en acquitta avec une parfaite fidélité. Il redoubla ses jeûnes et ses austérités; il priait continuellement, et ne dormait que trois heures dans la nuit. Son humilité, sa douceur, son amour pour la mortification et la pénitence lui attirèrent une telle vénération, que dans le chapitre général tenu à Altamura en 1625, il fut décidé qu'on le recevrait parmi les religieux de chœur, afin qu'il pût se préparer aux saints ordres.

Joseph demanda à faire un second noviciat, après lequel il s'éloigna plus que jamais de la compagnie des hommes, pour s'unir à Dieu d'une manière encore plus intime par la contemplation. Il se regardait comme un grand pécheur, et s'imaginait qu'on ne lui avait donné l'habit religieux que par charité. Sa patience lui fit supporter en silence et avec joie de sévères réprimandes pour des fautes qu'il n'avait pas commises. Il portait l'obéissance jusqu'au point d'exécuter sans délai ce qu'on lui commandait de plus difficile. Tant de vertus le rendirent l'objet d'une admiration universelle. Ayant été ordonné prêtre en 1628, il célébra sa première messe avec des sentiments de foi, d'amour et de respect qu'on ne pourrait exprimer. Il choisit une cellule écartée, qui était sombre et peu commode. Souvent il allait prier dans des oratoires peu fréquentés, afin de se livrer plus librement à son attrait pour la contemplation. Il se dépouilla de tout ce qui lui était accordé par la règle; et quand il se vit dans un dénûment général, il dit, prosterné devant son crucifix : Me voilà, Seigneur, dépouillé de toutes les choses créées ; soyez, je vous en conjure, mon unique bien ; je regarde tout autre bien comme un vrai danger, comme la perte de mon âme.

Après avoir reçu la prêtrise, il passa cinq années sans manger de pain et sans boire de vin; il ne se nourrit pendant ce temps que d'herbes et de fruits secs : encore les herbes qu'il mangeait les vendredis étaient-elles si dégoûtantes, que lui seul pouvait y toucher. Son jeûne était si rigoureux en carême, que pendant sept

années il ne prit aucune nourriture que les jeudis et les dimanches, à l'exception de la sainte eucharistie qu'il recevait tous les jours. Les matins, son visage paraissait pâle ; il devenait frais et vermeil après la communion. Il avait tellement contracté l'habitude de ne point manger de viande, que son estomac ne pouvait plus la supporter. Son zèle pour la mortification lui faisait inventer plusieurs instruments de pénitence. Il fut éprouvé pendant deux ans par des peines intérieures qui le tourmentaient extraordinairement. Le calme succéda enfin à l'orage.

Le bruit s'étant répandu qu'il avait des ravissements et qu'il opérait des miracles, le peuple le suivit en foule pendant qu'il voyageait dans la province de Bari. Un vicaire général en fut offensé, et en porta ses plaintes aux inquisiteurs de Naples. Joseph eut ordre de paraître. Mais les chefs d'accusation ayant été examinés, il fut déclaré innocent, et renvoyé. Il célébra la messe à Naples dans l'église de Saint-Grégoire l'Arménien, qui appartenait à un monastère de religieuses. Le sacrifice achevé, il fut ravi en extase, comme plusieurs témoins oculaires l'attestèrent dans le procès de sa canonisation. Les inquisiteurs l'envoyèrent à Rome à son général. Il en fut reçu avec dureté, il eut ordre ensuite de se retirer au couvent d'Assise. Joseph en ressentit une grande joie, à cause de la dévotion qu'il avait pour le saint patriarche de son ordre. Le gardien d'Assise le traita aussi avec dureté. Sa sainteté éclatait de plus en plus, et les personnes les plus qualifiées témoignaient un ardent désir de le voir. Il arriva à Assise en 1639, et y resta treize ans. Il eut au commencement beaucoup de peines intérieures et extérieures à souffrir. Son supérieur l'appelait souvent hypocrite, et montrait une grande rigueur à son égard. D'un autre côté, Dieu parut l'avoir abandonné ; ses exercices étaient accompagnés de sécheresses et d'aridités qui le désolaient. Les fantômes impurs que lui représentait son imagination, joints aux tentations les plus terribles, le jetèrent dans une mélancolie si profonde, qu'il n'osait presque plus lever les yeux. Son général, informé de la triste situation où il était, le fit venir à Rome ; et après l'y avoir retenu trois semaines, il le renvoya au couvent d'Assise.

Le saint, en allant à Rome, sentit revenir les consolations célestes, qui lui lui furent départies dans la suite avec plus d'abondance que jamais. Au seul nom de Dieu, de Jésus ou de Marie,

il était comme hors de lui-même; il s'écriait souvent : « Daignez, ô mon Dieu! remplir et posséder tout mon cœur! Puisse mon âme être affranchie des liens du corps, et être unie à Jésus-Christ! Jésus, Jésus, attirez-moi à vous, je ne puis plus rester sur la terre! » On l'entendait souvent exciter les autres à la divine charité, en leur disant : « Aimez Dieu; celui dans lequel règne cet amour est riche, quoiqu'il ne s'en aperçoive pas. » Ses ravissements étaient aussi fréquents qu'extraordinaires. Il en eut même plusieurs en public, dont un grand nombre de personnes de la plus haute qualité furent témoins oculaires, et dont ils attestèrent depuis la vérité avec serment. On compte parmi ces témoins Jean-Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre. Ce prince, qui était luthérien, fut si frappé de ce qu'il avait vu, qu'il abjura l'hérésie et rentra dans le sein de l'Église catholique. Joseph avait aussi un talent singulier pour convertir les pécheurs les plus endurcis, et pour tranquilliser les âmes qui avaient des peines intérieures. Il avait coutume de dire aux personnes scrupuleuses qui s'adressaient à lui : « Je ne veux ni scrupules ni mélancolie; que votre intention soit droite, et ne craignez rien. » Il expliquait les plus profonds mystères de la foi avec une grande clarté, et les rendait en quelque sorte sensibles. Il devait les connaissances sublimes qu'on remarquait en lui aux communications intimes qu'il avait avec Dieu dans la prière.

La prudence qu'il faisait paraître dans la conduite des âmes attirait auprès de lui un grand concours de monde, et même des cardinaux et des princes. Il prédit à Jean-Casimir, fils de Sigismond III, roi de Pologne, qu'il régnerait un jour pour le bien des peuples et la sanctification des âmes. Il lui conseilla de ne s'engager dans aucun ordre religieux. Ce prince étant depuis entré chez les Jésuites, y fit les vœux des écoliers de la société; même il fut déclaré cardinal par le pape Innocent X en 1646. Joseph le dissuada de la résolution où il était de recevoir les ordres sacrés. La prédiction du saint s'accomplit. Uladislas, fils aîné de Sigismond, étant mort en 1648, Jean-Casimir fut élu roi de Pologne. Il abdiqua depuis la couronne, et se retira en France, où il mourut en 1672. C'est ce prince qui a fait connaître lui-même toutes les circonstances du fait qui vient d'être rapporté.

Les miracles de saint Joseph de Cupertino n'étaient pas moins

éclatants que les autres faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu. Plusieurs malades durent leur guérison à ses prières.

Ayant été pris de la fièvre à Osimo, le 10 août 1663, il prédit que sa dernière heure approchait. La veille de sa mort, il se fit administrer le saint viatique. Il reçut ensuite l'extrême-onction. On l'entendit souvent répéter ces aspirations que lui inspirait son cœur brûlant d'amour : « Je désire que mon âme soit délivrée des liens de mon corps, pour être réunie à Jésus-Christ. Grâces, louanges soient à Dieu ! que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Jésus crucifié, recevez mon cœur, allumez-y le feu de votre amour. » Il expira le 18 septembre 1663, à l'âge de soixante ans trois mois. On exposa son corps dans l'église, et toute la ville vint le visiter avec respect ; il fut ensuite enterré dans la chapelle de la Conception. L'héroïsme de ses vertus ayant été prouvé, et la vérité de ses miracles constatée, il fut béatifié par Benoît XIV en 1753, et canonisé par Clément XIII en 1767. Clément XIV a fait insérer l'office de ce saint dans le bréviaire romain [1].

Le même jour, la fête de saint Méthode, premièrement évêque d'Olympe en Lycie, puis de Tyr, très-célèbre par l'élégance de son style et par sa science, qui, comme l'écrit saint Jérôme, reçut la couronne du martyre à Négrepont en Grèce, sur la fin de la dernière persécution. — Dans le diocèse de Vienne, saint Ferréol, martyr, qui, tout élevé qu'il était à la dignité de tribun, fut néanmoins arrêté par le très-impie président Crispin, et cruellement fouetté, ensuite chargé de chaînes, puis enfermé dans un ténébreux cachot, d'où il sortit bientôt après, Dieu ayant permis que ses liens se brisassent, et que les portes de la prison s'ouvrissent d'elles-mêmes ; mais il fut repris par ceux qui le poursuivaient, et obtint la palme du martyre par la perte de sa tête. — Le même jour, sainte Sophie et sainte Irène, martyres. — A Milan, saint Eustorge, premier de ce nom, évêque, célèbre par l'éloge que saint Ambroise a fait de son mérite. — A Gortyne en Crète, saint Euménе, évêque et confesseur.

[1] Godescard, 18 sept.

XIX^e JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT THÉODORE,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY,

ET AUTRES SAINTS MOINES D'ANGLETERRE.

Les Anglais ayant été convertis par des moines, il se forma dans leur pays un grand nombre de monastères, où la piété fleurit longtemps. Des personnes de toute qualité, même des princes et des rois, venaient s'y consacrer à Dieu. Les moines de l'Orient, tels que ceux de l'Égypte, s'adonnaient presque uniquement à la contemplation ; les moines de l'Occident, en particulier ceux d'Angleterre, joignaient ensemble la vie contemplative et la vie active. Après avoir consacré une partie du jour et de la nuit à chanter les louanges de Dieu et à méditer sa loi, ils employaient le reste à des œuvres extérieures ; les uns enseignaient les enfants qu'on leur envoyait ; les autres apprenaient, par leur exemple, aux nouveaux chrétiens à défricher leurs landes, à mieux cultiver leurs champs, à mieux bâtir leurs maisons, mais surtout à élever des églises plus solides et plus commodes, les orner de peintures et de tableaux édifiants. Saint Benoît Biscop, de grand seigneur devenu moine et abbé, fit jusqu'à cinq fois le voyage de Rome, et pour s'instruire et pour en amener des hommes habiles dans le chant et dans les cérémonies de l'Église, et même des architectes et des peintres, avec des tableaux. Ces hommes de Dieu se faisaient tout à tous, pour les gagner et les attacher tous à Jésus-Christ.

Dans le même temps, vers 668, deux rois anglais prièrent le pape Vitalien de leur envoyer pour archevêque de Cantorbéry un homme qui eût une grande connaissance des cérémonies et de la discipline de l'Église, afin de pouvoir en instruire le clergé d'Angleterre.

Le saint Pape, qui cherchait un homme digne et capable, fit venir du monastère de Niridan, près de Naples, l'abbé Adrien, Africain de nation, bien instruit dans les saintes lettres, ainsi que

dans la discipline tant ecclésiastique que monastique, et qui savait parfaitement le grec et le latin. Adrien dit qu'il était indigne de cette dignité, mais qu'il pouvait indiquer un homme dont la doctrine et l'âge convenaient mieux à l'épiscopat. C'était un moine nommé André, qui effectivement en fut jugé digne par tous ceux qui le connaissaient ; mais ses infirmités corporelles empêchèrent qu'on ne l'en chargeât. On recommença de presser Adrien de l'accepter. Il demanda du temps, espérant trouver encore un autre sujet.

Il y avait alors à Rome un nommé Théodore, né à Tarse en Cilicie, d'abord philosophe à Athènes, et ensuite moine. Il était très-instruit des lettres divines et humaines, en grec et en latin, de bonnes mœurs et vénérable par son âge ; car il avait soixante-six ans. Adrien, qui le connaissait, le présenta au Pape et obtint qu'il serait ordonné évêque, mais à condition qu'Adrien lui-même le conduirait en Angleterre ; car il savait comment il fallait faire ce voyage, ayant déjà deux fois été en Gaule. Le Pape voulait de plus qu'il travaillât avec Théodore à l'instruction des Anglais, et prit garde qu'il n'introduisît rien dans cette Église de contraire à la foi, comme faisaient quelquefois les Grecs. Saint Théodore étant ordonné sous-diacre, attendit quatre mois pour laisser croître ses cheveux, afin qu'on pût lui faire la couronne. Car les moines grecs se rasaient entièrement la tête, prétendant imiter en cela les apôtres saint Jacques et saint Paul. Enfin le pape saint Vitalien ordonna Théodore évêque, le dimanche 26 mars 668.

Saint Benoît Biscop se trouvait alors à Rome, où il venait d'arriver pour la troisième fois ; car, outre le premier voyage qu'il avait fait avec saint Wilfrid, il en fit un second dans lequel le prince Alfrid voulait l'accompagner, quand il en fut empêché par le roi Oswi, son père. Au retour de ce second voyage, Biscop vint à l'île de Lérins, reçut la tonsure et embrassa la discipline monastique. Après y avoir demeuré deux ans, il retourna à Rome, et ce fut alors que le pape Vitalien, connaissant à la fois sa noblesse, sa piété et son savoir, lui recommanda le nouvel évêque Théodore, et lui ordonna de quitter, par la considération d'un plus grand bien, le pèlerinage qu'il avait entrepris et de retourner en son pays, d'y conduire Théodore, de lui servir de guide et d'interprète. Biscop obéit à l'ordre du Pape et partit de Rome

pour l'Angleterre, avec l'évêque Théodore et le saint abbé Adrien, le 27 mai 668.

Étant arrivés par mer à Marseille, et de là par terre à Arles, ils rendirent les lettres du Pape à l'archevêque Jean, qui les retint chez lui jusqu'à ce qu'Ébroïn, maire du palais, leur eût donné la permission de continuer leur voyage. Quand ils l'eurent reçue, saint Théodore vint à Paris trouver l'évêque saint Agilbert, qui, ayant été longtemps en Angleterre, pouvait lui donner de bons renseignements. Il en fut très-bien reçu et demeura longtemps chez lui. Saint Adrien alla d'abord chez Emmon, archevêque de Sens, puis à Meaux chez saint Faron, et séjourna longtemps auprès d'eux ; car l'hiver qui approchait les obligeait à se tenir en repos. Egbert, roi de Cant, ayant appris que l'évêque qu'il avait demandé au Pape était en France, envoya au-devant de lui un seigneur de sa cour, qui, ayant obtenu la permission d'Ébroïn, l'emmena au port de Quentavie, plus tard Saint-Josse-sur-Mer. Théodore étant tombé malade, y demeura quelque temps; et, quand il commença de se porter mieux, il passa en Angleterre avec Benoît Biscop, et prit possession de son siége de Cantorbéry la seconde année après son ordination, le dimanche 27 mai 669. Il gouverna cette église vingt et un ans trois mois et vingt-six jours, et donna d'abord à Benoît le gouvernement du monastère de Saint-Pierre.

Adrien fut retenu quelque temps en France par Ébroïn, qui le soupçonnait d'être chargé de quelque commission de l'empereur pour les rois d'Angleterre contre le royaume des Francs. Mais ayant bien vérifié qu'il n'était chargé de rien de semblable, il lui permit de suivre Théodore, qui, quand il fut arrivé, lui donna le monastère de Saint-Pierre, après que Benoît l'eut gouverné deux ans. Car quand ils partirent de Rome, le Pape avait ordonné à Théodore de donner dans son diocèse, à Adrien, un lieu où il pût demeurer commodément avec les siens.

L'archevêque Théodore ayant pris possession de son église, parcourut toutes les provinces anglaises, accompagné de l'abbé Adrien. Il fut très-bien reçu et favorablement écouté, et établit partout un bon ordre de vie et l'usage de l'Église catholique dans la célébration de la Pâque. Ce fut le premier archevêque à qui toute l'Église des Anglais se soumit, et le principal auteur de cette

école célèbre, d'où sortirent depuis tant de grands hommes. Car comme Théodore et Adrien étaient instruits, non-seulement de la science ecclésiastique, mais encore des lettres humaines, ils assemblèrent un grand nombre de disciples qu'ils instruisaient tous les jours. Ils leur expliquaient l'Écriture sainte, et en même temps leur enseignaient l'astronomie, l'arithmétique ecclésiastique, c'est-à-dire le calcul pour trouver la Pâque, et la composition des vers latins. Plusieurs apprirent le latin et le grec aussi parfaitement que leur langue maternelle. Jamais la Bretagne n'avait vu de temps plus heureux depuis l'entrée des Anglais. Leurs rois étaient si braves qu'ils faisaient trembler toutes les nations barbares, et si chrétiens que tous leurs vœux étaient pour la joie céleste qui venait de leur être annoncée. Ceux qui voulaient s'instruire trouvaient facilement de savants maîtres, et le chant ecclésiastique, connu jusque-là dans le seul pays de Cant, commença à être enseigné dans toutes les églises des Anglais.

Théodore, dans ses visites, ordonnait des évêques aux lieux convenables, et avec leur secours corrigeait les imperfections. Comme il trouva le siége de Rochester vacant depuis longtemps, il y établit Putta, ordonné prêtre par saint Wilfrid. C'était un homme simple, mais bien instruit de la discipline de l'Église, et du chant romain qu'il avait appris des disciples de saint Grégoire [1].

Saint Théodore rétablit Wilfrid lui-même dans son siége d'York, et cassa l'ordination de Ceadda, son compétiteur, comme doublement irrégulière; car il avait été intrus en ce siége au préjudice de Wilfrid, et ordonné par des Anglais schismatiques. Ceadda lui dit : Si mon épiscopat n'est pas légitime, j'y renonce; je n'ai jamais cru en être digne, et ne l'ai accepté que par obéissance. Ainsi il se retira dans son monastère de Lestinghen. Mais Théodore et Wilfrid, touchés de son humilité, lui donnèrent l'évêché des Merciens, vacant par la mort de Jaruman. Saint Wilfrid lui donna même une terre nommée Leichfeld, c'est-à-dire champ des corps, à cause de la multitude des martyrs qui y avaient souffert du temps de Dioclétien. Le roi Wulfère avait donné cette terre à saint Wilfrid, pour y établir un siége épis-

[1] Voir Beda, l. IV, ainsi que les *Vies* de S. Wilfrid, *Act. Bened.*, t. IV, de S. Benoît Biscop, de S. Adrien, de S. Théod., *ibid.*, t. II, ainsi que les *Acta SS.*

copal, soit pour lui, soit pour un autre. Saint Wilfrid la donna donc à saint Ceadda, et saint Théodore et lui l'ordonnèrent évêque régulièrement par tous les degrés ecclésiastiques.

Quant à saint Benoît Biscop, qui avait accompagné saint Théodore en Angleterre, il contribua plus puissamment que personne à y implanter les lettres, les sciences et les arts. Après avoir cédé au saint abbé Adrien le monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry, il fit, vers l'an 670, un quatrième pèlerinage à Rome, et en rapporta un grand nombre de livres ecclésiastiques, qui lui avaient été partie vendus, partie donnés. En repassant à Vienne, il en retira encore plusieurs qu'il avait achetés et laissés chez ses amis.

Revenu en Angleterre, il raconta au roi Egfrid, des Northumbres, tout ce qu'il avait fait dans ses voyages pour le service de la religion, tout ce qu'il avait appris à Rome et ailleurs touchant la discipline ecclésiastique et monastique, et lui montra les livres et les reliques qu'il avait apportés. Le roi le prit en telle affection qu'il lui donna une terre de soixante-dix familles, c'est-à-dire de soixante-dix charrues, afin d'y bâtir un monastère en l'honneur de saint Pierre. Il le bâtit à l'embouchure de la rivière de Vire, d'où lui vint le nom de Viremouth, autrement, bouche de la Vire. C'était l'an 674.

Un an après, Benoît passa en Gaule et en emmena des maçons pour bâtir son église en pierre et la voûter à la romaine. Et comme il n'y avait pas encore en Bretagne d'ouvriers sachant fabriquer le verre, il en fit également venir de Gaule, et mit des vitres aux fenêtres de l'église et des autres bâtiments. C'est ainsi que les Anglais apprirent l'art de la verrerie. Il fit venir d'outre-mer tout ce qui était nécessaire pour le service de l'autel et de l'église, et qu'il ne pouvait trouver dans le pays, soit vases, soit ornements. Enfin, pour avoir ce qui ne se trouvait pas même en Gaule, il retourna une cinquième fois à Rome. Mais, avant ce dernier voyage, il fonda un autre monastère ; car le roi Egfrid, voyant le bon usage qu'il avait fait de la première terre, lui en donna une de quarante familles, en un lieu nommé Jarou, à deux lieues de Viremouth, pour y fonder un monastère en l'honneur de saint Paul. Le saint père Ceolfrid en fut le premier abbé, et ces deux monastères de Saint-Pierre et de Saint-Paul étaient tellement unis, que c'était comme une seule communauté. Benoît Biscop mit

aussi un abbé à Saint-Pierre, à cause de ses fréquents voyages, et ce fut saint Esterwin, son parent. Etant donc allé à Rome pour la cinquième fois, il en rapporta une multitude innombrable de livres de toutes sortes, et quantité de reliques. Il en apporta aussi plusieurs images des saints pour orner son église de Saint-Pierre. Il obtint du Pape (c'était saint Agathon, troisième successeur de saint Vitalien) un privilége, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du roi Egfrid, pour conserver la liberté de son monastère. Enfin, pour y établir le chant et les cérémonies romaines, il pria le Pape d'envoyer avec lui Jean, abbé de Saint-Martin de Rome et chantre de l'église de Saint-Pierre : ce que le Pape lui accorda [1].

Le pape Agathon chargea l'abbé Jean d'une commission plus importante, qui était de s'informer exactement quelle était la foi de l'église d'Angleterre, et d'en faire son rapport à Rome ; car le Pape voulait connaître l'état de cette province, aussi bien que des autres, principalement par rapport à l'hérésie des monothélites. L'abbé Jean emporta avec lui les actes du concile tenu à Rome sous le pape saint Martin. Quand il fut arrivé en Angleterre, il assista à un concile que l'évêque Théodore assembla au sujet de cette même hérésie, le 17 de septembre 680. Le lieu de ce concile se nommait Hertfeld. L'église d'Angleterre y fit une profession de foi, et déclara qu'elle recevait les cinq conciles généraux et le concile du pape saint Martin, anathématisant ceux qu'ils condamnaient, et recevant ceux qu'ils recevaient. On donna à l'abbé Jean un exemplaire de ce concile pour le porter à Rome. Lui, de son côté, donna à transcrire, dans le monastère de saint Benoît Biscop, le concile du pape saint Martin [2].

Il y laissa également par écrit l'ordre de la célébration des fêtes pour toute l'année, dont plusieurs prirent des copies, et y enseigna de vive voix le chant romain. Les plus habiles chantres venaient l'entendre de tous les monastères du pays, et plusieurs l'invitaient à venir chez eux. Enfin l'abbé Jean s'embarqua pour retourner à Rome ; mais peu de temps après qu'il eut passé la mer, il tomba malade et mourut. Ses amis firent porter son corps à Saint-Martin de Tours, où il fut enterré honorablement. Il y avait passé en venant ; car il avait une dévotion particulière à ce saint,

[1] *Acta Bened.*, t. II, p. 104. — [2] Beda, l. IV, c. XVIII.

dont son monastère de Rome portait le nom. Les moines l'y avaient reçu avec beaucoup de charité; ils l'avaient prié d'y repasser à son retour, et lui avaient même donné des personnes pour l'aider dans son voyage. Sa mort n'empêcha pas que la confession de foi des Anglais ne fût portée à Rome, et reçue avec grande satisfaction du Pape et de tous ceux qui la virent.

Saint Benoît Biscop orna ses deux monastères des images qu'il avait apportées de Rome. Au fond de l'église de Saint-Pierre, il mit celle de la Vierge et les douze apôtres ; à la muraille méridionale, les histoires de l'Évangile ; au côté septentrional, les visions de l'Apocalypse. De sorte qu'en entrant dans cette église, ceux-là même qui ne savaient pas lire, trouvaient de tous côtés des objets agréables et utiles, voyant Jésus-Christ et ses saints, et rappelant en leur mémoire la grâce de son incarnation ou la terreur de son dernier jugement. C'est ainsi qu'en parle un saint, le vénérable Bède, qui avait ces peintures devant les yeux. Benoît Biscop mit dans le monastère de Saint-Paul des images qui marquaient la concorde de l'ancien et du nouveau Testament. Par exemple, Isaac portant le bois de son sacrifice, et Jésus-Christ portant sa croix; le serpent d'airain, et Jésus-Christ crucifié.

C'est ainsi que les trois apôtres de la foi divine et de la civilisation humaine, saint Théodore, saint Adrien et saint Benoît Biscop, popularisaient l'une et l'autre parmi la nation anglaise. Le pape saint Vitalien, qui les y envoya, ne cessa point de les soutenir. Car Théodore lui ayant demandé la confirmation des priviléges de son église, le Pape lui adressa une lettre où, par l'autorité de saint Pierre, il lui reconnaît et lui confirme à perpétuité, sur toutes les églises dans l'île de Bretagne, tous les droits que son prédécesseur, saint Grégoire, avait accordés à saint Augustin, avec l'usage du pallium. Et, par la même autorité apostolique, il prononce contre les contrevenants la peine de déposition, s'ils sont évêques, prêtres ou clercs, et l'excommunication, s'ils sont laïques, fussent-ils rois ou princes, petits ou grands [1].

Saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, mourut l'an 690, âgé de quatre-vingt-huit ans, après vingt-deux ans d'épiscopat.

[1] *Acta SS.*, 19 sept. *Vit. S. Theod.*, p. 59. Malmesb. *De gest. Pontif. angl.*, 1, p. 206.

Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, avec ses prédécesseurs, et on honore sa mémoire le jour de sa mort, 19 de septembre. Les écoles qu'il établit avec ses amis saint Benoît Biscop, saint Adrien et saint Wilfrid, produisirent un grand nombre de saints et de savants, dont les uns se virent appelés plus tard à ressusciter les études presque tombées dans le reste de l'Europe, et les autres à convertir les nations encore barbares; tels que saint Willibrod, apôtre des Frisons; saint Boniface, apôtre de l'Allemagne; et Sigfrid, apôtre de la Suède.

Le même jour, à Pouzzoles en Campanie, les saints martyrs Janvier, évêque de Bénévent; Festus, son diacre, et Didier, lecteur; Sosie, diacre de l'église de Misène; Procule, diacre de l'église de Pouzzoles; Eutyche et Acuce, qui, après avoir langui en prison, chargés de chaînes, furent décapités sous l'empereur Dioclétien. Le corps de saint Janvier fut porté à Naples, et enterré avec beaucoup de magnificence dans l'église où l'on garde encore une fiole pleine de son sang, que l'on voit, lorsqu'on l'approche de son chef, se liquéfier et bouillonner comme s'il était encore tout frais. — A Nocéra, les saints Félix et Constance, martyrisés sous Néron. — En Palestine, trois évêques d'Égypte, les saints Pélée, Nil et Élie, qui, durant la persécution de Dioclétien, souffrirent pour Jésus-Christ la peine du feu avec plusieurs de leurs clercs. — Le même jour, les saints Trophime, Sabbace et Dorimédon, martyrisés sous l'empereur Probus. Sabbace, étant à Antioche, le préfet Attique le fit fouetter sans relâche, jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit : Trophime, qu'on avait envoyé à Synnade au président Pérennie, après avoir passé par de très-cruelles épreuves, fut décapité avec le sénateur Dorimédon. — A Cordoue, sainte Pompose, vierge, martyrisée sous la persécution des Arabes. — A Tours, saint Eustoche, évêque, homme d'une vertu remarquable. — Dans le diocèse de Langres, saint Seine, prêtre et confesseur. — A Barcelone en Espagne, la bienheureuse Marie de Cervellione, vierge, de l'ordre de la Merci, qui, à cause de l'assistance qu'elle donne à ceux qui l'invoquent, est vulgairement nommée Marie-du-Secours.

XX^e JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT AGAPET OU AGAPIT,

PAPE.

Le pape Jean étant mort le 26 avril 535, il eut pour successeur saint Agapit, Romain de naissance, et archidiacre de l'Eglise romaine. Le nouveau Pape fut ordonné le 4 de mai, et tint le Saint-Siége onze mois et dix-huit jours.

L'empereur Justinien ayant appris l'ordination de saint Agapit, lui envoya sa confession de foi, avec une lettre par laquelle il le priait de conserver dans les dignités ecclésiastiques les ariens convertis, et de faire son vicaire dans l'Illyrie, l'évêque de Justinianée, ville de Dardanie, que ce prince avait fait bâtir auprès du village où il était né[1]. Le Pape répondit à l'empereur par deux lettres différentes. Dans l'une, il approuve sa confession de foi, non pas, dit-il, que nous reconnaissions aux laïques l'autorité de la prédication; mais nous confirmons le zèle de votre foi, attendu qu'il est conforme aux règles de nos Pères. Cette confession, d'ailleurs, était la même que l'empereur avait déjà envoyée au pape Jean, et qui est insérée au code. Dans l'autre, il remercie Justinien des compliments de congratulation qu'il lui avait faits sur son élévation au pontificat, des présents qu'il avait envoyés à l'Église romaine, et le félicite lui-même sur ses victoires et ses conquêtes. Il loue aussi son zèle pour la réunion des ariens. Mais il lui représente qu'il ne doit ni ne peut rien faire contre les canons des Pères et les décrets du Siége apostolique, qui défend de promouvoir aux ordres les hérétiques réconciliés, et de les conserver dans le rang qu'ils occupaient avant leur réconciliation. Il ajoute que s'ils souhaitent d'embrasser sincèrement la vraie foi, ils doivent se soumettre aux règles de l'Église, et que, s'il leur reste de l'ambition, c'est une preuve que leur conversion n'est pas solide.

Justinien avait demandé que l'affaire d'Étienne de Larisse, qui

[1] Labbe, t. IV, 1788 et 9.

avait imploré la protection du Saint-Siége, sous le pontificat de Boniface, contre un jugement du patriarche Épiphane, fût terminée par les légats du Pape à Constantinople. Agapit promet d'en commettre l'exécution à ceux qu'il devait envoyer incesssamment en cette ville ; mais il déclare qu'il recevait dès lors à sa communion Achille, pour lequel l'empereur s'était employé. Vous excusez, dit-il, notre frère et coévêque Epiphane de l'avoir ordonné, parce que ç'a été par votre ordre. Mais Epiphane devait vous représenter lui-même ce qui était dû au respect du Siége apostolique, sachant avec quel zèle vous en défendez les priviléges. Il remet à l'envoi de ses nouveaux légats à Constantinople, de faire savoir sa résolution sur l'ordination d'Achille, qui avait été fait évêque de Larisse, à la place d'Etienne, et sur l'évêque de Justinianée, que l'empereur demandait pour vicaire du Saint-Siége dans l'Illyrie. Cette lettre est du 15 octobre 535. Il envoya en effet à Constantinople cinq évêques pour ses légats, savoir : Sabin de Canosse, Epiphane d'Eclane, Astère de Salerne, Rustique de Festule et Léon de Nole[1].

Mais il eut surtout une lettre qui causa au pape saint Agapit une joie sensible : ce fut la lettre synodale des évêques d'Afrique sur le rétablissement de leurs églises, délivrées enfin de l'oppression des Vandales. Dès le mois d'août 530, leur roi Hildéric avait été détrôné par Gilimer, qui devait lui succéder, comme le plus âgé de sa famille. Justinien, depuis longtemps lié d'amitié avec Hildéric, en entreprit la vengeance, et rompit l'alliance que l'empereur Zénon avait faite avec le roi Genséric. La septième année de son règne, l'an 533, il envoya donc en Afrique une flotte de cinq cents vaisseaux, sous la conduite de Bélisaire. Vers le milieu du mois de juin, la flotte étant sur le point de faire voile, l'empereur fit amener au rivage, devant le palais, le vaisseau amiral. Le patriarche Epiphane y monta ; et après avoir imploré la bénédiction du ciel, il y embarqua un soldat nouvellement baptisé, pour sanctifier cette grande entreprise. L'armée, composée de seize mille hommes choisis, dont six mille cavaliers, débarqua sans obstacle trois mois après son départ de Constantinople. Les Vandales ne s'attendaient à rien. Comme ils avaient démantelé toutes

[1] Labbe, t. IV. Agap., *Epist.* 1 et 4. *It.*, t. V, p. 11.

les places fortes, que leur domination ne les avait pas fait aimer des anciens habitants, et que, d'ailleurs, l'armée romaine, qui s'annonçait à ceux-ci comme leurs libérateurs, observait une exacte discipline, la conquête de l'Afrique s'opéra presque sans résistance. Au premier bruit du débarquement des Romains, Gélimer avait fait mourir Hildéric, qu'il tenait jusqu'alors en prison : il fit avancer des troupes, donna des ordres qui auraient pu être funestes aux Romains ; mais ils ne furent point exécutés avec assez d'ensemble, ou bien des circonstances imprévues les déconcertèrent; après quelques échecs, il perdit lui-même courage un des premiers. Enfin, l'armée romaine arriva près de Carthage, la veille de la fête de saint Cyprien, c'est-à-dire le 13 de septembre. C'était à l'entrée de la nuit. Ils trouvèrent les portes ouvertes. Les habitants avaient illuminé toutes les rues, pour célébrer leur délivrance, tandis que les Vandales, éperdus, se réfugiaient dans les églises, où pâles de frayeur, ils tenaient les autels embrassés. Pour recevoir la flotte romaine qu'on commençait à découvrir, on retira la chaîne qui fermait l'entrée du port. Cependant Bélisaire n'entra pas dans la ville, mais passa la nuit avec son armée à quelque distance, auprès d'une église de Saint-Cyprien, dont le lendemain on devait célébrer la fête. Pendant la journée, les prêtres ariens, se tenant assurés de la victoire, avaient paré l'église de ses plus riches ornements. Mais à la nouvelle de la défaite des Vandales, ils avaient pris la fuite, et Bélisaire trouva les catholiques déjà en possession de l'église, et qui achevaient de tout préparer.

Cependant sous le palais de Gélimer était un cachot ténébreux, où il plongeait quiconque lui déplaisait. Là étaient enfermés plusieurs marchands romains, accusés par le tyran d'avoir excité l'empereur à la guerre. Ce jour-là même, il avait prononcé leur sentence de mort. Le geôlier étant donc descendu au cachot, ils s'imaginèrent tous qu'il venait les conduire au supplice. Que me donnerez-vous, leur dit-il, si je vous rends la liberté? Tous lui répondirent qu'ils étaient prêts à lui abandonner ce qu'ils possédaient. Eh bien, ajouta-t-il, je ne vous demande ni or ni argent; jurez-moi seulement que vous m'aiderez de tout votre pouvoir, si je viens moi-même à être en péril. Quand ils lui en eurent fait serment, il leur apprit où en étaient les choses, et, ouvrant une fenêtre, leur fit voir au clair de la lune les vaisseaux romains qui

entraient dans le port. Après quoi, il sortit du cachot avec eux[1].

Après cette conquête, Justinien divisa l'Afrique en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la province de Carthage, la Byzacène, la Tripolitaine et la Sardaigne, qui fut jointe aux autres parce qu'elle avait appartenu aux Vandales. Il établit un préfet du prétoire résidant à Carthage, et ayant sous lui les gouverneurs particuliers de chaque province. Justinien leur recommandait de veiller à la conservation du pays, de traiter les habitants avec douceur, et de leur faire sentir la différence de l'humanité romaine et de la dureté vandale. Il répara plusieurs villes, et fit un grand nombre d'édifices considérables, entre autres des églises. Il en bâtit cinq dans la seule ville de Leptis, dont la plus belle était dédiée à la sainte Vierge. Il lui en bâtit aussi une à Septa, aujourd'hui Ceuta, sur le détroit de Gibraltar; une à Carthage et un monastère dans la même ville, à laquelle il donna le nom de Justinienne[2].

Cependant Réparat, qui avait succédé à Boniface dans le siége épiscopal de Carthage, convoqua un concile général d'Afrique, où l'on n'en avait point vu depuis cent ans, à cause que la plupart des évêques avaient été réduits en servitude par la violence des persécuteurs. Deux cent dix-sept évêques s'y rendirent, et s'assemblèrent dans la basilique de Fauste, où reposaient les reliques de plusieurs martyrs. Ils voulurent ainsi consacrer les prémices de leur liberté au Seigneur et au rétablissement de la discipline, qui avait beaucoup souffert pendant ces temps de trouble. Ils rendirent à Dieu de grandes actions de grâces; il n'y avait pas un de ces évêques qui ne pleurât de joie et de se voir enfin délivrés de l'oppression, et de voir un grand nombre d'hérétiques se convertir. On fit lire ensuite publiquement les canons de Nicée, et l'on examina de quelle manière on devait recevoir les évêques ariens qui embrassaient la foi catholique, s'il fallait les conserver dans leur rang d'honneur, ou leur accorder seulement la communion laïque. L'avis du concile était de ne pas les recevoir comme évêque; toutefois, avant de rien décider, les deux cent dix-sept Pères de cette vénérable assemblée résolurent, unanimement et sans discussion, de consulter d'abord le Siége apostolique. On députa

[1] Procop., *Vandal.*, l. I, c. xx. — [2] Procop., *Ædif.*, l. VI.

pour cet effet deux évêques, Caïus et Pierre, avec un diacre nommé Libérat, qui avait déjà été à Rome du temps de l'affaire des moines acémètes. On les chargea d'une lettre synodale, adressée au pape Jean, qui vivait encore, et dont elle fait un grand éloge. Le concile y demande, de plus, si l'on peut élever à la cléricature ceux qui, dans leur enfance, ont été baptisés par les ariens. Enfin, comme plusieurs évêques, pendant la domination des Vandales, avaient passé la mer, le concile prie le Pape de ne point recevoir à sa communion ceux qui ne prouveront point par des lettres des évêques d'Afrique, qu'ils ont été envoyés pour l'utilité des églises [1].

Cette lettre était écrite, les députés attendaient que l'hiver leur permît de s'embarquer, lorsqu'on apprit la mort de Jean II et l'ordination de saint Agapit. Réparat de Carthage joignit alors à la lettre synodale une seconde lettre particulière au nouveau Pontife, pour le féliciter de son élévation et lui recommander les intérêts de son église. Le pape saint Agapit répondit à l'une et à l'autre le 9 septembre 535. Il témoigna au concile la part que le Siége apostolique avait prise à leurs tribulations. Comme l'Église est partout un seul et même corps, les principaux membres y compatissaient chez nous. Votre affliction a toujours été la nôtre, et nous avons soupiré de vos gémissements. Il les loue ensuite de ce que, comme il convenait à de sages et doctes pontifes, ils n'avaient pas oublié la principauté apostolique, mais, pour avoir la solution des difficultés, s'étaient adressés à la Chaire de celui qui a reçu le pouvoir de lier et de délier. Quant au premier article de leurs demandes, qui regardait les évêques ariens convertis, il dit qu'il ne fallait point permettre qu'ils demeurassent dans les dignités ecclésiastiques, mais qu'il trouvait bon qu'on leur fît part des revenus de l'Église, établis pour la subsistance des clercs. Il répondit, sur le second article, qu'on ne devait élever à aucune dignité du clergé ceux qui quittaient l'arianisme pour s'unir à l'Église catholique, en quelque âge qu'ils aient été infectés des erreurs de cette secte. Il trouve bon encore qu'on les aide à subsister des revenus de l'Église, et qu'on exerce une prompte miséricorde envers tous ceux qui quittent l'erreur pour embrasser la foi véritable. A l'égard des clercs qui avaient passé la mer, il dit que

[1] Labbe, t. IV, 1755.

la précaution du concile devait être observée, comme nécessaire, afin de les obliger de demeurer dans leurs églises et de les empêcher d'être vagabonds. Il fit à Réparat une réponse particulière, où il le remercie affectueusement de ses félicitations, et lui rend tous les droits de métropolitain que la méchanceté de ses ennemis avait envahis : c'est pourquoi, en attendant qu'il puisse envoyer des légats, il lui enjoint de notifier à tous les rescrits de la Chaire apostolique sur l'observation des canons, afin que personne n'en pût ignorer [1]. Ces paroles sont remarquables, et méritaient bien d'être consignées dans une histoire de l'Eglise.

Pendant que le concile de Carthage était assemblé, Félicien, évêque de Ruspe, demanda comment il devait se comporter à l'égard du monastère fondé par saint Fulgence, son prédécesseur, et dont Fortunat était alors abbé. Félix, évêque de Zactare, répondit, au nom de l'assemblée, qu'il ne fallait rien changer à ce qui avait été ordonné dans un concile général sous l'archevêque Boniface de sainte mémoire, et que les monastères devaient jouir d'une pleine liberté aux conditions prescrites par les conciles, savoir : que les moines s'adresseraient à l'évêque diocésain pour l'ordination des clercs et la consécration des oratoires, sans qu'il puisse les assujettir à aucune charge ni servitude ecclésiastique, n'étant pas convenable que l'évêque établisse sa chaire dans aucun monastère ; que les moines devaient être sous la conduite et l'autorité de leur abbé ; que, l'abbé étant mort, ils en éliraient un autre eux-mêmes, sans que l'évêque puisse s'en attribuer le choix ; et que, s'il arrivait quelque difficulté à ce sujet, elle serait terminée par le conseil ou le jugement des autres abbés [2].

Le même concile envoya à Constantinople un diacre nommé Théodore, pour demander à l'empereur la restitution des biens et des droits des églises d'Afrique, que les Vandales avaient usurpés. Justinien donna, à cet effet, une loi du 1er août 535, adressée à Salomon, préfet du prétoire d'Afrique, qui porte : que toutes les terres usurpées sur les églises d'Afrique leur seraient restituées, à condition de payer les tributs, et que l'on rendra aussi les maisons et les ornements des églises ; que l'église de Carthage jouira de tous les droits accordés par les lois précédentes

[1] Labbe, t. IV, 1791 et 2. — [2] Labbe, t. IV, 1785.

aux églises métropolitaines, et qu'il ne sera permis ni aux ariens ni aux donatistes de tenir des assemblées, d'ordonner des évêques ou des clercs, de baptiser et de pervertir personne, ni d'exercer aucune charge publique.

La même année 535, Justinien fit encore plusieurs autres lois pour l'Église, sous le titre de Novelles, parce qu'elles étaient postérieures à la publication de son code. Il semblait qu'il voulût transformer en lois impériales tous les règlements des conciles et des Papes. Il y a les lois sur les ordinations et les devoirs des évêques, sur le nombre des clercs, sur les biens des églises, sur les fondations et le gouvernement des monastères, sur le noviciat et la profession des moines; enfin, après une loi sur la levée des tributs, il charge les évêques de veiller à son exécution, de signaler les magistrats qui feraient leur devoir et ceux qui ne le feraient pas, voulant que quand cette loi aurait été publiée, elle fût gardée dans l'église avec les vases sacrés, et gravée sur des pierres pour être affichée aux portes des églises, afin que tout le monde en eût connaissance [1]. Une chose qui valait mieux que tant de lois nouvelles, les unes dignes de louange, les autres d'excuse, les autres de blâme, eût été de faire observer les anciennes. Ces nouvelles sans nombre sont une preuve qu'on n'en observait bien aucune, et que les abus allaient se multipliant. On pourrait dire aussi que Justinien avait une telle manie de faire des lois, qu'il en faisait souvent, uniquement pour en faire.

Une preuve de tout cela, c'est qu'au milieu de ses professions de foi, au milieu de ses lois contre les hérétiques, Justinien laissait placer un hérétique sur le siége de Constantinople. Le patriarche Épiphane étant mort en 535, l'impératrice Théodora lui fit donner pour successeur Anthime, évêque de Trébisonde. Quoiqu'il passât pour catholique, il était, aussi bien que l'impératrice, ennemi du concile de Chalcédoine. Il trompa l'empereur et les patriarches, en assurant qu'il suivait en tout le Siége apostolique, et qu'il se soumettait d'avance à tout ce qu'ordonnerait le Pape [2]. Son ordination ranima tellement les acéphales, ou demi-eutychiens, que les principaux de cette secte, savoir : Sévère, faux patriarche d'Antioche, Pierre, chassé d'Apamée, et le moine Zoaras

[1] Novelle 8. — [2] Labbe, t. V, p. 87.

vinrent à Constantinople, où ils tinrent des assemblées particulières et baptisèrent quelques personnes. Les abbés catholiques de cette ville envoyèrent à Rome avertir le pape Agapit de tous ces désordres, ayant parole de l'empereur qu'il ferait exécuter fidèlement ce que le Pape aurait ordonné canoniquement contre les schismatiques [1]. Une révolution d'Italie obligea le Pape de se rendre lui-même à Constantinople, et lui donna ainsi occasion de remédier, sur les lieux mêmes, aux maux de cette église.

Les Goths d'Italie n'avaient pas moins dégénéré que les Vandales d'Afrique. Leur roi Athalaric mourut de débauche le 2 octobre 534, à l'âge de seize ans. Sa mère Amalasonte, fille de Théodoric, lui donna pour successeur son parent Théodat, qui la fit jeter en prison et étrangler l'année suivante. Justinien, avec qui Amalasonte et Théodat négociaient secrètement l'un contre l'autre, s'annonça comme le vengeur de ce meurtre, et Bélisaire, ayant reçu le commandement d'une flotte, s'empara de la Sicile. Théodat avait la perfidie et la rapacité du Barbare, mais non la valeur ; de l'étude indigeste de Platon et de Cicéron, il n'avait retenu que des rêveries philosophiques. Quand il apprit que la Sicile était au pouvoir de Bélisaire, il montra la peur la plus abjecte. Ayant fait venir en secret l'ambassadeur impérial, il promit de céder à Justinien toute la Sicile, de payer tous les trois ans cent livres d'or, d'envoyer, toutes les fois qu'il en serait requis, un corps de trois mille Goths ; de ne jamais condamner à mort, ni même à la confiscation des biens, aucun évêque, aucun sénateur, sans en avoir obtenu la permission ; il renonçait au droit de conférer la dignité de patrice ou de sénateur : ce que l'empereur seul pourrait faire à sa requête ; dans les acclamations publiques, on devait toujours nommer l'empereur avant Théodat, auquel on n'élèverait jamais de statue sans en ériger une à l'empereur, qui serait placée à la droite.

Ce ne fut point assez de bassesse pour l'indigne roi des Goths. A peine l'ambassadeur eut-il quitté Ravenne, qu'il le fit revenir et eut avec lui l'entretien suivant. — Pensez-vous que l'empereur ratifie le traité ? — Peut-être. — S'il ne veut pas le ratifier, qu'en arrivera-t-il ? — La guerre. — Mais une guerre pareille serait-

[1] Labbe, p. 22-31.

elle juste et raisonnable? — Assurément, chacun agirait d'après son caractère. — Que voulez-vous dire? — Vous, vous aimez beaucoup à philosopher, et Justinien à faire l'empereur romain; or, il siérait mal à un philosophe, surtout à un disciple de Platon, de causer la mort de tant d'hommes, au lieu de mener une vie pure d'homicide. Mais rien n'empêche que l'empereur des Romains ne revendique par les armes les anciennes provinces de son empire.

Vaincu par ce raisonnement, Théodat promit avec serment, lui et sa femme, de céder à Justinien le royaume d'Italie, moyennant un revenu en terres de douze cents livres pesant d'or. Il en fit même pour Justinien la lettre suivante :

« Je ne suis pas étranger à la cour, ô empereur! étant né dans celle de mon oncle, et y ayant reçu une éducation digne de ma naissance; mais je ne suis pas tout à fait expérimenté à la guerre et à ses tracas. Amoureux des lettres dès mon jeune âge, je n'ai eu de commerce qu'avec elles, et je me suis jusqu'alors éloigné du tumulte des batailles. L'envie de régner ne saurait donc me faire embrasser une vie pleine de péril, lorsque je puis me débarrasser de l'une et de l'autre; car aucune n'a pour moi de charmes : ni la royauté, parce que la jouissance de tous les plaisirs engendre la satiété et le dégoût; ni la guerre, parce que de n'y être pas habitué occasionne du trouble. Pourvu donc que j'aie des propriétés rurales qui me rapportent au moins douze cents livres d'or par an, je les estimerai plus que la royauté, et je vous céderai aussitôt l'empire des Goths et des Italiens. J'aime mieux être un paisible laboureur que de vivre dans des sollicitudes royales, qui me jetteraient d'un péril dans un autre. Envoyez donc au plus tôt un homme de confiance pour que je lui remette l'Italie et la souveraineté. » Telle fut la lettre philosophiquement niaise de l'Ostrogoth Théodat. Il prit toutefois la vaine précaution de faire jurer à l'ambassadeur de ne la montrer à l'empereur que dans le cas où il refuserait le premier traité.

Justinien en fut ravi et lui répondit en ces termes : Je savais déjà par la renommée que vous étiez un homme d'esprit; mais maintenant je le vois par expérience. Vous n'attendez pas l'issue de la guerre, comme quelques-uns qui, par là, ont manqué les affaires les plus importantes. Vous ne vous repentirez pas d'avoir mieux

aimé nous avoir pour amis que pour ennemis. Outre ce que vous avez demandé et que nous vous accordons, vous serez inscrit parmi les premières dignités romaines. Pour le moment, j'envoie deux hommes qui arrangeront l'affaire de manière qu'il y ait satisfaction de part et d'autre. Ensuite Bélisaire viendra vous trouver sous peu pour mettre la dernière main à nos conventions [1].

Tandis que le roi des Ostrogoths se montrait si bas avec l'empereur de Constantinople, il faisait le fier et le tyran avec le Pape et le sénat de Rome. Il les menaça par ses lettres, que, s'ils ne détournaient l'empereur de porter la guerre en Italie, il ferait mourir par le glaive, non-seulement les sénateurs, mais encore leurs femmes, leurs fils et leurs filles. Le pape saint Agapit fut donc obligé de se charger de cette négociation. Comme il n'avait pas le moyen de faire son voyage, il engagea les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre pour une certaine somme d'argent que lui prêtèrent les trésoriers du prince, et dont il leur donna sa promesse. Cassiodore obtint toutefois, plus tard, de l'avarice de Théodat, que les vases sacrés fussent rendus à l'église et le Pape défrayé de son ambassade : ce qu'il veut bien relever en ce prince comme une merveille de générosité. Le saint Pontife partit donc au milieu de l'hiver avec l'ambassadeur impérial. Or l'ambassadeur portait sur lui l'abdication secrète et honteuse de ce même Théodat qui menaçait de mort les sénateurs et leurs familles, si l'empereur songeait à reprendre l'Italie, que dans ce moment-là même il lui cédait avec tant de lâcheté [2].

Quand le Pape fut arrivé dans la Grèce, on lui présenta un homme muet et perclus, qui ne pouvait ni proférer une parole, ni jamais se lever de terre. Ses parents l'environnaient en pleurs. Agapit leur demanda s'ils croyaient qu'il pût guérir. Ils répondirent qu'ils l'espéraient fermement de la puissance de Dieu, par l'autorité de saint Pierre. Le saint Pape, voyant leur confiance, dit la messe, prit ensuite le malade par la main et le fit marcher en présence de tout le monde ; puis, lui ayant mis dans la bouche le corps de Notre-Seigneur, il lui rendit l'usage de la parole. Ce miracle, qui fit pleurer de joie tous les assistants, augmenta singulièrement leur vénération pour le successeur de saint Pierre [3].

[1] Procop., *Goth.*, l. I, c. VI. — [2] Anast., Liberat., c. XXI. Procop., *Goth.*, l. I, c. VI. — [3] S. Greg., *Dial.*, l. III, c. III.

Le Pape fit son entrée à Constantinople le 2 février 536, accompagné des cinq évêques, ses légats, qu'il avait envoyés l'année précédente, et de quelques clercs de l'Église romaine, qu'il avait amenés avec lui. Il reçut avec honneur les personnages que l'empereur avait envoyés au-devant de lui, mais il ne voulut point voir le nouveau patriarche Anthime, qui était du nombre. Le voyage du Pape ne changea rien aux affaires politiques de l'Italie, arrangées d'avance entre Théodat et Justinien ; mais il eut un résultat mémorable pour les affaires de l'Église.

L'empereur et l'impératrice pressèrent le Pape de recevoir la visite d'Anthime. Il y consentit, à condition que cet évêque donnerait une confession de foi catholique par écrit, et qu'il retournerait à l'église de Trébizonde, étant impossible, disait-il, qu'un évêque transféré demeurât dans le siége de Constantinople. Ce n'était pas ce que voulaient Anthime ni l'impératrice, qui, le plus souvent, menait l'empereur. On revint donc à la charge. L'empereur et l'impératrice employèrent auprès du Pape, des promesses, des menaces et jusqu'à des offres d'argent. Agapit, qui cependant avait été obligé d'emprunter pour faire le voyage, demeura inflexible. Comme les discussions traînaient en longueur, l'empereur lui dit un jour : Accordez-vous avec nous, ou bien je vous ferai déporter en exil. Le bienheureux Pape répondit aussitôt avec joie : Moi, pécheur, j'ai désiré venir à Justinien comme à un très-chrétien empereur, et voilà que je trouve un Dioclétien ! mais je n'en crains pas plus vos menaces. Toutefois, pour vous convaincre que votre évêque n'est pas digne de l'être, faites-le venir, pour qu'il confesse les deux natures dans le Christ. Anthime fut appelé ; mais jamais il ne voulut répondre d'une manière catholique aux interrogations du Pape, ni confesser deux natures en un seul Seigneur Jésus-Christ. L'empereur reconnut ses torts et se prosterna humblement devant le successeur de saint Pierre. Et le Pape, ayant ainsi convaincu Anthime, le condamna avec ses complices, Sévère d'Antioche, Pierre d'Apamée et le moine Zoaras, les dépouillant de toute dignité et fonction sacerdotales, de tout épiscopat, du nom même de catholique, jusqu'à ce qu'ils eussent fait pénitence. Ensuite, à la demande de l'empereur, du clergé et du peuple, il préposa à l'église de Constantinople Mennas, supérieur du grand hôpital de cette ville, connu par sa science et l'intégrité de ses mœurs ;

et, après en avoir exigé une profession de foi par écrit, pour la présenter lui-même à Rome, à l'apôtre saint Pierre, il le sacra de sa propre main dans l'église de Sainte-Marie.

Le Pontife romain, dit à ce sujet un des plus doctes théologiens de France, ne pouvait exercer plus glorieusement sa primauté, qu'en déposant un patriarche hérétique et en ordonnant un autre à sa place, sans convoquer aucun concile [1].

D'après d'anciens auteurs il paraîtrait que, dans leurs entretiens, le pape saint Agapit trouva l'empereur Justinien lui-même infecté des erreurs d'Eutychès, et qu'il le ramena à la saine doctrine. Cet égarement de Justinien n'étonne pas quand on sait jusqu'à quel point il était dominé par sa femme, qui ne travaillait que pour cette hérésie. Ce fut sans doute pour dissiper tous les soupçons du Pape, que Justinien lui présenta jusqu'à deux professions de foi : une première, que nous avons rapportée à l'année précédente, mais que d'autres rapportent à cette année et à cette occasion-ci ; une seconde, du mois d'avril 536, qui est la même que celle prescrite à tous les évêques par le pape saint Hormisda. L'empereur la termine par ces mots : Suivant donc en tout le Siége apostolique, nous publions ce qu'il a statué. Et nous reconnaissons que ce qu'il a statué est inébranlable, et que nous obligerons tous les évêques à faire suivant ce formulaire ; en sorte que les patriarches l'adressent à Votre Sainteté, les métropolitains aux patriarches, et les autres aux métropolitains, et que notre sainte Église catholique ait sa fermeté partout [2].

Le pape saint Agapit écrivit une lettre encyclique aux évêques, particulièrement à Pierre, patriarche de Jérusalem, pour leur donner avis de ce qu'il avait fait. Étant arrivé, dit-il, à la cour de l'empereur, nous avons trouvé le siége de Constantinople usurpé, contre les canons, par Anthime, évêque de Trébizonde. Il a même refusé de quitter l'erreur d'Eutychès. C'est pourquoi, après l'avoir attendu à pénitence, nous le déclarons indigne du nom de catholique et d'évêque, jusqu'à ce qu'il reçoive pleinement la doctrine des Pères. Vous devez rejeter de même les autres que la Chaire

[1] Anast., *In Agapet.* Liberat., c. xxi. Labbe., t. V, p. 14 et 47. *Nat. Alex.*, *Hist. sæc.* VI, c. ii, art. 3. *Acta SS.*, 20 sept. *De S. Agapet. appendix.* — [2] *Acta SS.*, 20 sept. *De S. Agapet.*, n. 75 et seqq. Paul, diac., l. XVII. Aimoin., l. XI, c. vi. Labbe, t. IV, 1801 et 2.

apostolique a condamnés. Nous nous sommes étonnés qu'au lieu de nous avertir de cette injure faite au siége de Constantinople, vous l'ayez approuvée. Pour nous, avec l'aide de Dieu, par l'autorité apostolique et le secours de l'empereur, nous l'avons réparée par l'ordination de Mennas, qui est le premier de l'église orientale ordonné par les mains de notre Siége [1].

Les évêques d'Orient et de Palestine, qui se trouvaient alors à Constantinople, présentèrent ensuite une requête au Pape, qu'ils qualifient de Père des pères et de patriarche, où ils accusent Sévère d'avoir été initié aux mystères des païens, d'avoir enseigné la doctrine d'Eutychès et de Manès, et d'avoir répandu en Orient le sang des saints par les mains des Juifs séditieux. Ils se plaignent aussi de Pierre d'Apamée et de Zoaras, qu'ils accusent en particulier d'ignorance et de dissolution, et concluent par prier le Pape de les délivrer de ces méchants, de recommander à l'empereur l'exécution des sentences prononcées contre eux par le trône apostolique ; ils le prient également d'exécuter complétement la sentence qu'il avait portée lui-même contre Anthime. Cette requête est souscrite par onze évêques, dont les premiers sont : Thalassius de Béryte, Mégas de Bérée et Jean de Gabale. Il y a aussi les signatures de trente-trois prêtres, diacres ou lecteurs, députés de diverses églises, dont les premiers sont ceux d'Antioche [2].

Le Pape reçut une autre requête présentée par Marien, prêtre et exarque des monastères de Constantinople, tant en son nom qu'au nom des autres archimandrites de la même ville, et de ceux de Jérusalem et d'Orient qui se trouvaient présents. Ils donnent au Pape le titre d'archevêque de l'ancienne Rome, et de patriarche œcuménique. Ils se plaignent que les schismatiques acéphales, sectateurs de Dioscore et d'Eutychès, tiennent des assemblées. Ils entrent, disent-ils, en plusieurs maisons de personnes constituées en dignité, et y séduisent des femmes par leurs erreurs. Ils élèvent des autels et des baptistères dans des maisons seigneuriales et particulières de la ville et des faubourgs, et méprisent tout le monde à cause de la protection qu'ils reçoivent du palais. Nonobstant les lois de l'empereur, qui défendent aux hérétiques de s'assembler et de baptiser, Zoaras a baptisé, le jour de Pâques,

[1] Labbe, t. V, p. 47. — [2] Labbe, t. V, p. 38.

plusieurs personnes, entre lesquelles sont des enfants de ceux qui demeurent dans le palais même. Usez donc, très-saint Père, de votre courage accoutumé. Comme vous vous êtes élevé contre Anthime, que vous avez démasqué et chassé ce loup du bercail, veillez de nouveau et faites comprendre à l'empereur que son zèle pour les églises ne servira de rien, si l'on permet à ceux-ci de se cacher dans les palais et dans les maisons. Ces maux intolérables, nous les avons supportés jusqu'alors, dans l'espoir que Dieu vous enverrait pour déposer et chasser Sévère, Pierre Zoaras et leurs complices, comme il envoya jadis à Rome le prince des apôtres, Pierre, pour confondre les prestiges de Simon le Magicien.

Ensuite, après avoir rappelé l'affaire d'Anthime, ils ajoutent : Comme il a été justement condamné par vous, qu'il a été chassé du siége de cette capitale, que l'empereur approuve votre juste indignation, que cependant vous ne voulez pas qu'il se perde entièrement, mais qu'il se convertisse pour l'accueillir dans vos entrailles paternelles, nous conjurons Votre Béatitude, par la sainte et consubstantielle Trinité, par le prince des apôtres, Pierre, et par le salut de notre empereur, de ne pas négliger les saints canons qu'il foule aux pieds, ni l'église qui lui a été confiée et qu'il dédaigne, mais de suivre en tout vos illustres prédécesseurs et de faire contre lui ce que saint Célestin a fait contre Nestorius, lui assignant un terme au delà duquel, s'il n'a présenté le formulaire voulu à Votre Béatitude et à l'archevêque de la capitale, et n'est retourné à son église de Trébizonde, vous le déclarez déchu définitivement de toute dignité et puissance pontificales, condamné avec les hérétiques, et ferez ordonner un autre à sa place à Trébizonde. Quant aux autres évêques, clercs et archimandrites qui demeurent dans cette ville, uniquement pour troubler les églises, nous demandons qu'on les amène tous devant vous et qu'ils subissent les peines portées par les canons. Accueillant donc notre supplique, et déployant contre eux la puissance que Dieu vous a donnée, purifiez l'Église de Dieu et délivrez-la des loups, en leur faisant sentir, non plus la houlette du pasteur, mais la verge de la discipline. C'est pour cela que nous vous avons envoyé des députés à Rome, annoncé et vu votre arrivée avec tant de joie. Quant à l'empereur, il nous a promis d'exécuter tout ce que vous aurez décrété canoniquement, et de délivrer enfin l'univers de leurs

trop longues cabales et séditions [1]. Cette requête est souscrite par quatre-vingt-seize archimandrites, la plupart de Constantinople et des environs, les autres de Palestine et de Syrie, dont plusieurs souscrivirent en syriaque.

Le pape saint Agapit envoya ces requêtes à l'empereur et convoqua un concile pour terminer toutes ces affaires. Mais avant que le concile fût assemblé, ce grand et saint Pontife tomba soudain malade, et mourut le 17 avril 536. Ce fut une fête pour lui, dit un témoin oculaire, mais un immense deuil pour nous. Il n'avait pas encore remis à Dieu son âme, que déjà la renommée appelait tous les peuples de l'univers à ses funérailles. Des évêques en grand nombre de diverses provinces, des chœurs de prêtres et de moines qui remplissaient presque la ville : toute la population de Byzance y était réunie. On aurait cru un sacrilége de ne pas rendre les derniers devoirs à un tel Pontife. Les psaumes, les alleluia retentissaient jusqu'aux nues. Là se voyaient des chœurs de jeunes hommes, ici des chœurs de vieillards. Que de poëmes célébraient les louanges et les œuvres du Pontife ! Jamais évêque ni empereur n'eut de funérailles pareilles ; ni les places, ni les portiques, ni les toits même ne suffisaient pour contenir la multitude. La capitale vit alors tous ses peuples réunis. Et tous se félicitaient les uns les autres de la gloire du Pontife défunt. Ce qu'il y avait de merveilleux, c'est que la pâleur n'avait point altéré son visage : il respirait encore une certaine dignité et gravité; on l'eût dit, non pas mort, mais endormi [2]. C'est ainsi que le pape saint Agapit, enseveli pour ainsi dire dans son triomphe, revint de Constantinople à Rome, où il fut enterré dans l'église de son prédécesseur Pierre, le prince des apôtres.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE POSADAS,

DOMINICAIN.

Ses parents étaient pauvres et gagnaient leur vie en vendant des fleurs, des légumes et des fruits. Ils habitaient d'abord Lama

[1] Labbe, t. V, p. 11. — [2] *Acta SS. De S. Agapet. appendix. Acta SS.*, 20 septemb.

de Arcos en Castille, mais ils vinrent ensuite s'établir à Cordoue. Malgré l'obscurité de leur état, ils étaient d'une noble famille, ce qui, joint à leurs vertus, les faisait généralement considérer. François naquit à Cordoue, le 25 novembre 1644. Ses pieux parents prirent grand soin de lui inspirer de profonds sentiments de religion. Ils lui enseignèrent beaucoup de pratiques de piété, par lesquelles ils occupaient son esprit dès son enfance, et le formèrent à la prière, à l'amour de Dieu et du prochain. Ils lui inculquèrent particulièrement une tendre dévotion à la sainte Vierge. Dès ses plus jeunes années, il récitait chaque jour le rosaire. Souvent plusieurs enfants de son âge se joignaient à lui. Ils s'assemblaient à une heure fixe, et, après avoir fait quelques prières, ils marchaient en procession dans les rues de la ville et sur les routes qui y aboutissent, chantant le rosaire et des hymnes. François était l'âme de tous ces pieux exercices, et commençait dès lors à être remarqué comme un zélé serviteur de Dieu.

Sa mère, qui, à l'instant de sa naissance, l'avait placé sous la protection de la sainte Vierge, avait exprimé un vif désir qu'il pût entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, et elle lui fit donner la meilleure éducation qu'il lui fût possible. Les progrès du jeune François dans ses études, son attention à ses devoirs de religion répondaient parfaitement aux vues de ses parents. Il manifesta dès son bas âge le désir de s'y conformer, en se faisant Dominicain. Dès lors il sembla avoir déjà renoncé au monde et s'être entièrement consacré à Dieu. Il ne partageait ni les jeux ni les amusements de l'enfance ; il recherchait la solitude et donnait à la prière et à la méditation presque tout le temps qui n'était pas employé à l'étude. Il fréquentait les sacrements avec la plus grande dévotion, et se proposait en tout pour but de devenir un digne membre de l'ordre de Saint-Dominique. Ses désirs furent longtemps sans être remplis. Son père mourut, et sa mère se remaria à un homme qui eut pour lui les plus mauvais procédés. Cet homme força François d'apprendre un métier, et le confia à un maître brutal qui tous les jours l'accablait de coups, malgré son assiduité au travail. Mais à la fin, le vertueux jeune homme gagna tellement son maître par sa douceur, que celui-ci lui donna des secours pour terminer ses études. Sa mère étant devenue veuve une seconde fois, François lui rendit tous les devoirs d'un bon fils et

lui prodigua les plus tendres soins. Dans sa vieillesse, il attribuait les grâces que Dieu lui accordait au respect qu'il avait eu pour elle.

Enfin le moment tant désiré de se consacrer à Dieu arriva. Il fut, en 1663, admis chez les Dominicains de la *Scala-Cœli*, couvent situé à une lieue de Cordoue, et après l'épreuve accoutumée, il prononça ses vœux solennels. L'on ne rendit pas d'abord justice à son mérite. Il fut en butte à la persécution et à la calomnie; mais il les supporta avec une grande patience ; et l'erreur ayant ensuite été reconnue, il fut ordonné prêtre à Saint-Lucar de Barméja. Ses supérieurs l'employèrent ensuite au ministère de la prédication. Ses sermons, soutenus par la sainteté de sa vie, produisirent des fruits immenses. On y accourait en foule, et il fallait qu'il prêchât dans les places publiques, les églises se trouvant trop petites pour contenir la multitude. Le son seul de sa voix pénétrait de respect son auditoire ; la force et le charme de ses discours, les larmes qu'il répandait touchaient et convertissaient les cœurs. On le voyait quelquefois le visage rayonnant, comme on représente les séraphins. Il menait dans ses missions la vie la plus mortifiée, faisant tous ses voyages à pied, souvent sans chaussure, ne portant point de provisions et n'ayant pour lit qu'un sac de paille ou même la terre nue. Ses succès étaient les mêmes au tribunal de la pénitence ; l'onction de ses paroles y était presque irrésistible. Guide sage et éclairé, il portait à la perfection les âmes qu'il conduisait, en les éloignant des dangers du monde. Il avait en horreur les spectacles profanes et faisait tous ses efforts pour en détourner les fidèles. Son crédit fut assez grand sur l'esprit des habitants de Cordoue, pour obtenir la destruction du théâtre de cette ville, et jusqu'à ces derniers temps il n'a pas été rétabli.

Son zèle pour le service de Dieu n'était ni ralenti par les fatigues, ni effrayé par les dangers, ni découragé par les difficultés : rien ne surpassait son amour pour les pauvres et ses ingénieuses ressources pour leur procurer des secours temporels et spirituels. Ses austérités et ses jeûnes étaient surprenants. Les évêchés d'Alquert en Sardaigne et de Cadix lui furent offerts ; mais il les refusa, souhaitant de vivre et de mourir humble et caché, dans la profession qu'il avait embrassée. Après une vie passée dans toutes les pratiques de la perfection religieuse et dans les travaux conti-

nuels d'un saint apostolat, il mourut presque subitement, lorsqu'il sortait de célébrer la messe, le 20 septembre 1713. Il avait publié plusieurs ouvrages sur des questions de théologie et sur des matières de piété ; les plus remarquables sont : 1° *Le triomphe de la chasteté contre la luxure diabolique de Molinos ;* 2° *la Vie de la vénérable mère Léonarde du Christ, religieuse dominicaine ;* 3° *la Vie du père Christophe de Sainte-Catherine, fondateur de l'hôpital de Jésus-de-Nazareth à Cordoue ;* 4° *la Vie de saint Dominique ;* 5° *Des avertissements à la ville de Cordoue.* Dans les dernières années de sa vie, il était déjà révéré comme un saint par les habitants des provinces méridionales de l'Espagne. Les démarches pour sa canonisation furent commencées bientôt après sa mort, et depuis régulièrement continuées. Le 4 août 1804, le pape Pie VII déclara qu'il avait possédé les vertus théologales dans un très-haut degré. Le 5 mai 1817, le même Pontife proclama deux miracles qui avaient été opérés par son intercession : le 8 septembre suivant, le Saint-Père annonça qu'on allait procéder à la béatification de François. Il en promulgua le décret le 20 septembre 1818, et cette fête fut célébrée à Rome avec une grande solennité [1].

Le même jour, la vigile de saint Mathieu, apôtre et évangéliste. — A Rome, les saints martyrs Eustache, Théopiste, sa femme, et leurs deux enfants Agape et Théopiste, qui, sous l'empereur Adrien, furent condamnés à être dévorés par les bêtes ; mais n'en ayant reçu aucun mal, par une assistance particulière de Dieu, on les enferma dans un bœuf d'airain brûlant, où ils accomplirent leur martyre. — A Cyzique, sur la Propontide, la fête de sainte Fauste, vierge, et de saint Evilase, martyrisés sous l'empereur Maximien. Evilase, qui était prêtre des idoles, après avoir fait raser la tête de la sainte pour la couvrir de honte, ordonna de la suspendre et de la torturer ; puis voulant la faire scier par le milieu du corps, il fut impossible aux bourreaux d'y réussir ; ce qui le remplit d'un tel étonnement, qu'étant tout à coup changé, il crut en Jésus-Christ, et fut lui même mis à la torture par ordre de l'empereur ; tandis que Fauste ayant eu la tête trouée, et tout le corps transpercé de clous, fut jetée dans une poêle ardente : alors elle entendit une voix céleste qui l'appelait, et à l'instant même elle passa avec Evilase, au séjour du repos éternel. — En Phrygie, les saints martyrs Denys et Privat. — De

[1] Godescard, 20 sept.

plus, saint Prisque, martyr, décapité en ce jour, après avoir été piqué par tout le corps avec des poignards. — A Perge en Pamphylie, saint Théodore et sainte Philippe, sa mère, qui furent martyrisés avec plusieurs de leurs compagnons, sous l'empereur Antonin. — A Carthage, sainte Candide, vierge, qui, sous l'empereur Maximien, ayant eu tout le corps couvert de plaies, reçut la couronne du martyre. — De plus, sainte Susanne, martyre, fille d'Arthême, prêtre des idoles, et de Marthe. — A Milan, saint Glycère, évêque et confesseur.

XXI^e JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT MATHIEU,

APOTRE.

Lorsque le Fils de Dieu s'est fait homme et qu'il est venu en ce monde, il a pris le nom de Jésus ou de Sauveur, parce qu'il vient pour nous sauver et non pas pour nous perdre. Les premiers auxquels il fait annoncer par les anges la bonne nouvelle de sa venue, ce sont les humbles bergers de Bethléem. Quand il choisit ses douze apôtres ou les douze envoyés pour annoncer cette bonne nouvelle à tous les peuples de la terre, il les prend parmi les humbles et les petits. Ce sont d'abord deux frères, Pierre et André, qui vivent de la pêche, ainsi que deux autres, Jacques et Jean.

Ce qu'il y a de plus merveilleux encore, c'est qu'il ne les choisit pas précisément parmi les saints, ni dans l'intérieur du temple, mais sur les places publiques, parmi la classe ouvrière, et même parmi les employés de la douane. Il sortait de la ville de Capharnaüm pour aller vers la mer de Galilée, où il instruisait la multitude qui l'y suivait, lorsqu'il vit en passant un publicain, Lévi, fils d'Alphée, nommé aussi Mathieu, assis au bureau des impôts, et il lui dit : Suivez-moi. Et celui-ci, quittant tout, se leva et le suivit. Et Lévi lui fit un grand festin dans sa maison. Jésus donc étant à table, il vint beaucoup de publicains et de pécheurs qui se mirent à table avec lui et avec ses disciples, car il y en avait un grand nombre qui le suivaient.

Mais les pharisiens et les scribes, voyant qu'il mangeait avec les

publicains et les pécheurs, en murmuraient, et disaient à ses disciples : Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs, et vous avec lui ? — Enorgueillis d'une apparence de piété, ces hommes étaient pleins de mépris pour les autres. — Jésus leur répondit : Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Allez, et apprenez ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs que je suis venu appeler à la pénitence.

Oh ! que le Sauveur Jésus est bon ! Qui voudrait désespérer encore, soit de ses péchés, soit de ses mauvaises inclinations ? Voilà un médecin capable, non-seulement de guérir les malades, mais de ressusciter les morts ; un médecin si charitable, qu'il prendra sur lui-même nos maladies et nos iniquités ; un médecin si bon, qu'il se fait lui-même le remède à tous nos maux.

Mais le publicain Mathieu lui-même ne mérite-t-il pas que nous l'aimions et que nous l'imitions ? C'était un homme d'affaires et d'argent, un homme de bureau et de finances. Cependant, dès que Jésus l'appelle, il se lève, quitte tout et le suit ; il lui témoigne publiquement sa reconnaissance par un grand festin. Et nous, qui nous croyons peut-être beaucoup meilleurs que les publicains, le Seigneur nous appelle, le Seigneur nous dit depuis longtemps : Venez, et suivez-moi ! et nous faisons la sourde oreille. Ah ! prions le bienheureux publicain, dont nous célébrons la fête, de suivre le Seigneur comme lui.

De publicain devenu Apôtre, saint Mathieu persévéra jusqu'à la fin. Quand il eut reçu le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces, le jour de la Pentecôte, il prêcha plusieurs années dans la Judée aux brebis perdues de la maison d'Israël ; ensuite il porta l'Évangile aux nations lointaines, dans la Perse et dans l'Éthiopie, et scella de son sang les vérités qu'il avait prêchées.

Un des douze Apôtres pour prêcher l'Évangile par toute la terre, saint Mathieu fut encore un des hommes inspirés pour le mettre par écrit. Il y en a quatre : saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean ; comme il y a quatre grands prophètes : Isaïe, Ézéchiel, Jérémie, Daniel ; comme il y a quatre grands empires : Babylone, la Perse, les Grecs et Rome ; comme il y a quatre chérubins au-dessus desquels s'élève le trône de Dieu, où est assis le Fils de l'homme.

Sur la terre, l'ensemble de ces quatre chérubins, avec le trône de Dieu qui s'élève au-dessus, n'est-ce point l'ensemble des quatre grands empires, Babylone, la Perse, la Grèce, Rome, dont nous voyons autant d'esprits célestes diriger les révolutions et les destinées; qui ont servi comme de char au Fils de Dieu pour descendre sur la terre et y établir son empire spirituel, et au milieu desquels il a pris ses instruments de vengeance, comme nous voyons, au chap. X d'Ézéchiel, un des chérubins prendre du milieu d'entre eux les charbons ardents qui doivent être répandus sur la coupable Jérusalem?

Dans l'Église chrétienne, les Pères n'ont-ils pas vu les quatre évangélistes? Dans la face de l'homme, saint Mathieu, qui commence son évangile par la généalogie du Christ en tant qu'homme; dans la face du lion, saint Marc, qui commence par la voix de Dieu criant dans le désert; dans la face du bœuf, victime principale des anciens sacrifices, saint Luc, qui commence par le prêtre Zacharie remplissant les fonctions du sacerdoce dans le temple; dans la face de l'aigle, saint Jean, qui, pour commencer, s'élève comme un aigle au-dessus des nues, jusque dans le sein de Dieu. Ils sont quatre; mais chacun se trouve dans les trois autres, et tous les quatre dans chacun; il y a quatre évangiles, et il n'y a qu'un Évangile. C'est le même esprit qui les inspire, qui les pousse, qui les dirige. Ils sont pleins d'yeux; tout, jusqu'à un point et une virgule, y étincelle de vérité. Au milieu d'eux est un foyer divin d'où partent les étincelles, les courants électriques de la grâce qui éclairent les esprits, touchent les cœurs et renouvellent la face de la terre.

Dans l'évangile de saint Mathieu il y a un bel abrégé de tout l'Évangile : c'est le sermon sur la montagne, qu'il rapporte tout entier, tandis que les autres évangélistes n'en citent que quelques parties. C'est le sermon qui commence par les huit béatitudes.

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner les moyens. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien; et la source de tout le mal, est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. Voyons comment; voyons la fin où consiste le bonheur; voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes; car c'est partout la

félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume; à la seconde, comme la terre promise; à la troisième, comme la véritable et parfaite consolation; à la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs; à la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux et donnera tous les biens; à la sixième, sous son nom propre, qui est la vue de Dieu; à la septième, comme la perfection de notre adoption divine; à la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un; et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. Car s'ils la désirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés, avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir? Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter de parole votre prochain, c'est un effet de la douceur, et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu. Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur;* et vous l'aurez parfaitement pur, lorsque vous l'aurez purifié de tous les désirs sensuels. Ceux-là sont heureux, qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire que dans les plaisirs qui les enivrent. *Ne jurez point, dites : Cela est, cela n'est pas.* C'est encore un effet de la douceur : qui est doux est humble; il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif; il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur. On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante. On ne résiste pas à la violence, on se laisse même engager à

plus qu'on n'a promis, parce qu'on est doux et pacifique. On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux, pacifique ; mais encore parce qu'on est affamé de la justice, et qu'on veut la faire abonder en soi-même, plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils. Cette faim qu'on a pour la justice, fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne, quand on trouve sa principale nourriture dans la vérité et dans la justice. Par le jeûne, on a le cœur pur, et on se purifie des désirs des sens. On a le cœur pur, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien ; qu'on se contente d'être vu de lui ; et qu'on ne fait pas servir la vertu comme un fard pour tromper le monde, et s'attirer les regards et l'amour de la créature. Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux et l'intention droite. On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit. On ne juge pas, quand on est doux et pacifique ; parce que cette douceur bannit l'orgueil. La pureté du cœur fait qu'on se rend digne de l'Eucharistie, et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe quand on a faim et soif de la justice : on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants. On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les affections qu'on souffre pour la justice. Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche : Seigneur, Seigneur, et on se nourrit au dedans de sa vérité. Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon ; mais un abrégé agréable, parce que la récompense est jointe au précepte ; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables, à la justice ; la félicité, à la pratique [1].

En l'année 1080, saint Alphane, archevêque de Salerne, y découvrit les reliques de saint Mathieu, apôtre et évangéliste. Il s'empressa d'en informer le pape saint Grégoire VII, qui l'en félicita, et lui et toute l'Eglise catholique, par une lettre du 18 sep-

[1] Bossuet, *Méditat. sur l'Év.*

tembre, où il recommande à l'évêque d'honorer dignement ces précieuses reliques.

SAINT JONAS,

PROPHÈTE.

L'Assyrie, la Chaldée, la Médie, la Perse d'autrefois peuvent être considérées comme les quatre provinces d'un même empire. Quelquefois elles formaient des Etats séparés ; le plus souvent elles composaient une vaste monarchie dont le centre fut successivement Ninive, Babylone, Ecbatane ou Suse, et Persépolis, suivant que l'une des provinces venait à dominer. Les rois assyrio-babyloniens y apparaissent comme une première dynastie indigène ; les rois médo-perses, comme la seconde ; Alexandre de Macédoine, avec ses successeurs, comme une dynastie étrangère. Cet empire a été le berceau des conquérants; de lui est sortie l'idée de domination universelle. Tandis que, dans la partie orientale de l'Asie, nous voyons l'Inde et la Chine, envahies quelquefois, travaillées plus souvent par des révolutions intestines, porter rarement leurs armes au dehors, nous voyons, dans l'Asie occidentale, un Nemrod, un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Cambyse, des Darius, des Xerxès aspirer à la conquête de l'univers, porter plus d'une fois leurs armes jusqu'en Afrique et en Europe. Ces révolutionnaires en grand, ainsi que les Grecs et les Romains qui les surpassèrent, exécutaient, sans le savoir, le plan de la divine Providence; ils fondaient en un même empire l'Asie, l'Europe, l'Afrique, et préparaient ainsi le monde à l'empire pacifique du Christ. Aussi verrons-nous les prophètes de Dieu, en nous annonçant le conquérant de la paix, en nous traçant d'avance l'histoire de son Eglise, nous tracer en même temps l'histoire anticipée de cette monarchie universelle qui de Ninive devait passer à Rome. Deux de ces prophètes, Jonas et Nahum, n'ont prophétisé que de Ninive.

Le premier dont nous ayons les prédictions dans un livre qui

porte son nom, Jonas, fut envoyé en personne à la plus ancienne capitale de la monarchie conquérante.

Ce prophète parut au plus tard dans les premières années de Jéroboam II ; car, ainsi que nous l'avons vu, il est dit de ce roi qu'il enleva aux Syriens leurs conquêtes, selon la parole que Jéhova, Dieu d'Israël, avait prononcée par son serviteur Jonas, fils d'Amathi, prophète, qui était en Geth, en Opher [1]. Ce lieu, appartenant à la tribu de Zabulon, était situé dans la Galilée.

Au rapport des anciens, Ninive, bâtie sur le Tigre, était d'une grandeur démesurée ; c'était comme toute une contrée enfermée de murs [2]. Ces murs, de cent pieds de haut, avaient une épaisseur telle qu'on pouvait aisément y faire passer trois chars de front ; ils étaient en outre flanqués de quinze cents tours hautes de deux cents pieds. L'intérieur de cette enceinte n'était point tout occupé par des maisons ; outre de grandes places, il y avait d'immenses jardins, des bocages, des temples. Du temps de Jonas, il fallait trois jours de chemin pour parcourir la ville entière.

Fière de son étendue, gorgée des richesses de l'Asie dont elle était la maîtresse, Ninive s'était livrée à la corruption, trop ordinaire dans les grandes villes. Le cri de ses désordres était monté jusqu'à celui qui, du haut du ciel, contemple tous les enfants des hommes [3]. La vengeance était proche ; la miséricorde la prévint, et envoya un missionnaire vers Ninive pour y prêcher la pénitence.

Au lieu d'obéir à l'ordre de Dieu, Jonas s'enfuit à Jophe ou Joppé, actuellement Jaffa, sur la Méditerranée, et y entra dans un vaisseau qui faisait voile pour Tharsis, mot par lequel on peut entendre les côtes d'Afrique. Quand le vaisseau fut en mer, l'Éternel suscita une grande tempête, et le vaisseau pensait être brisé. Les mariniers, saisis de frayeur, invoquaient chacun son dieu ; ils jetèrent dans la mer toute la charge du navire pour le soulager. Cependant Jonas, descendu à fond de cale dormait d'un profond sommeil.

Alors s'approchant de lui : Comment? lui dit le pilote, tu dors?

[1] Ipse restituit terminos Israel, ab introitu Emath usque ad mare solitudinis, juxta sermonem Domini Dei Israel, quem locutus est per servum suum Jonam, filium Amathi, prophetam, qui erat de Geth, quæ est in Opher. IV. Reg., XIV, 25. — [2] Diodor. Sic., l. XI. — [3] Ps. XXXII.

Lève-toi, invoque ton Dieu ; peut-être que Dieu se souviendra de nous, afin que nous ne périssions point. Et l'un disait à l'autre : Venez, jetons le sort, pour savoir à cause de qui ce malheur nous arrive. Les anciens étaient universellement persuadés que la compagnie d'un grand coupable exposait à périr avec lui. Quand ils eurent jeté le sort, il tomba sur Jonas. Ils lui demandèrent aussitôt ce qu'il avait fait, d'où il venait, quel était son pays et son peuple. Il leur dit : Je suis Hébreux ; je crains Jéhova, le Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre. A ces mots, ces hommes furent saisis d'une grande crainte, et lui dirent : Pourquoi avez-vous fait cela ? car ils avaient su de lui-même qu'il fuyait de devant la face de Jéhova.

Avec un embarras qui, dans la situation où ils se trouvaient, leur fait honneur, ils lui demandèrent : Que vous ferons-nous donc pour que la mer nous devienne calme? Il répondit : Prenez-moi et me jetez à la mer, et la mer vous deviendra calme ; car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue fondre sur vous. Cependant ces hommes ramaient de toutes leurs forces pour regagner la terre ; mais ils ne pouvaient : la mer s'élevait de plus en plus et les couvrait de ses vagues. Alors ils crièrent à l'Éternel : Nous vous supplions, ô Jéhova ! ne nous laissez point périr à cause de cet homme, ne nous imputez point le sang innocent ; car vous, ô Jéhova ! vous faites comme il vous plaît.

Jonas lui-même s'était dénoncé comme la cause de la tempête, et leur avait commandé de le jeter à la mer. Mais ils l'eussent épargné si volontiers! Luttant contre les flots, ils s'efforcaient de gagner la terre, mais en vain ! Ils ne virent plus qu'un moyen de salut : ils crurent et ils devaient croire que c'était la volonté de Dieu qu'ils le jetassent à la mer. Cependant ils pouvaient se tromper, et, par rapport à eux, cet homme était innocent. C'est pour cela qu'ils prièrent Dieu de ne pas leur imputer sa mort, s'ils se trompaient.

Ils prirent donc Jonas, le jetèrent à la mer, et la mer devint aussitôt calme. Et ces hommes craignirent Jéhova d'une grande frayeur, lui immolèrent des victimes et firent des vœux [1].

Mais la divine Providence avait préparé au prophète un mer-

[1] Jonas, I, 1-16.

veilleux moyen de salut. Un grand poisson l'engloutit, dans le ventre duquel il demeura trois jours et trois nuits. Dieu, qui fait vivre et croître l'enfant pendant neuf mois dans le sein de sa mère, n'eut pas plus de peine à faire vivre son prophète pendant trois jours dans le ventre d'une baleine.

Et Jonas pria vers Jéhova, son Dieu, dans les entrailles du poisson, et dit : J'ai crié de mon angoisse vers Jéhova, et il m'a répondu. J'ai crié du ventre de l'enfer, et vous avez exaucé ma voix. Vous m'avez précipité dans la profondeur, dans le cœur de la mer; les fleuves m'ont environné; vos brisants et vos flots ont passé par-dessus moi. Et je disais : Je suis rejeté de devant vos yeux! cependant je reverrai encore votre temple saint! Les eaux m'entouraient jusqu'à pénétrer vers mon âme ! l'abîme m'enveloppait, la plante marine couvrait ma tête. Je descendis jusqu'aux racines des montagnes, les barres de la terre m'enfermaient à jamais ; cependant vous rappellerez de la corruption ma vie, ô Jéhova, mon Dieu! Quand mon âme défaillait en moi, je me suis souvenu de Jévoha; et ma prière est montée à vous dans votre temple saint. Ceux qui s'attachent aux vanités du mensonge se rendent inutile la miséricorde. Pour moi, c'est à vous que je sacrifierai avec la voix de la louange : je vous rendrai mes vœux ; le salut est de Jéhova !

D'après un ordre de l'Eternel, le poisson rejeta Jonas sur le rivage[1].

Et la parole de Jéhova vint une seconde fois à lui, disant : Lève-toi, va dans Ninive la grande ville, et là prêche la prédication que je te dirai. Il obéit. S'avançant dans Ninive une journée de chemin : Encore quarante jours, s'écria-t-il, et Ninive sera détruite ! Les Ninivites crurent en Dieu, publièrent un jeûne, et, grands et petits, se revêtirent de sacs. Le roi de Ninive se leva de son trône, quitta la pourpre, se couvrit d'un sac, s'assit dans la cendre. Et il fit publier en son nom et au nom de ses princes un ordre à tout le monde de jeûner, et même de faire jeûner les animaux. Tous devaient se couvrir de sacs et crier à Dieu de toutes leurs forces ; chacun se convertir de ses mauvaises voies et de l'iniquité de ses mains. Qui sait? Dieu pourrait se retourner, avoir pitié, revenir de sa grande colère, en sorte que nous ne périssions point. Et Dieu, ayant vu leurs œuvres et comment ils s'étaient convertis de leurs

[1] Jon., II, 1-11.

mauvaises voies, eut pitié d'eux, et il se repentit des maux dont il les avait menacés [1].

Cela chagrina beaucoup Jonas ; il en fut en colère et pria l'Eternel, disant : De grâce, ô Jéhova ! n'est-ce pas là ce que je disais pendant que j'étais encore en mon pays, et pourquoi je voulais fuir à Tharsis ? car je sais que vous êtes un Dieu clément, miséricordieux, patient, d'une compassion infinie et vous repentant du mal. Maintenant donc, je vous prie, ô Eternel ! prenez mon âme ; car la mort me vaut mieux que la vie. Mais l'Éternel lui dit : Penses-tu avoir bien raison d'être en colère ?

Ce qui indisposait Jonas si fort, c'était la pensée qu'après un pareil exemple de miséricorde, on n'écouterait plus les prophètes de Dieu quand ils parleraient en son nom ; qu'ils annonceraient en vain à Juda et à Israël la rigueur de ses jugements ; que sa facilité et son indulgence ne feraient qu'endurcir les hommes dans le mal ; que les prophètes mêmes passeraient pour des menteurs, et que la prophétie serait tournée en dérision.

Jonas sortit de Ninive et se fit, du côté de l'orient, une cabane de feuillage, où il s'assit à l'ombre pour voir ce qui arriverait à la ville. Dieu avait préparé une espèce de lierre qui monta pardessus la tête de Jonas pour lui faire ombre : ce dont il eut une grande joie. Mais le lendemain, dès le point du jour, Dieu envoya un ver qui piqua la plante, et elle sécha. Puis, le soleil ayant paru, il fit lever un vent brûlant, et le soleil dardait en même temps ses rayons sur la tête de Jonas, en sorte qu'il en était dans un abattement extrême. Il souhaita la mort, disant : La mort me vaut mieux que la vie. Mais Dieu dit à Jonas : Penses-tu avoir bien raison de te fâcher pour une plante ? Il répondit : J'ai raison de me fâcher jusqu'à la mort. Mais quoi ? répondit l'Éternel, tu aurais volontiers épargné un lierre pour lequel tu n'as point travaillé, que tu n'as point fait croître, qui est né dans une nuit et qui dans une nuit a péri ! Et moi, je n'épargnerais pas Ninive, la grande cité, où il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas discerner leur main droite d'avec la gauche, et de plus un grand nombre d'animaux [2] !

On voit, par ces dernières paroles, jusqu'où s'étend la bonté de

[1] Jon., III, 1-10. — [2] *Ibid.*, IV, 1-11.

Dieu. David avait déjà dit : Vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu, de multiplier votre miséricorde [1].

Par ces individus qui ne savent pas encore distinguer leur main droite de la gauche, il est naturel d'entendre les enfants au-dessous de deux ans. En les supposant, par rapport à la population totale, d'un sur quinze, Ninive aura eu environ deux millions d'habitants.

Ninive est véritablement renversée, dit un Père de l'Église [2], puisque tous ses mauvais désirs sont changés en bien ; elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence.

La pénitence des Ninivites est un exemple à toutes les nations. Les gens de Ninive, disait le Christ aux Juifs qui l'entouraient, s'élèveront contre cette race au jour du jugement, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; et voici plus que Jonas ici [3]. C'est peut-être là ce qui causait au prophète une si vive douleur. La capitale de la gentilité se convertissait à sa seule prédication, croyait en Dieu d'une foi efficace, prévenait sa destruction comme cité, en se détruisant elle-même en tant que coupable ; tandis qu'il voyait Israël, favorisé de tant de grâces, prêché, averti, menacé continuellement par des prophètes sans nombre, abandonner, détruire les autels du vrai Dieu, se prostituer aux idoles et faire comme effort pour hâter les châtiments dont il était menacé. Dans ce qui arrivait alors, il voyait peut-être ce qui devait arriver plus tard, la gentilité entière suivant l'exemple de Ninive, se ressouvenant de Dieu, et prenant dans l'Eglise de son Christ la place d'Israël impénitent et réprouvé.

Jonas était non-seulement un prophète, mais encore une prophétie.

Jonas est envoyé pour prêcher la pénitence à la capitale de la

[1] Ps. xxxv. Homines et jumenta salvabis, Domine, quemadmodum multiplicasti misericordiam tuam. — [2] S. Eucher, de Lyon. — [3] Math., xii, 41. Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione istâ, et condemnabunt eam, quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ, et ecce plùs quàm Jonas hîc.

gentilité; le Christ le sera pour prêcher la pénitence à la gentilité entière. Jonas ne veut pas d'abord être l'apôtre de Ninive; le Christ ne veut pas d'abord écouter la Chananéenne, ni envoyer ses apôtres vers les nations. Jonas, voulant borner son ministère au seul peuple d'Israël, excite une grande tempête au milieu de laquelle il dort d'un profond sommeil; le Christ, envoyant ses apôtres aux seules brebis perdues de la maison d'Israël, soulève contre lui, dans Israël même, une furieuse conjuration, au milieu de laquelle il est calme, comme quand il dort sur la barque dans la tempête. Jonas, jeté dans la mer, livré humainement à la mort, est le sauveur de ceux qui sont avec lui dans le navire; le Christ, plongé dans une mer d'afflictions, mis à mort selon la nature humaine, est le sauveur de ceux qui sont avec lui dans la même barque. Jonas, descendu dans le ventre de la baleine comme dans un enfer vivant, y loue Dieu, y célèbre ses merveilles et le bénit de sa prochaine délivrance; le Christ, descendu aux enfers, aux parties inférieures de la terre, y annonce les merveilles de Dieu aux âmes détenues, et, libre entre les morts, y fête avec eux sa prochaine résurrection. Jonas est trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine; ainsi, le Fils de l'homme, dit le Christ lui-même, sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Jonas, revenu du milieu des eaux, sort de Judée et convertit la première capitale de la gentilité; le Christ, ressuscité d'entre les morts, envoie ses apôtres jusqu'aux extrémités du monde; et, avec la dernière capitale de la gentilité, convertit la gentilité entière. Jonas, voyant la conversion de Ninive et l'impénitence d'Israël, souhaite la mort de douleur; le Christ, en la personne de saint Paul, voyant la conversion de la gentilité et l'endurcissement des Juifs, qui sont ses frères, souhaite, dans sa douleur, d'être anathème pour eux.

Le même jour, dans la terre de Saaz, saint Jonas, prophète, qui fut enterré à Geth. — A Rome, saint Pamphile, martyr. — Sur la voie Claudienne, à vingt milles de Rome, saint Alexandre, évêque, qui, sous l'empereur Antonin, souffrit pour la foi de Jésus-Christ, les chaînes, les coups de bâton, le chevalet, les torches ardentes, les pointes de fer, les bêtes, et les flammes d'une fournaise : enfin, ayant eu la tête tranchée, il entra dans cette vie glorieuse qui ne finira jamais. Le pape saint Damase fit

depuis transférer son corps à Rome le 26 novembre, et fixa chaque année sa fête au jour de cette translation. — En Phénicie, saint Eusèbe, martyr, qui de lui-même étant allé se présenter au préfet, et lui ayant déclaré qu'il était chrétien, eut la tête tranchée après avoir enduré divers tourments. — En Chypre, saint Isace, évêque et martyr. — Au même lieu, saint Mélèce, évêque et confesseur. — En Éthiopie, sainte Iphigénie, vierge, qui, ayant été baptisée et consacrée à Dieu par saint Mathieu, mourut saintement.

XXIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE.

Dans le seizième siècle, l'Allemagne et l'Espagne présentaient un singulier contraste. L'Allemagne était déchirée, scandalisée, pervertie par un moine augustin, l'apostat Luther ; l'Espagne était édifiée, sanctifiée par un moine augustin, saint Thomas de Villeneuve.

Thomas naquit l'an 1488, à Fuenlana, diocèse de Tolède. Son père était Alphonse-Thomas Garcias de Villeneuve, et sa mère Lucie Martinèz, d'une ancienne noblesse, mais dont quelques membres se voyaient réduits à exercer l'agriculture. Villeneuve, dont ils étaient tous deux originaires, est une petite ville à deux milles de Fuenlana, où ils s'étaient retirés à l'occasion d'une maladie contagieuse. Leur charité pour les pauvres était si grande, qu'on leur donnait le surnom d'aumôniers. Alphonse leur distribuait tout le revenu d'un moulin et prêtait du blé aux pauvres paysans pour la semence, dont il leur faisait presque toujours la remise. Lucie était extrêmement pieuse ; elle avait un oratoire où elle se retirait à certaines heures, avec ses servantes et ses nièces, pour vaquer à l'oraison, et où l'on célébrait la messe quand elle ne pouvait aller à l'église. Elle se confessait et communiait toutes les semaines. Sous des habits modestes, elle portait un cilice, jeûnait tous les vendredis, travaillait sans cesse pour les pauvres ; souvent elle demandait leur ouvrage à de pauvres ouvrières, le faisait elle-même, et le leur rendait pour qu'elles en eussent le salaire. C'était principalement aux fêtes de Pâques, durant la semaine sainte, qu'elle distribuait ce qu'elle avait travaillé en fait

de linge ; plus d'une fois elle donna ses propres vêtements. Elle avait une tendresse de mère pour les pauvres honteux, pour les prisonniers et pour les malades, à qui elle portait elle-même ce qui pouvait leur convenir. Dieu fit connaître par un miracle combien cette charité lui était agréable. Un jour, comme elle faisait chaque semaine, elle avait distribué toute la farine qu'on lui avait amenée du moulin ; un mendiant survient, demandant l'aumône; elle envoya ses servantes examiner s'il n'y avait plus de farine au grenier; elles protestèrent qu'elles avaient tout distribué le matin, et qu'il n'y restait pas même de la poussière. Elle insista, disant : Allez toujours, pour l'amour de Dieu ; balayez bien le grenier, car Dieu ne permettra pas que ce pauvre s'en aille de chez nous sans rien avoir. Elles y allèrent, et s'écrièrent à l'entrée : Ah! Madame, qu'est-ce ceci? nous avons laissé le grenier entièrement vide, et le voilà tout plein! Et elles se mirent à louer Dieu de sa libéralité [1].

Thomas, qui était l'aîné de ses enfants, se montra digne d'une si sainte mère. Il était né avec la miséricorde. A l'école, il donnait son déjeuner aux enfants pauvres. En voyait-il un de nu, il lui donnait ses propres vêtements pour le garantir du froid. Il revint ainsi plus d'une fois à la maison sans habit, sans gilet, sans chapeau et sans souliers, en ayant revêtu Jésus-Christ dans la personne des malheureux. Lorsqu'à la maison on avait distribué tout ce qu'on y réservait chaque jour de pain pour l'aumône, s'il se présentait encore un pauvre, l'enfant priait sa mère de lui donner sa part du dîner, s'offrant à ne pas dîner ce jour-là. Bien des fois sa mère y consentit pour mettre sa vertu à l'épreuve. D'autres fois elle s'y refusait; alors il demandait sa portion du dîner, comme pour la manger avec ses camarades, mais, en effet, pour la donner aux pauvres ; et il passait la journée aussi gaiement que s'il avait fait le meilleur repas du monde. Un jour, la mère était sortie de la maison sans laisser de pain pour l'aumône : les mendiants vinrent à la porte comme à l'ordinaire; l'enfant, ne trouvant pas de pain, leur donne à chacun un poulet. La mère en ayant demandé des nouvelles, il lui dit en souriant : Ah! maman, lorsque vous sortez, ayez soin de laisser du pain pour les pauvres, si

[1] *Acta SS.*, 8 sept. *Vita prolixior, auctore Salonio*, l. I, c. I.

vous voulez retrouver vos poulets; car les pauvres sont venus, et comme il n'y avait pas de pain, et que je ne voulais pas les renvoyer vides, je leur ai donné un poulet à chacun. Quand il recevait de ses parents quelque monnaie, il en achetait des œufs et les portait aux malades des hôpitaux. A la moisson, où il présidait, il donnait aux pauvres qui glanaient une partie de son dîner et de celui des moissonneurs, sans qu'il manquât rien à personne. Si jeune encore, non-seulement il observait les abstinences et les jeûnes de l'Église, mais y en ajoutait d'autres, et se mortifiait par des flagellations secrètes. D'une pudeur et d'une modestie angéliques, il inspirait dès lors le respect à tout le monde. Quand on prêchait dans une église, il écoutait avec une attention merveilleuse, puis, après dîner, rassemblait autour de lui les enfants de son âge, et répétait le sermon avec tant de ferveur, que les grandes personnes mêmes y accouraient et en étaient souvent touchées jusqu'aux larmes.

A l'âge de quinze ans, ses parents l'envoyèrent à l'université d'Alcala ou de Complut, fondée depuis peu par le cardinal Ximenès. Il y fit ses études avec tant de succès, qu'il fut jugé digne d'être agrégé au collége de Saint-Hildefonse, et d'y professer la philosophie et la théologie. On l'attira depuis à Salamanque, pour y remplir les mêmes fonctions. Les vertus qu'il avait pratiquées dans l'enfance croissaient avec l'âge. Plusieurs de ses compagnons d'étude, gagnés par ses bons exemples, entrèrent dans les voies de la perfection. La mort de son père le rappela un moment à Villeneuve. A la réserve de ce qu'il fallait pour l'entretien de sa mère, il distribua tout son héritage aux pauvres, et fit de sa maison un hôpital.

Il achevait sa vingt-huitième année, lorsqu'il entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin à Salamanque, y prit l'habit le vingt-un novembre 1516, jour de la Présentation de la sainte Vierge, pour laquelle il eut toute sa vie la dévotion la plus filiale, et y fit profession le 25 novembre 1517, comme pour réparer l'apostasie d'un moine du même ordre, l'hérésiarque Luther, qui eut lieu la même année.

Ordonné prêtre en 1520, saint Thomas de Villeneuve célébra sa première messe dans la sainte nuit de Noël. Sa ferveur fut celle d'un séraphin, les assistants en étaient émerveillés ; en disant le

cantique des anges et la préface, il parut en extase. Le mystère de cette fête le pénétrait si vivement, que vers la fin de sa vie il ne disait plus en public, mais dans une chapelle particulière, les trois messes de Noël, à cause des ravissements qu'il y éprouvait toujours.

Il fut employé par ses supérieurs à l'enseignement de la théologie, à la prédication de la parole sainte et à l'administration du sacrement de pénitence. Il fut lui-même successivement prieur de Salamanque, de Burgos et de Valladolid, deux fois provincial d'Andalousie et une fois de Castille. On ne saurait dire les fruits immenses qu'il opéra dans ces diverses fonctions. L'empereur Charles-Quint, l'ayant entendu, le choisit pour son prédicateur et son conseiller. Il était aimé et vénéré de toute l'Espagne, notamment de l'empereur. Quelques seigneurs de la cour avaient été condamnés à mort. Charles-Quint avait refusé leur grâce à son propre fils Philippe, ainsi qu'à l'archevêque de Tolède et d'autres grands personnages. Ceux-ci, comme dernière ressource, députèrent saint Thomas de Villeneuve, alors prieur de Valladolid, qui l'obtint sans peine. L'empereur dit à sa cour : Ne vous étonnez pas si j'ai accordé la grâce des coupables au prieur des Augustins ; ce religieux ne prie pas, il commande, et fléchit les cœurs. Comme directeur des âmes, le saint amena un grand nombre, même du grand monde, à la plus haute perfection. La vivacité de sa foi augmentait avec les années. Il avait de fréquentes extases dans la prière, dans la sainte messe, dans ses prédications même. Il forma dans son ordre plusieurs hommes apostoliques, qu'il envoya dans le Nouveau-Monde, annoncer la foi chrétienne aux peuples du Mexique.

L'archevêché de Grenade étant devenu vacant, Charles-Quint, qui était à Tolède, y nomma Thomas de Villeneuve, alors provincial de son ordre et en cours de visite. C'était en 1534. Il alla trouver l'empereur, et fit de si vives instances pour ne pas accepter, qu'il obtint ce qu'il demandait. Dix ans plus tard, en 1544, Georges d'Autriche, oncle de l'empereur, se démit de l'archevêché de Valence pour passer à l'évêché de Liége. Charles-Quint était alors en Flandre. Il dit à son secrétaire d'expédier le brevet de nomination à l'archevêché vacant en faveur d'un religieux hiéronymite. Il ne lui vint pas dans la pensée de l'offrir à Thomas de

Villeneuve, parce qu'il connaissait sa répugnance pour les dignités ecclésiastiques. Le brevet fut cependant exécuté sous le nom du saint. L'empereur, surpris, en demanda la raison : le secrétaire répondit qu'il croyait avoir entendu le nom de saint Thomas de Villeneuve, mais qu'il lui serait facile de réparer la méprise qu'il avait faite. « Non, non, dit le prince; je reconnais là une providence particulière, et il faut nous conformer à sa volonté. » Il signa donc le brevet de nomination, et l'envoya au saint, alors prieur du couvent de Valladolid.

Thomas fut consterné de cet événement. Il employa, pour ne point accepter, les moyens qui lui avaient déjà réussi; mais le prince Philippe d'Espagne, qui gouvernait en l'absence de son père, au lieu de se rendre à ses instances, lui en faisait en sens contraire. L'archevêque de Tolède, d'autres grands du royaume, joignirent leurs instances à celles du prince. Thomas résistait toujours. Un moyen restait de le soumettre. En 1534, comme il était provincial de son ordre, il n'avait pas de supérieur en Espagne qui pût lui commander : en 1544, il était simplement prieur de Valladodid. Le prince, l'archevêque et les seigneurs déterminèrent donc le provincial actuel à lui ordonner d'accepter l'archevêché de Valence, en vertu de l'obéissance religieuse et sous peine d'excommunication. Le saint se soumit alors et quitta en pleurant sa cellule. Les bulles du pape Paul III étant arrivées, il fut sacré à Valladolid, par le cardinal Jean de Tavera, archevêque de Tolède. Dès le lendemain matin, il se mit en route pour Valence. Il fit le chemin à pied avec son habit monastique, qui était fort usé, puisqu'il le portait depuis sa profession. Il n'était accompagné que d'un religieux de son ordre et de deux domestiques.

Cependant sa mère, qui vivait encore, l'avait prié de passer par Villeneuve, pour qu'elle eût la consolation de le voir. Il consulta son compagnon de voyage, qui dit : Seigneur, passons par Villeneuve ; car cinq ou six jours de plus que cela nous demandera ne peuvent guère se refuser à une mère. Le saint répondit : Cela me paraît bien à moi-même ; toutefois recommandons la chose à Dieu quelques instants. C'était sa coutume. Après un demi-quart d'heure de prière et de réflexion, il reprit : Allons tout droit à Valence; car il nous importe dans le moment beaucoup plus de secourir l'épouse, qui a peut-être besoin de notre

présence : nous ne manquerons pas d'occasions de consoler la mère, si ce n'est en personne, du moins par lettres. Notre premier père a dit de l'épouse que le Seigneur lui avait donnée : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, faisant entendre avec quel amour et quelle sollicitude le mari doit s'empresser au secours de son épouse. Or, la même raison n'oblige pas moins les évêques à aimer et à secourir leurs églises.

Depuis longtemps le royaume de Valence était affligé de sécheresse et de stérilité. Tout à coup, quatre jours avant Noël 1544, la pluie commença de tomber en abondance, comme pour annoncer à tout le pays des jours de grâce et de salut. Pendant que la pluie tombait à verse, le portier du couvent des Augustins, hors des murs de la ville, vit arriver deux moines de son ordre, qui demandèrent l'hospitalité pour deux jours : ils étaient accompagnés de deux domestiques. Le portier leur demanda s'ils avaient des lettres de leur supérieur, qu'il pût montrer au prieur de la maison : sans cela, il ne lui était pas permis de les admettre. Un des religieux lui dit : Mon frère, vous faites très-bien votre devoir; mais ce père a été lui-même prieur et provincial de Castille, et n'a pas besoin des lettres que vous demandez. Allez trouver le père prieur, et dites-lui que nous sommes arrivés ici deux anciens religieux de Castille, que nous ne voulons pas y demeurer plus de deux jours, jusqu'à ce que les pluies aient cessé, et que, quant aux domestiques, ils savent où loger en ville avec les mules. Le bon prieur, qui attendait la venue de l'archevêque, soupçonna que ce pourrait bien être lui. S'étant rendu à la porte, il ne trouva que deux religieux, les domestiques étant déjà partis : il ne sut plus que penser. Cependant, voyant deux religieux graves et modestes, il les reçut avec beaucoup d'humanité, et leur offrit à demeurer dans le couvent aussi longtemps qu'il leur plairait. Une seule chose lui faisait de la peine : c'est que la maison était si étroite et si pauvre, qu'il ne pourrait leur rendre tous les services dont il les croyait dignes. — Ne vous en inquiétez pas, père prieur, répondit le même religieux ; ce père et moi serons contents chacun d'une petite cellule, tant que dureront les pluies : pour les vivres, nous y pourvoirons nous-mêmes : tout à l'heure viendra le domestique qui est chargé des dépenses du voyage. Cependant le

prieur considérait attentivement le religieux qui gardait le silence ; il était frappé de son humilité et de sa modestie. Il se persuada de plus en plus que c'était l'archevêque, Thomas de Villeneuve. Il hésitait toutefois à le demander, ne voyant aucune apparence de cortége. A la fin, il s'enhardit, et lui dit à lui-même : Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, mon père, ôtez-moi un doute; êtes-vous le seigneur archevêque? L'autre, ne pouvant plus cacher la vérité, répondit : Oui, c'est moi, quoique je n'en sois ni digne ni capable. Et le bon prieur de se jeter à ses genoux et de lui baiser la main. Toute la communauté réunie conduisit processionnellement le nouvel archevêque, en chantant le *Te Deum*, à l'église du couvent, et puis, en chantant l'*Ave maris stella*, à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, dont le couvent portait le nom.

Le saint archevêque comptait faire son entrée à Valence la veille de Noël : les pluies incessantes le retardèrent jusqu'au nouvel an 1545. Il entra avec ses pauvres habits de moine; tout le monde fut frappé de son recueillement et de sa ferveur : plusieurs en furent touchés jusqu'aux larmes. Le chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui fit présent de quatre mille ducats pour son ameublement. Il les reçut avec de grandes marques de reconnaissance, mais pour les donner à l'hôpital, qui était surchargé de pauvres et avait de grandes réparations à faire.

L'église de Valence, clergé et peuple, avait besoin d'un tel pasteur. Beaucoup d'ecclésiastiques, vêtus en mondains, menaient une vie mondaine, fréquentaient les théâtres et les tournois. Le saint archevêque entreprit de rétablir la discipline parmi le clergé, afin de la rétablir plus facilement parmi le peuple. Il s'y prépara par la prière, le jeûne et les macérations extraordinaires. Il annonça la visite de son diocèse par une lettre pastorale où il exhortait tout le monde à une sincère conversion. Il visita jusqu'au moindre hameau, fit entendre partout sa voix paternelle. Ayant ainsi bien connu l'état des ouailles et des pasteurs, il tint un concile provincial pour rappeler à ceux-ci les règles de l'Eglise. Quelques-uns s'y soumirent tout d'abord, d'autres regimbèrent : la douce fermeté, la patience, le bon exemple du saint archevêque en gagnaient toujours quelques-uns. Ayant visité la prison où l'on mettait les ecclésiastiques scandaleux, il la trouva trop dure, et la

rendit plus tolérable. Le chapitre de sa métropole, relevant immédiatement du Saint-Siége, se prétendait exempt de la réforme : ce qui n'était pas une petite preuve qu'il en avait besoin. Le saint ne contesta pas le privilége de ses chanoines, mais attendit le moment de la Providence, qui ne tarda guère. Un des chanoines fut impliqué dans un procès civil, et emprisonné par le vice-roi de Valence, le duc de Calabre. C'était contre les priviléges du chapitre, qui recourut à l'autorité de l'archevêque pour les faire respecter. Thomas leur dit en souriant : Si vous étiez de mes ouailles, et que je fusse votre pasteur, je donnerais certainement ma vie pour vous ; mais comme vous m'êtes étrangers, je ne puis rien faire. Les chanoines, se voyant entre le marteau et l'enclume, renoncèrent à leur exemption, et se soumirent en tout à l'autorité de l'archevêque, qui aussitôt prit fait et cause : le vice-roi eut beau résister et faire des menaces, il fut obligé de relâcher le chanoine, et de venir lui-même, à la porte de la cathédrale, le dimanche des Rameaux, recevoir l'absolution des censures qu'il avait encourues.

On conçoit quelle puissante influence cette conduite dut concilier au saint pour ramener les ecclésiastiques à leur devoir. Il y joignait, au reste, des industries de plus d'un genre. Certains bénéficiers menaient une vie peu édifiante. Thomas de Villeneuve les sollicita longtemps par des paroles amicales à se corriger : ils promettaient toujours, mais ne faisaient pas mieux. A la fin, l'archevêque les conduisit l'un après l'autre dans son cabinet; puis, fermant la porte, se découvrant les épaules et prosterné devant son crucifix, il disait à chacun : Mon frère, ce sont mes péchés qui sont cause que vous ne vous êtes pas retiré de cette mauvaise voie, et que vous avez méprisé tous mes avertissements. C'est pourquoi, si c'est ma faute, il est temps que j'en subisse la peine; il se mit à se flageller cruellement. Le bénéficier, ému jusqu'aux larmes, le supplia de s'épargner, promit de corriger sa vie, et tint parole.

Un chanoine distingué ne vivait pas trop canoniquement. Pour le gagner tout à fait à Dieu, le saint archevêque lui rendit longtemps tous les services possibles. S'étant ainsi concilié son amitié et sa reconnaissance, il lui dit un jour : J'ai une affaire importante à Rome, il me faudrait pour cela un homme habile et dévoué, j'ai pensé à vous. Il s'agissait effectivement d'obtenir de Rome une bulle, avec certaines clauses, pour opérer la réforme dans un mo-

nastère de religieuses. Le chanoine se montra très-disposé à faire le voyage, et l'archevêque lui dit : Préparez bien toutes vos affaires, et venez tel jour, le soir, dans mon cabinet, sans aucun domestique, car je pourvoirai à tout ce qu'il vous faudra pour partir la nuit même. Le chanoine dit adieu à ses parents et amis, et vint à l'heure indiquée souper et coucher chez l'archevêque, pour partir le lendemain. De grand matin, l'archevêque vint le trouver qui dormait encore, et lui dit : Seigneur chanoine, ce qu'il y a de mieux reste encore à faire : vous avez mis ordre à tous vos biens, vous avez même fait votre testament, comme il est juste, à propos d'un si long voyage. Mais, à ce que je vois, vous n'avez pas encore fait le principal, de mettre ordre à votre conscience, de faire une bonne confession et une bonne communion, afin que Dieu bénisse votre voyage. J'ai pensé à une chose : mon affaire, quoique j'y tienne beaucoup, n'est pas si urgente, que votre départ ne puisse se différer d'un mois. Comme vous avez dit adieu à tout le monde, et qu'il ne conviendrait pas de vous remontrer en public, employez ce temps à faire ici une bonne retraite spirituelle, dont personne ne saura mot. Le chanoine le fit de bonne grâce; à la fin du mois, son confesseur lui conseilla de demander lui-même à l'archevêque de différer encore d'un mois son départ, afin qu'il pût s'affermir de plus en plus dans la vie meilleure qu'il avait commencée, et faire une sincère pénitence. Au bout des deux mois, l'archevêque lui dit qu'il avait de bonnes nouvelles de Rome, que l'affaire s'arrangeait, que dans quelque temps il recevrait les bulles, et qu'ainsi le voyage n'était plus nécessaire. Le chanoine fit ainsi secrètement une retraite de six mois chez le saint pontife, pleurant ses fautes et s'affermissant dans ses bonnes résolutions. Dans l'intervalle arrivèrent les bulles dans la forme demandée. Alors le chanoine, qu'on supposa dans le public être arrivé la nuit, reparut dans la ville, mais tout changé, et aussi édifiant qu'il l'avait été peu [1]. Voilà par quelles voies saintement industrieuses l'Augustin espagnol, saint Thomas de Villeneuve, opérait la réforme de son clergé et de son peuple, de mal en bien et de bien en mieux; tandis que, sous le nom menteur de réforme, l'Augustin allemand, l'apostat Martin Luther, plongeait l'Allemagne

[1] *Acta SS. Vita prolix.*, c. XIII.

pour des siècles dans l'anarchie religieuse, intellectuelle et sociale.

Cependant l'industrie la plus puissante du saint archevêque de Valence fut l'exemple de sa vie. Tel il avait été dans la maison paternelle et dans l'humilité du cloître, tel il fut sur le trône épiscopal : aimant la pauvreté et les pauvres. Il garda son habit monastique, qu'il raccommodait lui-même, comme il avait fait par le passé. Un de ses chanoines l'ayant un jour surpris à ce travail, lui dit qu'il pourrait employer son temps plus utilement, et laisser cette occupation minutieuse à ceux qu'elle regardait. Il répondit que, pour être évêque, il n'avait pas cessé d'être religieux, et que la minutie qu'on lui reprochait donnerait du pain à quelque pauvre. Ses autres vêtements étaient d'ordinaire si grossiers, que ses domestiques mêmes en étaient confus pour lui, parce qu'ils ignoraient quel motif le faisait agir. Quand on le pressait de s'habiller d'une manière conforme à sa dignité, il répondait qu'il avait fait vœu de pauvreté ; que son autorité ne dépendait pas de son extérieur, et qu'on ne devait exiger de lui que du zèle et de la vigilance. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on obtint de lui qu'il portât un chapeau de soie. Il disait depuis agréablement, en montrant ce chapeau : Voilà ma dignité épiscopale ; les chanoines, mes maîtres, ont jugé que je ne pouvais être archevêque sans cela. La frugalité de sa table n'était pas moins extraordinaire. Il observait toujours l'abstinence et les jeûnes prescrits par la règle qu'il avait embrassée. Jamais il ne permettait qu'on lui servît des mets recherchés. Ce que ces sortes de mets coûteraient, disait-il, appartient aux pauvres ; je ne suis point le maître de mes revenus, je n'en suis que le dispensateur. En avent et en carême, les mercredis et les vendredis, ainsi que les veilles de fêtes, il jeûnait jusqu'au soir, et se contentait d'un peu de pain et d'eau. Enfin, son palais était une vraie maison de pauvreté ; on n'y voyait aucune tapisserie. Le saint archevêque ne portait de linge que quand il était malade ; souvent il couchait sur un paquet de branches d'arbre, et n'avait qu'une pierre pour oreiller.

L'archevêché de Valence rapportait annuellement dix-huit mille ducats. Le saint en donnait deux mille au prince Georges d'Autriche, qui s'était démis sous réserve de pension ; il en consacrait treize mille au soulagement des pauvres, et il se servait du reste pour l'entretien de sa maison et les réparations de son palais. On

voyait tous les jours à sa porte cinq cents pauvres, et chacun d'eux recevait une portion, avec du pain, du vin et une pièce d'argent. Il se déclara le père des orphelins. Il contribuait à la dot des filles qui n'étaient pas en état de se marier. Il avait une tendresse particulière pour les enfants trouvés ; il récompensait ceux qui les lui apportaient, ainsi que les nourrices qui en prenaient bien soin. Une ville de son diocèse, située sur le bord de la mer, ayant été pillée par les pirates, il fit porter des provisions et de l'argent pour racheter ceux des habitants qui étaient captifs. Aux nobles tombés dans l'indigence, aux pauvres honteux, il faisait d'honnêtes pensions, ainsi qu'aux ouvriers infirmes et sans travail.

Ces charités étaient accompagnées de la bonté la plus gracieuse. Un ecclésiastique à qui, après bien des délais, un ouvrier n'avait pu payer une dette de sept ducats, se disposait à prendre hypothèque sur ses biens, parce qu'il était lui-même dans le besoin. L'ouvrier, accompagné de son voisin qui l'y avait excité, alla trouver l'archevêque, pour qu'il recommandât à l'ecclésiastique de ne point exiger de gage. Le saint pontife les écouta tous deux avec une grande familiarité, mais prit le parti de l'ecclésiastique, disant : Il ne vous a fait aucun tort, puisqu'il vous a attendu si longtemps, et qu'il est peut-être dans un plus grand besoin que vous. Ce n'est pas lui qui est en faute, mais vous-même, de ce que vous n'êtes pas venu me trouver, car je serais venu aussitôt à votre secours. Et il lui fit donner dix ducats au lieu de sept.

Autant il était libéral pour les pauvres, autant il était parcimonieux pour lui-même. Un jour, il envoya son gilet à une pieuse femme, pour en raccommoder les manches. Elle répondit que le tout était en si mauvais état, que ça ne valait pas la peine de le raccommoder, surtout pour un archevêque. Le saint dit, au contraire : Pourvu qu'on y mette des manches, il me servira encore; et avec l'argent qu'il faudrait pour un neuf, nous aiderons quelqu'un qui n'en a ni de neuf ni de vieux. Il fit venir un tailleur, lui demanda combien il lui faudrait pour remettre les manches, trouva le prix trop élevé et en rabattit quelque chose. Le tailleur y consentit, mais s'en alla fort mécontent, et traitant l'archevêque d'avare. Cependant il avait trois filles nubiles, sans rien pour leur faire une dot. Un prêtre, qui connaissait sa position, lui conseilla d'aller trouver l'archevêque. Il s'y refusa, et raconta l'histoire du

gilet. Toutefois, sur de nouvelles instances du prêtre, il y alla. Le saint, qui le reconnut, l'écouta avec beaucoup de bienveillance, prit le nom des trois filles, fit venir le prêtre, qui lui assura qu'elles étaient vertueuses et pauvres. Le lendemain, il manda le père, et lui dit : Hier j'ai promis à votre confesseur trente pièces d'argent pour chacune de vos filles ; mais j'ai pensé la nuit que ce n'était point assez pour se mettre en ménage, et j'en donne à chacune cinquante. Le tailleur se jeta à ses pieds pour lui rendre grâce. Le serviteur de Dieu lui demanda : Mon frère, n'êtes-vous pas le même qui m'avez resarci mon gilet? L'autre ayant dit que oui, il ajouta : Je sais que vous avez été mécontent lorsque vous m'avez vu disputer sur le salaire ; mais vous n'avez pas bien jugé ; car, sans refuser à personne ce que je crois juste, je cherche toujours à ménager, afin de pouvoir faire des aumônes.

Les charités du saint évêque étaient souvent accompagnées de miracles. Un jour, comme il considérait de sa fenêtre les pauvres à qui on distribuait l'aumône dans la cour, il en vit un qui le regardait fixement. C'était un homme perclus des pieds et des mains, et qui se soutenait péniblement avec des crosses. Le saint envoya ses domestiques, qui le lui amenèrent sous le bras ; il lui dit : Mon frère, je me suis aperçu de la fenêtre que vous me regardiez attentivement; pourquoi cela? est-ce que l'aumône qu'on vous accorde ne suffit pas? — Seigneur, répondit le pauvre, elle me suffit bien, à moi ; mais j'ai une femme et deux enfants, et cela est partagé entre nous tous : nous éprouvons tous la misère. — Est-ce que vous ne savez aucun métier, pour entretenir votre famille avec ce que je vous donne? — Seigneur, je sais un métier, car je suis tailleur ; je gagnerais encore ma vie, comme auparavant, si une fluxion maligne ne m'avait rendu impotent des pieds et des mains. — Le saint archevêque ajouta : Lequel aimeriez-vous le mieux, de la santé ou d'une aumône plus considérable? — Ah ! Seigneur, répliqua le pauvre, si seulement je jouissais de la santé ! — Aussitôt l'archevêque, sans lui laisser dire davantage, se lève, fait sur lui le signe de la croix, et dit : Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, qui a été crucifié, laisse tes crosses, et va-t'en guéri chez toi, à ton ouvrage. Et le pauvre se leva guéri [1].

Quant à ceux de ses parents qui se trouvaient eux-mêmes dans

[1] Cap. XXII.

le besoin, saint Thomas de Villeneuve les secourait comme les autres pauvres, ni plus ni moins.

Toutes ces œuvres étaient animées de la foi la plus vive, de la piété la plus tendre, de la charité la plus ardente. Plus souvent encore que nous n'avons déjà vu, dans ses oraisons, dans la récitation de l'office, dans ses prédications même il éprouvait des extases. Bien des fois ces extases lui survenaient pendant qu'il se préparait à dire la messe, et l'heure se passait de la dire. Un jour de l'Ascension, à six heures du matin, il récitait les heures canoniales avec son chapelain. Arrivé à none, il dit l'antienne : *Videntibus illis, elevatus est*, « Eux le voyant, il fut élevé, » mais ne commença pas le psaume, car il fut ravi en extase, demeura droit et immobile jusqu'à cinq heures du soir. Revenu à lui-même, il demanda au chapelain où ils en étaient. — Nous avons commencé none et Votre Grâce a intimé l'antienne. — Disons donc none, afin que j'aille célébrer la sainte messe, puis au chœur. — Monseigneur, c'est impossible. — Pourquoi? — Parce que cinq heures du soir viennent de sonner, et dans ce moment même Votre Grâce entend les cloches des monastères pour les complies. — Bien étonné, le saint archevêque dit : Récitons ainsi none et les autres heures; j'en ai du regret, non à cause de moi, mais à cause de vous, qui n'avez point offert le divin sacrifice. Mais ainsi a-t-il plu au Seigneur, et cela sans aucune faute de ma part ni de la vôtre. Soyez bien certain que nous ne l'avons nullement offensé; car vous ne pouviez m'abandonner, ni moi la grâce que le Seigneur m'offrait. Le chapelain le supplia, pour l'amour de Dieu et le bien de son âme, de lui dire le mystère de cette extase de onze heures. Le saint, après lui avoir fait promettre le secret pendant sa vie, répondit : Sachez, mon frère, qu'au moment où je commençais l'antienne *Videntibus illis*, une troupe d'anges la recevaient de ma bouche, et se mirent à la chanter par les airs avec une si douce harmonie, qu'elle me ravit à moi-même et occupa tous mes sens. Mais je m'étonne qu'il se soit passé tant d'heures que vous dites, je croyais qu'il n'y avait pas même une demi-heure; car c'est le propre de la consolation céleste, qu'un jour entier lui paraît une demi-heure[1].

Ces extases étaient si fréquentes et si notoires, que le saint lui-même y fait allusion dans un sermon sur la transfiguration de

[1] L. I, cap. IX.

Notre-Seigneur. Après avoir commenté ces paroles de saint Pierre : *Seigneur, il nous est bon d'être ici*, il ajoute : « Mais laissons Pierre un moment, et venons à nous-mêmes ; car *il nous est bon d'être ici*. Que le monde ait ses consolations, que les hommes jouissent des voluptés qu'ils convoitent; pour nous, *il nous est bon de nous attacher à Dieu et mettre au Seigneur notre espérance*. Qu'y a-t-il entre nous et la joie, nous qui cherchons les joies futures ? Persévérons constamment sur cette montagne avec le Christ ; tenons-en fidèlement la cime, car tout ce qui est en bas est triste, est amer, est pestilentiel, est infecté de venin mortifère; c'est ici la paix, ici la sécurité, ici le salut, ici le repos, et s'il y a du bien ou de la joie véritable en la vie, c'est sur cette montagne seule qu'on le possède plus pleinement. Mais que ferons-nous sur la montagne ? Y resterons-nous oisifs avec le Christ ? Non pas; mais faisons-y au dedans de nous trois tabernacles au Seigneur, un au Père, un au Fils, un au Saint-Esprit : tabernacle du corps, tabernacle de l'âme, tabernacle de l'esprit : tabernacle éternel, demeure perpétuelle où Dieu vienne habiter; car il est écrit : *Nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure.* Bienheureux qui consacre toute sa vie à construire ce tabernacle, qui y emploie tous ses soins. Quant à moi, mes frères, pour dire en passant quelque chose de moi-même : Si quelquefois, et cela très-rarement, tout indigne que j'en suis, il m'a été accordé, non pour aucun mérite de ma part, mais par le bienfait gratuit de l'infiniment bon Jésus, de monter avec lui sur cette haute montagne, et d'y contempler la gloire de sa face, ne fût-ce qu'un peu et de loin, oh ! avec quelle ardeur, avec quelles larmes je m'écrie : Seigneur, il nous est bon d'être ici ! ne permettez pas que je descende plus de cette montagne ; il me suffit de votre présence; de grâce, ne vous en allez pas de moi ; qu'en ceci se passe toute ma vie, tous mes jours ! que chercher davantage ? Voilà tout ce que je veux, tout ce que je désire, tout ce que je demande. Mais, hélas ! hélas ! subitement s'évanouit cette gloire, cette paix, cette douceur, et je suis laissé à moi-même plein de tristesse. Cette splendeur passe comme un éclair, et abandonne l'âme affligée. Oh ! si elle avait duré[1] !

[1] *Premier sermon sur la Transfiguration de Notre-Seigneur*, n. 8, t. I, p. 320, édit. in-fol. Milan, 1760.

C'est ce désir du ciel qui lui faisait souhaiter vivement de pouvoir abdiquer l'épiscopat, pour se retirer de nouveau dans sa chère cellule et s'y entretenir seul avec Dieu seul. Depuis qu'il était archevêque, jamais il n'avait eu un vrai contentement; toujours il craignait pour le salut de son âme. Il s'adressa au Pape, et plusieurs fois à l'empereur, pour obtenir la permission de se démettre. N'ayant pu rien obtenir des hommes, il s'adressa à Dieu. C'était en 1555. Il passa plusieurs nuits prosterné devant l'image du Sauveur crucifié, pleurant et priant pour que Dieu lui accordât sa retraite. Il venait d'achever le *Miserere*, en versant un torrent de larmes, lorsque le Sauveur crucifié lui adressa distinctement ces paroles : Aie bon courage, au jour de la Nativité de ma mère tu viendras à moi et tu te reposeras [1]. Le vingt-neuf août, il fut attaqué d'une fièvre qui augmentait de jour en jour. L'évêque de Ségovie vint lui dire que les médecins conservaient peu d'espoir : aussitôt, rempli de joie, il rendit grâces à l'évêque, se mit à genoux, et dit en levant les yeux au ciel : *J'ai été réjoui de ce qu'on vient de me dire : Nous irons à la maison du Seigneur.* Puis, modérant cette joie, il ajouta : Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail; autrement, je désire ma dissolution pour être avec vous.

Il reçut le saint viatique en présence du clergé, auquel il recommanda vivement de garder les commandements de Dieu, de mener une vie conforme à la sainteté de leur ministère, de professer une inviolable obéissance au Siége apostolique, et de demander à Dieu un pasteur exemplaire pour l'église de Valence ; il ajouta que, si Dieu le rendait digne de son royaume, comme il l'espérait fermement de son infinie bonté, il prierait assidûment pour cette chère église, afin que sa foi ne vînt pas à défaillir. Il envoya ensuite distribuer tout ce qui lui restait d'argent, même ses meubles. Ses serviteurs étant revenus dire qu'après avoir donné abondamment à tous les pauvres, il restait encore quinze cents écus, il en fut troublé, et dit : Pourquoi me retenez-vous ici encore, pour que je n'aille jouir du bonheur que m'a préparé le Seigneur ? Je suis persuadé qu'il me prolongera la vie présente jusqu'à ce que je sache qu'il ne me reste plus rien à la maison.

[1] *Vita prolix.*, l. II, c. XXIV.

Allez donc achever la besogne, afin que je ne demeure pas plus longtemps, mais que je me repose dans la paix de Jésus-Christ.

Dans l'intervalle, il ordonna de célébrer la messe dans sa chambre, disant qu'il désirait encore, avant son départ, entrevoir, sous les espèces du sacrement, son Créateur et son Rédempteur, qu'il espérait contempler bientôt face à face. Pendant qu'on faisait les préparatifs, il se rappela un pauvre père de famille, concierge d'une prison, auquel il n'avait rien assigné dans la distribution de ses meubles. Il le fit venir, lui demanda pardon de son oubli, et lui donna le lit où il était couché, n'ayant plus autre chose. En même temps, il fit signe qu'on le mît à terre, sur un tapis, afin que le geôlier pût emporter ce qui lui appartenait. Aucun des assistants n'ayant voulu y consentir, le saint se tourna vers le geôlier, et le pria, par les entrailles de Jésus-Christ, de lui accorder l'usage du lit jusqu'à la mort.

Enfin ceux qui avaient distribué aux pauvres le reste de l'argent étant revenus et ayant annoncé qu'il ne restait plus rien, Thomas leur rendit grâces et dit : Maintenant, je marcherai joyeux au combat, n'ayant plus rien par où l'ennemi puisse me tenir. Il demanda aussitôt l'extrême-onction, et la reçut avec la plus tendre piété, en récitant les psaumes avec le prêtre. Pendant la messe, qui fut commencée tout de suite, il se fit lire la passion de Notre-Seigneur, selon saint Jean, en faisant faire une petite pause à chaque période, pour la méditer quelque peu. A l'élévation, il adora le saint sacrement avec une profonde humilité, et, pleurant de joie, commença le cantique *Nunc dimittis*, à la fin duquel il ajouta : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ;* et en disant cela, il rendit son âme à son Créateur, le 8 septembre 1555, jour de la Nativité de la sainte Vierge, pour laquelle il avait eu toute sa vie la plus affectueuse dévotion. Il était dans la soixante-septième année de son âge, et la onzième de son épiscopat. On l'enterra, comme il l'avait désiré, dans le même couvent d'Augustins où il avait demandé l'hospitalité avant d'entrer à Valence. Il fut béatifié en 1618 par Paul V, et canonisé en 1658 par Alexandre VII. Sa fête a été fixée au dix-huit de septembre [1].

Saint Thomas de Villeneuve a laissé un grand nombre de sermons, dont la meilleure édition est celle de Milan, 1760. Ils sont

[1] *Acta SS.*, 18 sept.

en latin. On y respire la même foi, la même piété, la même science, la même charité que dans les lettres du martyr saint Ignace d'Antioche, disciple des apôtres. L'Esprit de Dieu, qui demeure éternellement avec l'Église et qui parle dans les saints, est toujours le même.

Le même jour, à Sion en Valais, dans un lieu nommé Agarne, la fête des saints martyrs Maurice, Ezupère, Candide, Victor, Innocent, Vital et leurs compagnons, soldats de la légion thébaine, qui, ayant été massacrés pour Jésus-Christ sous Maximien, ont rempli tout le monde de la gloire de leur martyre. — A Rome, les saintes vierges Digne et Enérite, martyrisées sous Valérien et Gallien. Leurs reliques reposent dans l'église de Saint-Marcel. — A Chartres, saint Ion, prêtre et martyr, qui, étant venu dans les Gaules avec saint Denys, fut, par ordre du préfet Julien, meurtri de coups de bâton, et acheva son martyre par le glaive. — A Ratisbonne, saint Emmeran, évêque et martyr, qui, dans le dessein de sauver les autres, souffrit patiemment une très-cruelle mort pour Jésus-Christ. — A Antinoé en Egypte, sainte Iraïde, vierge d'Alexandrie, et ses compagnons, martyrs. Cette sainte, sortie pour puiser de l'eau dans une fontaine assez peu éloignée, aperçut un vaisseau chargé de confesseurs de Jésus-Christ; elle quitta aussitôt sa cruche pour se joindre à eux, et quand ils furent entrés dans la ville, elle fut décapitée la première, après avoir enduré plusieurs tourments. Les prêtres, les diacres, les vierges, et tous les autres, périrent aussi par le même genre de mort. — A Meaux, saint Saintin, disciple de saint Denys l'Aréopagite; ayant été sacré évêque de cette ville par ce saint, il fut le premier qui y prêcha l'Évangile. — Dans le Cotentin, saint Lô, évêque. — En Poitou, saint Florent, prêtre. — En Berry, saint Silvain, confesseur. — A Laon, sainte Salaberge, abbesse.

XXIIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT MAURICE ET LA LÉGION THEBAINE,

AINSI QUE PLUSIEURS AUTRES MARTYRS DU MÊME TEMPS,

NOTAMMENT

VICTOR DE MARSEILLE.

Sébastien ne fut pas le seul homme de guerre qui versa son sang pour la foi. Sous Dioclétien et Maximien, il y eut, à la même

époque, une légion tout entière de martyrs. C'était la légion thébaine. Dioclétien la fit venir de l'Orient, la reçut à Rome, et lui donna ordre de rejoindre Maximien, qui marchait contre les Bagaudes, peuples insurgés de la Gaule belgique. Mais le pape saint Casus fit à cette même légion des recommandations encore plus importantes ; car elle était toute composée de chrétiens. Ils eurent bientôt lieu de les mettre en pratique. Comme Maximien voulut se servir d'eux à persécuter les chrétiens ainsi que les autres soldats, ils refusèrent d'obéir. L'empereur, pour se reposer de la fatigue du voyage, s'était arrêté dans les Alpes en un lieu nommé Octodure, aujourd'hui Martinac en Valais ; la légion thébaine était proche, à Agaune, au pied de la montagne que l'on nomme aujourd'hui le grand Saint-Bernard. Maximien, irrité de cette désobéissance, ordonna que la légion fût décimée, et réitéra ses ordres pour contraindre le reste à persécuter les chrétiens. Les soldats thébains, ayant appris ce second ordre, commencèrent à crier par tout le camp qu'ils souffriraient plutôt toutes sortes d'extrémités que de rien faire contre la religion chrétienne. Maximien commanda qu'on les décimât une seconde fois, et que l'on fît obéir les autres. On fit donc encore mourir le dixième, suivant le sort, et les autres s'exhortaient mutuellement à persévérer.

Ils étaient principalement encouragés par trois de leurs officiers généraux, Maurice, Exupère et Candide, qui leur proposaient l'exemple de leurs camarades, que le martyre avait déjà conduits au ciel. Par leurs conseils, ils envoyèrent une remontrance à l'empereur, qui portait en substance : Nous sommes vos soldats, il est vrai ; mais aussi, nous le confessons librement, nous sommes les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service de la guerre, à lui l'innocence ; nous recevons de vous la paie, il nous a donné la vie. Nous ne pouvons suivre vos ordres jusqu'à renier Dieu, notre Créateur et notre maître, et aussi le vôtre, que vous le vouliez ou ne le vouliez pas. Si vous ne nous commandez rien qui l'offense, nous vous obéirons, comme nous l'avons fait jusqu'à présent ; sinon, c'est à lui que nous obéirons plutôt qu'à vous. Nous vous offrons nos bras contre quelque ennemi que ce soit ; mais nous tenons à crime de les tremper dans le sang innocent. Nous avons pris les armes pour nos concitoyens et non pas contre

eux. Nous vous avons fait serment; mais, avant tout, nous avons fait serment à Dieu : comment pourrez-vous compter sur le second, si nous violons le premier? Vous voulez que nous recherchions les chrétiens pour le supplice. Vous n'avez pas besoin d'en chercher d'autres ; nous voici, confessant Dieu le Père, Créateur de toutes choses, et son fils Jésus-Christ qui est avec lui un même Dieu. Nous avons vu égorger nos compagnons sans les plaindre ; nous nous sommes réjouis de la gloire qu'ils ont eue de souffrir pour leur Dieu et leur Seigneur. Ni cette extrémité, ni le désespoir ne nous ont point portés à la révolte ; nous avons les armes à la main et ne résistons pas, parce que nous aimons mieux mourir innocents que vivre coupables. Le feu, les tourments, le glaive, nous sommes prêts à tout endurer ; mais chrétiens, nous ne pouvons persécuter des chrétiens.

Maximien, désespérant de pouvoir vaincre une telle constance, ordonna de les faire tous mourir, et fit marcher des troupes pour les environner et les tailler en pièces. Ils ne firent aucune résistance, mais ils mettaient bas les armes et présentaient le cou aux persécuteurs. La terre fut couverte de leurs corps; on voyait couler des ruisseaux de sang. On croit qu'ils étaient environ six mille six cents ; car c'était le nombre ordinaire des légions.

Un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'était point de cette légion et ne servait plus, se rencontra, en passant son chemin, au milieu de ceux qui avaient fait mourir les martyrs, et qui se réjouissaient en faisant bonne chère de leurs dépouilles. Ils l'invitèrent à manger avec eux et lui contèrent avec plaisir tout ce qui s'était passé. Comme il se retirait, détestant le festin et ceux qui le faisaient, ils lui demandèrent s'il n'était point aussi chrétien. Il répondit qu'il l'était et qu'il le serait toujours : aussitôt ils se jetèrent sur lui et le tuèrent. On compte encore quelques autres de la même légion, qui furent tués ailleurs [1].

On peut rapporter plusieurs autres martyrs célèbres, aux voyages que Maximien fit dans les Gaules, non-seulement contre les Bagaudes, mais contre le parti de Carause. C'était un grand capitaine, qui avait eu la commission de tenir la mer libre, sur les côtes de la Belgique et de l'Armorique, contre les courses des

[1] Ruinart, et *Acta SS.*, 22 sept. — [1] Ruinart, et *Acta SS.*, 24 maii.

Francs et des Saxons, et qui, enfin, étant devenu suspect, se révolta et se rendit maître de la Grande-Bretagne, où il subsista sept ans. On compte donc à Nantes, en Armorique, saint Donatien et saint Rogatien. C'étaient deux frères illustres par leur naissance. Donatien était le plus jeune ; mais il se convertit le premier, et, ayant reçu le baptême, il travaillait à la conversion des autres. Rogatien, son frère aîné, en fut touché ; il voulut aussi être chrétien, et pria Donatien de lui faire recevoir le baptême avant la persécution, afin qu'elle ne le surprît pas païen ou catéchumène. Mais l'absence de l'évêque, qui s'était enfui, l'empêcha d'être baptisé. Cependant le gouverneur qui persécutait les chrétiens étant venu à la ville, Donatien lui fut déféré comme détournant les autres du culte des dieux, et particulièrement son frère. Le gouverneur se le fit amener ; il confessa avec une sainte fierté, et fut mis en prison les fers aux pieds. Rogatien étant aussi présenté au gouverneur, d'abord il lui parla doucement et s'efforça de le gagner par ses promesses ; mais, le voyant aussi ferme que son frère, il le fit aussi mettre en prison. Ce qui les attristait tous les deux, c'est que Rogatien n'était point encore baptisé, et que le lendemain ils devaient être mis à mort. Donatien fit alors pour lui cette prière : Seigneur Jésus-Christ, auprès de qui les désirs sincères égalent les effets, et qui, en nous laissant le vouloir, vous êtes réservé le pouvoir, que la foi pure de Rogatien lui serve de baptême ; et s'il arrive que le préfet nous fasse mourir dès demain, comme il a résolu, que le sang de votre serviteur soit pour lui une ablution et une onction sacramentelle ! Ayant ainsi veillé et prié toute la nuit, ils furent amenés le lendemain devant le tribunal du préfet, et après de longues tortures, eurent tous deux la tête tranchée.

Ce fut dans la Belgique que Maximien fit le plus de séjour, et c'est aussi là que nous trouvons le plus de martyrs de son temps. A Amiens, l'évêque saint Firmin ; dans la même ville, Victoire et Fucien, avec Gentien, leur hôte ; à Auguste, capitale du Vermandois, ville depuis ruinée, saint Quentin ; à Soissons, saint Crespin et saint Crespinien ; à Tournay, saint Piat, prêtre ; à Fismes, près de Reims, la vierge sainte Macre ; à Louvre en Parisis, saint Just ou Justin, qui, allant à Amiens avec son père et son frère, et n'ayant pas voulu découvrir aux persécuteurs ceux qui l'accompagnaient, eut la tête coupée. On compte encore plusieurs martyrs

à Trèves, sous Rictiovare, gouverneur de la Gaule belgique, à qui l'on attribue aussi la plupart des précédents. Dans la Grande-Bretagne, on marque entre autres saint Alban, qui, ayant reçu chez lui un ecclésiastique qui fuyait la persécution, se livra lui-même pour le sauver.

En Aquitaine, saint Caprais, évêque d'Agen, se cacha par la crainte de la persécution ; mais ensuite il se montra et souffrit le martyre, excité par l'exemple de sainte Foi, vierge, près d'Agde. Tibère, Modeste et Florence à Vienne. Ferréol, tribun militaire, et un de ses soldats, nommé Julien, furent décapités à Brioude en Auvergne. A Embrun, Vincent, Oronce et Victor. A Arles, Genès, greffier, encore jeune et catéchumène, entendant lire devant le tribunal l'ordre pour persécuter les chrétiens, et ne pouvant se résoudre à l'écrire, jeta devant les pieds du juge les tablettes cirées sur lesquelles il écrivait, s'enfuit et se cacha. Le juge ordonna de le prendre; et, comme on ne put le trouver, il le condamna à perdre la tête, sitôt qu'on l'aurait découvert. Cependant le martyre fit demander à l'évêque, par des personnes fidèles, de le baptiser. L'évêque, soit qu'il n'en pût trouver le temps, soit qu'il se défiât de sa jeunesse, lui fit dire qu'il serait suffisamment baptisé dans son sang. Enfin, Dieu permit qu'il fût découvert. Il voulut encore s'échapper en passant le Rhône à la nage; mais il fut pris de l'autre côté et eut la tête tranchée. On ne sait point le temps de son martyre ; toutefois il est trop mémorable pour l'omettre, faute d'en savoir la place [1].

Quelque temps après le massacre de la légion thébaine, Maximien Hercule vint à Marseille. Ce massacre l'avait rendu terrible aux chrétiens. Ceux de Marseille étaient dans de grandes alarmes. Un homme de guerre, les visitant la nuit de maison en maison, les encouragea au mépris d'une mort passagère et au désir d'une vie éternelle. Son nom était Victor. Il fut pris et conduit devant les préfets, qui l'exhortèrent à ne point mépriser le culte des dieux, ni refuser les honneurs de la milice et l'amitié de César, pour le culte d'un certain mort. Victor prouva que les dieux étaient d'impurs démons; il répondit que, soldat du Christ, il ne voulait nullement, à l'affront de son roi, avoir ni récompenses militaires ni

[1] Ruinart, et *Acta SS.*

l'amitié de l'empereur; il confessa d'une voix ferme, que le Seigneur Jésus-Christ, très-haut Fils de Dieu, pour l'amour de la restauration humaine, a été vraiment homme mortel, mis volontairement à mort pour des impies; mais que, par la puissance de sa vertu divine, il est ressuscité le troisième jour et monté au ciel, et qu'il a reçu de Dieu le Père une éternelle royauté sur toutes choses. A ces mots de Victor, tous les assistants poussent des cris et lui disent des injures. Mais comme c'était un personnage considérable, les préfets le renvoyèrent à l'empereur même. A ce nouveau tribunal, il ne fit pas voir moins de sagesse et de constance, et démontra sans réplique que les idoles n'étaient rien, mais que Jésus-Christ est vrai Dieu. L'empereur, irrité, commanda qu'on le traînât par toute la ville. On le lia par les bras et par les pieds, et on le traîna de la sorte, exposé aux coups et aux injures de la populace, dont chacun eût pensé faire un crime en ne lui insultant pas. Il fut ramené tout déchiré et tout sanglant au tribunal des préfets, qui, le croyant abattu par cet affront, se plaignirent plus que jamais de l'injure qu'il faisait à César et à la république, et le pressèrent de reconnaître enfin la puissance des dieux et de préférer l'amitié de César à une mort cruelle, endurée pour un homme qui, lui-même, avait vécu dans l'indigence et était mort dans le supplice. Le martyr, au contraire, encouragé par ce commencement de victoire, répondit avec une sagesse vraiment inspirée: S'il s'agit de l'injure de César et de la république, jamais je n'ai manqué à César, jamais à la république; je n'ai lésé en rien l'honneur de l'empire ni refusé de le défendre. Chaque jour je sacrifie religieusement pour le salut de César et de l'empire entier, chaque jour j'immole devant Dieu des hosties spirituelles pour la prospérité de la république. Mais tout le monde, je crois, tiendra pour le comble de la démence, d'aimer une chose tellement, qu'on la préfère à une autre cent fois meilleure. Que sera-ce encore si on ne peut avoir la première comme on voudrait; si on ne peut en jouir sans crainte quand on l'a, ni la retenir, quelque soin que l'on en prenne? Au contraire, on a le centuple dès qu'on veut; quand on l'a, on en jouit avec sécurité, et ni le temps ni la violence ne peuvent vous le faire perdre. Or, au jugement de la saine raison et de tous les sages, la familiarité des princes, les plaisirs et les honneurs de ce monde, la santé, la vie même, sont de ces choses

qu'on ne saurait ni acquérir à son gré, ni posséder avec sécurité, ni surtout prolonger tant soit peu. Il faut donc les mettre bien après les joies ineffables de la vie éternelle, et les embrassements du souverain auteur de toutes choses. Pour lui, dès qu'on l'aime, on l'a; dès qu'on l'a, on possède avec lui tous les biens.

Victor continue avec cette maturité de la raison chrétienne; il réfute admirablement le paganisme, et parle non moins admirablement de Jésus-Christ. « Avec quel amour et quelle vénération ne doit-on pas adorer celui qui, lorsque nous étions ennemis, nous a aimés le premier; qui nous a dévoilé les fraudes des dieux infâmes, et qui, pour nous arracher à eux, s'est fait homme, non en diminuant sa divinité, mais en revêtant notre humanité et demeurant Dieu parmi nous! Oh! combien est riche cette pauvreté que vous nous reprochez; qui, quand il lui plaît, remplit des barques de poissons et nourrit cinq mille hommes avec cinq pains! combien est forte cette faiblesse qui guérit toutes nos infirmités! combien est vivifiante la mort qui a vivifié tant de morts! En doutez-vous? Voyez toutes ces choses prédites dès le commencement et confirmées par des miracles sans nombre. Oh! si vous considériez combien est grand celui à qui obéit le monde entier! Quoi de plus saint que sa vie? de plus droit que sa doctrine? de plus utile que ses promesses? de plus terrible que ses menaces? de plus sûr que son patronage? de plus louable que son amitié? de plus ravissant que sa gloire? Qui des dieux lui est semblable? Tous les dieux des nations sont des démons; mais notre Dieu à nous a fait les cieux. C'est pourquoi ceux-là sont et seront condamnés à un éternel incendie avec leurs adorateurs. De celui-ci, au contraire, un saint prophète a dit : « Notre Dieu est par-dessus tous les dieux; tout ce qu'il a voulu, il l'a fait au ciel, sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes.» C'est pourquoi, très-illustres et très-doctes personnages, usez de la pénétration de votre esprit, écartez un instant la haine et la contention, examinez de sang-froid la chose de part et d'autre, et ne vous abandonnez plus à d'impurs démons qui vous haïssent et qui vous damnent avec eux, et ne prostituez plus l'honneur de la ressemblance divine, qui est en vous, à leur infâme turpitude : mais obéissez au très-saint, très-beau, très-juste, très-clément et tout-puissant Créateur, votre ami, dont l'humilité vous élèvera, dont la pauvreté vous enrichira,

dont la mort vous vivifiera, dont les avertissements salutaires vous appellent maintenant, dont les récompenses vous invitent, afin que vous puissiez être reçus bientôt dans son éternelle gloire et vous réjouir de son amitié à jamais. »

Après que le martyr eut ainsi parlé, les préfets lui dirent : Victor, ne cesseras-tu point de philosopher ? Choisis de deux choses l'une, ou d'apaiser les dieux ou de périr misérablement. Puisque vous me le proposez, dit-il, ce que j'ai enseigné par la parole, il faut le confirmer par l'exemple. Je méprise les dieux ; je confesse le Christ. Faites-moi souffrir tous les tourments que vous pourrez. Les préfets, irrités, voulant le tourmenter l'un plus que l'autre, se divisèrent. L'un d'eux, nommé Euticius, se retira : la charge de faire tourmenter le martyr demeura à Astérius. Il le fit attacher aussitôt et tourmenter longtemps et cruellement. Le martyr tenait les yeux au ciel, demandant la patience à celui de qui elle est le don. Jésus-Christ lui apparut, tenant sa croix entre les mains, et lui dit : La paix soit avec toi, Victor ! Je suis Jésus qui souffre dans mes saints ; prends courage, je t'assiste dans le combat pour te couronner après la victoire. Ces paroles firent évanouir la douleur et les tourments. Le martyr commença à louer Dieu d'un visage gai. Les bourreaux, déjà fatigués, virent qu'ils n'avançaient rien, et le préfet ordonna de le détacher du chevalet et de le mettre dans une prison très-obscure.

Au milieu de la nuit, Jésus-Christ l'envoya visiter par des anges ; la prison fut ouverte et remplie d'une lumière plus claire que le jour : le martyr chantait avec les anges les louanges de Dieu. Trois soldats qui le gardaient, voyant cette lumière, jettent aux pieds du saint, le prient de leur pardonner, demandent le baptême. Le martyr les instruisit soigneusement, selon que le temps lui permettait ; et, ayant fait venir des prêtres la même nuit, il les mena à la mer, où, ayant été baptisés, il les releva de l'eau de ses propres mains, c'est-à-dire qu'il fut leur parrain. Leurs noms étaient Alexandre, Longin et Félicien. Le lendemain matin, leur conversion ayant été divulguée, l'empereur envoya des appariteurs, qui les prirent avec Victor et les amenèrent à la place publique, où toute la ville accourut. Les trois soldats, que Victor avait encouragés par un très-beau discours, persévérèrent fidèlement dans la confession ; et aussitôt, par ordre de l'empereur,

ils eurent la tête tranchée. Victor priait Dieu avec larmes qu'il pût être compagnon de leur martyre. Il fut encore frappé, suspendu et battu cruellement à coups de bâtons et de nerfs de bœuf. On le remit en prison, où il demeura trois jours en prières, recommandant à Dieu son martyre avec une grande contrition de cœur et des larmes abondantes. Ensuite l'empereur se le fit encore amener, et, après l'avoir interrogé et menacé, fit apporter un autel de Jupiter, auprès duquel le sacrificateur était tout prêt. L'empereur dit à Victor : Mets de l'encens, apaise Jupiter, et sois notre ami. Le martyr s'approcha comme pour sacrifier, et, prenant l'autel de la main du sacrificateur, le renversa par terre d'un coup de pied. L'empereur lui fit couper le pied sur-le-champ. Ensuite il le fit mettre sous la meule d'un moulin à bras, que les bourreaux firent tourner, commençant ainsi à l'écraser et à lui briser même les os. Mais la machine se rompit; et, comme il semblait respirer encore un peu, on lui coupa la tête. On entendit d'en haut une voix céleste, qui dit : Tu as vaincu, bienheureux Victor, tu as vaincu ! L'empereur fit jeter dans la mer les corps des martyrs; mais ils vinrent à bord et furent ensevelis par les chrétiens dans une grotte taillée dans le roc, et il s'y fit ensuite un grand nombre de miracles [1].

Le même jour, à Rome, saint Lin, pape et martyr, qui le premier après l'apôtre saint Pierre gouverna l'Église romaine : ayant reçu la couronne du martyre, il fut enterré au Vatican, auprès de ce même apôtre. — A Icone en Lycaonie, sainte Thècle, vierge et martyre, qui, ayant été convertie à la foi par l'apôtre saint Paul, confessa Jésus-Christ sous l'empire de Néron, avec une liberté dont le feu et les bêtes ne firent qu'augmenter la gloire : enfin, après avoir été victorieuse en divers combats, pour l'instruction des fidèles, elle vint à Séleucie, où elle mourut en paix. Les saints Pères lui ont donné de grands éloges. — En Campanie, la mémoire de saint Sosie, diacre de l'église de Misène, que l'évêque saint Janvier avait prédit devoir être martyr, parce qu'il avait vu une flamme s'élever au-dessus de sa tête, lorsqu'il lisait l'Évangile dans l'église. Quelques jours après, étant âgé d'environ trente ans, il eut la tête tranchée avec le saint évêque, et parvint avec lui à la gloire du martyre. — En Afrique, les saints mar-

[1] Ruinart, et *Acta SS.*, 21 julii. *Hist. de l'Egl. gall.*

tyrs André, Jean, Pierre et Antoine. — Dans le diocèse de Coutances, saint Paterne, évêque et martyr. — A Ancône, saint Constance, mansionaire de l'église de Saint-Étienne, illustre par les miracles qu'il opéra. — En Espagne, les saintes femmes Xantippe et Polyxène, qui avaient été instruites par les apôtres.

XXIVe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT GÉRARD,

ÉVÊQUE DE CHONAD EN HONGRIE, MARTYR.

Gérard était Vénitien, et dès l'enfance avait reçu l'habit monastique. Ayant entrepris d'aller en pèlerinage à Jérusalem, il passa en Hongrie, où le roi saint Étienne goûta tellement sa doctrine et sa vertu, qu'il le retint malgré lui, jusqu'à lui donner des gardes. Gérard se retira dans le monastère de Béel, que le saint roi avait bâti à la prière du saint ermite Gunther, et y passa sept ans, s'exerçant au jeûne et à la prière, et n'ayant pour toute compagnie que le moine Maur, qui fut depuis évêque de Cinq-Églises. Le roi saint Etienne, ayant établi la tranquillité dans son royaume, tira Gérard de sa solitude, le fit ordonner évêque et l'envoya prêcher à son peuple, dont il se fit tellement aimer, que tous le regardaient comme leur père. Le nombre des fidèles croissant, le saint roi fonda des églises dans les principales villes, et mit l'évêque Gérard dans celle de Chonad, dédiée à saint Georges. Là, il y avait un autel de la Vierge, devant lequel était un encensoir d'argent, où deux vieillards faisaient brûler continuellement des parfums, et tous les samedis on y chantait l'office de la Vierge, à neuf leçons; car le roi Etienne et toute la Hongrie avaient une dévotion particulière à la sainte Vierge.

Le saint évêque Gérard avait grand soin de tout ce qui regarde le service divin, disant que la foi doit être aidée par ce qui est agréable aux sens. C'est pourquoi il gardait le meilleur vin pour le saint sacrifice, et, l'été, il le faisait mettre à la glace. Pour se

mortifier, il se levait la nuit, prenait une cognée et allait seul à la forêt couper du bois. Dans ses voyages, il ne montait pas à cheval, mais dans un chariot, pour s'occuper de saintes lectures. Il trouva moyen d'accorder la vie solitaire avec l'épiscopat, bâtissant des cellules près des villes où il allait prêcher, dans les lieux des forêts les plus écartés, pour y passer la nuit. Tel était ce saint évêque.

Après la mort du roi saint Etienne, Pierre, fils de sa sœur, y fut reconnu roi. Mais comme il était de race allemande, il voulut donner à des Allemands les gouvernements et les charges. Les Hongrois, irrités, choisirent pour roi Ovon ou Aba, beau-frère de saint Etienne; et Pierre, obligé de s'enfuir la troisième année de son règne, se retira en Allemagne, près du roi Henri le Noir, fils de l'empereur Conrad. Cependant Ovon répandit beaucoup de sang et fit mourir cruellement les personnes les plus considérables du conseil, durant le carême, apparemment, de l'an 1041. Ensuite il vint pour célébrer la Pâque à Chonad, capitale de la province Morissène, dont saint Gérard était évêque. Ce prélat étant invité, de la part des évêques et des seigneurs, à venir couronner le nouveau roi, s'y refusa. Les autres évêques lui mirent la couronne ; car c'était l'usage de ce temps-là que les rois recevaient des évêques la couronne à toutes les grandes fêtes.

Le roi Ovon entra donc dans l'église, couronné, avec une grande suite de clergé et de peuple. Mais le saint évêque Gérard monta à la tribune et s'adressa ainsi au roi par interprète, car il ne parlait pas hongrois : Le carême est institué pour procurer le pardon aux pécheurs et la récompense aux justes. Tu l'as profané par des meurtres, et, en me privant de mes enfants, tu m'as ôté le nom de père. C'est pourquoi tu ne mérites point aujourd'hui de pardon; et, comme je suis prêt à mourir pour Jésus-Christ, je te dirai ce qui doit t'arriver. La troisième année de ton règne, le glaive vengeur s'élèvera contre toi, et tu perdras, avec la vie, le royaume que tu as acquis par la fraude et la violence. Les amis du roi, qui entendaient le latin, surpris de ce discours, faisaient signe à l'interprète de se taire, voulant garantir l'évêque de la colère du roi. Mais l'évêque, voyant que la crainte faisait taire l'interprète, lui dit : Crains Dieu, honore le roi, déclare les paroles de ton père ! Enfin il l'obligea à parler, et l'événemen

fit voir que le saint évêque avait l'esprit de prophétie. Il prédit encore qu'il s'élèverait dans la nation une violente sédition, dans laquelle il mourrait lui-même.

Ovon, pour se venger du roi de Germanie, qui avait reçu chez lui le roi Pierre, entra en Bavière l'an 1042, et y fit de grands ravages. Cette guerre dura deux ans; mais enfin, l'an 1044, le roi Henri remit en possession Pierre, qui, peu de temps après, prit Ovon et lui coupa la tête. Ainsi fut accomplie la prophétie de saint Gérard [1].

En 1047, les Hongrois, toujours mécontents du roi Pierre, rappelèrent trois seigneurs fugitifs, André, Béla et Léventé, frères, de la famille de saint Etienne ; mais quand ils furent arrivés, ils leur demandèrent opiniâtrement la permission de vivre en païens, suivant leurs anciennes coutumes, de tuer les évêques et les clercs, d'abattre les églises, de renoncer au christianisme et d'adorer les idoles. André et Léventé, car Béla n'était pas encore revenu, furent obligés de céder à la volonté du peuple, qui ne promettait de combattre contre le roi Pierre qu'à ces conditions. Un nommé Vatha fut le premier qui professa le paganisme, se rasant la tête, à la réserve de trois flocons de cheveux qu'il laissait pendre. Par ses exhortations, tout le peuple commença à sacrifier aux démons et à manger de la chair de cheval. Ils tuèrent les chrétiens, tant clercs que laïques, et brûlèrent plusieurs églises. Enfin, ils se révoltèrent ouvertement contre le roi Pierre, ils firent mourir honteusement tous les Allemands et les Latins qu'il avait répandus par la Hongrie pour divers emplois, et envoyèrent dénoncer à Pierre que l'on ferait mourir les évêques avec leur clergé et ceux qui levaient les dîmes ; que l'on rétablirait le paganisme et que la mémoire de Pierre périrait à jamais.

Ensuite André et Léventé s'avancèrent avec leurs troupes jusqu'à Pesth sur le Danube. Quatre évêques, Gérard, Beztrit, Buldi et Benetha, l'ayant appris, sortirent d'Albe pour aller au-devant d'eux et les recevoir avec honneur. Etant arrivés à un lieu nommé Giod, ils entendirent la messe, que Gérard célébra ; mais, auparavant, il leur dit : Sachez, mes frères, que nous souffrirons aujourd'hui le martyre, excepté l'évêque Benetha. Il communia

[1] *Acta*, 24 sept. *Act. Bened.*, sect. 6, pars 1.

tous les assistants, puis ils se rendirent à Pesth, où Vatha et plusieurs païens les environnèrent, jetant sur eux une quantité de pierres. L'évêque Gérard, qui était sur son chariot, n'en fut point blessé et ne se défendait qu'en leur donnant sa bénédiction et faisant continuellement sur eux le signe de la croix. Les païens renversèrent le chariot et continuaient de lapider l'évêque tombé par terre. Il s'écria à haute voix : Seigneur Jésus, ne leur imputez pas ce péché, ils ne savent ce qu'ils font. Enfin, on lui perça le corps d'un coup de lance, dont il mourut. On tua aussi les deux évêques Beztrit et Buldi, avec un grand nombre de chrétiens ; mais le duc André étant survenu, délivra de la mort l'évêque Benetha. Ainsi fut accomplie la prophétie de saint Gérard, que l'Église honore comme martyr, le jour de sa mort, le 24 de septembre.

Le roi Pierre fut pris et aveuglé, et mourut de douleur peu de jours après ; et le duc André fut couronné roi à Albe-Royale, la même année 1047, par trois évêques qui restaient après le massacre des chrétiens. Alors il ordonna à tous les Hongrois, sous peine de la vie, de quitter le paganisme, de revenir à la religion chrétienne et de vivre en tout suivant la loi que leur avait donnée le roi saint Etienne. Heureusement Leventé mourut dans le même temps ; car, s'il avait vécu davantage et fût devenu roi, on ne doute pas qu'il n'eût soutenu le paganisme [1]. Le roi André fit bâtir un monastère en l'honneur de saint Aignan, en un lieu nommé Tyon. Ainsi, la tempête qui devait déraciner le christianisme de la Hongrie ne fit que l'y affermir, et, depuis le règne d'André, la Hongrie est toujours demeurée chrétienne et catholique.

Le même jour, la fête de Notre-Dame de la Merci. — A Autun, la fête des saints martyrs Andoche, prêtre, Thirse, diacre, et Félix, qui, ayant été envoyés d'Orient par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, pour prêcher dans les Gaules, furent cruellement fouettés et suspendus en l'air, durant tout un jour, les mains liées derrière le dos, puis jetés dans le feu, sans néanmoins être brûlés : enfin, ayant été assommés à coups de levier, ils reçurent la couronne de gloire. — En Égypte, les saints Paphnuce et ses compagnons, martyrs. Paphnuce, qui vivait dans le désert,

[1] *Acta SS.*, 24 sept.

ayant appris qu'on avait mis quantité de chrétiens aux fers, poussé par l'esprit de Dieu, vint de lui-même se présenter au préfet, et fit une profession solennelle de la religion chrétienne. Il fut aussitôt chargé de chaînes, et tourmenté longtemps sur le chevalet, puis envoyé avec plusieurs de ses compagnons à l'empereur Dioclétien, qui le fit clouer à un palmier : les autres périrent par le glaive. — A Chalcédoine, quarante-neuf saints martyrs, qui, après le triomphe de sainte Euphémie, furent condamnés aux bêtes sous l'empereur Dioclétien ; mais en ayant été miraculeusement préservés, ils eurent la tête tranchée, et entrèrent victorieux dans le ciel. — A Clermont en Auvergne, le décès de saint Rustique, évêque et confesseur. — Dans le diocèse de Beauvais, saint Germer, abbé.

XXV^e^ JOUR DE SEPTEMBRE.

LE BIENHEUREUX PACIFIQUE DE SAINT-SÉVERIN,

FRANCISCAIN.

Le bienheureux Pacifique de Saint-Séverin, frère Mineur de l'Observance, vit le jour à Saint-Séverin, ville considérable, appelée autrefois Septempeda, dans la Marche d'Ancône, et entra chez les frères Mineurs de l'Observance à Forano, au diocèse d'Osimo, en 1670. Il fit ses vœux l'année suivante, et se mit à étudier les belles-lettres et la théologie. Devenu prêtre, il se livra à l'exercice des fonctions du saint ministère, avec une édification et une ferveur admirables. Son bonheur était de parler de Jésus-Christ et d'inspirer à tout le monde le plus vif amour pour cet aimable Sauveur. L'esprit de pauvreté et d'humilité le distinguait parmi tous ses frères. Non moins zélé pour son avancement spirituel que pour la sanctification du prochain, sa vie n'était qu'une suite d'actes méritoires. Il prêchait souvent, faisait le catéchisme, entendait les confessions, visitait les malades, et répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Grands et petits accouraient pour l'écouter, et se retiraient frappés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Il fit une multitude de conversions parmi les pécheurs les plus scandaleux et les plus endurcis. Il posséda aussi à un haut degré le don d'oraison et celui de prophétie. Le Seigneur l'appela à une

meilleure vie, le 14 septembre 1721. Le pape Pie VI le béatifia l'an 1785[1]. Grégoire XVI le canonisa le 26 mai 1830.

LE BIENHEUREUX PIERRE CLAVER,

JÉSUITE,

APÔTRE ET SERVITEUR DES NÈGRES ESCLAVES.

Né à Verdu, en Catalogne, vers l'année 1581, Pierre Claver pouvait, par la noblesse de son origine, prétendre aux dignités de l'Église ou aux honneurs militaires. Il embrassa l'institut de Jésus et acheva ses études au collége de Majorque. Dans cette maison habitait alors un vieillard nommé Alphonse Rodriguez, qui, après avoir passé une partie de sa vie dans les affaires commerciales, s'était retiré du monde pour vivre plus intimement avec Dieu. Simple frère coadjuteur et portier du collége, Rodriguez, que le pape Léon XII a placé au rang des bienheureux, se lia d'une étroite amitié avec Claver. Il ne s'occupa point de révéler à son jeune disciple les mystères de la science ; il l'initia à ceux de la sainteté. Alphonse Rodriguez avait si bien disposé le novice aux vertus de l'apostolat, que les fatigues, que les périls réservés aux missionnaires ne purent répondre à son amour pour les souffrances ni à l'immensité de son zèle. Claver croyait que sur la terre il existait une race d'hommes encore plus à plaindre que les Sauvages : ce fut à elle qu'il dévoua sa charité.

Dans le mois de novembre 1615, il arrive à Carthagène, l'une des villes les plus considérables de l'Amérique méridionale. Cette cité, dont le port était l'entrepôt du commerce de l'Europe, se trouvait le bazar général où l'on trafiquait des Noirs. On le vendait, on les achetait, on les surchargeait de travaux. On les faisait descendre au fond des mines, on les appliquait à toutes les tortures de la faim, de la soif, du froid et de la chaleur, pour accroître la source de ses richesses. Quand, sous ce soleil de plomb, sous ces tempêtes qui usent si vite les complexions les

[1] Godescard, 25 sept.

plus robustes, ces pauvres esclaves avaient épuisé leurs forces pour fertiliser un sol ingrat, leurs maîtres les abandonnaient à de précoces infirmités ou au désespoir d'une vieillesse anticipée. Alors ils mouraient sans secours, comme ils avaient vécu sans espérance.

Le père de Sandoval avait précédé Claver sur ce rivage, et, comme lui, né dans la grandeur, il s'était imposé le devoir de consoler, de soulager tant d'infortunes. Alphonse Rodriguez avait enseigné à Claver la théorie de l'abnégation chrétienne, Sandoval lui en fit connaître la pratique. A peine l'eut-il formé à la vie qu'il embrassait, à cette continuité de malheurs qu'il fallait endurer d'un côté, pour les adoucir de l'autre, que le Jésuite, vieilli dans les bonnes œuvres, sentit qu'il pouvait résigner aux mains de Claver son sceptre d'humiliation. Sandoval se mit à parcourir le désert, à fouiller les bois les plus épais pour annoncer aux Nègres libres la bonne nouvelle de Jésus-Christ; puis cet homme, dont la famille était si opulente, expira couvert d'ulcères volontairement conquis par la charité.

Quant à son successeur, voici quelle fut, pendant quarante ans, sa vie de chaque jour à Carthagène. Dès qu'un navire chargé de Nègres entrait au port, Claver accourait avec une provision de biscuits, de limons, d'eau-de-vie et de tabac. A ces esclaves abrutis par les supplices d'un long voyage et toujours sous le poids des menaces, ou du bâton, il prodiguait ses caresses. Leurs parents ou leurs princes les avaient vendus : lui leur parlait d'un père et d'une patrie qu'ils avaient dans le ciel. Il recevait les malades entre ses bras, il baptisait les petits enfants, il fortifiait les valides, il se faisait leur serviteur, il leur disait, par signes, que partout, que toujours il serait à leurs ordres, prêt à partager leurs douleurs, disposé à les instruire et ne reculant jamais, quand ils lui demanderaient le sacrifice de ses jours.

En présence des maux dont ils sortaient d'être assaillis, en face de ceux qui les attendaient, les Nègres, ne voyant que dédain ou impassibilité sur la physionomie des Blancs, se prenaient à avoir foi en cet homme, que leurs compatriotes, déjà habitués au joug européen, saluaient comme un ami. Claver s'était insinué dans leur confiance : il songea à y introduire l'Évangile; mais il fallait vaincre des obstacles de plus d'une sorte, trouver des interprètes,

les payer et leur enseigner à devenir missionnaires par substitution. Claver se mit à mendier de porte en porte, à tendre la main sur les places publiques. Après avoir arraché aux colons l'autorisation de visiter les Noirs dans leurs cases ou dans les mines, on apercevait ce Jésuite, toujours les yeux chargés de fièvre, toujours pâle, toujours le corps exténué par d'inénarrables maladies, cheminer à travers champs pour porter aux esclaves l'espérance et le salut.

Un bâton à la main, un crucifix de bronze sur la poitrine, et les épaules pliées sous le faix des provisions qu'il va leur offrir, le père parcourt d'un pas que la charité rend agile les routes brûlées par le soleil. Il franchit les fleuves, il affronte les pluies torrentueuses ainsi que les âpres variations du climat. A peine parvenu à une case où l'agglomération des esclaves épaissit l'air déjà empesté par l'entassement de tant de corps infects, le Jésuite se présente au quartier des malades. Ils ont besoin de plus de secours, de plus de consolation que les autres ; sa première visite leur appartient de droit. Là, il leur lave lui-même le visage, il panse leurs plaies, il leur distribue des médicaments et des conserves ; il les exhorte à souffrir pour Dieu, qui est mort sur la croix afin de les racheter. Quand il a calmé toutes les peines du corps et de l'esprit, il réunit les esclaves autour d'un autel que ses mains ont dressé ; il suspend sur leurs têtes un tableau de Jésus-Christ au Calvaire, de Jésus-Christ dont le sang coula pour les Nègres. Il place les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, sur des siéges ou sur des nattes qu'il a disposés lui-même ; et au milieu de ces êtres dégradés, sans vêtements, couverts de vermine, il commence d'un air radieux les enseignements qu'il sait mettre à la portée de leur abâtardissement intellectuel.

Outre les Noirs publiquement esclaves, il y en avait d'autres que la cupidité tenait cachés dans Carthagène, et que, pour ne pas payer la dîme due au roi d'Espagne, on vendait en secret à des marchands qui les destinaient aux sucreries. Ceux-là étaient, s'il est possible, encore plus misérables que les autres. Le gouvernement ne connaissait pas cette contrebande : Claver la pressentit. Ce ne fut pas pour la dénoncer ; mais ces esclaves ne devaient pas être plus privés que leurs frères des bienfaits de l'Évangile. Claver jura le secret à condition qu'il lui serait permis

de les instruire et de les baptiser. Ce secret, il l'emporta dans la tombe.

Il ne suffisait pas au Jésuite d'avoir fait chrétiens tant d'infortunés, il essaya de leur inculquer les premiers principes de la morale. Quand il fut appelé à prononcer ses vœux solennels, il en ajouta un cinquième. La compagnie de Jésus le créait esclave de Dieu, il voulut s'astreindre à un joug plus pesant, il signa ainsi sa profession : *Pierre, esclave des Nègres pour toujours.* Claver se donnait tout entier à ces multitudes grossières ; il ne s'en sépara plus. Il avait baptisé les moins stupides, il chercha à leur inspirer quelques sentiments humains. Ils étaient faibles, tremblants devant leurs maîtres : il aspira à les relever devant Dieu. Leurs maîtres fuyaient leur contact, car ce contact seul engendrait des exhalaisons fétides ; mais ils étaient chrétiens. Claver exige que, dans l'église des Jésuites au moins, l'égalité règne comme au ciel ou dans la tombe. Son zèle paraît outré : on menace de déserter le temple ; Claver répond que, achetés par les hommes, les Nègres n'en sont pas moins enfants de Dieu ; qu'il y a pour eux obligation de satisfaire aux commandements de l'Église, et que lui, leur pasteur, doit rompre le pain de la parole de vie. Les Noirs purent donc, comme les Blancs, venir prier dans le sanctuaire, et il leur fut permis de se mêler aux Européens.

De grands vices avaient germé au milieu de tant de désolations ; la débauche y apparaissait sans voile, elle n'évoquait que de honteux plaisirs, que de plus honteuses maladies, et jamais un remords. La pudeur était un mot dont les Nègres n'avaient pas l'intelligence. Claver les conduisit par degré jusqu'à la connaissance, jusqu'à la pratique de la vertu. A force de tendresse et d'affectueuses leçons, il leur apprit à redevenir purs, chastes et sobres. Pendant quarante ans il se résigna à cette existence, dont nous n'avons esquissé qu'une journée ; les lépreux, les pestiférés furent ses enfants de prédilection ; mais ce vieillard, qui avait vu l'humanité sous tant de phases hideuses, ne tarda point à ressentir les douleurs qu'il avait si souvent apaisées. Il perdit peu à peu l'usage de ses jambes et de ses bras, puis enfin il expira le 8 septembre 1654.

Il avait confondu dans le même amour le colon et l'esclave, le Blanc et le Noir. On les vit se réunir tous dans un même senti-

ment d'admiration, de deuil et de piété autour de son tombeau. Les magistrats de Carthagène, le gouverneur, don Pedro de Zapata, à leur tête, sollicitèrent l'honneur de faire aux frais de la ville les obsèques de l'apôtre de l'humilité. Les Nègres, les marrons eux-mêmes ou esclaves fugitifs, se joignirent à la pompe funèbre, et de chaque palais ainsi que de chaque case il ne s'échappa qu'un cri de vénération et de reconnaissance pour ce Jésuite qui avait tant glorifié l'humanité. En 1747, Benoît XIV confirma le décret de la congrégation des rites, qui déclare suffisantes les preuves du degré d'héroïsme dans lequel Pierre Claver a possédé toutes les vertus. Pie IX vient de le béatifier [1].

Le même jour, au bourg d'Emmaüs, la fête de saint Cléophas, disciple de Jésus-Christ, et qui, pour l'avoir confessé, fut, selon la tradition, massacré par les Juifs dans la maison même où ils l'avaient invité à souper, et où on l'enterra honorablement. — A Rome, saint Herculan, soldat, qui, s'étant converti à la vue des miracles arrivés au martyre de saint Alexandre, évêque, souffrit toutes sortes de tortures sous l'empereur Antonin, et finit sa vie par le glaive. — A Amiens, saint Firmin, évêque, qui, après divers tourments que lui fit souffrir le président Rictiovare, durant la persécution de Dioclétien, eut la tête tranchée et reçut l'honneur du martyre. — A Damas, les saints martyrs Paul et Tatte, son épouse, avec Sabinien, Maxime, Ruf et Eugène, leurs enfants, qui, ayant été accusés de faire profession de la religion chrétienne, furent chargés de coups, endurèrent d'autres supplices, dans lesquels ils rendirent leurs âmes à Dieu. — En Asie, les saints martyrs Bardomien, Eucarpe, et plusieurs autres, au nombre de vingt-six. — Le même jour, saint Anathalon, évêque, disciple de l'apôtre saint Barnabé, et son successeur à l'évêché de Milan. — A Lyon, le décès de saint Loup, qui d'anachorète fut fait évêque. — A Auxerre, saint Aunaire, évêque et confesseur. — A Blois, saint Solenne, évêque de Chartres, illustre par ses miracles. — Le même jour, saint Principe, évêque de Soissons, frère de saint Remi, évêque. — A Anagni, les saintes vierges Aurèle et Néomise.

[1] Crétineau-Joly, t. III, c. IV.

XXVIe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT NIL DE CALABRE.

Saint Nil était né à Rossane, capitale de la Calabre, la seule ville que les Grecs y eussent conservée vers la fin du dixième siècle, le reste du pays étant désolé par les courses des Sarrasins. Son beau naturel fut cultivé par l'étude ; il lisait continuellement l'Ecriture sainte et prenait un plaisir singulier aux vies des Pères, ce qui lui inspira une grande aversion du vice et des mauvaises curiosités, comme des caractères et des paroles superstitieuses contre divers accidents. Ayant perdu ses parents, il demeura sous la conduite d'une sœur aînée, qui était aussi très-pieuse. Mais, étant arrivé à la fleur de la jeunesse, il attira les désirs de toutes les filles par sa beauté et l'agrément de sa voix, et, de son côté, il fut épris de la plus belle d'entre elles, quoiqu'elle fût de basse naissance, et le premier fruit de leur union fut une fille. Toutefois, la pensée de la mort et des supplices éternels commença à le relever de cette chute, et ces sentiments devinrent bien plus vifs dans une fièvre ardente dont il fut attaqué.

Un jour donc, sans avoir rien dit à personne, il alla chez des gens qui lui devaient de l'argent, et leur dit qu'il avait trouvé une très-belle vigne et qu'il voulait l'acheter. Il prit d'eux ce qu'ils avaient, et nonobstant sa fièvre, il partit accompagné d'un moine nommé Grégoire, qui le conduisait à son monastère. En passant une rivière, il fut tout d'un coup délivré de sa maladie, ce qu'il prit pour une marque assurée que ce voyage était agréable à Dieu. Il arriva donc au monastère de Mercure, et, entre autres grands personnages, il y trouva Jean, Fantin et Zacharie. Il fut surpris de leur extérieur et de la pauvreté de leur habit, et son zèle pour la perfection en fut plus ardent. Eux, de leur côté, voyant la sagesse de ce jeune homme, la douceur de sa voix dans la lecture, et la pénétration de son esprit, jugèrent dès lors que non-seulement il ferait un grand progrès dans la vertu, mais qu'il serait utile au salut de plusieurs autres.

Mais peu de temps après, il vint des lettres menaçantes de la part du gouverneur de la province, portant que, si quelqu'un était assez hardi pour imposer les mains à ce jeune homme, il aurait le poing coupé et le monastère serait confisqué. Les supérieurs résolurent donc de l'envoyer sous une autre domination, pour recevoir le saint habit, et il se détermina à entrer dans le monastère de Saint-Nazaire. En chemin, il rencontra un Sarrasin, qui lui demanda qui il était, d'où il était et où il allait. Nil lui dit simplement la vérité, et le Sarrasin fut surpris de lui voir prendre une telle résolution, étant si jeune ; car il n'avait pas trente ans, et il portait encore son habit séculier, qui était très-riche. Tu devais attendre, dit-il, à la vieillesse, pour t'engager dans la vie monastique, si tu l'as résolu. Non, répondit-il, Dieu ne veut pas que nous soyons bons par nécessité ; un vieillard n'a plus la force de le servir, non plus que de porter les armes pour son prince. Je veux servir Dieu dans ma jeunesse, afin qu'il honore ma vieillesse. Le Sarrasin, touché de ce discours, lui montra le chemin et le quitta, en lui donnant des bénédictions et en l'encourageant à suivre son dessein. Nil fut saisi de crainte, songeant au péril qu'il avait évité, et sa peur augmenta quand il entendit le Sarrasin revenir en courant et criant qu'il l'attendît. Celui-ci, l'ayant rejoint, lui donna des pains fort blancs qu'il avait apportés, voyant qu'il n'avait aucunes provisions, et lui fit excuse de n'avoir rien de meilleur à lui donner ; mais en même temps il blâma sa crainte et la mauvaise opinion qu'il avait de lui.

Étant près du monastère, l'ennemi des bons lui apparut sous la forme d'un cavalier, pour le détourner d'y entrer, disant mille maux des moines, les traitant d'avares, de glorieux, de gourmands. Je tiendrais, dit-il, tout entier mon cheval dans une des chaudières de leur cuisine. Nil voulait lui répondre ; mais il s'enfuit aux premiers mots, sans l'écouter, et Nil, faisant de temps en temps le signe de la croix, entra enfin dans le monastère de Saint-Nazaire. L'abbé et les moines le reçurent avec une grande charité, et, le voyant fatigué du chemin, ils lui donnèrent du poisson et du vin ; mais il se contenta de pain et d'eau. Il pria qu'on lui donnât l'habit monastique, à condition toutefois qu'au bout de quarante jours il retournerait au monastère où il avait d'abord été reçu. L'abbé voulait, aussitôt qu'on l'eut fait moine,

lui donner le gouvernement d'un autre monastère, mais Nil trouva cette proposition si étrange, que dès lors il fit serment de n'accepter jamais aucune dignité.

Le temps étant accompli, il retourna au monastère de Mercure, où les pères le reçurent avec une grande joie, particulièrement Fantin, avec lequel il lia une amitié très-étroite. On en parla quelque temps après à Jean, supérieur de tous les monastères, qui, ayant éprouvé son obéissance en plusieurs manières, en demeura très-satisfait et le retint quelque temps auprès de lui. Ensuite, du consentement des pères, il se retira près du monastère, dans une caverne où était un autel dédié à saint Michel. Là, il s'imposa cette manière de vie : Depuis le matin jusqu'à tierce, il s'appliquait à écrire ; car il écrivait bien et vite. Depuis tierce jusqu'à sexte, il se tenait devant la croix, récitant le psautier et faisant mille génuflexions. Depuis sexte jusqu'à none, il demeurait assis, lisant et étudiant l'Écriture sainte et les Pères. Après avoir dit none et vêpres, il sortait de sa cellule pour se promener et se délasser, sans toutefois se détourner de Dieu, qu'il considérait dans ses créatures, méditant quelques passages des Pères. Après le soleil couché, il se mettait à table et mangeait ou du pain sec, ou sans pain, des herbes cuites, ou du fruit, selon la saison. Sa table était une grosse pierre et son plat un morceau de pot de terre ; il ne buvait que de l'eau et par mesure. Il essayait d'imiter toutes les manières de vivre qu'il lisait dans les anciens. Ainsi il passa jusqu'à vingt jours sans manger que deux fois, et il fit trois fois cette expérience. Pendant un an, il ne but qu'une fois le mois, quoiqu'il ne mangeât que du pain sec ; mais il quitta cette pratique pour ne pas se dessécher le poumon, car la soif ne l'incommodait que les huit premiers jours. Toutefois il passait souvent le carême sans boire et sans manger, ne prenant que la sainte communion. La nuit, il donnait une heure au sommeil pour la digestion, ensuite il récitait le psautier, faisant cinq cents génuflexions, puis il disait les prières des nocturnes et des matines ; car il était persuadé qu'un ermite doit faire beaucoup plus d'exercices de piété que celui qui vit en communauté. Son habit était un sac de poil de chèvre, qu'il portait un an, et sa ceinture était une corde, qu'il n'ôtait qu'une fois l'année, souffrant patiemment la vermine qui le rongeait. Il n'avait ni lit ni siége, ni

coffre ni sac; son encrier était de la cire appliquée sur du bois. Tel était son amour pour la pauvreté.

Un des frères le pria de trouver bon qu'il demeurât avec lui, et, l'ayant obtenu à grand'peine, il lui dit : Mon père, j'ai trois pièces d'argent, que voulez-vous que j'en fasse? Nil lui répondit : Donnez-les aux pauvres et ne gardez que votre psautier. Il le fit; mais, après avoir demeuré quelque temps avec le saint homme, il s'ennuya de cette vie si austère et commença à chercher querelle pour le mettre en colère. Nil lui dit doucement : Mon frère, le Seigneur nous a appelés en paix. Si vous ne pouvez plus me souffrir, allez en paix où il vous plaira; car je vois que vous ne pouvez vous défaire de l'ambition et du désir du sacerdoce. L'autre lui dit tout en colère : Rendez-moi mes trois pièces d'argent, et je m'en irai. Qu'avais-je affaire de les donner aux pauvres? Nil lui répondit : Mon frère, écrivez sur un morceau de papier que j'en recevrai la récompense dans le ciel, et le mettez sur l'autel, et je vous les rendrai aussitôt. L'autre voulut voir comment Nil, qui n'avait pas une obole, accomplirait sa promesse, et fit ce qu'il désirait. Nil, ayant reçu son écrit, descendit au monastère de Castel et y emprunta trois pièces d'argent, qu'il lui donna. Le mauvais moine se retira, suivit ses désirs et mourut quelque temps après; mais Nil, étant rentré dans sa caverne, écrivit en douze jours trois psautiers et acquitta sa dette.

Quelques années après, le bienheureux Fantin tomba dans une espèce d'extase, qui parut surnaturelle à ceux qui connaissaient sa vertu; car il sortait du monastère et allait de côté et d'autre, faisant des lamentations continuelles sur les églises, les monastères et les livres. Il disait que les églises étaient pleines d'ânes et de mulets qui les profanaient par leurs ordures, les monastères brûlés et perdus, les livres mouillés et devenus inutiles, en sorte qu'on n'aurait plus de quoi lire. Quand il rencontrait un des frères de son monastère, il le pleurait comme mort, et disait : C'est moi qui l'ai tué, mon enfant. En parlant ainsi, il ne voulait ni loger sous un toit, ni prendre de nourriture ordinaire, mais, errant par les déserts, il vivait d'herbes sauvages. On crut que, comme un autre Jérémie, il prédisait l'incursion des Sarrasins, qui désolèrent le pays peu de temps après, ou plutôt la décadence des monastères et le relâchement de la discipline. Nil, sen-

siblement affligé de voir l'abbé Fantin en cet état, le suivait et s'efforçait de lui persuader de rentrer dans le monastère ; mais Fantin l'assura qu'il n'y retournerait pas, et qu'il mourrait dans une terre étrangère. En effet, prenant avec lui deux de ses disciples, Vital et Nicéphore, il alla dans le Péloponèse, demeura longtemps à Corinthe, où il procura le salut de plusieurs, visita l'église de la Sainte-Vierge à Athènes, se rendit à Larisse, séjourna douze ans à Thessalonique, où il devint célèbre par ses vertus et ses miracles, et enfin alla mourir, dans une extrême vieillesse, à Constantinople. Les Grecs et les Latins honorent sa mémoire le 30^{me} d'août [1].

Nil étant revenu à sa caverne, les pères du monastère de Fantin vinrent le prier de vouloir bien venir et leur choisir un abbé ; car ils le connaissaient assez pour n'oser lui proposer de l'être lui-même. Il entra dans le monastère et assembla la communauté dans l'église ; mais, après la prière, Luc, frère de Fantin, prit Nil par les pieds, le conjurant, au nom de la sainte Trinité et de tout ce qu'il y a de plus saint, d'être leur abbé. Nil retourna contre Luc ses propres conjurations, et le fit élire abbé ; car, quoiqu'il ne fût pas fort savant dans les saintes Écritures, il avait le talent de gouverner et une grande vertu. C'est ainsi que Nil évita cette tentation.

Pendant qu'il était encore dans sa caverne, il lui vint un disciple nommé Étienne, homme d'une grande simplicité, mais d'une patience et d'une obéissance merveilleuses. Les Sarrasins ayant couru pendant un an toute la Calabre, le bruit se répandit qu'ils viendraient aussi au canton de Mercure, et qu'ils n'épargneraient ni monastères ni moines. Tous se réfugièrent dans les châteaux les plus proches, et Étienne, se trouvant au monastère de Saint-Fantin, suivit les moines, n'ayant pas le temps de retourner à la caverne. Nil lui-même, voyant déjà la poussière qui marquait la marche des ennemis, ne voulut pas tenter Dieu et se cacha dans un lieu détourné ; puis il revint le jour suivant à sa caverne, d'où ils avaient emporté le cilice qu'il avait pour changer. Etant descendu au monastère, il trouva qu'ils y avaient tout ravagé ; et, croyant qu'ils avaient enlevé Etienne, il résolut de se rendre esclave avec lui ; mais il apprit qu'il s'était sauvé avec

[1] *Acta SS.*, 30 aug.

les moines, et, après que les Sarrasins furent passés, Nil et Etienne retournèrent à leur caverne et reprirent leur première façon de vivre.

Quelque temps après, Nil ayant envoyé Etienne à Rossane pour acheter du parchemin, il en revint accompagné d'un vieillard nommé Georges, des principaux de la ville, qui croyait être appelé de Dieu à mener la vie solitaire, et s'offrit à Nil pour faire ce qui lui plairait. Nil lui répondit : Mon frère, ce n'est pas pour notre vertu que nous demeurons dans ce désert ; mais parce que nous ne pouvons porter la règle de la vie commune, nous nous sommes séparés des hommes, comme des lépreux. Vous faites bien de chercher votre salut : allez donc à quelque communauté où vous trouverez le repos de l'âme et du corps; mais Georges demeura ferme et ne voulut point quitter le saint, qui conçut pour lui une affection filiale.

Enfin, comme les Sarrasins revenaient de temps en temps dans ces quartiers-là, et que la caverne était sur leur passage, Nil et ses disciples jugèrent qu'ils ne pouvaient y demeurer. Il vint donc s'établir à Rossane, en un lieu qui était à lui, où il y avait un oratoire de Saint-Adrien. Là il lui vint encore quelques disciples, et, par la suite du temps, ils se trouvèrent jusqu'à douze et plus, en sorte que ce lieu devint un monastère. Il y avait deux frères dans le voisinage, qui, touchés d'envie, commencèrent à médire de saint Nil, et à le traiter d'hypocrite et d'imposteur ; mais il ne s'en défendit qu'en leur donnant des bénédictions et des louanges; un jour qu'ils l'avaient extrêmement maltraité, il vint les trouver comme ils mangeaient, se mit à genoux et leur demanda pardon. Enfin il les gagna tellement, que l'aîné, en mourant, lui donna tout son bien et lui recommanda son frère.

Saint Nil ne voulait point que son monastère eût rien au delà du nécessaire, disant que le surplus n'était qu'avarice. Trois de ses moines ayant mangé hors de la maison, il leur dit : Êtes-vous mes esclaves, pour vous cacher ainsi de moi ? Vous êtes mes frères, notre pain est votre travail, et personne ne vous contraint à rien faire contre votre volonté. Sa communauté croissant, il ne voulut jamais prendre le titre d'abbé ou d'hégumène, pour mieux observer le précepte de l'Evangile, de ne point se nommer maître; mais il donna le titre d'hégumène à d'autres, dont le premier fut

Proclus, homme très-savant dans les auteurs sacrés et profanes, et qui laissa lui-même plusieurs écrits.

Un grand tremblement de terre, qui arriva dans la Campanie et la Calabre, ayant presque renversé la ville de Rossane, saint Nil voulut aller voir ce désastre de sa patrie; mais, pour se déguiser, il mit autour de sa tête une peau de renard qu'il avait trouvée en chemin, et portait sur l'épaule son manteau pendu à son bâton. Les enfants lui jetaient des pierres, et criaient après lui : Au caloyer bulgare ! D'autres l'appelaient Franc ou Arménien. Le soir, s'étant remis en son état ordinaire, il entra dans la grande église pour prier la sainte Vierge, sa patronne, et fut reconnu de quelques prêtres, qui se jetèrent à ses pieds, fort surpris de son arrivée. Après les avoir consolés par ses discours de piété, il demeura avec un nommé Caniscas, dont il avait été disciple, l'exhortant à quitter le monde, car il avait toujours mené une vie pure; mais il ne put le persuader à cause de l'avarice qui le dominait, et il mourut quelque temps après, avec un repentir inutile de ne l'avoir pas écouté.

Il faisait souvent réflexion sur la douceur de la solitude et le dégagement de la pauvreté, sans soins comme sans biens, et il trouvait qu'en vivant avec les autres, loin d'avancer dans la vertu, on recule; leur conversation même lui était à charge, parce qu'elle le détournait de la contemplation et de l'occupation intérieure. A ces pensées, il opposait le précepte de l'Apôtre : Que personne ne cherche son avantage, mais celui des autres, pour leur salut. Il résolut donc d'éprouver ses disciples par quelque commandement déraisonnable, et, s'ils y obéissaient sans examen, de prendre le parti de demeurer avec eux. Un jour, après l'office du matin, il leur dit : Mes pères, nous avons planté trop de vignes, et ce n'est qu'avarice d'avoir plus que le nécessaire : venez en couper une partie. Ils y consentirent, et, ayant pris la cognée sur son épaule, il les mena à la plus belle de leurs vignes et du plus grand rapport. Ils le suivirent tous, et se mirent à couper depuis le matin jusqu'à tierce. Alors, voyant leur obéissance, il promit à Dieu de ne les quitter de sa vie; mais le bruit de cette action s'étant répandu, d'un côté jusqu'au mont Athos, et de l'autre jusqu'en Sicile, personne n'y pouvait rien comprendre et on l'interprétait diversement.

Un jour, comme il était à Rossane un peu indisposé, Théophylacte, métropolitain de Calabre, et Léon, officier de la garde impériale, tous deux gens d'esprit et savants, vinrent le voir avec des magistrats, des prêtres et une grande partie du peuple, à dessein de lui faire des questions sur l'Ecriture, plutôt pour l'éprouver que pour s'instruire. Le saint, qui s'en aperçut, pria Jésus-Christ de lui faire la grâce de penser et de parler de la manière convenable. Après qu'ils se furent salués et assis, il donna à l'officier un livre qu'il avait à la main et qui était de saint Siméon d'Antioche, et lui fit lire cette sentence : Que de dix mille âmes, à peine s'en trouve-t-il une, dans le temps présent, qui sorte entre les mains des anges. A ces mots, tous les assistants commencèrent à dire d'une voix : A Dieu ne plaise ! cela n'est pas vrai ! celui qui l'a dit est hérétique ! C'est donc en vain que nous avons été baptisés et que nous adorons la croix ! que nous communions et que nous portons le nom de Chrétiens ! Saint Nil, voyant que le métropolitain et l'officier ne disaient rien à ceux qui parlaient ainsi, répondit doucement : Et que direz-vous donc, si je vous montre que saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ephrem, saint Théodore Studite, saint Paul même et l'Evangile disent la même chose ? Dieu ne vous a point d'obligation de ce que vous venez de dire. Vous n'oseriez faire profession d'aucune hérésie, le peuple vous lapiderait ; mais sachez que, si vous n'êtes vertueux et très-vertueux, vous n'éviterez point la peine éternelle. Il furent touchés de ce discours, et commencèrent tous à soupirer et à dire : Malheur à nous, pécheurs que nous sommes !

Nicolas, premier écuyer, lui dit : Mon père, pourquoi l'Evangile dit-il : Celui qui donnera à un de ses moindres un verre d'eau froide, ne perdra pas sa récompense ? Il répondit : Cela est dit pour ceux qui n'ont rien, afin que personne ne s'excuse sur ce qu'il n'a pas de bois pour faire chauffer l'eau. Mais vous qui enlevez au pauvre jusqu'à l'eau froide, que ferez-vous ? Celui-ci gardant le silence, un autre dit : Mon père, je voudrais bien savoir si Salomon est sauvé ou damné. Saint Nil, connaissant par l'esprit que c'était un débauché, lui dit : Et moi je voudrais bien savoir si, vous-même, vous serez sauvé ou damné. Que vous importe, à vous et à moi, que Salomon le soit ? C'est pour nous qu'il est écrit : Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a

déjà commis l'adultère. Quant à Salomon, nous ne trouvons nulle part dans l'Écriture qu'il se soit repenti, comme nous le trouvons de Manassès.

Un prêtre se leva ensuite, et dit : Mon père, de quel arbre Adam mangea-t-il dans le paradis? Il répondit : D'un pommier sauvage. Tous se prirent à rire, et Nil leur dit : N'en riez pas, la réponse est conforme à la demande. Comment vous dirons-nous ce que l'Écriture ne nous a point découvert? Au lieu de penser comment vous avez été formé, comment vous avez été mis dans le paradis, les préceptes que vous avez reçus et que vous n'avez pas gardés, ce qui vous a fait chasser du paradis et comment vous pourrez y rentrer; au lieu de tout cela, vous me demandez le nom d'un arbre, et quand vous l'auriez appris, vous demanderiez ensuite quelle en était la racine, ou les feuilles, ou l'écorce, et s'il était grand ou petit. Après quelques autres entretiens, ils se retirèrent, et le métropolitain lui-même dit que ce caloyer était un grand personnage. L'officier Léon l'éprouva d'une manière plus sensible. Etant revenu une autre fois avec l'écuyer Nicolas pour entendre discourir le saint, ils se couchèrent ensuite tous deux sur l'herbe, et s'amusèrent à se mettre l'un à l'autre sur la tête une cucule de moine qu'ils trouvèrent sous la main. Nil, qui de sa cellule les voyait rire de ce jeu, leur dit d'une voix sévère : Ce que vous tournez maintenant en dérision, vous le demanderez avec empressement pour vous couvrir la tête, et vous ne pourrez l'avoir. Aussitôt l'officier Léon s'en retourne avec un violent mal de tête, se met au lit, appelle un prêtre, qui, s'étant approché, le trouve mort.

Eupraxius, gouverneur de Calabre, fit une expérience pareille, mais qui se termina plus heureusement. Ce personnage avait fondé à Rossane un monastère de filles, qui était tombé en décadence lorsque Eupraxius fut retourné à Constantinople; saint Nil prit soin de le rétablir. Toutefois, les gens mal intentionnés mandèrent à Eupraxius que Nil avait pillé ce monastère; ce qui lui fit écrire des lettres menaçantes contre le saint. Il revint en Calabre, avec beaucoup d'appareil, comme gouverneur, et tous les abbés de la province allèrent, avec des présents, le complimenter et lui demander sa protection. Il n'y eut que Nil qui n'y alla point et qui demeura tranquille dans son monastère, priant

Dieu pour le salut du gouverneur: ce qui augmenta beaucoup son indignation, et il cherchait les moyens de la satisfaire. Mais il lui vint un ulcère qui le tourmenta pendant trois ans et lui consuma les parties que l'on ne nomme point, avec une infection insupportable. Il reconnut que c'était la punition de ses débauches, se repentit de ses emportements contre le saint abbé et l'envoya prier de venir le voir et de lui donner sa bénédiction. Le saint homme se fit prier longtemps, pour l'humilier à son tour, et n'y alla qu'au bout de trois ans, lorsqu'il sut que le mal attaquait déjà les parties nobles.

Le gouverneur lui embrassa les pieds, fondant en larmes ; et Nil l'ayant relevé, il lui fit la confession de tous ses péchés et le conjura de lui donner l'habit monastique, disant qu'il avait fait vœu d'être moine. Le saint lui répondit : Vous n'ignorez pas que tous ceux qui ont péché après le baptême sont obligés, sans aucun vœu, à embrasser la pénitence; mais quant à vous donner l'habit, je ne suis qu'un simple moine, sans aucun ordre ecclésiastique. Voici un métropolitain, c'était celui de Sainte-Séverine; voici des évêques et des archimandrites : c'est à eux d'accomplir votre souhait. Toutefois Eupraxius le pria tant, qu'il lui coupa les cheveux de sa main et le revêtit de l'habit monastique, en présence des évêques et des abbés. Le médecin qui était présent, et qui était un Juif, sortit alors et dit : J'ai vu aujourd'hui des merveilles telles que nous avons entendu qu'il s'en faisait autrefois. J'ai vu le prophète Daniel apprivoisant les lions. Car qui jamais osa toucher ce lion de la main. Le nouveau Daniel vient de lui couper les cheveux et de lui mettre l'habit monastique. De son côté, le gouverneur pria le saint, les évêques et les abbés à manger, et les servit à table lui-même, tant il se trouva de force, quoique depuis trois ans il n'eût put sortir du lit. Puis il distribua de sa main aux pauvres tout ce qu'il avait, ou le légua aux églises ; il affranchit tous ses esclaves et mourut trois jours après, plein de componction et d'espérance. Il avait fait Nil exécuteur de son testament; mais le saint homme ne voulut point s'embarrasser dans tant d'affaires, et s'en déchargea sur le métropolitain.

Il délivra plusieurs possédés, en leur faisant faire l'onction de l'huile par les prêtres, ou les envoyant à Rome aux tombeaux des

apôtres ; mais il ne voulut pas leur faire le moindre signe de croix de sa main. Quelque répugnance qu'il eût à venir dans le monde et à en voir le tumulte, il ne laissait pas, dans l'occasion, d'intercéder pour le peuple auprès des magistrats, afin de sauver les malheureux opprimés et quelquefois les coupables. Et il ne craignait point de souffrir pour cet effet la fatigue de marcher à pied et les incommodités des saisons. Plusieurs des officiers qui venaient en Italie lui offraient de grandes sommes d'argent pour la subsistance de sa communauté ou pour les pauvres ; mais il leur disait : Mes frères seront heureux, suivant le psaume, s'ils vivent du travail de leurs mains, et les pauvres crieront contre vous, comme retenant leur bien, et m'admireront comme possédant tout sans rien avoir.

Un eunuque de la chambre de l'empereur l'ayant prié de venir le voir, lui dit : Je n'ai point de parents et j'ai de grands biens ; j'ai résolu de les donner à Dieu et de fonder un monastère. Venez avec moi à Constantinople, je prendrai le saint habit de votre main et je vous ferai converser familièrement avec l'empereur, comme vous êtes ici avec moi. Nil fit, selon sa coutume, le signe de la croix sur sa poitrine, et répondit à l'eunuque : Votre dessein est beau et agréable à Dieu, mais il ne me convient pas de quitter le désert et les pauvres qui souffrent avec moi, pour me promener dans les villes et me charger d'affaires. Manque-t-on à Constantinople de moines et d'abbés, pour donner l'habit à ceux qui veulent quitter le monde ? que si vous voulez absolument que je vous le donne, venez marcher dans la voie étroite avec nous. L'eunuque insistait à accomplir son dessein, et le saint abbé l'ayant quitté, remerciait Dieu de l'avoir délivré de ce piége de l'ennemi.

L'archevêque de Rossane étant mort, tous s'accordèrent qu'il fallait surprendre l'abbé Nil et le forcer à remplir cette place. Les magistrats et les principaux du clergé marchaient déjà pour exécuter leur dessein ; mais quelqu'un les prévint, croyant porter au père un agréable nouvelle. Il le remercia et lui fit même donner un présent ; mais il se retira au fond d'une montagne avec un des moines, et se cacha si bien qu'on ne put jamais le trouver. Les prêtres et les magistrats qui étaient venus au monastère, après avoir bien cherché et longtemps attendu, s'en retournèrent fort affligés, et furent contraints d'élire un autre archevêque.

Quelque temps après, les Sarrasins ayant fait une incursion dans la Calabre, saint Nil se retira dans la forteresse avec ses moines, excepté trois, qui, étant demeurés dans le monastère, furent pris et emmenés en Sicile. Saint Nil songea à les retirer; et, ayant amassé cent tarins d'or des revenus du monastère, il les envoya à Palerme, par un frère fidèle, avec un mulet qu'on lui avait donné et une lettre adressée au secrétaire de l'émir, qui était chrétien et pieux. Il lut la lettre à l'émir, son maître, qui admira la sagesse et la vertu du saint abbé; et ayant fait venir les moines, il les traita avec honneur et retint seulement le mulet pour se souvenir d'eux; mais il les renvoya avec l'argent et plusieurs peaux de cerf, les chargeant d'une lettre où il disait : Si tes moines ont été maltraités, c'est ta faute ; si tu t'étais fait connaître à moi, je t'aurais envoyé une sauvegarde avec laquelle tu n'aurais pas eu besoin de sortir de ton monastère ; et si tu voulais bien venir chez moi, tu pourrais t'établir dans tout le pays, et je te traiterais avec toutes sortes d'honneur et de respect.

Le saint homme, prévoyant que toute la Calabre allait être ravagée par les Sarrasins, résolut d'en sortir ; mais il ne voulut pas aller en Orient, craignant la grande opinion que l'on avait de lui ; car sa réputation était venue jusqu'aux empereurs. Il aima donc mieux demeurer chez les Latins, où il croyait être inconnu ; mais il était regardé partout comme un apôtre. Car, étant venu à Capoue, il fut reçu avec très-grand honneur par le prince Pandolphe, et les premiers de la ville, jusque-là qu'ils voulaient le faire évêque ; et ils l'eussent fait si le prince ne fût pas mort. Mais ils appelèrent Aligerne, abbé du Mont-Cassin, et lui enjoignirent de donner au saint abbé un des monastères de la dépendance du sien, tel qu'il voudrait.

Saint Nil étant donc allé voir le fameux monastère du Mont-Cassin, toute la communauté vint au-devant de lui jusqu'au pied de la montagne, les prêtres et les diacres revêtus de leurs ornements, comme un jour de fête, portant des cierges et des encensoirs. Il guérit toutes leurs maladies corporelles et spirituelles, et admira le bel ordre et la régularité de cette maison, qu'il trouva au-dessus de celle des Grecs. Ensuite l'abbé Aligerne, qui était lui-même en réputation de sainteté, et les principaux d'entre les moines le conduisirent au monastère qui lui était destiné, savoir, Saint-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Michel en Val-de-Luce, où il demeura quinze ans. L'abbé et les moines le prièrent de venir, avec toute sa communauté, au grand monastère, et d'y célébrer l'office en grec. D'abord il s'en excusait par humilité, mais enfin il l'accorda. Il composa une hymne en l'honneur de saint Benoît, comprenant tous ses miracles ; et, prenant toute sa communauté, qui était de plus de soixante moines, il monta au Mont-Cassin et y célébra les vigiles d'un chant fort harmonieux ; car il y en avait plusieurs qu'il avait instruits à lire et à chanter parfaitement.

Après l'office, tous les moines latins vinrent le trouver, avec la permission de leur abbé, et lui firent diverses questions sur les devoirs des moines et sur des passages de l'Ecriture, et il leur répondit en latin. Un lui demanda : Si une fois dans l'année je mange de la viande par condescendance pour mon corps, quel mal y aura-t-il ? Saint Nil répondit : Si vous vous portez bien toute l'année et qu'une seule fois vous tombiez et vous rompiez une jambe, quel mal y aura-t-il ? Ils l'interrogèrent aussi touchant le jeûne du samedi. Il répondit : Que celui qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne condamne point celui qui mange. Si vous nous reprenez de ce que nous ne jeûnons pas le samedi, prenez garde de combattre les colonnes de l'Église, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostôme et les conciles même. Nous faisons bien de ne pas jeûner le samedi, pour nous opposer aux manichéens, qui s'affligent ce jour-là en haine de l'Ancien Testament ; mais nous ne nous abstenons pas du travail, pour ne pas nous conformer aux Juifs. Vous aussi vous avez raison de jeûner ce jour-là pour vous préparer au dimanche [1]. C'est ainsi que saint Nil, par ses instructions et ses exemples, sanctifiait l'Italie méridionale et cimentait l'union religieuse entre les Grecs et les Latins. Nous avons sa vie très-bien écrite par un de ses disciples.

Saint Nil ayant demeuré quelques années auprès de Gaëte, quitta son monastère pour venir mourir auprès de Rome. Il avait perdu Etienne, son cher disciple, qui lui servait de modèle ou d'instrument, si l'on peut ainsi parler, pour corriger les autres. Car si quelqu'un s'endormait dans l'église pendant qu'il parlait :

[1] *Acta SS.*, 26 sept.

C'est sans doute Etienne qui ronfle, disait-il, et il le mettait dehors; souvent il le faisait lever de table, comme mangeant indécemment; enfin, il se prenait à lui de tout ce que faisaient les autres, afin de les instruire en exerçant la vertu d'Etienne. Il fut sensiblement touché de sa mort, et lui fit faire un sépulcre double des autres, pour y être enterré avec lui quand il mourrait. Mais le prince de Gaëte, qui était fort pieux et avait une grande foi au mérite de saint Nil, ayant appris la raison de ce double sépulcre, dit à ceux qui étaient présents : Pensez-vous, quand ce père mourra, que je le laisse là et que je ne l'apporte pas dans ma ville pour lui servir de sauvegarde? Saint Nil, ayant appris ce discours, en fut fort affligé et résolut de changer de demeure, pour aller en un lieu où il ne fût connu de personne ; car il eût mieux aimé mourir misérablement que d'être estimé saint par qui que ce fût. Au contraire, il affectait de paraître colère et emporté, jusqu'à scandaliser en effet plusieurs ignorants. Voulant donc quitter le monastère de Serperis, où il avait demeuré environ dix ans, il monta à grand'peine sur un cheval, tant il était affaibli de vieillesse, et s'en alla vers Rome. Comme les frères s'affligeaient de son départ, il leur dit : Je vais préparer un monastère, où je rassemblerai tous mes enfants dispersés.

Il arriva à Tusculum, à douze milles de Rome, qui font quatre lieues, près d'un petit monastère de Grecs, nommé de Sainte-Agathe. Il choisit ce lieu pour sa dernière demeure, et il ne fut plus possible de l'en arracher, quelques efforts que fissent les frères qui l'accompagnaient et les grands de Rome qui venaient le voir et le conjuraient d'y venir, au moins à cause des apôtres. Il répondit : Je ne suis pas digne de nommer les saints apôtres ; mais quand on a tant soit peu de foi, on peut aussi bien les honorer ici. Grégoire, comte de Tusculum, fameux par sa tyrannie et ses injustices, mais homme d'esprit et de sens, vint trouver saint Nil, se jeta à ses pieds et lui dit : Mes grands péchés me rendent indigne de recevoir sous mon toit un serviteur de Dieu comme vous : toutefois, puisque, à l'exemple de votre Maître, vous m'avez préféré aux justes, tout pécheur que je suis, voilà ma maison, ma ville et tout son territoire devant vous ; ordonnez-en comme il vous plaira. Saint Nil lui demanda un lieu pour prier en repos, et Grégoire le lui accorda volontiers. C'était un petit

reste de maison de campagne de Cicéron, nommée la Grotte-Ferrée.

Mais les frères qui étaient demeurés au monastère de Serperis, ayant appris au bout de deux mois que le père Nil ne reviendrait plus chez eux, prirent leurs manteaux, leurs peaux de mouton et le reste de leurs petits meubles, et vinrent au lieu destiné pour le nouveau monastère, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée. Saint Nil, l'ayant appris, s'en réjouit et leur manda : C'est assez, mes frères, que vous ayez pris la peine de venir jusque-là pour l'amour de moi ; demeurez-y jusqu'à ce que j'aille vous trouver. Il se disposait en effet à y aller à pied de Sainte-Agathe, qui en était à trois milles, quand il se sentit près de sa fin. Il appela donc les frères qui l'avaient suivi, et Paul, destiné depuis longtemps à être leur supérieur ; il leur distribua ses haillons, qui étaient tout son bien, et les pria de lui faire recevoir les saints mystères ; puis il leur dit : Je vous prie, si je meurs, de ne point tarder à couvrir mon corps de terre ; ne m'enterrez pas dans une église et ne faites sur moi ni voûte, ni aucune décoration. Il leur donna sa bénédiction, puis s'étendit sur son lit, et demeura deux jours sans parler ni ouvrir les yeux ; seulement il paraissait prier, car on lui voyait remuer les lèvres, et faire de la main droite le signe de la croix.

Le comte Grégoire, ayant appris qu'il était à l'extrémité, accourut, lui amenant un excellent médecin. Grégoire se jeta sur le saint moribond, fondant en larmes et disant : Mon père, mon père, pourquoi m'abandonnez-vous si tôt ? C'est que vous avez horreur de mes péchés. Et, lui baisant les mains, il ajoutait : Vous ne m'empêchez plus de vous baiser les mains, comme vous faisiez auparavant, en disant : Je ne suis ni évêque, ni prêtre, ni diacre, je ne suis qu'un pauvre petit caloyer. Grégoire, parlant ainsi, répandait tant de larmes, qu'il en tirait des yeux de tous les assistants. Les médecins, tâtant le pouls du saint vieillard, assuraient qu'il n'avait ni fièvre ni aucun signe de mort.

Après qu'ils se furent retirés et que l'heure de vêpres fut venue, les frères résolurent de porter le saint homme dans l'église ; car c'était la fête de saint Jean l'Evangéliste, que les Grecs célèbrent le vingt-sixième de septembre ; et ils savaient quelle dévotion il avait pour les fêtes des saints, et qu'il disait toujours qu'un moine doit mourir dans l'église. Ils le firent donc ; et, l'office de

vêpres étant dit et le soleil couché, le saint expira. C'était l'an 1005. Les moines passèrent toute la nuit à chanter les psaumes et les prières des funérailles; et, le matin, ils prirent le lit où était le corps et l'emportèrent, avec les cierges et l'encens, jusqu'au lieu où les autres frères l'attendaient, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée. La rencontre des deux troupes de moines renouvela leur douleur; et le comte Grégoire, avec les gens du pays qui étaient accourus en foule, suivaient le convoi en pleurant. Toute la communauté, avec l'abbé Paul, demeura auprès du tombeau de saint Nil, travaillant de leurs mains et gagnant leur vie avec peine, à cause de la pauvreté du lieu; mais il devint bientôt un célèbre monastère qui subsiste encore, et qui est encore occupé par des moines grecs. L'Église honore la mémoire de saint Nil le jour de sa mort.

Le même jour, à Nicomédie, la fête des saints martyrs Cyprien et Justine, vierge. Justine ayant beaucoup souffert pour Jésus-Christ sous l'empereur Dioclétien et le président Eutholme, convertit Cyprien, qui, magicien de profession, s'efforçait de la séduire par ses enchantements: ils furent ensuite martyrisés tous deux ensemble, et leurs corps ayant été exposés aux bêtes, quelques marins chrétiens les enlevèrent durant la la nuit, et les portèrent à Rome: dans la suite des temps on les transféra dans l'église de Saint-Jean de Latran, où on leur donna une sépulture honorable près du baptistère. — A Rome, saint Callistrate et quarante-neuf soldats, martyrisés sous l'empereur Dioclétien. Ceux-ci ayant vu Callistrate sortir sain et sauf du fond de la mer où on l'avait jeté cousu dans un sac, se convertirent à Jésus-Christ, et souffrirent avec lui le martyre. — Au même lieu, saint Eusebe, pape. — A Bologne, saint Eusèbe, évêque et confesseur. — A Bresse, saint Virgile, évêque. — A Albano, saint Sénateur. — A Tipherno, saint Amance, prêtre, en qui Dieu fit éclater le don des miracles.

XXVII[e] JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT ELZÉAR,

ET SAINTE DELPHINE, SA FEMME.

Saint Elzéar naquit en 1295, au château d'Ansois, entre Apt et Aix. La miséricorde naquit avec lui : il n'avait pas encore trois ans, dès qu'il voyait un pauvre, il le regardait avec compassion, refusait de passer outre et se mettait à pleurer, jusqu'à ce que le pauvre eût reçu quelque aumône. Aussi sa nourrice emportait-elle toujours quelques morceaux de pain quand elle sortait avec lui du château. Depuis l'âge de cinq ans, il distribuait aux pauvres tout ce qu'il gagnait dans ses petits jeux ou qu'il pouvait acquérir d'ailleurs. Il faisait inviter à dîner avec lui les enfants, surtout les pauvres, avec lesquels il prenait quelquefois ses ébats. Ces mouvements de miséricorde et de charité s'accrurent avec l'âge ; ils étaient accompagnés de tout ce qu'on pouvait imaginer de plus vertueux dans un enfant bien né et favorisé du ciel. Il était modeste, doux et civil envers tout le monde, respectueux et soumis à l'égard de ses parents, de sa gouvernante, la pieuse amie de sa mère Garsende d'Alphant, de son précepteur et de tous ceux qui avaient quelque inspection sur lui. Son éducation ne leur coûtait rien ; sa conduite semblait être plutôt la règle que l'effet de leurs avertissements.

Il fut élevé ensuite auprès de son oncle, Guillaume de Sabran, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui n'oublia rien de ce qui pouvait lui former l'esprit dans les sciences, et le cœur dans la piété. Mais Elzéar avait pour la science du salut un maître intérieur qui le dressait à la vertu et le conduisait dans les voies du ciel. On ne remarquait rien de léger, rien d'inconsidéré ou de frivole dans ce jeune homme. Il était retenu dans ses paroles, sage et composé dans ses mœurs, sérieux et réservé dans toutes ses manières d'agir ; cependant toujours gai et agréable, d'un naturel vif, d'une humeur charmante, qui, jointe à une grande beauté de corps, le faisait affectionner de tout le monde. Il crois-

sait ainsi en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et formait le projet d'aller annoncer la foi parmi les infidèles, afin d'y trouver l'occasion de souffrir le martyre. La Providence en disposa différemment. Il n'avait encore que dix ans, lorsque Charles III, roi de Naples, comte de Provence, envoya un ordre exprès à son père de le marier avec une demoiselle de la maison de Glandèves, qu'on lui avait recommandée. Elle s'appelait Delphine, et n'avait que douze ans. Elle était très-digne de lui, mais plus encore par sa vertu que par la noblesse de son sang ou la grandeur de sa famille, qui était des premières de la Provence. On les fiança aussitôt dans Marseille, en présence du roi même, sans que l'un et l'autre se connussent encore et sans qu'ils eussent beaucoup de part à ce qu'on leur faisait faire.

Delphine avait perdu de bonne heure son père et sa mère, E. de Sinha, seigneur de Puy-Michel, et Delphine de Barras. Quand elle entendit ses oncles et ses tuteurs parler de la marier à quelque jeune seigneur des plus nobles et des plus puissants de la Provence, à cause des grands biens qu'elle possédait, elle en ressentait une grande peine ; car elle souhaitait demeurer toujours vierge, prévenue qu'elle était de l'amour divin. Elle eût donc voulu que tous ses châteaux fussent brûlés, toutes ses terres anéanties et ses vassaux dispersés, pour qu'on ne lui parlât jamais d'aucun mariage charnel. Plus d'une fois même elle eût désiré être aveugle, pour servir plus librement Dieu dans sa virginité. Quand il fut donc question de la marier au jeune comte de Sabran, elle résista tant qu'elle put. Même à Marseille, près de paraître devant le roi, elle se déroba de ses oncles et de ses tuteurs, se cacha dans le comble de la maison, où elle recommanda sa virginité avec beaucoup de larmes à Jésus-Christ et à sa sainte mère, en disant : Vierge bénie, mère de notre Seigneur Jésus-Christ, s'il plaît à votre bonté maternelle que j'aie votre béni fils pour époux, secourez-moi à cette heure où je suis délaissée et destituée de tout secours humain. Après cette prière, elle ressentit une grande consolation intérieure, et obtint que le mariage qu'on voulait faire ne fût que des fiançailles.

Cependant, trois ans après, le mariage fut célébré solennellement en face de l'Église, le jour de Sainte-Agathe, au château de Puy-Michel. Elzéar était dans sa treizième année, Delphine dans

sa quinzième. La première nuit qu'ils se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, elle apprit confidemment à son jeune époux qu'elle ne s'était mariée que forcée par ses proches, que tout son désir était de demeurer vierge pour l'amour de Dieu; elle en avait demandé la grâce à la vierge Marie, qui lui avait promis son assistance. Si donc elle avait consenti à l'épouser, c'est que, connaissant sa vertu et sa piété, elle espérait que non-seulement il ne s'y opposerait point, mais qu'il ferait lui-même comme elle. Elzéar, à qui cette pensée n'était pas encore venue, fut bien surpris de la proposition; mais comme il était d'un naturel doux et complaisant, il respecta le désir de sa jeune épouse et ne lui dit pas un mot qui pût lui déplaire. Delphine passa toute cette nuit sans fermer l'œil, priant incessamment Dieu avec beaucoup de larmes et de soupirs, de vouloir bien être le protecteur de sa virginité. Les nuits suivantes, elle obtint de même de son époux, par de douces paroles, de les passer, comme le jeune Tobie et Sara passèrent ensemble les trois premières, à prier Dieu avec ferveur. La chambre nuptiale fut dès lors un oratoire.

Cette première année, quoiqu'il en fût exempt par son âge, Elzéar jeûna tout le carême. De plus, il se procura, par le moyen d'une religieuse, parente de sa femme, une corde pleine de nœuds, dont il se ceignit le corps, mais au point de le mettre en sang et en plaies. La religieuse s'en étant aperçue à la pâleur de son visage, menaça de le dire à ses parents, s'il n'ôtait la corde; il le fit, mais la remplaça par un cilice.

A l'âge de quinze ans, il se trouvait, avec son oncle paternel, l'abbé de Marseille, dans le château de son oncle maternel, le seigneur du Sault. Un nouveau prêtre devait y chanter sa première messe, un noble y être armé chevalier, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Elzéar assista la nuit à matines, fit ensuite la confession de ses péchés et communia dévotement à la messe comme pour se préparer aux grâces extraordinaires que Dieu devait lui faire en ce jour. Au festin, il fit l'écuyer tranchant, par honneur pour ses oncles. Après le repas, comme il prenait sa réfection en lui-même, l'Esprit de grâce descendit subitement sur lui, son visage parut changé. Ses compagnons, croyant qu'il avait la fièvre, le menèrent dans sa chambre. Dès qu'il y fut seul, il se prosterna par terre, s'abandonnant, suivant que l'esprit intérieur

lui suggérait. Il ressentit une si vive flamme de l'amour divin, qu'elle faisait fondre toute son âme et la transformait totalement en Dieu. Et alors Dieu lui montra la brièveté de cette vie caduque, et combien ce monde est méprisable en comparaison des biens célestes. Il conçut un si grand mépris de tous les avantages temporels, que si on lui avait offert toutes les richesses de ce monde, il n'eût rien accepté, mais méprisé tout comme de la boue, tant il avait soif de Dieu seul.

Il voyait aussi très-clairement par quelles miséricorde et bienveillance Dieu l'avait préservé jusqu'à ce jour de tomber dans toutes sortes de péchés, et par quelle grâce singulière il l'avait conservé dans sa virginité. Il résolut donc dès ce moment à ne plus songer à laisser d'héritiers, mais à garder constamment la virginité, à quoi l'exhortait tant son épouse. Il commença donc à penser fortement aux moyens de plaire à Dieu seul. Dans cette méditation et cet incendie d'amour, il se mit à prier Dieu de tout son cœur de lui montrer de quelle manière il voulait qu'il vécût dans ce monde. Il aspirait à quitter tout pour se retirer dans un désert et y servir Dieu, sans être connu de personne; mais une voix intérieure lui dit de ne pas changer d'état. Il objecta sa fragilité, mais la voix répondit : Je sais ce que vous pouvez; et ce que vous ne pouvez faire, je le ferai et le suppléerai. Elzéar sortit de cette extase, résolu à garder la virginité perpétuelle, sans pourtant en faire de vœu. Et, merveille bien extraordinaire de la grâce divine, attestée par les deux époux, quand ils étaient ensemble, ils se sentaient plus affermis dans leurs saintes résolutions que quand ils se trouvaient éloignés l'un de l'autre.

Après cette première extase, Elzéar en eut plusieurs autres, dans lesquelles Dieu lui fit voir, sans nuage, les principaux mystères de la foi, les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, ainsi que les autres vérités du Symbole; ce qui le remplit d'un amour ineffable pour Dieu. Plusieurs âmes pieuses connurent par révélation la vie angélique et virginale des deux époux.

Ils vécurent ainsi sept ans au château d'Ansois; mais Elzéar ne pouvait jouir en ce lieu de toute la tranquillité d'esprit qu'il souhaitait, à cause des inquiétudes et des soins excessifs que son grand-père et tous ses proches avaient pour les choses tempo-

relles, et dans lesquelles ils tâchaient de l'entraîner A l'âge de vingt ans, il demanda et obtint, après de longues sollicitations, la liberté d'aller demeurer au château de Puy-Michel, qui lui appartenait par sa femme. Ils y demeurèrent trois ans.

En changeant de lieu, ils changèrent de bien en mieux encore. Le nouveau père de famille régla d'abord sa maison comme une espèce de monastère. Il lui donna un règlement en huit articles. 1° Toutes les personnes à son service, hommes et femmes, devaient entendre chaque jour au moins une messe. 2° Tous devaient mener une vie chaste et pure : ceux qui se trouvaient convaincus du contraire étaient chassés de la maison. 3° Les nobles et les chevaliers, les demoiselles et les dames se confesseront une fois chaque semaine, et se disposeront à communier dévotement chaque mois. 4° Ces mêmes demoiselles et dames s'occuperont le matin de prières et d'actes de piété et de dévotion jusqu'au dîner, après quoi elles vaqueront au travail manuel. 5° Nul n'osera proférer de blasphème contre Dieu, contre la sainte Vierge, contre aucun saint, ni jurer à faux, à la légère et sans cause, ni proférer de paroles déshonnêtes; car la vie et la mort sont dans les mains de la langue, dit le Sage; les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, dit l'Apôtre. Les transgresseurs de ce statut étaient punis de cette manière : A dîner, ils étaient assis à terre devant les autres, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau, ou bien ils étaient enfermés dans une chambre où ils ne recevaient à manger que des choses communes. 6° Nul ne devait jouer aux dés ni à aucun jeu illicite ou déshonnête. Les contrevenants étaient punis avec sévérité. 7° Tous ceux de sa famille devaient vivre ensemble dans la paix, l'amitié et la concorde, nul ne devait offenser l'autre de parole ni d'action; si quelqu'un avait fait le contraire, il devait se réconcilier avec l'offensé. Le saint veillait à cela d'une façon spéciale, et punissait le délinquant selon la gravité de sa faute. 8° Tous les jours après le dîner ou à une autre heure du soir, à moins qu'on ne soit empêché par une autre cause légitime, ils auront une conférence ensemble, et lui-même avec eux, sur les paroles du Seigneur pour l'édification de leurs âmes. Dans cet entretien, tandis que l'un parlera, tous les autres prieront pour lui dans leur cœur, afin que Dieu lui inspire des paroles profitables à tous. Nul ne doit interrompre

ni empêcher de quelque manière celui qui parle. Le contrevenant était privé de ce bon et dévot entretien jusqu'à ce que, s'étant corrigé, il y fût rappelé par les autres.

Lui-même, dans ces entretiens, le visage rayonnant d'une sainte joie, avait des paroles de feu qui jaillissaient de la source même de la divine sagesse ; les auditeurs sentaient leurs cœurs tout changés, remués par de saints désirs, et devenaient humbles et timorés ; car, comme un autre Tobie, il enseignait à sa famille à craindre Dieu, à s'abstenir du péché et à observer les divins commandements. Il les exhortait à aimer Dieu et à s'aimer les uns les autres, et à conserver leurs corps purs et sans tache. Quant à l'oraison, il disait que le chrétien doit la commencer par s'humilier profondément, car la prière de qui s'humilie pénétrera les cieux.

Son confesseur lui ayant demandé un jour quelle méthode il suivait dans l'oraison et quel saint il avait choisi pour son patron spécial, le saint lui répondit : J'ai choisi pour mon avocate la glorieuse vierge Marie, et quand je veux me préparer à l'oraison, je considère d'abord mon indignité et ma vileté, à cause de quoi je me tourne vers la mère de grâce, et je la supplie humblement qu'elle mette dans mon cœur et dans ma bouche ce qui lui est agréable, à elle et à son béni Fils ; je lui offre, avec toute la dévotion que je puis, un *Ave Maria ;* lequel dit, je ne manque jamais de matière nouvelle pour les choses divines.

Dans la maison d'Elzéar ainsi réglée, il régnait une charité, une dévotion, une paix, une aménité, une pureté si grande, que, sauf l'habit, ce paraissait plutôt un vrai monastère et une vie religieuse que la maison d'un comte et une vie séculière. Aussi la religieuse Alasie, sœur de Delphine, assurait qu'elle vivait plus saintement auprès de ces deux époux que dans son couvent. De plus, beaucoup de nobles et de chevaliers, ainsi que d'autres personnes, inspirés par un si bel exemple, promirent et gardèrent la chasteté perpétuelle, plusieurs même la pureté virginale. Enfin, la renommée publiant partout de quelle manière le comte Elzéar de Sabran avait réglé sa maison, plusieurs commencèrent à vivre et à former leurs maisons sur ce modèle ; entre autres l'évêque de Digne, Renaud de Porcelets, cousin du saint, et qui lui-même est appelé saint dans quelques auteurs du temps, lui demanda le règlement de sa famille et le fit observer dans la sienne.

Outre ce règlement domestique, on attribue encore à saint Elzéar un règlement public pour ses domaines, en dix articles. 1° Nul de mes sujets ne blasphémera d'une manière quelconque en mes domaines ; car, comme les louanges de Dieu nous attirent ses faveurs et ses grâces, de même les parjures et les jurements, qui sentent plus le langage des enfers que celui des hommes, attirent sur nous les foudres du ciel qui perdent et nos corps et nos âmes. 2° Je veux introduire dans toutes mes terres la piété envers la sainte mère de Dieu ; en conséquence, je veux que tous mes sujets la choisissent pour leur patronne ; car, quand nous avons besoin de la miséricorde de Dieu, nous ne pouvons mieux recourir qu'à cette reine toute-puissante, puisqu'elle daigne nous recevoir sous sa protection et qu'elle se montre le refuge de tous les pécheurs. Je défends spécialement, aux jours de fêtes consacrés à son culte, de se livrer à aucune œuvre servile, et je veux que ces jours-là tous mes sujets assistent à la messe et aux offices divins, sous peine de châtiments à infliger par mes officiers. 3° J'ordonne à tous mes officiers de veiller à ce qu'on vive chastement dans mes terres, et d'en expulser les hommes de débauche. Car, comme rien de souillé ne doit entrer dans le paradis, rien d'impur ne doit se tolérer parmi les chrétiens destinés à la gloire éternelle. 4° Je veux que toutes les grandes fêtes de l'Église soient exactement et solennellement célébrées chez moi, tels que Pâques, la Pentecôte, la Toussaint et Noël ; que tous se confessent de leurs péchés en ces jours, ou du moins nul n'en passe deux sans le faire. Il en est de même pour l'Assomption de la Vierge, notre mère, et de son Annonciation, afin que toujours elle nous favorise en ce monde, et qu'à l'heure de notre mort elle nous assiste comme notre avocate, pour nous obtenir la grâce de son Fils. 5° J'interdis ma maison à tous les paresseux qui ne veulent pas travailler pour gagner leur vie ; et pour que la distribution de blé que j'ai soin de faire tous les ans pour secourir les pauvres ne leur soit une cause de paresse, et que dans l'espoir de cette aumône ils ne cessent de travailler pour vivre, je défends expressément à tous mes officiers de donner du blé à ceux qu'ils trouveront qui abusent de cette grâce. Je veux qu'ils les abandonnent à leur misère, de peur que je ne perde leur âme par l'oisiveté, en cherchant par ce secours à ce que leur corps ne meure pas de faim. 6° Je proscris les jeux de

hasard, les assemblées où l'on offense Dieu par d'exécrables jurements, ainsi que toutes les occasions de rixes. Je ne défends cependant pas qu'on s'amuse les jours de fêtes, pour récréer les corps des fatigues précédentes ; mais que ces amusements soient sans profit ni perte des biens temporels, car ces sortes de pertes ne peuvent engendrer que des inimitiés parmi mes sujets. 7° Que tous vivent dans la paix, et, pour conserver une si belle vertu, qu'ils évitent les rixes, les contentions et les injures, qui conviennent plus à des démons qu'à des hommes raisonnables. 8° S'il leur arrive de se disputer, je ne veux pas que le soleil se couche qu'ils ne se soient réconciliés ; c'est le conseil de l'Évangile, qui nous avertit de ne pas nous endormir dans l'inimitié, de peur que l'ennemi commun de tous, qui veille sans cesse, n'abuse la nuit contre nous de nos emportements. 9° J'ordonne expressément que, tous les jours de fêtes et les autres où il y a sermon, tous les habitants viennent à l'église pour entendre la parole de Dieu, la vraie nourriture de leurs âmes ; si, pendant le sermon, on trouve sur les places des paresseux ou des gens irréligieux, ils seront mis en prison et punis comme négligeant le salut de leurs âmes. 10° Nul de mes sujets ne doit nuire à son prochain ni dans son bien ni dans son honneur ; mais ils s'honoreront les uns les autres, comme le doivent faire des chrétiens qui ont été décorés du caractère de Jésus-Christ par le baptême, et sont tous destinés à jouir ensemble de la félicité éternelle. La sanction la plus efficace à tous ces règlements était l'exemple même de celui qui les prescrivait.

Son père mourut vers l'an 1309, le laissant héritier du comté d'Arian en Italie, et de ses diverses baronnies en Provence. Elzéar avait alors vingt-trois ans. Il se rendit au royaume de Naples, pour prendre possession du comté paternel. Mais, par suite de la guerre entre les Siciliens et les Français, les citoyens d'Arian refusèrent de l'admettre dans leur ville. Leur rébellion dura trois ans. Le prince de Tarente, fils de Charles II, qui aimait beaucoup Elzéar, s'offrit à réduire les rebelles par la force, en faisant pendre quelques-uns et mutiler d'autres. Mais Elzéar s'y opposa toujours, et dit : Dieu et la justice les ramèneront. En effet, tous finirent par l'honorer comme leur seigneur et par l'aimer comme leur père.

Il trouva des lettres que certains nobles avaient écrites contre lui à son père encore vivant, pour l'engager à le déshériter, allé-

guant beaucoup de raisons calomnieuses. Il lut ces lettres en secret à sa sainte compagne, qui lui demanda s'il pensait les montrer aux accusateurs, pour les rendre plus humbles et repentants d'un si grand crime. Il répondit : Je leur pardonne entièrement et de tout cœur ; je n'ai garde de leur montrer ces lettres. Au contraire, je veux qu'ils sachent que j'ignore tout cela ; car, s'ils s'apercevaient que je le sais, ils seraient déjà punis en grande partie, ils me craindraient toujours, et je serais toujours suspect dans leurs cœurs. Il détruisit donc ces lettres, sans que jamais ce fait vînt à leur connaissance. Bien plus, quelque temps après, le principal fabricateur de ces calomnies étant venu le voir un jour de fête, avec d'autres nobles, le comte lui témoigna plus d'honneur qu'aux autres, l'admit dans sa familiarité, lui donna de ses vêtements et lui témoigna toute sa vie une amitié particulière.

Sa douceur était telle, que, dans toute sa vie, personne ne le vit jamais donner des signes d'impatience ou de colère. C'est pourquoi sainte Delphine, qui l'observait dans toutes ses actions, lui dit un jour : Quel homme êtes-vous, qui ne vous fâchez ni ne vous troublez jamais contre ceux qui vous injurient ? Vous paraissez insensible, et cependant vous êtes un homme passible et séculier. Peut-être que vous ne savez ou ne pouvez vous mettre en colère. Quel mal y aurait-il pour les méchants, qui de temps à autre vous font du tort, si vous leur montriez quelquefois de l'indignation ? Le saint homme répondit : Delphine, à quoi bon se fâcher? cette colère ne profite à rien. Cependant je vous ouvrirai le secret de mon cœur. Sachez que plus d'une fois, quand on m'attaque, je commence à m'indigner dans mon cœur ; mais aussitôt je me tourne à penser aux outrages que l'on a faits à Jésus-Christ, et je me dis à moi-même : Quand même tes serviteurs t'arracheraient la barbe et te donneraient des soufflets, Jésus-Christ a souffert encore davantage. Et je vous assure, Delphine, que je ne cesse jamais de méditer les outrages du Sauveur que mon cœur ne soit entièrement apaisé. Et Dieu m'a fait cette grâce singulière, que j'aime mes adversaires avec une dilection égale ou même plus grande, après qu'ils m'ont outragé, qu'auparavant, et je prie spécialement pour eux. Enfin je sais et confesse que je mérite des outrages plus grands encore.

Comme il trouva le comté et la baronnie grevés de beaucoup

de dettes et d'obligations, il en séquestra une partie pour que les revenus en servissent à éteindre ces dettes. Il disait à cette occasion : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que, dans votre première visite, vous m'avez ôté du cœur tout amour du siècle et des biens terrestres ; voici que, par votre providence, je possède des terres et des héritages chargés de tant de dettes, que même un amateur du siècle pourrait à peine s'y plaire quelque peu.

Comme la piété sans la justice est vaine, surtout dans un prince, Elzéar joignait l'une à l'autre ; non moins juste que miséricordieux, il rendait la justice à ses sujets en la tempérant par la miséricorde. Il ordonnait à ses officiers de ne s'écarter en rien de la règle de la justice dans leurs jugements et leurs sentences. Ceux qui se montraient négligents, il les réprimandait avec sévérité, et même les remplaçait par de plus dignes. Il poursuivait vigoureusement les malfaiteurs publics et les punissait suivant leurs crimes. Quand il y en avait de condamnés à mort, il les exhortait lui-même à se réconcilier avec Dieu par la confession de leurs péchés, afin que le supplice leur servît d'expiation. Quant à ceux qui étaient condamnés à des amendes pécuniaires, il leur remettait ordinairement le tiers, à quelques-uns la moitié ; s'ils étaient pauvres, il leur remettait le tout, mais secrètement et par une main tierce, afin qu'étant punis de la sorte, ils ne perdissent pas la crainte et qu'ils s'abstinssent de délits semblables. Pour les biens des condamnés à mort, qui étaient dévolus au fisc, il les remettait à leurs femmes et à leurs enfants, mais secrètement et par une autre main.

Lorsque le roi Robert, qui l'aimait beaucoup, l'arma chevalier à Naples, Elzéar, suivant la coutume, fit la veille des armes dans l'église où se célébrait la fête. Cette nuit tout entière, il la passa dans une extase continuelle, s'entretenant avec Dieu et ses anges, et goûtant une joie ineffable. Il éprouva surtout un désir plus vif qu'à l'ordinaire de faire avec sa sainte épouse le vœu de virginité, comme l'Esprit-Saint leur avait inspiré plusieurs fois. Il lui écrivit donc de venir avec la dame Garsende d'Alphant. Elle vint, mais sans la dame, qui était tombée malade. Elzéar apprit à Delphine que c'était pour faire ensemble le vœu de virginité, mais qu'il voulait le faire devant la dame d'Alphant, qui l'avait élevé dès sa plus tendre jeunesse avec beaucoup de dévotion et de soin,

et qui désirait de tout son cœur lui voir faire cet acte. Nous irons donc à elle, puisqu'elle ne peut venir à nous. En effet, ayant obtenu du roi Robert la permission de s'absenter pendant deux ans, ils se rendirent tous deux en Provence.

Étant donc à leur château d'Ansois, le jour de Sainte-Madeleine, ils entendirent la messe, y communièrent, puis se rendirent à la maison de la dame d'Alphant, qui était toujours malade, n'ayant avec eux que la religieuse Alasie, sœur de la comtesse, et le chevalier Isnard, fils de la dame d'Alphant. Là, en présence de cette pieuse dame, ils firent leur vœu en cette manière. Le comte, à genoux et les mains sur le missel, le fit en ces termes : Seigneur Jésus-Christ, de qui procède tout bien et tout don, moi pécheur fragile et infirme, sans votre don spécial je ne puis être ni continent ni chaste ; mais, confiant en votre secours particulier, je voue et promets, à vous et à la glorieuse vierge Marie, et à tous les saints, de vivre chastement tout le temps de ma vie, et de garder la virginité que votre clémence a conservée en moi jusqu'à présent ; et, pour garder cette promesse, je suis prêt à souffrir toutes les tribulations et les peines, même la mort temporelle. Quand il eut fini, la comtesse renouvela publiquement le vœu qu'elle avait déjà fait en secret. Le chevalier Isnard en fit un semblable. Alors sa mère, la dame d'Alphant, s'écria : Louange, honneur et gloire au Dieu tout-puissant, qui m'a fait voir ce que j'ai tant désiré. Maintenant je mourrai joyeuse, je ne désire plus rien en ce monde ; mais, Seigneur, recevez dès maintenant votre servante, et que votre sainte volonté s'accomplisse totalement de moi et en moi ! Elle mourut quelque temps après, et les deux saints époux eurent révélation de sa gloire.

Saint Elzéar étant de retour à Naples, après les deux ans, le roi Robert le nomma gouverneur de Charles, son fils aîné, duc de Calabre. Le jeune prince avait les défauts de son âge : il aimait entre autres à entendre et à proférer des discours frivoles et peu honnêtes. Le saint le prit à part et lui dit : Il ne convient pas à une personne considérable et à un roi d'écouter ou de proférer des propos frivoles et déshonnêtes ; car les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. Il faut plutôt que la noblesse du sang se distingue noblement par des paroles honnêtes et des mœurs vertueuses. Le jeune duc profita de ces remontrances : un esprit

de douceur descendit aussitôt sur lui. Les courtisans, étonnés, disaient : Monseigneur le duc est devenu un autre homme : d'autres ajoutaient : C'est que le comte d'Arian lui a parlé.

Le roi Robert étant parti pour son comté de Provence, le gouverneur du prince royal eut la principale part au gouvernement du royaume. Dès ce moment, les nobles et les grands lui témoignèrent beaucoup plus d'honneur, et, pour le rendre favorable à leurs affaires, lui offraient des présents, celui-ci de l'or, celui-là des étoffes d'écarlate. Elzéar refusa constamment tous les présents quelconques. Un jour, que, revenu de la cour dans sa chambre, il se recueillait dans l'oraison, il s'écria tout d'un coup : Seigneur Dieu! vous me devez en paradis cent onces d'or et deux pièces d'écarlate. Sa belle-sœur, la religieuse Alasie, qui entrait par hasard, lui demanda ce que voulaient dire ces paroles. Il répondit : Aujourd'hui même j'ai pu avoir ces présents, mais, pour l'amour de Dieu, je n'ai pas voulu les recevoir.

Les plaintes de bien des pauvres arrivaient à ses oreilles ; mais il s'aperçut bientôt que leurs affaires dormaient à la cour. Il alla trouver le duc, lui demandant d'être chargé de leurs affaires et d'être leur avocat. Le duc y consentit volontiers. Elzéar se fit un grand sac, où il mettait les requêtes de tous les pauvres, qui dès lors affluaient sur son passage et à sa porte, au point qu'il avait souvent de la peine à y entrer, lui et ses gens. Il lisait leurs requêtes avec beaucoup d'attention, résumait en peu de mots ce que leur ignorance noyait quelquefois en beaucoup de paroles, parlait pour eux au duc et aux officiers, et terminait ainsi leurs affaires. Un jour qu'il se mettait à table pour dîner, un pauvre entra tout à coup et lui dit : Seigneur, qu'avez-vous fait de ma supplique? Le saint lui répondit avec douceur : Attendez-moi un peu ; car, avant de manger, je veux expédier votre affaire. Et, se levant de table, il alla promptement à la cour, et, ayant expédié le pauvre, se remit à table. Lorsque leurs affaires devaient traîner en longueur, il leur donnait lui-même du sien ce qui leur était nécessaire, et cela pour l'amour du Sauveur, qui a voulu naître, vivre et mourir pauvre, et qui a dit : Tout ce que vous avez fait aux moindres des miens, c'est à moi que vous l'avez fait.

Jésus-Christ était sa règle et son modèle, le centre de son esprit et de son cœur, le principe de toutes ses pensées et ses affections.

Un jour qu'il demeurait un peu longtemps à Montpellier, sa sainte épouse lui envoya du château de Puy-Michel une domestique, avec une lettre, pour lui demander de ses nouvelles. Il lui répondit : Je me porte bien du corps, et si vous voulez me voir, cherchez-moi dans la plaie du côté droit de Jésus : c'est là que j'habite, c'est là que vous pourrez me trouver; et ne cherchez point ailleurs.

Outre les jeûnes ordonnés par l'Église, il jeûnait tous les vendredis, tout l'avent et aux vigiles de beaucoup d'autres fêtes. Il portait un cilice sous ses vêtements précieux. Souvent il se donnait la discipline avec des chaînettes de fer, en mémoire des plaies du Sauveur, récitant tout le *Miserere*, et se donnant trois coups à chaque verset. Il communiait tous les dimanches de l'avent et du carême, toutes les grandes fêtes de l'année et à plusieurs autres, principalement de vierges. Il reçut de Dieu une grâce si merveilleuse pour la prière et la contemplation, qu'à toute heure, en tout temps et en tout lieu, son esprit s'y portait sans peine. Continuellement et intimement uni à Dieu, il lui survenait fréquemment des illuminations, des ravissements, des extases au milieu des repas, des conversations, des concerts de musique, et même des danses, à tel point que sa sainte compagne, qui en savait quelque chose par expérience, avait bien peur dans ces occasions que, tout absorbé en Dieu, il ne vînt à faire un faux pas et à tomber.

Voici quelle était une de ses récréations. Chaque jour il avait douze pauvres et lépreux, auxquels il lavait et baisait lui-même les pieds et la bouche. Il leur donnait ensuite à manger, et les renvoyait avec d'abondantes aumônes. Un jour qu'il allait à la chasse avec une nombreuse société, il s'écarta des autres avec un chevalier et un serviteur, pour aller visiter une léproserie. Il y trouva six hommes frappés d'une lèpre très-pernicieuse. Quelques-uns avaient les lèvres déjà toutes consumées, on leur voyait les dents, qui commençaient à tomber ; ils faisaient horreur à voir. Le saint les salua d'abord avec bonté, leur fit une exhortation pieuse, et enfin les embrassa très-dévotement l'un après l'autre. Après qu'il les eut ainsi embrassés, ils furent tous rendus à une santé parfaite, et toute la maison remplie d'une odeur très-agréable. Le saint leur fit une aumône et repartit, mais après leur avoir fait promettre à tous de n'en rien dire pendant sa vie. Dieu

multiplia d'une manière semblable, dans des temps de disette, le blé qu'il distribuait aux pauvres.

Tel était saint Elzéar de Sabran, lorsqu'en 1323 il fut envoyé à la cour de France par le roi de Naples, en qualité d'ambassadeur. Un grand nombre de seigneurs du royaume l'accompagnèrent. L'objet de cette ambassade était de demander en mariage, pour le duc de Calabre, Marie, fille du comte Charles de Valois. Il fut reçu avec toute la distinction que méritaient sa naissance, son rang et sa vertu. Sa négociation eut un heureux succès, et le mariage fut arrêté.

Elzéar tomba malade à Paris. Il avait fait son testament longtemps auparavant; il y donnait ses biens meubles à sainte Delphine, sa femme, et ses terres à Guillaume de Sabran, son frère. Il y avait dans son testament des legs pour ses parents, ses domestiques, et surtout pour les monastères et les hôpitaux. Le saint, connaissant que sa mort était proche, fit une confession générale, accompagnée de beaucoup de larmes ; chaque jour il entendait la messe devant son lit et se confessait fréquemment. Quoiqu'il eût caché toute sa vie la virginité qu'il gardait avec son épouse, il la fit connaître en ces derniers moments, et dit : Un méchant homme a été sauvé par une bonne femme, que j'ai reçue vierge et que je laisse vierge en cette vie mortelle. Sa maladie, qui fut très-douloureuse, il la supporta non-seulement avec patience, mais avec joie. Son esprit était continuellement uni à Dieu; avec cela, il aimait à entendre des paroles édifiantes et la passion de Jésus-Christ, qu'il se faisait lire. Sa langue ne cessait de louer Dieu, il répétait souvent ces paroles du psaume : Le Seigneur lui portera secours sur son lit de douleur; vous avez remué toute sa couche dans son infirmité. Lorsque, après le saint viatique, on lui administra l'onction des malades, et qu'on fut arrivé à ces paroles des litanies : Par votre sainte croix et votre passion, délivrez-le, Seigneur, il répéta trois fois ces paroles, et dit à la fin : Voilà mon espérance, c'est en elle que je veux mourir.

Tombé en agonie, il commença à faire un visage terrible, comme un homme qui lutte contre de redoutables adversaires et de puissants obstacles. Dans ce combat, il dit tout haut : Les démons ont une grande puissance, mais ils ont perdu leur force par la vertu et les mérites de la bienheureuse incarnation et passion

de Jésus-Christ. Quelques moments après, il cria de nouveau : Enfin je l'ai vaincu entièrement ! Après quelque temps, il ajouta avec un grand cri : Je me remets entièrement au jugement de Dieu ! Cela dit, son visage fut renouvelé, devint tout vermeil et resplendissant, et il rendit l'esprit. C'était le 27me jour de septembre 1323, la trente-huitième année de son âge. Il fut extraordinairement regretté à la cour de France et à celle de Naples. Pour se conformer à ses dernières volontés, on porta son corps en Provence, et on l'enterra dans l'église des Franciscains de la ville d'Apt, où il est encore. Il était, ainsi que sa femme, du tiers ordre de Saint-François. Le pape Clément VI ayant fait constater la vérité d'un grand nombre de miracles opérés par son intercession, Urbain V signa le décret de sa canonisation, qui ne fut cependant publié qu'en 1369 par Grégoire XI.

Delphine vivait encore quand on mit son mari au nombredes saints. Le roi et la reine de Naples, qui l'avaient à leur cour et qui voyaient qu'elle en était le modèle par ses vertus, ne voulurent jamais consentir à sa retraite. Le roi Robert étant mort en 1343, la reine, qui se nommait Sancie, et qui était fille du roi de Majorque, renonça aux grandeurs humaines, et prit l'habit dans le monastère des pauvres clarisses qu'elle avait fondé à Naples. Elle y vécut dix ans, sans vouloir se séparer de sa chère Delphine, qui l'avait formée aux exercices de la vie spirituelle. Après la mort de cette princesse, Delphine retourna en Provence et s'enferma dans le château d'Ansois, où elle continua de vivre dans la pratique des plus héroïques vertus. Elle mourut à Apt, l'an 1369, dans la soixante-seizième année de son âge. Sa bienheureuse mort arriva le 26 septembre, jour auquel elle est nommée dans le martyrologue franciscain. Ses reliques se gardent avec celles de saint Elzéar [1].

Le même jour, à Egée, la fête de saint Côme et Damien, frères, martyrs, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir été chargés de chaînes et enfermés dans une étroite prison, furent jetés dans la mer, puis dans le feu, ensuite mis en croix, lapidés, percés de flèches, et enfin décapités. On dit que leurs trois frères, Anthime, Léonce et Eu-

[1] *Acta SS.*, 27 sept.

prêpe, endurèrent la mort avec eux. — A Rome, sainte Epicharis, femme de race sénatoriale, qui, après avoir été déchirée à coups de fouets garnis de plomb, durant la même persécution, périt par le glaive. — A Todi, les saints martyrs Fidence et Térence, sous le même empereur. — A Cordoue, saint Adulphe, et saint Jean, son frère, qui reçurent ensemble la couronne du martyre, durant la persécution des Arabes. — A Sémont, saint Florentin, qui, après avoir eu la langue coupée, périt par le fer avec saint Hilier. — A Giblet en Phénicie, saint Marc, évêque, à qui saint Luc donna aussi le nom de Jean. — A Milan, saint Caïus, évêque, disciple de l'apôtre saint Barnabé : après avoir beaucoup souffert durant la persécution de Néron, il mourut en paix. — A Ravenne, saint Aderit, évêque et confesseur. — A Paris, saint Vincent de Paul, prêtre et fondateur de la congrégation de la Mission et des filles de la Charité, homme apostolique et père des pauvres. On célèbre sa fête le 19 juillet. — En Hainaut, sainte Heltrude, vierge.

XXVIIIe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINTE LIOBE,

VIERGE ET ABBESSE.

Vers le milieu du huitième siècle, pendant que saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, y propageait l'Évangile, établissait des évêchés et des écoles, une simple religieuse d'Angleterre lui écrivit en latin la lettre suivante :

« Au révérendissime seigneur, décoré de la dignité pontificale, Boniface, qui dans le Christ m'est très-cher, et qui de plus m'est uni par les liens de la parenté, Liobgythe, la dernière des servantes qui portent le joug si léger du Christ, salut et santé perpétuelle. Je supplie votre clémence de daigner vous souvenir de l'ancienne amitié que vous aviez contractée jadis avec mon père, dont le nom était Tinne, et qui a terminé sa carrière il y a plus de huit ans, afin que vous ne refusiez pas de prier Dieu pour son âme. Je vous recommande aussi le souvenir de ma mère, qui se nomme Ebbe, et qui, vous le savez mieux que moi, vous est unie par les liens du sang; elle mène une vie pénible et se voit depuis longtemps affligée par une infirmité. Moi, je suis la fille

unique de l'un et de l'autre. Puissé-je, quoique j'en sois indigne, mériter de vous avoir pour frère, car il n'est aucun de mes proches en qui j'aie autant confiance qu'en vous. Je vous envoie ce petit cadeau, non qu'il soit digne de votre grandeur, mais pour que vous conserviez le souvenir de ma petitesse, et que vous n'oubliez par la longue distance des lieux ; qu'au contraire, le lien de la vraie dilection se resserre de plus en plus. Ce que je vous demande avec plus d'instance, bien-aimé frère, c'est que, par le bouclier de vos oraisons, je sois défendue contre les flèches empoisonnées de l'ennemi occulte. Je vous prie aussi de daigner corriger la rusticité de cette épître, et de ne pas me refuser, pour me servir de modèle, quelques paroles de votre affabilité, que je suis avide d'entendre. Quant aux petits vers qui se trouvent plus bas, j'ai tâché de les composer d'après les règles de la poétique, non par aucune présomption, mais pour faire faire son apprentissage à mon grêle et petit génie, sous votre bienveillante direction. J'ai appris cet art d'Edburge, qui ne cesse de méditer jour et nuit la loi divine. Portez-vous bien, vivez longtemps et heureux, priez pour moi [1]. »

Cette bonne religieuse, comme elle nous l'apprend elle-même, s'appelait Liobguthe, plus communément Liobe. En ancien tudesque, le premier nom veut dire Aimée de Dieu, en grec Philothée ; le second, Aimée, en grec Philomène. Dès sa première jeunesse, sainte Liobe fut consacrée à Dieu et mise dans le monastère de Winburn, sous la conduite de l'abbesse Tetta, sœur du roi d'Angleterre. Elle s'appliquait au travail des mains, mais encore plus à la lecture ; en sorte qu'elle devint à la foi sainte et savante, Saint Boniface l'ayant donc demandée pour sa consolation et son secours, l'abbesse eut bien de la peine à s'en priver. Quand elle fut arrivée en Allemagne, il résolut de s'en servir pour y former des religieuses, comme il se servait de saint Sturme pour les moines. Il bâtit pour elle un monastère au lieu nommé Bischofsheim, comme qui dirait Ville-l'Évêque, et dont une ville du diocèse de Mayence conserve le nom ; car le monastère ne subsiste plus. Il s'y forma une grande communauté, d'où furent tirées les abbesses de plusieurs autres monastères.

[1] *Epist.* 36.

Sainte Liobe y donnait l'exemple de toutes les vertus. Elle était en outre un prodige de connaissances. Instruite dès son enfance même dans la grammaire, la poétique et les autres arts libéraux, elle augmentait ce trésor par une étude et une lecture assidues. Elle lisait avec attention les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et s'en imprimait les maximes dans la mémoire. Elle y joignit les paroles des saint Pères, les décrets des canons et le droit de tout l'ordre ecclésiastique. Elle gardait néanmoins la discrétion en tout. Comme la règle de Saint-Benoît permet de faire la méridienne pendant l'été, c'est-à-dire de prendre un peu de sommeil après le dîner, elle le prenait elle-même et voulait que ses sœurs le prissent. La privation du sommeil, disait-elle, ôte principalement le goût de lire. Mais, soit qu'elle dormît la nuit ou l'après-dîner, elle se faisait toujours lire l'Ecriture sainte. De jeunes filles se remplaçaient auprès de son lit pour cet office. Et, ce qui est merveilleux, dès que l'on passait quelque chose, elle en faisait la réprimande tout en dormant. Elle pouvait dire comme l'épouse des cantiques : Je dors, mais mon cœur veille. La première par l'autorité, la vertu et la science, elle se regardait néanmoins comme la dernière de toutes. Elle exerçait avec un soin particulier l'hospitalité ; elle lavait elle-même les pieds à tout le monde, et les servait à table, étant elle-même à jeun. Le démon ne put endurer l'éclat de tant de vertu.

A la porte du monastère couchait une malheureuse femme, courbée d'infirmités et demandant l'aumône. Tous les jours on lui portait à manger de la table de l'abbesse, et les religieuses lui procuraient, pour l'amour de Dieu, les vêtements et les autres choses nécessaires. Cette malheureuse, s'étant laissé corrompre à un libertin, fit la malade pour cacher les suites de son crime. Étant accouchée, elle jeta l'enfant, de nuit, dans la rivière qui passait près du monastère. Le matin, une autre femme, venant puiser de l'eau, trouva l'enfant mort et remplit tout le village de ses cris, disant que ces religieuses, vantées comme des saintes, baptisaient ainsi leurs enfants et infectaient l'eau de la rivière. Tout le peuple s'amassa, plein d'indignation, et l'abbesse fit revenir aussitôt une religieuse qui était absente par sa permission et sur une demande de ses parents, et qui protesta devant Dieu de son innocence, le priant de faire connaître la coupable. L'abbesse

assemble les religieuses dans l'oratoire, récite avec elles tout le psautier, debout, les bras étendus en croix, puis marche avec elles en procession autour du monastère, trois fois le jour, à tierce, à sexte et à none. A la troisième fois, toutes étant réunies à l'église en présence de tout le peuple, Liobe s'approche de l'autel, et, debout devant la croix de la procession, elle étendit les mains vers le ciel et dit avec gémissements et avec larmes : Seigneur Jésus-Christ, roi des vierges, amateur de la pureté, Dieu invincible, montrez votre puissance et délivrez-nous de cette infamie ; car les insultes de ceux qui vous outragent retombent sur nous ! Aussitôt la malheureuse pécheresse fut saisie du démon et confessa son crime devant tout le monde. Le peuple rendit gloire à Dieu par de grands cris ; les religieuses, justifiées, pleuraient de joie, mais la coupable demeura possédée le reste de sa vie.

Sainte Liobe fit plusieurs autres miracles.

Saint Boniface, sur le point d'aller faire sa dernière mission en Frise, où il devait terminer ses travaux par le martyre, recommanda sainte Liobe à saint Lul, son disciple et son successeur dans le siége de Mayence : il désira qu'après sa mort elle fût déposée dans le même tombeau que lui-même, au monastère de Fulde. Sainte Liobe fut honorée des princes et des rois, particulièrement de Charlemagne. La reine Hildegarde, sa femme, l'aimait comme une sœur, et la faisait venir le plus souvent qu'elle pouvait, pour l'édifier de ses entretiens. La dernière fois, sainte Liobe lui baisa plus affectueusement qu'à l'ordinaire la bouche, le front et les yeux, en disant : Adieu à jamais, très-chère dame et sœur ! Adieu, portion précieuse de mon âme ! Fasse notre créateur et rédempteur Jésus-Christ que nous nous voyons sans confusion au jour du jugement ! car nous ne nous reverrons plus en ce monde. La sainte mourut en effet quelque temps après, dans le monastère de Schonersheim à deux lieues de Mayence, le 28 septembre 779.

Le même jour, en Bohême, saint Venceslas duc de Bohême et martyr, célèbre par sa sainteté et ses miracles : tué dans la maison même de son frère. Il passa victorieux dans le séjour de la béatitude. — A Rome,

saint Privat, martyr, que le pape saint Calliste avait guéri de plusieurs ulcères dont il était couvert : depuis, sous l'empereur Alexandre, il fut fouetté pour la foi de Jésus-Christ avec des cordes garnies de plomb, jusqu'à ce qu'il rendît l'âme. — Au même lieu, saint Stactée, martyr. — En Afrique, les saints Martial, Laurent et vingt autres de leurs compagnons, martyrs. — A Antioche de Pisidie, les saints martyrs Marc, berger; Alphe, Alexandre et Zosime, ses frères; Nicon, Néon, Héliodore et trente soldats, qui, à la vue des grands miracles qu'opérait saint Marc, crurent en Jésus-Christ, et furent martyrisés en divers lieux et de différentes manières. — Le même jour, le martyre de saint Maxime, sous l'empereur Dèce. — A Toulouse, saint Exupère, évêque et confesseur, duquel saint Jérôme a rendu l'illustre témoignage, qu'il était aussi généreux envers les autres qu'économe pour lui-même. — A Gênes, saint Salomon, évêque et confesseur. — A Bresse, saint Silvain, évêque. — Le même jour, sainte Julie Eustochium, vierge, fille de sainte Paule, qui fut élevée avec d'autres vierges auprès de la crèche de Notre-Seigneur, d'où elle passa de la terre au ciel, pleine de vertus et de mérites.

XXIXe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT MICHEL ET LES BONS ANGES.

L'Église catholique, dans tout son ensemble, est la société de Dieu avec les anges et les hommes fidèles. De toute éternité elle subsistait en Dieu, ou plutôt était Dieu lui-même : société ineffable de trois personnes dans une même essence. Maintenant elle traverse les siècles, elle passe sur la terre pour nous associer à cette unité sainte, universelle et perpétuelle, et s'en retourner avec nous dans l'éternité d'où elle est sortie.

Les premiers qui furent appelés à cette union divine sont les anges. Créés bons, mais libres, Dieu les met à l'épreuve comme nous. Dès lors il y eut schisme et hérésie. Au lieu de prendre pour règle unique le verbe divin, plusieurs se prirent pour règles eux-mêmes. Ils furent exclus de la communion de Dieu, mais non de sa providence.

Divisés en neuf chœurs subordonnés l'un à l'autre, les anges demeurés fidèles forment un armé invincible. Leur nombre est incalculable. Quand le Très-Haut est assis sur son trône, mille fois mille le servent, et dix mille fois cent mille forment sa cour.

Lui-même s'appelle le Dieu des dieux. Il en est qui sont préposés au gouvernement des astres, des éléments, des royaumes, des provinces ; d'autres à la conduite des individus.

Comme enfants de l'Église, nous ne faisons qu'une société avec eux. Car, dit saint Paul aux chrétiens de la race de Jacob, vous ne vous êtes pas approchés, comme ceux qui reçurent la loi ancienne, d'une montagne sensible et terrestre, d'un feu brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, des tempêtes et des éclairs, du son d'une trompette, et du bruit d'une voix formidable. Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'innombrables myriades d'anges, de l'assemblée et de l'Église des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel, de Dieu qui est le juge de tous, des esprits des justes qui sont dans la gloire, de Jésus qui est le médiateur de la nouvelle alliance, et de ce sang dont on a fait l'aspersion, qui parle plus avantageusement que celui d'Abel.

On voit le ministère des saints anges dès le commencement. Après son premier jugement sur nos deux premiers ancêtres, Dieu plaça les chérubins devant le paradis terrestre, avec une épée flamboyante, pour en garder l'entrée. C'étaient probablement ces quatre chérubins que l'on voit à plusieurs reprises dans les prophéties d'Ézéchiel, et dans l'apocalypse de saint Jean, et qui paraissent comme les quatre puissances principales par qui Dieu gouverne l'univers matériel, et le genre humain, et l'Église chrétienne. Leur ensemble forme une espèce de char sur lequel le Très-Haut s'avance à travers les mondes et les siècles ; un trône où il est assis et d'où il prononce ses jugements contre les rois et les nations. Du milieu du trône partent des foudres et des éclairs pour exécuter la sentence. C'est ce que veut dire peut-être ce glaive de feu qui se brandissait à l'entrée du paradis. Dieu qui d'abord avait traité l'homme avec la familiarité d'un père, veut y faire succéder, ce semble, l'appareil formidable de maître et de juge souverain.

Avec Abraham commence une ère de miséricorde. Trois anges ou personnages, en qui les Pères de l'Église ont reconnu les trois personnes divines, lui apparaissent sous le chêne de Mambré, et lui annoncent un fils en qui seront bénies toutes les nations de la terre. Deux anges délivrent Lot et sa famille, avant d'exécuter la

ruine de Sodome et Gomore. On voit la providence ministérielle de l'ange sur Agar et Ismaël, père des Arabes : l'ange de Dieu au sacrifice d'Isaïe sur la montagne de Moriah, plus tard du Calvaire : les anges de Dieu montant et descendant sur l'échelle de Jacob à Béthel : la lutte de Jacob contre un ange, qui le bénit et lui donne le nom d'Israël : les anges devant Dieu, et Satan parmi eux, dans l'histoire de Job : l'ange de l'Éternel dans le buisson ardent, donnant sa mission à Moïse : l'ange de Dieu conducteur du camp d'Israël : l'ange apparaissant à Balaam : l'ange de Dieu donnant ses ordres à Josué, pour introduire le peuple dans la terre promise : l'ange apparaissant à Gédéon, et l'établissant sauveur de son peuple : l'ange annonçant la naissance de Samson, pour sauver son peuple du joug des Philistins. Après avoir prêché la pénitence dans le royaume d'Israël, le prophète Élie est nourri par un ange. Isaïe voit les Séraphins devant le trône de Dieu, et en reçoit sa mission. Les chérubins sont vus par le prophète Ézéchiel.

Il n'y a que trois anges dont l'Ecriture Sainte nous fasse reconnaître les noms propres.

Michel est le grand capitaine de l'armée céleste. Son nom de Mi-cha-el signifie, *qui est comme Dieu?* Lorsque Lucifer, aveuglé par son orgueil, voulut s'égaler au Très-Haut, Michel s'écria d'une voix tonnante : Qui est comme Dieu ? Et suivi des anges fidèles, il précipita du haut des cieux la troupe rebelle des apostats. Il devint ainsi le généralissime de l'armée innombrable des saints anges. On voit dans les prophètes qu'il était le protecteur du peuple d'Israël ; maintenant il l'est de l'Église. Réjouissons-nous d'être sous un si vaillant chef ; mais imitons sa fidélité.

La grande bataille commencée au ciel continue sur la terre, Et c'est nous qui en sommes l'objet. Satan et ses démons voudraient nous entraîner avec eux en enfer ; Michel et ses anges veulent nous faire monter avec eux au ciel. Avec qui serons-nous éternellement ? Avec qui sommes-nous maintenant ? Nous sommes nécessairement avec l'un ou avec l'autre : on ne peut rester neutre. Avec qui donc combattons-nous ? De qui suivons-nous les inspirations ? De l'ange de Dieu ou de l'ange de Satan ? Si nous mourions dans l'état où nous sommes, serait-ce un ange ou un démon qui nous présenterait au tribunal de Dieu ? Lorsque nous

mourrons en effet, saint Michel nous reconnaîtra-t-il pour ses fidèles compagnons d'armes ?

Si je me laisse vaincre par le démon dans cette bataille, ce sera bien ma faute. Dieu m'a donné un garde du corps et de l'âme, mon bon Ange. Je n'ai qu'à l'écouter : il combattra avec moi et pour moi. Au fond, je n'ai qu'un ennemi à craindre : c'est moi-même.

Gabriel, dont le nom veut dire *Force de Dieu*, annonce au prophète Daniel l'époque du grand œuvre de Dieu, l'époque du Fils de Dieu fait homme, le Christ mis à mort, la rémission des péchés, l'Évangile prêché à toutes les nations, la ruine de Jérusalem et de son temple, la réprobation finale du peuple juif. C'est le même ange Gabriel qui annonce au prêtre Zacharie, dans le temple, dans le sanctuaire, près de l'autel des parfums, la naissance d'un homme qui sera plus que prophète, la naissance du précurseur qui sera nommé Jean ou plein de grâce, et qui n'annoncera plus le Sauveur à venir, mais le montrera venu : Voici l'agneau de Dieu ! Voilà qui ôte les péchés du monde. C'est le même archange, toujours envoyé pour annoncer de grandes choses, qui s'en va dans l'humble maison de Nazareth annoncer à la vierge Marie la plus grande de toutes les choses ; annoncer que, sans cesser d'être Vierge, elle enfanterait le fils du Très-Haut, qui serait nommé Jésus ou Sauveur, parce qu'il était le Sauveur du monde. C'est ce glorieux archange qui nous apprend à dire après lui et avec lui : Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes !

Raphaël, dont le nom signifie *Médecin ou guérison de Dieu*, se fait ainsi connaître lui-même à Tobie : Lors donc que vous priiez, vous et Sara votre bru, je présentais le mémorial de vos prières devant le saint ; et lorsque vous ensevelissiez les morts, j'assistais près de vous. Lorsque vous ne différiez pas de vous lever de table et de quitter votre dîner pour aller couvrir un mort, ce bien que vous faisiez n'était pas caché ; mais j'étais avec vous. Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc, Dieu m'a envoyé pour vous guérir, vous et Sara, l'épouse de votre fils. Je suis Raphaël, l'un de sept saints anges qui présentent les prières des saints, et qui ont accès devant la majesté du Saint.

Heureux Tobie ! dirons-nous : il a eu un ange pour compagnon de voyage ! mais nous-mêmes n'avons-nous pas chacun un ange de Dieu qui nous accompagne partout... Y pensons-nous assez souvent ?

Le même jour, en Thrace, la fête des saints martyrs Eutyche, Plaute et Héraclée. — En Perse sainte Gudélie, qui, ayant converti plusieurs païens à Jésus-Christ et refusant d'adorer le soleil et le feu, souffrit diverses tortures sous le roi Sapor, eut la peau de la tête arrachée, et fut attachée à un poteau, où elle mérita le triomphe du martyre. — Au même pays, les saints martyrs Dadas, proche parent du roi Sapor; Casdoé sa femme, et Gabdélas leur fils; lesquels après avoir été dépouillés de leur honneurs, et détenus dans une longue et rigoureuse prison, eurent la tête tranchée. — En Arménie, les saintes vierges Ripsime, et ses compagnes, martyres, sous le roi Tiridate. — A Auxerre, saint Fraterne, évêque et martyr. — A Ponte-Corvo, proche d'Aquin, saint Grimoald, prêtre et confesseur. — En Palestine, saint Quiriace, anachorète.

XXXe JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT JÉROME,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Dans la seconde moitié du quatrième siècle, pendant que les Gaules produisaient deux grands hommes, Hilaire et Martin, l'Afrique en produisait deux autres : saint Optat, évêque de Milève, et Augustin, qui venait de naître à Tagaste, en 354. Ambroise, le futur évêque de Milan, qui devait un jour recevoir saint Augustin dans l'Église, avait alors quatorze ans, et étudiait à Rome les lettres grecques et latines. Vers le même temps, Rome vit arriver des confins de la Dalmatie et de la Pannonie, un autre docteur futur de l'Église, Jérôme, né vers l'an 331, de parents riches et distingués. Il venait comme s'identifier avec la langue de Virgile et de Cicéron, sous l'orateur Victorin et le grammairien Donat, célèbre commentateur de Virgile et de Térence. L'Église

avait à soutenir de grands combats de doctrine, la Providence lui suscitait partout de grands docteurs.

Saint Jérôme, après avoir étudié à Rome, voyagé dans les Gaules, demeuré quelque temps à Aquilée, était venu avec le prêtre Evagre à Antioche, d'où il se retira dans un désert, sur les confins de la Syrie et de l'Arabie. Il eut pour compagnons de sa retraite deux amis, Innocent et Héliodore, et un esclave nommé Hylas. Le prêtre Evrage, qui était riche, leur fournissait toutes les choses nécessaires ; il entretenait auprès de saint Jérôme des écrivains pour le servir dans ses études, qu'il continuait toujours, et lui faisait tenir d'Antioche les lettres qui lui étaient adressées de divers endroits. Saint Jérôme perdit deux de ses compagnons : Innocent mourut, Héliodore se retira bientôt avec promesse de revenir. Lui-même fut attaqué de fréquentes maladies, et, ce qui le fatiguait encore plus, de violentes tentations d'impureté, par le souvenir des délices de Rome. Comme les jeûnes et les autres austérités corporelles ne l'en délivraient pas, il entreprit une étude pénible pour dompter son imagination : ce fut d'apprendre la langue hébraïque, sous la direction d'un Juif converti. Après la lecture de Cicéron et des meilleurs auteurs latins, il lui semblait rude de revenir à l'alphabet, et de s'exercer à des aspirations et des prononciations difficiles. Souvent il quitta ce travail, rebuté par les difficultés ; souvent il le reprit, et enfin il acquit une grande connaissance de cette langue.

Saint Jérôme fut inquiété jusque dans son désert de Syrie, de la division d'Antioche entre trois évêques, un arien et deux catholiques. On lui demandait pour qui il était, pour Vital, ou pour Mélèce, ou pour Paulin. L'évêque des ariens et les catholiques du parti de Mélèce lui demandaient s'il tenait trois hypostases dans la Trinité. Fatigué de ces questions, il écrivit au pape saint Damase en ces termes :

« Comme l'Orient, agité par ses anciennes fureurs, déchire la robe sans couture du Seigneur, j'ai cru devoir consulter la chaire de Pierre, et cette foi louée par la bouche de l'apôtre, cherchant la nourriture de mon âme au même lieu où j'ai revêtu le Christ par le baptême. Votre grandeur m'effraie, mais votre bonté m'attire ; brebis, je demande secours au pasteur. Arrière donc, envie ; arrière, dignité et grandeur de Rome ! je parle au succes-

seur du pêcheur et au disciple de la croix ! Ne suivant d'autre premier que le Christ, je suis uni de communion à votre béatitude, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que sur cette pierre a été bâtie l'Église. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison, est profane ; quiconque n'est pas dans l'arche de Noé, périt par le déluge. Ne pouvant pas toujours consulter votre sainteté, je m'attache aux confesseurs égyptiens, vos collègues, comme une petite barque se met à l'abri des grands vaisseaux. Je ne connais point Vital, je rejette Mélèce, j'ignore qui est Paulin. Quiconque n'amasse point avec vous, disperse ; c'est-à dire, qui n'est pas pour le Christ, est pour l'antechrist.

« On me demande si j'admets trois hypostases; je demande ce que ces mots signifient : on me répond que ce sont trois personnes subsistantes ; je dis que je le crois ainsi : on dit que cela ne suffit pas, et on veut que je dise le mot. Nous disons tout haut : Si quelqu'un ne confesse pas trois hypostases, dans le sens de trois personnes subsistantes, qu'il soit anathème. Et parce que nous n'employons pas le mot sans explication, l'on nous traite d'hérétiques. Nous disons d'un autre côté : Si quelqu'un, entendant par hypostase essence, ne confesse pas une hypostase en trois personnes, il est étranger au Christ, et l'on nous accuse avec vous de confondre les trois personnes en une. Décidez donc, je vous en conjure ; si vous l'approuvez, je ne craindrai pas de dire trois hypostases ; si vous l'ordonnez, on fera un nouveau symbole après celui de Nicée, et on y professera la foi orthodoxe dans les mêmes termes à peu près que les ariens professent l'erreur. » C'est que les ariens disaient trois hypostases dans le sens d'essence, suivant l'usage des auteurs profanes : ce qui augmentait la défiance de saint Jérôme. C'est pour cela qu'il supplie de nouveau le Pape de l'autoriser par ses lettres à ne point dire ou à dire les hypostases. Il le prie aussi de lui marquer avec qui il devait communiquer à Antioche ; car tous les partis s'y glorifiaient de la communion de Rome [1].

N'ayant point reçu de réponse à cette première lettre, il en écrivit une seconde, où il disait au Pape : « D'un côté les ariens exercent leur fureur, soutenus par la puissance du siècle ; d'un

[1] Hiéron, *Epist.* 14, édit. Bened.

autre côté l'Église, divisée en trois partis, me veut attirer : les moines qui m'environnent usent sur moi de leur ancienne autorité. Cependant je m'écrie : Si quelqu'un est uni à la chaire de Pierre, il est des miens. Mélèce, Vital et Paulin disent qu'ils sont unis à vous. Je pourrais le croire si un seul le disait ; mais il y en a deux qui mentent et peut-être tous les trois. C'est pourquoi je conjure votre béatitude, par la croix du Seigneur, de me marquer, par vos lettres, avec qui je dois communiquer en Syrie. Ne méprisez pas une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort [1]. »

Le pape saint Damase servait l'Église de plus d'une manière : non-seulement il la gouvernait avec sagesse ; il y faisait fleurir les sciences sacrées. Saint Jérôme était venu à Rome avec Paulin d'Antioche, qui l'avait ordonné prêtre. Le Pape l'y retint, en fit son ami et son secrétaire pour lui aider à répondre aux consultations synodales de l'Orient et de l'Occident. Profondément versé dans la littérature sacrée et profane, Jérôme avait déjà fait plusieurs travaux sur l'Écriture ; Damase les lisait avidement, les transcrivait même, le pressait d'en écrire d'autres, lui proposant pour cela diverses questions. Bientôt il lui fit entreprendre une œuvre d'utilité plus générale : ce fut une édition correcte du *Psautier*. Jérôme en fit une, mais avec le moins possible de changements, à cause que les psaumes, traduits sur les Septante, étaient entre les mains et dans la mémoire de tous les fidèles, qui les chantaient dans l'église. Plus tard il en fit une autre, dans laquelle il intercala, sous des signes caractéristiques, les différences avec le grec et l'hébreu. Enfin il en fit une version littérale sur l'hébreu même.

De temps immémorial, on se servait en Occident d'une version latine du Nouveau Testament, connue sous le nom d'Italique, de Latine, de Vulgate ou Vulgaire. Il est à croire qu'elle avait été faite à Rome même, du temps des apôtres ou peu après ; car près de la moitié du Nouveau Testament a été écrit à Rome ou de Rome : l'Évangile de saint Marc, les Actes des apôtres, les deux Epîtres de saint Pierre, et sept de saint Paul. Mais comme avant l'invention de l'imprimerie, il fallait tout transcrire à la main, il se glissait inévitablement dans les différents exemplaires bien

[1] Hiéron., *Epist.* 16.

des fautes de copistes, que d'autres corrigeaient quelquefois par des fautes nouvelles. Quelquefois aussi l'interprète n'avait pas rendu tout à fait le sens de l'original. De plus, chaque fidèle n'avait pas toute la collection du Nouveau Testament, mais telle ou telle partie détachée, à laquelle il se permettait quelquefois d'ajouter ou d'intercaler des lambeaux d'une autre. Tout cela occasionnait des variantes, des différences plus ou moins considérables entre les divers exemplaires. Pour remédier à cet inconvénient, le Pape pressa saint Jérôme de donner une édition correcte des quatre Evangiles et de tout le Nouveau Testament, d'après le texte original, qui est le grec. Il le fit avec une table de concordance des quatre Évangiles entre eux. Plus tard, il entreprit et exécuta le même travail sur tout l'Ancien Testament, qu'il traduisit sur l'hébreu. Comme les peuples étaient habitués à l'ancienne Vulgate, la version de saint Jérôme éprouva plus d'une opposition. Dans une église d'Afrique, où on la lisait, le peuple se mutina parce qu'il avait nommé courge et non pas lierre la plante qui ombragea le prophète Jonas. Mais les oppositions les plus violentes lui vinrent de certains personnages envieux et jaloux, qui ne se croyaient pas peuple. Cependant, avec le temps, la version de saint Jérôme, que les Grecs consultaient dès son apparition, a été adoptée par toute l'Église latine, et le concile de Trente a fini par la déclarer authentique. En effet, jamais personne ne se trouva plus en état de bien faire ce travail. Non-seulement il profita de ce qui avait été fait, des travaux immenses d'Origène et autres ; mais, avec une grande connaissance de l'hébreu, de l'égyptien, du syriaque, du chaldéen, il interrogera les docteurs de la synagogue, visitera et étudiera avec eux les lieux mêmes dont il est parlé dans l'Écriture.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'après le pontife romain, les personnes qui le pressaient le plus dans ces travaux, qui les partageaient en quelque sorte avec lui, jusqu'à apprendre l'hébreu, ce furent les premières dames de Rome, les descendantes des Scipions, des Gracques, de Paul-Émiles, des Fabius, des Marcellus, des Jules ; les filles, les femmes, les veuves des préfets et des consuls.

Oui, une des plus grandes occupations du saint docteur pendant ce séjour de Rome, était de répondre aux dames romaines qui le consultaient sur l'Ecriture sainte. Car quelque soin que sa

modestie lui fit prendre d'éviter leur rencontre, elles avaient encore plus d'empressement à le chercher. Sainte Marcelle, sainte Aselle, sa sœur, et leur mère Albine fut de ce nombre. Marcelle profita en peu de temps de ce que saint Jérôme avait appris par un long travail, et le consulta souvent depuis, comme on le voit par ses lettres. Étant demeurée veuve le septième mois après ses noces, elle refusa d'épouser Céréalis, homme âgé, mais très-noble et très-riche, oncle du césar Gallus, et qui, sous Constance, avait été préfet de Rome et consul, en 358. Pendant la longue viduité de Marcelle, la pureté de sa conduite ne fut jamais flétrie du moindre soupçon. Elle se retira dans une maison de campagne près de Rome, où elle pratiqua longtemps la vie monastique avec sa fille spirituelle, la vierge Principia, et leur exemple produisit à Rome un grand nombre de monastères d'hommes et de filles. Sainte Marcelle avait pris le goût de la piété et de la vie monastique, quarante ans auparavant, lorsque saint Athanase vint à Rome, sous le pape Jules, en 341. Elle apprit de lui la vie de saint Antoine, qui vivait encore, et la discipline des monastères de saint Pacôme, pour les hommes et pour les femmes.

Paule, amie de Marcelle, est la plus illustre des dames romaines qu'instruisit saint Jérôme. Elle était fille de Rogatus et de Blésilla. Le père, Grec d'origine, faisait remonter sa généalogie jusqu'à Agamemnon; la mère descendait des Scipions, des Gracques et des Paul-Emiles. Paule épousa Jules Toxotius, de la famille Julia, par conséquent descendu d'Iule et d'Énée : elle en eut quatre filles et un fils. L'aînée des filles, nommée Blésilla, comme son aïeule, fut mariée seulement pendant sept mois, comme sainte Marcelle, et demeura veuve à l'âge de vingt ans. Saint Jérôme lui expliqua le livre *De l'Ecclésiastique*, pour l'exciter au mépris du monde. Elle le pria de lui en laisser un petit commentaire, afin qu'elle pût l'entendre sans lui; mais comme il se préparait à cet ouvrage, elle mourut d'une fièvre qui l'emporta en peu de temps. Sainte Paule, sa mère, en fut excessivement affligée, et saint Jérôme lui en écrivit une lettre de consolation, où il marque que Blésilla parlait grec comme latin, et qu'elle avait appris l'hébreu en peu de jours, et que l'Écriture sainte était toujours entre ses mains.

La seconde fille de sainte Paule fut Pauline qui épousa Pam-

machius, cousin de sainte Marcelle, de la famille Furia, et qui comptait plusieurs consuls parmi ses ancêtres. Il était ancien ami de saint Jérôme, qui avait étudié avec lui et lui adressa plusieurs de ses ouvrages. Pauline mourut avant lui, et, se trouvant veuf sans enfants, il se donna tout entier au service de Dieu et des bonnes œuvres, embrassa la vie monastique et employa tout son biens à secourir les pauvres, particulièrement les étrangers, dans un hôpital qu'il établit à Porto, près de Rome. La troisième fille de sainte Paule fut Julie Eustochium, qui ne la quitta jamais et demeura vierge ; la quatrième fut Rufline, qui épousa depuis Aléthius, du rang des clarissimes. Le fils de sainte Paule et le dernier de ses enfants fut nommé comme son père, Toxotius. Il épousa Léta, fille d'Albin, païen et pontife des idoles, mais qui se convertit en sa vieillesse, à la persuasion de sa fille et de son gendre. Du mariage de Toxotius et de Léta vint la jeune Paule, au sujet de laquelle saint Jérôme écrivit à Léta, déjà veuve, une instruction sur la manière de l'élever chrétiennement. Telle fut la famille de sainte Paule.

Saint Jérôme nous a encore laissé les éloges de deux veuves, Léa et Fabiole, et de la vierge Aselle. Léa gouvernait un monastère de vierges, qu'elle instruisait plus par son exemple que par ses paroles : elle passait les nuits en prières ; son habit et sa nourriture étaient très-pauvres, toutefois sans ostentation. Elle était si humble qu'elle paraissait la servante de toutes, elle qui avait eu autrefois un grand nombre d'esclaves. L'Église honore sa mémoire le vingt-deux mars. Saint Jérôme apprit sa mort un matin, comme il expliquait à sainte Marcelle le psaume 72 ; ce qui lui donna occasion de lui envoyer son éloge. Deux jours après, il lui envoya celui de sainte Aselle, sœur de Marcelle même, qui vivait encore. Elle avait été consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans. A douze ans, elle s'enferma dans une cellule, couchant à terre, ne vivant que de pain et d'eau, jeûnant toute l'année et passant souvent deux ou trois jours sans manger ; en carême, les semaines entières. Elle avait déjà cinquante ans, et ses austérités n'avaient point altéré sa santé. Elle travaillait de ses mains, ne sortait point, si ce n'était pour aller aux églises des martyrs, mais sans être vue. Elle n'avait jamais parlé à aucun homme, et à peine sa sœur la voyait-elle. Sa vie était simple et uniforme, et elle gardait au mi-

lieu de Rome une parfaite solitude. L'Église en fait mémoire le six décembre. Fabiole était de l'illustre famille des Fabius. Elle avait épousé un homme de mœurs si déréglées, que, ne le pouvant souffrir, elle le quitta ; mais, se trouvant encore jeune, elle usa de la liberté que lui donnaient les lois civiles, et se remaria à un autre. Après la mort de ce second mari, elle rentra en elle-même, et, reconnaissant que ce mariage avait été contre la loi de l'Évangile, elle en fit pénitence publique, et, la veille de Pâques, elle se présenta à la basilique de Latran avec les pénitents, les cheveux épars, et dans le triste état des autres, tirant les larmes de l'évêque, des prêtres et de tout le peuple. Elle demeura hors de l'église jusqu'à ce que l'évêque l'y rappelât, comme il l'en avait chassée. Ensuite elle vendit tout son bien et fut la première qui établit à Rome un hôpital de malades, où elle les servait de ses propres mains. Elle faisait de grandes libéralités aux clercs, aux moines, aux vierges, non-seulement dans Rome, mais dans toute la Toscane, où il y avait déjà plusieurs monastères.

Pendant que saint Jérôme entretenait ainsi à Rome, avec l'amour de la virginité, l'amour des saintes lettres, un certain Helvidius, disciple de l'arien Auxence, y fit un livre où il prétendait prouver par l'Écriture, que la sainte Vierge, après la naissance de Notre-Seigneur, avait eu de saint Joseph d'autres enfants ; et, passant à la thèse générale, il soutenait que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage. Saint Jérôme méprisa quelque temps le traité d'Helvidius, tant par l'obscurité de l'auteur, qu'il ne connaissait pas, quoiqu'ils fussent tous deux à Rome, que par le peu de mérite de l'ouvrage. Enfin, il se laissa persuader d'y répondre, et montra clairement qu'il n'y a rien dans l'Écriture qui ne favorise la créance établie dans l'Église, que Marie est toujours demeurée vierge, et que saint Joseph n'a été que le gardien de sa virginité. Il soutient même que ce saint a vécu vierge ; enfin il relève la virginité, mais sans blâmer le mariage.

Mais en relevant si haut la virginité, la viduité et le célibat religieux, saint Jérôme n'épargnait pas pour cela les personnes qui contentes d'en faire une profession extérieure, afin d'être honorées devant les hommes, ni n'en prenaient l'esprit ni n'en observaient les règles, continuant à vivre non-seulement dans le monde, mais comme le monde. On le voit par sa grande lettre à la vierge

Eustochium, sur la manière de garder la virginité. Il y déplore la chute quotidienne de tant de vierges, de tant de veuves, qui, après leur profession, mènent une vie molle et sensuelle, aimant la bonne chère et la parure, se produisant en public pour attirer les regards des jeunes gens, et puis, pour échapper au déshonneur du crime, y ajoutant d'autres crimes et faisant périr l'enfant qui n'est pas né. Il y déplore le scandale des agapètes, la peste de ces vierges faussement dévotes, qui quittaient leurs frères pour en chercher d'étrangers, habitant la même maison, la même chambre, et souvent la même couche, et criant à la calomnie quand on y soupçonnait quelque chose ; femmes sans mariage, concubines d'un nouveau genre, prostituées à un seul homme, plutôt que vierges chrétiennes.

Quant à Eustochium, il l'avertit de fuir ces hypocrites de l'un et de l'autre sexe. Parlant des clercs en particulier, il dit : « Il y en a qui briguent la prêtrise ou le diaconat pour voir plus librement les femmes. Tout leur soin est de leurs habits, d'être chaussés proprement, d'être parfumés. Ils frisent leurs cheveux avec le fer ; les anneaux brillent à leurs doigts ; ils marchent du bout du pied, vous les prendriez pour des fiancés plutôt que pour des clercs. Il y en a dont toute l'occupation est de savoir les noms et les demeures des femmes de qualité et de connaître leurs inclinations. J'en décrirai un qui est le maître en ce métier. Il se lève avec le soleil, l'ordre de ses visites est préparé, il cherche les chemins les plus courts, et ce vieillard importun entre presque jusque dans les chambres où elles dorment. S'il voit un oreiller, une serviette ou quelque autre meuble à son gré, il le loue, il en admire la propreté, il le tâte, il se plaint de n'en avoir point de semblable et l'arrache plutôt qu'il ne l'obtient ; car chacun redoute ce courrier de la ville. Ennemi de la chasteté, ennemi du jeûne, ce qu'il approuve, c'est un bon dîner, c'est un morceau friand. » Saint Jérôme marquait encore leur avarice, en disant que ces clercs intéressés, sous prétexte de donner leur bénédiction, étendaient la main pour recevoir de l'argent, et devenaient dépendants de celles qu'ils devaient gouverner. Il se plaint ailleurs de ceux qui s'attachaient à des personnes âgées et sans enfants, et leur rendaient avec assiduité les services les plus bas et les plus indignes, pour avoir part à leur succession [1].

[1] Hieron., *epist.* 18, 34.

On sent qu'avec un langage aussi cru et aussi sévère, saint Jérôme dut s'attirer bien des ennemis. Aussi, dans les commencements, le regardait-on comme un saint, comme un homme à la fois humble et éloquent ; toute la ville l'affectionnait, le jugeait digne du souverain pontificat et lui attribuait tout ce que faisait le pape saint Damase. Mais quand il se fut permis de parler contre les vices des Romains, c'était un fourbe, un imposteur ; tels qui lui baisaient les mains, le déchiraient par derrière ; on lui reprocha jusqu'à sa démarche, son rire, l'air de son visage : sa simplicité leur devint suspecte [1]. Pour lui, tout cela ne l'épouvantait guère, il s'en amusait. « Quoi donc ! écrivait-il, je n'oserais dire ce que d'autres ne rougissent pas de faire ? Et encore, qu'ai-je donc dit avec une si grande liberté ? ai-je décrit les idoles sculptées sur la vaisselle des festins ? ai-je rappelé qu'au milieu des repas chrétiens on offre aux regards des vierges les embrassements des satyres et des bacchantes ? ai-je témoigné du chagrin que des mendiants deviennent riches ? ai-je trouvé mauvais qu'on ensevelisse ceux dont on doit hériter ? Parce que j'ai eu le malheur de dire un petit mot, savoir, que les vierges devraient se trouver plus souvent avec des femmes qu'avec des hommes, voilà que j'ai offensé toute la ville, voilà que tout le monde me montre au doigt. Et vous croyez que je dirai encore quelque chose [3] ? »

Il y avait, entre autres, à Rome, un individu au nez difforme et à la parole boursouflée, qui se croyait bel homme et bel esprit. Or, tout ce que saint Jérôme avait dit des vices et des travers en général, cet individu le prenait pour lui personnellement, et il s'en plaignait à tout le monde. Jérôme, après l'avoir bien raillé de se trahir ainsi lui-même, finit par lui donner ce conseil : « Fais que ton nez disparaisse de ton visage, et puis tiens la bouche bien close ; à ce prix, on pourra te croire bel homme et beau diseur [3]. »

Dans la même année 385, où saint Augustin se convertissait à Milan, saint Jérôme quittait Rome pour s'en retourner en Orient. Au moment de s'embarquer à Porto, il écrivit à sainte Aselle une lettre où il lui rend compte des causes de son départ : c'étaient principalement les calomnies de ses envieux. Il vit, en passant,

[1] *Ibid.*, 28. — [2] *Epist.* 25, *aliàs* 102. — [3] *Ibid.*, 26, *aliàs* 100.

saint Épiphane dans l'île de Chypre, Paulin à Antioche, et trouva un nouvel évêque à Alexandrie, Théophile, successeur de Timothée, qui venait de mourir. Saint Jérôme vint dans la capitale de l'Egypte pour voir un aveugle, le fameux Didyme, et s'instruire auprès de lui, quoique lui-même eût déjà les cheveux blancs et fût regardé comme un des plus savants docteurs de l'Eglise. Il lui proposa, durant un mois, ses difficultés sur toutes les Ecritures, et ce fut à sa prière que Didyme composa trois livres de commentaires sur Osée, et cinq sur Zacharie pour suppléer à ce qu'Origène n'avait pas fait.

Pendant ce voyage, saint Jérôme visita les monastères d'Egypte; puis il retourna promptement en Palestine, et se retira à Bethléhem. On croyait qu'après avoir ouï Didyme, il n'y avait plus rien à apprendre ; mais il prit encore pour maître un Juif, qui, moyennant un certain salaire, venait l'instruire la nuit, de peur des autres Juifs. Ce fut alors que saint Jérôme entreprit d'expliquer les Epitres de saint Paul. Saint Cyrille de Jérusalem mourut vers ce temps-là, après avoir été souvent chassé de son église et souvent rétabli, et l'avoir tenu huit ans sans trouble sous Théodose. Il eut pour successeur Jean, qui avait pratiqué la vie monastique.

Un des derniers travaux de saint Jérôme, fut d'écrire contre l'hérésie de Pélage. Ce novateur était venu en Palestine, et trouvant l'évêque Jean de Jérusalem en mésintelligence avec le saint docteur, il en profita pour décrier celui-ci, et répandit plus facilement sa propre hérésie. Survint d'Occident Paul Orose qui la signala aux évêques. Dans un concile de Jérusalem on décide de renvoyer la question au pontife romain. Dans un autre concile, celui de Diospolis, Pélage déguise ses sentiments et les condamne de bouche, afin de les insinuer plus aisément de fait. Tout après le concile de Diospolis, peut-être même pendant, saint Jérôme publia en trois livres son *Dialogue* entre un catholique qu'il nomme Atticus, et un pélagien qu'il nomme Critobule. Il s'y sert partout, contre la nouvelle hérésie, des mêmes preuves que saint Augustin, et le cite enfin en ces termes : « Le saint et éloquent évêque Augustin a écrit, il y a longtemps, à Marcellin, deux livres du baptême des enfants contre votre hérésie; et un troisième contre ceux qui disent, comme vous, que l'on peut être sans pé-

ché, si on veut ; et, depuis peu, un quatrième à Hilaire. On dit qu'il en compose d'autres contre vous nommément ; mais ils ne sont pas encore venus entre mes mains. C'est pourquoi je suis d'avis de cesser ce travail ; car je redirais inutilement les mêmes choses, ou si je voulais en dire de nouvelles, cet excellent esprit m'a prévenu, en disant les meilleures. »

On vit bientôt le caractère de l'hérésie. Pélage ayant trompé, comme on a vu, le concile de Diospolis, et, se croyant assez fort sous la protection de Jean de Jérusalem, résolut de se venger de ceux qu'il croyait les plus opposés à ses sentiments. Il envoya donc une troupe de gens perdus à Bethléhem, attaquer les serviteurs et servantes de Dieu, qui y vivaient sous la conduite de saint Jérôme. Les uns furent battus avec une cruauté barbare; un diacre y fut tué; les bâtiments du monastère furent réduits en cendres ; et saint Jérôme n'évita les mauvais traitements de ces impies que par le moyen d'une forte tour, où il se vit obligé de se retirer. Les vierges Eustoquie et Paule, sa nièce, se sauvèrent à peine du feu et des armes qui les environnaient, et où elles avaient vu battre et tuer ceux qui leur appartenaient. Elles s'en plaignirent, aussi bien que saint Jérôme, au pape saint Innocent, sans toutefois nommer personne. Le pape écrivit à Jérôme une lettre, où il dit : « Excités par le récit de tant de maux, nous nous sommes empressés de saisir l'autorité du Siége apostolique, pour réprimer toute espèce d'attentat. Mais comme nous n'avons vu personne de nommé ni d'accusé dans vos lettres, nous ne savons contre qui nous élever. Nous faisons ce qui est en notre pouvoir, qui est de compatir à vos peines. Mais si vous déposez une accusation précise contre quelques personnes certaines, ou je donnerai des juges compétents, ou, si cela se peut, j'y pourvoirai par un prompt remède. Cependant j'ai écrit à mon frère, l'évêque Jean, d'être plus circonspect, afin que pareil désordre n'ait plus lieu dans l'église qui lui est confiée [1]. »

Cette lettre est remarquable pour faire voir l'autorité du Pape par toute l'Église. Il avait droit de donner des juges en Palestine même, et pour une affaire criminelle. Sa lettre à Jean de Jérusalem est extrêmement sévère. Il y parle des plaintes que lui ont adressées les vierges Eustoquie et Paule, sans désigner cepen-

[1] Coustant, col. 907, *epist.* 34.

dant ni la personne ni la cause. Il lui reproche sa négligence à prévenir un pareil désordre. Par là seul qu'une pareille atrocité se commet dans une église, c'est la condamnation du pontife. Il lui reproche son indifférence après l'événement. « Où sont vos consolations pour celles qui en ont été les victimes? car elles disent qu'elles craignent encore plus pour l'avenir qu'elles n'ont souffert du passé. Si elles m'avaient communiqué quelque chose de plus précis sur cette affaire, je parlerais plus haut et j'agirais plus sévèrement [1]. »

L'évêque Jean mourut quelque temps après, dix janvier 417. Il avait succédé à saint Cyrille et tenu le siége de Jérusalem plus de trente ans. Son successeur fut Prayle, dont les mœurs étaient conformes au nom, qui signifie doux. Il tint le siége environ treize ans. Saint Jérôme lui-même survécut peu d'années à cette persécution. Il mourut le trente septembre 420, âgé de quatre-vingt-onze ans. Son corps, consumé de travaux, d'austérités, de vieillesse et de maladies, fut enterré à Bethléhem, dans la grotte de son monastère. Malgré son caractère un peu véhément, saint Jérôme est un de ces hommes rares dont le nom seul dit plus que tous les éloges.

Dans la suite, son corps porté à Rome fut placé dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Le même jour, saint Léopard, martyr, l'un des officiers de Julien l'Apostat. Il eut la tête tranchée à Rome, et dans la suite son corps a été transporté à Aix-la-Chapelle. — A Soleure en Suisse, le martyre de saint Victor, et de saint Ours, de la glorieuse légion thébéenne, qui d'abord souffrirent de cruels supplices sous l'empereur Maximien; mais une lumière céleste brillant sur eux, les exécuteurs tombèrent par terre, et ils furent délivrés : jetés ensuite dans le feu, et n'en ayant reçu aucun mal, ils périrent enfin par le glaive. — A Plaisance, saint Antonin, martyr, de la même légion. — Le même jour, saint Grégoire, évêque de la grande Arménie, lequel, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Dioclétien, mourut en paix. — A Cantorbéri en Angleterre, saint Honorius, évêque et confesseur. — A Rome, le décès de saint François de Borgia, de la compagnie de Jésus, dont on célèbre la fête le 10 octobre. — Dans la même ville, sainte Sophie, veuve, mère de trois saintes vierges Foi, Espérance et Charité.

[1] Coustant., *epist.* 35.

Ier JOUR D'OCTOBRE.

FÊTE DU SAINT ROSAIRE.

La fête du saint Rosaire a été instituée par les papes Pie V et Grégoire XIII au premier dimanche d'octobre, en reconnaissance de la victoire remportée par les chrétiens sur les mahométans dans le golfe de Lépante, le septième d'octobre 1571.

Dans les années 1570 et 1571, les mahométans, aidés d'un grand nombre de renégats, s'emparèrent de l'île de Chypre et, contre leur parole, y massacrèrent tous les chrétiens. Les Vénitiens, menacés du même sort, en informèrent le chef de l'Eglise, le suppliant de venir à leur secours et d'y exciter les autres princes. Pie V fit de grand cœur l'un et l'autre. Il dispose sa flotte sous le commandement de Marc-Antoine Colonne pour renforcer celle de Venise. Il envoie des légats aux rois d'Espagne, de Portugal, de France, de Pologne, aux princes d'Italie, à l'empereur d'Allemagne, au souverain de Moscou ; il leur représente que ce n'est pas seulement le royaume de Chypre qui est en péril, mais tous les royaumes de l'Occident ; il leur propose une sainte ligue contre les Turcs, pour la défense commune de la chrétienté ; les rois de Portugal, de France, de Pologne, l'empereur d'Allemagne, s'en excusent sous divers prétextes ; seuls, le roi d'Espagne et les princes d'Italie concluent avec le Pape et les Vénitiens une ligue sainte, une croisade, pour le salut commun de l'Europe chrétienne, avec invitation aux autres souverains d'y prendre part. Pour maintenir la bonne intelligence parmi les confédérés, le Pape fut déclaré chef de la ligue. Pie V nomma généralissime des troupes, don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint et frère de Philippe II, roi d'Espagne, lequel avait déployé de grands talents militaires en plusieurs occasions. Il reçut à Naples, de la main du cardinal de Granvelle, l'étendard envoyé par le Pape. On y avait brodé en or et en argent le Sauveur crucifié ; et au bas, les armes du Pontife ; dans le milieu, celles du roi Philippe à droite, celles du sénat de Venise à gauche, avec celles du généralissime suspendues à de petites chaînes. Marc-Antoine Colonne, général des galères pontificales, avait reçu du pape même son

étendard, représentant le Sauveur en croix, avec les images de saint Pierre et de saint Paul, et cette inscription : *Tu vaincras par ce signe.*

Pendant les lenteurs des négociations et des préparatifs, on apprit les désastres de Nicosie et de Famagouste, et le ravage d'autres îles par les Turcs. Pie V n'en pressa que plus vivement l'expédition, à laquelle il donna pour rendez-vous général le port de Messine. Il manda au généralissime que l'unique moyen de salut était une bataille, il lui prédisait la victoire, mais en lui recommandant de s'y préparer chrétiennement, et de renvoyer de son armée tous les gens de mauvaise vie. Tous les chefs suivirent les conseils du Pape et résolurent d'aller chercher l'ennemi. Aussitôt, le huit septembre 1571, Nativité de la sainte Vierge, on indique un jeûne de trois jours ; toute l'armée se confesse, communie, et reçoit les indulgences du vicaire de Jésus-Christ : les ennemis se réconcilient, et ne songent plus qu'à vaincre ou à mourir ensemble. D'excellents prêtres et religieux, distribués parmi la flotte, y entretenaient le bon ordre et la piété, et distribuèrent aux soldats des chapelets et des *Agnus-Dei* bénits par le saint Pontife. D'ailleurs, Juan d'Autriche tenait sévèrement à la discipline. Deux misérables ayant été convaincus d'avoir proféré des blasphèmes, il les fit pendre tous deux : ce qui répandit une crainte salutaire dans toute l'armée.

Enfin, s'étant embarqués à Messine le seize septembre, ils arrivèrent, le samedi sept octobre, à une heure et demie après midi, dans le golfe de Lépante, à la vue des Turcs, disposés au combat. C'était dans les mêmes parages qu'avait eu lieu la bataille d'Actium, entre Octave et Antoine. La flotte des Turcs montait à trois cents vaisseaux de guerre, celle des chrétiens à deux cent neuf. Don Juan d'Autriche se plaça au centre, ayant à sa droite Marc-Antoine Colonne, amiral du Pape, à sa gauche, Sébastien Veniero, amiral de Venise : l'aile droite était commandée par André Doria, amiral génois ; l'aile gauche, par le Vénitien Barbarigo : le marquis de Santa-Cruz commandait la réserve. Juan d'Autriche parcourut toute la ligne dans un esquif, tenant à la main un crucifix, et exhortant du geste et de la voix les chefs et les soldats à faire leur devoir. Au même temps les prêtres, le crucifix à la main, entendaient brièvement les confessions, donnaient l'absolution

générale, avec l'indulgence pleinière du Pape. Enfin, au signal donné par le généralissime, les trompettes sonnèrent : tous les chrétiens, à haute voix, invoquèrent la Sainte-Trinité, et saluèrent la sainte Vierge. Pie V l'avait ainsi ordonné.

Les deux armées restèrent quelque temps à se considérer l'une l'autre, avec une admiration réciproque. L'amiral turc rompit le silence par un coup de canon, don Juan y répondit par un autre ; la bataille commença sur toute la ligne. C'était vers quatre heures après midi. Les chrétiens avaient le soleil, le vent et la fumée dans les yeux, ce qui donnait aux Turcs un double avantage, outre leur plus grand nombre. Peu à peu le soleil donna dans les yeux des infidèles ; le vent, changé tout à coup, leur envoyait la fumée de l'artillerie. Vers quatre heures et demie, l'amiral turc s'élança entre le vaisseau amiral de don Juan et celui de Colonne, un autre pacha entre don Juan et l'amiral Veniero. On se battit avec acharnement, corps à corps, pendant une heure entière : enfin un boulet blessa l'amiral turc, un soldat espagnol monté à l'abordage lui coupa la tête et la mit au bout d'une lance. La défaite des Turcs fut générale : ils perdirent trente mille hommes, deux cent vingt-quatre vaisseaux, dont quatre-vingt-quatorze furent poussés contre la côte et brûlés : ils ne purent sauver que quarante galères. Mais ils perdirent bien plus que tous les navires, savoir, leur réputation d'être invincibles sur mer : depuis cette époque, leur empire comme leur renommée a toujours été en décadence. Les chrétiens victorieux firent trois mille quatre cent soixante-huit prisonniers, mais surtout ils rompirent les chaînes de quinze mille chrétiens réduits en esclavage. Ils eurent à regretter la perte de quinze galères et de huit mille braves, parmi lesquels l'amiral vénitien Barbarigo, qui mourut le troisième jour de ses blessures. Michel Cervantes, écrivain célèbre d'Espagne, combattait à Lépante, et eut le bras gauche emporté. Dans le butin se trouvèrent cent dix-sept gros canons et deux cent cinquante-six de plus petits, avec les étendards des pachas, les fanaux d'or, et les pavillons de pourpre avec des inscriptions d'or et d'argent, des étoiles et des croissants [1].

[1] De Hammer, *Hist. des Ottomans*, t. III, liv. XXXVI. p. 566, en allemand.

Cependant le saint Pontife Pie V multipliait ses austérités et ses aumônes. Il avait organisé des prières perpétuelles dans les maisons religieuses de Rome. Lui-même persévérait nuit et jour dans l'oraison, et, lorsque la nécessité du repos ou des affaires l'en empêchait, il confiait à des hommes d'une dévotion exemplaire le soin de prier à sa place. Un jour, le trésorier, nommé Bussoti, vint l'entretenir au Vatican, selon le devoir de sa charge, et lui soumettre, en présence de plusieurs prélats, un travail important. Tout d'un coup Pie V lui impose silence de la main, il se lève brusquement, se dirige vers la fenêtre, l'ouvre, et y demeure quelques minutes dans une profonde contemplation. Son visage, son attitude décélaient une profonde émotion ; puis, se retournant transporté, il s'écrie : Ne parlons plus d'affaires ; ce n'en est pas le temps ! Courez rendre grâces à Dieu dans son église, notre armée remporte la victoire ! Ces mots à peine achevés, il congédia les assistants grandement surpris, et ils n'étaient pas encore sortis, que le saint Pontife se précipitait, baigné de larmes, à genoux dans son oratoire. Bussoti et les prélats, témoins privilégiés de ce miracle, allèrent le confier aux cardinaux les plus considérés dans Rome, et aux personnes les plus éminentes en piété. Tous ensemble notèrent le jour et l'heure de la vision du Saint-Père : 7me jour d'octobre, cinquième heure après midi. C'était bien le jour et l'heure où triomphait la croix dans le golfe de Lépante.

En reconnaissance de cette victoire, le saint Pape voulut que l'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre, et inséra dans les litanies de la sainte Vierge cette invocation : *Auxilium christianorum, Secours des Chrétiens priez pour nous !* Les prisonniers détenus pour une dette au-dessous de cent vingt ducats, furent mis en liberté aux frais du trésor pontifical.

Quant au saint Rosaire en lui-même, c'est un des moyens les plus efficaces que saint Dominique employa pour obtenir de Dieu la conversion des hérétiques et pour instruire en même temps ses fidèles. On peut voir en la vie de saint Dominique, 4 août, en quoi il consiste.

SAINT RÉMI.

ÉVÊQUE DE REIMS, APOTRE DES FRANCS.

Vers la fin du cinquième siècle, l'Eglise de Dieu vit entrer dans son sein, pour n'en sortir jamais, la première nation chrétienne de l'Occident, cette nation qui, après quatorze siècles de révolutions de toute espèce, est encore sa consolation et sa gloire. Nous voulons parler de la conversion de Clovis et des Francs, que le premier acte du pape Anastase fut de féliciter au nom de l'Église catholique.

La reine Clotilde ne cessait d'exhorter le roi à quitter les idoles et à reconnaître le vrai Dieu ; mais elle ne put le persuader. Une bataille en vint à bout. Les Allemands, la plus féroce des tribus de la Germanie, qui s'étaient établis dans les provinces modernes de l'Alsace et de Lorraine, attaquèrent en 496 les Francs-Ripuariens, possesseurs du territoire de Cologne et alliés de Clovis. Le roi des Francs-Saliens marcha aussitôt contre les agresseurs. Une grande bataille se livra dans les plaines de Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, au pays de Juliers. Clovis commença par invoquer ses dieux; mais son allié Sigebert, roi des Francs de Cologne, ayant été blessé au genou, ses troupes prirent la fuite; celles de Clovis même commençaient à se rompre; les Allemands se tenaient assurés de la victoire. Dans cette extrémité, Clovis se souvint des leçons de Clotilde. Il leva les mains au ciel, et dit avec larmes : « Jésus-Christ, vous que Clotilde assure être le Fils du Dieu vivant, si, comme on le publie, vous donnez secours aux malheureux et la victoire à ceux qui espèrent en vous, j'implore instamment votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, je croirai en vous et je me ferai baptiser en votre nom, car j'ai invoqué mes dieux en vain : il faut bien qu'ils n'aient aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les adorent. C'est pourquoi je vous invoque, et je désire croire en vous; seulement délivrez-moi de mes ennemis. » A peine a-t-il achevé cette prière, que les Allemands commencent à tourner le dos et à fuir; peu après, voyant leur roi tué, ils se rendent à Clovis, en disant : Qu'on cesse de faire périr le peuple, car dès maintenant nous sommes à vous !

Clovis fit cesser le combat, réunit les deux peuples et s'en revint en paix [1].

Fidèle à son vœu d'embrasser la religion chrétienne, il s'empressa de s'en faire instruire, même pendant la marche, afin de se disposer plus vite au baptême. Il prit pour ce sujet, en passant à Toul, un saint prêtre nommé Vedast ou Vaast, qui y vivait dans la retraite et dans une grande réputation de vertu. Ce saint homme le confirma encore mieux dans la foi par ses miracles que par ses leçons; car, comme il passait avec le roi dans le pays de Vouzi, sur le pont de la rivière d'Aisne, un aveugle s'écria : Homme de Dieu, ayez pitié de moi; je ne demande ni or ni argent, rendez-moi la vue. L'homme de Dieu, se sentant assisté d'en haut, non-seulement pour le salut de cet infortuné, mais encore de tout le peuple qui était présent, se mit en prière et fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle en disant : « Seigneur Jésus, vous qui êtes la lumière véritable, vous qui avez ouvert les yeux de l'aveugle-né, ouvrez encore les yeux de celui-ci, afin que le peuple ici présent connaisse que vous êtes le seul Dieu faisant des prodiges au ciel et sur la terre. » A l'instant, l'aveugle recouvra la vue, et, pour conserver la mémoire du miracle, on bâtit une église en ce lieu [2].

Cependant la reine avait fait venir secrètement saint Remi, qui acheva de faire connaître au roi le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et la vanité des idoles, dont lui-même avait éprouvé l'impuissance. Très-saint Père, dit Clovis, je vous écouterai volontiers; mais il reste une difficulté : le peuple qui me suit ne voudra point quitter ses dieux. Je vais leur parler suivant vos instructions. Il assembla donc les Francs; mais avant qu'il leur parlât, tout le peuple, touché de Dieu, s'écria d'une voix : Seigneur, nous rejetons les dieux mortels, et nous sommes prêts à suivre le Dieu immortel que prêche Remi. L'évêque, au comble de la joie, prépara tout pour le baptême du roi et des Francs. Secondé de saint Vaast, il continua de les instruire, et leur faisait observer, suivant les canons, quelques jours de jeûne et de pénitence. En même temps, plusieurs évêques se rendirent à Reims pour cette solennité, qui se fit le jour de Noël 496.

[1] Greg., Turon, l. II, n. 30. — [2] *Acta SS.*, 6 febr.

On avait tapissé les rues depuis la demeure du roi jusqu'à l'église; l'église elle-même était éclairée de cierges parfumés, et le baptistère rempli d'odeurs exquises. L'on marcha en procession avec les Évangiles et la croix, en chantant des hymnes et des litanies. Saint Remi tenait le roi par la main; la reine suivait avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois mille hommes de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ. Au milieu de cette pompe, le roi dit à l'évêque : Mon Père, est-ce là le royaume de Jésus-Christ que vous m'avez promis? Non, répondit-il, ce n'est que le commencement du chemin pour y arriver.

Le roi, étant arrivé au baptistère, demanda le baptême. Le saint évêque lui dit alors : Sicambre, baisse docilement la tête; brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. Ensuite, lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa et l'oignit du saint chrême. Les trois mille officiers ou soldats qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les évêques et les autres ministres. Les deux princesses, sœurs de Clovis, étaient Alboflède et Lanthilde. Alboflède reçut le baptême, et Lanthilde, qui était déjà chrétienne, mais qui professait l'arianisme, fut réconciliée par l'onction du saint chrême.

Clovis ne voulut pas que les réjouissances d'une si heureuse fête fussent troublées par les larmes des malheureux. Il fit mettre en liberté tous les prisonniers, et fit de grandes libéralités aux églises. Il porta pendant huit jours l'habit blanc des néophytes; et comme saint Remi, qui continuait de l'instruire pendant ce temps-là, lui lisait un jour la passion de Jésus-Christ, il s'écria tout d'un coup : Ah! si j'avais été là avec mes Francs, je l'aurais bien vengé[1]! Ce mot annonçait dès lors l'épée chrétienne de Charles Martel, de Charlemagne, de Godefroi et de Tancrède.

La princesse Alboflède, en renonçant aux idoles, renonça aux plaisirs et aux grandeurs du siècle. Elle consacra sa virginité à Dieu, qui, peu après, la retira de ce monde. Clovis fut sensiblement affligé de sa mort. Saint Remi lui écrivit en ces termes,

[1] Fredeg, *Epist.*, c. xxi. Greg. Tur., l. II, n. 31. *Vita S. Remig. Act. SS.*, 1er octobre.

pour le consoler : « Je prends beaucoup de part à la douleur que vous ressentez du décès de votre sœur Alboflède, de glorieuse mémoire; mais sa sainte vie et la sainte mort qui l'a couronnée doivent faire notre consolation. Jésus-Christ lui a fait la grâce de recevoir la bénédiction des vierges; il ne faut point pleurer celle qui a été consacrée au Seigneur, et qui a reçu dans le ciel la couronne de la virginité. Chassez donc, mon seigneur, la tristesse de votre cœur. Souvenez-vous que vous avez un royaume à gouverner, avec l'aide de Dieu. Vous êtes le chef des peuples, et c'est vous qui portez le gouvernement[1]. »

La nouvelle de la conversion de Clovis répandit la joie dans tout le monde chrétien. Le pape Anastase y fut d'autant plus sensible, qu'il espéra trouver en ce prince un puissant protecteur de l'Église. C'était, en effet, le seul souverain qui fût alors vraiment catholique. L'empereur Anastase était livré aux eutychiens, qu'il protégeait; Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie; Alaric, roi des Visigoths, dans l'Espagne et l'Aquitaine; Gondebaud, roi des Burgondes, dans la Gaule; Trasamond, roi des Vandales, en Afrique : tous ces princes faisaient profession de l'arianisme.

Le Pape écrivit donc à Clovis en ces termes : « Nous nous félicitons, très-glorieux fils, de ce que votre entrée dans la foi chrétienne concourt avec notre entrée dans le pontificat; car la chaire de saint Pierre pourrait-elle ne pas tressaillir de joie, quand elle voit la plénitude des nations accourir vers elle; quand elle voit le filet que ce pêcheur d'hommes, ce portier du ciel a reçu ordre de jeter, se remplir à travers les siècles? C'est ce que nous avons voulu faire savoir à Votre Sérénité par le prêtre Eumérius, afin que, connaissant la joie de votre Père, vous croissiez en bonnes œuvres, vous mettiez le comble à notre consolation, vous soyez notre couronne, et que l'Église, votre mère, se réjouisse des progrès d'un si grand roi, qu'elle vient d'enfanter à Dieu. Glorieux et illustre fils, soyez donc la consolation de votre mère; soyez-lui, pour la soutenir, une colonne de fer; car la charité d'un grand nombre se refroidit, et, par la ruse des méchants, notre barque est battue d'une furieuse tempête. Mais nous espérons, contre toute espérance, et nous louons le Seigneur de ce qu'il vous a tiré

[1] Labbe, t. IV, 1268.

de la puissance des ténèbres pour donner à son Église, dans la personne d'un si grand prince, un protecteur capable de la défendre contre tous ses ennemis. Daigne aussi le Dieu tout-puissant continuer de vous accorder, à vous et à votre royaume, sa céleste protection ! Qu'il ordonne à ses anges de vous garder dans toutes vos voies, et qu'il vous donne la victoire sur tous les ennemis qui vous entourent[1] ! »

Ce qui révèle encore mieux la joie universelle que causa parmi les catholiques la conversion et le baptême de Clovis, c'est la lettre de saint Avit, évêque de Vienne. Il était sujet du roi des Burgondes, qui avait en lui beaucoup de confiance. On pourrait croire que dès lors les Burgondes étaient tributaires des Francs, puisque, dans cette lettre, Gondebaud y est appelé soldat ou vassal de Clovis. Ce dernier avait recommandé à l'évêque de Vienne la délivrance d'un captif, fils de ses serviteurs. Saint Avit en profita pour le féliciter de sa conversion.

Il lui dit d'abord que le choix qu'il a fait de la religion catholique, préférablement à tant de sectes hérétiques, est un préjugé favorable pour elle, et comme un rayon par lequel la lumière de la vérité se manifeste. « Votre choix règle le jugement des autres; vous jugez pour eux, tandis que vous choisissez pour vous, et votre foi devient notre victoire. La plupart de ceux que nous pressons d'embrasser la vraie foi nous opposent les coutumes et les usages de leurs ancêtres, qu'ils ont honte de condamner; et, par un prétendu respect pour leurs pères, ils demeurent dans leur infidélité. Mais, après le miracle que nous venons de voir, que cette honte et ce prétexte disparaissent ! Vous n'avez voulu hériter de vos ancêtres que la noblesse ; tout le reste de ce qui fait la gloire d'un grand prince vient de vous-même et rejaillit de vous sur vos pères. S'ils ont fait de grandes choses, vous en faites de plus grandes. Vous avez appris de vos aïeux à régner sur la terre; vous apprenez à vos descendants à régner dans le ciel. Que la Grèce se félicite d'avoir un prince de notre sainte loi; elle n'est plus la seule qui ait ce bonheur. Voici une nouvelle lumière qui s'élève dans la personne d'un ancien roi de notre Occident. Et certes, ce n'est pas sans mystère qu'elle a commencé à luire le

[1] Labbe, t. IV, 1282.

jour de la naissance du Rédempteur. Il était convenable que vous fussiez régénéré dans l'eau le même jour que le Seigneur du ciel était né sur la terre pour le salut du monde.

« Que dirai-je de la solennité de votre baptême? quoique je n'y aie pas assisté, j'y ai été présent en esprit, et j'ai pris part à la joie commune. Car la bonté divine avait voulu que votre très-sublime humilité nous fît savoir auparavant cette heureuse nouvelle. Oh ! que cette nuit sacrée nous a remplis de consolation à votre sujet ! qu'elle a fourni de matière à nos réflexions et à nos entretiens ! Quel spectacle, disions-nous, de voir une troupe de pontifes assemblés, servir avec empressement au baptême de ce grand roi, de voir cette tête redoutée des nations se courber devant les serviteurs de Dieu ; cette chevelure nourrie sous le casque militaire, recevoir, par l'onction sainte, un casque de salut; ce guerrier quitter pour un temps la cuirasse pour se servir d'habits blancs. N'en doutez pas, ô le plus florissant des rois, la mollesse de ces nouveaux habits donnera une nouvelle force à vos armes ; et ce que votre bonheur a fait jusqu'à présent, votre piété le fera encore mieux.

« Je voudrais mêler à vos éloges quelques mots d'avis et d'exhortation, s'il y avait quelque chose que vous fussiez à ignorer ou à ne pas pratiquer. Mais prêcherais-je la foi à qui a été confirmé dans cette foi, et qui l'a connue auparavant sans le secours des prédicateurs ? Prêcherais-je l'humilité à qui nous en a donné tant de marques, avant même que de nous les devoir par la profession du christianisme? Exhorterais-je à la clémence celui dont un peuple de captifs mis en liberté annonce la miséricorde à Dieu et aux hommes par les larmes que la joie fait couler ? Il n'y a qu'une chose que je voudrais voir augmenter encore : c'est que, puisque Dieu fera par vous votre nation tout à fait la sienne, vous procuriez, du bon trésor de votre cœur, les semences de la foi aux nations plus lointaines, plongées encore dans leur naturelle ignorance, mais non encore corrompues par des dogmes pervers. Ne dédaignez pas de leur envoyer des ambassadeurs, pour les intérêts d'un Dieu qui a eu tant soin des vôtres. Soumis à la religion, les peuples païens vous serviront au loin par reconnaissance, et vous regarderont comme leur prince. Vous êtes comme le soleil. Tout jouit de sa lumière : ce qui est plus près s'en réjouit

davantage, mais ce qui est plus loin n'est pas privé de son éclat. Tout retentit de vos triomphes. Quoique d'un autre pays, cette félicité nous touche aussi nous-mêmes ; chaque fois que vous combattez, c'est à nous la victoire. Mais au comble de la gloire et de la souveraine puissance, vous ne faites pas moins éclater votre piété que votre pouvoir. C'est ce qui vous a porté à vous intéresser pour la délivrance du fils d'un de vos serviteurs. Je l'ai obtenue de mon prince, qui, quoique roi de sa nation, est votre soldat. J'envie à ce jeune homme le bonheur qu'il aura de vous voir. Il lui sera moins avantageux d'être rendu à son père propre que d'être présenté au père commun de tous [1]. »

Cette joie de l'Église catholique à la conversion des Francs lui avait été prédite et même commandée par le prophète Isaïe, quand il lui dit douze siècles d'avance : « Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantais point ; chante des cantiques et pousse des cris de joie, toi qui n'engendrais pas, parce que celle qui était abandonnée a plus d'enfants que celle qui a un mari, dit l'Éternel. Dilate l'enceinte de ta tente, élargis les peaux de tes pavillons, ne crains pas ; allonge tes cordages et affermis tes pieux ; car tu pénétreras à droite et à gauche : ta postérité héritera les nations et habitera les villes désertes [2]. »

Les espérances du pape Anastase et de saint Avit de Vienne, dans la nation des Francs, n'ont pas été vaines ; les vœux qu'ils ont formés pour sa gloire n'ont pas été stériles. C'est l'épée des Francs, sous Charles Martel, qui sauve l'Europe chrétienne de la barbarie mahométane ; c'est l'épée des Francs, sous Charlemagne, qui consolide l'indépendance, même temporelle, de l'Église romaine, et, avec elle et par elle, la liberté et l'indépendance de tous les rois et peuples chrétiens ; c'est l'épée des Francs, sous la conduite de Godefroi et de Tancrède, qui prépare de loin la délivrance de l'humanité entière, dont nous commençons à voir les préludes ; c'est la piété des Francs, plus invincible encore que leur épée, qui, dans la personne de saint Louis, le plus fier des chrétiens, triomphe de ses vainqueurs par le malheur même. Le zèle des Francs et de leurs princes pour la propagation de la vraie foi a rendu leur nom illustre par toute la terre. En Asie et en Afrique,

[1] Labbe, t. IV, 1266. — [2] Is., 54.

le nom de Francs est synonyme d'Européens : la France et l'Europe sont à leurs yeux une même chose. Au Tonquin, à la Chine, en Corée, la religion des Francs, la religion d'Europe, est le nom de la religion catholique. Aujourd'hui encore, c'est parmi les Francs qu'a pris naissance cette œuvre de la propagation de la foi, qui étend les dons de sa charité jusqu'aux îles les plus lointaines du Grand-Océan. Et, en 1839, c'est par les Francs que le Christ va faire de nouveau la conquête de l'Afrique. Il n'y a pas dix ans, Alger était un repaire de brigands uniquement occupés à réduire les chrétiens en esclavage. Aujourd'hui, par la valeur des Francs, Alger est une cité libre et bientôt chrétienne; un évêque, pris d'entre eux, vient de partir de Rome, avec les bénédictions du Pape et du monde, pour relever les antiques églises de Césarée, d'Hippone, de Cirthe et de Carthage. Et, en 1850, la valeur des Francs, et des Francs de la république, a ramené Pie IX à Rome, et l'y garde avec respect et amour contre les trahisons et le poignard des Italiens dégénérés; et les représentants du peuple français ont déclaré solennellement que l'autorité du Pontife romain est nécessaire au repos du monde, et que c'est le droit et le devoir de toutes les nations catholiques de la maintenir intacte, contre tous les ennemis de Dieu et de l'homme.

Saint Remi naquit vers l'an 439 dans le pays, sinon dans la ville même de Laon. Sa famille était des plus illustres. Son père s'appelait Emile; sa mère fut sainte Célinie ou Céline. Il eut pour nourrice sainte Balsamie, et pour frère saint Principe, évêque de Soissons. Ces noms indiquent une famille romaine.

Rémi, dont la naissance avait été prédite à sa mère par un ermite appelé Montan, fut élevé avec un soin extrême et dans les lettres et dans la piété. Au jugement de saint Sidoine-Apollinaire, qui connaissait parfaitement les premières années de sa vie, il effaça par son éloquence les orateurs de son temps. Il se distingua surtout par son amour de la piété et par la pureté de ses mœurs. On voyait encore dans le neuvième siècle, un appartement secret où il avait coutume de se renfermer à Laon, pour vaquer plus librement à la prière. Il quitta même la maison de son père, et se confina dans un lieu écarté, où il n'avait que Dieu pour témoin de sa vie austère et fervente. Quant à son corps, il était d'un aspect vénérable et d'une taille de presque sept pieds.

Le siége épiscopal de Reims étant devenu vacant, Remi y fut élu d'une voix unanime, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans. Son mérite extraordinaire parut aux évêques de la province une raison suffisante pour lui accorder sa dispense de l'âge canonique. Le nouvel évêque se montra dès l'abord un pasteur consommé; se livrant avec une ardeur incroyable à toutes les fonctions de son ministère; priant et méditant les Écritures; instruisant le peuple confié à ses soins; travaillant sans cesse à la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles. Il annonçait les divins oracles avec tant de force et d'onction, que plusieurs l'appelaient un second saint Paul.

Saint Sidoine-Apollinaire ne pouvait trouver de termes assez énergiques pour exprimer l'admiration que lui causaient l'ardente charité et la pureté de cœur avec lesquelles notre saint évêque offrait les divins mystères. Le zèle avec lequel il annonçait la parole de Dieu n'était pas moins admirable. L'onction qui accompagnait ses paroles touchait les cœurs les plus endurcis, et portait les péchés les plus invétérés à réparer leurs désordres par la pénitence. Son éloquence et sa piété, dit le même saint, le rendaient une des plus brillantes lumières de l'Église. « Je me suis procuré, ajoute-t-il, des copies de ses sermons, que je regarde comme un trésor inestimable. J'y admire la noblesse des pensées, le choix judicieux des épithètes, la beauté et le naturel des figures, la justesse, la solidité et la force du raisonnement que l'on peut comparer à l'impétuosité du tonnerre. Les mots coulent de source et ne sentent point la gêne. Toutes les parties de son discours sont si bien liées, son style a tant de douceur et de facilité, qu'il résulte de l'ensemble une force à laquelle il n'est pas possible de résister. » Aucun de ces sermons n'est venu jusqu'à nous. Ce qui relevait encore leur mérite, c'était la sublimité des maximes qu'ils contenaient, et l'esprit de piété avec lequel ils étaient débités; mais ils tiraient principalement leur efficace de la sainteté du prédicateur, qui pratiquait le premier les vérités qu'il annonçait aux autres. Dieu confirmait par le don des miracles la doctrine que prêchait son serviteur. En particulier, saint Rémi délivra une personne du démon, et plus tard la ressuscita d'entre les morts. C'est ainsi que ciel le préparait à devenir l'apôtre d'une grande nation.

Clovis connut saint Remi dès son entrée dans les Gaules. Les Francs, étant encore païens, pillèrent beaucoup d'églises, entre autres une de Reims, d'où ils enlevèrent un vase d'argent d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires. Saint Rémi, évêque de Reims, envoya prier le roi de lui rendre au moins celui-là. Clovis dit à l'envoyé : Suivez-nous jusqu'à Soissons, car c'est là que se fera le partage de tout le butin. Si le sort me donne le vase, je ferai ce que le Pape demande. Arrivé à Soissons, il dit à ses soldats : Je vous prie, braves guerriers, de m'accorder ce vase hors de partage. Les plus sensés répondirent tous : Glorieux roi, tout cela est à vous, ainsi que nos personnes mêmes; faites ce qu'il vous plaira : nul ne saurait résister à votre puissance. Mais un autre, plus audacieux, fendit le vase avec sa hache ou francisque, en s'écriant : Tu n'auras rien que ce que le sort te donnera. Tous les autres restèrent stupéfaits. Le roi, dissimulant son indignation, prit tranquillement le vase brisé et le remit à l'envoyé de l'Église; mais il en gardait le ressentiment dans son cœur. A la fin de l'année, faisant la revue de ses troupes au Champ de Mars, il vint au briseur du vase et lui dit : Nul n'a les armes si malpropres que toi. En même temps, lui prenant sa hache, il la jette par terre. L'autre se baissant pour la ramasser, le roi lève la sienne et la lui enfonce dans la tête en disant : C'est ainsi que tu as fait au vase de Soissons. Cette exécution inspira de la crainte aux autres. Clovis fit bien des guerres et remporta bien des victoires; notamment, la dixième année de son règne, il subjugua la Tongrie, pays actuel de Liége [1].

Cependant le roi Clovis était malade depuis deux ans d'une fièvre quarte, sans que l'art des médecins pût y apporter aucun remède. Enfin l'un d'entre eux, nommé Tranquillin, lui conseilla d'avoir recours à saint Séverin, abbé du monastère d'Agaune dans le Valais. Clovis lui députa aussitôt Transvaire, son chambellan, pour le prier de venir lui rendre la santé. Le saint abbé consentit à faire le voyage. Il dit adieu à ses frères, comme ne devant plus les revoir en ce monde, et se mit en chemin avec l'envoyé du roi. En passant par Nevers, il trouva le saint évêque Eulalius malade depuis un an, sans aucun usage de l'ouïe ni de la parole; il le

[1] Greg., l. II, n. 27.

guérit par ses prières, et l'évêque se leva le même jour, célébra la messe et bénit le peuple.

En entrant dans Paris, Séverin trouva à la porte de la ville un lépreux, auquel il rendit une parfaite santé, en le baisant et en le frottant de sa salive. Il alla d'abord faire sa prière à l'église ; après quoi s'étant rendu chez le roi, il se prosterna en prières au pied de son lit, et se dépouillant de sa robe extérieure, il en couvrit le malade. Le roi, qui se sentit guéri à l'instant, se leva de son lit, et, se jetant aux pieds de son libérateur, il dit : « Mon père, prenez, je vous en conjure, pour les pauvres, de l'argent de mon trésor, autant qu'il vous plaira ; j'accorde, à votre considération, la liberté à tous les prisonniers que vous en jugerez dignes. » Séverin fit plusieurs autres miracles à la cour de Clovis et dans la ville de Paris. Après quoi il se remit en chemin, et arriva à Château-Landon en Gâtinois, où Dieu lui avait fait connaître qu'il devait finir sa carrière. Il y mourut en effet peu de jours après son arrivée, et fut enterré dans l'oratoire du lieu. Il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau ; et, dans la suite, Childebert, fils de Clovis, y fit bâtir une église [1].

Déjà précédemment, Alaric, roi des Goths, voyant Clovis qui subjuguait une nation après l'autre, lui avait fait dire par des ambassadeurs : Si mon frère voulait, le vœu de mon cœur serait que nous puissions nous voir. Clovis ne s'y refusa pas. Ils se réunirent dans une île de la Loire, près d'Amboise, au territoire de Tours ; et après avoir conféré, bu et mangé ensemble, et s'être promis une amitié réciproque, ils s'étaient séparés en paix [2]. Mais ils étaient rois et jeunes ; mais les populations des Gaules souhaitaient les Francs ; les persécutions qu'elles voyaient souffrir à leurs évêques, de la part des ariens, ne rendaient leur désir que plus vif. Ayant donc été guéri de sa longue fièvre, Clovis dit aux Francs : Je ne puis voir sans douleur ces ariens occuper une partie des Gaules. Allons les vaincre, avec l'aide de Dieu, et réduire leur pays en notre puissance. Tous les Francs applaudirent, et on se prépara à la guerre. Théodoric, roi d'Italie, beau-père d'Alaric et beau-frère de Clovis, n'avait rien omis pour éteindre les premières étincelles de division entre ces deux princes ; il leur avait envoyé

[1] *Acta SS*, 11 febr. — [2] Greg. Tur., l. II, c. xxxv.

des lettres et des ambassadeurs ; il en avait envoyé au roi Gondebaud, ainsi qu'aux rois des Hérules, des Guardes et des Thuringiens, afin de contenir les deux rivaux par une coalition commune. Mais rien n'y fit. Le roi des Francs déclara la guerre [1].

Saint Rémi, l'ayant appris, crut devoir lui donner quelques avis paternels, et lui écrivit en ces termes : « Il s'est répandu jusqu'à nous un grand bruit, que vous entreprenez une seconde expédition militaire. Ce n'est pas chose nouvelle que vous soyez tel que vos ancêtres ont été. Mais vous devez surtout faire en sorte que vous ne vous écartiez pas de la loi du Seigneur ; car c'est par la fin qu'on juge de l'action. Choisissez des conseillers dont la sagesse donne un nouvel éclat à votre gloire. Honorez vos évêques, et recourez en tout à leurs conseils. Si vous êtes en bonne intelligence avec eux, votre royaume en sera plus heureux et plus ferme. Soulagez vos peuples, consolez les affligés, protégez les veuves et nourrissez les orphelins. Faites en sorte que tous vous craignent et vous aiment. Rendez exactement la justice ; ne recevez rien des pauvres ni des étrangers. Que votre palais soit ouvert à tous, et que personne n'en sorte la tristesse dans le cœur. Employez au rachat des captifs les biens de votre domaine paternel. Qu'aucun de ceux qui paraissent en votre présence ne s'aperçoive qu'il est étranger. En un mot, si vous voulez régner avec gloire, montrez-vous agréable avec les jeunes gens ; mais ne traitez d'affaires qu'avec les vieillards [2]. »

Pour attirer de plus en plus les bénédictions du ciel sur son entreprise, Clovis fonda à Paris une grande église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, sur le tombeau de sainte Geneviève, décédée peu d'années auparavant. Il publia de plus une ordonnance par laquelle il défendit à tous les soldats de piller les lieux saints ; de faire aucune insulte ni aucun tort aux vierges consacrées à Dieu, aux veuves, aux clercs, aux enfants des clercs et des veuves, ou aux esclaves des églises.

Clovis marchait droit à Poitiers, où Alaric l'attendait. En entrant dans la Touraine, qui était soumise aux Visigoths, il voulut marquer son respect pour saint Martin et tâcher de mériter sa protection. Il fit publier un ban dans son armée, portant défense,

[1] Cassiod., l. III, *epist.* 2, 3, 1. — [2] Labbe, t. IV, 1402.

sous les peines les plus rigoureuses, de ne rien prendre que de l'eau et de l'herbe, dans toute l'étendue de cette province. Un soldat, ayant trouvé du foin, l'enleva de force à un pauvre paysan, en disant que ce n'était que de l'herbe. Le roi, l'ayant appris, fit aussitôt mourir le coupable, en disant : Et où sera l'espérance de la victoire, si nous offensons saint Martin? En même temps il envoya des députés au tombeau du saint avec de riches présents, pour tâcher d'obtenir, par son intercession, quelques présages de la victoire. Comme ces députés entraient dans l'église de Saint-Martin, ils entendirent le primicier entonner cette antienne du psaume dix-septième : Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre, vous avez abattu sous mes pieds ceux qui s'élevaient contre moi; vous avez fait tourner le dos à mes ennemis, et fait périr ceux que la haine avait armés contre moi. Après avoir fait leurs présents et leurs prières au tombeau du saint évêque, ils revinrent en diligence rapporter de si heureux pronostics au roi, qui s'avança plein de confiance sur les bords de la Vienne.

Cette rivière, qui sépare la Touraine du Poitou, était considérablement enflée par les pluies, et l'on désespérait d'y trouver un gué. Clovis, d'après le récit de Grégoire de Tours, passa la nuit en prière, et le matin une biche d'une grandeur extraordinaire traversa la rivière à gué, à la vue de toute l'armée, qui la passa ensuite au même endroit. Clovis fit aussi conserver avec un grand soin les biens de l'église de Poitiers, par respect pour saint Hilaire. Il espérait sa protection contre une nation arienne, avec d'autant plus de confiance que ce saint évêque avait toujours été le fléau et l'ennemi irréconciliable de cette hérésie. L'espérance du roi ne fut pas confondue; une lumière éclatante, qui parut sortir de l'église de Saint-Hilaire, donna un nouveau présage de la victoire. Cependant Alaric, qui attendait du secours, ne sortait pas de Poitiers. Clovis, pour l'attirer au combat, fit faire le dégât dans le pays; et ce stratagème, qui ne tarda pas à lui réussir, lui donna occasion d'honorer la vertu d'un saint abbé de ces cantons.

Il y avait, dans les environs de Poitiers, un monastère gouverné par saint Maixent, originaire d'Agde, qui vivait en reclus. Ses moines, voyant venir une troupe de soldats francs, le tirèrent malgré lui de sa cellule, afin de l'opposer comme un bouclier à

leur fureur. Il s'avança hardiment au-devant d'eux, et les pria d'épargner son monastère. Pour toute réponse, un soldat brutal tira l'épée et leva le bras pour frapper le saint homme ; mais à l'instant son bras étant devenu immobile, il se jeta à ses pieds. Saint Maixent ne se vengea qu'en rendant la santé à celui qui voulait lui ôter la vie. Clovis, ayant ouï parler de ce double miracle, rendit de grands honneurs au saint abbé, et lui donna la terre de Milon [1].

Alaric sortit enfin de Poitiers, où il se tenait enfermé, et, s'avançant dans les plaines de Vouillé, il vint présenter la bataille à l'ennemi qui le cherchait. D'abord on se battit avec vigueur de part et d'autre ; mais la partie n'était pas égale. Les Francs ne connaissaient encore que la guerre ; et les Visigoths l'avaient désapprise, amollis par un long repos dans la Gaule méridionale [2]. Ils plièrent donc et s'enfuirent suivant leur coutume, dit Grégoire de Tours. Leur déroute devint complète lorsque Clovis, ayant aperçu leur roi Alaric, courut à lui et le tua de sa main. Mais Clovis lui-même faillit périr en ce moment. Deux Goths fondent sur lui à l'improviste et l'attaquent de chaque côté. Il ne dut son salut qu'à la solidité de sa cuirasse et à la vigueur de son cheval.

Après la mort d'Alaric, une partie des seigneurs visigoths reconnurent pour leur roi Gésalic, son fils naturel, et firent de nouveaux efforts pour se défendre. Clovis ne leur en donna pas le temps, se rendit mettre de l'Aquitaine, prit Toulouse et s'empara des trésors d'Alaric qui était dans cette ville, tandis que son fils Theudéric ou Thierri, qu'il avait eu d'une concubine avant son mariage avec Clotilde, lui soumettait le Rouergue, l'Albigeois et l'Auvergne, jusqu'aux frontières de Bourgogne.

Clovis, après avoir passé l'hiver à Bordeaux et pris en route Angoulême, revint triomphant à Tours, où de nouveaux honneurs l'attendaient. Il y reçut une ambassade de l'empereur Anastase, qui lui envoyait le titre de consul, avec une robe de pourpre; en sorte que, de ce jour-là, dit Grégoire de Tours, on lui donna le nom de consul et d'auguste. Ce que les modernes entendent généralement du consulat honoraire ou plutôt du patriciat. Clovis se revêtit de ces ornements devant le tombeau de saint Martin, qui

[1] Greg. Tur., l. II, c. xxxvii. — [2] Cassiod., l. III, *Epist.* 1.

était hors de la ville; et étant monté à cheval, le diadème sur la tête, il alla comme en triomphe jusqu'à la cathédrale de Tours, jetant pendant la marche une grande quantité de pièces d'argent au peuple accouru à ce spectacle. Anastase le Bibliothécaire dit que Clovis envoya une couronne d'or au Pape : ce fut peut-être celle qu'il porta dans cette solennité romaine [1].

Sans compter les riches présents qu'il fit à l'église de Saint-Hilaire de Poitiers et à celle de Saint-Martin de Tours, le victorieux roi des Francs écrivit une lettre circulaire aux évêques d'Aquitaine, pour les avertir de réclamer tout ce qui aurait été enlevé par ses soldats aux églises, aux clercs, aux vierges consacrées à Dieu, et aux veuves, contre les ordres qu'il avait donnés en commençant la guerre. Il permet aussi de répéter les esclaves qui n'avaient pas été pris en guerre, et il promet de faire rendre le tout, pourvu que les évêques attestent avec serment la vérité de ce qu'ils avanceront; précaution que les Francs avaient demandée, de peur qu'on ne se servît du nom de l'Eglise pour priver le soldat d'un légitime butin.

Saint Remi, l'apôtre des Francs, mourut le 13 janvier 533, âgé de quatre-vingt-seize ans, et après soixante-quatorze ans d'épiscopat. Étant encore en pleine santé, il fit un testament que nous avons, et où il institue ses héritiers l'église de Reims, Loup, évêque de Soissons, et le prêtre Agricole, ses neveux. Entre autres choses, il lègue à l'église de Reims et à celle de Laon un grand vase d'argent pesant dix-huit livres, pour en faire des calices et des patènes. Il ajoute, parlant à l'église de Reims : Je vous lègue aussi un autre vase que m'a donné le roi Hlodovic (Clovis) de glorieuse mémoire, que j'ai levé des sacrés fonts, et je veux qu'on en fasse un ciboire et un calice sculptés, ce que je ferai exécuter par moi-même, si le Seigneur me conserve la vie. Comme ce calice devait servir pour la communion du peuple, il ordonna qu'on y gravât trois vers latins, qu'il avait fait mettre sur un vase de l'église de Laon, et qui expriment la foi en la présence réelle, et la transsubstantiation. Ce calice se conserva dans l'église de Reims jusqu'au temps d'Hincmar, où il fut fondu pour payer aux Normands la rançon des captifs. Saint Remi donne au prêtre

[1] Anast., *In Hormisd.*

Agricole, son neveu, une vigne, à la charge de faire pour lui une offrande à l'autel les fêtes et les dimanches et de donner tous les ans un festin aux prêtres et aux diacres de l'église de Reims. Il charge un autre de ses neveux d'en donner un aussi tous les ans aux prêtres et aux diacres de l'église de Laon. Cette dévotion de fonder des festins à certains jours pour les chanoines et pour les moines devint fort au goût des siècles suivants. On voit, par le nombre des legs, que saint Remi était fort riche en terres et en esclaves; car il nomme de ces derniers jusqu'à quatre-vingt-quatre, dont il affranchit un grand nombre [1].

Un jour le saint évêque de Reims fut invité à un concile, malgré son grand âge, pour y confondre un évêque arien, fort versé dans la dispute et dans les difficultés de la dialectique. Remi ne manqua pas de s'y rendre, et, dès qu'on le vit entrer, tous les Pères du concile se levèrent pour lui faire honneur. L'évêque arien fut le seul qui resta sur son siége par mépris; mais Dieu lui réservait une humiliation proportionnée à son orgueil. Saint Remi ayant fait un beau discours contre l'erreur, tout le monde était dans l'attente de ce que le prêtre arien allait répondre; mais il perdit à l'instant l'usage de la parole, et, sans pouvoir proférer un seul mot, il alla se jeter aux pieds du saint évêque pour confesser son péché et ses erreurs par ses gémissements et ses larmes. Alors le saint lui dit : Au nom de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, vrai Fils de Dieu, si vous le croyez ainsi, parlez et confessez ce que l'Église catholique croit de lui. Aussitôt le superbe hérétique, devenu humble et fidèle, recouvra l'usage de la parole et confessa distinctement la foi de la Trinité et de l'Incarnation. Saint Remi, au lieu de s'applaudir, ne fit servir cet événement qu'à montrer aux évêques qu'on ne doit jamais rebuter les plus grands pécheurs, puisque le Seigneur avait autorisé par un miracle la pénitence de cet arien [2].

Peu de temps après que saint Remi eut fait son testament, il perdit la vue. Cette affliction redoubla sa ferveur et acheva de le détacher de la terre; mais il eut la consolation de recouvrer l'usage des yeux avant sa mort. Saint Sidoine et saint Grégoire de Tours font un grand éloge de son éloquence et de son érudition.

[1] Labbe, t. IV, *Bibl. nov.*, p. 806. — [2] Flodoard, l. I, c. XVI.

Il avait de dignes amis. L'histoire en cite un, nommé Anatole, qui fonda de ses biens jusqu'à douze hôpitaux. Il eut pour successeur dans le siége de Reims saint Romain, abbé de Mantenai près de Troyes. Il avait formé plusieurs disciples qui se distinguèrent par la sainteté de leur vie. Le saint abbé Thierri fut le plus célèbre. C'était le fils d'un voleur, mais tellement prévenu de la grâce divine, qu'ayant été engagé malgré lui dans les liens du mariage, il persuada à sa femme de garder l'un et l'autre la continence. Il se retira dès lors auprès de saint Remi, et, sous sa direction, bâtit auprès de Reims un monastère où il assembla en peu de temps une fervente communauté. Ayant reçu l'ordre de la prêtrise, il travailla avec zèle à la conversion des âmes, et particulièrement à celle de son père, qui de voleur se fit moine.

Un jour que le saint abbé passait avec saint Remi, en chantant des psaumes, près d'un lieu de débauche, hors de la ville, plein de femmes prostituées, la voix lui manqua tout à coup. La même chose lui étant arrivée au retour, saint Remi lui en demanda la cause. Il répondit que c'était la douleur de voir des âmes se perdre ainsi presque sous les yeux de leur évêque, et il lui conseilla de changer ce lieu infâme en un monastère de veuves et de repenties, où ces malheureuses pourraient se retirer. Saint Remi exécuta ce conseil[1].

Le disciple ne survécut pas longtemps au maître. Saint Thierri mourut le premier jour de juillet, vers l'an 533, après s'être rendu célèbre dans le royaume d'Austrasie par un grand nombre de miracles. Le roi de Metz Thierri ou Théodoric, ayant appris sa mort, se rendit en diligence à son monastère, et voulut lui-même porter le corps jusqu'au lieu de la sépulture. Ce n'était pas moins un acte de reconnaissance que de piété. Ce prince, qui était en danger de perdre un œil, avait été guéri par cet abbé, et il donna pour ce sujet la terre de Germigni à son monastère.

Une princesse du sang de Clovis se distinguait à cette époque par sa constance dans la foi catholique. Amalaric, roi des Visigoths, qui régnait dans la Septimanie et en Espagne, avait épousé une fille du roi des Francs, nommée Clotilde comme sa mère. Le roi goth n'oublia rien pour l'engager dans l'arianisme. Elle ré-

[1] Flodoard, l. I, c. xxiv. *Hist. de l'Église gallicane*, l. V.

sista à ses caresses et à ses menaces. Il en vint aux mauvais traitements : il permettait ou plutôt il commandait de lui jeter de la boue et des ordures lorsqu'elle allait à l'église. Enfin il la frappa lui-même plusieurs fois jusqu'au sang. Alors elle envoya un mouchoir teint de son sang à son frère Childebert, roi de Paris, qui se mit aussitôt en marche pour la délivrer [1].

En passant par le Berri, il visita un saint ermite nommé Eusice, et lui offrit cinquante pièces d'or. Le saint homme refusa de les recevoir, et dit au roi : Pourquoi me les offrir? donnez-les à quelqu'un qui les distribue aux pauvres. Pour moi, je n'en ai pas besoin : il me suffit de prier le Seigneur pour la rémission de mes péchés. Il ajouta : Allez, vous remporterez la victoire et ferez à votre volonté. Childebert fut partout victorieux et pilla les trésors d'Amalaric, qui fut tué en fuyant, apparemment par Theudis, son successeur; car ce nouveau roi des Visigoths, ayant été assassiné quelques années après, recommanda instamment qu'on ne vengeât pas sa mort, parce qu'il avait tué lui-même le chef de son peuple [2]. Childebert revint triomphant et distribua aux églises de son royaume les vases sacrés qui se trouvèrent dans le butin, savoir : soixante calices, quinze patènes, vingt couvertures de livres d'Evangiles, le tout d'or pur et garni de pierres précieuses. Mais sa sœur Clotilde mourut en chemin, sans doute des mauvais traitements qu'elle avait soufferts pour la religion. Son corps fut porté à Paris et enterré auprès de celui de Clovis, son père.

A son retour, le roi Childebert fit bâtir un monastère à saint Eusice : c'est celui de Celle en Berri. Eusice était originaire de Périgueux. La pauvreté avait obligé ses parents de le vendre à l'abbé de Percy. Il servit quelque temps le monastère, où, ayant été reçu au nombre des moines, il fut élevé à la prêtrise, et obtint la permission de se retirer dans quelque lieu solitaire ; mais sa vertu et ses miracles lui attirèrent des disciples. Un jour il guérit un de ses voisins de la fièvre quarte. Celui-ci, s'en retournant, aperçut deux ruches d'abeilles que les clercs du saint homme avaient placées sur un arbre. Il lui prit envie de les voler. Il vint donc de nuit avec un complice, et monta sur l'arbre pour lui descendre les paniers. Mais, dans ce moment, le complice vit arriver

[1] Greg. de Tours, l. III, c. x. — [2] Ibid., *De glor. conf.*, c. LXXXII.

le saint même, et prit la fuite sans rien dire. Le voisin, qui était sur l'arbre, descendit un panier, que saint Eusice prit de ses mains et posa par terre. Mais quand il voulut descendre le second, le bon vieillard lui dit : En voilà assez pour le coup, mon fils ; réservez l'autre pour qui l'a fait. A ces mots, le voleur, épouvanté, se jette en bas. Eusice l'ayant conduit à sa cellule : Pourquoi, dit-il, avez-vous écouté les suggestions du démon? N'avez-vous pas reçu hier chez moi la bénédiction du Seigneur? Si vous m'aviez demandé du miel, je vous en aurais donné sans peine. Enfin il lui en donna un rayon, et le laissa aller, en disant : Prenez garde de recommencer, car le vol est l'argent de Satan. Saint Léonard fut le successeur de saint Eusice dans le gouvernement du monastère de Celle [1].

Le même jour, à Rome, saint Arétas, martyr, et cinquante-quatre de ses compagnons. — A Tomes, dans la province du Pont, les saints martyrs Prisque, Crescent et Evagre. — A Lisbonne en Portugal, saint Vérissime, martyrisé durant la persécution de Dioclétien, avec les saintes Maxime et Julie, ses sœurs. — A Tournai, saint Piat, prêtre et martyr, qui vint de Rome en France avec saint Quentin et ses compagnons pour y prêcher l'Evangile, et alla jouir de la présence de Dieu, après avoir souffert le martyre sous Maximien. — A Thessalonique, saint Domnin, martyrisé sous le même empereur. — A Gand, saint Bavon, confesseur. — A Orviéte, saint Sévère, prêtre et confesseur.

II. JOUR D'OCTOBRE.

LES SAINTS ANGES GARDIENS.

Je voudrais bien, mes bons Anges, faire une bonne oraison sur vous et avec vous. Aidez-moi, s'il vous plaît. Jésus, votre Seigneur et le mien, m'apprend dans son Évangile que vous contemplez sans cesse la face de notre Père qui est dans les cieux. Oh ! combien je voudrais pouvoir faire avec vous cette oraison-là ! Combien je voudrais pouvoir, avec vous, contempler Dieu face à

[1] Greg. Tur., *De glor. conf.*, c. LXXXII. Isid., *Hist. goth.*

face, voir toutes choses en lui et lui en toutes choses, l'admirer, l'aimer, et m'écrier avec vous : Il est saint ! il est saint ! il est saint ! Hélas ! je n'en suis ni digne ni capable. Du moins, ce que vous faites, je voudrais le faire.

Mon bon Ange, vous contemplez sans cesse la face de notre Père qui est au ciel : je m'en réjouis avec vous et pour vous ; car c'est le bonheur de Dieu même. Mais en même temps vous pensez à moi sans cesse : je vous en remercie, je vous en aime de tout mon cœur.

Vous veillez sur moi, vous m'accompagnez dans toutes mes démarches, vous me portez plus d'une fois dans vos mains, pour me préserver de tous les périls spirituels et corporels : vous êtes mon garde du corps et de l'âme. C'est Dieu même qui m'a recommandé à vous ; et depuis tant d'années vous me gardez avec amour. Combien de fois je n'ai pensé ni à Dieu ni à vous ! Combien de fois j'ai oublié votre présence, repoussé vos inspirations ! Combien, en un mot, je vous ai ressemblé peu !

Anges de Dieu, il me vient une pensée que je n'ose presque pas dire. Moi aussi je suis un ange, moi aussi je dois être un bon ange pour les enfants que Dieu me confie. Anges invisibles de ces petits enfants, obtenez-moi de vous imiter visiblement. Vous voyez sans cesse la face de notre Père céleste ; obtenez-moi de n'avoir jamais en vue que Dieu seul. Vous veillez sans cesse sur moi ; obtenez-moi de veiller de même sur ceux qui sont confiés à ma garde. Vous me portez au bien par votre exemple et vos inspirations ; obtenez-moi d'y porter de même les autres ; en un mot, obtenez-moi de vous ressembler.

SAINT LÉGER OU LÉODEGAIRE,

ÉVÊQUE D'AUTUN,

ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS DE LA MÊME ÉPOQUE.

Vers la fin du septième siècle, la nation des Francs entrait dans une de ces crises que, dans le langage moderne, on appelle révolutions politiques. Son ancienne dynastie s'en allant mourante

d'inertie et de mollesse, il lui fallait enfanter une dynastie nouvelle : enfantement long et pénible. Les descendants de Clovis, connus sous le nom de rois fainéants, s'annulaient de plus en plus. Or, quand le chef s'annule, il est naturel que le plus grand après lui se mette à sa place. C'était donc à qui serait le plus grand du palais, en latin *major palatii*. En 664, sous le roi nominal de Neustrie, Clotaire III, le maire du palais était Ébroïn ; celui d'Austrasie, sous le roi nominal Childéric II, s'appelait Wulfoalde. Clotaire III étant mort en 670, âgé tout au plus de dix-neuf ans, Ébroïn plaça aussitôt sur le trône le troisième fils de Clovis II, Théodoric ou Thierri III, tandis que le second, Childéric II, continuait à régner en Austrasie. Mais les grands de Neustrie et de Bourgogne, qui n'avaient pas été consultés par Ebroïn, se donnent à Childéric et mettent une armée en campagne. Théodoric III et Ebroïn sont réduits à chercher un asile dans les églises, puis à recevoir la tonsure monastique, pour être enfermés, le premier dans le monastère de Saint-Denis, le second dans celui de Luxeuil. En 673, Childéric II, qui s'était rendu odieux aux grands, est massacré avec sa femme et un de ses fils en bas âge. Son frère Théodoric III est élevé sur le trône par ceux-là mêmes qui l'avait détrôné et enfermé au monastère de Saint-Denis. L'Austrasie rappelle d'Angleterre Dagobert II, fils de saint Sigisbert, auquel saint Wilfrid avait accordé une généreuse hospitalité. En 674, Ebroïn, sorti du monastère de Luxeuil, proclame roi un prétendu fils de Clotaire III, qu'il nomma Clovis. A la fin de l'année, il fait disparaître ce fantôme de roi, se réconcilie avec Théodoric, qu'il fait reconnaître dans la Neustrie et la Bourgogne, en réservant pour lui-même la souveraineté. En 679, Dagobert II est mis à mort par la faction d'Ebroïn, qui lui-même est assassiné l'an 681 par un seigneur franc dont il avait résolu la perte. En 687, le duc Pépin d'Austrasie, petit-fils de saint Arnoulfe et père de Charles Martel, remporte une grande victoire sur l'armée de Neustrie, fait prisonnier Théodoric III, le reconnaît pour son souverain, prend pour lui-même le titre de maire du palais, avec la souveraineté réelle dont Théodoric était incapable.

Ces révolutions n'empêchaient point un grand nombre d'évêques de se sanctifier et de sanctifier les autres. Les principaux étaient saint Léger d'Autun, saint Préject d'Auvergne, saint Lam-

bert de Mastricht. Léger ou Leodegaire était de la première noblesse ; et dès son enfance, ses parents le mirent à la cour de Clotaire II, qui, peu de temps après, l'envoya à Didon, évêque de Poitiers, son oncle, pour l'instruire dans les lettres. L'évêque lui donna pour maître un prêtre très-habile, et, quelques années après, il le retint auprès de sa personne, pour le conserver dans la pureté des mœurs, par son exemple et ses exhortations; car il souhaitait l'avoir pour successeur. A l'âge de vingt ans, il l'ordonna diacre, et peu de temps après, il le fit archidiacre, lui donnant sous lui tout le gouvernement du diocèse. Léger était de belle taille, bien fait, prudent, éloquent, et s'attirait l'amitié de tout le monde. L'abbé de Saint-Maixent étant mort, l'évêque, son oncle, lui donna le gouvernement de cette abbaye, qu'il conduisit avec beaucoup de sagesse pendant six ans, et à laquelle il donna de grands biens.

Sa réputation étant venue à la cour du roi Clotaire III et de sainte Bathilde, sa mère, ils le demandèrent à l'évêque de Poitiers, son oncle. En peu de temps il gagna les bonnes grâces du roi, de la reine, des évêques et des grands; et tous le jugeaient digne de l'épiscopat. Saint Ferréol, évêque d'Autun, étant mort, il eut des prétendants qui se disputèrent ce siége jusqu'à répandre le sang. L'un fut tué, l'autre banni comme auteur de ce crime ; et l'église d'Autun demeura vacante près de deux ans. Pour finir ce scandale, la reine Bathilde en fit ordonner évêque saint Léger, vers l'an 659. Il apaisa le trouble par sa présence et réunit les esprits, en persuadant les uns et en intimidant les autres. Il prit grand soin de la nourriture des pauvres et de l'ornement des églises. Il y mit des vases précieux et des lambris dorés ; il orna magnifiquement le baptistère et transféra le corps de saint Symphorien, il fit même réparer les murs de la ville. En même temps il instruisait soigneusement son clergé et prêchait assidûment son peuple. Pour rétablir la discipline cléricale et monastique, il assembla un synode à Autun, où il fit divers règlements.

A la révolution qui suivit la mort de Clotaire III, confina au monastère de Saint-Denis son second frère Théodoric, et soumit toute la France à son aîné, Childéric II, le maire du palais Ebroïn, qui s'était rendu odieux par son avarice et sa cruauté, courut grand risque d'être mis à mort. Quelques évêques intercédèrent

pour lui, principalement saint Léger, quoique Ebroïn se fût déclaré son ennemi, parce qu'il s'opposait à ses injustices. Le ministre déchu obtint donc de se retirer dans le monastère de Luxeuil. Dans ces commencements, Childéric II retint saint Léger à la cour et lui témoigna beaucoup de confiance; mais cela ne dura guère.

D'après les conseils du saint et le vœu général des Francs, Childéric ordonna que les juges garderaient les anciennes lois de chaque province ; que les gouverneurs de l'une n'entreraient point dans l'autre, et qu'ils ne seraient point perpétuels, de peur que quelqu'un d'eux n'usurpât la tyrannie comme Ebroïn. Tant que Childéric écouta saint Léger, son gouvernement fut béni des peuples ; mais la plupart des seigneurs, dont l'ambition ne s'accommodait pas de ces règles, travaillèrent à le rendre suspect à Wulfoade, maire du palais, et au roi même, qui, étant jeune et emporté, croyait aisément ceux qui favorisaient ses plaisirs. Il souffrit que l'on donnât atteinte aux lois qu'il venait de faire, et lui-même épousa la fille de son oncle. Comme on croyait toujours Léger en faveur, on l'accusait de la mauvaise conduite du roi. Le saint évêque avertissait souvent Childéric en secret; il fut enfin obligé de lui faire publiquement des reproches et de le menacer de la vengeance divine, s'il ne se corrigeait promptement. Le roi l'écouta favorablement d'abord ; mais les courtisans, qui craignaient la droiture et la fermeté de Léger, aigrirent tellement le jeune prince contre lui, qu'il résolut de le perdre.

Il y avait trois ans qu'il régnait sur toute la France, quand saint Léger l'invita à venir passer chez lui, à Autun, les fêtes de Pâques. En même temps Hector, patrice de Marseille, ami de saint Léger, vint demander au roi la restitution des biens de Claudia, sa belle-mère. C'était une femme pieuse d'Auvergne, qui, s'étant consacrée à Dieu, avait donné une partie de ses biens à saint Préject, évêque de Clermont, et aux pauvres de son église. Elle mourut et laissa une fille qu'Hector enleva et ensuite épousa, ce qui lui donna sujet de revendiquer ces biens donnés à l'église de Clermont, au préjudice de sa femme. Il obtint du roi de faire venir devant lui l'évêque Préject, qui fut obligé de donner caution de se trouver à Autun, quelque répugnance qu'il eût de passer la fête hors de son église. Hector logea chez saint Léger, qui s'était dé-

claré pour lui, et cette union donna prétexte aux ennemis du saint de persuader au maire du palais Wulfoade et au roi Childéric, qu'Hector et Léger conspiraient ensemble pour s'attribuer la souveraine puissance. Dès le Jeudi saint, un moine nommé Bercaire avertit saint Léger que le roi voulait le faire mourir; mais il ne laissa pas le lendemain d'aller au palais, voulant bien donner son sang le jour que le Sauveur a donné le sien, et dès lors le roi l'aurait tué de sa main, si quelques seigneurs ne l'en avaient détourné par le respect du jour [1].

Saint Préject étant arrivé à Autun, il entra avec Hector dans la salle d'Audience, où leur cause devait être examinée ; mais il remontra qu'il ne devait point être obligé à répondre ce jour-là, qui était le Samedi saint, parce que les canons et la loi du royaume défendaient de juger des affaires en ces saints jours. Toutefois, étant pressé de répondre, il dit que les affaires de son église étaient sous la protection de la reine Imnichilde, veuve de saint Sigebert et mère de la reine Blichilde. On ne passa pas plus avant; au contraire, le roi Childéric et la reine Blichilde, son épouse, firent publiquement des excuses à saint Préject, de la peine qu'on lui avait donnée de venir à Autun. Et comme le roi, irrité contre saint Léger, ne voulait point assister à son office, il pria saint Préject de le célébrer pour lui dans l'église de Saint-Symphorien. Car on était déjà après midi, et l'heure approchait où on devait commencer la solennité de la veille de Pâque. Tous les grands et les évêques qui étaient présents joignirent leurs instances à celles du roi, et saint Préject célébra devant lui l'office de la messe de cette sainte nuit [2].

Saint Léger célébra de son côté dans la cathédrale. Comme il allait à l'office, on l'avertit encore de prendre garde à lui, et que le roi avait résolu de le faire tuer après la messe. Il ne laissa pas de passer outre. Il était encore dans le baptistère, quand le roi vint l'appeler à haute voix. L'office que saint Préject avait célébré était déjà fini, et le roi avait mangé et pris beaucoup de vin, tandis que les autres étaient encore à jeun. Il vint donc à l'église, appelant Léger par son nom. Et comme on lui dit qu'il était dans le baptistère, il y entra, et fut si étonné de la grande lumière qu'il y

[1] *Vitæ, S. Leod.* — [2] *Vit. S. Preject. Acta. SS.*, 25 jan.

vit et de la bonne odeur du saint chrême que l'on y apportait pour les néophytes, qu'encore que saint Léger répondît : Me voici ! il passa sans le reconnaître et se retira à la maison de l'église, où il logeait. Les autres évêques, qui avaient célébré la sainte nuit avec saint Léger, retournèrent à leurs logis. Pour lui, sans rien craindre, il alla trouver le roi, et lui demanda doucement pourquoi il n'était pas venu avant l'office, et pourquoi il gardait sa colère dans une si sainte nuit ? Le roi, ne sachant que répondre, dit : J'ai quelque raison de me défier de vous.

Alors saint Léger, voyant le roi déterminé à le perdre avec le patrice Hector, résolut de se retirer secrètement. Il craignait moins pour lui-même que pour ce seigneur qui était venu sous sa protection, et il ne voulait pas que le jour de Pâques fût profané par sa mort et son église pillée. Hector s'enfuit dès la nuit même ; saint Léger le suivit de près. Mais le roi fit courir après. Hector fut rencontré et tué avec tous les siens après une vigoureuse résistance. Saint Léger fut aussi arrêté et ramené. Le roi, par le conseil des évêques et des seigneurs, l'envoya au monastère de Luxeuil, jusqu'à ce qu'ils délibérassent tous ensemble ce que l'on ferait de lui. Quelques évêques, craignant que le roi ne poussât trop loin son indignation, conseillèrent à saint Léger qu'il demandât en grâce de demeurer pour toujours dans ce monastère : ce qui lui fut accordé. Ebroïn y était encore. Saint Léger lui demanda pardon de l'avoir offensé en quelque chose ; Ebroïn en fit autant de son côté. Ils se pardonnèrent l'un à l'autre, et vécurent ensemble comme s'ils n'avaient jamais rien eu à démêler, et qu'ils eussent dû passer le reste de leur vie dans ce monastère. Le roi, toutefois, poussé par de mauvais conseils, avait ordonné que saint Léger en fût tiré pour être déposé et mis à mort. Ermenaire l'en empêcha. Il était abbé de Saint-Symphorien d'Autun, et le roi, à la prière du peuple, lui avait recommandé la ville après la retraite de saint Léger. Il se jeta aux pieds du roi et le pria tant, qu'il permit au saint évêque de demeurer à Luxeuil. Ceux qui voyaient Ermenaire aller souvent chez le roi à cette occasion, le soupçonnaient de solliciter contre saint Léger pour avoir son évêché, qu'il obtint effectivement ensuite. Il était très-éloigné de ce dessein, et, tant que saint Léger vécut, il l'assista avec une grande affection.

Le roi Childéric continua de s'abandonner à ses passions, fit attacher à un poteau et battre de verges un seigneur nommé Bodilon ; de quoi les autres furent tellement irrités, qu'ils conspirèrent contre lui. Bodilon le tua dans la forêt de Livri, avec la reine Blichilde, qui était enceinte, et leur fils Dagobert, encore enfant. Ils furent tous trois enterrés dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Mais il resta un autre fils de Childéric, nommé Daniel. Ce roi mourut donc en 673, âgé de vingt-trois ans, après en avoir régné onze. A sa mort, la France fut agitée par de nouveaux troubles. Théodoric, son frère, fut tiré du monastère de Saint-Denis et reconnu roi de Neustrie et de Bourgogne : l'Austrasie reconnut Dagobert II, fils de saint Sigisbert, que l'on rappela d'Irlande[1].

Pendant ce désordre, un nommé Agricius, regardant saint Préject comme auteur de la mort du patrice Hector, excita contre lui les seigneurs d'Auvergne, et ils s'armèrent pour le perdre. Le saint évêque était parti d'Autun avec les ordres du roi Childéric, pour lui confirmer la possession des terres contestées, et il était en paix chez lui avec l'abbé saint Amarin, qu'il avait autrefois amené du pays des Vosges. Agricius, sachant qu'il était à Volvic, y vint avec une troupe de gens armés. Au son de la trompette, saint Préject et saint Amarin se mirent en prière ; mais tous les officiers de l'évêque s'enfuirent dans les bois. Les ennemis entrèrent au nombre de vingt. Ils égorgèrent d'abord le saint abbé, qu'ils prirent pour l'évêque. Ils se retiraient, lorsque saint Préject leur dit : Voici celui que vous cherchez. Aussitôt un d'eux le perça d'un coup de poignard, pendant qu'il priait pour ses persécuteurs. Un de ses serviteurs, nommé Elidius, fut aussi tué avec lui. Ces trois saints sont honorés comme martyrs le 25 de janvier. Il se fit plusieurs miracles à leurs tombeaux, et saint Avite, qui succéda à saint Préject, fit bâtir un monastère à Volvic, dans le lieu de leur martyre.

Saint Préject, plus connu sous le nom de saint Prix, ou Priest, était originaire d'Auvergne. Saint Genès, évêque de cette province, lui donna le soin de la paroisse d'Yssoire, et Félix, son successeur, le chargea du gouvernement d'un monastère. Après la

[1] *Cont. Fredeg.*, n. 95.

mort de Félix, la plus saine partie du clergé et du peuple souhaitait Préject pour leur évêque; mais l'archidiacre Carivalde acheta l'épiscopat à prix d'argent, et mourut quarante jours après. Ensuite on voulut élire un sénateur nommé Genès; mais celui-ci, se croyant indigne de l'épiscopat, fit réunir tous les suffrages en faveur de Préject, et le roi agréa ce choix.

Il n'y avait pas encore de monastère de filles dans la province d'Auvergne : saint Préject engagea Genès, qui n'avait point d'enfants, d'en fonder un près de la ville, pour lequel il fit une règle composée de celles de saint Benoît, de saint Césaire et de saint Colomban. Il fit bâtir, près de la même ville d'Auvergne, un second monastère et un hôpital, où il mit des médecins et assigna des revenus pour l'entretien des malades. Saint Préject avait composé l'histoire du martyre des saints Cassi, Victorin, Antholien, et des autres qui souffrirent en grand nombre avec eux dans l'Auvergne, sous Chrocus; mais on n'a pas encore recouvré cet ouvrage.

Saint Théodard, successeur de saint Remacle dans le siége de Mastricht, eut une mort semblable à celle de saint Préject. Il venait trouver le roi Childéric, qui était encore en Austrasie, pour lui demander la restitution des biens de son église, que quelques particuliers avaient usurpés, quand ces mêmes usurpateurs le tuèrent dans une forêt près de Spire, et mirent son corps en pièces. Toutefois il fut recueilli et reporté à Tongres par saint Lambert, son successeur.

Saint Lambert ou Landebert était natif de Mastricht même, de parents nobles et riches, et d'une famille chrétienne depuis longtemps. Son père le fit instruire dès l'enfance dans les saintes lettres, puis le recommanda à saint Théodard pour le faire élever avec plus de soin; et ce saint évêque le prit tellement en affection qu'il l'aurait fait élire pour son successeur, si les canons l'eussent permis. Après sa mort il fut élu, suivant le désir du peuple, avec l'agrément du roi Childéric et de ceux qui gouvernaient à sa cour. Il y fut lui-même en grande considération. Aussi, après la mort de ce roi, fut-il chassé de son siége par la faction d'Ebroïn, qui mit à sa place un nommé Pharamond. Le saint évêque se retira au monastère de Stavelo, où il vécut comme un simple religieux. Il ne se distinguait des autres que par sa ferveur et son humilité.

Il avait coutume de se lever avant les moines pour aller prier dans l'église ; mais de peur de les éveiller, il marchait nu-pieds dans le dortoir, portant ses sandales dans ses mains. En ayant un jour laissé tomber une, l'abbé, qui entendit le bruit, ordonna à celui qui l'avait fait et qu'il croyait être un de ses moines, d'aller prier à la croix dans le préau du cloître. C'était une pénitence usitée dans les monastères. Ce saint évêque y alla aussitôt, et, malgré le froid et la neige qui tombait, il y demeura jusqu'au matin. L'abbé l'ayant reconnu, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon. Lambert passa sept ans dans cette retraite, après quoi il fut rétabli dans son siége par le duc d'Austrasie, Pepin d'Héristal [1].

Saint Léger, au contraire, rentra glorieusement dans le sien dès l'an 674. Le roi Childéric avait envoyé deux ducs pour l'amener de Luxeuil. Un de leurs domestiques résolut de le tuer sitôt qu'il serait hors du monastère ; mais quand ce vint à l'exécution, il fut saisi de crainte, se jeta aux pieds du saint évêque et lui demanda pardon. La nouvelle étant venue que Childéric avait été tué, les ducs qui conduisaient saint Léger devinrent ses gardes et lui attirèrent plusieurs personnes pour le défendre pendant les troubles du nouveau règne. Ils le ramenèrent ainsi vers Autun avec une grande escorte, quand ils rencontrèrent Ébroïn, qui, étant sorti de Luxeuil sans quitter l'habit de moine, marchait de son côté, bien accompagné. Il fut tenté de prendre saint Léger, nonobstant l'amitié qu'il lui avait promise dans le monastère ; mais il en fut empêché par saint Genès, archevêque de Lyon, qui survint avec une grosse troupe. Ébroïn, ne se trouvant pas le plus fort, dissimula son mauvais dessein et accompagna saint Léger jusqu'à Autun. Le saint évêque y fut reçu avec une extrême joie. On orna les rues, le clergé vint au-devant, portant des flambeaux et chantant des hymnes ; toute la ville était en fête pour le retour de son pasteur. Le jour suivant, saint Léger et Ébroïn sortirent d'Autun pour aller rendre hommage au roi Théodoric. Mais Ebroïn, qui voulait vendre ses services et tâcher de recouvrer la charge de maire du palais, le quitta en route pour aller nouer de nouvelles intrigues avec les siens. Il ne fut pas longtemps sans apprendre

[1] *Acta SS.*, 17 sept.

que les Francs, par le conseil de saint Léger, avaient choisi pour maire du palais Leudésius, fils d'Erchinoald.

De ce moment, Ebroïn ne garda plus de mesure. Il quitta l'habit monastique, reprit sa femme, amassa des troupes et marcha contre le roi Théodoric. Il surprit Leudésius, sous prétexte d'une conférence, et le fit tuer; puis il s'associa avec deux évêques déposés pour leurs crimes, Désiré, surnommé Didon, de Châlon-sur-Saône, et Abbon ou Bodon, de Valence. Ils firent paraître, de concert, un prétendu fils de Clotaire III, qu'ils nommèrent Clovis, publiant que Théodoric était mort. Et sous prétexte de faire reconnaître le nouveau roi, Ebroïn marcha en Neustrie et envoya en Bourgogne les deux évêques déposés, avec Vaimer, duc de Champagne. Ils marchèrent sur Autun pour prendre saint Léger, qui y travaillait à réformer son peuple, après les désordres que son absence avait causés. Ses amis et son clergé lui conseillèrent de se retirer et d'emporter avec lui ses trésors, pour détourner les ennemis, en leur faisant perdre l'espérance d'en profiter. Mais il leur dit : A quoi bon traîner avec moi honteusement ce que je n'emporterai pas au ciel? Il vaut mieux le donner aux pauvres. Il tira donc sa vaisselle d'argent, qui était nombreuse, et la fit mettre en pièces à coups de marteau, pour la distribuer par les mains de personnes fidèles, réservant seulement les vases qui pouvaient servir aux autels, qu'il envoya sur-le-champ à diverses églises. L'argent servit principalement au soulagement de plusieurs monastères d'hommes et de femmes. Ensuite il ordonna un jeûne de trois jours et une procession générale, où l'on portait la croix et les reliques des saints autour des murailles de la ville. A chaque porte, il se prosternait et demandait à Dieu avec larmes, que s'il l'appelait au martyre, il ne permît pas que son troupeau fût réduit en captivité. La crainte des ennemis avait fait accourir le peuple de toutes parts dans la ville, où l'on avait tout mis en état de défense. Alors le saint évêque convoqua tout le monde à l'église, et demanda pardon à ceux qu'il pouvait avoir offensés par des réprimandes trop vives.

Peu de temps après les ennemis approchèrent. Ceux de la ville firent une vigoureuse défense, et l'on combattit jusqu'au soir. Mais saint Léger, voyant le péril où ils s'exposaient, leur dit : De grâce, ne combattez pas davantage. Si c'est pour moi qu'ils sont

venus, je suis prêt à les satisfaire ; envoyons un de nos frères savoir ce qu'ils demandent. Un abbé, nommé Méroald, sortit et s'adressa à l'évêque déposé, Didon, le conjurant de se souvenir de cette parole de l'Evangile : Si vous ne pardonnez pas aux autres, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus. Comme vous aurez jugé les autres, ainsi vous serez jugés. Il offrit en même temps telle rançon qu'il voudrait. Didon répondit qu'ils ne cesseraient d'attaquer la ville, si on ne leur livrait Léger, et si celui-ci ne promettait fidélité au roi Clovis, assurant tous avec serment que Théodoric était mort. Saint Léger, ayant appris cette réponse, déclara publiquement qu'il aimerait mieux mourir que de manquer à la foi qu'il avait promise devant le Seigneur à Théodoric. Et comme les ennemis pressaient la ville par le fer et par le feu, il dit adieu à tous les frères, et, après avoir pris la sainte communion, il marcha hardiment vers la porte, la fit ouvrir et se livra aux ennemis. Ils lui firent arracher les yeux. Ce qu'il souffrit sans se laisser lier les mains et sans pousser aucun gémissement, mais en bénissant Dieu et en chantant des psaumes. Vaimer et Didon donnèrent à Bobon l'évêché d'Autun, pour le dédommager de Valence, dont il avait été chassé ; et le peuple le reçut, pour éviter la captivité. Ainsi on n'emmena personne ; mais on prit cinq mille sous d'or de l'argent de l'église, outre ce que donnèrent les citoyens.

Vaimer emmena saint Léger chez lui en Champagne. Didon et Bobon marchèrent avec Adalric, qu'ils voulaient établir patrice en Provence. Ils croyaient enlever en passant saint Genès, archevêque de Lyon ; mais le peuple, rassemblé de toutes parts, défendit si bien cette grande ville, qu'ils furent obligés à se retirer. L'archevêque mourut quelque temps après, le 1er jour de novembre 677, et eut pour successeur saint Lambert, abbé de Fontenelle, après saint Vandrille. Avant que d'embrasser la vie monastique, il avait été en grande considération à la cour de Clotaire III. Saint Ansbert lui succéda à Fontenelle, et en fut le troisième abbé, suivant la prophétie de saint Vandrille, qui avait marqué ses deux premiers successeurs.

Ébroïn avait ordonné au duc Vaimer de conduire saint Léger dans le fond d'une forêt, et après qu'il l'y aurait laissé mourir de faim, de faire courir le bruit qu'il s'était noyé. Vaimer le laissa

donc bien des jours sans manger; mais ensuite, considérant que ses souffrances étaient au-dessus de la nature humaine, il en eut compassion et le fit amener chez lui. Il fut même si frappé, lui et sa femme, des vertus et des discours de Léger, qu'il lui rendit la somme dont il avait rançonné la ville d'Autun ; et le saint évêque l'y renvoya pour être distribuée aux pauvres. Vaimer fut fait ensuite évêque de Troyes par l'artifice d'Ebroïn, qui craignait apparemment sa puissance ; et saint Léger fut mis dans un monastère où il demeura deux ans.

Ébroïn ayant trouvé moyen, en faisant disparaître son prétendu Clovis, de devenir maire du palais de Théodoric et maire absolu en Neustrie et en Bourgogne, feignit de vouloir venger la mort du roi Childéric, et en accusa saint Léger et son frère le comte Guérin. On les amena en la présence du roi et des seigneurs. Ébroïn les chargea de reproches ; mais saint Léger lui répondit : Tu veux te mettre en France au-dessus de tous ; mais tu perdras bientôt cette dignité que tu mérites si peu. Ébroïn fit séparer les deux frères. Comme on emmenait Guérin, Léger lui cria : Courage, mon cher frère, il faut que nous souffrions tout ceci, parce que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future. Nos péchés sont grands, il est vrai ; mais la miséricorde de Dieu, toujours prête à pardonner, est encore plus grande. Le temps de nos souffrances sera court, celui de notre récompense sera éternel. Guérin, sans autre forme de procès, fut attaché à un poteau et lapidé. Pendant ce cruel supplice, il disait : Seigneur Jésus, qui n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, recevez l'âme de votre serviteur ; et puisque vous daignez m'accorder une mort semblable à celle des martyrs, ô Dieu de bonté, couronnez cette grâce par le pardon entier de mes péchés.

Léger désirait ardemment de mourir avec son frère, et il regardait une prompte mort comme un bienfait ; mais la cruauté de ses ennemis le réservait à de plus longs supplices. Ebroïn le fit d'abord marcher nu-pieds dans une pièce d'eau pleine de cailloux aigus, qui lui ensanglantèrent la plante des pieds. Ensuite il lui fit cruellement déchiqueter le visage, couper les lèvres et la langue, pour lui ôter la consolation de chanter les louanges de Dieu. Ensuite il le fit dépouiller honteusement et conduire ainsi par les rues, pour le couvrir de confusion. Après quoi il le donna en garde

au comte Vaningue, qui le mit sur un méchant cheval pour le conduire en sa maison, éloignée de la cour de plusieurs journées.

A la première couchée, l'abbé Winobert, qui avait suivi le saint évêque pour l'assister, fut sensiblement affligé de le trouver étendu sur la paille et couvert de méchants haillons; mais il fut également surpris et consolé de l'entendre parler, quoiqu'on lui eût coupé la langue. Il en versa des larmes de joie, et courut annoncer cette merveille à Ermenaire, abbé de Saint-Symphorien, et depuis évêque d'Autun. Ermenaire obtint de Vaningue la permission de voir Léger; et, s'étant convaincu du miracle, il lui rendit des honneurs comme à un martyr, s'estimant heureux de pouvoir lui procurer quelque soulagement dans l'état malheureux où il était réduit. Il pansa ses plaies et lui fit donner des rafraîchissements et des habits, sans craindre de s'exposer au ressentiment d'Ebroïn. Léger, qui avait quelque mécontentement d'Ermenaire, qu'on accusait de briguer son siége, lui pardonna le passé et lui donna sa bénédiction.

Vaningue, qui avait une grande piété et qui voyait les miracles que Dieu opérait par son prisonnier, ne put se résoudre à exécuter les ordres qu'il avait de le maltraiter. Au contraire, il n'omit rien pour adoucir sa prison. Ce fut dans ce dessein qu'il le fit conduire au monastère qu'il avait fondé à Fécamp. Léger s'y attira la vénération des religieuses. Elles ne pouvaient se lasser de l'entendre parce qu'elles trouvaient toujours dans ses discours de quoi admirer et de quoi s'édifier. Quoique aveugle, il avait la consolation d'offrir tous les jours le saint sacrifice.

Sigrade, mère de saint Léger, vivait encore et elle avait part à ses souffrances. Ébroïn, qui persécutait cette famille, ayant confisqué les biens de cette dame, lui ordonna, pour mieux s'assurer d'elle, de se retirer au monastère qu'il avait fondé à Soissons. Sigrade y embrassa la vie religieuse avec une ferveur qui lui laissa moins sentir ses disgrâces que celles de ses enfants. Saint Léger lui écrivit une lettre de consolation, où surabonde cette foi vive que tous les siècles ont admirée dans les lettres de saint Ignace, martyr. En voici quelques traits :

A madame et très-sainte mère Sigrade, qui était ma mère autrefois selon la chair, mais qui l'est devenue bien plus véritablement selon l'esprit; Léodegaire, serviteur des serviteurs de Jésus-

Christ, notre Sauveur : la grâce et la paix de la part de Dieu, notre Père, et de notre Seigneur Jésus-Christ. Je rends grâce à mon Dieu, qui ne m'a point privé de sa miséricorde, mais qui m'a fait entendre la joie et l'allégresse pour la foi et la patience avec laquelle vous avez supporté toutes les tribulations, à l'exemple de celui-là même qui doit nous juger. Nulle langue, madame, nul discours ne peut exprimer la joie que vous devez ressentir dans le Seigneur. Vous avez quitté ce qu'il fallait abandonner, vous avez obtenu ce que désirait votre âme ; le Seigneur a exaucé vos prières, il a vu vos larmes. Il vous a retranché ce qui paraissait vous retarder dans la voie du salut, afin que, dégagée des liens qui vous attachaient au monde, vous viviez à Dieu et vous goûtiez combien le Seigneur est doux. O heureuse mort, qui donne la vie! heureuse perte des biens, qui mérite des richesses éternelles! heureuse tristesse, qui procure la joie des anges! Déjà vous avez éprouvé les miséricordes du Seigneur Jésus ; il vous a inspiré le mépris du monde, pour vous faire pratiquer les observances d'une sainte règle. Il a délivré vos enfants des misères du siècle, et leur a donné l'espérance d'une vie éternelle, au lieu que vous auriez dû les pleurer comme morts, si, en mourant, vous les eussiez laissés sur la terre. Suivant ainsi notre roi comme ses soldats, prenons garde qu'il ne trouve rien en nous du vieil homme ; si peu qu'il en restât, cela nous causerait un détriment considérable, surtout s'il y avait dans le cœur quelque haine contre les ennemis, de quoi Dieu préserve l'esprit des chrétiens fidèles! Y a-t-il une vertu plus parfaite que d'aimer ses ennemis pour devenir enfant de Dieu ? et en pardonnant, d'obtenir le pardon de tous ses péchés ? Et si l'auteur de la vie, qui a pris une chair sans tache, a prié pour ses ennemis, combien plus, nous qui sommes remplis de péchés, ne devons-nous pas aimer nos ennemis et prier pour eux ? Et s'il en est quelques-uns que leur perversité sépare de notre communion, nous ne devons pas les haïr pour cela, mais encore les aimer, suivant le précepte du Seigneur, en tant qu'ils sont ses créatures [1].

Voilà comme un grand seigneur des Francs, à qui l'on a ravi ses biens et ses dignités, arraché les yeux et la langue, et qui s'at-

[1] Labbe, *Biblioth. nov.*, t. I, p. 777.

tend à périr d'une mort cruelle, écrit à sa vieille mère, également dépouillée de ses biens et emprisonnée comme lui dans un monastère. Certes, il y a là un ordre d'idées et de sentiments dont les historiens du monde n'ont ni sentiment ni idée, et qui cependant a changé le monde. Aussi leurs histoires ne sont-elles, la plupart, que des juxtapositions plus ou moins incomplètes de faits et d'événements dont l'ensemble n'a ni sens ni âme. Sigrade, mère de saint Léger, fut honorée comme sainte au monastère de Notre-Dame de Soissons, où l'on conserva ses reliques avec celles de saint Guérin, son fils.

Pendant les deux années que saint Léger passa dans le monastère de Fécamp, uniquement occupé de la prière, il apprit la punition de la plupart de ses persécuteurs, les uns ayant été mis à mort, les autres ayant été condamnés à l'exil pour n'avoir pas été fidèles. Bien loin de s'en réjouir, il pleura de ce qu'ils étaient morts sans pénitence. Le roi Théodoric et Ebroïn convoquèrent entre autres une assemblée générale où plusieurs évêques furent condamnés. Dans ces assemblées générales de la nation, les évêques traitaient à part les affaires de l'Église, et en commun avec les seigneurs les affaires du royaume. C'était à la fois un concile ecclésiastique et une assemblée nationale. Dans l'assemblée dont il s'agit, Didon, qui avait été évêque de Châlon, eut la tête rasée, ce qui était un signe de dégradation ; ensuite il fut banni et mis à mort. Vaimer, duc de Champagne et puis évêque de Troyes, étant tombé dans la disgrâce d'Ebroïn, fut déposé, frappé de verges et pendu.

Ebroïn restait seul des persécuteurs de saint Léger ; c'en était assez pour achever la couronne de son martyre. Il le fit amener au palais pour le faire dégrader dans le concile des évêques, afin qu'il n'eût plus la liberté d'offrir le saint sacrifice. On le pressa de s'avouer complice de la mort du roi Childéric. Il répondit qu'il était pécheur comme tous les hommes, mais que, pour ce crime, il n'en était nullement coupable, et que Dieu le savait encore mieux que les hommes. Alors on le fit venir à l'assemblée générale ; mais il n'y entra point, car le roi et Ebroïn le prirent à part et eurent avec lui une conférence dans laquelle il leur prédit beaucoup de choses qui arrivèrent dans la suite. Comme on l'eut pressé longtemps sans pouvoir tirer de lui autre chose, on lui déchira sa

tunique du haut en bas, ce qui était encore une cérémonie de dégradation, et Ebroïn le mit entre les mains de Robert, comte du palais, avec ordre de le faire mourir. Ainsi le saint évêque fut déposé, non dans l'assemblée générale de la nation, ni dans le concile régulier des évêques, mais dans la réunion particulière du roi et d'Ebroïn [1]. On peut remarquer ici combien le roi Théodoric était nul, puisque c'était pour lui demeurer fidèle que saint Léger s'était exposé volontairement au ressentiment d'Ebroïn, alors ennemi de Théodoric et ministre du prétendu Clovis.

Saint Léger et saint Guérin, son frère, ont trouvé, de nos jours, un ennemi plus cruel que le cruel Ebroïn ; c'est un protestant de Genève, qui, dans une *Histoire des Français*, recommandée officiellement à la jeunesse française, les représente l'un et l'autre comme deux régicides. Il nous faut entrer ici dans quelques détails, afin qu'on voie clairement, par un exemple sur mille, avec quelle légèreté ou quelle mauvaise foi, aujourd'hui encore, certains écrivains se permettent de fausser l'histoire, quand il est question de calomnier l'Eglise ou les saints de Dieu.

Le Genevois Simonde de Sismondi dit donc, à l'occasion des événements que nous venons de décrire :

« Childéric s'abandonnait toujours plus à ses passions impétueuses, et il s'attirait la haine et le mépris de tous ceux qui avaient auparavant contribué à son élévation. Un des seigneurs de Neustrie, nommé Bodilon, éprouva, par ordre du roi, un outrage que tous les Francs ressentirent comme lui. Pour une offense qui ne nous est pas connue, Childéric le fit attacher à un poteau et fustiger comme un esclave. Tous les grands frémirent de l'indignité d'un traitement semblable. Leurs émissaires consultèrent le saint évêque d'Autun, Léger, qui, dans sa captivité, n'avait point perdu son influence sur son parti. Léger, ne pouvant marcher avec eux, leur donna du moins son frère Guérin pour partager les dangers de l'entreprise ; les ducs Ingobert et Amalbert se chargèrent avec lui de venger l'outrage fait à tout leur corps dans la personne de Bodilon ; ils surprirent Childebert II, tandis qu'il chassait dans la forêt de Livry, auprès de Chelles, à peu de distance de Paris, et ils le massacrèrent ; ils tuèrent également sa femme Bilichilde, qui était enceinte, et l'un de ses fils en bas âge [2]. »

[1] *Acta SS.*, 2 oct. *Vit. Leod.*, n. 45 et 46.—[2] *Hist. des Français*, t. II, p. 68.

Ainsi, d'après le Genevois Simonde de Sismondi, c'est saint Léger qui conseille, et son frère qui exécute le meurtre d'un roi, de sa femme et de son enfant. L'accusation est grave. Les preuves doivent être aussi graves que l'accusation. Le Genevois Sismondi indique quatre témoignages : deux *Vies de saint Léger*, le continuateur de Frédegaire et les *Gesta regum Francorum*. Mais aucun de ces monuments ne parle de saint Léger ni de son frère dans l'affaire du régicide. Les deux vies ne nomment que Bodilon ; les deux autres pièces ne nomment que les ducs Ingobert et Amalbert. Seulement, après que Théodoric III eut été reconnu roi à la place de Childéric, le continuateur de Frédegaire dit que les Francs élurent pour maire du palais Leudésius, fils d'Erchinold, par le conseil du bienheureux Léodegaire et de ses amis [1]. De même les *Gesta regum Francorum*, après avoir relaté cette élection de Leudésius, ajoutent : Le bienheureux Léodegaire, évêque d'Autun, et son frère Guérin, étaient consentants à ce conseil, du côté de la Bourgogne [2]. Lors donc que le Genevois Sismondi écrit que les émissaires des grands consultèrent le saint évêque d'Autun, et que celui-ci, ne pouvant y aller en personne, leur donna du moins son frère pour partager les dangers du régicide, tout cela nous paraît une addition du Genevois Sismondi.

Cet écrivain reproduit la même accusation quelques pages plus loin. Voici dans quelles circonstances.

Ébroïn, voyant qu'on lui avait préféré Leudésius pour maire du palais, quitte son habit de moine, rassemble une armée, proclame roi un prétendu fils de Clotaire, qu'il nomme Clovis, répand le bruit que Théodoric est mort, fait assiéger Autun, jusqu'à ce qu'on lui livre l'évêque, ou que celui-ci reconnaisse le prétendu Clovis III. Saint Léger répond qu'il aime mieux mourir que de manquer à la fidélité qu'il a promise à Théodoric, et pour épargner à sa ville de plus grands maux, il se livre volontairement

[1] Franci verò Leudesium filium Erchonvaldi nobilem in majoris domûs dignitatem statuunt per consilium beati Leodegarii et sociorum ejus. Andr. Duchesne. *Hist. franc. Script.*, t. I. Fredeg, n. 95, p. 768. — [2] Franci autem Leudesium filium Erchinaldi nobilem in majorem domûs palatii eligunt. Eratque ex Burgundiâ in hoc consilio beatus Leodegarius augustodunensis episcopus, et Gerinus frater consentientes. *Ibid. Gesta reg. Franc.*, n. 45, p. 717.

aux ennemis, qui lui crèvent les yeux. Dans le même temps, Ebroïn fait assassiner par trahison le maire du palais Leudésius. Aussitôt il fait disparaître le prétendu Clovis, se réconcilie avec Théodoric qu'il avait dit mort, et qui fut bien obligé de l'accepter pour son maire, ou plutôt pour son maître. C'est dans cet état de choses qu'arriva ce que le Genevois Sismondi raconte dans l'alinéa suivant.

« Ebroïn, pour avoir un prétexte de persécuter les grands, annonça l'intention de punir les meurtriers de Childéric II, quoique lui-même n'eût jamais été serviteur de ce prince. Saint Léger, évêque d'Autun, et son frère Guérin furent traduits en justice comme ayant conjuré contre ce roi. Guérin, convaincu de complicité, fut immédiatement lapidé ; saint Léger, exposé à des tourments cruels, fut cependant réservé en vie, et ses biographes assurent que toutes ses blessures se refermaient aussitôt miraculeusement, et qu'après qu'on lui eut coupé les lèvres et la langue, il n'en parlait qu'avec plus d'éloquence. Privé de ses yeux et mutilé de tous ses membres, saint Léger était déjà vénéré par les peuples comme un martyr. Ebroïn sentait sa colère s'accroître, lorsqu'il voyait tout le mal qu'il avait fait à son ennemi tourner à sa gloire. Il voulait faire dégrader saint Léger par les évêques de France, qu'il assembla en concile en 678, et il somma le saint de confesser, au milieu des prélats, qu'il était complice du meurtre de Childéric II. Le bienheureux Léger ne voulut ni souiller la fin de sa vie par un parjure en niant sa participation au régicide, ni cependant attirer de nouveaux malheurs sur lui-même en l'avouant. Il se contenta donc de répondre à toutes les questions qui lui furent faites, que Dieu seul, et non les hommes, pouvaient lire dans le secret de son cœur. Les évêques n'en pouvant tirer d'autre réponse, regardèrent ces paroles comme un aveu ; ils déchirèrent sa tunique du haut jusqu'en bas en signe de dégradation, et le livrèrent au comte du palais, qui lui fit trancher la tête. C'est un des martyrs que vénère aujourd'hui l'Eglise[1]. »

D'après ces paroles du Genevois Sismondi, saint Léger et son frère Guérin sont incontestablement deux régicides, ni plus ni moins. L'un est *convaincu de complicité*, l'autre ne *veut pas souiller*

[1] P. 75-77.

la fin de sa vie par un parjure, en niant sa participation au régicide, ni cependant attirer de nouveaux malheurs sur lui-même en l'avouant. Et avec cela, l'Eglise honore non-seulement saint Léger, mais encore son frère. L'accusation est des plus graves, et contre les deux personnages et contre l'Eglise catholique. Pour soutenir cette accusation, il faut avoir des preuves bien péremptoires. Pour ces preuves, le Genevois Sismondi renvoie le lecteur aux deux vies de saint Léger, qui se trouvent, entre autres, dans le premier tome des *Historiens de France*, par André Duchesne. Or, ces deux vies ne disent pas ce que le Genevois Sismondi leur fait dire, et même elles disent le contraire.

D'abord, pour commencer par les circonstances moins importantes :

1° *Les biographes de saint Léger assurent*, dit le Genevois Sismondi, *que toutes ses blessures se refermaient aussitôt miraculeusement.* Ces biographes disent, au contraire, que telle et telle personne pénétra dans sa prison pour panser ses plaies [1].

2° Le Genevois Sismondi fait dire à ces biographes que, quand on eut coupé les lèvres et la langue à saint Léger, il n'en parlait qu'avec plus d'éloquence. Ces biographes se bornent à dire qu'il parlait aussi bien qu'auparavant [2].

3° Le Genevois Sismondi suppose que la cérémonie de la dégradation se fit dans le concile. Les biographes disent formellement que ce ne fut pas dans le concile, mais dans une conférence particulière avec le roi et Ébroïn [3].

Mais venons au point capital, la conviction juridique du régicide. Le Genevois Sismondi cite donc en preuve les deux vies de saint Léger. Or, ces deux vies disent qu'Ébroïn, qui avait souhaité la mort de Childéric plus que personne, en accusa les deux frères; que saint Léger lui ayant reproché son ambition, il les sépara l'un de l'autre ; que saint Léger cria aussitôt à son frère de souffrir la mort chrétiennement, et qu'à l'instant Guérin fut attaché à un poteau et lapidé [4]. Voilà tout ce que les deux vies disent de la pro-

[1] Ipse (Hermenarius) vulnera ejus studuit diligenter curare. *Prima vita S. Leod., apud Duchesne*, t. I, p. 610, n. 13. — [2] Nam inter sputamina sanguinum incisa lingua sine labiis solitum reddere cœpit eloquium. *Ibid.*, p. 699. — [3] Nec tamen infra concilium confirmatur fuisse, sed seorsùm. *Ibid.*, p. 611, n. 14. — [4] *Ibid.*, n. 12, p. 609.

cédure à l'égard du frère. Aucune ne dit qu'il fut *convaincu de complicité*. Ceci est encore une addition bénévole du Genevois Sismondi.

Quant à saint Léger, celle des deux vies qui rapporte les détails de son interrogatoire, dit bien qu'on le pressa de s'avouer complice du régicide; mais, ajoute-t-elle, *il protesta que, sans nier qu'il eût fait des fautes comme tout homme, il n'était aucunement coupable de ce crime-là, et que Dieu le savait mieux que les hommes*[1]. Voilà ce que rapporte son biographe contemporain. Or, le Genevois Sismondi fait dire équivalemment à ce biographe : *Le bienheureux Léger ne voulut ni souiller la fin de sa vie par un parjure, en niant sa participation au régicide, ni cependant attirer de nouveaux malheurs sur lui-même en l'avouant. Il se contenta donc de répondre à toutes les questions qui lui furent faites, que Dieu seul, et non les hommes, pouvait lire dans le secret de son cœur.* Que dirait-on d'un témoin, d'un juré, d'un juge qui se permettrait de travestir ainsi le procès-verbal d'un interrogatoire, pour faire dire à un accusé qu'il est coupable, quand il proteste qu'il est innocent!

L'historien est à la fois témoin, juré et juge; son devoir est d'être témoin fidèle, juré consciencieux, juge intègre. Nous demanderions volontiers au Genevois Simonde de Sismondi, si, la main sur la conscience, il croit pouvoir dire qu'il a rempli ce triple devoir à l'égard de saint Léger et de son frère, et s'il lui sied bien d'en triompher par ce sarcasme : *C'est un des martyrs que vénère aujourd'hui l'Église!*

Finalement, en deux alinéa, voilà sept à huit altérations ou falsifications des faits et des paroles, et cela pour transformer en régicides deux saints que l'Église honore. Le Genevois Sismondi l'a-t-il fait par ignorance? C'est très-fâcheux. L'a-t-il fait sciemment? C'est plus fâcheux encore.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est que, dans son *Histoire de la civilisation française*, le protestant Guizot, alors professeur d'histoire, depuis grand-maître de l'université, ambassadeur de France

[1]... Ut de humano se non excusaret delicto, ità de hoc facinore nullatenùs dixit fuisse se conscium, sed potiùs Deum quàm homines hoc est scire professus. *Ibid.*, n. 14, p. 610 et 611.

en Angleterre, ministre du roi des Français, ait cru devoir recommander cet ouvrage à la jeunesse française, surtout à la jeunesse universitaire. Voici ses paroles : *De toutes les histoires de France que je pourrais vous indiquer, la meilleure est, sans contredit, celle de M. de Sismondi* [1]. Nous disons que cela est fâcheux ; car, après une recommandation pareille, comment veut-on que la jeunesse discerne la vérité dans une histoire qui travestit à ce point les paroles et les faits? Ce que nous en avons cité n'est pas une exception. C'est le ton général de l'ouvrage. On trouve à peu près partout la même exactitude ou la même bonne foi. Sous ce rapport, le Genevois Sismondi, c'est Voltaire, moins son esprit et son style.

Mais revenons à saint Léger, remis par Ebroïn entre les mains de Robert, comte du palais, afin de le faire mourir.

Robert partit aussitôt avec son prisonnier pour le conduire chez lui. Le voyant extrêmement fatigué pendant son voyage, il lui fit apporter à boire sur le chemin. Pendant qu'on était allé en chercher, Dieu, qui prenait plaisir à glorifier son serviteur à proportion de ses outrages, fit paraître autour de sa tête un cercle éclatant de lumière. Ses gardes, qui le virent, furent saisis d'une frayeur respectueuse, et lui demandèrent ce que c'était. Le saint évêque se prosterna aussitôt en prière, pour remercier Dieu de ce qu'il daignait le consoler et l'animer par ce miracle. Les assistants étaient hors d'eux-mêmes, et, s'exhortant à mieux servir le Seigneur dans la suite, ils se disaient les uns aux autres : Cet homme est un véritable serviteur de Dieu. Il sembla que la bénédiction du ciel fût entrée avec Léger dans la maison de Robert, tant on y vit de changements pour les mœurs. Les serviteurs et les maîtres, touchés de la plus vive componction, demandaient avec empressement la pénitence, et confessaient humblement leurs péchés. La seule présence du saint évêque inspirait l'amour de la vertu, qui paraissait d'autant plus respectable, qu'on la voyait en lui plus indignement outragée.

Bientôt arrivèrent des ordres du palais pour le faire mourir sans délai. Le cruel Ebroïn, prévoyant qu'il serait honoré comme martyr, ordonna que l'on cherchât un puits au fond d'un bois, pour y

[1] *Cours d'Histoire moderne*, par Guizot, t. I, p. 40.

jeter son corps et le couvrir de manière qu'on ne pût le retrouver. Le comte Robert avait déjà commencé à se convertir par les prédications du saint. Ne pouvant donc se résoudre à le voir mourir, il commanda à quatre de ses domestiques d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu. La femme du comte en pleura amèrement ; mais saint Léger la consola et lui dit qu'elle s'attirerait la bénédiction de Dieu, si elle prenait soin de sa sépulture.

Les exécuteurs menèrent donc le saint dans une forêt, où ils avaient remarqué un puits ; mais ils ne purent le retrouver. Après qu'ils eurent marché longtemps par des routes écartées, saint Léger s'arrêta et leur dit : Mes enfants, qu'est-il nécessaire de vous fatiguer en allant plus loin ? Faites ici ce que vous avez ordre de faire. Des quatre bourreaux, trois se jetèrent à ses pieds, les conjurant de leur donner sa bénédiction et de leur pardonner sa mort. Il leur accorda leur demande, et, s'étant mis à genoux, il dit : Seigneur Dieu, Père de Jésus-Christ, soyez béni de m'avoir conduit à ce dernier combat. Je vous conjure, ô mon Dieu, de me faire part de votre miséricorde, et de me rendre digne de participer aux mérites des saints dans la vie éternelle. Mais, Seigneur, pardonnez à mes persécuteurs ; car j'espère que vous me glorifierez par eux. Après cette prière, il se leva et tendit le cou. Le quatrième bourreau lui coupa aussitôt la tête. Ce malheureux périt misérablement peu de temps après. L'Église honore la mémoire de saint Léger et celle de son frère Guérin, le 2 octobre. La mort du saint évêque eut lieu, comme l'on croit, en 678.

La femme du comte Robert le fit enterrer secrètement dans l'oratoire de sa maison de campagne, nommée alors Sarcin, aujourd'hui Saint-Léger, ainsi que la forêt où il fut mis à mort. Le corps du saint demeura trois ans et demi dans cet oratoire. Il s'y fit un si grand nombre de miracles, qu'on y affluait continuellement de toutes parts. Ebroïn en fut confondu et alarmé. Il dépêcha à son tombeau un de ses affidés, pour s'éclaircir sur les lieux de la vérité des prodiges qu'on publiait. Cet envoyé y vit un homme qui avait été aveugle et qui l'assura y avoir recouvré la vue. Il n'en voulut rien croire, et frappant du pied avec mépris la tombe du saint martyr : Non, dit-il, ce mort ne saurait faire de miracles. Il fut bientôt puni de son insolence, il mourut malheureusement avant d'avoir pu raconter ce qu'il avait vu à celui

qui l'avait envoyé. Cet événement ne servit qu'à endurcir le cœur d'Ebroïn. Il défendit, sous de rigoureuses peines, qu'on publiât les vertus et les miracles de saint Léger. Mais s'il put obscurcir pendant quelque temps la gloire du saint évêque, il ne put arrêter le bras de la justice divine qui était levé pour venger tant de sang innocent. Un seigneur, nommé Hermenfroi, ayant su qu'il avait résolu sa perte, le prévint et l'assassina un dimanche, l'an 681, comme il sortait de sa maison pour aller à matines. Car Ebroïn n'était pas un homme sans religion ; il avait même fondé un monastère à Soissons : il était réellement capable de gouverner un royaume. L'ambition le rendit cruel et tyran, tyran du royaume et du roi même.

Après la mort d'Ebroïn, saint Léger sembla revivre, et ceux que la crainte ou la complaisance avait retenus dans le silence, devinrent les plus éloquents à publier ses louanges. Le roi Théodoric reconnut lui-même son injustice et l'innocence du saint évêque, et, après avoir fait vérifier juridiquement les miracles qu'on publiait, il honora comme martyr celui que, sur l'accusation d'Ebroïn, il avait cru coupable. Un jour qu'il tenait dans son palais l'assemblée des évêques et des seigneurs, le discours étant tombé sur les vertus et les miracles de saint Léger, Ansoald, évêque de Poitiers, pria le roi de lui permettre d'en transférer les reliques dans son diocèse, disant qu'il était juste de lui donner le corps d'un saint évêque, qui était son parent, et qui avait été élevé dans l'église de Poitiers. Ermenaire d'Autun soutint qu'il était plus conforme à la justice de le donner à l'église et au peuple dont il avait été le pasteur. Saint Vindicien, évêque d'Arras et de Cambrai, qui était présent, prétendit que le saint martyr ayant souffert la mort dans son diocèse, on ne devait pas transférer ses reliques d'un lieu où le Seigneur le glorifiait par tant de prodiges.

Le roi et les autres évêques, ne voulant pas décider ce différend, prirent le parti de consulter Dieu. On ordonna un jeûne et des prières. Ensuite on écrivit les noms des trois évêques sur trois billets, qu'on mit sous la nappe qui couvrait l'autel, et l'on convint que celui des prétendants dont on tirerait le billet le premier, aurait les reliques de saint Léger. Le lendemain, après une messe célébrée à cette intention, les évêques ordonnèrent à un des offi-

ciants de tirer un des billets de dessous la nappe de l'autel. Il tira celui de l'évêque de Poitiers.

Aussitôt ce prélat envoya en Artois Audulfe, abbé de Saint-Maixent et ancien disciple de saint Léger, pour lever le saint corps avec le respect convenable. Dès que le sujet de son arrivée à Sarcin fut connu, il s'y fit un concours prodigieux, aussi bien que pendant toute la marche. Le clergé et les moines venaient de toutes parts en procession pour faire honneur aux saintes reliques. Le nombre des miracles qui s'opérèrent à cette translation fut si grand, que l'abbé Audulfe dit que, s'il avait voulu les écrire tous, son ouvrage aurait surpassé en grosseur un psautier. Il se contenta d'en faire une relation abrégée qu'il envoya dans le Querci, à la prière de l'abbesse Ermenane. Voici quelques-uns de ces miracles attestés par les deux auteurs contemporains de la vie de saint Léger.

Au territoire de Chartres, une fille, nommée Radingue, qui depuis sept ans était sourde, muette et paralytique, recouvra la santé en touchant le cercueil du saint. On conduisait au supplice, par les rues de Tours, une femme accusée de la mort de son mari ; comme les reliques y passaient, elle s'écria : Bienheureux Léger, secourez-moi, parce que je meurs innocente ! Aussitôt la chaîne qui lui serrait le cou et les mains, se brisa, et elle la jeta sur le cercueil du saint évêque. On ne chercha point d'autres preuves de son innocence. Robert, évêque de Tours, accompagna par honneur les saintes reliques jusqu'à Ingrande, où un boiteux fut guéri. Ansoald de Poitiers, qui s'était rendu à son église, alla en procession avec son clergé au-devant jusqu'à Gilnac. Il les déposa d'abord dans l'église de Sainte-Radegonde, où un paralytique fut guéri, et ensuite dans celle de Saint-Hilaire, où une fille aveugle recouvra la vue.

Après que la dévotion du peuple de Poitiers eut été satisfaite, Ansoald porta ce saint dépôt sur ses épaules avec ses clercs jusque hors de la ville, et il le suivit ensuite jusqu'à un village voisin, où il le remit entre les mains des moines de Saint-Maixent, qui reçurent avec les plus grands honneurs et la plus vive reconnaissance, le corps de leur ancien abbé. Une mère éplorée apporta en ce lieu son fils qui était à l'extrémité ; on crut même qu'il était mort en chemin. Elle le mit devant le corps du saint, en criant :

Seigneur, rendez-moi mon fils! Trois heures après, l'enfant, s'éveillant comme d'un profond sommeil, s'écria : Ma mère, où êtes-vous? et se trouva entièrement guéri. Comme les moines de Saint-Maixent emportaient les reliques à leur monastère, une pauvre femme aveugle, conduite par son mari, qui était borgne, alla sur le chemin invoquer saint Léger. La femme recouvra la vue; mais le mari, qui fut incrédule, la perdit entièrement, et sa femme, qu'il conduisait en venant, lui servit de guide à son retour. Cette translation se fit au mois de mars de l'an 682.

Ansoald de Poitiers, qui était parent de saint Léger, n'épargna rien pour orner son tombeau. Il commença par faire bâtir à Saint-Maixent une fort belle église d'une structure toute différente des autres; et quand elle fut achevée, il s'y rendit avec son clergé pour y placer le corps du saint martyr dans le mausolée qu'il lui avait fait préparer. Le même prélat et l'abbé Audulfe chargèrent le moine Ursin d'écrire la vie de saint Léger. Ermenaire, évêque d'Autun, l'abbesse Ermenane la firent pareillement écrire par un autre moine, qui avait été témoin d'une partie de ce qu'il rapporte. Ainsi la vie de saint Léger, écrite par deux auteurs contemporains et dans un temps où les témoins vivaient encore, est aussi authentique qu'on puisse désirer [1].

Le même jour, à Nicomédie, saint Eleuthère, soldat, martyrisé avec une infinité d'autres chrétiens qu'on accusa faussement d'avoir mis le feu au palais de Dioclétien, qui venait d'être incendié. Ce cruel empereur, les croyant coupables, ordonna de les mettre à mort par troupes : ainsi, les uns furent décapités, les autres brûlés, d'autres précipités dans la mer : pour Eleuthère, qui était le plus considérable de tous, ayant été mis à de rigoureuses tortures, et paraissant prendre à chaque tourment une nouvelle vigueur, il fut, comme l'or, éprouvé par le feu, et termina ainsi son triomphe. — A Antioche, les saints martyrs Prime, Cyrille et Secondaire. — A Constantinople, saint Théophile, moine, que l'empereur Léon fit cruellement fouetter pour la défense des saintes images, et qu'il envoya ensuite en exil, où il mourut. — A Héreford en Angleterre, saint Thomas, évêque et confesseur.

[1] *Acta SS.*, 2 octobre.

IIIe JOUR D'OCTOBRE.

SAINT GÉRARD DE BROGNE.

Il était né au territoire de Namur, d'une famille distinguée, et il montra dès son enfance une tendre dévotion, et surtout un grand éloignement de tout ce qui pouvait souiller la pureté. Il fit plusieurs campagnes sous Bérenger, comte de Namur, sans que sa vertu en reçût aucune atteinte ; au contraire, la licence des armes ne servit qu'à la faire mieux éclater. Sa probité et sa sagesse le rendirent le conseil et le confident du comte de Namur, qui l'envoya pour quelques négociations vers le duc Robert, depuis roi de France.

Gérard, pendant cette ambassade, visita le monastère de Saint-Denis, et y assista à l'office de vêpres, où, ayant entendu faire mémoire de saint Eugène, il demanda qui était ce saint. On lui répondit que c'était un compagnon de saint Denis ; qu'il avait été premier évêque de Tolède, d'où étant venu dans la Gaule, il avait souffert le martyre au village de Deuil, et que ses reliques, que l'on conservait à Saint-Denis, opéraient plusieurs miracles. Il pria instamment les moines de lui donner le corps de ce saint martyr pour le placer dans la nouvelle église qu'il avait fait bâtir dans sa terre de Brogne. On le lui refusa, en lui faisant toutefois entendre que, s'il voulait se faire moine à Saint-Denis, on pourrait lui accorder sa demande. Gérard conçut dès la nuit suivante le dessein d'embrasser la vie religieuse. Étant de retour, il le découvrit au comte de Namur, qui s'efforça vainement de l'en détourner. Il en parla aussi à Étienne, évêque de Liége, son oncle maternel. Ce prélat, craignant de s'opposer aux desseins de Dieu sur son neveu, lui donna sa bénédiction, après lui avoir donné les avis convenables, pour s'assurer de sa vocation.

Gérard retourna donc à Saint-Denis, où il prit l'habit monastique vers l'an 928, après s'être coupé les cheveux et rasé la barbe. Il commença à apprendre l'alphabet comme les enfants, et fit de grands progrès dans les lettres, et de plus grands encore dans la vertu. Il demeura dix ans à Saint-Denis, et fut ordonné prêtre la neuvième année par Adhelme, évêque de Paris, successeur de

Fulrade. Après quoi, ayant enfin obtenu les reliques de saint Eugène, il retourna à Brogne, où il mit douze moines de Saint-Denis à la place des clercs qui desservaient cette église. Il y fonda un monastère qu'il gouverna, et qui devint célèbre par les vertus des moines et par celles de l'abbé.

Gislebert, duc de Lorraine, et Arnoulfe le Grand, comte de Flandre, en furent si édifiés, qu'ils chargèrent Gérard de mettre la réforme dans toutes les abbayes des terres de leur obéissance. Les principaux monastères qu'il réforma et gouverna dans la Flandre, furent Brogne, Saint-Guislain, Saint-Pierre et Saint-Bavon de Gand, Saint-Martin de Tournai, Marchiennes, Hasnon, Saint-Vast d'Arras, Saint-Bertin, Saint-Omer, Saint-Amand, Saint Vulmer ou Samer, outre les monastères de Lorraine et plusieurs de France, tels que Saint-Remi de Reims et Saint-Riquier. D'éclatants miracles augmentèrent l'autorité que la vertu et la sagesse donnaient à saint Gérard.

Arnoulfe, comte de Flandre, était cruellement tourmenté de la pierre, et il ne pouvait se résoudre à se faire tailler, quoique les médecins et les chirurgiens lui eussent déclaré que c'était l'unique remède, et que, pour le rassurer contre la crainte d'une si dangereuse opération, ils l'eussent faite en sa présence à dix-huit personnes atteintes du même mal, dont une seule mourut. Malgré ces expériences, le comte ne voulut pas éprouver un remède qui lui paraissait plus douloureux que le mal même. Il eut recours à saint Gérard, et ce saint abbé lui obtint, par ses prières, une guérison parfaite.

Sur la fin de sa vie, Gérard fit le voyage de Rome pour obtenir des priviléges en faveur de son monastère de Brogne. Après quoi il visita tous les monastères soumis à son obéissance, et se démit ensuite du gouvernement pour mieux se préparer à la mort. Elle arriva un lundi 3me d'octobre 959. Après qu'il eut reçu le saint viatique avec de grands sentiments de piété, il donna ordre que l'on sonnât une cloche qu'il avait fait bénir par l'évêque, et, dès qu'elle eut commencé de sonner, il expira. Nous avons vu que saint Sturme, abbé de Fulde, fit aussi sonner les cloches pour avertir qu'il était à l'agonie [1].

[1] *Acta SS.*, 3 octob. *Act. Bened.*, sect. 5.

Le même jour, à Rome, au quartier de Sainte-Bibiane, saint Candide, martyr. — De plus, les saints martyrs Denys, Fauste, Caïus, Pierre, Paul et quatre autres, qui souffrirent beaucoup sous l'empereur Dèce. Depuis, sous Valérien, ayant enduré de longs tourments par l'ordre du président Emilien, ils remportèrent la palme du martyre. — En Westphalie, les deux saints Ewaldes, martyrs, qui, étant prêtres, et commençant à prêcher Jésus-Christ dans cette province, furent pris et massacrés par les païens. Une grande lumière qui parut durant plusieurs nuits autour de leurs corps fit connaître le lieu où ils étaient, et combien était grand leur mérite devant Dieu. — En Afrique, saint Maximien, évêque de Bagaie, qui, ayant été deux fois cruellement maltraité par les Donatistes, fut enfin précipité du haut d'une tour élevée, et laissé pour mort; peu de temps après, il passa au repos du Seigneur, avec la gloire d'une généreuse confession. — En Palestine, saint Hésyque, confesseur, disciple de saint Hilarion, et son compagnon dans ses voyages.

IV^e^ JOUR D'OCTOBRE.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Au commencement du treizième siècle, il y avait dans la ville d'Assise un homme issu d'une famille noble, mais qui s'était fait marchand et jouissait d'une fortune considérable. Il avait un fils, qui se nommait Jean. Comme le père commerçait principalement avec les Français, il lui en fit apprendre la langue. Jean la parla si bien, qu'on lui donna le nom de François, sous lequel il est connu. Ses parents, uniquement occupés de leur commerce, avaient négligé son éducation. Le jeune François montra d'abord beaucoup de passion pour les vains amusements du monde et pour l'acquisition des richesses. Cependant il s'était fait un devoir de donner l'aumône à tout pauvre qui la lui demanderait pour l'amour de Dieu. En ayant refusé un dans un moment qu'il était très-occupé, il courut bientôt après lui, et répara sa faute. Une autre fois, au sortir d'une grande maladie, il se fit faire des habits riches, et monta à cheval pour prendre un peu de dissipation. Tout d'un coup, au milieu de la plaine il descend de cheval, se dépouille de ses habits, et les échange contre les haillons d'un malheureux, dont la misère lui attendrit le cœur. Cette fidélité

à de premières grâces, Dieu la récompensa par des grâces plus grandes. Un autre jour, ayant rencontré un lépreux qui s'approchait de lui, François en est d'abord saisi, et recule d'horreur ; mais, revenant ensuite à lui-même, il embrasse ce lépreux et lui donne l'aumône. C'est ainsi que ce fils de marchand faisait son apprentissage dans la vertu.

Résolu enfin de tendre à la perfection, il ne se plaisait plus que dans la solitude, et il demandait sans cesse à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Souvent il visitait les hôpitaux, où il servait les malades avec une affection extraordinaire ; il baisait même leurs ulcères, sans écouter la délicatesse et les révoltes de la nature. S'il n'avait point d'argent à distribuer aux pauvres, il leur donnait ses propres habits. Son père, irrité de le voir tout donner, le conduisit devant l'évêque d'Assise, pour qu'il renonçât à tous ses biens. François rendit même à son père les vêtements qu'il en avait reçus, et se revêtit d'un vieux manteau de paysan, et quelques jours plus tard, d'un manteau d'ermite. Deux ans après, comme il entendait la messe, il fut extrêmement frappé de ces paroles de l'Evangile : Ne portez ni or, ni argent, ni provisions pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. Il les entendit à la lettre, et se les appliqua à lui-même ; puis, ayant jeté son argent, ôté sa chaussure et quitté son bâton avec sa ceinture de cuir, il se revêtit d'un habit pauvre, qu'il lia avec une corde. C'était l'habillement que portaient les bergers et les pauvres paysans de ce canton de l'Italie.

Tels étaient les commencements de saint François ; que sera-ce donc que la suite ? Puissé-je finir comme il a commencé ! Mon Dieu, plus je considère la vie de vos saints, plus je trouve que je ne vaux rien et que je ne fais rien. Et avec cela je m'imagine encore bien souvent que je suis quelque chose, que je fais quelque chose ! Mon Dieu, ayez pitié de ma misère et de mon orgueil. Faites-moi la grâce de me mépriser et de me haïr moi-même, mais sans impatience et sans me défier de votre miséricorde.

Saint François devint le patriarche d'un ordre religieux qui s'est étendu par toute la terre. Il lui donna le nom de Frères mineurs ou petits Frères, par distinction d'avec les religieux de Saint-Dominique, appelés Frères prêcheurs. Dans la suite, on leur donna aussi les noms de Franciscains et de Cordeliers, parce

qu'ils étaient ceints d'une corde. Ils se divisèrent comme en plusieurs familles, parmi lesquelles les Capucins sont les plus rigides observateurs de la pauvreté. François appelait l'esprit de pauvreté le fondement de son ordre. Ses religieux n'avaient absolument rien en propre. Ils devaient vivre d'aumônes ou du travail de leurs mains. Encore ne veut-il point qu'ils reçoivent d'argent, mais seulement les choses nécessaires à leur subsistance. Il appelait la pauvreté sa dame, sa reine, sa mère, son épouse, et il la demandait instamment à Dieu, comme son partage et son privilége. O Jésus, disait-il, vous qui vous êtes plu à vivre dans une extrême pauvreté, faites-moi la grâce de m'accorder le privilége de la pauvreté. Mon plus ardent désir est d'être enrichi de ce trésor. Je vous le demande pour moi et pour les miens, afin que pour la gloire de votre saint nom nous ne possédions jamais rien sous le ciel, que nous recevions notre subsistance même de la charité des autres, et qu'en cela même nous soyons très-modérés et très-sobres.

L'amour de François pour l'obéissance n'était pas moins admirable. On le voyait souvent consulter les derniers de ses religieux, quoiqu'il fût doué d'une rare prudence, et même du don de prophétie. Dans ses voyages, sa coutume était de promettre obéissance au frère qu'il prenait pour compagnon. Il regardait comme une des plus grandes grâces que Dieu lui eût faites la disposition où il était d'obéir avec autant de facilité et de promptitude à un simple novice qu'au plus ancien et au plus prudent des religieux; la raison qu'il en rapportait, c'est qu'il fallait considérer, non pas la personne à laquelle on obéit, mais la volonté de Dieu manifestée par celle des supérieurs.

Voilà comme saint François aimait la pauvreté et l'obéissance. Et nous, comment les aimons-nous? et nous, comment les pratiquons-nous?

Quant à l'impression miraculeuse des stigmates de saint François, nous en avons fait la fête au 17 septembre. Nous y avons vu également comment il aimait Dieu dans toutes les créatures, et toutes les créatures en Dieu.

Il aimait particulièrement les alouettes. Il se plaisait à remarquer dans leur plumage la couleur grise et cendrée qu'il avait choisie pour son ordre, afin que l'on pensât souvent à la mort, à la cendre

du tombeau. Montrant à ses disciples l'alouette s'élevant dans les airs et chantant dès qu'elle a pris sur la terre quelques grains : Voyez, disait-il avec joie, elles nous apprennent à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation.

Prêchant dans le bourg d'Alviano, et ne pouvant être entendu à cause du bruit des hirondelles qui avaient là leurs nids, il leur adressa ces paroles : Mes sœurs les hirondelles, vous avez assez parlé, il est bien temps que je parle à mon tour. Écoutez donc la parole de Dieu, et gardez le silence pendant que je prêcherai. Elles ne dirent plus un seul petit mot, et ne bougèrent de l'endroit où elles étaient. Saint Bonaventure, qui raconte ce fait, ajoute qu'un bon étudiant de Paris se trouvant interrompu dans son étude par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : En voici une de celles qui troublaient le bienheureux François dans son sermon, et qu'il fit taire. Alors il dit à l'hirondelle : Au nom de François, serviteur de Dieu, je te commande de te taire et de venir à moi. Elle se tut dans le moment et vint à lui. Mais, dans la surprise qu'il en eut, il la lâcha, et n'en fut plus importuné [1]. C'est ainsi qu'il plaisait à Dieu d'honorer le nom de son serviteur.

Un jour, comme saint François allait prendre son repas avec le frère Léon, il se sentit intérieurement rempli de consolation au chant d'un rossignol. Il pria Léon de chanter alternativement les louanges de Dieu avec l'oiseau. Celui-ci s'en étant excusé sur sa mauvaise voix, le saint se mit à répondre au rossignol, et continua jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger, et ce ne fut que par son ordre, après avoir reçu sa bénédiction, que le rossignol s'envola [2].

Dans sa première visite au mont Alverne, il se vit environné d'une multitude d'oiseaux qui se mirent sur sa tête, sur ses épaules, sur sa poitrine et dans ses mains, battant des ailes et témoignant par le mouvement de leurs petites têtes tout le plaisir

[1] S. Bonavent., n. 12. — [2] *Fioretti di S. Francesco.*

que leur causait l'arrivée de leur ami. Je vois, dit-il à son compagnon, je vois qu'il faut rester ici, puisque mes petits frères les oiseaux se réjouissent. Pendant son séjour dans ces montagnes, un faucon dont l'aire était voisine, le prit en grande amitié ; par son cri, il annonçait au saint l'heure à laquelle il avait coutume de prier ; il chantait à une heure plus avancée pour le ménager lorsqu'il était malade, et si alors, vers le point du jour, sa voix, comme une cloche intelligente, sonnait au matin, il avait soin d'en modérer et d'en affaiblir le son. C'était, dit saint Bonaventure, un divin présage des grandes faveurs qu'il devait recevoir en ce lieu [1].

Tout cela nous étonne. C'est que nous n'avons peut-être jamais bien médité ce mystère dont parle saint Paul aux chrétiens de Rome : « Toute la nature, faite pour glorifier Dieu, est asservie malgré elle à la vanité de l'homme ; elle en gémit, et attend que les enfants de Dieu la délivrent. Car la création même sera délivrée de cette servitude de corruption par une certaine participation à la gloire des enfants de Dieu, à la gloire des saints [2]. » Voilà ce qu'enseigne l'Apôtre. Il n'est donc pas étonnant pour le chrétien que les créatures qui gémissent de l'asservissement où les tiennent les pécheurs, se réjouissent à la vue des saints qui commencent leur délivrance, qu'ils leur témoignent à leur manière un religieux respect, et obéissent à leur voix comme nous avons vu bien des fois les lions, les ours de l'amphithéâtre se coucher familièrement aux pieds des martyrs, et les animaux du désert obéir à la voix de saint Antoine.

Entre tous les animaux, saint François aimait singulièrement ceux qui lui représentaient la douceur de Jésus-Christ, ou qui étaient le symbole de quelque vertu. Les agneaux lui rappelaient ce très-doux Agneau de Dieu qui s'est laissé conduire à la mort pour la rédemption des péchés du monde. Lorsqu'il passait le long des pâturages, il saluait amicalement les troupeaux, qui venaient à lui et lui faisaient fête à leur manière. Plus d'une fois il racheta des agneaux qu'on menait à la boucherie.

En même temps, il domptait la férocité des loups et faisait des pactes avec eux. Voyageant un jour entre Grecio et Cotannelo

[1] S. Bonavent., c. VIII. — [2] Rom., VIII, 19-22.

avec un paysan, les loups vinrent le caresser comme font les chiens. A cette nouvelle, les habitants du voisinage supplient l'homme de Dieu de les délivrer de deux grands fléaux qui les tourmentaient, les loups et la grêle. Saint François leur dit : A l'honneur et à la gloire de Dieu tout-puissant, je vous engage ma parole que, si vous voulez me croire et avoir pitié de vos âmes en faisant une bonne confession et de dignes fruits de pénitence, le Seigneur vous regardera d'un œil favorable, vous délivrera de vos calamités et vous rendra votre pays abondant en toutes sortes de biens. Mais aussi je vous déclare que, si vous êtes ingrats, si vous faites comme le chien qui retourne à son vomissement, Dieu en sera plus irrité contre vous, et il doublera vos peines et vos tribulations. Tant que les habitants de la vallée de Grecio demeurèrent fidèles à Dieu, les loups ne mangèrent pas leurs troupeaux, et la nuée, grosse de grêle et d'orage, se détournait de leur terre et allait fondre ailleurs [1].

Dans le temps que saint François demeurait dans la ville d'Eugubio, un loup ravageait tout le territoire, et les citoyens armés marchaient contre lui comme contre un ennemi public. Saint François, malgré les prières de ses frères, voulut aller seul à la rencontre du loup. Dès qu'il l'aperçut, il lui commanda, au nom de Dieu, de ne plus faire aucun ravage, et cet animal féroce, devenu doux comme un agneau, vint se coucher aux pieds du saint, qui lui parla ainsi : Mon frère le loup, tu vas dévastant et tuant les créatures de Dieu ; tu es un homicide, et toute cette contrée t'a en horreur. Mais je veux, frère loup, que tu fasses la paix avec elle. Comme c'est la faim qui t'a porté au mal, je veux que tu me promettes de ne plus le faire, si on te nourrit. Le loup, en signe de consentement, inclina profondément la tête. — Donne-moi un gage de ta parole, reprit le saint homme en lui tendant la main. Le loup leva familièrement une patte de devant et la posa dans la main de son ami et de son maître, et il le suivit dans la ville. Saint François dit au peuple assemblé à cause d'une si grande merveille : Entre autres choses, Dieu a permis ce fléau à cause des pécheurs ; mais la flamme éternelle de l'enfer est plus redoutable aux damnés que la férocité d'un loup, qui ne

[1] S. Bonavent., c. VIII.

peut tuer que le corps. Mes petits frères, convertissez-vous à Dieu et faites pénitence, et Dieu vous délivrera, dans le temps, du loup, et dans l'éternité, de l'enfer. Mon frère le loup, qui est ici présent, m'a promis de faire un pacte avec vous, si de votre côté vous promettez de lui donner chaque jour la nourriture nécessaire. Le peuple s'engagea par acclamation. Le loup renouvela ses signes de consentement, et, pendant deux années consécutives, il vint dans la ville, de maison en maison, demander sa nourriture, à la manière des animaux domestiques; lorsqu'il mourut, les citoyens eurent une grande douleur, car il était pour eux un mémorial de la vertu et de la sainteté de François [1].

Par amitié pour les abeilles, François leur faisait porter, pendant l'hiver, du miel ou du bon vin pour les nourrir et les réchauffer. Il aimait l'eau, parce qu'elle est le symbole de la pénitence et qu'elle a lavé notre âme par le baptême. Il révérait aussi les pierres, se souvenant de la pierre angulaire de l'Evangile. Il recommandait aux frères qui allaient couper le bois dans la montagne de laisser de forts rejets en mémoire de Jésus-Christ, qui a voulu mourir pour notre salut sur le bois de la croix. Il voulait que toujours le jardinier réservât, au milieu du grand jardin, un petit jardinet tout composé de fleurs suaves, odoriférantes et belles à voir, afin qu'elles invitassent un chacun à louer Dieu par leur beauté. Les fleurs élevaient son âme à cette fleur sortie de la tige de Jessé, et dont le parfum réjouit le monde [2].

Cette fraternité de piété et d'affection, François l'étendait même aux éléments. Un jour que les médecins allaient lui appliquer un fer rouge aux tempes, il le bénit d'abord et lui dit : Mon frère le feu, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, et t'a fait beau, utile et puissant; sois-moi donc favorable aujourd'hui, et daigne Dieu t'adoucir de telle sorte que je puisse te supporter. Le fer fut appliqué, et le saint s'écria : Mes frères, louez avec moi le Très-Haut; le feu même ne brûle pas, et je ne sens aucune douleur [3].

Lorsque l'amour débordait du cœur de François, il parcourait la campagne; il appelait les moissons, les vignes, les arbres, les fleurs des champs, les étoiles du ciel, tous ses frères et sœurs de

[1] *Fioretti di san Francesco*, c. xx. — [2] Thomas de Celamo, l. I, c. x. — [3] *Chroniq. des frères Min.*, l. II, c. xi.

la nature, à se joindre à lui pour bénir le Créateur, et sa tendresse radieuse et naïve s'élevant de degré en degré jusqu'au soleil, l'hymne suivant s'élançait de son âme :

« Seigneur très-haut, très-puissant et très-bon, à vous appartiennent la louange, la gloire, l'honneur et toute bénédiction !

« A vous seul elles sont dues, et nul homme n'est digne de prononcer votre nom.

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, ainsi que toutes les créatures, spécialement notre frère le soleil, qui nous donne le jour et la lumière ; il est beau et rayonne avec une grande splendeur ; il est votre image, ô mon Dieu !

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la lune et pour les étoiles ; il les a formées dans le ciel, brillantes et belles.

« Loué soit mon Seigneur pour mon frère le vent, pour l'air, soit nuageux, soit serein, pour tous les temps par lesquels il donne leur subsistance à toutes les créatures.

« Loué soit notre Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est utile, humble, précieuse et chaste.

« Loué soit mon Seigneur pour notre frère le feu, par lequel il illumine les ténèbres, et qui est beau, agréable, fort et puissant.

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui nous nourrit et nous soutient, qui produit les fruits, les fleurs diaprées et les herbes. »

Saint François ayant appris que l'union était rompue entre l'évêque d'Assise et les magistrats de cette ville, ajouta ces paroles à son cantique :

« Loué soit mon Seigneur dans ceux qui pardonnent pour son amour et supportent les souffrances et les tribulations.

« Heureux ceux qui persévèrent dans la paix; car ils seront couronnés par le Très-Haut. »

Et il dit à ses compagnons : Allez avec confiance chez les magistrats, et dites-leur de ma part de se rendre chez l'évêque. Quant ils seront en sa présence, ne craignez pas, chantres de Dieu, chantez à deux chœurs le cantique de mon frère le soleil. — Et ces paroles si simples rétablirent la paix : les ennemis s'embrassèrent et se demandèrent mutuellement pardon.

Enfin le saint homme, ayant eu révélation que sa mort était prochaine, ajouta cette strophe à son cantique de l'amour de la nature :

« Loué soit notre Seigneur pour notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper. Malheur à qui meurt dans le péché mortel !

« Bienheureux ceux qui se reposent dans ses très-saintes volontés ; la seconde mort ne pourra les atteindre.

« Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et servez-le avec une grande humilité [1]. »

Depuis deux ans que saint François avait reçu les stigmates, sa santé s'affaiblissait de jour en jour ; et les clous de ses pieds croissant, il ne pouvait plus marcher. Il se faisait donc porter par les villes et les villages, pour animer les autres à porter la croix de Jésus-Christ. Dans une de ces courses, il guérit un petit enfant de Bagnara. Cet enfant fut saint Bonaventure. François avait un grand désir de revenir à ses premières pratiques d'humilité, servir les lépreux et réduire son corps en servitude, comme au commencement de sa conversion. La ferveur de l'esprit suppléait à la faiblesse du corps ; mais ses infirmités vinrent à tel point, qu'à peine y avait-il aucune partie où il ne sentît de très-grandes douleurs ; et, toute la chair étant consumée, il ne lui restait plus que la peau et les os. Ses frères croyaient voir un autre Job, tant pour la souffrance que pour la patience. Il se fit porter à Notre-Dame-des-Anges, pour rendre l'âme au même lieu où il avait reçu l'esprit de grâce.

Dans ces derniers moments, il dicta une lettre adressée à tous les supérieurs, les prêtres et les frères de l'ordre, principalement pour leur recommander le respect envers le très-saint sacrement de l'autel. Il dicta de même son testament, où il recommande particulièrement le respect envers les prêtres, l'observation de la règle et le travail des mains.

Sentant approcher sa dernière heure, il se fit coucher sur la terre nue, ôta même sa tunique, pour rendre plus sensible son parfait dépouillement ; puis, levant les yeux au ciel, il couvrit de la main gauche la plaie de son côté droit, et dit à ses frères : J'ai

[1] *S. Franc. Opuscula.* Chavin, *Vie de S. François.*

fait ce qui me regarde ; Notre-Seigneur vous apprendra ce que devez faire. Ils fondaient tous en larmes : l'un d'eux, qu'il nommait son gardien, devinant son intention, se leva promptement, prit une tunique avec une corde, les lui présenta et lui dit : Je vous prête cet habit comme à un pauvre, prenez-le par obéissance. Le saint homme leva les mains au ciel, et loua Dieu de ce qu'il allait à lui déchargé de tout. Ensuite il fit appeler tous les frères qui étaient en ce lieu-là, et les exhorta à conserver l'amour de Dieu, la patience, la pauvreté, avec la foi de l'Eglise romaine ; puis, étendant sur eux ses bras mis l'un sur l'autre en forme de croix, il donna sa bénédiction tant aux absents qu'aux présents. Frère Léon et frère Ange, suivant son désir, chantèrent en chœur le cantique de son frère le soleil et de sa sœur la mort. Ce cantique fini, il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Après cette lecture, il commença lui-même à réciter d'une voix mourante ce psaume de David :

« Ma voix a crié vers le Seigneur ; je lui ai adressé mes vœux ! Je répands mes prières en sa présence ; je lui dis mes douleurs, et mon esprit est près de défaillir. Seigneur, vous avez connu mes sentiers ! Je regardais à ma droite, et je ne voyais personne qui me connût ; la fuite m'était fermée, et nul ne défendait ma vie. C'est vous que j'implore, ô mon Dieu ; et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants. Ecoutez ma prière, car je suis profondément humilié ; délivrez-moi de ceux qui me poursuivent, car ils se sont fortifiés contre moi. Délivrez mon âme de sa prison, afin que je puisse vous glorifier ; voilà que les justes attendent votre jugement sur moi [1]. »

A ces derniers mots, sa bouche se ferma pour toujours : François n'était plus de ce monde. C'était la nuit du samedi au dimanche, quatrième jour d'octobre 1226, la quarante-cinquième année de son âge, la vingtième de sa conversion, la dix-huitième de l'institution de son ordre.

Après sa mort, on vit librement ses stigmates, qui étaient, dit saint Bonaventure, des clous formés miraculeusement de sa chair, et tellement adhérents, que, quand on les poussait d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs durs et tout d'une pièce.

[1] Psalm. CXLI.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Ces clous étaient noirs comme du fer; mais la plaie du côté était rouge et retirée en rond comme une espèce de rose. Ce spectacle si nouveau affermissait la foi de ses enfants, excitait leur amour et leur donnait une sainte joie qui tempérait leur affliction, quand ils baisaient ces merveilleuses plaies. Le peuple, ayant appris la mort du saint, accourut en foule pour les voir, chacun voulant s'en assurer par lui-même et prendre part à cette joie. On permit à plusieurs citoyens d'Assise d'approcher, de voir et de baiser ces stigmates; et un d'entre eux, nommé Jérôme, chevalier et lettré, homme de sens et de réputation, ayant peine à croire cette merveille, l'examina plus hardiment et plus curieusement en présence des frères et des autres citoyens. Il toucha de ses mains les pieds, les mains et le côté du corps saint, fit mouvoir les clous et s'assura si bien de la vérité, qu'il fut depuis un des témoins qui en déposa avec serment. En portant le corps à Assise, le convoi passa à l'église de Saint-Damien, où était sainte Claire avec ses compagnes, et on s'y arrêta quelque peu pour leur donner la consolation de voir et de baiser le corps saint avec ses stigmates. Enfin on l'enterra dans la ville, à l'église de Saint-Georges, où il avait commencé à étudier dans son enfance, et où il avait prêché la première fois. Dieu commença dès lors à faire éclater sa sainteté par un grand nombre de miracles. Il fut solennellement canonisé par son ami, le cardinal Hugolin, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX.

Le même jour, à Corinthe, la fête des saints Crispus et Caïus, dont parle saint Paul écrivant aux Corinthiens. — En Egypte, les saints martyrs Marc et Marcien, frères, avec une troupe presque innombrable de chrétiens de tout sexe et de tout âge, dont les uns, après avoir été fouettés, les autres, après avoir souffert d'autres peines horribles de divers genres, furent jetés dans le feu, d'autres précipités dans la mer; quelques-uns eurent la tête tranchée, plusieurs moururent de faim : d'autres encore, attachés à des gibets, y furent la plupart mis la tête en bas et les pieds en haut; tous méritèrent la précieuse couronne du martyre. — A Damas, saint Pierre, évêque et martyr, qui, étant accusé devant le roi des Agaréniens d'enseigner la foi de Jésus-Christ, eut la langue, les mains et les pieds coupés, puis fut attaché à une croix, où il consomma son martyre. — A Alexandrie, les saints prêtres et diacres Caïus, Fauste, Eusèbe, Chérémon, Lucius, et leurs compagnons, dont les uns furent martyrisés du-

rant la persécution de Valérien ; les autres, en servant les martyrs, reçurent la récompense des martyrs. — A Athènes, saint Hiérothée, disciple de l'apôtre saint Paul. — A Bologne, saint Pétrone, évêque et confesseur, qui se distingua par sa doctrine, ses miracles et sa sainteté. — A Paris, sainte Aure, vierge.

Vᵉ JOUR D'OCTOBRE.

SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE VALENCE EN DAUPHINÉ.

Saint Apollinaire, frère de saint Avit, originaire d'Auvergne, était de la première noblesse de Rome, petit-fils de l'empereur Avitus et fils du sénateur Hésychius, qui, ayant embrassé la continence avec sa femme la bienheureuse Audence, avait succédé à saint Mamert sur le siége de Vienne, où il est lui-même honoré comme saint. Il eut pour successeur son fils aîné, saint Avit, dont nous avons la vie au cinq février. La même famille comptait plusieurs évêques, et plusieurs vierges consacrées à Dieu : saint Avit en nomme quelques-unes dans son poëme sur la virginité, dédié à sa sœur Fuscine, qui avait suivi leur exemple.

Apollinaire, né à Vienne, avait été formé aux vertus cléricales par saint Mamert. Vers l'an 480, il fut fait évêque de Valence. Cette église était depuis longtemps dans un état déplorable. On le voit par une lettre du pape saint Boniface, en date du 13 juin 419, adressée aux évêques des Gaules. Elle a pour objet le jugement de Maxime, évêque de Valence. Il était accusé de plusieurs crimes, entre autres d'être manichéen, et on le prouvait par des actes synodaux. On montrait aussi, par des actes de juges séculiers, qu'il avait été mis à la question et condamné pour homicide. Il ne laissait pas de se dire toujours évêque dans les lieux où il se tenait caché, et ne voulait point subir le jugement de ses confrères, quoique les Papes l'y eussent renvoyé bien des fois. Le clergé de l'église de Valence adressa de nouvelles plaintes au pape Boniface, et les évêques des Gaules y joignirent des mémoires. Quoique les fuites de Maxime donnassent assez de droit

de le condamner, dès lors le Pape voulut bien encore lui donner un délai. Il ordonna qu'il serait jugé par les évêques des Gaules assemblés en concile avant le premier de novembre, et que, présent ou absent, il serait jugé sans autre remise, à la condition déclarée nécessaire dans la lettre que l'autorité du Pape confirmerait le jugement.

L'on ne sait au juste ni quand, ni comment se termina cette affaire. C'était l'époque de la plus grande révolution que l'on vit jamais dans le monde. L'empire romain, qui avait tant persécuté l'Église de Dieu et qui dégénérait de plus en plus, se voyait démembrer tout vivant par les Vandales, les Suèves, les Burgondes ou Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns. Les Vandales, conduits par Genséric, envahirent l'Afrique, ruinèrent Carthage, et pillèrent Rome. En Espagne, les Suèves s'emparaient des pays que les Vandales avaient abandonnés, et battaient les troupes romaines, en attendant que les Visigoths de la Gaule méridionale vinssent les battre eux-mêmes, et former avec eux la nation espagnole. Les Gaules étaient partagées entre les Romains, les Goths, les Bourguignons et les Alains. Les Goths occupaient l'Aquitaine; les Bourguignons, entrés par l'Helvétie, avaient fondé un royaume dans le pays nommé d'eux Bourgogne; les Alains n'ayant pu être chassés, on leur abandonna le pays de Valence sur le Rhône. Dans les contrées qui appartenaient aux Romains, l'avarice des magistrats était telle, que les habitants les plus distingués se réfugiaient chez les barbares, et que les paysans se soulevèrent plusieurs fois, sous le nom de Bagaudes. Les Francs s'avançaient des bords du Rhin, pour donner un jour leur nom à la Gaule tout entière. Mais les Vandales, les Suèves, les Goths, les Alains, les Francs étaient poussés en avant par un autre peuple, dont le nom et les guerres se sont retrouvés jusque dans les annales de la Chine et de l'Arménie : c'étaient les Huns. De tous ces peuples, plus ou moins barbares, les uns étaient encore idolâtres, les autres chrétiens, mais infectés d'arianisme : ce qui les rendait souvent pires que les premiers.

Ce fut au milieu de cette révolution terrible que saint Apollinaire fut fait évêque de Valence. On conçoit quels durent être ses travaux et ses peines, durant un épiscopat de trente-quatre ans, soit pour réparer le scandale de son prédécesseur, soit pour sou-

tenir son peuple parmi de si grandes calamités. A ces peines et à ces travaux se joignirent diverses maladies. Celle qu'il eut à Lyon vers l'an 510 fut longue et dangereuse.

Les Bourguignons, maîtres du pays, étaient presque tous Ariens, comme leur roi Gondebaud. Les évêques catholiques, notamment saint Avit de Vienne et saint Apollinaire de Valence, travaillèrent avec zèle à les amener à la foi de l'Eglise. Vers l'an 500, ils prièrent le roi d'ordonner une conférence entre eux et les évêques ariens, afin d'éclaircir les doutes, et faciliter la réunion. Saint Apollinaire fut de la conférence. Les Ariens ne surent que répondre. Gondebaud témoigna beaucoup d'amitié aux évêques catholiques, il demanda même d'être reconcilié en secret ; mais il n'eut pas le courage de se déclarer publiquement. Il voyait toutefois à sa cour une sainte princesse nommée Caréténé, vraisemblablement sa femme, qui faisait une profession publique de la vraie foi, et elle l'honorait encore plus par sa piété que par son rang. Elle vivait dans le palais comme dans un cloître, portant le cilice sous la pourpre, s'adonnait aux jeûnes, faisait de grandes aumônes, et exhortait ses enfants et ses petits-fils à embrasser la foi catholique. Elle mourut pleine de mérites, âgée de plus de cinquante ans, le 16 septembre 506, et fut enterrée à Lyon, dans l'église de Saint-Michel, qu'elle avait fait bâtir : c'est ce que nous apprend son épitaphe. Sigismond, fils de Gondebaud, non-seulement se fera catholique avec Sigeric, son fils, mais il méritera d'être honoré comme saint.

Une autre bonne œuvre à laquelle prit part saint Apollinaire avec son frère saint Avit, ce fut de défendre l'autorité du Saint-Siége et l'honneur du pape saint Symmaque, contre les attentats des Schismatiques ; comme on peut le voir plus en détail en la vie de saint Avit, 5 février, et en celle de saint Symmaque, 19 juillet.

Une autre gloire qu'eurent les évêques du royaume de Bourgogne, mais particulièrement saint Apollinaire de Valence, ce fut une fermeté inébranlable à établir les bonnes mœurs. En 517, ils tinrent un concile à Epaone où ils publièrent plusieurs règlements pour réformer les abus et réprimer les scandales. Onze évêques de ceux qui avaient assisté à ce concile, en tinrent un autre à Lyon, la même année ou l'année suivante, au sujet d'É-

tienne, préfet du fisc du roi Sigismond. Ce seigneur avait épousé Palladie, sa parente, ou, comme le marque la vie de saint Apollinaire, la sœur de sa première femme. C'est pourquoi les évêques, sans avoir égard à sa puissance, l'avaient excommunié selon les canons qu'ils venaient de renouveler à Épaone. Sigismond, qui se crut offensé dans la personne de son ministre, prit hautement la défense du coupable et menaça les prélats de sa colère. Mais ils firent bien voir qu'ils craignaient plus le Seigneur du ciel que les puissances de la terre. Ils s'assemblèrent donc à Lyon, et, après avoir confirmé la sentence qu'ils avaient portée contre le mariage incestueux d'Étienne et de Palladie, ils se promirent réciproquement que, si quelqu'un d'entre eux souffrait à ce sujet quelque violence, tous les autres y prendraient part et le dédommageraient de toutes les pertes qu'il pourrait faire ; que si le roi continuait à s'abstenir de la communion des évêques et à ne plus se trouver avec eux à l'église, ils se retireraient dans les monastères, d'où aucun ne sortirait que la paix ne fût rendue à tous les autres ; que cependant personne n'aurait la témérité d'usurper l'église d'un autre ou d'y faire l'office en son absence, ou quelque autre acte de juridiction que ce fût, sous peine, non-seulement d'en être repris dans le prochain concile, mais encore d'être privé de la communion de ses frères. De plus, ils renouvelèrent la défense d'aspirer à l'évêché d'un évêque vivant, et déclarèrent excommuniés pour toujours ceux qui se seraient fait ordonner à leur place, de même que ceux qui auraient pris part à ces ordinations. Il semble, par le dernier canon de ce concile, que le roi avait enfin reconnu l'équité du jugement rendu contre les deux coupables, puisque les évêques y disent que, suivant l'avis de ce prince, ils avaient accordé à Étienne et à Palladie d'assister aux prières de l'Eglise jusqu'à l'oraison qui se dit après l'évangile [1].

Saint Apollinaire de Valence fut un des évêques qui firent paraître le plus de fermeté dans cette affaire. Aussi l'orage tomba-t-il sur lui, et Sigismond l'exila, à l'instigation d'Étienne. Mais dans peu le roi tomba lui-même si dangereusement malade de la fièvre, qu'il paraissait plus près de la mort que de la vie. La reine, animée d'une foi vive, courut tout de suite au lieu où le saint

[1] Labbe, t. IV, 1584.

Pontife était exilé, et le supplia avec larmes de venir rendre la santé à son mari. Il refusa d'y aller de sa personne ; seulement, sur les vives instances de la reine, il lui donna sa cuculle, qui était une espèce de camail. Ce vêtement ayant été étendu sur le malade, il se trouva subitement guéri. Profondément touché de ce miracle, Sigismond, qui lui-même mérita dans la suite d'être compté parmi les saints, se rappela sa faute, se rendit auprès du saint évêque, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon en disant : J'ai péché, j'ai mal fait de causer si souvent à des justes des tribulations qu'ils ne méritent pas [1].

Saint Apollinaire était lié d'amitié avec plusieurs illustres évêques des Gaules, et notamment avec saint Césaire d'Arles, où il fit un voyage en allant à Marseille. On pense communément qu'il mourut vers l'an 525. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, située dans les faubourgs de Valence.

Le même jour, à Messine en Sicile, la fête des saints martyrs Placide, moine, disciple de saint Benoît, abbé ; Eutyche et Victorin, ses frères ; Flavie, vierge, leur sœur ; Donat, Firmat, diacre ; Fauste et trente autres moines, massacrés pour la défense de la foi de Jésus-Christ, par le pirate Manuca. — La fête de saint Thraséas, évêque d'Euménie, qui fut martyrisé à Smyrne. — A Trèves, saint Palmace et ses compagnons, qui, durant la persécution de Dioclétien, souffrirent le martyre sous le président Rictiovare. — Le même jour, sainte Charitine, vierge, qui, sous l'empereur Dioclétien et le consulaire Domitius, souffrit le tourment du feu, et fut jetée dans la mer. En étant sortie saine et sauve, elle eut les mains et les pieds coupés, les dents arrachées ; puis s'étant mise en prière, elle rendit l'esprit. — A Auxerre, le décès de saint Firmat, diacre, et de sa sœur sainte Flavienne, vierge. — A Ravenne, saint Marcellin, évêque et confesseur. — Saint Attilan, évêque de Zamora, canonisé par le pape Urbain II. — A Léon en Espagne, saint Froilan, évêque de cette ville, illustre par son zèle pour la propagation de l'état monastique, sa générosité envers les pauvres, ses autres vertus et ses miracles. — A Rome, sainte Galle, veuve, fille du consul Symmaque, laquelle, après la mort de son mari, s'étant retirée auprès de l'église de Saint-Pierre, passa plusieurs années dans l'exercice continuel de la prière, de l'aumône, du jeûne et de toutes sortes de saintes œuvres. Sa très-heureuse mort a été décrite par le pape saint Grégoire.

[1] *Acta SS.*, 5 octob.

VI^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINT BRUNO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

Vers la fin du onzième siècle, pendant que le pape saint Grégoire XII, à l'exemple et à la suite de saint Léon IX, travaillait, avec une foi et un courage invincibles, à la réformation du clergé, Dieu suscita un nouveau patriarche de la vie solitaire, un homme pareil aux Antoine de la Thébaïde, aux Hilarion de la Palestine; un homme et un ordre qui, par la vie pénitente, devaient servir de leçon et de modèle au clergé et au peuple chrétien, et attirer à jamais les bénédictions du ciel sur toute l'Église; un ordre qui, après huit siècles, est encore le même, sans jamais avoir eu besoin de réforme, ni pour la pureté de la foi, ni pour l'austérité de la discipline. Cet homme est saint Bruno; cet ordre ce sont les chartreux.

Bruno était né à Cologne, où il fut élevé. Il fit ses études en France, où la capacité qu'il acquit lui fit donner la chaire de l'école de Reims. Manassès, archevêque de Reims, le fit son chancelier, comme il paraît par quelques actes que Bruno a signés en cette qualité. Mais les bienfaits dont Manassès le combla ne lui fermèrent pas les yeux sur les excès où ce prélat se portait, et n'affaiblirent pas son zèle. Bruno fut un des principaux accusateurs de ce prélat, qui, pour l'en punir, le priva de ses bénéfices. Bruno eut moins de chagrin de ces mauvais traitements que des scandales que donnait l'archevêque. Il se retira d'abord à Cologne, où il fut quelque temps chanoine de Saint-Cunibert; mais Dieu l'appelait à un état plus parfait. Dès le temps que Bruno était à Reims, sous l'archevêque Manassès, il forma, avec quelques-uns de ses amis, le dessein d'embrasser ensemble la vie monastique. C'est ce qu'il raconte lui-même dans une lettre à Radulfe le Verd, alors prévôt de l'église de Reims.

Vous vous souvenez, dit-il, que vous et moi, et Fulcius le Borgne, nous promenant un jour dans un jardin, proche la maison d'Adam, où je logeais, après avoir discouru ensemble de la cadu-

cité des biens et des plaisirs de la terre, comparés à la durée des joies célestes, nous fûmes si embrasés de ferveur, que nous promîmes et vouâmes au Saint-Esprit de quitter au plus tôt les choses périssables et de prendre l'habit monastique, pour tâcher de mériter les biens éternels ; ce que nous n'aurions pas différé d'exécuter, sans un voyage que Fulcius fit alors à Rome. Cette lettre de saint Bruno fait assez voir que la conférence qu'il eut avec ses amis sur la vanité des biens de la terre, fut la première cause de sa retraite, après le dégoût et les chagrins qu'il avait de vivre sous un archevêque aussi scandaleux que Manassès. Ce prélat, quoique déposé, se maintint quelque temps dans son siége ; mais il en fut chassé par son peuple, et il se retira à la cour de Henri, roi de Germanie, où il mourut misérablement hors de la communion de l'Église. Rainald, trésorier de Saint-Martin de Tours, qui avait été élu en sa place, devint tranquille possesseur de ce grand siége.

Ce changement ne fit pas perdre à Bruno le pieux dessein qu'il avait conçu. Pour l'exécuter, il s'associa six compagnons d'une grande ferveur. Ils délibéraient encore quel genre de vie ils embrasseraient pour mieux servir le Seigneur. Mais après avoir consulté plusieurs saints personnages, et entre autres un saint ermite d'une grande réputation, qui pouvait être saint Étienne de Muret, ou saint Robert de Molesme, ils se rendirent à Grenoble, auprès de saint Hugues, évêque de cette ville. Ce saint évêque, qui, la nuit précédente, avait vu en songe sept étoiles, jugea que Dieu avait voulu par là faire connaître le mérite de ces sept pèlerins, et que c'était comme autant d'astres qui venaient éclairer son diocèse. Il les reçut avec joie, et leur donna, pour leur demeure, des montagnes affreuses, proche de Grenoble, nommées *la Chartreuse*. Ils y bâtirent un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et, s'étant fait des cellules autour de cette chapelle, ils en prirent possession vers la Saint-Jean de l'an 1084. Tels furent les commencements du nouvel ordre qui a donné et ne cesse de donner tant d'édification à l'Église, et en particulier à la France, où il a pris naissance. La Chartreuse, cette première demeure des disciples de saint Bruno, a donné son nom à toutes les maisons de cet institut et aux solitaires qui l'ont embrassé.

Nous n'avons point rapporté, parmi les causes de la conversion de saint Bruno, le miracle du chanoine qui, ressuscitant, dit-on,

pour un moment, pendant ses obsèques, s'écria qu'il était damné. Aucun des auteurs contemporains qui ont parlé de la retraite de saint Bruno n'a fait mention de cet événement, lequel cependant n'était pas de nature à être omis, s'il eût été véritable. On convient assez aujourd'hui que cette histoire est supposée, et on l'a en effet retranchée du bréviaire romain. Cependant la question ne paraît pas décidée sans appel. Car, dans le moment même qu'on imprime ces lignes, nous prenons connaissance de l'*Histoire de saint Bruno*, par Tromby [1], qui s'occupe dans un grand détail à réfuter toutes les raisons contre, et à faire valoir des raisons pour la réalité du miracle. Un nouveau biographe de saint Bruno fera bien de revenir là-dessus.

Bruno mena avec ses compagnons une vie angélique dans les montagnes affreuses de la Chartreuse. Voici ce que Guibert, abbé de Nogent, célèbre auteur de ce temps-là, dit de la manière de vivre des premiers chartreux. Leur église, dit-il, est bâtie proche le sommet de la montagne. Ils ont un cloître assez commode; mais ils ne demeurent pas ensemble comme les autres moines. Chacun a sa cellule autour du cloître, où ils travaillent, dorment et prennent leur réfection. Le dimanche, ils reçoivent de l'économe du pain et des légumes pour la semaine. Les légumes sont les seuls mets qu'ils fassent cuire chez eux; une fontaine leur fournit de l'eau pour boire et les autres usages, par des canaux qui vont aboutir à toutes les cellules. Les dimanches et les jours solennels ils mangent du fromage et quelques poissons, quand des personnes de piété leur en ont donné; car ils n'en achètent point. Pour de l'or, de l'argent et des ornements de l'église, ils n'en reçoivent pas quand on leur en offre. Ils n'ont pour toute argenterie qu'un calice. Ils ne s'assemblent pas dans l'église aux heures ordinaires; si je ne me trompe, ils entendent la messe les dimanches et les jours de fête. Ils ne parlent presque jamais, et, s'il est besoin de faire entendre quelque chose, ils le font par signe. Quand ils boivent du vin, il est si trempé qu'il n'a aucun goût et ne vaut guère mieux que de l'eau. Ils portent le cilice sur la chair; leurs autres habits sont assez minces. Ils sont gouvernés par un

[1] Tromby, *Storia del patriarcha S. Brunone*, Napoli, 1775, 3 volumes in-fol.

prieur : l'évêque de Grenoble leur tient lieu d'abbé. Mais quoiqu'ils soient pauvres, ils ont cependant une riche bibliothèque.

Le comte de Nevers, continue Guibert, étant allé les visiter cette année par dévotion, eut pitié de leur pauvreté, et leur envoya, à son retour, de l'argenterie d'un grand prix. Ils la lui renvoyèrent, et le comte, édifié de ce refus, leur envoya des cuirs et des parchemins, qu'il savait leur être nécessaires pour transcrire des livres. Comme la Chartreuse est une terre stérile, ils sèment peu de blé ; mais ils en achètent avec les toisons de leurs brebis, dont ils nourrissent de grands troupeaux. Au bas de la montagne demeurent plus de vingt laïques qui les servent avec une grande affection et qui ont soin de leurs affaires temporelles, tandis qu'eux ne s'appliquent qu'à la contemplation. Guibert parle ensuite du grand nombre de conversions que l'exemple de ces solitaires de la Chartreuse opéra dans la France, et de l'empressement qu'on témoigna dans toutes les provinces pour bâtir des monastères de cet institut [1].

Au portrait que l'abbé de Nogent nous fait de la vie des premiers chartreux, Pierre le Vénérable ajoute plusieurs traits édifiants. Il dit que leurs habits étaient vils, courts et étroits ; qu'autour de leurs cellules ils avaient marqué une certaine enceinte, hors de laquelle, quelque chose qu'on pût leur offrir, ils n'auraient pas accepté un pied de terre ; qu'ils avaient un nombre fixe de bœufs, de brebis, d'ânesses et de chèvres ; que, pour n'être pas obligés de l'augmenter, ils ne recevaient que douze moines dans une maison, sans compter le prieur avec dix-huit convers et quelques valets ; qu'ils ne mangeaient jamais de chair, même étant malades ; que le mardi et le samedi ils ne mangeaient que des légumes, et que le lundi, le mercredi et le vendredi ils ne mangeaient que du pain bis et ne buvaient que de l'eau ; qu'ils ne faisaient qu'un repas par jour, excepté les dimanches, les fêtes solennelles et les octaves de Pâques, de Noël et de la Pentecôte, et qu'on ne leur disait la messe que les dimanches et les fêtes. Les six premiers compagnons de saint Bruno furent Landuin, qui lui succéda dans le gouvernement de la grande Chartreuse, deux Étienne, chanoines de Saint-Rufe, Hugues, qui était seul prêtre de la communauté, André et Garin, laïques.

[1] Guib. *De vitâ suâ*, l. I, c. x.

Saint Hugues, évêque de Grenoble, n'avait pas de plus sensible consolation que d'aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie sainte que menaient ces pieux solitaires. Mais ils étaient encore plus édifiés de son humilité qu'il ne pouvait l'être de leurs austérités. Ce saint évêque vivait avec eux comme le dernier d'entre eux. Sa ferveur lui faisait oublier sa dignité, et il rendait les derniers services à celui avec lequel il logeait ; car dans ces commencements les chartreux logeaient souvent deux dans une même cellule. Son compagnon se plaignit à saint Bruno de ce que Hugues voulait faire auprès de lui la fonction d'un valet ; mais le saint évêque n'écoutait que son humilité, et il tenait à honneur de servir les serviteurs de Dieu.

Saint Bruno prenait souvent la liberté de le renvoyer à son église. Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous ; rendez-leur ce que vous leur devez. Le saint évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur, et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il retournait dans la solitude. Il voulait vendre tous ses chevaux et faire dans la suite la visite de son diocèse à pied. Mais saint Bruno ne le lui conseilla point, de crainte que, par cette singularité, il ne parût condamner les autres évêques, et que lui-même n'en tirât quelque vaine gloire. Hugues suivit ce conseil ; mais son humilité lui fit retrancher tout ce qu'il crut ne pas devoir à sa dignité. Après saint Bruno, le saint évêque de Grenoble fut comme le père des chartreux. Il fit une ordonnance par laquelle il défendit aux femmes de passer par la terre de ces religieux, de peur qu'elles ne troublassent leur solitude. Elle est datée du mois de juillet 1084. C'est l'année à laquelle on rapporte plus vraisemblablement les commencements de l'institut des chartreux.

Le pape Urbain II, qui avait été disciple de saint Bruno à Reims, ayant appris la sainte vie qu'il menait depuis six ans dans les montagnes de la Chartreuse, et, connaissant d'ailleurs son érudition et sa sagesse, l'appela auprès de lui pour profiter de ses conseils dans le gouvernement de l'Église. L'humble solitaire ne pouvait recevoir un ordre auquel il lui coûtât plus d'obéir. Il fallait s'arracher à sa chère solitude, quitter ses frères qu'il aimait tendrement et s'exposer au danger de voir dissiper le petit troupeau qu'il avait rassemblé avec tant de peine ; mais son respect pour

le Saint-Siége ne lui permit pas de délibérer. Le Pape recommanda la Chartreuse à Séguin, abbé de la Chaise-Dieu, personnage distingué par sa piété et son autorité ; et Bruno nomma Landuin prieur de la Chartreuse pendant son séjour d'Italie.

Mais ces solitaires, accoutumés à souffrir avec joie les plus grandes austérités, ne purent supporter l'absence de leur père. La Chartreuse, qui, avec lui, leur paraissait un paradis terrestre, redevint à leurs yeux ce qu'elle était en effet, c'est-à-dire un désert affreux et inhabitable. Ils ne purent en supporter les ennuis et les incommodités, et ils en sortirent, sans cependant se séparer. Leur désertion engagea saint Bruno à donner ce lieu à Séguin, abbé de la Chaise-Dieu. Cependant Landuin, qui avait été nommé prieur, exhorta si pathétiquement ses frères à la persévérance, qu'après une absence de peu de temps, ils retournèrent à la Chartreuse que l'abbé de la Chaise-Dieu leur rendit par un acte daté du 17 de septembre de l'an 1090.

Bruno fut reçu du Pape avec la distinction due à sa piété et à son mérite ; et le Pape, qui connaissait sa prudence, le consultait souvent sur les affaires les plus importantes de l'Église ; mais l'embarras et le tumulte inséparables de la cour romaine, où toutes les causes du monde chrétien étaient portées, n'étaient pas du goût d'un religieux qui avait éprouvé les douceurs de la solitude et de la contemplation. Bruno demanda donc instamment la permission de retourner s'ensevelir dans sa chère Chartreuse. Le Pape l'estimait trop pour la lui accorder ; il le pressa même d'accepter l'archevêché de Reggio ; mais le pieux solitaire s'en excusa avec une humilité qui parut si sincère, que le Pape ne crut pas devoir faire violence à sa modestie ; il consentit même enfin qu'il se retirât dans une solitude de la Calabre, où il mena, avec quelques compagnons qu'il avait gagnés à Dieu en Italie, une vie semblable à celle qu'il avait pratiquée dans les montagnes de la Chartreuse. Roger, comte de Calabre et de Sicile, se félicita d'avoir dans ses États une si sainte colonie, et il leur assigna des terres où ils bâtirent, au diocèse de Squillace, un monastère nommé la Tour, dont l'église fut dédiée l'an 1094.

Ce fut de cette solitude que Bruno écrivit à Radulfe le Verd, alors prévôt de l'église de Reims, et son ancien ami, pour l'engager à renoncer au monde. Après l'avoir remercié des marques

qu'il lui avait données de son souvenir et de son amitié, il lui fait la peinture suivante des agréments qu'il trouve dans sa nouvelle retraite. J'habite, dit-il, un désert sur les confins de la Calabre, assez éloigné du commerce des hommes. Que dirai-je pour vous décrire la beauté de ce lieu et la bonté de l'air qu'on y respire? C'est une plaine spacieuse et agréable, qui s'étend au loin entre des montagnes, et où l'on trouve des prairies toujours vertes et des pâturages toujours fleuris. Il ne m'est pas possible de vous peindre l'agréable perspective que forment les collines qui s'élèvent insensiblement, et l'enfoncement obscur des vallées, où les fontaines, les ruisseaux et les rivières qui les arrosent, présentent aux yeux le plus charmant spectacle. La vue peut aussi se promener dans des jardins délicieux, et y admirer des arbres de toute espèce, chargés des plus beaux fruits. Mais pourquoi m'arrêter à faire ce détail des agréments de notre solitude? L'homme sage y trouve d'autres plaisirs plus agréables et plus divins, parce qu'ils sont divins. Cependant l'esprit, fatigué par la méditation et par les exercices de la discipline régulière, a besoin de trouver dans ces plaisirs une belle campagne, un délassement innocent; car un arc toujours tendu perd sa force.

Après l'éloge de la solitude, saint Bruno fait l'éloge de la vie solitaire, et presse son ami de l'embrasser, selon la promesse qu'il en avait faite. Vous savez, lui dit-il, à quoi vous vous êtes obligé, et combien le Dieu à qui vous vous êtes dévoué est terrible. Il n'est pas permis de lui mentir; car on ne se moque pas impunément de lui. Bruno rappelle à son ami les pieux entretiens qu'ils eurent ensemble à Reims, par suite desquels ils s'étaient engagés l'un et l'autre à embrasser la vie monastique. Il somme enfin Radulfe d'exécuter son vœu, et l'exhorte à venir en pèlerinage à Saint-Nicolas de Bari, afin qu'il ait la consolation de le voir. Radulfe le Verd demeura néanmoins dans l'état ecclésiastique, et il fut, dans la suite, élevé sur le siége de Reims.

Saint Bruno écrivit, de la même solitude, une lettre à ses frères de la Chartreuse de Grenoble, pour les féliciter du bien que Landuin, leur prieur, qui était venu le voir, lui avait appris d'eux, et pour les exhorter à la persévérance. Il les félicite en particulier de la piété et de l'obéissance des frères convers. En finissant, il assure les solitaires de la Chartreuse qu'il a un désir ardent de les aller

voir; mais il ne put le satisfaire. Il mourut saintement dans son monastère de la Tour en Calabre, l'an 1101, un dimanche 6me d'octobre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire, depuis que Léon X l'a mis solennellement au nombre des saints.

Dès que saint Bruno connut que son heure était venue, il fit assembler ses frères, et leur exposa tout le cours de sa vie, comme pour leur faire une espèce de confession publique. Ensuite il fit sa profession de foi, insistant particulièrement sur l'Eucharistie, pour faire connaître qu'il détestait l'hérésie de Bérenger, son ancien maître. Je crois, dit-il, que le pain et le vin qui sont consacrés sur l'autel, sont, après la consécration, le vrai corps de Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés et dans l'espérance du salut éternel.

C'est ce que nous apprend une lettre circulaire que ses disciples d'Italie envoyèrent à toutes les églises, selon la coutume, pour le recommander aux prières des fidèles. Quand il s'agissait de quelque personnage célèbre, on répondait à ces lettres par un court éloge du mort, en prose ou en vers, et c'est ce qu'on nommait un titre. On nous a conservé plusieurs de ces titres, de diverses églises d'Italie et de France, au sujet de saint Bruno ; ce sont des monuments bien certains de la haute idée qu'on avait de son érudition et de sa piété. Meynard, abbé de Corméri, répondit par la lettre suivante :

« Aux frères qui servent le Seigneur dans le monastère de la Tour. J'ai reçu votre billet le 31 d'octobre de cette année 1102, et appris que la bienheureuse âme de mon très-cher maître Bruno est sortie de ce monde périssable, et a été portée aux cieux sur les ailes des vertus. La fin si glorieuse de ce grand homme m'a rempli de consolation. Cependant, comme je désirais depuis longtemps de l'aller voir pour lui découvrir ma conscience et vivre avec vous sous sa conduite, je n'ai pu retenir mes larmes en apprenant sa mort. Je suis originaire de Reims, j'ai étudié sous le seigneur Bruno, et, grâce à Dieu, j'ai fait quelques progrès dans les lettres, que je reconnais lui devoir. Mais, comme je n'ai pu de son vivant lui en marquer ma reconnaissance, je tâcherai de lui en donner des preuves après sa mort, en priant pour lui comme pour moi-même. » Les réponses que firent plusieurs églises à la lettre circulaire sur la mort de saint Bruno ne lui sont pas moins glo-

rieuses. On l'y nomme un docteur et un philosophe incomparable, et on le met au-dessus de Virgile et de Platon. On a donné au public deux volumes in-folio des ouvrages de saint Bruno. Mais, à la réserve de son commentaire sur les psaumes et sur les épîtres de saint Paul, et des deux lettres dont nous avons parlé, tous les autres écrits qui portent son nom appartiennent à saint Bruno d'Asti, évêque de Ségni [1].

Le même jour, à Laodicée, saint Sagar, évêque et martyr, un des anciens disciples de saint Paul, apôtre. — A Capoue, les saints martyrs Marcel, Caste, Emile et Saturnin. — A Agen, sainte Foi, vierge et martyre, dont l'exemple anima si fortement saint Caprais au martyre, qu'il acheva heureusement son glorieux combat. — Le même jour, sainte Erotide, martyre, qui, étant embrasée de l'amour de Jésus-Christ, supporta patiemment le supplice du feu. — A Trèves, la mémoire d'un nombre presque infini de saints martyrs, qui, durant la persécution de Dioclétien, souffrirent divers genres de mort pour la foi de Jésus-Christ, sous le président Rictiovare. — A Auxerre, saint Romain, évêque et confesseur. — A Oderzo, dans la Marche Trévisane, saint Magne, évêque, dont le corps repose à Venise.

VII[e] JOUR D'OCTOBRE.

LE BIENHEUREUX MATHIEU CARRIERI,

DOMINICAIN.

Le bienheureux Mathieu Carrieri naquit à Mantoue vers la fin du quatorzième siècle. Élevé avec soin par des parents pieux, il passa sa première jeunesse dans l'innocence, et, lorsqu'il fut en âge de choisir un état, il entra dans l'ordre des frères Prêcheurs. L'ardeur avec laquelle il s'appliqua d'abord à acquérir la perfection religieuse le rendit bientôt le modèle de ses frères, et lui mérita leur estime. Après un fervent noviciat et de grands succès

[1] *Hist. univ. de l'Eglise cath.*, t. XIV.

obtenus dans l'étude, on le jugea propre à la prédication, et on lui confia la charge d'annoncer la parole de Dieu. Il s'en acquitta avec un zèle infatigable, et le Seigneur bénissant ses efforts, il eut la consolation de ramener dans le sentier de la vertu un grand nombre d'âmes qui s'en étaient écartées. Il est vrai que tout prêchait en Mathieu : c'était non-seulement un éloquent orateur, mais aussi un homme de prière, et, depuis son entrée en religion, il menait une vie pénitente et mortifiée. Sa réputation s'étendit bientôt de tous côtés ; aussi ne se borna-t-il pas à prêcher dans le duché de Mantoue, mais il fut obligé de parcourir successivement toute l'Italie, pour obéir aux ordres du Saint-Siége, répondre aux invitations des évêques, et satisfaire à l'empressement que les peuples avaient de l'entendre.

Un objet qui mérita particulièrement la sollicitude du saint religieux, fut la réforme de plusieurs couvents de son ordre. Chargé par ses premiers supérieurs de travailler à cette grande œuvre, il s'y livra avec un zèle et une prudence qui eurent pour résultat le rétablissement de la discipline régulière dans ces maisons. Il s'appliqua particulièrement, dans chaque couvent qu'il réformait, à préparer des sujets qui devinssent des hommes apostoliques, et qui pussent répondre à leur vocation de frères Prêcheurs, en travaillant à se rendre capables d'annoncer avec fruit aux peuples les vérités du salut. Mathieu lui-même ne laissait échapper aucune des occasions qui se présentaient de remplir cette fonction du saint ministère. Aussi Dieu bénissait ses paroles, et des conversions éclatantes en étaient le fruit. Une des plus célèbres fut celle d'une jeune dame, Lucine, qui, après avoir reçu une éducation chrétienne, se laissa tellement aller à la vanité que lui donnait la beauté de sa figure, qu'elle devint le scandale de toute la ville. Quoique mariée, elle était toujours entourée d'une foule de jeunes gens ; ses richesses lui permettaient d'étaler un grand luxe : aussi ne se montrait-elle partout qu'avec faste, et, si elle entrait dans les églises, c'était moins pour y adorer Dieu que pour y recevoir elle-même de sacriléges hommages. Les efforts qu'avaient faits des gens de bien pour la ramener à une vie plus régulière, avaient été jusqu'alors inutiles, et l'on ne pouvait que gémir sur la conduite de cette misérable pécheresse. Le Seigneur la regarda enfin d'un œil de compassion, et ce fut le père Mathieu qui devint l'instru-

ment de la miséricorde divine en faveur de cette brebis égarée ; mais, bien persuadé que les paroles de l'homme ont peu d'efficacité si elles ne sont accompagnées de l'onction de la grâce, il se prépara de longue main à cette importante conquête, par la prière, les larmes et un redoublement de pénitences. Enfin le moment du repentir arriva. Un jour que le saint religieux prêchait dans une église, Lucine s'y trouva, mais avec tout l'étalage du luxe le plus recherché. Bientôt le discours du prédicateur la touche; on la voit verser des pleurs et se frapper la poitrine; à la fin du sermon, ce n'était plus cette insolente mondaine qui venait braver Dieu dans son temple, c'était une humble pénitente qui, par sa ferveur et par sa constance dans le bien, répara autant qu'il était en son pouvoir les nombreux scandales qu'elle avait donnés à ses compatriotes.

Le serviteur de Dieu, qui montrait tant de zèle pour la conversion des pécheurs, n'en avait pas moins pour conduire dans les voies de la perfection les âmes d'élite que le Seigneur lui adressait. Ce fut lui qui jeta dans le cœur de la bienheureuse Stéphanie Quinzani, alors jeune enfant, ces semences de vertu qui, plus tard, se développèrent et produisirent des fruits si abondants de sainteté. Des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, touchés de ses exhortations, quittèrent généreusement le monde et embrassèrent l'état religieux. Il y en avait d'autres qui, en restant au milieu de la société, s'efforçaient d'imiter la vie austère des cloîtres. On peut dire que le saint prédicateur avait donné à tout ce peuple qu'il évangélisait un mouvement général vers le bien. Cependant des méchants s'en alarmèrent et représentèrent au duc de Milan le père Mathieu comme un homme qu'un zèle outré emportait hors des bornes de la modération. Le prince voulut juger lui-même du poids de l'accusation, et fit venir devant lui le serviteur de Dieu, afin de l'engager à être plus circonspect dans ses prédications ; mais celui-ci lui parla avec tant de force, et défendit si bien la morale qu'il prêchait, que le duc finit par l'engager à continuer d'exercer son ministère avec la même liberté, et se recommanda à ses prières.

Il n'en fallait pas davantage pour augmenter la réputation du saint religieux, et lui donner un nouveau crédit sur l'esprit des peuples. Alarmé des marques de respect qu'il recevait, il sortit

du Milanais et se rendit dans les États de Venise, où Dieu répandit encore les bénédictions les plus abondantes sur les travaux de son ministère. Appelé ensuite par les habitants de Gênes, qui étaient jaloux de posséder un tel prédicateur, Mathieu s'embarque sur une galère qui devait le conduire à Savone; mais ce bâtiment est bientôt attaqué par un pirate qui s'en empare, et qui manifeste promptement le dessein de réduire tous les passagers en esclavage. Le saint religieux, conduit devant le chef, lui parle avec tant de grâce et de dignité, qu'il en obtient sa liberté sans qu'il la demandât. Parmi ses compagnons d'infortune se trouvaient une dame et sa fille, qui fondaient en larmes à la vue des périls dont elles étaient menacées. Le serviteur de Dieu sollicite en vain leur délivrance par les plus instantes prières. Ne pouvant y réussir, il porte la charité jusqu'à s'offrir de servir comme esclave à la place de ces infortunées. Quelque dur et barbare que fût le pirate, il ne peut tenir à tant de générosité, et rend la liberté non-seulement à ces deux femmes, mais à tous les prisonniers qu'il venait de faire sur la galère.

Le père Mathieu continua d'annoncer la parole de Dieu avec le même zèle, jusqu'à ce qu'enfin, ses forces l'abandonnant, il comprit que sa mort approchait. Retiré dans le couvent de Vigevano, qu'il avait autrefois réformé, sa seule occupation était de se préparer à la mort et de méditer la passion de Jésus-Christ. Un jour qu'il priait Notre-Seigneur de lui faire partager ses douleurs, il se sentit le cœur comme percé d'une flèche, et éprouva un mal si violent, qu'il en fut réduit à l'extrémité. On s'empressa de lui administrer les sacrements de l'Église, et il expira tranquillement le 5 octobre 1470. Plusieurs miracles, opérés à son tombeau, déterminèrent le pape Sixte IV à permettre qu'on rendît à ce bienheureux un culte qui fut depuis approuvé par Benoît XIV, le 25 septembre 1742 [1].

Le même jour, sur la voie d'Ardée, le décès de saint Marc, pape et confesseur. — Dans la province de l'Euphrate en Syrie, les saints Serge et Bacque, nobles Romains, martyrisés sous l'empereur Maximien. Bacque fut battu à coups de nerfs de bœuf avec tant de rigueur, qu'ayant le

[1] *Acta SS.*, Godescard, 7 octob.

corps tout brisé, il rendit l'esprit en confessant le nom de Jésus-Christ. Serge, étant contraint de mettre des souliers garnis de clous au dedans, et demeurant inébranlable dans la foi, eut la tête tranchée. Le lieu où repose son corps s'appelle de son nom *Sergiopolis*, et il est honoré par un grand concours de chrétiens, à cause des miracles qui s'y opèrent. — A Rome, les saints martyrs Marcel et Apulée, qui s'attachèrent d'abord à Simon le magicien ; mais voyant les merveilles que Dieu opérait par saint Pierre, ils quittèrent Simon, et embrassèrent la doctrine du saint apôtre. Après la mort des disciples du Sauveur, ils obtinrent la palme du martyre sous le consulaire Aurélien, et furent enterrés près de la ville. — Dans la même province de Syrie, dite de l'Euphrate, sainte Julie, vierge, qui, sous le président Marcien, souffrit la mort pour la foi. — A Padoue, sainte Justine, vierge et martyre, qui, ayant été baptisée par le bienheureux Prosdocime, disciple de saint Pierre, et demeurant ferme dans la foi de Jésus-Christ, fut, par l'ordre du président Maximien, percée d'un coup d'épée, et alla jouir de la présence de Dieu. — En Berry, saint Aoust, prêtre et confesseur. — Dans le diocèse de Reims, saint Hélain, prêtre. — Le même jour, la commémoration de Notre-Dame de la Victoire, fête que le saint pape Pie V institua en action de grâces de la glorieuse victoire remportée par les chrétiens sur les Turcs, dans un combat naval, par l'assistance particulière de la sainte Vierge. Depuis, le pape Grégoire XIII ordonna que tous les ans la solennité du Rosaire fût célébrée, pour la même cause, le premier dimanche de ce mois.

VIIIe JOUR D'OCTOBRE.

SAINTE BRIGITTE DE SUÈDE,

VEUVE.

Elle naquit à l'extrémité de la Suède, en la province d'Upland, dans le domaine de Finstad, non loin d'Upsal, alors capitale de tout le royaume. Elle y naquit au commencement du quatorzième siècle, vers l'an 1302. Son nom est proprement Birgitte, transformé en Brigitte par l'usage commun. Sa famille était des plus illustres, tenait de près à la famille royale, et descendait des anciens rois du pays. La piété y était héréditaire comme la noblesse. L'aïeul, le bisaïeul et le trisaïeul du père de Brigitte, par dévotion pour les mystères de la Passion du Sauveur, firent le pèlerinage de Jérusalem et des autres saints lieux, que Jésus-Christ a illus-

trés par sa présence. Le prince Birger, son père, juge ou gouverneur de la province d'Upland, était un homme rempli de piété et de vertu ; il fonda un grand nombre d'églises et de monastères ; il fit le pèlerinage de Rome, de Jérusalem et autres saints lieux, à l'exemple de Pierre, son père, et de ses ancêtres. Il jeûnait, se confessait et communiait tous les vendredis, afin d'obtenir la grâce de porter patiemment les croix que Dieu lui enverrait jusqu'au vendredi suivant. La princesse, son épouse, nommée Ingeburge, fille de Sigride, n'avait pas moins de piété. Le tombeau des deux époux existe encore dans la cathédrale d'Upsal.

Ils eurent sept enfants : trois garçons, Pierre, Benoît et Israël ; quatre filles, Ingride, Marguerite, Catherine et Brigitte. Catherine épousa Gudmar, gouverneur ou prince de la Gothie occidentale, où leur postérité subsiste encore. Nous savons d'Israël que le roi de Suède le pressa longtemps d'accepter une des premières dignités du royaume, et que longtemps il refusa, dans le désir qu'il avait de marcher contre les infidèles et de mourir au service de Dieu pour la sainte foi. Enfin il accepta pour l'honneur de Dieu, et sur une révélation de la sainte Vierge, à sa sœur Brigitte. Après quelques années, il marcha contre les infidèles et tomba malade à Riga. Se sentant près de mourir, il se rendit à la cathédrale, mit un anneau au doigt de la Vierge, que l'on y honore avec la plus grande dévotion, et dit tout haut : Vous êtes ma dame, vous m'avez toujours été très-douce, je vous en prends vous-même à témoin ; c'est pourquoi je remets et moi et mon âme à votre providence et miséricorde. Ayant ensuite reçu les sacrements, il mourut dans les plus vifs sentiments de piété [1].

Quant à sainte Brigitte, dont nous avons une vie contemporaine par Birger, archevêque d'Upsal, sa naissance fut illustrée par divers prodiges. Sa mère, la princesse Ingeburge, cachait une tendre piété sous des habits convenables à son haut rang. Une religieuse, la voyant ainsi parée, la taxa d'orgueil dans son cœur. La nuit suivante, pendant le sommeil, un personnage vénérable lui apparut, disant : Pourquoi as-tu pensé mal de ma servante, en la traitant d'orgueilleuse, ce qui cependant n'est pas vrai? car d'elle je ferai naître une fille, avec qui je ferai alliance, lui conférant une

[1] *Acta SS.*, 8 oct. *Dissert. prævi.*, n. 40.

grâce si grande, que toutes les nations ne suffiront point à l'admirer. A cette circonstance merveilleuse, l'archevêque d'Upsal, ainsi que les autres biographes, en joignent une seconde. La princesse Ingeburge, étant enceinte de Brigitte, fit naufrage sur les côtes de la Suède, et fut sauvée du péril par le frère du roi. La nuit d'après, un personnage vêtu d'une robe éclatante apparut à Ingeburge, et lui dit : C'est en considération de l'enfant que vous portez, que vous avez été arrachée à la mort ; ayez soin de nourrir de l'amour de Dieu ce que Dieu vous a donné spécialement. Enfin, à la naissance de Brigitte, le curé de la paroisse, homme vénérable par son âge et sa vertu, vaquait la nuit à l'oraison dans une église voisine, lorsqu'il vit une nuée lumineuse, et au milieu de la nuée la sainte Vierge assise, tenant en main un livre, et lui disant : Il est né à Birger une fille dont la voix admirable s'entendra par tout le monde. Voilà ce que rapporte l'archevêque d'Upsal, ainsi que les autres biographes contemporains de sainte Brigitte.

Cependant la merveilleuse enfant demeura muette les trois premières années. A la fin de cette époque, elle commença, non pas de bégayer comme les enfants, mais de parler parfaitement comme les grandes personnes. On y vit un effet de cette sagesse divine, qui ouvre la bouche des muets et rend éloquentes les langues des enfants, afin de tirer de la bouche des enfants, et de ceux qui sont à la mamelle, une louange parfaite. En attendant, sa pieuse mère, pleine de bonnes œuvres et d'aumônes, comme une autre Tabit, tomba grièvement malade. Elle connut et prédit sa mort plusieurs jours d'avance. Voyant l'affliction de son époux et des autres, elle leur dit avec beaucoup de courage : Pourquoi vous affliger ? C'est assez vécu comme cela ; au contraire, il faut se réjouir de ce que je suis appelée à un Seigneur plus puissant. Ayant donc fait ses adieux à tous, elle s'endormit dans le Seigneur. La jeune Brigitte fut alors confiée par son père à une tante maternelle aussi prudente que pieuse.

A l'âge de sept ans, l'enfant aperçut vis-à-vis de son lit un autel, et sur cet autel une dame assise avec des habits resplendissants, et tenant en sa main une couronne, qui lui dit : Viens, Brigitte. L'enfant se leva aussitôt et courut à l'autel. La dame lui demanda : Veux-tu cette couronne ? L'enfant ayant dit oui, la dame lui mit la couronne sur la tête, et Brigitte l'y sentit comme un cercle.

Elle rentra au lit, et la vision disparut; mais jamais elle ne put l'oublier. Ce qui n'est pas étonnant, observe l'archevêque d'Upsal, car c'était un signe qu'elle serait un autel d'holocauste, où le feu de la charité divine brûlerait toujours, et que Jésus-Christ, son époux, lui conserverait une couronne immortelle et sans tache dans les cieux.

Vers l'âge de dix ans, c'était comme un lis très-pur qui s'élevait de la terre au ciel. On y voyait le modèle de toutes les vertus, la sobriété avec la modestie, la simplicité avec la retenue, l'humilité avec l'obéissance, la beauté dans la conscience, l'hilarité dans la patience, avec une charité infatigable. Elle apparaissait comme une épouse de Dieu, comme une perle brillante, pleine de grâces à tous les yeux et aimée de tout le monde. Mais elle devait monter encore plus haut.

Un jour elle entendit un sermon sur la passion de Jésus-Christ; elle en fut si touchée, qu'elle inscrivit cette passion sur les tables de son cœur. Dès la nuit suivante, elle vit Jésus-Christ comme venant d'être crucifié et lui disant : Voilà comme j'ai été traité. Elle, pensant que la chose était toute récente, lui répondit : Seigneur, qui vous a fait cela? — Ceux qui me méprisent et sont insensibles à mon amour, répondit Jésus-Christ. Dès ce moment, revenue à elle-même, elle fut si sensible à la passion du Sauveur, qu'elle ne pouvait guère y penser sans verser des larmes. Une nuit, pendant que ses jeunes compagnes dormaient, elle sortit de sa couche et se prosterna en adoration et en larmes devant le crucifix de sa chambre. Dans ce moment-là même y entra secrètement sa tante, qui, fort étonnée de la voir dans cette situation, crut que c'était une légèreté de jeune fille, et se fit apporter des verges pour la rendre plus discrète. Mais à sa grande surprise, les verges se rompirent entre ses mains. Elle dit alors : Qu'avez-vous donc fait, Brigitte? Est-ce que des femmes vous ont enseigné de trompeuses prières? La jeune vierge répondit en pleurant : Non, madame, mais je me suis levée de mon lit pour louer celui qui m'assiste toujours. — Et quel est celui-là? — C'est le Crucifié, que j'ai vu dernièrement. — Dès ce jour, la tante commença d'avoir pour elle plus d'affection et de vénération, comprenant que des dispositions pareilles ne s'apprenaient pas de l'homme, mais de Dieu.

Une autre fois, comme la jeune vierge jouait avec ses compa-

gnes, le diable lui apparut sous une forme horrible, ayant cent mains et cent pieds. De frayeur, elle courut à sa chambre, et se recommanda humblement au Crucifié. Le diable y apparut encore, mais disant : Je ne puis rien faire, si le Crucifié ne le permet. La tante ayant appris plus tard ce qui lui était arrivé, lui recommanda de garder le silence sur ce qu'elle avait vu, et de mettre sa confiance en Dieu, en aimant Jésus-Christ par-dessus toutes choses, sachant que la vie de notre pèlerinage ne saurait être sans tentation, afin que chacun apprenne à se connaître; d'ailleurs, on ne peut être couronné si l'on n'a vaincu, ni vaincre sans combat, ni combattre sans éprouver les tentations de l'ennemi [1].

Brigitte eût bien désiré demeurer toujours vierge ; mais, à l'âge de treize ans, son père lui fit épouser Ulphon, prince ou gouverneur de Néricie, qui en avait dix-huit. A l'exemple du jeune Tobie et de Sara, son épouse, ils gardèrent la continence, mais près de deux ans, pour obtenir de Dieu la grâce d'user saintement du mariage, et d'avoir des enfants fidèles à le servir. Ils en eurent huit, quatre fils et quatre filles. Les deux fils puînés, Benoît et Gudmar, moururent en bas âge. Les deux aînés, Charles et Birger, suivirent leur mère en son pèlerinage à la terre sainte. Charles était d'un caractère fort gai, mais en même temps très-dévot à la sainte Vierge. Il devint gouverneur ou prince de Néricie, et fut marié trois fois. Il reçut l'ordre de la chevalerie, avec les cérémonies et les dispositions chrétiennes que sa sainte mère retrace elle-même dans ses écrits. Charles reçut d'elle encore une ample instruction sur la milice et l'armure spirituelles, dont la milice et l'armure extérieures sont la figure. Il mourut à Naples, l'an 1372, en allant à la terre sainte avec sa mère, qui eut révélation de son salut le jour de l'Ascension. Birger, le second fils, devint législateur ou prince de Néricie. Sainte Brigitte lui adressa également une instruction sur la manière de se sanctifier dans son état. Birger mourut en Suède, l'an 1391, sans laisser d'enfants; il donna tous ses biens au monastère de Watstein, fondé par sa mère, et y fut lui-même enterré. Des quatre filles de sainte Brigitte, Marthe et Cé-

[1] *Acta SS.*, 8 octob. *Vita S. Birgittæ, auctore Birgero, archiepiscopo Upsalensi*, c. 1.

cile se sanctifièrent dans l'état du mariage ; Ingeburge et Catherine embrassèrent la vie religieuse. Catherine est honorée comme sainte le 22 mars.

Quant à la mère, après avoir vécu saintement dans la virginité, elle ne vécut pas moins saintement dans le mariage. Elle régla si bien toute sa vie, qu'elle ne laissait lieu à aucun sinistre soupçon ni à aucune médisance. Pour cela, elle n'admettait ni compagnes ni servantes dont la réputation ne fût sans tache, de peur que leur familiarité ne lui attirât quelque mauvaise renommée. Sachant que l'oisiveté est la mère de bien des vices, elle travaillait avec ses servantes à des ouvrages pour les églises et pour les pauvres, lisait les vies des saints et la Bible, qu'elle s'était fait traduire en langue gothique ; tantôt elle allait à l'église et entendait avec joie l'office divin. Ainsi que son époux, le prince Ulphon, elle se confessait tous les vendredis, et communiait tous les dimanches et fêtes. Comme Judith, elle avait un oratoire secret, où de temps en temps elle se recueillait en la présence de Dieu, examinait sa conscience, pleurait ses fautes ; où, lorsque son mari était absent, elle passait les nuits entières dans la prière, les veilles, les jeûnes et autres mortifications ; toujours elle s'abstenait des mets les plus délicats, mais secrètement, pour n'être point remarquée par son mari ou par d'autres. Elle avait la plus tendre dévotion à la sainte Vierge, qui, dans des couches très-laborieuses, lui procura une heureuse délivrance au moment que tout le monde désespérait de sa vie. Ses aumônes étaient très-considérables. Elle avait une grande maison pour les pauvres. De plus, chaque jour elle en nourrissait douze chez elle ; le jeudi, elle leur lavait et baisait humblement les pieds, en mémoire de ce que Notre-Seigneur fit à ses apôtres. Elle répara un grand nombre d'hôpitaux dans son pays natal et dans ses terres ; elle y allait visiter les pauvres et les malades, accompagnée de ses jeunes filles, notamment de sainte Catherine. Là, cette pieuse mère pansait de ses propres mains les plaies et les ulcères des infirmes, leur adressant des aumônes et des paroles de consolation, et montrant à ses enfants, par son exemple, comment elles devaient un jour servir elles-mêmes les pauvres et les malades pour l'amour de Dieu. Après la naissance de leurs huit enfants, Ulphon et Brigitte gardèrent ensemble la continence.

L'an 1335, le roi Magnus de Suède épousa Blanche, fille du comte de Namur; il voulut que Brigitte, qui était de ses parents, fût gouvernante de la jeune reine. Brigitte s'intéressa vivement au salut et à la prospérité de l'un et de l'autre, d'autant plus que tous deux étaient jeunes. Elle priait pour eux, leur donnait de bons conseils, quelquefois même des avertissements par suite de révélations surnaturelles. Ils en profitèrent d'abord. Mais ils étaient d'un caractère inconstant; d'autres conseils leur étaient suggérés d'autre part. Avec le temps, le mal l'emporta sur le bien ; Brigitte annonça des calamités : le roi ne faisait qu'en rire, et demandait à Birger, fils de la sainte : Qu'est-ce que notre cousine, votre mère, a rêvé cette nuit sur notre compte? Mais les prédictions de Brigitte ne s'accomplirent que trop. Le règne de Magnus, par suite de son mauvais gouvernement, fut rempli de troubles et de révolutions; les états se soulevèrent contre sa tyrannie; il fut excommunié par le Pape pour avoir confisqué les revenus de l'Église; la reine Blanche périt misérablement en 1363; le roi lui-même, après avoir perdu la couronne de Suède, se noya par accident l'an 1374 [1].

Brigitte quitta la cour d'assez bonne heure, et Ulphon suivit l'exemple de son épouse. Ils ne pensèrent plus qu'à se sanctifier tous deux, ainsi que leur famille. Ils firent un grand nombre de pèlerinages en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Norwège; ils visitèrent, à Nidrosie ou Drontheim, capitale du royaume, le tombeau du roi et martyr saint Olaüs; en Espagne, saint Jacques de Compostelle. Quoiqu'ils eussent de nombreux équipages, Brigitte faisait une partie du chemin à pied, par esprit de piété et de mortification. Après avoir ainsi visité bien des sanctuaires, ils s'en retournaient en leur patrie, lorsque le prince Ulphon tomba malade dans la ville d'Arras; le mal devint si grave, qu'il reçut les derniers sacrements des mains de l'évêque, et que Brigitte était dans une vive anxiété. Elle invoqua saint Denis, apôtre de la France. Le saint lui apparut, lui prédit que Dieu voulait se faire connaître au monde par elle, qu'elle était commise à sa protection spéciale, et que, pour preuve, son époux ne mourrait point de cette maladie. Quelques jours

[1] *Acta SS.*, 8 octob. *Dissert. prævia*, § 8.

après, elle vit en révélation comment elle passerait à Rome et à la sainte cité de Jérusalem, et enfin sortirait de ce monde. Dieu accomplit miséricordieusement tout cela, dit l'archevêque d'Upsal. Le prince ayant recouvré la santé après une maladie fort longue, ils revinrent tous deux bien portants en leur patrie. Ils y renouvelèrent leur vœu de garder leur continence, et résolurent d'entrer chacun dans un monastère. Ayant donc réglé ses affaires et disposé de ses biens, le prince Ulphon entra dans le monastère d'Alvastre, ordre de Cîteaux, fondé l'an 1150 par Suercher, roi de Suède. Il vécut quelques années dans la pratique de toutes les vertus, et mourut l'an 1344. Le prince Ulphon de Néricie est nommé dans le ménologe de Cîteaux sous le 12 février.

Peu de jours après la mort de son époux, Brigitte partagea tous ses biens entre ses enfants et les pauvres. Elle renonça au rang de princesse, pour se consacrer entièrement à la pénitence. Elle ne porta plus de linge, à l'exception du voile dont elle se couvrait la tête ; elle se revêtit d'un habit grossier, qu'elle attachait avec des cordes pleines de nœuds. Les austérités qu'elle pratiquait sont incroyables ; elle les redoublait encore les vendredis, et elle ne vivait ces jours-là que d'un peu de pain et d'eau. Ayant fait bâtir le monastère de Watstein, au diocèse de Lincopen en Suède, elle y mit soixante religieuses ; elle plaça dans un bâtiment séparé du monastère treize prêtres en l'honneur des douze apôtres et de saint Paul, quatre diacres pour représenter les quatre docteurs de l'Église, et huit frères convers ; elle leur donna à tous la règle de Saint-Augustin, à quoi elle ajouta quelques constitutions particulières. On lit dans quelques auteurs que le Sauveur lui-même dicta cette règle, mais avec ordre de la soumettre à l'examen du souverain Pontife, attendu que le Sauveur est venu en ce monde, non pour renverser la loi, mais pour l'accomplir.

Tous les monastères de l'ordre de Sainte-Brigitte ou du Saint-Sauveur sont soumis aux évêques diocésains, et il faut une permission expresse du Pape pour en ériger de nouveaux. On s'y propose principalement d'y honorer la passion du Sauveur, et sa sainte Mère. Les hommes y sont soumis à la prieure des religieuses pour le temporel, comme dans l'ordre de Fontevrault ; mais les religieuses sont sous la conduite des religieux quant au spirituel. La raison de ce règlement particulier est fondée sur ce que l'or-

dre ayant été spécialement institué pour les femmes, les hommes n'y sont admis que pour leur procurer les secours spirituels. L'habitation des unes et des autres est séparée par une clôture inviolable, mais l'église leur est commune, en sorte cependant qu'ils ne peuvent s'y voir. Les monastères du Nord furent détruits lors de la révolution causée par l'introduction de l'hérésie.

Sainte Brigitte demeura ainsi deux années en Suède, tant auprès du monastère d'Alvastre où était enterré son époux, que dans le nouveau monastère de Watstein. Sa vie pauvre et pénitente, après un état de princesse, lui attira les railleries de bien du monde. Elle répondit : Ce n'est point à cause de vous que j'ai commencé, ce n'est point à cause de vous que je cesserai. J'ai résolu dans mon cœur de supporter les paroles. Priez pour que je persévère. Avec son vêtement de pauvre, elle ne laissa pas de se présenter devant le roi de Suède, pour lui annoncer que lui et son royaume seraient punis de grandes calamités s'ils ne se corrigeaient de certains défauts et désordres. Quelques-uns des grands en murmuraient, ils lui auraient même fait confusion, s'ils ne l'avaient sue parente du roi. Au moins ils en raillèrent entre eux, la traitant de sorcière, à tel point que ses fils voulaient en tirer vengeance. Mais elle les pria de n'en rien faire, disant : Dieu m'est témoin que j'aime mieux pour l'amour de Jésus-Christ souffrir ces mépris et ces dérisions, que d'avoir la couronne du roi sur ma tête.

Si la sainte veuve eut à souffrir de la part des hommes, Dieu l'en consola surabondamment, par des grâces extraordinaires et même des révélations. Ces révélations ont été imprimées avec approbation de plusieurs docteurs catholiques. Cependant cette approbation ne veut dire autre chose, sinon que le livre dont il s'agit ne renferme rien de contraire à la foi, et que les révélations étant appuyées sur une probabilité historique, on peut les croire pieusement. Benoît XIV s'exprime de la manière suivante sur le même sujet : « L'approbation de semblables révélations n'emporte autre chose, sinon qu'après un mûr examen, il est permis de les publier pour l'utilité des fidèles. Quoiqu'on ne leur doive pas et qu'on ne puisse pas leur donner un assentiment de foi catholique, on doit cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence, selon lesquelles elles sont problables, et appuyées sur des motifs suffisants pour qu'on

les croie pieusement. Telles sont, suivant les docteurs, les révélations de la bienheureuse Hildegarde, approuvées, dit-on, par Eugène III ; de sainte Brigitte, par Boniface IX, et de sainte Catherine de Sienne, par Grégoire XI [1]. »

Quant aux révélations ou contemplations de sainte Brigitte, les principaux objets sont la passion du Sauveur et la sainte Vierge. Quant à la passion du Sauveur, on n'y voit rien de plus que dans l'Evangile, sinon certaines circonstances de détail assez naturelles. Concernant la sainte Vierge, il y est dit expressément qu'elle a été conçue sans péché [2], et qu'elle est montée au ciel en corps et en âme [3]. Une des particularités les plus touchantes, c'est la Vierge elle-même racontant à sainte Brigitte ses progrès dans la connaissance de Dieu et de sa loi. Dès le commencement de mon enfance, lorsque j'entendis et compris que Dieu était, j'ai toujours été soigneuse et craintive de mon salut et de ma conduite. Mais quand j'eus entendu plus pleinement que le même Dieu était mon créateur et le juge de toutes mes actions, je l'ai aimé intimement, j'ai craint à toute heure de l'offenser, soit par action, soit par parole. Après, quand je sus qu'il avait donné sa loi et ses commandements au peuple, et avait fait avec eux tant de merveilles, je résolus fermement en mon âme de n'aimer rien que lui, et les choses mondaines m'étaient grandement amères. Enfin, ayant appris que le même Dieu rachèterait le monde et qu'il naîtrait d'une Vierge, j'ai été touchée d'un si grand amour envers lui, que je ne pensais qu'à Dieu, que je ne voulais que Dieu. Je m'éloignai, autant que je pus, des discours familiers et de la présence de mes parents et de mes amis. Je donnais aux pauvres tout ce que je pouvais avoir, et ne me réservais que le simple vêtement et que quelque peu pour vivre ; rien ne me plaisait que Dieu. Toujours je désirais dans mon cœur de vivre jusqu'au temps de sa naissance, dans l'espoir que je mériterais peut-être de devenir l'indigne servante de la mère de Dieu. Je fis aussi vœu dans mon cœur de garder la virginité, si Dieu l'avait pour agréable, et de ne rien posséder au monde [4].

Outre les révélations qui concernent la croyance, il y a dans

[1] Bened. XIV. *De canonisat.*, l. II, c. XXXII, n. 11. — [2] L. VI, c. XLIX. — [3] L. VI, c. LX, LXI et LXII. — [4] L. I, c. X.

sainte Brigitte, comme dans les prophètes de l'ancienne loi, beaucoup d'exhortations, d'avertissements, quelquefois très-sévères, à des Papes, à des rois, à des peuples, à des classes d'hommes, comme de prêtres et de chevaliers.

Sainte Brigitte vint à Rome l'an 1346, la quarante-deuxième année de son âge, et y demeura quinze ans. Elle y vint par inspiration divine, pour prier sur le tombeau des apôtres et vénérer les reliques de tant de saints et de martyrs que l'on honore dans cette capitale du monde chrétien. Elle s'y fit admirer par l'éclat de ses vertus. Elle y vivait dans la retraite et dans la pratique des veilles et des autres rigueurs de la pénitence. Elle visitait les églises et allait servir les malades dans les hôpitaux. Dure à elle-même, elle était pleine de douceur pour les autres. Toutes ses actions portaient l'empreinte de l'humilité et de la charité. On voit encore divers monuments de sa dévotion à Rome et dans le voisinage. Elle fonda dans cette ville une maison pour les étudiants et les pèlerins suédois, laquelle fut rebâtie sous le pontificat de Léon X.

Pendant ce séjour de quinze ans à Rome, Brigitte eut beaucoup de révélations sur l'état de cette ville, sur les désordres de ses habitants et sur les châtiments qui les menaçaient. Comme ces révélations devenaient publiques, les Romains en furent très-piqués. Il y en eut quelques-uns qui allèrent jusqu'à menacer de la brûler vive ; d'autres la traitaient de trompeuse et de pythonisse. Brigitte souffrait avec patience et leurs menaces et leurs outrages, se confiant en Dieu, qui lui ordonna de demeurer ferme.

L'an 1371, l'illustre veuve de Suède, comme autrefois l'illustre veuve romaine, sainte Paule, de la famille des Gracques et des Scipions, entreprit dans un âge avancé, sur une révélation particulière, le pèlerinage de Jérusalem. Elle se mit en route avec neuf personnes parmi lesquelles ses fils Charles et Birger, et sa fille sainte Catherine. Elle arriva en Chypre au mois d'avril 1372, puis à Jérusalem. Elle eut de terribles révélations sur les désordres et la ruine prochaine du royaume de Chypre, où régnait alors une dynastie française. Revenue à Rome, déjà malade, sainte Brigitte y tomba plus malade encore. Se sentant près de sa fin, elle donna des avis fort touchants à son fils le prince Birger, et à sa fille, sainte Catherine de Suède, qui était avec elle ; après quoi elle

se fit étendre sur un cilice pour recevoir les derniers sacrements. Elle mourut le 23 juillet 1373, à l'âge de soixante-onze ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent *in-Panis-Perna*, qui appartenait aux pauvres clarisses. L'année suivante, le prince Birger, son fils, et sainte Catherine, sa fille, firent porter son corps dans le monastère de Watstein en Suède. Elle fut canonisée par le pape Boniface IX, le 7 octobre 1391. Sa fête est marquée au 8 du même mois [1].

Le même jour, la fête du saint vieillard Siméon, qui, selon le témoignage de l'Evangile, reçut notre Seigneur Jésus-Christ dans ses bras. — A Césarée en Palestine, sainte Réparate, vierge et martyre, qui, ne voulant pas sacrifier aux idoles, eut enfin la tête tranchée, après avoir été éprouvée par plusieurs sortes de tortures. On vit son âme sortir de son corps et monter au ciel sous la forme d'une colombe. — A Thessalonique, saint Démétrius, pronconsul, qui, pour avoir attiré à Jésus-Christ beaucoup d'infidèles, fut percé de coups de lance par l'ordre de l'empereur Maximien, et reçut l'honneur du martyre. — Au même lieu, saint Nestor, martyr. — A Séville, saint Pierre, martyr. — A Laodicée, saint Artémon, prêtre, qui, sous l'empereur Dioclétien, parvint à la gloire du martyre en souffrant le supplice du feu. — Dans le diocèse de Laon, sainte Benoîte, vierge et martyre. — A Ancône, les saintes Palaciate et Laurence, qui, durant la persécution de Dioclétien, sous le président Dion, ayant été envoyées en exil, y moururent de fatigue et de misère. — A Rome, saint Ived, évêque et confesseur. — A Jérusalem, sainte Pélagie, surnommée la *Pénitente*.

IX^e^ JOUR D'OCTOBRE.

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL, ET PREMIER ÉVÊQUE D'ATHÈNES.

Nous en avons trois vies par des auteurs grecs : la première par saint Méthodius, patriarche de Constantinople, né vers la fin

[1] *Acta SS.*, 8 octob.

du huitième siècle, et mort en 847 ; la seconde par Michel Syngelle ou Syncelle, prêtre de Jérusalem, contemporain de saint Méthodius, et qui souffrit comme lui pour la cause des saintes images ; la troisième par Siméon, homme considérable par sa famille, ses emplois et la science, qui, dans le dixième siècle, rassembla toutes les vies de saints qu'il put découvrir. Au plus grand nombre, comme on peut s'en convaincre par la comparaison avec les vies antérieures, il n'a fait d'autre changement que de transformer les phrases, pour rendre le style plus agréable, ce qui lui a fait donner le surnom de Métaphraste ou transformateur de phrases. A ces trois vies on peut joindre l'abrégé qu'en donne le Grec Nicéphore dans son *Histoire ecclésiastique* [1].

D'après le récit de ces auteurs, Denys l'Aréopagite naquit dans la ville d'Athènes, d'une illustre famille ; cultiva les sciences, notamment l'astronomie, et fut un des juges de l'aréopage. Encore païen, il remarqua l'obscurcissement extraordinaire du soleil, à la mort de Jésus-Christ, et conclut de deux choses l'une : ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se détraque. Lorsque saint Paul vint annoncer aux Athéniens ce Dieu inconnu, qu'ils adoraient sans le connaître, Denys fut un de ses disciples. Il profita aussi des leçons d'un savant chrétien, nommé Hiérothée, fut fait premier évêque d'Athènes, et ne se distingua pas moins par son zèle et sa vertu, que par la science. Il mérita d'être présent, avec les apôtres, au trépas et aux funérailles de la sainte vierge Marie, mère de Dieu, dont le corps fut transporté, par les mains des apôtres, de la montagne de Sion dans le sépulcre au jardin de Gethsémani, d'où elle fut reçue dans le ciel. C'est ce que dit expressément le prêtre de Jérusalem. Plus de deux siècles auparavant, saint Sophrone, patriarche de la même ville sainte, chantait avec amour, dans une hymne sur les saints lieux, « le jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de la sainte Mère de Dieu, et où était son sépulcre ; » mais il ne parle pas du corps même, comme y étant [2]. Nous avons donc ici, sur cet événement mémorable, la tradition expresse et constante de l'Eglise de Jérusalem, et même de tout l'Orient.

[1] Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, en grec et en latin, 2 v. in-folio, Paris 1644, t. II, p. 315 et seqq. — [2] *Spicilegium romanum*, du cardinal Maï, t. IV, p. 116, vers. 96-100.

De Jérusalem, saint Denys ne retourna point se fixer à Athènes, mais s'en alla dans l'Occident, suivant l'exemple des apôtres, en particulier de son maître saint Paul. A Rome, il se présenta au pape saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre. Clément l'envoya dans les Gaules, avec plusieurs compagnons. Saturnin, l'un d'eux, prêcha l'Evangile dans l'Aquitaine. Denys, cherchant les contrées où l'idolâtrie dominait encore, s'avança jusqu'à Paris, petite ville, mais remplie de paganisme. Son compagnon alla prêcher le vrai Dieu à Beauvais. Deux autres, le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère, demeurèrent avec lui pour travailler à la conversion des Parisiens. Leur ville, nommée aussi Lutèce, était renfermée dans une île. Denys y érigea un temple au vrai Dieu, et convertit un bon nombre de personnes, tant par ses prédications que par ses miracles. Il souffrit la persécution avec une merveilleuse constance, sous Domitien, et continua d'évangéliser les peuples jusque sous l'empire de Trajan. Enfin il couronna une vie d'apôtre par le martyre, et fut décapité avec les saints Rustique et Eleuthère. Saint Méthodius et Siméon Métaphraste ajoutent que saint Denys prit sa tête entre ses mains, la porta l'espace de mille pas et la déposa entre les mains d'une femme chrétienne. Tel est, en somme, le récit des auteurs grecs. Comme jamais les Grecs n'ont été accusés de chercher à flatter les Latins, ce récit inspire naturellement une certaine confiance.

Les plus anciens martyrologes placent le martyre de saint Denys l'Aréopagite au 3 octobre, sous l'empire d'Adrien, qui commença à régner l'an 119. On tient que la colline où il fut décapité avec ses compagnons a pris de là le nom de Mont-des-Martyrs ou Montmartre. Plus loin et plus tard a été bâti le monastère de Saint-Denys, dont l'église est devenue la sépulture des rois de France, et autour duquel s'est formée une ville. Vers le milieu du neuvième siècle, 834, Louis le Débonnaire, se croyant redevable à saint Denys de sa restauration sur le trône, ordonna à Hilduin, abbé du célèbre monastère, de réunir tout ce qu'il pourrait trouver sur la vie et les œuvres du saint patron. Hilduin, sous le nom d'*Aréopagitiques*, composa des mémoires tirés des histoires des Grecs, des livres de saint Denys, même d'auteurs latins, d'anciennes chartes de l'Eglise de Paris, en particulier des actes du martyre de saint Denys, écrits par Visbius, témoin oculaire. Le

dominicain français Noël Alexandre croit à l'authenticité de ces actes ; il en conclut, ainsi que de dix-huit autres preuves, que saint Denys est venu dans les Gaules au premier siècle ; que l'évêque d'Athènes et celui de Paris est le même personnage, que c'est vraiment saint Denys l'Aréopagite, et que les arguments des contradicteurs ne sont pas sans réplique [1]. Nous pensons comme le dominicain français, et comme les jésuites français Lansel, Cordier, Halloix et autres : ou plutôt, nous pensons comme les Grecs, saint Méthodius, patriarche de Constantinople, le bienheureux Michel, prêtre de Jérusalem, et Siméon Métaphraste. Et ce qui nous confirme dans cette manière de voir, c'est l'origine et les arguments du parti contraire. Les auteurs de la *Gaule chrétienne*, article *Église de Paris*, exposent trois opinions : la première, qui tient et prouve par des arguments positifs que le premier évêque d'Athènes et le premier évêque de Paris, c'est le même saint Denys l'Aréopagite envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre : la seconde, qui, sans admettre l'identité de la personne, tient et prouve par des arguments affirmatifs que saint Denys, premier évêque de Paris, y a été envoyé dès le premier siècle par le pape saint Clément : la troisième, qui, pour rejeter les deux premières et ne faire arriver saint Denys dans les Gaules qu'au troisième siècle, s'appuie non pas tant sur des arguments affirmatifs que sur des arguments négatifs. Les auteurs de la *Gaule chrétienne* citent en faveur de la troisième opinion l'autorité scientifique du docteur Launoy et l'autorité judiciaire de Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris, lequel en 1700 *réforma* la croyance et la pratique de son Église, et d'un seul et même saint Denys en fit deux, dont il plaça l'Aréopagite au troisième jour d'octobre, et le Parisien au neuvième. Mais tout le monde sait que ce prélat, plus remarquable par sa piété que par sa doctrine, fut toute sa vie la dupe et le jouet de la secte janséniennne. Quant au docteur Launoy, tous les catholiques le connaissent aujourd'hui comme un esprit téméraire, d'un catholicisme pour le moins douteux, et qui pour soutenir ses nouveautés ne craignait pas de falsifier les textes des

[1] Voir les citations et les textes dans le t. V de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, 2e édit.

Pères et des conciles. En un mot, c'est par la même influence de secte que le bréviaire de Paris a divisé sainte Marie-Madeleine en trois, et saint Denys en deux. Le bréviaire romain continue, avec les auteurs grecs, à regarder saint Denys l'Aréopagite comme le même évêque d'Athènes et de Paris. Cet accord de Rome et de la Grèce ne laisse pas de mériter attention, même de la part des catholiques.

Pour les jansénistes, c'est différent. A eux il suffit que Rome approuve ou semble approuver une chose, pour qu'ils la contredisent. Cette antipathie est tellement sincère, qu'elle s'étend à tous ceux qui s'accordent avec Rome, fussent-ils des Grecs et des Grecs du Bas-Empire. Ainsi, saint Méthodius, patriarche de Constantinople, Michel, prêtre de Jérusalem, que Cédrénus qualifie de bienheureux, Siméon Métaphraste, Nicéphore Calliste, s'accordent à dire que Denys l'Aréopagite a été évêque d'Athènes, ensuite de Paris ; cela est incontestable. Oui, mais Rome dit la même chose : donc les Grecs Méthodius, Michel, Siméon et Nicéphore ne savent ce qu'ils disent et ne méritent aucune créance. Il est un autre motif pour les jansénistes de répudier ces historiens grecs : c'est que, d'après leurs histoires, saint Denys l'Aréopagite, avant de venir en Occident, aurait assisté avec les apôtres au trépas et aux funérailles de la sainte Vierge à Jérusalem et non pas à Ephèse, où les jansénistes et compagnie la font mourir et enterrer, par la raison qu'il y avait dans cette ville une église de la sainte vierge Marie. Il est donc tout naturel que les jansénistes répudient l'autorité de nos trois ou quatre historiens grecs. Leur argumentation pour cela est des plus curieuses. L'autorité de l'abbé Hilduin et des autres écrivains d'Occident, sur l'identité de saint Denys d'Athènes et de saint Denys de Paris, ne prouve rien, attendu qu'ils ont emprunté cette opinion aux Grecs : d'un autre côté, l'opinion des Grecs sur l'identité de saint Denys de Paris et de saint Denys d'Athènes, ne prouve rien, attendu qu'ils ont emprunté cette opinion aux Latins d'Occident, l'abbé Hilduin et autres. On trouve un complaisant et fidèle écho de cette argumentation là même où l'on ne s'y attend guère. Espérons néanmoins, pour l'honneur de Paris et de la France, qu'il se trouvera un catholique français, croyant de cœur et connaissant à fond ce que l'Eglise enseigne sur la nature humaine et la grâce divine, qui

ait assez de science et de courage pour examiner cette question de saint Denys sans autre considération que la vérité.

Nous disons, *un catholique français, croyant de cœur et connaissant à fond ce que l'Église enseigne sur la nature humaine et la grâce divine*. Car la cause fondamentale de l'antipathie des jansénistes contre saint Denys de l'aréopage et ses œuvres, c'est que, sur ces matières, il ne pense pas comme eux, mais comme l'Eglise romaine.

L'Eglise nous l'enseigne, avec saint Thomas : La grâce est un don *surnaturel* que Dieu accorde à l'homme pour mériter la vie éternelle. Cette grâce est un don *surnaturel*, non-seulement à l'homme déchu de la perfection de sa nature, mais à l'homme en sa nature entière : *surnaturel*, non-seulement à l'homme mais, à toute créature; non-seulement à toute créature actuellement existante, mais encore à toute créature possible. En voici la raison, développée par l'Ange de l'école. La vie éternelle consiste à connaître Dieu, à voir Dieu, non plus à travers le voile des créatures, ce que fait la théologie naturelle; non plus comme dans un miroir, en énigme et en des similitudes, ce que fait la foi : mais à le voir tel qu'il est, à le connaître tel qu'il se connaît. *Nous le verrons comme il est*, dit le disciple bien-aimé. Et saint Paul : *Maintenant nous le voyons par un miroir en énigme, mais alors ce sera face à face. Maintenant je le connais en partie, mais alors je le connaîtrai comme j'en suis connu ;* ou plutôt, suivant la force du texte original, *je superconnaîtrai comme je suis superconnu*. Or tout le monde sait, tout le monde convient, que de Dieu à une créature quelconque il y a l'infini de distance. Il est donc naturellement impossible à une créature, quelle qu'elle soit, de voir Dieu tel qu'il est, tel que lui-même il se voit. Il lui faudrait pour cela une faculté de voir infinie, une faculté que naturellement elle n'a pas, et que naturellement elle ne peut pas avoir. Il y a plus. La vision intuitive de Dieu, qui constitue la vie éternelle, est tellement au-dessus de toute créature, que nulle ne saurait par ses propres forces en concevoir seulement l'idée. Oui, dit saint Paul après le prophète Isaïe : *Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*. Pour donc que l'homme puisse mériter la vie éternelle, et même en concevoir la pensée, il lui faut, en tout état de nature, un secours

surnaturel, une certaine participation à la nature divine. L'homme ne pouvant s'élever en ce sens jusqu'à Dieu, il faut que Dieu descende jusqu'à l'homme, pour le déifier en quelque sorte. Or cette ineffable condescendance de la part de Dieu, cette participation à la nature divine, cette déification de l'homme, c'est la grâce. Voilà ce que saint Thomas enseigne dans sa Somme de théologie, et l'Eglise par ses décisions, et saint Denys l'Aréopagite dans ses œuvres.

Or les jansénistes pensent différemment et de saint Denys, et de saint Thomas, et de l'Eglise. Baïus et les jansénistes supposent que, dans le premier homme, la grâce n'était autre chose que la nature; que le premier homme pouvait ainsi, par ses seules forces naturelles, s'élever au-dessus de lui-même, franchir l'intervalle infini qui sépare la créature du Créateur, et voir Dieu immédiatement en son essence. D'où ils concluent nécessairement, que si l'homme déchu a besoin de la grâce proprement dite, ce n'est que pour guérir et restaurer la nature. Aussi l'Eglise de Dieu a-t-elle condamné cette proposition du janséniste Quesnel : *La grâce du premier homme est une suite de la création, et elle était due à la nature saine et entière;* et cette autre de Baïus · *L'élévation de la nature humaine à la participation de la nature divine était due à l'intégrité de la première création, et par conséquent on doit l'appeler naturelle et non pas surnaturelle.* L'on conçoit que des catholiques même, avec de pareilles préventions, ne soient pas compétents pour apprécier au juste les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, ni les questions qui s'y rattachent.

Les critiques modernes ont posé en principe : Les œuvres attribuées à Denys l'Aréopagite ne peuvent être de lui. Une preuve, c'est que dans le premier et le second siècle on ne parlait pas comme il parle : on n'avait ni les idées, ni les expressions qu'il a ; telles que *superessence*, *supersubstantiel*, *superbonté*, *bonté supereminente*, *superscience*, *superconnaissance*, etc. Ces critiques, si nombreux qu'ils soient, permettront cependant de leur opposer certains ouvrages du premier siècle, où les mêmes idées et les mêmes expressions se retrouvent. Ces ouvrages curieux ordinairement imprimés en un volume, sont les quatre Evangiles et les épîtres des apôtres, en particulier les épîtres de saint Paul, le maître même de saint Denys l'Aréopagite . Une pièce assez connue de ces ouvrages, c'est l'Oraison dominicale. Dans le texte grec, qui est l'original, on lit cette demande : Donnez-nous

aujourd'hui notre pain *superessentiel*, *supersubstantiel* ; ce que la Vulgate traduit ainsi dans saint Matthieu : *Panem nostram supersubstantialem da nobis hodie !* Serait-ce exiger trop des critiques modernes, avant de juger les Pères de l'Eglise, qu'ils sachent au moins leur *pater* ?

Saint Paul, dans toutes ses épîtres, notamment dans celles aux chrétiens d'Ephèse et de Colosse, exhorte tous les fidèles à s'élever par la grâce de Dieu et la sainteté de leur vie à la connaissance parfaite de Dieu et de son Christ. Cette connaissance parfaite, il ne l'appelle pas simplement gnose, connaissance, science, mais *épignose*, *superconnaissance*, *superscience* : attendu qu'elle donne de son essence, de ses attributs et de ses œuvres, des idées infiniment au-dessus de tout ce que la science, humaine put imaginer de plus sublime. La science connaissance ou gnose, dit-il aux Corinthiens, sera détruite. Car nous connaissons en partie, et en partie nous prophétisons. Mais quand viendra ce qui est parfait, alors disparaîtra ce qui est partiel. Maintenant nous voyons par un miroir en énigme ; mais alors ce sera face à face. Maintenant je connais en partie ; mais alors je *superconnaîtrai ;* comme je suis *superconnu*. Saint Pierre, dans sa seconde épître, se sert de la même expression, et plusieurs fois.

Il y a plus. L'unique maître des apôtres, Jésus-Christ, leur donne l'exemple de ce langage. Dans le texte grec de saint Matthieu il dit littéralement : Toutes choses m'ont été remises par mon Père : et personne ne *superconnait* le Fils, si ce n'est le Père : ni personne ne *superconnaît* le Père, si ce n'est le Fils, et à qui le Fils le voudra révéler. C'est ici, on le voit, la connaissance suréminente, surperscientifique, superintellectuelle, que le Père essentiellement du Fils, et le Fils coessentiellement du Père. Nulle créature ne peut y participer que par la grâce et la révélation du Fils. Aussi ce même Fils dit-il jusqu'à deux fois à ses apôtres : Vous n'avez qu'un maître ou docteur, c'est le Christ. Les premiers hérétiques, sous le prétexte d'une soi-disant gnose, cherchaient à rabaisser Jésus-Christ au-dessous des puissances célestes. Voilà pourquoi les apôtres, dans presque toutes leurs épîtres, notamment saint Paul dans ses épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, rappelle que Jésus-Christ est l'image substantielle du Dieu invisible, qu'il est né avant toutes

les créatures. C'est par lui et pour lui que tout a été créé au ciel et sur la terre, les choses visibles, comme les invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances. Il est avant toutes choses, et toutes se concentrent et subsistent en lui. Il est assis à la droite de son Père dans les régions *supercélestes*, par-dessus toute principauté, toute puissance, toute vertu, toute domination, et tout nom qui peut se nommer non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle futur. Et tout est soumis à ses pieds. Il est le chef du corps de l'Église, le premier-né d'entre les morts ; afin qu'il soit le premier en tout : parce qu'il a plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses et de tout réconcilier par lui avec soi-même, purifiant par le sang qu'il a répandu sur la croix et ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science : trésors dont la participation produit l'*épignose*, la connaissance surnaturelle et parfaite du mystère de Dieu et de son Christ.

Or ce que font les apôtres contre les gnostiques dans toutes leurs épîtres, ce que fait particulièrement saint Paul, son disciple, saint Denys le continue contre les mêmes gnostiques dans ses œuvres. C'est le même but, c'est le même fond de doctrine, ce sont bien souvent les mêmes expressions ou des expressions semblables ; expressions qui paraissent étranges, quand on n'est pas familiarisé avec le texte original du Nouveau Testament ; mais quand on s'y connaît, elles deviennent comme le signalement d'un disciple et contemporain des apôtres.

Les ouvrages de saint Denys l'Aréopagite ont été très-célèbres depuis le cinquième siècle, et méritent leur célébrité par la haute théologie qu'ils renferment : ce sont les livres *de la Hiérarchie céleste* et *de la Hiérarchie ecclésiastique ;* les traités *des Noms divins* et *de la Théologie mystique*, avec dix lettres. Il avait composé encore quelques autres écrits, mais qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Quant aux ouvrages de saint Denys en général, on les voit cités dans une homélie d'Origène, traduite par Rufin. Saint Denys d'Alexandrie, contemporain d'Origène, écrit des notes pour servir à l'intelligence de saint Denys de l'aréopage, qui est cité avec éloge dans un sermon de saint Chrysostôme. Saint Cyrille d'Alexandrie, qui appartient aux premières années du cinquième

siècle, invoque, entre autres témoignages, celui de saint Denys l'Aréopagite contre les hérétiques qui niaient le dogme de l'Incarnation. Juvénal, évêque de Jérusalem, dans une lettre à l'empereur Marcien, touchant le trépas de la sainte Vierge, cite comme une tradition de l'Église le récit même de notre Aréopagite sur ce sujet : « Il y avait là, dit-il, avec les apôtres, Timothée, premier évêque d'Éphèse, et Denys l'Aréopagite, comme il nous l'apprend lui-même en son livre (des Noms divins, ch. III). Dans la première moitié du sixième siècle, Léonce de Byzance, en un livre qu'il composa contre Nestorius et Eutychès, cite en premier lieu parmi les anciens, Denys l'Aréopagite, contemporain des apôtres. Dans un autre traité, il donne la liste des Pères qui ont illustré l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'au règne ds Constantin, et il cite parmi eux notre auteur : « Ces docteurs, dit-il, furent Ignace, surnommé Théophore, Irénée, Justin, philosophe et martyr, Clément et Hippolyte, évêque de Rome, Denys l'Aréopagite, Méthodius de Patare, Grégoire Thaumaturge, etc. Saint Anastase le Sinaïte écrivit des réflexions mystiques sur l'œuvre des six jours : là, il rappelle en ces termes un passage du livre des Noms divins : Ce Denys, célèbre contemporain des apôtres, et versé dans la science des choses divines, enseigne en sa sublime théologie que le nom donné par les Grecs à la divinité signifie qu'elle contemple et voit tout. » Le pape saint Grégoire le Grand explique quelques fonctions des esprits bienheureux avec les propres paroles de saint Denys, et en le nommant ancien et vénérable Père.

Si les ouvrages de saint Denys ne se voient pas cités plus souvent dans les quatre premiers siècles, il y a une raison particulière dans la nature même de ses ouvrages. L'auteur y développe la plus sublime théologie, celle qu'on n'enseignait pas à tous les fidèles, mais seulement aux plus parfaits, comme saint Paul nous l'apprend dans sa première épître aux Corinthiens : *Sapientiam autem loquimur inter perfectos*. Aussi l'auteur adresse-t-il ses écrits à un évêque, à Timothée, en lui rappelant l'obligation du secret sur ces choses devant les personnes qui ne seraient pas capables de les bien entendre.

Le septième siècle tout entier est plein de la gloire de saint Denys. Les meilleurs écrivains, de saints évêques, des papes et des conciles, l'Orient et l'Occident le proclament l'auteur des livres

que nous possédons aujourd'hui sous son nom. Pas une voix discordante ne rompt l'unanimité solennelle. L'hérésie elle-même invoque ou subit cette autorité incontestée. Le philosophe et martyr saint Maxime la cite au monothélite Pyrrhus, qui se convertit : de plus, il enrichit de pieuses et savantes notes les œuvres du docteur apostolique. Le pape saint Martin, en plein concile de Latran, invoque contre le monothélisme l'autorité de saint Denys d'Athènes. « L'illustre Denys, dans son livre des Noms divins, nous apprend que le Seigneur fut formé du pur sang d'une vierge, contrairement aux lois de la nature, et qu'il foula les flots d'un pied sec, sans que leur mobilité cédât sous le poids de son corps. Et il dit encore dans sa lettre à Caïus : Le Seigneur s'abaissant jusqu'à notre substance, lui a communiqué la supériorité de son être, etc. » Et le concile de Latran, composé de cent quarante évêques, entendit ces citations faites par l'ordre du Pape, et les approuva et en tant qu'elles expriment le dogme catholique, et en tant qu'elles venaient de saint Denys l'Aréopagite. Un autre pape, saint Agathon, dans sa lettre aux empereurs, s'appuie également sur les passages qu'on vient de rappeler, et il en désigne l'auteur par ces mots : Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes. Les citations du Pape furent collationnées dans le sixième concile général, et trouvées conformes. Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, dans une lettre à Sergius de Constantinople, fauteur du monothélisme, recourt à l'autorité de saint Denys, comme les papes et les conciles précités. Et ni le monothélite Sergius de Constantinople, ni le monothélite Cyrus d'Alexandrie, ni Macaire d'Antioche, ne déclinent l'autorité qu'on leur oppose, seulement ils l'interprètent à leur manière. Comme on le voit, tous les grands siéges de la catholicité, Rome, par la bouche de ses pontifes; Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Constantinople, par leurs patriarches; l'Église, dans plusieurs conciles, affirment tenir pour authentiques les œuvres connues sous le nom de saint Denys l'Aréopagite.

Parmi les témoins subséquents de cette tradition, on distingue, au huitième siècle, saint Méthodius de Constantinople, saint Jean Damascène, le pape Adrien, le deuxième concile œcuménique de Nicée; au neuvième, Michel, prêtre de Jérusalem, le savant Photius, l'abbé Hilduin, Hincmar de Reims, le pape saint Ni-

colas ; au dixième, Suidas et Siméon Métaphraste; le célèbre moine Euthymius dans le onzième ; au douzième et treizième, l'historien George Pachymère parmi les Grecs, et parmi les Latins Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, Alexandre de Halès, Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas. Plus tard, le concile de Florence, les illustres cardinaux Bessarion, Baronius, Bellarmin, les savants Marsile Ficin et Pic de la Mirandole. Depuis le seizième siècle, certains critiques, soit protestants, soit d'un catholicisme douteux, se sont inscrits en faux contre cette tradition des siècles, et ont élevé des doutes sur l'authenticité des œuvres de saint Denys l'Aréopagite : mais d'autres critiques, et des plus judicieux, Halloix, Schelstrate, le P. Honoré de Sainte-Marie, le P. Noël Alexandre, ont fait voir que les raisons alléguées pour cela ne sont pas concluantes. Nous pensons comme eux.

Saint Denys de l'aréopage composa d'abord des *Institutions théologiques*, qu'il rappelle plus d'une fois, mais qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Il y expliquait ce qui concerne l'unité de nature et la trinité des personnes en Dieu.

Le livre des *Noms divins* est adressé à saint Timothée. Saint Denys y pose pour règle, comme dans ses *Institutions*, de montrer la vérité sur Dieu, non par les paroles persuasives d'une sagesse humaine, mais par la démonstration de la puissance inspirée de l'Esprit-Saint. Le meilleur commentaire de ces paroles du disciple se trouve dans ces paroles du maître auxquelles il fait allusion. Saint Paul dit donc aux fidèles de Corinthe : « Ma parole et ma prédication n'ont point consisté dans les paroles persuasives d'une sagesse humaine; mais dans la démonstration de l'Esprit et de la puissance : afin que votre foi ne soit point établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Nous prêchons néanmoins la sagesse, mais aux parfaits ; non pas la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde : mais nous prêchons la sagesse de Dieu en mystère, cette sagesse cachée, que Dieu a prédestinée avant les siècles pour notre gloire ; sagesse que nul des princes de ce monde n'a connue : car, s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire. Aussi est-il écrit : Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme, Dieu l'a préparé à ceux qui l'ai-

ment. Or, Dieu nous l'a révélé par son Esprit : car l'Esprit sonde toutes choses, même les profondeurs de Dieu. En effet, qui d'entre les hommes sait ce qui est d'un homme, si ce n'est l'esprit de cet homme qui est en lui ? De même, ce qui est de Dieu, nul ne le sait que l'Esprit de Dieu. Or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous sachions quelles grâces Dieu nous a faites. Et nous disons ces choses non dans les paroles didactiques d'une sagesse humaine, mais dans les paroles didactiques de l'Esprit-Saint, comparant les choses spirituelles aux spirituelles. Pour l'homme animal (l'homme qui n'a que son âme sans l'Esprit d'en haut), il ne perçoit point ni ne reçoit les choses de l'Esprit de Dieu; car elles lui sont une folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles s'examinent spirituellement. Mais l'homme spirituel examine, juge toutes choses, et n'est jugé lui-même par personne. Qui connaît en effet l'intelligence du Seigneur? Pour nous, nous avons l'intelligence du Christ [1]. » De ces principes de saint Paul, son disciple conclut que tout l'enseignement sur Dieu doit se tirer des Écritures, où Dieu nous communique la connaissance de lui-même suivant notre partie.

Sur les noms divins, même tirés de l'Ecriture divine, saint Denys fait cette observation : Comme Dieu est infiniment au-dessus de toutes choses, et qu'il est cependant la cause de toutes, le nom d'aucune d'entre elles ne lui convient proprement, et cependant les noms de toutes lui conviennent jusqu'à un certain point. Il prouve l'un et l'autre par l'Écriture même. Lorsque Jacob demanda, *quel est votre nom?* Dieu lui répondit, comme pour le blâmer : *Pourquoi demandez-vous mon nom* [2]? Et lorsque Manué fit la même demande, il lui fut répondu : *Pourquoi demandez-vous après mon nom? puisqu'il est admirable* [3]. En effet, conclut saint Denys, n'est-ce pas un nom vraiment admirable, qu'un nom au-dessus de tout nom, qui peut se dire non-seulement en ce monde, mais encore en l'autre [4]? Cependant, dans la même Écriture, Dieu est appelé et il s'appelle lui-même de plusieurs noms : Celui qui est ou Jéhova, Dieu ou Élohim, Seigneur ou Adonaï, Dieu des dieux, Seigneur des seigneurs, Saint des saints, Roi des rois, l'Ancien

[1] I, Cor., II, 4-16. — [2] Genes., XXXII, 29. — [3] Judic., XIII, 18. — [4] Ephes., I, 21.

des jours, la vie, la lumière, la vérité, la sagesse, l'intelligence, le verbe, le salut, la justice, la sanctification et la rédemption. Il habite les cœurs, les esprits et les corps, le ciel et la terre ; constamment immuable, il est dans le monde, autour du monde, par delà les cieux, par delà toute substance ; il est soleil, étoile, feu et eau, vent, rosée et nuage, pierre angulaire et rocher ; il est tout ce qui est, et n'est rien de ce qui est. C'est-à-dire, comme s'explique saint Denys, il est suréminemment, suressentiellement, tout ce qui est, et il n'est formellement, proprement, rien de ce qui est. C'est pourquoi il convient également de n'appliquer aucune dénomination et de les appliquer toutes au suprême auteur de tout ce qui existe : par là on confesse qu'il possède sur la création un empire absolu ; que toutes choses se rattachent à lui comme à leur centre, le reconnaissent pour leur cause, leur principe et leur fin, et qu'*il est toutes choses en toutes*[1], selon l'expression des Écritures. Tel est l'ensemble de doctrine que saint Denys expose dans le premier chapitre *des Noms divins*[2], et qu'il développe et applique dans les douze autres.

Dans le second, il cite l'extrait suivant des *Éléments de théologie*, du bienheureux Hiérothée, son maître après saint Paul.

« La divinité du Seigneur Jésus est la cause et le complément de tout ; elle maintient les choses dans un harmonieux ensemble, sans être ni tout, ni partie ; et pourtant elle est tout et partie, parce qu'elle comprend en elle et qu'elle possède par excellence et de toute éternité le tout et les parties. Comme principe de perfection, elle est parfaite dans les choses qui ne le sont pas ; et en ce sens qu'elle brille d'une perfection supérieure et antécédente, elle n'est pas parfaite dans les choses qui le sont. Forme suprême et originale, elle donne une forme à ce qui n'en a pas ; et dans ce qui a une forme, elle en semble dépourvue, précisément à cause de l'excellence de la sienne propre. Substance suressentielle, elle pénètre toutes les substances sans souiller sa pureté, sans descendre de sa sublime élévation. Elle détermine et classe entre eux les principes des choses, et reste éminemment au-dessus de tout principe et de toute classification. Elle fixe l'essence des êtres. Elle est la

[1] *Omnia in omnibus.* I, Cor., xv, 28. — [2] S. Dion. Areopag., *de divinis Nominibus*, c. 1.

durée, elle est plus forte que les siècles et avant tous les siècles. Sa plénitude apparaît en ce qui manque aux créatures ; sa surabondance éclate en ce que les créatures possèdent. Indicible, ineffable, supérieure à tout entendement, à toute vie, à toute substance, elle a surnaturellement ce qui est surnaturel, et suréminemment ce qui est suréminent. De là vient (et puissent nous concilier miséricorde les louanges que nous donnons à ces prodiges qui surpassent toute intelligence et toute parole), de là vient qu'en s'abaissant jusqu'à notre nature, et prenant en réalité notre substance, et se laissant appeler homme, le Verbe divin fut au-dessus de notre nature et de notre substance, non-seulement parce qu'il s'est uni à l'humanité sans altération ni confusion de sa divinité ; et que sa plénitude infinie n'a pas souffert de cet ineffable anéantissement ; mais encore, ce qui est bien plus admirable, parce qu'il se montra supérieur à notre nature et à notre substance dans les choses mêmes qui sont propres à notre nature et à notre substance, et qu'il posséda d'une façon transcendante ce qui est à nous, ce qui est de nous [1].

Dans le chapitre IV, saint Denys examine entre autres ces questions : Qu'est-ce que le mal? et d'où vient-il? Il conclut : Le mal, d'abord, ne vient pas de Dieu, et tout ce qui existe est bon en tant qu'il existe. Le mal, comme tel, n'est bon à rien ; il porte seulement une apparence de bien qui peut séduire, mais il n'existe pas pur et par lui-même ; il est un accident du bien. Le mal ne vient pas de Dieu et n'est pas en Dieu ; il n'est pas dans les choses elles-mêmes. Ainsi il n'est pas dans les anges ; par conséquent les démons ne sont pas mauvais par nature, mais par une déchéance qui toutefois ne les a pas privés de leurs facultés essentielles. Il y a également un certain sens dans lequel on peut dire que le mal atteint nos âmes, mais c'est toujours comme privation et non comme substance ; il n'existe pas non plus dans les animaux, ni dans la totalité de la nature, ni dans les corps, ni dans la matière brute. Bien plus, la privation n'est pas mauvaise en elle-même. Le bien est donc la perfection, le mal un défaut. Le bien n'a qu'une cause, le mal en a plusieurs. Le mal n'est qu'un accident qui survient aux substances. Le mal peut subsister sous l'empire

[1] Darboy, p. 361.

de la Providence, qui l'empêche d'altérer substantiellement les natures qu'il envahit. Il suit donc que le mal n'est ni réalité, ni puissance quelconque.

Dans le chapitre VII, il développe les propositions suivantes : Toute sagesse vient de la sagesse divine, qui est insondable, incompréhensible et inappréciable à l'homme. C'est de cette infinie sagesse que les anges tiennent leur intelligence, l'homme sa raison, la brute sa sensibilité. Par cette sagesse, Dieu connaît tout d'une façon inexprimable. Pour nous, il ne nous est donné de la connaître qu'imparfaitement. Cette connaissance de Dieu est manifestée à l'homme par la parole révélée, qui fonde ainsi la foi.

Après le livre des Noms divins, saint Denys composa une *Théologie symbolique*, qui n'est point venue jusqu'à nous. Il y faisait voir comment les choses divines portent des noms empruntés aux choses sensibles ; comment Dieu a forme et figure, membres et organes ; comment il habite des lieux et revêt des ornements ; pourquoi enfin on lui prête du courage, des tristesses et de la colère, les transports de l'ivresse ; des serments et des malédictions, et le sommeil et le réveil, et les autres symboles et pieuses images sous lesquels nous est représentée la Divinité.

Enfin il composa, en cinq chapitres assez courts, une *Théologie mystique*, dont il nous montre cette image dans Moïse. Dieu lui ordonna d'abord de se sanctifier, et de s'éloigner de tout ce qui est profane. Après toute cette purification, Moïse entend diverses trompettes, voit de nombreuses lumières, qui lancent de toutes parts de très-purs rayons. Ensuite il est séparé de la multitude, et avec l'élite des prêtres il atteint au sommet des élévations divines. Avec cela il ne communique pas encore familièrement avec Dieu, il ne le contemple pas encore lui-même (car nul homme ne le verra et vivra), mais il voit le lieu où il est.

C'est ainsi que des âmes d'élite qui s'y disposent par la pureté de cœur et par la prière, Dieu les élève amoureusement dès ce monde, non pas jusqu'à le voir en lui-même comme nous le verrons dans le ciel, mais jusqu'à le connaître, jusqu'à l'entrevoir avec une clarté au-dessus de toute pensée, de toute parole, de toute science terrestre. Tels étaient Moïse et Élie : tel fut saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel : tels nous verrons saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix.

Cette connaissance suréminente de Dieu et des choses divines forme la théologie mystique.

Pour diriger les créatures intellectuelles vers ce bonheur infini, dont celui de Moïse ne fut qu'un avant-goût, Dieu a établi parmi elles deux administrations : la hiérarchie céleste parmi les anges, la hiérarchie ecclésiastique parmi les hommes. Saint Denys a fait un traité de l'une et de l'autre.

Depuis le commencement du monde nous ne cessons de voir ces esprits administrateurs, envoyés de Dieu pour le salut des hommes. Ce sont les chérubins à la porte du paradis terrestre, les trois anges chez Abraham, les deux chez Lot. C'est la providence ministérielle de l'ange sur Agar et sur Ismaël, père des Arabes ; l'ange de Dieu au sacrifice d'Isaac ; les anges de Dieu montant et descendant sur l'échelle de Jacob. Lutte de Jacob contre un ange. Les anges devant Dieu, et Satan parmi eux. L'ange de Jéhova dans le buisson ardent, donnant sa mission à Moïse. L'ange de Dieu conducteur du camp d'Israël. Après le péché du peuple, Dieu se fait remplacer par un ange. Un ange apparaît à Balaam. L'ange de Dieu donne ses ordres à Josué. Un ange apparaît à Gédéon, et l'établit sauveur du peuple. Un ange annonce la naissance de Samson. Le prophète Élie est nourri par un ange. Isaïe voit les séraphins devant le trône de Dieu, et en reçoit sa mission. L'ange Raphaël et Tobie. Les chérubins vus par le prophète Ézéchiel. L'ange Gabriel révèle à Daniel l'époque de la venue du Christ. Les trois anges des Perses, des Grecs et du peuple de Dieu. Les anges protecteurs de Judas Machabée. L'ange Gabriel annonce à Zacharie la naissance du Précurseur. Il annonce à Marie la naissance du Sauveur même. Les anges annoncent le Sauveur né aux pasteurs de Bethléhem. Jésus-Christ nous signale les anges des petits enfants. Un ange assiste Jésus-Christ dans son agonie. Les anges annoncent sa résurrection. Les apôtres, particulièrement saint Pierre, mis en prison, sont délivrés par un ange. Saint Paul, dans ses épîtres, notamment dans celle aux Colossiens, nomme plusieurs degrés dans la hiérarchie des anges. Saint Jean, dans sa Révélation, voit les chérubins ainsi que le ministère des anges sur les nations et sur l'Église.

De ces faits et autres, ainsi que de l'enseignement des prophètes et des apôtres, qu'il appelle les antiques théologiens, saint Denys

déduit tout le fond de sa *hiérarchie céleste*. Hiérarchie une, mais distincte en trois ordres, et chaque ordre en trois chœurs. Les séraphins, les chérubins et les trônes forment le premier ordre ; les vertus, les puissances et les dominations, le deuxième; les principautés, les archanges et les anges, le troisième.

Le principe de la hiérarchie, soit céleste, soit ecclésiastique, c'est la source de la vie, l'essence de la bonté, l'unique cause de tout ce qui existe, la Trinité, qui, par bonté, donne à ce qui existe et d'être et d'être bien. Cette souveraine et très-divine béatitude, cette unité trine, qui existe vraiment, d'une manière qui nous est incompréhensible, mais qu'elle connaît très-bien, désire le salut des créatures intelligentes, tant de nous que des intelligences supérieures; mais ce salut, qui consiste à voir Dieu comme il est, ne peut arriver à ceux qui se sauvent, qu'autant qu'ils sont déifiés. Or cette déification, c'est la ressemblance et l'union avec Dieu, autant que possible. Le but commun de toute hiérarchie, c'est la continuelle dilection vers Dieu et les choses divines, dilection inspirée de Dieu et consommée par l'union ; c'est, même avant cela, la fuite absolue et irrévocable de ce qui est contraire à cette dilection; c'est la connaissance des choses dans la réalité de leur être, la vue et la science de la vérité sacrée; c'est la divine participation, autant que possible, de la perfection unique, de celui qui est souverainement un ; c'est la jouissance de l'intuition, qui nourrit intellectuellement et déifie quiconque la contemple. Nous disons donc, que cette divinement suprême béatitude, la divinité par nature, le principe de la déification, qui deifie ceux qui sont déifiés, a, par bonté divine et grâce, établi la hiérarchie pour le salut et la déification de tous les êtres soit raisonnables, soit purement spirituels [1].

Cette doctrine, saint Denys fait voir partout que c'est la doctrine des Écritures divines, en particulier des apôtres. Il commence la *hiérarchie céleste* par ces mots : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. Il y a plus : toute émanation de splendeur que le Père, par bienfaisance, laisse déborder sur nous, nous simplifie comme puissance unifique, nous rappelle et nous ramène vers l'unité du Père

[1] *De hierarchia ecclesiastica*, c. 1.

qui nous rassemble, et vers sa simplicité déifique. Car toutes choses viennent de Dieu et retournent à Dieu, comme disent les saintes Lettres. »

Effectivement, c'est l'apôtre saint Jacques qui dit : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de révolution. Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour être comme les prémices de ses créatures [1]. » C'est saint Paul qui dit aux Romains, en parlant de Dieu : « Tout est de lui, et par lui, et pour lui [2].» Tout est de lui comme cause, tout est par lui comme moyen, tout est pour lui comme fin. C'est le disciple bien-aimé qui nous apprend notre future ressemblance avec Dieu : « Nous savons, dit-il, que lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est [3]. » Saint Paul nous apprend notre transformation en Dieu, lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Mais nous tous, contemplant la gloire du Seigneur sans voile, nous sommes transformés en la même image de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur [4] » C'est encore le même apôtre qui nous apprend notre unification spirituelle avec Dieu, quand il dit aux mêmes : « Qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui [5]. » C'est encore saint Paul qui nous apprend que Dieu sera finalement tout en toutes choses, quand il dit aux mêmes Corinthiens : « Tout est soumis au Fils, sans doute à l'exception de qui lui a tout soumis. Lors donc que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à qui lui aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en toutes choses [6]. »

Pour que le lecteur chrétien puisse apprécier plus facilement la doctrine et la manière de saint Denys, nous traduisons le plus lit-

[1] Jacob., I. XVII et XVIII. — [2] *Ex ipso, et per ipsum, et in ipso* (en grec *in ipsum*, εἰς αὐτὸν) *sunt omnia.* Rom., XI, 36. — [3] Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus: quoniam videbimus eum sicuti est. I, Joann., III, 2. — [4] Nos verò omnes, revelatâ facie, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur, a claritate in claritatem tanquam a Domini spiritu. II, Cor., III, 18.— [5] Qui adhæret Domino, unus spiritus est. I, Cor., VI, 17. — [6] Omnia subjecta sunt ei, sine dubio præter eum qui subjecit ei omnia. Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei, qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. I, Cor., XV, 27 et 28.

téralement qu'il se peut ce qu'il dit dans le quatrième chapitre de la *hiérarchie* céleste.

« Avant tout, il est vrai de dire que la suressentielle Trinité [1], faisant subsister toutes les essences des choses, les a par bonté amenées à l'existence. Car c'est le propre de la cause de toutes choses et de la bonté souveraine, d'appeler à la communion d'elle-même les êtres, suivant qu'ils en sont capables. C'est pourquoi toutes choses ont part à la providence émanée de la Divinité suressentielle et cause universelle. Car elles ne seraient même point, si elles ne participaient pas de l'essence et du principe des êtres. Ainsi toutes les choses inanimées, par là même qu'elles existent, en participent : car l'existence de toutes, c'est la Divinité au-dessus de l'existence ; les choses vivantes participent de cette même puissance vivifiante qui surpasse toute vie ; les êtres raisonnables et intellectuels participent de cette même sagesse, qui surpasse toute raison et toute intelligence, et qui est par elle-même et éternellement parfaite. Il est donc clair que les natures diverses sont d'autant plus proches de la Divinité, qu'elles participent d'elle de plus de manières. C'est pourquoi les saintes phalanges des natures célestes ont participé de la libéralité divine plus que les natures qui existent simplement, ou qui ont une vie irraisonnable, ou même qui sont, comme nous, douées de raison. Car s'essayant à imiter Dieu, et, parmi la contemplation transcendante de ce sublime exemplaire, saisis du désir de se réformer à son image, les purs esprits obtiennent à bon droit de plus abondants trésors de grâce : assidus, généreux et invincibles dans les efforts de leur saint amour pour s'élever toujours plus haut, puisant à sa source la lumière pure et inaltérable par rapport à laquelle ils s'ordonnent, vivant d'une vie pleinement intellectuelle. Ainsi ce sont eux qui, en premier lieu et à plusieurs titres, sont admis à la participation de la divinité, et expriment moins imparfaitement, et en plus de manières, le mystère de la nature infinie : de là vient qu'ils sont spécialement et par excellence honorés du nom d'anges, la splendeur divine leur étant départie tout d'abord, et la révélation des secrets au-dessus de nous nous étant faite par leur entremise. Ainsi, comme enseigne la Théologie (l'Écriture sainte), la loi nous a été

[1] En grec théarchie.

intimée par les anges [1]. Ainsi, et avant et après la loi, les anges conduisaient à Dieu nos illustres ancêtres, tantôt en leur prescrivant des règles de conduite, et les ramenant de l'erreur et d'une vie profane au droit chemin de la vérité [2], tantôt en leur manifestant la constitution de la hiérarchie céleste, ou leur donnant le spectacle mystérieux des choses surhumaines, ou leur expliquant, au nom du Ciel, les événements futurs [3].

« Si quelqu'un veut dire que Dieu s'est révélé immédiatement et par lui-même à de pieux personnages, que celui-là sache par les affirmations positives des Écritures que personne sur terre n'a vu ni ne verra l'essence intime de Dieu [4]; mais que Dieu apparaissait aux saints, de la manière qui lui était convenable, et par des visions qu'ils pussent supporter [5]. Or, ces visions retraçant comme une image de la Divinité, autant du moins que ce qui a une forme peut ressembler à ce qui est au-dessus de toute forme, et par là élevant jusque vers Dieu ceux à qui elles sont accordées, la Théologie, dans son langage plein de sagesse, les appelle Théophanies; et ce nom leur convient, puisqu'elles communiquent à l'homme une divine lumière et une certaine science des choses divines.

« Or, nos glorieux ancêtres recevaient par le ministère des puissances célestes l'intelligence de ces visions divines. La tradition des Ecritures n'enseigne-t-elle pas que Dieu donna lui-même à Moïse sa législation sacrée [6], pour nous faire entendre qu'elle était l'esquisse d'une autre plus sainte et plus divine? En même temps la Théologie (l'Écriture) nous enseigne clairement que cette législation nous a été transmise par les anges, pour nous montrer qu'il est dans les exigences de l'ordre divin que les choses inférieures s'élèvent à Dieu par le moyen des choses supérieures. Et cette règle ne regarde pas seulement les esprits supérieurs et inférieurs l'un à l'autre, mais encore ceux qui sont au même rang; le souverain auteur de tout ordre voulant qu'en chaque hiérarchie il y eût des ordres et des puissances premières, moyennes et dernières, afin que les plus divins fussent les initiateurs et les guides des in-

[1] Act., III, VII, 38 et 53; Galat., III, 19; Hebr., II, 2. — [2] Matth., II, 13. Act., XI, 13. — [3] Daniel, VII, 10. Isaïe, 10. — [4] I, Joann., IV, 123. — [5] Gen, III, 8, et XVIII, 1. — [6] Num., IX. Act., VII. Gal., III.

férieurs pour l'approche, l'illumination et la communion divine.

« Aussi voyons-nous que le mystère de la philanthropie de Jésus fut d'abord révélé aux anges, et qu'ensuite, par leur médiation, la grâce de cette connaissance est descendue jusqu'à nous. C'est ainsi que le très-divin Gabriel apprit à Zacharie, qui cependant était hiérarque, que l'enfant qui lui viendrait, contre toute espérance, par la grâce de Dieu, serait le prophète de l'opération divine que Jésus devait miséricordieusement manifester en sa chair pour le salut du monde [1]. Le même apprit à Marie comment s'accomplirait en elle le mystère ineffable de l'Incarnation divine. Un autre ange informe Joseph de l'entier accomplissement des divines promesses faites à son aïeul David. Un autre annonce la bonne nouvelle aux bergers purifiés par le repos et le silence de la solitude, et avec lui la multitude de l'armée céleste enseigne aux enfants de la terre cette hymne de gloire si célèbre. Mais élevons les yeux vers des révélations plus sublimes encore de l'Écriture. Car je vois que Jésus lui-même, la cause suressentielle des substances supracélestes, en prenant notre nature sans altération de sa nature divine, ne dédaigna pas d'accepter l'ordre de choses établi pour l'humanité; mais il se soumit docilement aux prescriptions que son Père lui intima par le ministère des anges. Ainsi c'est un ange qui fit connaître à Joseph la volonté divine touchant la fuite en Égypte, et également sur le retour en Judée [2]. Que dis-je? nous voyons le Fils en personne soumis aux ordres du Père transmis par les anges. Comme vous connaissez trop bien ce qui est dit dans nos saintes traditions, je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'un ange fortifia Jésus agonisant [3], et que Jésus lui-même fut appelé ange de grand conseil [4], lorsque, pour opérer heureusement notre rédemption, il prit rang parmi les interprètes de la Divinité : car, comme il dit lui-même en qualité de messager ou d'ange : Tout ce qu'il avait appris du Père, il nous l'a manifesté [5]. »

Telle est la *Théologie* de saint Denys de l'aréopage : elle n'est autre que l'Écriture divine, que la parole de Dieu. Ses théologiens, ses maîtres en la science de Dieu et des choses divines, ce sont les prophètes et les apôtres. Il ne cite qu'eux. A peine leur

[1] Luc, I, 13. — [2] Matth., II. — [3] Luc, XXII, 43. — [4] Isaïe, VI. — [5] Joann., XV, 15.

adjoint-il un ou deux contemporains : Hiérothée, son maître après saint Paul, et son ami saint Ignace d'Antioche, qui termina sa carrière quelques années avant lui : encore cette dernière citation est-elle regardée par quelques-uns comme une addition postérieure faite au texte par une main étrangère.

La hiérarchie ecclésiastique a le même but que la hiérarchie céleste, la sanctification des âmes et leur ressemblance avec Dieu. Elle se compose aussi de trois ordres, le pontife ou l'évêque, le prêtre, le diacre, qui se perpétuent par l'ordination pontificale. Ces trois ordres purifient, illuminent et perfectionnent les âmes par trois principaux sacrements, le baptême, la confirmation, l'eucharistie. Il y a même comme trois ordres dans le peuple fidèle : les catéchumènes, les néophytes, et ceux qui aspirent à la perfection, comme les moines, ascètes ou thérapeutes, imitateurs des Esséniens et des anciens disciples des prophètes. Cette hiérarchie chrétienne a été précédée sur la terre par une autre, celle de Moïse, qui en était la figure. Voici comme saint Denys expose l'ensemble de ces trois hiérarchies.

« La très-sainte hiérarchie des natures supracélestes n'a d'autre sacrement que la pure et intelligible connaissance de Dieu et des choses divines, au degré où elles en sont capables, et également un état proportionnel de conformité et d'assimilation à la Divinité. Là sont illuminateurs et maîtres en la sainte perfection les esprits les plus proches de Dieu ; car avec bonté et discrétion, ils font parvenir aux ordres subalternes les déifiques lumières que leur donne directement la Trinité, perfection essentielle et source de toute sagesse. Les rangs inférieurs à ces natures premières, étant élevés par elles à la grâce de l'illumination divine, sont des initiés et doivent être nommés tels.

« Après cette hiérarchie surhumaine et toute céleste, Dieu, voulant dans sa bonté répandre sur nous la sainteté de ses dons précieux, donna d'abord à l'enfance de l'humanité, comme dit l'Ecriture [1], la hiérarchie légale, et lui envoya une lumière que pussent porter ses débiles regards, dissimulant la vérité sous d'imparfaites images, sous des traits bien éloignés de la pureté des originaux, sous d'obscurs symboles, sous des énigmes dont le sens

[1] Galat., III, 24.

profond ne se découvrait qu'avec peine. Or, dans cette hiérarchie de la loi, le mystère, la grâce, c'est que l'homme était élevé à l'adoration spirituelle de Dieu. Les chefs (pontifes, prêtres et lévites) sont ceux qui furent initiés dans la science du tabernacle par Moïse, premier initiateur et maître des pontifes : car retraçant le tabernacle spirituel dans la hiérarchie qui préparait la nôtre, il nomma toutes les cérémonies légales une image de l'exemplaire qui lui avait été montré sur le mont Sinaï [1]. Les initiés sont ceux qui, aidés par les symboles sacramentels, s'élevaient, selon leurs forces, à une plus parfaite intelligence des mystères.

« Or, pour cette initiation plus relevée, la théologie (la parole de Dieu) entend notre hiérarchie, qu'elle nomme le complément sacré et la fin de la précédente. Car notre hiérarchie est à la fois céleste et légale, et, comme un milieu qui unit deux extrêmes, elle participe de l'une et de l'autre : de la première, à raison des contemplations spirituelles dont elle est enrichie ; de la seconde, à cause des nombreux symboles qui la matérialisent, pour ainsi dire, et à l'aide desquels elle s'élève vers la Divinité [2]. »

En parlant de l'ordination ecclésiastique, saint Denys parle ainsi de la vocation divine.

« Le pontife proclame le nom des ordinands et les ordres qu'ils vont recevoir. Cette cérémonie mystérieuse annonce que, épris d'amour pour Dieu, le consécrateur se pose comme l'interprète du choix céleste ; que ce n'est point par une capricieuse faveur qu'il appelle aux dignités sacrées, mais qu'il agit sous l'inspiration d'en haut dans la consécration des ministres de l'Eglise. C'est ainsi que Moïse, l'instituteur des cérémonies de la loi, n'éleva point à la dignité pontificale Aaron, cependant son frère, et jugé par lui agréable à Dieu et digne du sacerdoce, jusqu'à ce que, poussé par un mouvement divin, il le consacra pontife, selon le rite que Dieu lui-même, souverain consécrateur, lui prescrivit. Bien plus, notre premier et divin chef hiérarchique (car le très-doux Jésus voulut bien se faire notre pontife) ne se glorifia pas lui-même, comme attestent les Ecritures [3] ; mais il fut glorifié

[1] Exod., xxv, 40. — [2] *De ecclesiastica hierarchia*, c. v. — [3] Hebr., v, 5.

par celui qui lui dit : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech [1]. » C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'appeler ses apôtres à l'honneur de l'épiscopat, bien que, comme Dieu, il fût l'auteur de toute consécration, néanmoins, selon l'esprit de la hiérarchie, il rapporta cette action à son Père adorable et au Saint-Esprit, recommandant aux disciples, ainsi qu'on le voit dans l'Écriture, de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, « que vous avez entendue de ma bouche, dit-il ; c'est que vous serez baptisés dans le Saint-Esprit [2]. » Ainsi agit encore le coryphée des apôtres avec ses dix collègues dans la dignité pontificale : car étant question de consacrer un douzième apôtre, il en laissa religieusement le choix à la Divinité. « Montrez, dit-il, celui que vous avez élu [3] ; » et il reçut au nombre des douze celui qui avait été désigné par un divin sort [4].

Dans le traité de la *Hiérarchie ecclésiastique*, saint Denys signale le sens spirituel de toutes les cérémonies des sacrements, en particulier du baptême et de l'ordination. En quoi il se montre le fidèle disciple de Paul, qui, dans toutes ses épîtres, notamment dans celle aux Hébreux, s'applique à nous révéler partout le sens mystérieux de ce qu'il y a dans l'Ancien Testament, comme le sacerdoce de Melchisédech, le sacerdoce d'Aaron, les fonctions des prêtres et des lévites dans le tabernacle.

Il y a plus. Des critiques modernes ont dit, d'autres ont répété : Les œuvres attribuées à saint Denys l'Aréopagite ne sauraient être de lui, attendu qu'on y parle de cérémonies qui n'ont été en usage que dans le cinquième siècle, par exemple, les encensoirs et les encensements dans le divin sacrifice. Tout ce que prouve cette objection, c'est que ceux qui la font ou la répètent, n'ont pas lu ou ont oublié les écrits des apôtres, en particulier ceux de l'apôtre saint Jean. Car, nous y voyons dès lors une liturgie pompeuse. C'est un jour de dimanche que saint Jean a sa divine révélation. C'est une assemblée à laquelle préside un pontife vénérable, assis sur un trône et environné de vingt-quatre vieillards ou prêtres. Ce sont des habits sacerdotaux, des robes blanches, des ceintures, des couronnes, des instruments du culte divin, un

[1] Psalm. cix, 4. — [2] Act., i, 4. — [3] *Ibid.*, i, 24. — [4] *De ecclesiastica hierarchia*, c. v.

autel, des chandeliers, des encensoirs, un livre scellé. Et cet autel, ces couronnes, ces ceintures, ces chandeliers, ces encensoirs sont d'or. Il y est parlé d'hymnes, de cantiques et d'une source d'eau qui donne la vie. Devant le trône, et au milieu des prêtres, est un agneau en état de victime, auquel sont rendus les honneurs de la divinité. Sous l'autel, sont les martyrs qui demandent que leur sang soit vengé. Un ange présente à Dieu de l'encens et il est dit que c'est l'emblème des prières des saints ou des fidèles. En un mot, saint Jean nous fait voir nos cérémonies saintes, ou transportées du ciel ou transportées au ciel. Mais on dirait que, depuis trois siècles, certains critiques ont fermé les yeux pour ne pas voir.

Finalement, c'est du moins notre intime persuasion, les fidèles catholiques qui auront lu avec foi, amour et intelligence, surtout dans le texte original, d'un côté, le Nouveau Testament, en particulier les épîtres de saint Paul, et de l'autre, les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, n'auront pas de peine à reconnaître que saint Paul et saint Denys sont deux écrivains du même temps, qu'ils ont la même pensée, et que le second est vraiment disciple du premier.

Le même jour, on fait mémoire du saint patriarche Abraham, père de tous les croyants.— A Borgo-San-Donnino, dans le Parmesan, sur la voie Claudienne, saint Domain, martyr, qui, voulant par la fuite éviter la rigueur de la persécution de l'empereur Maximien, fut percé d'un coup d'épée par ceux qui le poursuivaient, et mourut glorieusement. — Au Mont-Cassin, saint Deusdedit, abbé, que le tyran Sicard tint longtemps enfermé dans un cachot, où il mourut de faim et de misère. — En Hainaut, saint Guilain, évêque et confesseur, qui, renonçant à l'épiscopat pour mener une vie solitaire dans le monastère même qu'il avait fait bâtir, devint célèbre par les merveilles qu'il opéra. — A Valence en Espagne, saint Louis Bertrand, de l'ordre des frères Prêcheurs, qui, plein de l'esprit apostolique, confirma par l'innocence de sa vie, et par la multitude de ses miracles, l'Evangile qu'il avait prêché aux peuples de l'Amérique. — A Jérusalem, sainte Publie, abbesse, qui, pour avoir chanté avec ses religieuses ces versets de David : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent; et, que ceux qui les font leur deviennent semblables », pendant que Julien l'Apostat passait, fut meurtrie de soufflets, par l'ordre de ce prince, et sévèrement réprimandée.

X^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Fils de Jean de Borgia, duc de Gandie, il naquit en 1510 et mourut en 1572. Il descendait, par sa mère, de Ferdinand V, roi d'Aragon. Cette pieuse mère, nommée Jeanne d'Aragon, avait une grande dévotion à saint François d'Assise, et fit vœu que si elle mettait heureusement un fils au monde, il en porterait le nom. De là le nom de François donné à l'enfant. Ce fils pouvait à peine articuler quelques sons, qu'elle lui apprit à prononcer les noms de Jésus et de Marie. Dès l'âge de cinq ans, il connaissait les premiers principes de la religion, et paraissait déjà pénétré de la sainteté du christianisme. Il se montrait doux, affable, reconnaissant et généreux envers tout le monde. Il fit de rapides progrès dans les lettres et la vertu. Il avait surtout une tendre dévotion pour les souffrances de Jésus-Christ, qu'il honorait chaque jour par certaines pratiques. Sa pieuse mère étant tombée dangereusement malade, il allait souvent se renfermer dans sa chambre, quoiqu'il n'eût que dix ans; et là, il priait pour elle avec beaucoup de larmes, après quoi il prenait une rude discipline. Il ne quitta plus dans la suite cette pratique de mortification. Dieu permit cependant que la duchesse de Gandie ne relevât point de sa maladie; elle mourut en 1520. Cette perte fut extrêmement sensible à François; mais la foi surmonta la nature; il modéra sa douleur et se soumit avec résignation à la volonté divine. Il se rappelait sans cesse les sages conseils que sa mère lui avait donnés, et il forma la résolution d'en faire toujours la règle de sa conduite, et il tint parole.

Il acheva son éducation en grande partie auprès de son oncle maternel, Jean d'Aragon, archevêque de Saragosse. A l'âge de dix-huit ans, il se sentit une forte inclination pour l'état religieux, et il l'aurait suivie s'il eût été maître de disposer de sa liberté. Vers le même temps, il fut tourmenté par de violentes tentations d'impureté; mais il en triompha par l'usage fréquent

de la confession, par des prières ferventes, par des lectures pieuses, par la pratique de la mortification et de l'humilité, par la défiance de soi-même et par une ferme confiance en Dieu, qui seul peut accorder le trésor inestimable de la chasteté. Son père et son oncle, qui voulaient le distraire du dessein où il était de se faire religieux, l'envoyèrent à la cour de Charles-Quint en 1528 : ils espéraient que le nouveau genre de vie qu'il allait mener lui donnerait d'autres pensées.

François fit paraître à la cour une prudence qu'on remarquait à peine dans les personnes les plus âgées. Son assiduité à ses devoirs, relevée par l'éclat de sa vertu, l'eut bientôt distingué. Il avait le cœur noble, généreux et reconnaissant. Il honorait Dieu dans le prince, et c'était au Seigneur qu'il rapportait ses actions et les marques de faveurs qui étaient la récompense de ses services. Il faisait observer le plus bel ordre dans son domestique. Chaque jour il entendait la messe, et il avait ses heures réglées pour la lecture et la prière. L'empereur avait pour lui une telle vénération, qu'il l'appelait *le miracle* des princes. L'impératrice Élisabeth ou Isabelle de Portugal avait pour lui les mêmes sentiments ; aussi forma-t-elle le dessein de lui faire épouser Éléonore de Castro, qu'elle avait amenée avec elle de Portugal, qu'elle honorait de toute sa confiance, et qui réunissait à une naissance illustre une rare piété, avec toutes les qualités de l'esprit et du cœur. L'empereur approuva ce dessein, et le fit approuver au duc de Gandie. Françoise et Éléonore se marièrent comme autrefois Tobie et Sara. L'empereur donna au saint, dans cette occasion, une nouvelle marque de son estime, en le faisant marquis de Lombay et grand écuyer de l'impératrice. Comme il connaissait sa prudence et sa fidélité, il l'admit dans son conseil, et conférait souvent avec lui sur les affaires les plus importantes de l'État.

L'an 1537, François perdit sa grand' mère, dona Maria Henriquèz, qui, restée veuve à l'âge de dix-neux ans, avec Jean, père du saint, et Isabelle, qui devint abbesse des Clarisses de Gandie, embrassa le même institut à l'âge de trente-quatre ans, et vécut trente-trois ans sous la conduite de sa propre fille. Les vertus qu'elle avait pratiquées lui donnèrent tant de consolations dans sa dernière maladie, qu'elle pria ses sœurs de lui chanter le *Te*

Deum immédiatement après sa mort, en action de grâces de son heureux passage à l'éternité.

En la même année 1537, saint François de Borgia fit encore une perte sensible, par la mort du poëte Garcilaso de la Véga, son ami intime. Car c'est une chose bien remarquable : dans le temps que le Portugal, l'Espagne et l'Italie produisaient de grands saints, ils produisaient de grands poëtes : l'Espagne, Garcilaso de la Véga; le Portugal, Louis Camoëns; l'Italie, Le Tasse.

Deux ans après que François eut perdu son ami, il vit mourir l'impératrice Isabelle, et fut chargé de conduire le corps à Grenade, où il devait être enterré. Arrivé dans cette ville, on ouvrit le cercueil, pour que François jurât que c'était réellement le corps de l'impératrice. Mais ce visage était si défiguré, qu'il ne fut pas possible de le reconnaître; le cadavre, d'ailleurs, exhalait une odeur si infecte, que personne ne pouvait la supporter. Ce hideux spectacle fit sur François une impression aussi durable que la vie. Il passa la nuit suivante sans dormir. Prosterné dans sa chambre et fondant en larmes, il se disait à lui-même : « O mon âme ! que puis-je chercher dans le monde? Jusqu'à quand poursuivrai-je une ombre vaine? Qu'est devenue cette princesse qui nous paraissait si belle, si grande, si digne de nos respects? La mort, qui a traité de la sorte le diadème impérial, est toute prête à me frapper ! N'est-il pas de la sagesse de prévenir ses coups, en mourant au monde dès ce moment, afin qu'à ma mort je puisse vivre en Dieu? » Le lendemain il entendit le vénérable Jean d'Avila faire une oraison funèbre qui acheva de le convertir. De l'avis de ce saint homme, il résolut de quitter la cour, et s'engagea même par vœu à entrer dans quelque ordre religieux, s'il survivait à sa femme.

Mais l'empereur, loin de consentir à sa retraitre, le nomma vice-roi de Catalogne. Dans ce nouveau poste, François remplit tout ensemble les devoirs d'un gouverneur accompli et d'un fervent religieux. Il donnait tous les matins quatre à cinq heures à la prière ou à la méditation. Chaque jour il récitait l'office divin, et chaque heure était suivie d'une méditation sur quelque point de la Passion. Il récitait aussi le rosaire tous les jours, et méditait sur les vertus et les principaux mystères de la vie de la sainte Vierge. Ses austérités étaient incroyables. Il se priva de souper pour tou-

jours, afin d'avoir plus de temps pour la prière. Après avoir passé deux carêmes sans autre nourriture qu'un plat de légumes et un verre d'eau qu'il prenait chaque jour, il forma le projet de jeûner de la sorte pendant toute l'année. Ce n'était pas que sa table ne fût servie d'une manière convenable à son rang : il intéressait ses convives par une conversation fort agréable, afin que personne ne l'observât, et il détournait, autant qu'il lui était possible, le discours sur des objets de piété. Il communiait toutes les semaines, observant d'employer les trois jours précédents à s'y préparer, et les trois suivants en actions de grâces. Ayant appris à connaître la compagnie de Jésus, il mit tout en œuvre pour la répandre.

Sur ces entrefaites, il perdit son père, Jean, duc de Gandie, et sa femme, Éléonore de Castro, qui moururent tous deux dans les plus vifs sentiments de piété. C'était en 1546. Veuf et duc de Gandie à l'âge de trente-six ans, François fit une retraite sous la conduite du jésuite Lefèvre, conformément aux exercices spirituels de saint Ignace. Ils convinrent ensemble des moyens d'exécuter le projet qu'il avait conçu de fonder un collége de Jésuites à Gandie même. François, pour conserver le fruit qu'il avait retiré de ses entretiens avec ce premier compagnon de saint Ignace, composa plusieurs petits traités de piété. Deux ont pour objet les moyens d'acquérir une parfaite connaissance de soi-même, et une véritable humilité. Il résolut en même temps d'exécuter la résolution déjà prise de se consacrer à Dieu dans quelque congrégation religieuse. Il se détermina pour la compagnie de Jésus, dont la règle lui parut mieux convenir aux vues de zèle qui l'animaient, et à l'éloignement qu'il se sentait pour les dignités ecclésiastiques. Il eût désiré que la chose eût lieu aussitôt. Mais saint Ignace lui manda de différer jusqu'à ce qu'il eût pourvu à l'établissement de ses enfants, et qu'il eût achevé les fondations qu'il avait commencées; il lui conseilla au même temps de faire un cours réglé de théologie à Gandie, et d'y prendre le degré de docteur en cette science. Le duc obéit avec la plus parfaite ponctualité.

Les affaires qui le retenaient dans le monde ayant été terminées dès l'an 1549, il partit pour Rome, où il arriva à la fin d'août 1550. Sur le bruit que le pape Jules III pensait à le faire cardinal, il en sortit après quatre mois de séjour, et s'enfuit secrètement en Espagne, où il se retira chez les Jésuites d'Ognate, à quatre lieues du

château de Loyola. Il s'y regardait comme le dernier de tous, et recherchait les plus vils emplois de la maison. Il aimait surtout à aller demander l'aumône de porte en porte dans les bourgades voisines. Souvent il parcourait les villages une sonnette à la main, afin d'appeler les enfants pour les catéchiser, et leur apprendre à faire leurs prières. Il instruisait les personnes de tout état ; mais il s'attachait principalement aux pauvres. Saint Ignace l'oblige d'aller prêcher dans les différentes parties de l'Espagne, où l'on désirait l'entendre depuis longtemps. Le succès répond à l'espérance qu'on avait conçue. Plusieurs personnes de la première qualité se mettent sous sa conduite, et l'on voit des familles entières suivre le plan de vie qu'il leur a tracé. Après avoir opéré des prodiges de zèle dans la Castille et l'Andalousie, il passe en Portugal, où il paraît encore se surpasser, surtout à Evora et à Lisbonne.

Les provinces de la société s'étant multipliées en Espagne, François en fut établi supérieur général. Les Jésuites du Portugal et des Indes orientales lui furent aussi soumis. Mais comme ses austérités faisaient craindre pour sa vie, saint Ignace lui ordonna d'obéir sur ce point à un autre : cette précaution parut nécessaire pour modérer la ferveur de son zèle.

Le père Laynèz, second général des Jésuites, étant mort en 1565, François fut élu pour lui succéder, le 2 juillet de la même année. On avait su déconcerter les précautions qu'il avait prises pour empêcher son élection. Il fit de tendres exhortations aux Pères qui composaient l'assemblée générale, et voulut leur baiser les pieds avant qu'ils se séparassent. Son premier soin fut de fonder à Rome une maison pour le noviciat. Il soutint avec tant de succès les intérêts de la société dans toutes les parties du monde, qu'on peut l'en regarder comme le second fondateur. Il montra tant de zèle à étendre les missions et à former les ouvriers évangéliques, qu'il eut devant Dieu beaucoup de part au mérite des prédicateurs qui annoncèrent la foi dans les pays les plus éloignés. Il n'en avait pas moins pour former ceux des pères qui étaient destinés à rester en Europe, et pour les pénétrer de l'esprit de leur institut, qui a pour objet la réformation des mœurs des chrétiens. La prédication étant le principal moyen dont Dieu se sert pour la conversion des âmes, il recommandait fortement de s'appliquer

à ce genre de ministère, et il traça lui-même les règles qu'il fallait suivre pour y réussir.

Saint François de Borgia termina sa sainte vie dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1572, dans la soixante-deuxième année de son âge. On l'enterra dans l'ancienne église de la maison professe ; mais, en 1617, le cardinal duc de Lerme, son petit-fils, premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fit transporter son corps dans l'église de la maison professe des Jésuites de Madrid. François de Borgia, béatifié par Urbain VIII en 1624, fut canonisé par Clément IX en 1670. Innocent XI fixa sa fête au 10 octobre, en 1683.

Le même jour, en Crète, saint Pinyte, l'un des plus excellents évêques de son temps : il gouverna l'église de Gnosse sous l'empire de Marc-Antonin-Vère et de Commode; et il laissa dans ses écrits, comme dans un miroir, une vive représentation de lui-même. — A Cologne, saint Géréon, martyr, et trois cent dix-huit autres, qui, durant la persécution de Maximien, pour conserver la vraie foi, présentèrent leur tête au glaive des bourreaux. — Près de la même ville, saint Victor, et ses compagnons, martyrs. — A Bonn en Allemagne, les saints martyrs Cassius, Florent et plusieurs autres. — A Nicomédie, saint Eulampe, martyr, et sainte Eulampie, vierge, sa sœur. Cette sainte fille ayant appris que son frère était dans les tourments pour Jésus-Christ, se jeta au milieu de la foule, l'embrassa et se joignit à lui pour partager son supplice ; ils furent plongés tous deux dans une chaudière d'huile bouillante ; mais n'en ayant éprouvé aucun mal, ils eurent la tête tranchée. Deux cents personnes qui s'étaient converties à la vue d'un si grand miracle, endurèrent le même supplice, et reçurent l'honneur du martyre. — A York en Angleterre, saint Paulin, évêque, disciple du pape saint Grégoire : envoyé dans cette île, avec plusieurs autres par ce saint pape, pour y prêcher l'Evangile, il convertit le roi Edwin et tous ses sujets. — A Piombino en Toscane, saint Cerbonéi, évêque et confesseur, lequel, comme le rapporte saint Grégoire, brilla par ses miracles pendant sa vie et à sa mort. — A Vérone, un autre Cerbonéi, évêque. — A Capoue, saint Paulin, évêque.

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 10 octob.

XI^e JOUR D'OCTOBRE.

LES SAINTS TARAQUE, PROBUS ET ANDRONIC,

MARTYRS.

Parmi les actes sincères des martyrs, il n'y en a peut-être pas de plus remarquables que ceux des saints Taraque, militaire, Probus, bourgeois, et Andronic, noble. On y distingue quatre parties. Les trois premières contiennent le procès-verbal des interrogatoires qu'ils subirent à Tarse, Mopsueste et Anazarbe, villes de Cilicie. C'est une copie authentique des registres proconsulaires que les chrétiens achetèrent deux cents deniers, environ cent francs, des notaires publics, comme onze d'entre eux l'attestent dans une lettre aux chrétiens d'Icône, en leur envoyant ces actes. La quatrième partie est de trois chrétiens qui furent témoins oculaires, qui enlevèrent secrètement les corps des saints martyrs et les enterrèrent, avec la résolution de passer le reste de leur vie auprès de leur sépulcre. Voilà de quoi conviennent tous les savants. Ces actes peuvent donc servir de règle pour juger des autres et réformer plus d'une fois les décisions arbitraires des critiques modernes. C'est pourquoi on les a insérés tout entiers au tome VI de l'*Histoire ecclésiastique*. Ici nous ne mettrons les actes que du troisième martyr, le plus jeune.

Le 25 mars, après l'interrogatoire de Taraque et de Probus à Tarse, le gouverneur Maxime dit : Amenez l'autre au milieu du tribunal. Démétrius, centurion, dit : Le voici, seigneur. Maxime : Comment t'appelles-tu ? Andronic répondit : Je suis chrétien ; car c'est ce que vous voulez savoir : je vous le dis donc, je suis chrétien. Maxime : Puisque ce nom n'a servi de rien à ceux qui ont passé devant toi, dis-moi en un mot ton nom, que je te demande. Andronic : Si vous demandez mon nom vulgaire parmi les hommes, on m'appelle Andronic. — De quelle naissance es-tu ? — Je suis noble et fils des premiers de la ville d'Éphèse. Maxime : Laisse tous ces discours recherchés ; je te parle en père, crois-moi ; ceux qui ont passé avant toi ont voulu faire les insensés, ils n'y ont rien gagné. Honore les empereurs et sacrifie à nos dieux pater-

nels, et on te fera du bien. Andronic : Vous les nommez très-justement vos dieux paternels, puisque vous avez pour père Satan, et que vous êtes devenus des démons ; car vous faites ses œuvres. Maxime : Ta jeunesse te rend insolent. Andronic : Je vous parais jeune par l'âge ; mais mon esprit est avancé et préparé à tout. Maxime : Laisse tous ces discours et sacrifie pour éviter les tourments. Andronic : Croyez-vous qu'à mon âge je n'aie pas de sens, et que j'aie moins de courage que les autres ? je suis prêt à tout. Maxime dit alors : Otez-lui ses vêtements, ceignez-le et le suspendez. Démétrius, centurion, dit de son côté : Obéis, misérable, avant que ton corps soit perdu. Andronic : Il vaut mieux perdre mon corps que mon âme ; fais ce que tu voudras. Maxime : Obéis et sacrifie, avant que je commence à te faire périr. Andronic : Je n'ai jamais sacrifié aux démons, pas même dans mon enfance ; je ne commencerai point à présent. Maxime : Qu'on le frappe. Athanase, greffier, dit : Obéis au gouverneur ; par l'âge je suis ton père, et je te le conseille. Retire-toi, dit Andronic, corrige-toi toi-même ; car, pour être vieux, tu n'en es pas plus sage, puisque tu me conseilles de sacrifier à des pierres et à des démons. Maxime : Misérable, es-tu insensible aux tourments, pour n'avoir pas pitié de toi et ne pas quitter cette folie ? Andronic : Cette folie nous est nécessaire, à nous qui espérons dans le Christ ; mais la sagesse temporelle attire à ceux qui l'ont la mort éternelle. Maxime : Qui t'a appris cette folie ? Andronic : Le Verbe Sauveur, pour qui nous vivons et vivrons, ayant dans le ciel Dieu même pour garant de la résurrection. Maxime : Quitte cette folie, avant que je te fasse périr par des tourments plus rigoureux. Andronic : Mon corps est devant vous ; vous avez le pouvoir, faites ce que vous voudrez. Maxime : Déchirez-lui les jambes bien fort. Andronic : Que Dieu le voie et te juge promptement ! car, sans que j'aie fait de mal, vous me tourmentez comme un meurtrier. Maxime : Tu es impie envers les dieux et envers les augustes, tu méprises mon tribunal, et tu dis que tu ne fais point de mal ? Andronic : Je combats pour la piété envers le vrai Dieu. Maxime : Si tu avais de la piété, tu honorerais les dieux que les empereurs eux-mêmes honorent. Andronic : C'est impiété cela, et non piété, de laisser le Dieu vivant pour adorer du bois et des pierres. Maxime : Les empereurs sont donc impies, bourreau que tu es ? Andronic : Oui, à

mon avis, ils le sont. Vous-même, si vous voulez raisonner droit, vous voyez bien que c'est une impiété de sacrifier aux démons. Maxime : Retournez-le et piquez-lui les côtés. Andronic : Je suis devant vous ; faites souffrir à mon corps tout ce qu'il vous plaira. Maxime : Mettez-y du sel et frottez-lui les côtés avec des tessons. Andronic : Vous avez fortifié mon corps par les plaies. Maxime : Je te ferai périr petit à petit. Andronic : Je ne crains point vos menaces ; ma résolution est plus forte que toutes vos inventions et toute votre malice ; c'est pourquoi je méprise vos tourments. Le gouverneur dit enfin : Mettez-lui les fers au cou et aux pieds, et renfermez-le dans la prison.

Le second interrogatoire se fit à Mopsueste. Après avoir tourmenté horriblement Taraque et Probus, le gouverneur fit appeler Andronic. Le voilà, seigneur, dit le centurion Démétrius. Le gouverneur Maxime dit : Ceux qui ont été interrogés avant toi, misérable, ont souffert inutilement plusieurs tourments ; mais après mille supplices, ils se sont enfin laissé persuader d'honorer les dieux, et ont maintenant à recevoir des empereurs des honneurs extraordinaires. Toi donc, persuade-toi ainsi toi-même avant la torture, épargne-toi les tourments, sacrifie aux dieux et tu recevras les honneurs convenables. Sinon, je te jure par les dieux et par les empereurs invincibles, que je punirai extraordinairement ta désobéissance. Andronic : N'accuse pas d'une telle faiblesse ceux qui t'ont répondu avant moi, et ne crois pas me tromper par tes artifices, ni faire que je t'obéisse ; je ne serai pas si lâche. Je demeure ferme, armé de la foi que j'ai en mon Seigneur, et je ne crains ni toi ni ton tribunal. Déploie donc toutes tes menaces et tous tes tourments. Maxime : Étendez-le aux pieux, et fouettez-le avec des nerfs crus. Andronic : Tu ne me fais pas grand'chose, après ce grand serment par tes dieux et tes empereurs. Voilà toutes tes menaces ? Le greffier Athanase dit : Tout ton corps n'est qu'une plaie, et tu trouves que ce n'est rien, misérable ! Andronic : Ceux qui aiment le Dieu vivant ne s'inquiètent point de cela. Maxime : Frottez-lui le dos avec du sel. Andronic : Fais-moi saler davantage, afin que je sois incorruptible et que je résiste mieux à ta malice. Maxime : Tournez-le et frappez-le sur le ventre, afin d'aigrir ses premières plaies et que la douleur pénètre jusqu'aux moelles. Andronic : Je suis entièrement guéri des plaies que m'avaient

faites vos premiers tourments, comme vous l'avez vu, quand on m'a présenté à votre tribunal. Celui qui m'a guéri alors me guérira encore. Méchants soldats, dit aussitôt Maxime, ne vous avais-je pas défendu que personne les pansât, afin qu'ils fussent réduits par leurs plaies à nous obéir? Par Votre Grandeur, répondit le geôlier Pégase, aucun d'eux n'a été pansé, et personne n'est entré à eux ; on les a gardés enchaînés dans le plus profond de la prison. Si vous trouvez que je mens, j'ai une tête, vous avez le pouvoir. Comment donc, demanda Maxime, leurs plaies ont-elles disparu? Par votre vertu, répliqua le geôlier, je ne sais comment ils ont été guéris. Insensé, dit Andronic, notre Sauveur et notre médecin est grand. Il guérit ceux qui espèrent en lui, non par l'application des médicaments, mais par sa parole. Quoiqu'il habite les cieux, il nous est présent partout ; mais tu ne le connais pas, insensé que tu es. Maxime dit : Ces sots discours ne te serviront de rien ; mais approche et sacrifie aux dieux, de peur que je ne te fasse un méchant parti. Andronic : Je n'ai rien à répondre, que ce que je vous ai dit une et deux fois ; car je ne suis pas un enfant, pour me laisser amuser par des flatteries. Maxime : Vous ne me vaincrez pas, vous autres, et ne mépriserez pas mon tribunal. Andronic : Nous ne nous laisserons pas vaincre non plus par vos menaces; vous nous trouverez vaillants athlètes de Dieu, qui nous fortifie par le Christ. Peut-être que dès maintenant, ô proconsul ! vous connaissez en partie que nous ne craignons ni vous ni vos tourments. Le gouverneur Maxime dit : Qu'on me prépare divers supplices pour la prochaine séance ; qu'on mette celui-ci en prison avec des chaînes de fer, et qu'on ne les laisse voir à personne dans le cachot.

Le troisième interrogatoire se fit à Anazarbe. Après avoir mutilé d'une manière atroce Taraque et Probus, le gouverneur s'écria : Appelez l'impie Andronic. Démétrius, centurion, dit : Le voici, seigneur. Le gouverneur Maxime dit : A présent, au moins, as-tu pitié de ta jeunesse, Andronic, et as-tu pris la sage résolution d'honorer les dieux ; ou bien persistes-tu dans ta première folie, qui ne peut te servir de rien? Si tu ne veux pas m'écouter, sacrifier aux dieux et rendre aux empereurs l'honneur qui leur est dû, tu ne trouveras en moi aucune miséricorde. Approche donc, sacrifie et sauve-toi. Andronic : Malheur à toi, ennemi de

toute vérité, tyran plus impudent que les bêtes! J'ai enduré toutes tes menaces, et maintenant tu penses me persuader de mal faire? Non, tu ne rompras pas ma confession; je suis prêt à soutenir, par le Seigneur, toutes tes attaques, et à te montrer la vigueur de ma jeunesse et la fermeté de mon âme. Maxime : Il me semble que tu es en furie et possédé du démon. Andronic : Si j'étais possédé du démon, je t'obéirais; mais, comme je n'ai point de démon, je n'obéis point. Pour toi, tu es tout entier démon et tu en fais les œuvres. Maxime : Ceux qui ont passé avant toi ont dit ce qu'ils ont voulu avant les tourments, mais la cruauté des peines les a persuadés d'être pieux envers les dieux et soumis aux empereurs; ils ont sacrifié et se sont sauvés. Andronic : Quand tu mens, tu ne fais rien qui ne s'accorde à tes mauvaises maximes; car ceux que tu adores en aveugle ne sont point demeurés dans la vérité. Tu es menteur comme ton père; c'est pourquoi Dieu te jugera promptement, ministre de Satan et de tous les démons. Maxime : Si je ne te traite en impie et si je n'abaisse ta suffisance, je ne gagnerai rien. Andronic : Je ne crains ni toi ni tes menaces au nom de mon Dieu. Maxime : Faites des paquets de papier et mettez-lui le feu sur le ventre. Andronic : Quand tu me brûlerais tout entier, tant que je respire, tu ne me vaincras pas, maudit tyran; le Dieu que je sers m'assiste et me donne des forces. Maxime : Tu résistes encore, insensé? demande du moins à mourir, pour ton intérêt. Andronic : Tant que je suis en vie, je surmonte ta méchanceté, et je prétends que tu me fasses mourir tout entier; car c'est là ma gloire devant Dieu. Maxime : Chauffez les broches et mettez-les-lui toutes rouges entre les doigts. Andronic : Insensé, ennemi de Dieu, tout rempli des pensées de Satan, tu vois mon corps brûlé par tes tourments, et tu penses que je craigne tes inventions? Dieu est en moi, lui que je sers par Jésus-Christ : je te méprise. Maxime : Ne sais-tu pas, insensé, que celui que tu invoques est un certain malfaiteur, qui fut mis en croix par l'autorité d'un gouverneur nommé Pilate, et que nous en avons les actes? Andronic : Tais-toi, maudit; il ne t'est pas permis de dire cela; car tu n'es pas digne de parler de lui, impie. Si tu en étais digne, tu ne persécuterais pas les serviteurs de Dieu. Mais, n'ayant point de part à son espérance, non-seulement tu te perds, mais encore tu violentes les siens, juge inique que tu es.

Maxime : Et toi, insensé, quel profit trouves-tu à croire et à espérer en ce malfaiteur que tu appelles Christ? Andronic : J'y trouve un grand profit, et j'aurai une grande récompense pour tout ce que je souffre. Maxime : Je ne veux pas te faire mourir tout d'un coup; mais livré aux bêtes, tu verras dévorer chacun de tes membres. Andronic : N'es-tu pas plus féroce que toutes les bêtes, plus cruel que tous les homicides, puisque tu punis comme des meurtriers des gens qui ne sont ni coupables ni même accusés d'aucune injustice? C'est pourquoi je sers mon Dieu dans le Christ, et ne m'inquiète point de tes menaces. Emploie donc ce que tu regardes comme le plus cruel tourment, et tu verras mon courage. Maxime : Ouvrez-lui la bouche, mettez-y des viandes de dessus l'autel et versez-y du vin. Andronic : Seigneur, mon Dieu, voyez la violence que l'on me fait. Maxime : Que fais-tu maintenant, mauvais démon? ceux à qui tu n'as pas voulu sacrifier, tu goûtes de leur autel. Andronic : Tyran insensé, aveugle et stupide, tu m'en as fait verser par force. Dieu le sait, lui qui sonde les pensées et qui peut me délivrer de Satan et de ses ministres. Maxime : Jusqu'à quand extravagueras-tu et débiteras-tu des balivernes qui ne te serviront de rien? Andronic : Je souffre ces choses, parce que j'en attends la récompense de Dieu; mais toi tu ne sais pas les motifs de ma patience. Maxime : Jusqu'à quand extravagueras-tu? Je te ferai couper la langue, pour t'empêcher de tant parler. J'ai tort de te souffrir, je te rends plus insensé. Andronic : Je t'en prie, fais-moi couper les lèvres et la langue, où tu crois que j'ai reçu tes abominations. Maxime : Quoi donc, insensé, jusqu'à quand te laisseras-tu tourmenter? vu que tu en as goûté, comme j'ai dit. Andronic : Infâme tyran, que jamais il ne t'arrive la satisfaction, non plus qu'à ceux qui t'ont donné cette puissance, que je me souille de tes sacrifices impies! Tu verras ce que tu as fait contre les serviteurs de Dieu. Maxime : Méchant, tu oses outrager les empereurs, qui ont procuré au monde une si profonde paix? Andronic : J'ai méprisé et je mépriserai ces pestes et ces buveurs de sang qui renversent le monde. Que Dieu, par son bras immortel, le leur rende sans délai, de telle sorte qu'ils puissent reconnaître ce qu'ils font à ses serviteurs! Maxime : Mettez un fer dans sa bouche, détachez-lui les dents et coupez sa langue blasphématoire, afin qu'il apprenne à ne pas blas-

phémer les empereurs. Emportez ses dents et sa langue, brûlez-les et réduisez-les en cendres, que vous jetterez au vent, de peur que quelqu'un de cette religion ou quelque femmelette ne les recueille pour les emporter et les garder comme quelque chose de précieux et de saint; pour lui, remettez-le en prison, et gardez-l'y pour être exposé aux bêtes avec ses compagnons, au premier combat.

Tels sont les trois interrogatoires tirés des greffes du proconsul. Dans la lettre où ils les envoient aux chrétiens d'Icône, les onze chrétiens d'Anazarbe ajoutent ainsi la suite et la fin. Après que les martyrs eurent été ainsi interrogés pour la troisième fois, l'impie Maxime appela Térentien, pontife de Cilicie, et lui ordonna de donner, le lendemain, un spectacle de bêtes à tout le peuple de la ville. Aussitôt Térentien donna ordre à ceux qui gouvernaient les bêtes, de se tenir prêts. Dès le grand matin, toute la ville, jusqu'aux femmes et aux enfants, sortit pour aller à l'amphithéâtre, qui était environ à un mille. Quand il fut rempli de peuple, l'impie Maxime y vint et assista aux spectacles. Après que les jeux eurent duré une partie du jour, comme il y avait déjà plusieurs hommes par terre, tués ou par les gladiateurs ou par les bêtes, et que nous, disent les chrétiens, nous observions tout secrètement, le scélérat Maxime envoya tout d'un coup des soldats pour amener les martyrs, qu'ils firent porter à l'amphithéâtre; car ils étaient incapables de marcher, tant ils étaient ruinés par le feu et les autres tourments. Quand donc nous les vîmes apporter par les soldats, nous nous approchâmes un peu plus de dessus la montagne voisine, et, nous étant assis entre des rochers, nous priions avec larmes et gémissements. Lorsque les saints eurent été amenés au milieu de l'amphithéâtre, il s'éleva un grand murmure parmi le peuple. Plusieurs étaient indignés de leur condamnation injuste; plusieurs, pour ne point voir ce spectacle, se retirèrent en disant des injures à Maxime. Il donna ordre de marquer ceux qui s'en allaient, et de les citer devant lui le lendemain pour les condamner.

On lâcha plusieurs bêtes, qui ne touchèrent point aux corps des saints. Maxime s'en mit fort en colère. Il fit venir le gouverneur, le fit fouetter, et lui dit avec de grandes menaces, s'il avait quelque bête bien furieuse, de la lâcher promptement contre ces cri-

minels. Celui-ci, tout tremblant, lâcha une ourse terrible, qui avait déjà tué trois hommes ce même jour. Quand elle fut proche, elle passa par-dessus les autres, et courut au saint martyr Andronic, et, s'étant assise auprès de lui, elle léchait ses plaies, suivant ce qui est dit dans l'Écriture : Les bêtes sauvages deviendront pacifiques pour toi. Saint Andronic mettait sa tête sur elle et s'efforçait de l'irriter, pour sortir plus tôt de la vie; mais l'ourse demeura couchée auprès du saint. Maxime, en colère, la fit tuer, et elle fut égorgée aux pieds d'Andronic. Le pontife de Cilicie, craignant que Maxime ne s'en prît à lui-même, commanda de lâcher une lionne qu'Hérode, pontife d'Antioche, lui avait envoyée. Quand elle parut, elle fit trembler les spectateurs par son rugissement et le grincement de ses dents; voyant les saints étendus par terre, elle vint au bienheureux Taraque, se baissa et se prosterna à ses pieds. Saint Taraque étendit la main, et, la prenant par les crins et les oreilles, l'attirait à lui. Elle se laissait tirer comme une brebis, sans résister ; puis elle secoua la main de Taraque et retourna vers la porte, sans s'arrêter à saint Probus ni à saint Andronic. Maxime défendit qu'on lui ouvrît; et la lionne, prenant les planches avec ses dents, s'efforçait de les rompre, en sorte que le peuple épouvanté cria qu'on lui ouvrît. Maxime, indigné, s'en prenait à Térentien, et commanda qu'on fît entrer des gladiateurs pour égorger les martyrs : ce qui fut exécuté. Sortant du spectacle, Maxime laissa dix soldats avec ordre de garder les corps des saints martyrs, que l'on avait jetés pêle-mêle avec les corps des criminels; car il était déjà nuit.

Alors nous descendîmes de la montagne peu à peu, nous nous mîmes à genoux et priâmes le Très-Haut qu'il nous fît la grâce de pouvoir retirer les reliques de ses saints martyrs. Après avoir ainsi prié, nous descendîmes encore un peu, et nous vîmes les gardes qui faisaient bonne chère, avec un grand feu allumé auprès des corps. Nous nous retirâmes un peu en arrière, nous nous mîmes encore à genoux et priâmes tous d'une voix Dieu et son Christ de nous accorder son secours pour délivrer ces saints corps d'entre les corps profanes et immondes. Aussitôt la terre trembla, l'air fut agité de tonnerres et d'éclairs, il vint une pluie épouvantable, et la nuit était fort noire. Un peu après, le temps s'étant apaisé, nous priâmes de nouveau et nous approchâmes des corps ;

nous trouvâmes que la pluie avait éteint le feu et que les gardes s'étaient retirés. Voyant cela, nous approchâmes plus hardiment; mais comme nous ne pouvions discerner les corps saints, nous étendîmes les mains au ciel et priâmes Dieu de nous les faire connaître. Soudain ce Dieu de toute miséricorde nous envoya du ciel une étoile brillante qui nous marqua les corps de ses serviteurs, en s'arrêtant sur chacun d'eux. Nous les emportâmes avec joie, et retournâmes à la montagne voisine, en priant Dieu qui nous favorisait. Ayant passé une grande partie de la montagne, nous nous déchargeâmes pour nous reposer un peu, et nous priâmes Dieu d'achever notre ouvrage et de nous faire connaître le lieu où nous devions mettre les reliques des saints. Il nous exauça et nous envoya de nouveau l'étoile pour nous conduire. Elle nous quitta dans un endroit où nous vîmes une roche creuse; nous y cachâmes les corps avec un grand soin, et revînmes à la ville, voir ce qui se passait; car nous craignions les recherches que ferait faire Maxime. Trois jours après, Maxime étant parti après avoir fait punir les gardes d'avoir laissé enlever les corps, nous chantâmes une hymne pour remercier Dieu de la grâce qu'il nous avait faite par le Christ. Moi Marcion, Félix et Barbas, nous demeurâmes au lieu où étaient les saintes reliques, afin de nous en assurer mieux, résolus d'y passer notre vie, et espérant d'y être enterrés auprès d'eux [1].

Le même jour, dans le Vexin, le martyre des saints Nicaise, évêque de Rouen, Quirin, prêtre, Scubicule, diacre, et Pience, vierge, sous le président Fescenninus. — De plus, les saints Anastase, prêtre, Placide, Genès et leurs compagnons, martyrs. — En Thébaïde, saint Sarmate, disciple de saint Antoine, que les Sarrasins massacrèrent pour la foi. — A Besançon, saint Germain, évêque et martyr. — A Uzès, saint Firmin, évêque et confesseur. — En Ecosse, saint Kenny, abbé. — A Lyre, aux Pays-Bas, le décès de saint Gommer, confesseur. — Dans le territoire de Rennes, saint Emilien, confesseur. — A Tarse en Cilicie, les saintes femmes Zénaïs et Philonille, sœurs, proches parentes de saint Paul selon la chair, et du nombre de ses disciples dans la foi. — A Vérone, sainte Placide, vierge.

[1] Ruinart. Et *Acta SS.*, 11 octob.

XII^e JOUR D'OCTOBRE.

LE BIENHEUREUX JACQUES D'ULM.

Un vertueux marchand de la ville d'Ulm, en Souabe, donna le jour, en 1407, au bienheureux Jacques, qu'on surnomme assez souvent l'Allemand, à cause de sa patrie. Il reçut une éducation chrétienne et resta au sein de sa famille jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. A cette époque, le désir de voir Rome et de visiter les tombeaux des saints apôtres le détermina à entreprendre le voyage d'Italie; mais il ne se mit en route qu'après en avoir obtenu la permission de son vénérable père, qui lui dit en le bénissant : Allez, mon cher fils; rappelez-vous votre créateur pendant tout le chemin, et préférez la mort plutôt que de pécher en sa présence. Il lui recommanda ensuite de prier pour lui dans les lieux de dévotion qu'il visiterait, et de revenir promptement à la maison paternelle. Jacques, accompagné de quelques autres voyageurs, qui, comme lui, se dirigeaient vers la capitale du monde chrétien, arriva à Rome au commencement du carême. Il passa tout ce saint temps à visiter les églises, et se disposa à célébrer les fêtes de Pâques par une confession générale. De là, il se rendit à Naples, pour y trouver quelques moyens de subsister. Il était bien fait et d'une figure agréable; une dame noble et qui avait un grand nombre de domestiques, l'ayant vu, voulut le prendre à son service; mais le vertueux jeune homme, craignant de trouver dans sa maison quelque danger pour le salut de son âme, refusa ses offres, préférant la conservation de son innocence aux avantages temporels qui lui étaient offerts.

Le besoin contraignit alors Jacques à s'engager comme soldat dans les troupes d'Alphonse II, roi de Naples; mais sa nouvelle profession n'apporta aucun changement dans ses mœurs, et sa conduite fut constamment celle d'un fervent chrétien. Son horreur pour le vol était extrême. Un jour qu'il était logé avec d'autres soldats chez un Juif, et qu'il arriva trop tard pour le dîner, parce qu'il avait passé la matinée dans les églises, un de ses camarades lui présenta à manger les restes d'un plat de lé-

gumes, en lui disant que ces légumes avaient été volés. Le serviteur de Dieu repoussa le plat avec indignation, et, dès le lendemain, il alla demander son congé au capitaine. Il l'obtint, et passa à Capoue, où il entra au service d'un noble, qui lui donna toute sa confiance et le traita plutôt comme son fils que comme son domestique. Jacques passa cinq ans dans cette maison, jouissant de l'estime et de l'affection de son maître; mais le souvenir de son père le détermina à retourner dans sa patrie, malgré les efforts que ce maître fit pour le retenir.

Comme il passa par Bologne, sa dévotion le conduisit à l'église des frères Prêcheurs, dans laquelle on conserve les reliques de saint Dominique; mais il y fut tellement édifié de la modestie des religieux, que, faisant à Dieu le sacrifice de son pays et de sa famille, il sollicita la grâce d'être admis dans le couvent en qualité de frère convers. Sa demande fut accueillie; il prit l'habit et commença son noviciat. Peu de jours après son entrée, ses compagnons de route d'Allemagne à Rome, qui travaillaient alors à Bologne et qui l'avaient retrouvé dans cette ville avec une grande joie, vinrent le voir, avec le commandant de la citadelle chez lequel ils étaient employés, et qui, autrefois, avait aussi occupé Jacques lui-même. Ce commandant, s'adressant aux religieux, leur dit : Mes pères, le jeune homme que vous venez de recevoir est le plus modeste et le plus honnête que j'aie jamais vu. Aucun de nous n'a jamais su qu'il eût dit ou fait la moindre chose digne de blâme; nous, de notre côté, nous n'aurions osé prononcer devant lui une seule parole inutile. Je regrette, non qu'il soit entré parmi vous, mais d'être privé d'un jeune homme si pieux et si modeste.

Les Dominicains furent bientôt convaincus par leur propre expérience que cet éloge n'était pas exagéré. Jacques se montra, dès le commencement de son noviciat, un fervent religieux. Ayant un jour demandé à son père-maître quelle était la voie la plus sûre pour parvenir à la sainteté, et ce père lui ayant indiqué celle de l'humilité, dans un très-beau discours qu'il lui fit à ce sujet, le serviteur de Dieu en fut tellement touché, qu'il s'adonna tout entier à la pratique de cette vertu et que bientôt il en devint un parfait modèle. Il se regardait comme le dernier et le plus vil de tous; et cette persuasion le portait à honorer tout le monde, à

servir de bon cœur chacun des frères qui composaient la maison. Admis à prononcer ses vœux, il ne changea point de conduite après sa profession; au contraire, il parut animé d'une nouvelle ardeur pour sa sanctification. Il portait un rude cilice, déchirait son corps par de fréquentes disciplines et passait souvent une partie de la nuit en prière. Mais ces mortifications ne lui donnaient point l'air austère ; il les cachait sous un extérieur toujours gracieux. Constamment affable, il cherchait à obliger le prochain en toute occasion, se montrait très-attaché à la vie commune et fuyait la moindre singularité.

La pratique du saint religieux était de se rendre de très-bonne heure à l'église, et, après la récitation de ses prières de règle, de visiter toutes les chapelles, commençant par celle de la sainte Vierge; car il avait toujours eu pour la Mère de Dieu la plus tendre dévotion. La veille des jours qu'il devait communier, il se tenait dans un profond recueillement, et lorsqu'il avait reçu son Dieu, il paraissait tout hors de lui-même. Après avoir accompli ses devoirs de piété, il se mettait à l'ouvrage ; car jamais on ne le vit perdre un moment. Il répétait souvent à ses frères ces paroles de l'Apôtre : Quiconque ne veut pas travailler ne doit pas manger. Rien n'interrompait son travail. Très-exact observateur du silence, il ne parlait que pour répondre et ne disait que des choses édifiantes. Dieu lui avait donné un talent particulier pour tous les arts mécaniques, et il excellait surtout dans la peinture sur verre ; mais tous ses travaux étaient subordonnés à l'obéissance la plus entière. L'auteur de sa vie en rapporte plusieurs traits admirables et qui montrent à quel degré de perfection le frère Jacques était arrivé dans la pratique de cette vertu.

La réputation de la sainteté du serviteur de Dieu finit par s'étendre au loin. Elle parvint jusqu'à Alphonse, duc de Calabre, qui fut depuis roi de Sicile. Ce prince, se trouvant à Bologne et étant allé visiter le couvent des frères Prêcheurs, témoigna le désir de voir ce saint religieux. Celui-ci lui ayant été présenté, il l'embrassa et se recommanda humblement à ses prières. Lorsque Jacques se fut retiré, le prince en parla dans des termes qui prouvèrent à tous la haute estime qu'il en avait conçue.

Les infirmités, compagnes presque inséparables de la vieillesse, vinrent assiéger le bienheureux Jacques à mesure qu'il avança en

âge ; mais il sut les supporter avec une patience invincible. Non-seulement il souffrait sans murmurer, mais il le faisait avec joie, répétant souvent ces paroles de l'Apôtre : La vertu se perfectionne par l'infirmité. Il était octogénaire, lorsqu'il fut pris d'une fièvre très-violente qui le réduisit à l'extrémité et le conduisit au tombeau le 12 octobre 1491. Le peuple se porta en foule à ses funérailles, et chacun l'invoquait déjà comme un saint. Au bout de très-peu de temps, les religieux furent obligés de déposer son corps dans une chapelle de leur église, afin de satisfaire la dévotion des fidèles envers ce vertueux frère. Son culte fut approuvé par le pape Léon XII le 30 juillet 1823 [1].

Le même jour, à Rome, les saints martyrs Evagre, Priscien et leurs compagnons — A Ravenne, sur la voie Lurentine, la fête de saint Ediste, martyr. — En Lycie, sainte Domnine, martyre, sous l'empereur Dioclétien. — En Afrique, durant la persécution des Vandales, sous Hunéric, roi arien, quatre mille neuf cent soixante-dix confesseurs et martyrs. Il y avait parmi eux des évêques, des prêtres et des diacres, auxquels s'étaient réunis un grand nombre de chrétiens de toutes les conditions; ils furent tous chassés de leur pays pour la défense de la vérité catholique, et menés en exil dans un horrible et affreux désert : pendant qu'ils y allaient, les Maures qui les conduisaient piquaient les uns avec leurs javelines pour les faire hâter le pas, meurtrissaient les autres à coups de pierres; ils en lièrent plusieurs par les pieds, et les traînant comme des cadavres par des chemins rudes et raboteux, ils leur déchiraient tous les membres : enfin, après une si grande variété de tourments, tous reçurent l'honneur du martyre. Les principaux d'entre eux étaient les évêques Félix et Cyprien. — A Cilly en Pannonie, saint Maximilien, évêque de Lorc. — A York en Angleterre, saint Wilfrid, évêque et confesseur. — A Milan, saint Monas, qui fut élevé à l'épiscopat, parce qu'au moment où l'on s'occupait d'élire un évêque, il parut entouré d'une lumière céleste, qui fut regardée comme une marque du choix que Dieu faisait de lui pour gouverner cette église. — A Vérone, saint Salvin, évêque. — En Syrie, saint Eustache, prêtre et confesseur. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, saint Séraphin de Monte-Granario, confesseur, de l'ordre des Capucins, illustre par ses vertus et ses miracles.

Acta SS., 11 octob., et Godescard, 12 octob.

XIII^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINT GÉRAULD,

COMTE D'AURILLAC.

Gérauld naquit à Aurillac, ville de la haute Auvergne, vers l'an 855. Gérauld, comte d'Aurillac, son père, et la comtesse Adaltrude, sa mère, étaient encore plus recommandables par leur piété que par leur noblesse. Ils avaient deux illustres saints de leur famille, savoir : saint Césaire d'Arles, et saint Irier ou Arédius, et c'était le titre de noblesse dont ils se glorifiaient le plus. Comme le fils devait succéder à la dignité de son père, ils lui firent donner l'éducation accoutumée de la noblesse : c'était d'apprendre assez les lettres pour parcourir le psautier, puis de conduire les meutes des chiens à la chasse, de tirer de l'arc et de lancer le faucon. Dieu voulut que, pendant longtemps, il fût assez maladif pour ne pouvoir se livrer aux exercices du siècle, mais point assez pour empêcher l'étude. Son père et sa mère résolurent alors de l'appliquer plus particulièrement aux lettres, pour l'engager dans le clergé. Il apprit non-seulement le chant, mais encore la grammaire, ce qui servit beaucoup à aiguiser son esprit naturel. Entré dans l'adolescence, sa santé se fortifia ; il devint si agile, qu'il sautait facilement par-dessus un cheval. Il se distinguait dans les exercices militaires, mais il aimait toujours l'étude ; l'Écriture sainte lui devint si familière, qu'il y avait peu de clercs qu'il n'y surpassât. Ses parents étant morts, il fut obligé, tout jeune, de gouverner leur domaine en qualité de comte. Il n'en devint pas plus fier, comme tant d'autres. Occupé par devoir des affaires extérieures, son attrait le ramenait toujours à la méditation des choses divines. Doux et pacifique, il aimait mieux souffrir les torts qu'on lui faisait que de s'en venger. Mais on lui représenta que sa débonnaireté tournait au détriment de son peuple, qui se voyait exposé aux courses et aux pillages. Il songea dès lors aux moyens de protéger les orphelins et les veuves, et les habitants de la campagne. L'amour des pauvres le rendit homme de guerre. Toujours facile à pardonner et à faire la paix, il com-

battit plusieurs fois, et toujours avec succès, les ennemis opiniâtres. Tel était le jeune comte d'Aurillac.

Jaloux de tant de vertu dans un jeune homme, mais surtout de sa grande pureté, l'ennemi de tout bien lui tendit un piége où il faillit se perdre. Le jeune comte ayant un jour arrêté ses regards sur une jeune esclave qui lui appartenait, il fut épris de sa rare beauté : dans le premier mouvement de sa passion, il fit dire à la mère de la fille qu'il viendrait la voir pendant la nuit. Il y alla en effet; mais, tout en y allant, il priait Dieu de ne pas le laisser périr tout à fait dans cette tentation. La jeune fille, avec son père, se tenait auprès du feu; car c'était au fort de l'hiver. Le jeune comte la trouva si difforme qu'il crut d'abord que c'était une autre. Ayant su du père que c'était la même, il y reconnut un avertissement du ciel, remonta précipitamment à cheval, remerciant Dieu, et resta toute la nuit exposé au froid rigoureux qu'il faisait, afin de punir et d'éteindre les ardeurs de la concupiscence.

Aussitôt que le jeune comte fut de retour chez lui, il prit des mesures pour s'ôter une occasion si délicate. Pour cela, il affranchit la jeune esclave, ordonna à ses parents de la marier incessamment; il lui assigna pour dot quelques terres de son domaine. Quelque temps après, le comte perdit l'usage des yeux, et demeura aveugle pendant plus d'un an. Il reçut cette affliction comme un châtiment par lequel Dieu le punissait des regards criminels qu'il avait jetés sur cette fille.

Gérauld ayant recouvré la vue, fit paraître plus de ferveur et ne s'appliqua plus qu'aux exercices de piété compatibles avec son état. Pour le détacher du roi de France, Guillaume le Débonnaire, duc d'Aquitaine, lui offrit sa sœur en mariage. Le comte d'Aurillac resta fidèle au roi de France, remercia le duc de ses offres si honorables, sans cesser pour cela d'être de ses intimes amis. Il avait formé le dessein de garder le célibat, pour s'adonner avec plus de liberté à la pratique des bonnes œuvres. Comme on lui représentait qu'il devait des successeurs à son illustre famille, il disait qu'il valait mieux mourir sans enfants que d'en laisser de mauvais. Il se rendit particulièrement recommandable par sa charité pour les pauvres, par son amour pour la chasteté et son zèle pour la justice, qui allait quelquefois jusqu'au scru-

pule. Il fit au moins sept fois le pèlerinage de Rome, pour honorer les tombeaux des saints apôtres; et il ne s'y présentait jamais les mains vides; car il payait un tribut annuel de tous ses biens à l'église de Saint-Pierre.

Ses aumônes n'avaient point de bornes : il ne renvoyait aucun pauvre; quelquefois il leur faisait dresser des tables, et il se trouvait aux distributions, pour s'assurer de la nourriture qu'on leur donnait, jusqu'à en faire lui-même l'essai. Ses officiers lui tenaient toujours prêt quelque mets à leur servir. Outre les survenants, il en nourrissait régulièrement un certain nombre. Cependant il vivait lui-même très-frugalement. Il ne soupait jamais, se contentant, le soir, encore certains jours d'été, d'une légère collation. A dîner, sa table était bien servie, et il y conviait des personnes doctes et pieuses, avec lesquelles il s'entretenait de la lecture qu'on faisait toujours pendant le repas. Il était d'une taille moyenne, mais très-bien fait, d'une physionomie gracieuse et d'une conversation qui ne l'était pas moins. Quand quelqu'un des convives portait la plaisanterie un peu trop loin, il le reprenait poliment en plaisantant lui-même. Le reste de la journée s'employait à régler ses affaires, à terminer des différends, instruire ses domestiques, visiter des hôpitaux, lire l'Écriture sainte. Il jeûnait trois fois la semaine; et, s'il arrivait une fête le jour de son jeûne, il le transférait à un autre, et anticipait le samedi celui du dimanche. Il ne portait point de soie ni d'étoffes précieuses, en quelque occasion que ce fût; ses habits étaient toujours simples et modestes.

Voici quelques traits détachés de sa vie. Un jour qu'il revenait de Rome, il campait près de Pavie. Des marchands de Venise vinrent lui offrir des étoffes précieuses. Il leur répondit qu'il avait déjà fait ses emplettes à Rome, mais qu'il serait bien aise de savoir d'eux s'il avait fait un bon marché. Parmi les étoffes qu'il leur montra, il s'en trouva une dont un des marchands dit qu'elle se vendrait bien plus cher à Constantinople. Aussitôt le pieux comte en eut du scrupule, et pria un de ses amis de compter au marchand de Rome le surplus du prix évalué par le marchand de Venise.

Dans le même voyage, ses gens découvrirent un de ses esclaves qui s'était enfui de son service depuis plusieurs années, et qui passait dans son nouveau pays pour un personnage considérable.

Ils le lui amenèrent pâle et tremblant. Gérauld l'ayant interrogé en particulier et su de lui qu'il tenait une position honorable, lui dit : Je ne veux pas non plus vous déshonorer ; et il défendit à tous ses gens de faire connaître à qui que ce fût ce qu'il avait été dans son pays. En même temps, à la vue de tous les voisins, il lui fit quelques présents et lui donna une place distinguée à sa table.

Une autre fois, traversant la campagne, il aperçoit une femme qui conduisait la charrue. Il s'approche d'elle et lui demande pourquoi elle fait l'ouvrage d'un homme. Elle répond que c'est par nécessité, attendu que depuis longtemps son mari est malade et que le temps des semailles est passé. Aussitôt il lui donne de l'argent pour mettre un homme à sa place, jusqu'à la fin des travaux.

Ses domestiques lui préparèrent un jour son repas sous le cerisier d'un paysan. Comme les cerises étaient mûres, ils cassèrent les branches inférieures. Le paysan s'en plaignit, et le comte lui en paya le prix et au delà. Dans un voyage, il aperçut ses domestiques qui mangeaient des pois, après avoir traversé le champ d'un paysan qui faisait la moisson. Aussitôt il lance son cheval et demande à cet homme si ses gens lui avaient pris quelque chose. Non, seigneur, dit le paysan, c'est moi qui le leur ai donné. Que Dieu vous le rende, répliqua Gérauld. Une autre fois, il rencontra des paysans qui quittaient ses domaines pour s'en aller dans une autre province. Il leur en demanda le motif. Ils lui donnèrent pour raison qu'il leur avait fait du tort, tandis qu'il leur avait fait du bien. Les soldats de son escorte l'engageaient à les faire battre et à les renvoyer dans leurs chaumières. Mais lui, se souvenant qu'ils avaient avec lui le même maître au ciel, leur permit d'aller s'établir où ils jugeraient le mieux.

Sa justice à l'égard des coupables était accompagnée de miséricorde. Des brigands infestaient une forêt, et, de là, détroussaient les passants, les tuant même quelquefois. Gérauld envoya une troupe de soldats, qui saisirent les brigands et avec eux un paysan qui se trouvait parmi eux sans le vouloir. Les soldats, craignant que Gérauld ne leur fît grâce, leur crevèrent à tous les yeux, le paysan compris. Longtemps après, le comte ayant appris que ce malheureux n'était pas des complices, eut un grand regret de

son accident, et ayant su qu'il s'était retiré au pays de Toulouse, il lui envoya demander pardon, avec cent pièces d'argent.

Un jour on lui présenta deux criminels chargés de chaînes. Les accusateurs demandaient qu'ils fussent pendus sur-le-champ. Le pieux comte, qui cherchait à leur sauver la vie, dit auxaccusateurs : Eh bien ! s'ils doivent mourir, donnons-leur d'abord à manger, suivant le proverbe. Et il leur fit donner à manger et à boire, après les avoir déliés de leurs chaînes. Quand ils furent ainsi restaurés, il leur donna son couteau, en disant : Allez vous-mêmes dans la forêt voisine, cherchez les harts avec lesquelles vous devez être pendus. Ils y entrèrent, et échappèrent ainsi à la mort ; car les assistants, voyant la pensée du comte, n'osèrent les poursuivre. En général, le bon Gérauld, ainsi qu'on l'appelait communément, ne punissait que les malfaiteurs d'habitude et de profession ; pour les autres, il leur faisait volontiers grâce. Quant aux incursions du dehors, il y mit si bon ordre par sa vigilance, par ses victoires, par sa clémence et sa générosité envers les vaincus, mais surtout par la renommée de sa justice et de sa sainteté, que la paix régnait dans toutes ses terres, et qu'il n'y avait pas même de commandants dans ses châteaux, excepté dans un qui était à l'écart des autres et entouré de mauvais voisins.

Tels étaient, dans ces siècles si décriés, la vie et le gouvernement du comte d'Aurillac. Avec tout cela, il ne croyait jamais en faire assez pour Dieu, parmi le tracas des affaires que lui attirait sa charge, et voulut renoncer à tout pour embrasser la vie monastique. Mais, comme il se défiait de ses lumières, il appela son ami saint Gausbert, évêque de Cahors, avec quelques autres personnages distingués, et leur dit en confidence : Qu'il était dégoûté de la vie présente, qu'il désirait prendre l'habit de religion, qu'il voulait aller à Rome et léguer ses domaines par testament au bienheureux Pierre, prince des apôtres. La chose ayant été mûrement examinée, saint Gausbert lui représenta qu'il pouvait consacrer ses biens à saint Pierre comme il lui plairait, mais qu'il rendrait plus de service à la religion en continuant de vivre dans le monde de la manière édifiante dont il y vivait ; que son exemple y serait plus efficace, et qu'un seigneur qui fait un si bon usage de son autorité, mérite plus et peut procurer bien plus de gloire à Dieu que le solitaire le plus austère.

Gérauld déféra à ce sage conseil ; mais, sans quitter le monde, il trouva le moyen d'observer presque toutes les pratiques de la vie monastique, s'adonnant au jeûne et à la prière, et récitant tous les jours le psautier. Il ne lui manquait que l'habit de moine : il tâcha d'y suppléer. Il s'habilla modestement, et se fit faire à la tête une petite couronne, qu'il avait soin de cacher de ses autres cheveux. Pour la barbe, il ne se la rasa point entièrement comme les moines, mais il la portait moins longue que les laïques. Il ne voulut plus même porter l'épée, se contentant, quand il sortait, de la faire porter devant lui. Enfin, pour se faire une retraite où il pût de temps en temps se dérober aux affaires, il fit bâtir un monastère à Aurillac. Mais il avait une si grande idée de la perfection religieuse, qu'il eut peine à trouver des moines assez fervents à son gré, pour les y mettre. Il disait qu'un moine parfait est semblable aux anges fidèles, et un mauvais moine, semblable aux anges apostats. Il fit, de son vivant et malgré lui, un grand nombre de miracles ; l'eau dont il se lavait les mains, et que ses domestiques procuraient en cachette aux malades, rendit la vue entre autres à sept aveugles, dont il est parlé dans sa vie.

Le comte Gérauld lui-même perdit encore l'usage des yeux plusieurs années avant sa mort, et il profita de cette affliction pour s'y préparer par un renouvellement de ferveur. Dans le cours de sa vie, il avait affranchi un grand nombre de ses esclaves ; mais plusieurs aimèrent mieux rester à son service que d'accepter la liberté. Dans son testament, il donna encore la liberté à cent autres, et légua ses plus belles terres à son monastère d'Aurillac, autour duquel s'est formée depuis la ville du même nom. Dès qu'il sentit sa fin approcher, il fit prier Amblard, ou plutôt Adalard, évêque de Clermont, de se rendre auprès de lui ; car Aurillac était alors du diocèse de Clermont.

Durant le cours de sa maladie, Gérauld se faisait porter tous les jours à l'église, où il entendait d'abord la messe du jour, après quoi il s'en faisait dire une des morts. Le vendredi matin, 13^me^ d'octobre, s'étant trouvé mal, il fit faire l'office dans sa chambre par ses chapelains ; quand on eut chanté complies, il fit sur lui le signe de la croix et dit ces paroles de la recommandation de l'âme, qu'il avait souvent à la bouche : *Subvenite sancti Dei ;* puis il ferma les yeux et demeura dans le silence : on crut qu'il allait expirer.

Ainsi on appela avec empressement l'évêque Adalard pour l'assister, tandis qu'un prêtre était allé vite dire la messe, afin de le communier, ce qui marque qu'on ne gardait pas en ce lieu d'hosties consacrées pour le viatique du mourant, comme on l'avait ordonné tant de fois.

Quand le prêtre eut achevé la messe, on apporta le saint viatique au malade, qui paraissait déjà mort; mais dès qu'on lui parla, il ouvrit les yeux, le reçut avec de grands sentiments de piété et expira doucement fort peu de temps après. Il mourut ainsi à Cézenac, le vendredi 13me d'octobre, ce qui convient à l'an 909. Son corps fut reporté à Aurillac, ainsi qu'il l'avait ordonné, et enterré proche de l'autel de saint Pierre, dans l'église de son monastère. Dieu avait fait éclater la vertu de son serviteur, tandis qu'il vécut, par un grand nombre de miracles ; ceux qui continuèrent de s'opérer par son intercession, après sa mort, rendirent son culte et son tombeau célèbres. La vie de saint Gérauld a été écrite en quatre livres par saint Odon, abbé de Clugni, sur les dépositions de ceux qui avaient vécu avec le saint comte [1]. L'ouvrage est adressé à Aimon, abbé de Saint-Martial de Limoges, frère de Turpion, évêque de cette ville. Le monastère d'Aurillac a subsisté jusque dans ces derniers temps.

Le même jour, en Angleterre, saint Edouard, roi, qui mourut le 5 janvier, et dont on célèbre la fête en ce jour, qui est celui de la translation de son corps. — A Troade, ville de l'Asie Mineure, saint Carpus, disciple de l'apôtre saint Paul. — A Cordoue, la fête des saints martyrs Fauste, Janvier et Martial, qui, d'abord tourmentés sur le chevalet, eurent ensuite les sourcils rasés, les dents arrachées, les oreilles et le nez coupés, et consommèrent enfin leur martyre dans le supplice du feu. — A Thessalonique, saint Florent, martyr, qui, après divers tourments, fut consumé par le feu. — En Autriche, saint Colman, martyr. — A Ceuta, dans le royaume de Fez en Mauritanie, le martyre de sept religieux de l'ordre des frères Mineurs, Daniel, Samuel, Ange, Domne, Léon, Nicolas et Hugolin, qui, pour avoir prêché l'Évangile et combattu la secte de Mahomet, souffrirent de la part des Sarrasins toutes sortes d'outrages, furent mis aux fers et flagellés cruellement : enfin, ayant été décapités, ils

[1] *Acta SS.*, 13 octob.

remportèrent la palme du martyre. — A Antioche, saint Théophile, qui fut le sixième évêque de cette église, après l'apôtre saint Pierre. — A Tours, saint Vincent, abbé et confesseur. — A Sublac dans la Campagne de Rome, sainte Chélidoine, vierge.

XIV^e^ JOUR D'OCTOBRE.

SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ.

Dominique est surnommé le *Cuirassé*, à cause d'une cuirasse de fer qu'il portait continuellement par pénitence. Comme il était déjà clerc, ses parents donnèrent à l'évêque quelque chose, c'était une peau de bouc, pour le faire ordonner prêtre ; mais cette faute fut cause de sa conversion, car il en fut tellement effrayé, qu'il quitta le monde et se fit moine, puis ermite avec Pierre Damien, en un lieu nommé Lucéole en Ombrie, sous la conduite d'un saint homme nommé Jean de Montefeltre, et parce qu'il avait été ordonné par simonie, il s'abstint toute sa vie du service de l'autel. Il garda la virginité et eut un attrait particulier pour les austérités corporelles.

Les ermites de Lucéole habitaient en dix-huit cellules, et leur règle était de ne boire point de vin, de n'user d'aucune graisse pour assaisonner leur nourriture, de ne manger rien de cuit que le dimanche et le jeudi, de jeûner au pain et à l'eau les cinq autres jours, et de s'occuper continuellement de la prière et du travail des mains. Tout leur bien consistait en un cheval ou un âne pour apporter leur subsistance. Ils gardaient le silence toute la semaine et ne parlaient que le dimanche entre vêpres et complies. Dans leurs cellules, ils étaient nu-pieds et nu-jambes. Dominique se soumit, du consentement de son prieur, à la direction de Pierre Damien, et demeurait dans une cellule proche de la sienne, en sorte qu'il n'y avait que l'église entre eux deux. Il porta sur sa chair, pendant un grand nombre d'années, une chemise de mailles de fer, qu'il ne dépouillait que pour se donner la discipline ; mais il ne passait guère de jour qu'il ne chantât deux psautiers en se frappant à deux mains avec des poignées de verges, encore était-ce dans le temps où il se relâchait le plus ; car, pendant le carême

ou lorsqu'il acquittait une pénitence pour quelqu'un, il disait au moins trois psautiers par jour, en se fustigeant ainsi. Souvent il disait deux psautiers de suite, se donnant continuellement la discipline et demeurant toujours debout, sans s'asseoir ni cesser un moment de se frapper.

Pierre Damien lui ayant demandé un jour s'il pouvait faire quelques génuflexions avec sa cuirasse, il répondit : Quand je me porte bien, je fais cent génuflexions à tous les quinze psaumes, c'est-à-dire mille pendant un psautier. Un soir il vint le trouver ayant le visage tout livide de coups de verges, et lui dit : Mon maître, j'ai fait aujourd'hui ce que je ne me souviens point d'avoir encore fait ; j'ai dit huit psautiers en un jour et une nuit. Il est vrai que, pour dire plus vite le psautier, il avouait lui-même qu'il ne prononçait pas les psaumes entièrement et se contentait d'en repasser les paroles dans son esprit ; mais il disait que pour réciter vite, il fallait être fort attentif. Il vécut quelque temps éloigné de son directeur, qui, s'étant ensuite informé de sa manière de vivre, lui répondit qu'il vivait en homme charnel, et que les dimanches et les jeudis il relâchait son abstinence. Quoi, dit Pierre Damien, mangez-vous des œufs ou du fromage ? Non, dit-il. — Mangez-vous du poisson ou du fruit ? — Je les laisse aux malades. Enfin il se trouva que ce relâchement consistait à manger du fenouil avec son pain, comme il est d'usage en Italie.

Ayant su que Pierre Damien avait écrit de lui qu'il avait récité un jour neuf psautiers avec la discipline, il en fut lui-même étonné et voulut en faire encore l'expérience. Il se dépouilla donc un mercredi, et ayant pris des verges à ses deux mains, il ne cessa toute la nuit de réciter en se frappant ; en sorte que le lendemain il avait dit douze psautiers et le treizième jusqu'au psaume trente-un. A son exemple, l'usage de la discipline s'établit tellement dans le pays, que non-seulement les hommes, mais les femmes nobles s'empressaient à se la donner. Et l'exemple de Dominique était fondé sur celui de saint Paul ; car, lorsque l'Apôtre dit : Je châtie mon corps, c'est, suivant la force de l'expression originale, comme s'il disait : Je meurtris mon corps, je le rends livide de coups. Dominique trouva un jour un écrit portant que si on disait quatre-vingts fois douze psaumes qui y étaient marqués, en tenant les bras levés en croix, on rachèterait un an

de pénitence. Aussitôt il le mit en pratique et récitait tous les jours ces douze psaumes les bras en croix quatre-vingts fois de suite sans intervalle. En disant le psautier, il ne se contentait pas des cent cinquante psaumes, il y ajoutait les cantiques, les hymnes, le symbole de saint Athanase et les litanies que l'on trouve encore à la fin des anciens psautiers.

Quelques années avant sa mort, ayant trouvé que les lanières de cuir étaient plus rudes que les verges, il s'accoutuma à s'en servir, et quand il sortait, il portait ce fouet sur lui, pour se donner la discipline partout où il couchait. Quand il n'était pas en lieu où il pût se dépouiller entièrement, il se frappait au moins sur les jambes, les cuisses, la tête et le cou ; car, quoiqu'il allât nu-pieds, son habit ne lui venait qu'à mi-jambe, au lieu que ceux des autres ermites allaient jusqu'à terre pour les garantir du froid. Le jeûne et le poids de sa cotte de mailles lui avaient rendu la peau noire comme celle d'un nègre. Il portait de plus quatre cercles de fer, deux aux cuisses et deux aux jambes ; et ensuite y en ajouta quatre autres. Cette affreuse pénitence ne l'empêcha pas d'arriver à une extrême vieillesse, et, à sa mort, on trouva qu'outre la chemise de mailles qu'il portait ordinairement, il en avait une autre étendue sous lui comme pour lui servir de drap. Il mourut en 1062, le 14e d'octobre, jour auquel l'Église honore sa mémoire. On l'enterra d'abord dans sa cellule, de peur que les moines du voisinage ne l'enlevassent ; mais Pierre Damien le fit ensuite transporter honorablement dans le chapitre, et le corps se trouva entier, quoique ce fût le neuvième jour après sa mort [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie Aurélienne, la fête de saint Callixte, pape et martyr, qui, par l'ordre de l'empereur Alexandre, fut longtemps affamé dans une prison, maltraité tous les jours à coups de bâton ; enfin, jeté par une des fenêtres du lieu où il était renfermé, et précipité ensuite dans un puits ; il mérita le triomphe du martyre. — A Césarée en Palestine, sainte Fortunate, vierge, qui, après être sortie victorieuse de la question du chevalet et du feu, avoir surmonté la fureur des bêtes, et souffert plusieurs autres supplices, durant la persécution de Dioclétien, rendit son esprit à Dieu. Son corps fut transporté depuis à Naples. —

[1] *Acta SS.*, 13 oct. *Act. Bened.*, *sect.* 6, *pars* 2.

Les saints Carpon, Evariste et Priscien, frères de cette sainte, ayant été égorgés, reçurent pareillement la couronne du martyre. — On fait aussi en ce jour mémoire de saint Saturnin et de saint Loup. — A Rimini, saint Gaudence, évêque et martyr. — A Todi, saint Fortunat, évêque, qui, au rapport de saint Grégoire, avait reçu de Dieu une force particulière pour chasser les esprits immondes. — A Wurtzbourg, saint Burchard, premier évêque de cette ville. — A Bruges en Flandre, saint Donatien, évêque de Reims. — A Trèves, saint Rustique, évêque. — Dans la Campagne de Rome, saint Bernard, confesseur.

XV^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINTE THÉRÈSE,

FONDATRICE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES.

Toujours dans le ciel, entends-tu, mon frère, ou bien toujours dans les enfers! Toujours, toujours! Ainsi parlait à son petit frère une petite fille, qui fut sainte Thérèse. Ils lisaient ensemble les vies des saints. En pensant à la gloire des martyrs, il leur prit un désir ardent de mourir comme eux, afin de jouir plus tôt de la félicité éternelle. Toujours! toujours! se disaient-ils l'un à l'autre. Il y avait encore alors en Espagne des Maures ou Sarrasins. Les deux enfants imaginèrent que le plus court serait de passer chez les infidèles en demandant l'aumône, afin d'y mourir par leurs mains. Un jour, en effet, ils s'échappèrent de la maison, et se mirent en route. Ils priaient Dieu, chemin faisant, de les pénétrer de plus en plus de son saint amour, et d'agréer le sacrifice de leur vie. Un de leurs oncles les rencontra au sortir de la ville, et les ramena à leur mère. Voyant donc qu'il leur était impossible d'arriver au martyre, les deux enfants résolurent de vivre en ermites, et ils travaillèrent à faire de petits ermitages dans le jardin. La petite Thérèse donnait l'aumône autant qu'elle pouvait; mais son pouvoir était petit. A l'âge de douze ans, sa mère étant morte, elle se prosterna toute fondante en larmes devant une image de la sainte Vierge, et la supplia de vouloir être sa mère.

La ferveur de Thérèse se ralentit par la lecture des romans et

par la conversation d'une parente qui avait l'esprit du monde. Son père, qui était un excellent chrétien, s'en aperçut, et la mit pour quelque temps dans un couvent de religieuses. Le bon exemple réveilla dans son cœur ses premiers sentiments de piété. De pieuses lectures que lui fit faire un de ses oncles, qui était un saint homme, augmentèrent encore beaucoup ses bonnes dispositions. Elle résolut de se donner entièrement à Dieu, et entra l'an 1534 dans un monastère de Carmélites. Elle y fut éprouvée par de longues et douloureuses maladies, au milieu desquelles Dieu la comblait de grâces sans nombre. L'ordre du Carmel s'était éloigné de son austérité primitive. Thérèse fut inspirée de l'y ramener. Elle eut à souffrir pour cela bien des calomnies, des persécutions et de mauvais traitements. Elle triompha de tout : sa réforme s'établit dans un grand nombre de monastères, où elle a produit jusqu'à nos jours d'incalculables fruits de sainteté.

Ou mourir, Seigneur, ou souffrir, c'est tout ce que je vous demande. Telle était la prière de sainte Thérèse. Ou mourir pour vous voir, ou souffrir pour votre service. Elle comprenait qu'après le bonheur de voir Dieu, il n'y en a point de plus grand que de souffrir pour lui. Mon Dieu, que je suis encore loin de cette perfection de votre amour !

Sainte Thérèse, d'après l'ordre de son père spirituel, a écrit sa propre vie. C'est une lecture des plus utiles et des plus agréables aux âmes pieuses. Elle nous y apprend, non-seulement ce qui lui est arrivé, les grâces que Dieu lui a faites, mais encore la manière dont il faut se conduire dans les diverses épreuves de la vie spirituelle. Dieu lui fit la grâce de voir la sainte humanité de Notre-Seigneur, et les bons anges. Elle vit aussi plus d'une fois le démon qui lui livrait des assauts.

« Étant un jour dans un oratoire, dit-elle, il m'apparut à mon côté gauche, dans une forme épouvantable ; et, parce qu'il me parla, je remarquai particulièrement que sa bouche était horrible. Il en sortait une grande flamme sans mélange d'aucune ombre ; et il me dit d'une manière à me faire trembler, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me reprendre. Mon effroi fut extrême ; je fis le signe de la croix comme je pus, et il disparut ; mais il revint aussitôt, et je ne savais que faire ; enfin je jetai de l'eau bénite sur la place où il était, et il n'y est jamais re-

venu depuis. Une autre fois il me tourmenta, durant cinq heures, par des peines et des douleurs tant intérieures qu'extérieures, si terribles que je ne croyais pas pouvoir plus longtemps y résister. Les personnes avec qui j'étais en furent épouvantées, et ne savaient où elles en étaient, non plus que moi. J'ai l'habitude, dans ces rencontres, de demander à Dieu du fond de mon cœur que, s'il lui plaît que cela continue, il me donne la force de le supporter; ou que, si sa volonté est que je demeure en cet état, il m'y laisse jusqu'à la fin du monde.

« Lorsqu'une fois entre autres je tâchais en cette manière de trouver du soulagement dans de si rudes atteintes, il plut à Notre-Seigneur de me faire connaître que ce que je souffrais venait du démon. J'aperçus auprès de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçait les dents de rage, de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnait. Je me mis à rire et n'eus point de peur, parce que quelques-unes des sœurs étaient présentes, et elles ne savaient que faire, ni comment me soulager dans une si grande souffrance; et elle était telle, que je ne pouvais m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras et de tout le reste du corps, sans que le trouble intérieur que je ressentais, et qui m'était encore beaucoup plus pénible, me laissât un seul moment de repos : et je n'osais demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer ces bonnes filles et de leur faire connaître d'où cela venait.

« J'ai éprouvé diverses fois qu'il n'y a rien qui chasse plus tôt les démons que l'eau bénite, et qui les empêche davantage de revenir. Le signe de la croix les met aussitôt en fuite, mais ils retournent aussitôt. Ainsi, il doit y avoir une grande vertu dans cette eau ; et j'en reçois tant de soulagement, qu'elle me donne une consolation sensible et si grande, que je ne saurais assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon âme et la fortifie. Ceci n'est point une imagination ; je l'ai très-souvent éprouvé, et, après y avoir fait beaucoup de réflexions, il me semble que c'est comme si, dans une excessive chaleur et une extrême soif, on buvait un grand verre d'eau froide qui rafraîchît tout le corps. Je connais par là, avec grand plaisir, qu'il n'y a rien de ce que l'Église ordonne qui ne soit digne d'admiration, puisque de simples paroles impriment une telle vertu

dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas. — Comme le tourment que j'endurais dans l'occasion dont je parle ne cessait point, je dis à mes sœurs que, si je ne craignais qu'elles se moquassent de moi, je les prierais de m'apporter de l'eau bénite. Elles allèrent en chercher aussitôt, et en jetèrent sur moi, sans que je m'en trouvasse soulagée ; mais en ayant jeté moi-même à l'endroit où cet esprit infernal m'apparaissait, il s'enfuit à l'instant, et je me trouvai sans aucune douleur, mais aussi lasse et aussi abattue que si l'on m'eût donné plusieurs coups de bâton [1]. »

« Longtemps après, dit plus loin sainte Thérèse, étant un jour en oraison, il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer, sans savoir de quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que les démons m'avaient préparé et que mes péchés méritaient. Cela dura très-peu ; mais quand je vivrais plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

« L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telles que serait celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue très-sale, d'une odeur insupportable, et pleine d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux, fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très-étroitement ; et bien que tout ce que je viens de dire fût encore plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable, en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche. Ce tourment était si terrible, que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grand'peine, je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par cette contraction de nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres maux que les démons m'ont causés ; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'a-

[1] C. XXXI.

vais de voir que ces peines étaient éternelles : et cela même est encore peu si on les compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle ; et son affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrais en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une violence étrangère qui voudrait lui ôter la vie ; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins les représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer ; mais je me sentais brûler et comme hacher en mille pièces, et ils me semblaient être les plus horribles de toutes les peines.

« Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étais comme dans un trou fait dans la muraille ; et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là : ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il peut se faire que, encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voie tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

« Notre-Seigneur ne voulut pas me donner alors une plus grande connaissance de l'enfer ; et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtiments encore plus épouvantables de certains péchés ; mais comme je n'en souffrais point la peine, elles ne me pénètrent pas autant que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre-Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourments, aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvais rien comprendre à la manière dont cela se passait ; mais je comprenais bien que c'était une grande grâce que Dieu me faisait, de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avait tirée. Car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginé, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original ; et brûler en ce monde, n'est rien en comparaison de brûler dans l'autre.

« Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se soit passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant,

qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de tout ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paraisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère comme l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considère combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience, et à rendre grâce à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il veut me délivrer de ces terribles et épouvantables peines, dont la durée sera éternelle.

« Depuis cette vision, il n'y a point de si grands maux qui ne me paraissent faciles à supporter, en comparaison de ce que je souffris alors ; et je ne puis assez m'étonner de ce que, ayant auparavant lu tant de livres qui parlent des peines de l'enfer, je n'en étais point effrayée, ne me les imaginant point telles qu'elles sont, et comment je pouvais trouver du plaisir et du repos en des choses qui me conduisaient dans un si horrible précipice. Soyez à jamais béni, mon Dieu, d'avoir fait voir que vous m'aimez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même, en me délivrant tant de fois de cette affreuse prison dans laquelle je rentrais contre votre volonté !

« Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant de Luthériens, que le baptême avait rendus membres de l'Église, se perdre malheureusement ; et ma passion pour leur salut est si violente, que je crois certainement que, si j'avais plusieurs vies, je les donnerais toutes de très-bon cœur pour délivrer une seule de ces âmes de tant d'horribles tourments.

« Ensuite de cette vision, et après qu'il eut plu à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes et les peines que souffriront les méchants, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, et, pour ce sujet, de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissait pas d'être dans l'agitation, mais une agitation si tranquille et si agréable, qu'elle ne me causait aucune inquiétude. Il est évident qu'elle procédait de Dieu, et qu'il donnait à mon âme comme une chaleur nouvelle, pour la rendre capable de digérer des viandes plus solides que celles dont elle s'était

nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensais à ce que je pourrais faire pour servir Dieu ; et il me sembla que je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation, en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrais [1]. »

Ce fut alors que la Providence lui fit entreprendre la réforme du Carmel, à commencer par les Carmélites et à finir par les Carmes.

Ce fut pendant les quatre premières années de cette entreprise que, sur l'ordre de son confesseur et à la demande de ces religieuses du premier monastère réformé, elle écrivit *le Chemin de la Perfection*, pour aider les âmes ferventes à éviter certains défauts, à surmonter certaines tentations, qui souvent les arrêtent ou les retardent dans le chemin de la perfection religieuse. Au premier chapitre, elle expose les raisons qui l'ont portée à établir une observance si étroite dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, comme de n'y avoir aucun revenu. La France catholique sera touchée de ces raisons : elle verra peut-être avec un pieux étonnement qu'elle doit son salut à sainte Thérèse.

« Ayant appris les troubles de France, dit-elle, les ravages qu'y faisaient les hérétiques, et combien cette malheureuse secte s'y fortifiait de jour en jour, j'en fus si vivement touchée, que, comme si j'eusse pu quelque chose ou j'eusse moi-même été quelque chose, je pleurais en la présence de Dieu, et le priais de remédier à un si grand mal. Il me semblait que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdaient dans ce royaume. Mais voyant que je n'étais qu'une femme, et encore si mauvaise et très-incapable de rendre à mon Dieu le service que je désirerais, je crus, comme je le crois encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devais travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

« Ainsi je me résolus de faire ce qui dépendait de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la plus grande perfection que je pourrais, et tâcher de porter ce petit nombre de religieuses qui sont ici à faire la même chose. Dans ce dessein, je me confiai en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux

[1] C. XXXII.

qui renoncent à tout pour l'amour de lui ; j'espérai que ces bonnes filles étant telles que mon désir se les figurait, mes défauts seraient couverts par leurs vertus, et je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose, en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'Église, et pour les hommes savants qui soutiennent sa querelle, puisque ainsi nous ferions ce qui serait en notre puissance pour secourir notre maître, que ces traîtres qui lui sont redevables de tant de bienfaits traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudraient crucifier encore et ne lui laisser aucun lieu où il puisse reposer sa tête [1]. »

Sainte Thérèse était tellement pénétrée de cette charité apostolique, qu'elle a un chapitre tout entier pour y porter de plus en plus ses religieuses. « Pour retourner au principal sujet qui nous a assemblées en cette maison, leur dit-elle, et pour lequel je souhaiterais que nous puissions faire quelque chose qui fût agréable à Dieu, je dis que, voyant que l'hérésie qui s'est élevée en ce siècle est comme un feu dévorant qui fait toujours de nouveaux progrès, et que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrêter, il me semble que nous devons agir comme ferait un prince qui, voyant que ses ennemis ravagent tout son pays, et qu'il ne serait pas assez fort pour leur résister en campagne, se retirerait avec quelques troupes choisies dans une place qu'il ferait extrêmement fortifier ; d'où il ferait avec ce petit bataillon des sorties sur eux, qui les incommoderaient beaucoup plus que ne pourraient faire de grandes troupes mal aguerries ; car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux, et, au pis aller, on ne saurait périr que par la famine, puisqu'il n'y a point de traîtres parmi ces gens-là. Or, ici, mes sœurs, la famine peut bien nous presser, mais non pas nous contraindre de nous rendre.

« Or, pourquoi vous dis-je ceci ? C'est pour vous faire connaître que ce que nous devons demander à Dieu, est qu'il ne permette pas que dans cette place où les bons chrétiens se sont retirés, il s'en trouve qui s'aillent jeter du côté des ennemis, mais qu'il fortifie la vertu et le courage des prédicateurs et des théologiens qui sont comme les chefs de ses troupes, et fasse que les religieux qui

[1] *Le Chemin de la Perfection*, c. 1.

composent le plus grand nombre de ces soldats s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte; car cela importe de tout, puisque c'est des forces ecclésiastiques, et non pas des séculières, que nous devons attendre notre secours.

« Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à notre roi, efforçons-nous au moins d'être telles, que nos prières puissent aider ceux de ses serviteurs qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoi j'insiste tant sur ce sujet, et vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs, je réponds que c'est parce que je crois que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchies des affaires, des engagements et des conversations du monde. Cette faveur est bien plus grande que vous ne sauriez croire, et ceux dont je vous parle sont bien loin d'en jouir. Il ne serait pas même à propos qu'ils en jouissent principalement en ce temps, puisque c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les timides; car à quoi seraient bons des soldats qui manqueraient de capitaines? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, et qu'entrant dans les palais des grands et des rois, ils y paraissent quelquefois, pour ce qui est de l'extérieur, semblables aux autres hommes [1]. »

Dans cet ouvrage, sainte Thérèse fait voir, entre autres, combien il importe que les confesseurs soient savants, et en quels cas les religieuses peuvent ou doivent en changer [2]. Du chapitre seize au quarante-deuxième et dernier, elle parle de l'oraison, et finit par de fort belles méditations sur l'Oraison dominicale. Dans le chapitre dix-neuf, elle nous apprend que l'union de l'âme avec Dieu peut devenir si intime, qu'elle sépare l'âme du corps. C'est là, comme déjà nous avons dit, c'est là mourir, non pas de mort, mais de vie. Voici les paroles de sainte Thérèse : « Entre les propriétés de l'eau, je me souviens qu'il y en a trois qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir... La seconde est de nettoyer ce qui est impur... La troisième est d'éteindre notre

[1] C. III. — [2] C. IV et V.

soif. Or, la soif, à mon avis, n'est que le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin, que nous ne saurions, sans mourir, en être privés entièrement. Et certes, il est étrange que l'eau soit d'une telle nature, que son manquement nous donne la mort, et sa trop grande abondance nous ôte la vie, comme on le voit par ceux qui se noient. — O mon Sauveur ! qui serait si heureux de se voir submergé dans cette eau vive, jusqu'à y perdre la vie ? Cela n'est pas impossible, parce que notre amour pour Dieu et le désir de le posséder peuvent croître jusqu'à un tel point, que notre corps ne pourra le supporter ; et ainsi il y a eu des personnes qui sont mortes de cette manière. J'en connais une à qui Notre-Seigneur donnait une si grande abondance de cette eau, que, s'il ne l'eût bientôt secourue, le ravissement où elle entrait l'aurait presque fait sortir d'elle-même. Je dis qu'elle serait presque sortie d'elle-même, parce que l'extrême peine qu'elle avait de souffrir le monde la faisant presque mourir, il semblait qu'en même temps elle ressuscitait en Dieu dans un admirable repos, et que sa divine majesté, en la ravissant en lui, la rendait capable d'un bonheur dont elle n'aurait pu jouir sans perdre la vie, si elle fût demeurée en elle-même [1]. »

Après avoir exploré *le Chemin de la Perfection*, sainte Thérèse arrive au palais où ce chemin aboutit. De là un autre ouvrage, *le Château de l'Ame*, dont elle indique ainsi l'occasion.

« De toutes les choses que l'obéissance m'oblige de faire, il y en a peu qui m'aient paru si difficiles que d'écrire de l'oraison, tant parce que Notre-Seigneur ne m'a pas donné assez d'esprit pour m'en bien acquitter, et que je n'avais pas dessein de l'entreprendre, qu'à cause que je sens depuis trois mois un bruit continuel dans la tête, et une si grande faiblesse, que je ne saurais, sans beaucoup de peine, écrire pour les affaires les plus importantes et les plus pressées. Mais, comme je sais que l'obéissance peut rendre possible ce qui paraît impossible, je m'y engage avec joie, malgré la résistance de la nature, que j'avoue s'y opposer, parce que je n'ai pas assez de vertu pour souffrir des maladies continuelles, et me trouver en même temps accablée de mille diverses occupations. Ainsi, c'est de la seule bonté de Dieu que j'at-

[1] C. XIX.

tends la même assistance qu'il me donne en d'autres occasions encore plus difficiles.

« Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter à ce que j'ai déjà écrit touchant l'oraison, pour satisfaire au commandement que j'en avais reçu, et je crains que ce que j'en dirai ne soit presque que ce que j'en ai dit. Je suis comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler, et qui, ne sachant que ce qu'on leur montre, redisent toujours les mêmes mots. Que si Notre-Seigneur veut que j'y ajoute quelque chose, il me l'inspirera, s'il lui plaît, ou rappellera dans ma mémoire ce que j'en ai écrit. Ce ne sera pas peu pour moi, parce que je l'ai si mauvaise, que je m'estimerais heureuse de me souvenir de certains endroits que l'on disait n'être pas mal, en cas qu'il ne s'en trouve plus de copie. Mais quand je ne recevrais point cette grâce, et qu'après m'être tourmentée inutilement à écrire des choses qui ne pourraient profiter à personne, je n'aurais fait qu'augmenter mon mal de tête, je ne laisserais pas d'en tirer un grand avantage, puisque j'aurais satisfait à l'obéissance.

« Je vais donc commencer en ce jour de la Très-Sainte Trinité de l'année 1577, dans le monastère de Saint-Joseph de Tolède, où je me trouve maintenant. Je soumets tout ce que je dirai au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire, qui sont des personnes très-éclairées; et si j'avance quelque chose qui ne soit pas conforme à la créance de l'Eglise romaine, ce ne sera pas à dessein, mais par ignorance, puisque j'ai toujours été et serai toujours, avec la grâce de Dieu, entièrement soumise à cette sainte épouse de Jésus-Christ. Qu'il soit loué et glorifié à jamais! Ainsi soit-il.

« Puisque ceux qui m'ont commandé d'écrire ceci m'ont dit que, les religieuses de notre ordre ayant besoin d'être éclaircies de quelques doutes touchant l'oraison, ils croient qu'elles entendront mieux le langage d'une femme, et que l'affection qu'elles ont pour moi leur en fera tirer plus de profit, je leur adresse ce discours, qui ne pourrait passer que pour extravagant dans l'esprit des autres personnes. Dieu me fera une grande grâce, s'il sert à quelqu'une d'elles pour le mieux louer, et il sait que c'est tout ce que je désire. Que si je rencontre bien en quelques endroits, elles ne doivent point me l'attribuer, puisque je suis par moi-même si in-

capable de parler de sujets si élevés, que je n'en ai d'intelligence qu'autant qu'il plaît à Dieu de m'en donner par un effet de sa bonté, dont je suis indigne. »

Après cet avant-propos, la sainte entre ainsi en matière. « Lorsque je priais Notre-Seigneur de m'inspirer ce que je devais écrire, parce que je ne savais par où commencer pour obéir au commandement que j'en ai reçu, il m'est venu dans l'esprit que ce que je vais dire doit être le fondement de ce discours. C'est de considérer notre âme ainsi qu'un château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal admirable, dans lequel il y a, comme dans le ciel, diverses demeures. Car si nous y prenons bien garde, mes sœurs, l'âme juste est un véritable paradis où Dieu, qui y règne, trouve ses délices. Quelle doit donc être la beauté de cette âme, qu'un monarque si puissant, si sage, si riche et si magnifique veut choisir pour sa demeure! Je ne vois rien ici-bas à qui je puisse la comparer. Et comment l'esprit le plus élevé serait-il capable de comprendre toutes ses perfections, puisque Dieu, qui est incompréhensible, a dit de sa propre bouche qu'il l'a créée à son image, et imprimé en elle sa ressemblance? »

« Nous devons donc considérer que ce château enferme diverses demeures; les unes en haut, les autres en bas, les autres aux côtés, et une dans le milieu, qui est comme le centre et la principale de toutes, dans laquelle se passe ce qu'il y a de plus secret entre Dieu et l'âme. — La porte pour entrer dans ce château, c'est l'oraison. — La première demeure est la connaissance de soi-même et de Dieu. — La seconde, le renoncement aux occupations non nécessaires. — La troisième, la crainte de Dieu. — La quatrième, le recueillement surnaturel, oraison de quiétude. — La cinquième, l'oraison d'union avec Dieu, dont la preuve est l'amour du prochain. — La sixième, l'oraison d'amour et de ravissement. » Sur quoi elle fait les réflexions suivantes, qui montrent combien elle était éloignée des faux mystiques anciens et modernes.

« Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsqu'on est favorisé de ces grâces si sublimes, on ne s'arrête pas à méditer les mystères de la très-sacrée humanité de notre Seigneur Jésus-Christ, parce que l'on ne pense qu'à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre lieu. Quoique l'on ne soit pas demeuré

d'accord de ce que j'en ai dit, mais qu'on ait voulu me faire croire qu'après qu'une âme est fort avancée, il lui est plus avantageux de ne s'occuper que de ce qui regarde la Divinité, sans plus penser à rien de corporel, on ne me persuadera jamais qu'il faille marcher par ce chemin. Il se peut faire que je m'abuse, et que ce n'est faute que de bien nous entendre que nous ne sommes pas d'accord; mais j'ai éprouvé que le diable me voulait tromper par cette voie; et l'expérience que j'en ai me fait répéter ce que j'ai dit tant de fois, que l'on doit en cela se tenir extrêmement sur ses gardes. J'ose même ajouter que, qui que ce soit qui vous dise le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai à me faire mieux entendre ici que je n'ai fait ailleurs, parce que, si quelqu'un en a écrit, il ne se sera pas peut-être assez bien expliqué, et qu'il est fort dangereux de ne traiter qu'en général des choses si difficiles à entendre.

« D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de Notre-Seigneur, et encore moins à la très-sainte Vierge et aux actions des saints, quoique cela nous puisse être si utile et nous tant animer à servir Dieu. J'avoue ne pouvoir comprendre à quoi ils pensent, de vouloir ainsi que nous détournions nos yeux de tous les objets corporels; comme si nous étions des anges toujours embrasés d'amour, et non pas des créatures engagées dans un corps mortel, qui nous oblige à nous représenter les actions héroïques faites par ces grands saints pour le service de Dieu, lorsqu'ils étaient encore sur la terre comme nous y sommes maintenant : au lieu que, de tenir cette autre conduite, ce serait nous priver volontairement du souverain remède de nos maux, qui est la très-sacrée humanité de Notre-Seigneur, en quoi toute notre espérance consiste. En vérité, je ne saurais croire que ces personnes s'entendent elles-mêmes, et elles peuvent beaucoup nuire aux autres. Au moins puis-je hardiment assurer qu'elles n'entreront jamais dans les dernières demeures, parce que, n'ayant plus pour guide Jésus-Christ, qui seul les y peut conduire, elles n'en sauraient trouver le chemin. Ce sera beaucoup si elles demeurent en sûreté dans les premières demeures. Car, n'a-t-il pas dit de sa propre bouche : *Qu'il est le chemin de la lumière; que l'on ne peut que par lui aller à son Père ; que qui le voit, voit son Père?* Et si l'on dit que ces paroles ne doivent pas s'entendre

de la sorte, je réponds que je n'y ai jamais compris d'autre sens ; que celui-là me paraît être le véritable, et que je me suis très-bien trouvée de l'avoir suivi.

« J'ai connu plusieurs personnes qui, après que Dieu les a élevées à une contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer ; mais cela ne se peut, et il arrive qu'en agissant de la sorte, elles ne sauraient plus méditer sur les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ, comme elles faisaient auparavant. Je ne sais qui en est cause ; je sais seulement qu'il est assez ordinaire que leur entendement demeure par ce moyen incapable de méditer. Ce qui vient, à mon avis, de ce que le but que l'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme l'a une fois trouvé, elle s'accoutume à ne le plus chercher que par l'opération de la volonté, qui, étant la plus généreuse de toutes les puissances, voudrait, dans le grand amour qu'elle a pour Dieu, se passer de l'entendement ; mais elle ne le peut, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à ces dernières demeures, parce qu'elle a souvent besoin de lui pour s'enflammer. »

La septième et dernière demeure, c'est l'union de Dieu avec l'âme, comme de l'époux avec l'épouse, en sorte que Jésus-Christ vit en elle, et elle en Jésus-Christ, et que la sainte Trinité se manifeste à elle, sans qu'on puisse néanmoins s'assurer de ne point commettre de péché. Sainte Thérèse traite encore de cette dernière demeure dans une espèce de commentaire sur le Cantique des cantiques, qui lui-même semble un commentaire de cette parole du Sauveur : *Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.*

L'Espagne était alors une terre bénie qui ne cessait de produire des saints et des saintes. Les principaux coopérateurs de sainte Thérèse étaient saint Jean de la Croix et saint Pierre d'Alcantara. Et ce qui fait l'éloge de la nation espagnole, ses populations aimaient et vénéraient tous ces saints et toutes ces saintes. Ainsi, lorsqu'on savait la route que devait tenir sainte Thérèse dans ses fréquents voyages, le peuple accourait des campagnes pour la voir passer, et lui demander sa bénédiction. Le bruit de son arrivée la devançait d'un lieu à un autre, et on se disputait l'honneur de la loger. Elle était confuse de cet empressement universel ; elle aurait voulu pouvoir s'y soustraire. Les marques de vénéra-

tion qu'on lui donnait lui paraissant un jour plus insupportables que le froid et l'obscurité de la nuit, elle partit trois ou quatre heures avant le lever du soleil, d'un bourg où il était venu un peuple immense qui l'avait déjà reçue avec acclamation et qui se disposait à l'accompagner de même. Une autre fois cependant elle ne put se défendre de paraître sensible à ce qu'un laboureur fit pour la bien recevoir. Ce pauvre homme ayant appris qu'elle devait passer par son village, lui fit préparer à dîner le mieux qu'il put ; il assembla dans sa maison toute sa famille, qui était nombreuse, et ordonna que l'on fît venir ses troupeaux, afin que tout ce qui lui appartenait fût béni par la sainte. Mais Thérèse n'ayant pas voulu s'arrêter, le laboureur vint à elle avec ses enfants et ses troupeaux pour lui demander sa bénédiction : ce spectacle l'attendrit ; elle recommanda au Seigneur toute cette famille [1].

Aux fatigues des voyages se joignaient de grandes infirmités ; mais son courage lui faisait tout supporter gaiement. Elle eut grand besoin de cette force d'âme qui lui était propre, lorsqu'il fallut endurer les douleurs excessives qu'on lui causa pour remettre son bras gauche. Elle se le cassa deux fois ; la première à Avila, en 1578 ; l'autre, à Ville-Neuve de la Xare, en 1580. Elle resta même estropiée le reste de ses jours, des suites du premier accident, arrivé par une chute considérable du haut d'un escalier. On avait cherché pendant longtemps une personne capable de remédier à cette fracture ; et lorsque la prieure de Médina lui envoya une femme exercée dans ces sortes d'opérations, le bras se trouva déjà noué.

Thérèse venait de terminer, en 1582, la fondation du couvent de Burgos, et déjà elle s'était mise en route pour Avila, lorsqu'elle reçut une invitation très-pressante de la duchesse d'Albe, qui la priait en grâce de l'aller voir en passant. Toute malade qu'elle était de ses anciennes infirmités, et quoique attaquée alors d'une espèce de paralysie, jointe à des vomissements fréquents, elle se rendit le 20 septembre à Albe, avec le père Antoine de Jésus, qui était venu la chercher à Médina. Elle passa plusieurs heures à converser avec la duchesse, et la quitta ensuite pour aller dans le couvent de son ordre. Sa lassitude était extrême, et ses maux em-

[1] *Vie de sainte Thérèse*, par Villefore, l. V.

pirant de jour en jour, elle comprit que sa fin était proche. Le 30 de septembre, elle eut un flux de sang qui fut suivi des plus fâcheux symptômes. Cependant elle assista encore à la messe ce jour-là, et communia avec une nouvelle ferveur. Depuis ce moment, elle garda le lit jusqu'à la mort. La duchesse d'Albe allait la voir très-souvent, et la servait elle-même avec la plus tendre affection. La sœur Anne de Saint-Barthélemy, sa compagne chérie, et qui plus tard fonda un des premiers couvents des Carmélites en France, ne la quittait ni jour ni nuit.

Le 1er d'octobre, ayant passé presque toute la nuit en prière, elle fit appeler le père Antoine de Jésus pour se confesser. Quand elle eut fini sa confession, ce saint religieux l'exhorta à demander au Seigneur qu'il ne la retirât point encore de ce monde. Thérèse répondit humblement qu'elle ne pouvait être d'aucune utilité sur la terre ; et dès ce moment elle fit ses adieux à ses religieuses, leur donnant chaque jour de nouvelles marques de tendresse par l'effusion de cœur dont elle accompagnait ses derniers avis. « Je vous conjure, leur disait-elle, pour l'amour de Dieu, d'observer exactement la règle et les constitutions, et de ne pas choisir pour modèle cette indigne pécheresse qui va mourir. Pensez plutôt à lui pardonner. » Les sœurs, fondant en larmes, ne lui répondaient que par leurs sanglots.

Le troisième jour d'octobre, Thérèse se sentit plus faible que jamais ; elle demanda les sacrements, et on les lui apporta. Aussitôt qu'elle aperçut le saint viatique, ses forces parurent se ranimer ; son visage s'enflamma, et l'ardeur de sa foi se peignit dans ses yeux. Elle les tourna vers Jésus-Christ, et s'étant mise sur son séant pour le recevoir avec plus de respect, elle s'écria dans un saint transport : « O mon Seigneur et mon époux, la voilà donc arrivée cette heure que je désirais si ardemment ! Je touche au moment de ma délivrance... Que votre volonté soit faite ! L'heure est enfin venue où je sortirai de mon exil, et où mon âme trouvera dans votre présence le bonheur après lequel elle soupire depuis si longtemps. »

Sur les neuf heures du soir, elle demanda l'extrême-onction, qu'elle reçut avec la plus tendre piété. Peu de temps après, le père Antoine lui ayant demandé si elle désirait être enterrée dans le couvent d'Avila, elle lui répondit : « Eh quoi ! y a-t-il rien en

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ce monde qui m'appartienne ? et ne m'accordera-t-on pas ici un peu de terre ? » Sa ferveur s'animait de plus en plus, à mesure que ses forces l'abandonnaient. On l'entendit répéter souvent des versets du psaume *Miserere*, et surtout celui-ci : *Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié ;* elle le répéta jusqu'au moment où elle perdit l'usage de la parole. Les douleurs de son agonie se prolongèrent jusqu'au lendemain matin. Succombant alors sous le poids de ses maux, elle pencha la tête sur le bras de la sœur Anne de Saint-Barthélemy, et resta paisiblement dans cette situation jusqu'à neuf heures du soir, les yeux toujours fixés sur un crucifix qu'elle avait à la main. Le sommeil des justes couronna ses travaux et ses vertus, la nuit du 4 au 5 octobre 1582. C'était la nuit même où Grégoire XIII réforma le calendrier, en supprimant tout à coup dix jours ; et par cette suppression, le jour qui suivit la mort de sainte Thérèse fut compté pour le 15 octobre, quoique ce ne fût que le 5.

La sainte mourut dans la soixante-huitième année de son âge, après avoir passé vingt-sept ans dans le couvent de l'Incarnation, et vingt autres dans les divers couvents de la réforme. Loin que les horreurs de la mort fussent imprimées sur son front, les rides de la vieillesse disparurent sur son visage, et ses membres conservèrent la même flexibilité qu'ils avaient pendant sa vie. Son corps fut enterré dans le chœur intérieur des Carmélites d'Albe, et y resta jusqu'en 1585, que le chapitre général des Carmes déchaussés le fit transporter au couvent de Saint-Joseph d'Avila, chef-lieu de la réforme. Cette translation ne put être si secrète que la famille du duc d'Albe n'en fût instruite. Elle s'en plaignit à Rome, et obtint, l'année suivante, un ordre du Pape pour faire restituer au couvent d'Albe les dépouilles mortelles de la sainte fondatrice. On les y apporta le 25 août 1586, et elles y sont encore aujourd'hui sous un beau mausolée. La corruption les a même respectées. Les vérifications faites dans le temps de cette double translation firent connaître cette merveille. On trouva le corps aussi entier, aussi flexible et aussi sain qu'au moment même de sa mort ; et on assure qu'il est encore dans le même état.

Rien de plus authentique que les actes dressés pour servir de base à la canonisation de Thérèse. Ils furent signés par une foule de personnes respectables, dont la plupart avaient été témoins des

faits qu'ils attestaient. Paul V nomma pour les vérifier sur les lieux mêmes, l'archevêque de Tolède, l'évêque d'Avila et celui de Salamanque. Quand la vérification fut faite, on envoya le procès-verbal à Rome, où trois éditeurs choisis discutèrent tous ces faits avec soin, avant que les cardinaux de la congrégation des rites les soumissent à un nouvel examen. Paul V étant mort sur ces entrefaites, Grégoire XV lui succéda ; et d'après les suffrages unanimes de tous les consulteurs, il autorisa le culte rendu à sainte Thérèse, par une bulle du mois de mars 1621. Les actes de sa canonisation contiennent les détails de plusieurs miracles opérés par la vertu de ses reliques ou par son intercession. Le saint évêque de Taragone, Didace Yépèz, en a inséré le récit dans son ouvrage sur la sainte [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie Aurélienne, saint Fortunat, martyr. — A Cologne, la fête de trois cents martyrs, qui terminèrent le cours de leurs combats dans la persécution de Maximien. — A Carthage, saint Agilée, martyr, au sujet duquel saint Augustin fit un sermon au peuple le jour de sa fête. — En Prusse, saint Brunon, évêque des Russes, et martyr, lequel, prêchant l'Evangile dans ces contrées, fut pris par des impies qui lui coupèrent les pieds et les mains, et lui tranchèrent la tête. — A Lyon, saint Antioque, évêque, qui, après avoir rempli dignement tous les devoirs de la dignité épiscopale où il avait été élevé, obtint le royaume du ciel. — A Trèves, saint Sévère, évêque et confesseur. — A Strasbourg, sainte Aurèle, vierge. — A Cracovie, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, qui, s'employant au service et au soulagement des pauvres, devint célèbre par ses miracles. Le pape Clément IV la mit au nombre des saints : depuis, Innocent XI a permis qu'on célébrât sa fête le 17 de ce mois. — En Allemagne, sainte Thecle, abbesse.

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 15 octobre.

XVI^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINT GAL,

ABBÉ.

La vie de saint Gal, disciple de saint Colomban, a été écrite en prose et en vers. Il en existe même deux vies en prose : l'une de Walafride Strabon, publiée depuis longtemps ; l'autre, plus ancienne, découverte récemment, mais connue des anciens. Dans la vie de saint Gal, comme dans la vie de saint Antoine et des autres solitaires, ainsi que dans les écrits de Tertullien, on voit la puissance des démons, leur retraite dans les déserts, les eaux et les forêts, mais la puissance plus grande des chrétiens qui viennent les chasser de ces lieux par le signe de la croix et la pratique des vertus chrétiennes.

Arrivé avec son maître d'Irlande en Austrasie ou France orientale, saint Gal apprit de bonne heure la langue du pays, celle des Francs ou le teutonique, afin d'instruire plus facilement les populations indigènes. Il prêcha sur le bord des lacs de Zurich et de Constance. Les nuits, il prenait du poisson dans les eaux pour la nourriture des frères. Une nuit, il entendit le démon de la montagne crier à celui du lac : Viens à mon secours, afin que nous chassions ces étrangers ; car ils m'ont expulsé de mon temple, ont brisé mes simulacres et attiré après eux le peuple qui me suivait. Le démon du lac de Constance répondit : Ce que vous annoncez de votre infortune, je le ressens par la mienne ; car l'un de ces étrangers me presse dans les eaux et dévaste mon domaine ; je ne saurais ruiner ses filets ni le tromper lui-même : car l'invocation du nom divin est toujours dans sa bouche, et veillant continuellement sur lui-même il se rit de nos piéges. L'homme de Dieu, quand il eut entendu ces choses, se fortifia de toutes parts du signe de la croix, et dit à ces démons : Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, je vous adjure de quitter ce lieu et de n'y faire de mal à personne. Ensuite il s'empressa de raconter à son abbé ce qu'il venait d'entendre. Aussitôt Colomban donna le signal de se réunir à l'église. Mais, avant qu'on eût commencé le chant des psaumes,

on entendit sur le sommet des montagnes les hurlements des démons et les gémissements de leur départ. Sur quoi, les serviteurs de Dieu se prosternèrent en oraison, et rendirent grâces au Seigneur, qui les avait délivrés de ces malins esprits.

Cependant, quelques païens opiniâtres, irrités de la destruction de leurs idoles, cherchaient à se venger des frères. Ils les accusèrent auprès du duc de la contrée, nommé Gunzon, de ruiner la chasse : ce qui mit le duc fort en colère. De plus, ils leur dérobèrent une vache et tuèrent deux des frères qui étaient à la chercher. On rapportait leurs cadavres, lorsque survint un officier du duc, ordonnant à Colomban et aux siens de quitter le pays. C'était une ruse du malin esprit, qui voulait ainsi conserver son antique domination qu'il avait commencé à perdre. Les frères avaient regret à quitter une demeure aussi agréable. Colomban leur dit : Il est vrai, nous avons trouvé en ces lieux une conque d'or, mais elle est remplie de serpents venimeux. Ils résolurent donc de se retirer en Italie, sous la protection d'Agilulfe, roi des Lombards.

Au moment de partir, saint Gal fut pris subitement de la fièvre, et fit entendre qu'il ne pourrait faire le voyage. Colomban était persuadé que le désir d'achever les travaux commencés y entrait pour quelque chose. Cependant il le laissa libre : Mais, ajouta-t-il, de mon vivant, vous ne vous permettrez pas de dire la messe. Après le départ de son maître et de ses compagnons, Gal s'embarqua sur le lac de Constance, et revint trouver le prêtre Villimar auquel il fit présent de ses filets et raconta son histoire. Le bon prêtre l'accueillit avec beaucoup de charité et le recommanda aux soins de ses deux clercs Magnoald et Théodore. Gal récupéra la santé au bout de quelque temps. C'est ainsi que la fièvre le retint au milieu de ces montagnes, pour qu'il continuât à en être l'apôtre.

Le prêtre Villimar avait un diacre nommé Hiltibold, qui connaissait tous les sentiers et tous les recoins de ces montagnes, où il allait souvent prendre du poisson et des faucons. Saint Gal lui demanda s'il n'y connaissait pas une solitude, abondante en eaux, avec une plaine propre à la culture. Le diacre lui répondit : Père, j'en connais une telle que vous dites ; mais elle est habitée par des bêtes féroces, des ours, des sangliers et des loups sans nombre. Je crains donc de vous y conduire, de peur que vous ne soyez dévoré par ces ennemis. Gal répliqua : L'Apôtre a dit : *Si Dieu est pour*

nous, qui sera contre nous ? Et encore, *nous savons qu'à ceux qu aiment Dieu toutes choses tournent en bien.* Celui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions, peut aussi m'arracher de la griffe des bêtes. Ils convinrent tous deux de partir le lendemain. Saint Gal demeura à jeun tout le jour et passa toute la nuit en prière. Le lendemain ils marchèrent jusqu'à l'heure de none, où le diacre dit : C'est l'heure de la réfection ; prenons un peu de pain et d'eau, afin de faire mieux le reste du chemin. L'homme de Dieu répondit : Prenez, mon fils, ce qui est nécessaire à votre corps. Pour moi, je ne goûterai de rien, que le Seigneur ne m'ait montré le lieu de la demeure que je désire. Le diacre répliqua : Puisque nous devons partager la consolation, nous partagerons aussi la peine. Et ils marchèrent tous deux sans manger jusqu'au soir. Ils vinrent à une petite rivière, appelée Steinach, et la descendirent jusqu'à un rocher d'où elle se précipitait dans un gouffre, où ils aperçurent beaucoup de poissons. Ils y jetèrent leurs filets et les prirent. Le diacre ayant fait du feu, les fit rôtir, et tira du pain de la panetière. Le bienheureux Gal s'étant un peu écarté pour prier, s'embarrassa dans des ronces et tomba par terre. Le diacre accourut pour le relever. Mais l'homme de Dieu lui dit : Laissez-moi, c'est ici mon repos à jamais, c'est ici que j'habiterai parce que je l'ai choisi. Et se levant après sa prière, il prit une tige de cornouiller, en fit une croix et la fixa en terre. Or, il avait appendue à son cou une boîte où étaient des reliques de la sainte vierge Marie, ainsi que de saint Maurice et saint Didier. Il attacha le reliquaire à la croix, se prosterna devant avec le diacre, et dit : Seigneur Jésus-Christ, qui, pour le salut du genre humain, avez daigné naître de la Vierge et subir la mort, ne méprisez point mon désir à cause de mes péchés ; mais pour l'honneur de votre sainte Mère, ainsi que de vos martyrs et de vos confesseurs, préparez en ce lieu une habitation propre à vous servir.

Telle fut l'origine du monastère de Saint-Gal et de la ville qui s'est formée autour.

La prière finie, les deux pèlerins prirent leur nourriture avec action de grâces au soleil couchant, et puis, ayant prié de nouveau, ils se couchèrent par terre pour reposer quelque peu. Quand le saint homme crut son compagnon endormi, il se prosterna en forme de croix devant le reliquaire, et pria le Seigneur avec beau-

coup de dévotion. Cependant un ours descendu de la montagne ramassait avec soin les miettes échappées aux deux convives. L'homme de Dieu voyant ce que faisait la bête, lui dit : Je t'ordonne au nom du Seigneur, prends du bois et mets-le dans le feu. A ce commandement, la bête alla prendre un morceau de bois très-considérable et le jeta dans le feu. Sur quoi le saint homme tire de la panetière un pain tout entier, le donne au nouveau servant, et lui dit : Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ retire-toi de cette vallée, et aie en commun les montagnes et les collines environnantes, sous la condition que tu ne feras de mal ici à aucun homme ni à aucune bête. Cependant le diacre, qui faisait semblant de dormir, considérait avec étonnement ce qui se passait. Il se leva, vint se jeter aux pieds du saint homme, et dit : Maintenant je sais que le Seigneur est vraiment avec vous, puisque les bêtes de la solitude vous obéissent. Le saint lui répondit : Gardez-vous de dire ceci à personne, jusqu'à ce que vous voyiez la gloire de Dieu.

Au matin, le diacre s'en alla vers la fosse de la rivière pour y prendre du poisson et en faire cadeau au prêtre Villimar à leur retour. Il était sur le point d'y jeter ses filets, lorsqu'il aperçut sur les bords deux esprits immondes sous la forme de femmes nues, qui lui jetèrent des pierres et dirent : C'est toi qui as amené dans cette solitude cet homme méchant et plein d'envie, accoutumé à nous vaincre par ses maléfices. Le diacre retourne aussitôt vers l'homme de Dieu, et lui raconte ce qu'il vient de voir et d'entendre. Ils se mettent tous deux en prière, puis se rendent à la fosse. A leur vue, les démons s'enfuient vers la montagne prochaine, pendant que saint Gal leur dit : Fantômes impurs, je vous ordonne par la puissance de l'éternelle Trinité de quitter ce lieu, de vous en aller dans les montagnes désertes, et de n'oser plus jamais revenir ici. Ils jettent ensuite leurs filets dans la fosse, et prennent des poissons tant qu'ils veulent. Mais ils entendent sur le sommet de la montagne la voix comme de deux femmes en deuil se disant l'une à l'autre : Hélas ! que ferons-nous ? ou bien, où irons-nous ? Cet étranger ne nous laisse point habiter parmi les hommes, il ne nous permet pas même de demeurer dans la solitude. Ces voix, ces plaintes des démons contre saint Gal, furent encore entendues d'autres fois.

Les deux pèlerins, explorant alors la vallée, trouvèrent entre deux ruisseaux ce qu'ils souhaitaient : une belle forêt, des montagnes à l'entour, une plaine au milieu ; ils jugèrent ce lieu excellent pour y bâtir des cellules. Gal, se rappelant l'échelle de Jacob et les anges qui montaient et descendaient, dit comme lui : *Le Seigneur est vraiment en ce lieu.* Jusqu'alors il y avait dans cette vallée une infinité de serpents. Dès ce jour ils disparurent tellement, qu'on n'y en voyait pas un seul, au temps de Walafride Strabon. Ce miracle s'accorde avec les premiers, dit cet auteur : car, le diable étant chassé de là, il était digne que l'animal par lequel il avait trompé l'homme, cédât la place à la sainteté.

Le diacre Hiltibold retourna aussitôt près de Villimar, prêtre ou curé d'Arbon, auquel il raconta tout ce qu'il avait vu ; mais saint Gal demeura encore trois jours à sa première station, au pied de sa petite croix, pour faire la dédicace de son ermitage par le jeûne et la prière. Les trois amis se retrouvaient ensemble, lorsque arriva la nouvelle que l'évêque de Constance, nommé Gaudence, venait de mourir : ils firent tous les trois, avec larmes, des prières ferventes pour le repos de leur pasteur. Sept jours après arriva au prêtre Villimar une lettre du duc Gunzon, lui ordonnant de venir au château d'Oberling le douzième jour et d'amener avec lui l'homme de Dieu. C'est que le duc avait une fille unique, nommée Frideburge, d'une beauté singulière, promise à Sigebert, fils de Théodoric, roi d'Austrasie ; mais depuis quelque temps elle était possédée d'un démon, qui la tourmentait horriblement, la jetait par terre, dans des convulsions si épouvantables qu'elle avait l'écume à la bouche et que quatre hommes pouvaient à peine la tenir. Le trentième jour l'esprit malin commença à faire entendre des voix sinistres. Le père envoya donc informer Sigebert de ce qui était arrivé à sa fiancée. Le roi d'Austrasie dépêcha sur-le-champ deux évêques, qui lui inspiraient le plus de confiance, pour guérir la fille par la vertu de leurs prières. Voilà pourquoi le prêtre Villimar tenait à mener avec lui saint Gal. Mais l'homme de Dieu lui dit : Ce voyage vous regarde, non pas moi. Qu'ai-je à faire avec les princes du siècle ? Comme Villimar insistait, craignant que le duc ne s'emportât à quelque violence, Gal lui répondit : J'irai auparavant à ma cellule, afin d'y préparer ce qu'il faut pour les frères qui viendront y servir le Seigneur. Et il y alla

aussitôt avec ses disciples. Le lendemain, il leur défendit de faire connaître à personne où il irait. Puis prenant avec lui d'eux d'entre eux, il s'avança du côté de Coire, vint dans la solitude de Sennwald, au bourg de Grabs. Il y trouva un pieux diacre nommé Jean, qui les reçut avec beaucoup de charité, comme des étrangers venus de bien loin. De son côté, le prêtre Villimar ayant appris que le saint homme avait quitté sa cellule, alla en informer le duc. Celui-ci lui adjoignit aussitôt ses propres députés, pour courir après l'homme de Dieu, et le prier dévotement de revenir : Car, disait-il, si par ses prières le Seigneur délivre ma fille du démon, je lui donnerai l'évêché de Constance et le comblerai de présents.

Cependant les deux évêques, étant arrivés chez le duc, trouvèrent sa fille plongée dans la frénésie et ses parents dans la tristesse. Ils firent leur prière en présence de la fille ; mais elle, s'arrachant aux mains de ceux qui la tenaient, saisit un glaive pour tuer les évêques. N'y ayant pu réussir, l'esprit immonde dit à l'un d'eux : Si, comme tu l'as promis au roi, tu voulais me chasser du corps de cette fille, pourquoi n'as-tu pas amené avec toi celle que tu as eue d'une religieuse ? Et toi, dit-il à l'autre, n'as-tu pas péché avec trois femmes étrangères ? Certes, à votre commandement, qui n'est soutenu d'aucune sainteté, je ne sortirai jamais. Mais il est un homme d'une grande vertu auprès du Dieu tout-puissant, nommé Gal, qui m'a chassé de Zug, où je demeurais en paix depuis longtemps, et il a audacieusement ruiné mes maisons : depuis, m'y ayant trouvé établi près de Bregentz, il m'a déshérité par la même vertu. Or, parce que le duc ici présent l'a expulsé du même lieu, je me suis, pour venger cette injure, emparé de cette fille. Et je ne me dessaisirai de cette possession, à moins qu'il n'arrive lui-même. A ces mots, l'un des évêques donna un soufflet à la frénétique, disant : Tais-toi, Satan, déserteur de la vérité, amateur et auteur de la fausseté. Comme le démon parlait de Gal, *gallus*, qui signifie aussi *coq*, le bon évêque s'imagina qu'il parlait d'un coq de poules. Le malin esprit leur fit à tous deux plusieurs autres affronts, en sorte qu'ils s'en retournèrent chez eux après trois jours.

Cependant le prêtre Villimar découvrit saint Gal dans une grotte ou caverne, occupé de saintes lectures. Il le salua humblement,

lui apprit les instances et les promesses du duc pour qu'il vînt délivrer sa fille. Ils s'entretenaient encore tous deux ensemble, lorsque survint le diacre Jean, apportant du pain azyme, une petite bouteille de vin, avec de l'huile, du beurre, du miel et du poisson frit. Les trois convives usèrent des dons de Dieu avec action de grâces. Saint Gal pria Villimar d'attendre au lendemain pour partir. Le diacre Jean leur prêta sa mule, et promit d'avoir soin de la grotte.

Lorsque saint Gal entra dans la maison du prince, sa fille n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours. Elle était étendue sur les genoux de sa mère, les yeux fermés, les membres épars, et comme morte. Une odeur de soufre sortait de sa bouche. Le saint se mit en prière, et dit avec larmes : Seigneur Jésus-Christ, qui venant en ce monde avez daigné naître d'une Vierge, et qui avez commandé aux vents et à la mer, et ordonné à Satan de retourner en arrière, qui enfin avez racheté le genre humain par votre passion, commandez que cet esprit immonde sorte de cette fille. Puis, il lui prit la main droite et la releva, car l'esprit malin l'avait comme écartelée. Enfin, il lui posa la main sur la tête, et dit : Esprit immonde, je te commande, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de sortir et de t'éloigner de cette créature de Dieu. A ces mots, elle ouvrit les yeux et le regarda, et l'esprit malin dit : Est-ce toi, Gal, qui m'as expulsé de mes premières habitations? C'est pour te venger que je suis entré dans cette fille, parce que son père t'a chassé toi-même. Si donc tu me chasses d'ici, où irai-je ? L'homme de Dieu répondit : Là où le Seigneur t'a précipité, dans l'abîme ! Aussitôt, à la vue de tous les assistants, il sortit de la bouche de la frénétique comme un oiseau noir et horrible. La fille se leva guérie, et l'homme de Dieu la rendit à sa mère.

Le duc, au comble de la joie, offrit au saint tous les présents que le roi Sigebert avait envoyés à sa fille. En même temps il le pria de vouloir bien accepter l'évêché de Constance. Le saint lui répondit : Du vivant de mon maître Colomban, je ne célébrerai point la messe ; si donc vous voulez m'élever à cette dignité, permettez que je lui écrive. S'il m'absout, je serai à vos ordres. Le duc y consentit. Après quoi le saint distribua tous les présents aux pauvres d'Arbon, et rentra dans sa chère solitude. Il y attira même

le diacre Jean, et pendant trois ans l'instruisit à fond dans la philosophie et dans la science des divines Écritures.

Cependant le roi Sigebert, ayant appris la guérison de sa fiancée, pria son père de la lui envoyer, pour en faire son épouse. Elle fut reçue à Metz avec les plus grands honneurs, raconta au roi comment saint Gal l'avait guérie, et le pria de favoriser l'homme de Dieu et son nouvel établissement. Sigebert ayant trouvé que le monastère de saint Gal était situé sur le domaine public, lui accorda aussitôt une charte de donation et de protection royale.

Pendant ce temps on préparait les noces du roi et de la reine. Un grand nombre d'évêques et de seigneurs y furent convoqués. Le roi étant allé inviter la princesse de venir résider au palais, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, j'ai été épuisée par une longue et cruelle maladie, accordez-moi encore sept jours pour que je reprenne un peu de forces, et que je puisse vous être présentée convenablement. Le roi condescendit à la demande. Le septième jour, Frideburge, accompagnée de deux hommes et de deux filles, entra vers l'office du matin dans l'église cathédrale de Saint-Étienne, dépouilla derrière la porte ses vêtements de reine, prit un habit de religieuse, saisit une corne ou un coin du grand autel, et fit cette prière : Saint Étienne, qui avez répandu votre sang pour Jésus-Christ, intercédez aujourd'hui pour moi indigne, afin que le cœur du roi se tourne à ma volonté, et que ce voile ne soit point ôté de ma tête. Le roi, informé de ce qui se passait, assembla les évêques et les princes pour savoir que faire. Un des évêques dit : Cette fille, lorsqu'elle a été délivrée du démon, paraît s'être obligée par un vœu de garder la chasteté ; prenez donc garde de l'y faire manquer, de peur qu'il ne lui arrive pis qu'auparavant, et que vous ne vous rendiez vous-même coupable d'un si grand crime. Le roi, de l'avis des princes, acquiesça au conseil de l'évêque. Il entra dans l'église, y fit apporter les vêtements et la couronne de reine, et dit à la princesse : Venez à moi. Elle, croyant qu'on voulait la tirer hors de l'église, tenait plus étroitement embrassée la corne de l'autel. Le roi lui dit plus clairement : Ne craignez point de venir à moi ; car tout se fera aujourd'hui suivant votre volonté. Mais elle, plaçant sa tête sur l'autel, dit : Me voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté à lui. Le roi Sigebert ordonna aux prêtres de l'amener, la

fit revêtir des habits de reine avec le voile et la couronne, et la recommanda au Seigneur en ces termes : Avec les mêmes ornements que vous avez été préparée pour moi, je vous donne pour épouse à mon Seigneur Jésus-Christ. En même temps il lui prit la main droite et la posa sur l'autel ; puis sortit de l'église pour pleurer, car il aimait tendrement la princesse. Plus tard il lui donna le gouvernement d'une communauté de religieuses.

Après cela, le duc Gunzon convoqua une assemblée d'évêques et de seigneurs à Constance, pour élire un pasteur à cette église. On y vit les évêques d'Augsbourg, de Verdun et de Spire, avec une multitude de clergé et de peuple. Le concile dura trois jours. Saint Gal s'y rendit avec les diacres Jean et Magnoald. Le duc, le voyant entrer, fit tout haut cette prière : Le Dieu tout-puissant, dont la providence augmente et régit tout le corps de l'Église, veuille, par l'intervention et les mérites de la sainte Vierge en l'honneur de qui cette église est consacrée, répandre aujourd'hui l'Esprit-Saint sur nous, pour choisir un Pontife capable de régir le peuple des fidèles et de gouverner l'Église de Dieu. Puis, il exhorta les évêques et le clergé à choisir, suivant les canons, celui qu'ils jugeraient à propos. Après quelques moments de délibération, le clergé s'écria tout d'une voix, avec le peuple : Gal que voici est un homme de Dieu, jouissant d'une bonne renommée dans tout le pays, instruit dans les Écritures et plein de sagesse, joignant la chasteté à la justice, à la fois doux et humble, charitable et patient, père des orphelins et des veuves : c'est lui qui convient pour évêque ! Le duc dit alors au saint : Entendez-vous ce qu'ils disent ? L'homme de Dieu répondit : Ils parlent bien ; si seulement ce qu'ils disent était vrai. Mais ils ne pensent pas que les canons défendent d'ordonner évêque un étranger. Cependant il y a ici avec moi le diacre Jean, de votre nation, à qui, par la grâce de Jésus-Christ, conviennent toutes les louanges que vous m'avez données, et qui est capable de porter le fardeau du gouvernement. Aussitôt le duc l'interrogea sur son nom, sa qualité, son origine et sa patrie. Quant à sa vertu et à sa capacité, saint Gal demanda à répondre pour son disciple. Pendant qu'il parlait, Jean se déroba de l'assemblée et s'enfuit dans l'église de Saint-Etienne, hors de la ville. Mais le clergé et le peuple coururent après lui et le ramenèrent malgré ses pleurs, en s'écriant : C'est le Seigneur

lui-même qui a élu Jean pour son pontife! Jean fut donc consacré par les évêques, et officia pontificalement. Le peuple témoigna un grand désir d'entendre l'homme de Dieu. Saint Gal monta donc en chaire avec l'évêque, qui lui servait d'interprète. Il prêcha sur l'ensemble de la religion, depuis la création du monde jusqu'au jugement dernier. Le peuple fondait en larmes, et se disait : Le Saint-Esprit a vraiment parlé aujourd'hui par la bouche de cet homme!

Et nous pensons comme le bon peuple de Constance ; car le discours de saint Gal est venu jusqu'à nous, et nous ne sachions pas une exposition plus claire, plus courte, plus complète et mieux concluante de la nature de Dieu et de ses œuvres. On peut voir ce discours au t. X de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*.

Saint Gal demeura sept jours avec le nouvel évêque de Constance ; puis, ayant reçu sa bénédiction, il s'en retourna dans sa chère solitude. Il acheva d'y bâtir son monastère, avec le secours de l'évêque, du duc de la province et du roi d'Austrasie.

Le diacre Magnoald s'était fait son disciple et l'avait suivi dans le monastère. Un jour le saint homme lui dit de grand matin de préparer l'autel, pour y célébrer la messe. Comme le diacre en témoignait de l'étonnement, saint Gal ajouta : Après les nocturnes de cette nuit, il m'a été révélé que mon maître Colomban vient de quitter ce monde, et je veux offrir le sacrifice pour son repos. La nouvelle se trouva exactement vraie ; et le diacre ayant fait peu après le voyage de Bobbio en Italie, en rapporta, avec une lettre des frères, le bâton pastoral que saint Colomban avait recommandé d'envoyer à Gal, son disciple, en signe d'absolution ; car, comme nous avons vu, il lui avait défendu de célébrer la messe de son vivant.

Saint Eustase, abbé de Luxeuil à la place de saint Colomban, étant mort l'an 625, les religieux de son monastère, qui étaient au nombre de six cents, élurent pour lui succéder saint Gal, et envoyèrent dans les Alpes plusieurs de ses anciens compagnons d'Irlande pour lui porter l'acte de son élection. Il les reçut avec beaucoup de charité, mais leur répondit humblement : J'ai quitté mon pays, ma famille, mes biens, refusé l'épiscopat pour vivre dans la solitude ; lorsque je vivais parmi vous, j'obéissais volontiers : dispensez-moi de commander à une communauté si nom-

breuse, et permettez-moi d'achever tranquillement mes jours dans cet ermitage. Quand il leur eut ainsi parlé, il demanda au frère économe ce qu'il avait à leur donner à l'heure du repas. Le frère répondit qu'il ne restait qu'un setier de farine pour tout le monde. Le saint homme lui dit d'en faire des pains, ajoutant : Le Seigneur est assez puissant pour nous mettre la table dans la solitude. Il se rendit à la fosse de la rivière, y prit un poisson énorme, que deux loutres firent entrer comme exprès dans le filet. Il prit d'un second coup une quantité si considérable d'autres poissons, que le filet se rompit ; il rejeta les uns dans l'eau, et garda les autres pour la nourriture de ses hôtes, à la foi desquels il attribuait cette bénédiction merveilleuse. En revenant au monastère, ils rencontrèrent un homme qui y apportait par dévotion deux outres de vin et trois muids de farine. Ils mangèrent ainsi avec un redoublement d'actions de grâces.

Cependant le prêtre Villimar vint un jour trouver le saint homme dans sa cellule, et le pria, en considération de leur ancienne amitié, de vouloir bien, encore une fois, venir prêcher le peuple de sa paroisse, c'est-à-dire lui donner une mission. Saint Gal s'en excusa sur son amour de la retraite et sur son grand âge. Toutefois, vaincu par l'amitié et la charité, il fit le voyage d'Arbon. Toute la population en fut dans la joie. Saint Gal la prêcha pendant deux jours, mais le troisième il fut pris de la fièvre, et mourut le quatorzième, 16 octobre 640, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Dieu honora ses funérailles et son tombeau d'un grand nombre de miracles [1].

Le même jour, en Afrique, deux cent soixante-dix saints martyrs. — Au même lieu, les saints Martinien et Saturien, avec deux de leurs frères, qui, durant la persécution des Vandales sous Genseric, roi arien, étant esclaves d'un certain Vandale, furent convertis à la foi de Jésus-Christ par sainte Maxime, vierge, qui servait aussi sous le même maître. Ces saints, demeurant fermes dans la foi catholique, furent d'abord battus et déchirés jusqu'aux os avec des bâtons pleins de nœuds ; mais, comme après leur avoir fait endurer longtemps le même supplice, on les trouvait le lendemain aussi sains que si on ne leur avait fait aucun mal, on les

[1] *Acta SS. ordin. Benedict.*, t. II. *Monumenta Germaniæ*. Pertz, t. II.

envoya en exil; là, après avoir converti un grand nombre de barbares, et obtenu du souverain Pontife un prêtre et quelques autres ministres de l'Église pour les baptiser, ils furent enfin liés par les pieds derrière des chariots à quatre chevaux, qu'on fit courir au travers des broussailles dans une forêt pleine d'épines; supplice dans lequel ils perdirent la vie. Pour Maxime, après plusieurs combats dont Dieu la fit toujours sortir victorieuse, elle fut supérieure de religieuses dans un monastère nombreux, où elle mourut saintement. — Le même jour, les saints Saturnin, Nérée, et trois cent cinquante-cinq autres martyrs. — A Cologne, saint Eliphe, martyr, sous Julien l'Apostat. — De plus, saint Bercaire, abbé et martyr. — En Berri, saint Ambrois, évêque de Cahors. — A Mayence, saint Lul, évêque et confesseur. — A Trèves, saint Florentin, évêque.

XVII^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINTE HEDWIGE,

DUCHESSE DE POLOGNE, ET TANTE DE SAINTE ÉLISABETH DE THURINGE.

Son père était Berthold d'Andech, marquis de Méran, comte de Tyrol, prince ou duc de Carinthie et d'Istrie. Sa mère, nommée Agnès, était fille du comte de Rotlech. Ils eurent huit enfants, quatre fils et quatre filles; deux des fils furent évêques, savoir: Berthold, patriarche d'Aquilée, Ekbert, évêque de Bamberg; les deux autres, Henri et Otton, suivirent la profession des armes et succédèrent au père dans ses États. Les filles furent Hedwige, Agnès, si fameuse par son mariage avec Philippe-Auguste, roi de France, Gertrude, reine de Hongrie, mère d'Elisabeth; la quatrième fut abbesse de Lutzing en Franconie, de l'ordre de Saint-Benoît.

Sainte Hedwige fut mise dès son enfance dans ce monastère, et y apprit les saintes lettres, qui furent toujours depuis sa consolation. A l'âge de douze ans, elle fut mariée à Henri, duc de Silésie, et depuis encore duc de Pologne, et, dans cet état, elle garda la continence autant qu'il était possible. Dès sa première grossesse, n'ayant encore que treize ans, elle convint avec le prince, son mari, de se séparer de lui jusqu'à ses couches, ce qu'elle observa toujours depuis, outre l'abstinence de l'avent et du carême, ainsi

que des autres jours de dévotion. Après qu'ils eurent eu six enfants, elle fit consentir le duc à garder la continence perpétuelle; ils s'y engagèrent par vœu, avec la bénédiction de l'évêque, et ils vécurent ainsi environ trente ans. La chose étant devenue publique, ils se séparèrent entièrement d'habitation et ne se voyaient plus que très-rarement et en présence de témoins, pour ne pas scandaliser les faibles. Le duc vivait en religieux, sans en avoir fait profession, et laissait croître sa barbe comme les frères convers des monastères, d'où lui vint le nom de Henri le Barbu.

La sainte duchesse Hedwige lui persuada de fonder à Trebnitz, près de Breslau en Silésie, un monastère de religieuses de l'ordre de Cîteaux, dont la première abbesse fut Pétrisse, que la duchesse avait eue pour gouvernante de son enfance. Elle la fit venir de Bamberg avec d'autres religieuses; la fondation se fit l'an 1203, et la dédicace de l'église, en 1219. Sainte Hedwige y assembla un grand nombre de religieuses et y offrit à Dieu sa fille Gertrude, qui en fut depuis abbesse. Hedwige y élevait plusieurs jeunes filles nobles et autres, dont quelques-unes embrassaient la vie monastique, et elle mariait les autres. Elle-même s'y retirait souvent du vivant du duc, son mari, et couchait dans le dortoir comme les religieuses; depuis, elle fixa sa demeure au même lieu de Trebnitz, près du monastère, mais en dehors, et prit l'habit des religieuses, sans faire profession, pour se conserver la liberté d'assister les pauvres de ses biens. Elle supporta avec une merveilleuse patience la mort du duc Henri, son mari, qui arriva l'an 1238, et elle consolait les religieuses de Trebnitz, désolées de cette perte.

Son abstinence était telle, qu'elle ne mangea point de viande pendant environ quarante ans, quoi que pût lui dire, soit par prières, soit par reproches, l'évêque de Bamberg, son frère, pour qui elle avait beaucoup de respect et d'amitié. A la fin, Guillaume, évêque de Modène et légat du saint-siége étant venu en Pologne et la trouvant malade, l'obligea par obéissance à manger de la viande. Son ordinaire était d'user de poisson et de laitage le dimanche, le mardi et le jeudi; le lundi et le samedi, des légumes secs; le mercredi et le vendredi, elle se réduisait au pain et à l'eau. Elle avait retranché de ses habits, non-seulement toute parure et toute délicatesse, mais la commodité et presque le nécessaire, se

portant qu'une tunique et un manteau, et marchant le plus souvent nu-pieds, nonobstant le froid du pays. Elle portait un cilice de crin et se donnait la discipline jusqu'au sang.

Ses prières étaient longues, ferventes et presque continuelles, et elle avait la dévotion d'entendre chaque jour plusieurs messes, à chacune desquelles elle faisait son offrande et recevait à la fin l'imposition des mains du prêtre. Elle fit plusieurs miracles et avait le don de prophétie, et, prévoyant sa mort prochaine, elle se fit donner l'extrême-onction avant que d'être malade. Enfin elle mourut le 15me d'octobre 1243. Elle avait voulu être enterrée dans le cimetière des religieuses, mais l'abbesse, sa fille, ne put s'y résoudre, et la fit mettre, contre son inclination, dans l'église, devant le grand autel. Les religieuses en souffrirent beaucoup d'incommodités, comme la sainte l'avait prédit, par le concours du peuple qui venait en foule prier à son tombeau, où il se fit un grand nombre de miracles. C'est pourquoi les évêques et les ducs de Pologne poursuivirent auprès du saint-siége la canonisation d'Hedwige, qui, après les informations convenables, fut faite au bout de vingt-trois ans, par le pape Clément IV, le 26me de mars 1267. Le pape Innocent IX a fixé sa fête au 17 octobre [1].

Le même jour, à Antioche, la fête de saint Héron, martyr, disciple de saint Ignace, et son successeur dans l'épiscopat, qui, marchant sur les traces de son maître, montra son grand amour envers Jésus-Christ, en donnant sa vie pour le troupeau qui lui avait été confié. — De plus, le martyre des saints Victor, Alexandre et Marien. — En Perse, sainte Mamelte, martyre, qui, ayant renoncé au culte des idoles pour embrasser la foi chrétienne, suivant l'avertissement qu'elle avait reçu d'un ange, fut lapidée par les païens, et jetée dans un lac profond. — A Constantinople, saint André de Crète, solitaire, lequel, ayant été souvent fouetté pour le culte des saintes images, sous Constantin Copronyme, eut enfin un pied coupé, et rendit l'esprit. — A Orange, saint Florentin, évêque, qui, après s'être rendu célèbre par ses nombreuses vertus, mourut en paix. — A Capoue, saint Victor, évêque, illustre par son érudition et sa sainteté.

[1] Surius, 17 octobre.

XVIII^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINT LUC,

TROISIÈME DES QUATRE ÉVANGÉLISTES, ET PREMIER HISTORIEN DE L'ÉGLISE.

Saint Luc commence en ces termes son Évangile : Comme beaucoup de personnes ont entrepris de rédiger l'histoire des faits qui se sont passés avec une certitude complète parmi nous, suivant ce que nous ont appris, par tradition, ceux qui ont été les témoins oculaires et les ministres de la Parole ou du Verbe, j'ai cru, excellent Théophile, qu'après m'être informé exactement de tout, depuis le premier commencement, je devais aussi vous en représenter, par écrit, la suite, afin que vous superconnaissiez la sûreté des choses dont vous avez été instruit de vive voix.

L'Évangile de saint Luc est comme le premier livre de son histoire ; les Actes des apôtres en sont le second. Aussi dit-il dans la préface de ces Actes :

J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de toutes les choses que Jésus a commencé de faire et d'enseigner, jusqu'au jour où, ayant donné par l'Esprit-Saint ses commandements aux apôtres qu'il avait choisis, il s'est élevé dans le ciel ; apôtres auxquels, depuis sa passion, il se démontra vivant, par beaucoup de preuves certaines, leur apparaissant pendant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu ; et, mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, ouïe de ma bouche ; car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, dans peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit.

Tel est, d'après saint Luc lui-même, l'ensemble des deux livres de son histoire. Quant au premier, qui comprend l'histoire de Jésus-Christ jusqu'à son ascension, il n'a pas vu les faits par lui-même, mais il les tient des personnes qui ont vu Jésus-Christ de leurs yeux et ont vécu dans sa familiarité. Parmi ces témoins oculaires étaient la sainte Vierge pour la vie cachée du Sauveur, et les apôtres pour sa vie publique. Dans la vie cachée du Sauveur

se trouve l'apparition de l'ange Gabriel au prêtre Zacharie dans le sanctuaire du temple, l'annonce qu'il lui naîtrait de sa femme Élisabeth un fils qui serait le précurseur du Messie, l'apparition de l'ange Gabriel à Marie dans la maison de Nazareth ; l'annonce qu'elle concevrait du Saint-Esprit et enfanterait le Messie lui-même, qui serait nommé Jésus ; la visite de Marie à sa cousine Elisabeth, qui reconnaît en elle la Mère de son Seigneur ; le *Magnificat* ou le cantique de Marie pour bénir Dieu des grandes choses qu'il opère en elle et par elle ; la naissance de Jean-Baptiste, le miracle de son père Zacharie, qui recouvre la parole pour célébrer dans le *Benedictus* les miséricordes du Dieu d'Israël sur les hommes, en particulier sur l'enfant qui vient de naître ; le voyage de la sainte famille de Nazareth, la naissance du Sauveur dans une étable ; les anges qui l'annoncent aux bergers et chantent *Gloria in excelsis ;* les bergers qui viennent l'adorer dans la crèche ; le nom de Jésus qui lui est donné le jour de la Circoncision ; la présentation au temple, où il est racheté par deux tourterelles et reconnu par le saint vieillard Siméon, qui chante le *Nunc dimittis ;* le pèlerinage au temple de Jérusalem à l'âge de douze ans ; sa demeure dans le temple, son retour à Nazareth, où il est soumis à Marie et à Joseph. Tous ces divins mystères, dont la contemplation ravit de joie les anges, saint Luc les apprit de la bouche même de la sainte Vierge. C'est donc comme si elle-même nous les racontait.

Quant à la vie publique du Sauveur, ni les évangélistes ni les apôtres n'ont tout écrit. Saint Jean dit même à la fin de son Évangile : « Il est encore beaucoup de choses que Jésus a faites ; elles sont telles que, si on les écrivait chacune en détail, le monde même, je pense, ne pourrait contenir les livres qu'il faudrait écrire. » Ce que chaque évangéliste en a écrit suffit, non pas simplement pour nous faire connaître, mais, suivant la force du texte original de saint Luc, pour nous faire *superconnaître* la vérité, la certitude des choses que nous connaissons déjà d'une manière certaine par l'enseignement oral de l'Église. Voici les particularités touchantes dont nous devons la connaissance à saint Luc : l'histoire de la femme pécheresse qui vient chez le pharisien Siméon se prosterner aux pieds du Sauveur, les arroser de ses larmes, et reçoit la rémission de ses péchés ; la guérison de

l'Hémorroïsse pour avoir touché le bord de sa robe, et la résurrection de la fille de Jaïr ; la charité du Samaritain ; la parabole de l'enfant prodigue ; l'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare ; la prière du pharisien et celle du publicain ; la conversion du publicain Zachée, qui le reçoit dans sa maison et donne la moitié de ses biens aux pauvres.

Ces particularités, saint Luc les tenait de ceux qui les avaient vues de leurs yeux et ouïes de leurs oreilles ; car lui-même n'était pas des premiers disciples du Sauveur, ni même Juif d'origine, mais Grec d'Antioche. C'est en grec qu'il écrit son Évangile et les Actes des apôtres : son style rappelle l'élégante simplicité de Xénophon et d'Hérodote. Au reste, un écrivain anglais a fait voir qu'une foule de locutions de la Bible, en particulier du Nouveau Testament, que certains critiques traitaient d'hébraïsmes, de barbarismes, de solécismes, sont des locutions particulières aux poëtes et aux historiens classiques des Grecs. Théophile, à qui saint Luc adresse ses deux livres, et auquel il donne le titre d'*Excellent* ou d'*Excellence*, paraît avoir été un chrétien considérable par sa position sociale.

Les Actes des apôtres, que saint Luc commence à l'ascension de Jésus-Christ, nous montrent les disciples réunis aux apôtres dans le cénacle, avec Marie, la mère de Jésus ; saint Pierre déployant pour la première fois son autorité de vicaire de Jésus-Christ et de chef de l'Église, par l'élection d'un nouvel apôtre à la place du traître Judas ; le Saint-Esprit descendant sur les apôtres et les disciples le jour de la Pentecôte ; saint Pierre convertissant trois mille âmes par une seule prédication, guérissant un boiteux de naissance, et convertissant cinq mille âmes ; Pierre et Jean mis en prison ; leur fermeté ; nouvelle effusion de l'Esprit-Saint ; vie édifiante des premiers chrétiens ; Barnabé vend son champ et en donne le prix aux pauvres ; punition d'Ananie et de Saphire, pour en avoir menti à saint Pierre ; guérisons opérées par les apôtres ; leur popularité ; ils sont mis en prison et délivrés par un ange ; discours de Gamaliel dans le sanhédrin ; les apôtres battus de verges ; élection des sept diacres ; zèle et puissance d'Étienne, son martyre ; persécution contre les fidèles ; le diacre Philippe à Samarie ; Simon le magicien ; l'eunuque de la reine Candace baptisé par Philippe ; conversion de saint Paul ; paix dans l'Église ; Pierre

guérit le paralytique Enée, ressuscite la veuve Tabithe et baptise le centurion Corneille, prémices de la gentilité; martyre de saint Jacques; Pierre délivré de prison par un ange; premier concile de Jérusalem, présidé par saint Pierre. Dans la suite des Actes, saint Luc ne parle plus guère que de saint Paul, dont il fut le compagnon inséparable, et il termine son livre par l'emprisonnement de cet apôtre à Rome.

Saint Paul parle plusieurs fois de saint Luc comme de son fidèle coopérateur. Il salue les chrétiens de Colosse de la part de Luc, médecin, qui lui est très-cher. Des anciens lui donnent encore la qualité de peintre. Saint Paul l'envoya avec Tite à Corinthe. Après la mort de l'Apôtre, saint Luc prêcha l'Évangile en divers pays, entre autres dans les Gaules. Un ancien martyrologe lui donne le titre d'évangéliste et de martyr. Il termina sa longue carrière en Bithynie, suivant d'autres, en Achaïe. Ses reliques furent transportées à Constantinople, et de là à Padoue.

Le même jour, à Antioche, saint Asclépiade, évêque, qui fut du nombre de ces illustres martyrs qui souffrirent une mort glorieuse sous l'empereur Macrin. — Dans le diocèse de Beauvais, saint Just, jeune enfant, que le président Rictiovare fit martyriser sous la persécution d'Aurélien. — En Mésopotamie, sur le bord de l'Euphrate, saint Julien, ermite. — A Rome, sainte Tryphonie, qui avait été femme de l'empereur Dèce. Elle fut enterrée dans une grotte, auprès de saint Hippolyte.

XIX^e^ JOUR D'OCTOBRE.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

Il naquit l'an 1499 dans Alcantara, petite ville de la province d'Estramadure en Espagne. Son père, nommé Alphonse Garavito, était magistrat et gouverneur de la ville. Sa mère sortait d'une famille noble, et elle se distinguait, comme son mari, par ses vertus et sa piété. A peine le jeune Pierre faisait-il usage de sa raison, qu'il paraissait déjà rempli d'amour pour Dieu. Sa fidélité

à ses devoirs, sa ferveur et son application à la prière le faisaient regarder comme une espèce de prodige. La mort lui enleva son père lorsqu'il finissait son cours de philosophie à Alcantara ; quelque temps après, il fut envoyé à Salamanque pour y étudier le droit canonique. Pendant les deux ans qu'il passa dans l'université de cette ville, il partagea régulièrement son temps entre l'étude la prière et le service des pauvres dans les hôpitaux.

En 1513, il fut rappelé dans sa patrie. Son premier soin fut de délibérer sur le genre de vie qu'il embrasserait. D'un côté, la fortune qui l'attendait dans le monde se présentait à lui ; mais de l'autre, il considérait les dangers auxquels on est exposé dans le siècle, les avantages et le bonheur de la solitude. Enfin la grâce l'emporta, et il résolut d'embrasser l'état religieux. Il fixa son choix sur l'ordre de Saint-François, et il en prit l'habit à seize ans, dans le couvent de Manjarèz, situé sur les montagnes qui séparent la Castille du Portugal. On le distingua des autres moines par son zèle pour les humiliations, pour les veilles, pour le jeûne, pour les autres pratiques de la pénitence. Sa ferveur était si grande, que les plus rigoureuses austérités n'avaient rien d'effrayant pour lui. Son détachement était si parfait et si entier, qu'il était véritablement crucifié au monde et qu'il ne trouvait que peine et affliction dans tout ce qui flatte les sens et la vanité des hommes. Son union avec Dieu était si continuelle, que rien n'était capable de l'interrompre. On lui donna divers emplois, dont il s'acquitta à la plus grande satisfaction de ses supérieurs. Il veillait si exactement sur ses sens et particulièrement sur ses yeux, qu'il fut un temps considérable sans savoir comment l'église du couvent était faite. Le supérieur l'ayant repris de ce que, depuis plusieurs mois qu'on lui avait confié le soin du réfectoire, il ne servait point aux frères le fruit qui était dans la dépense, il répondit avec humilité qu'il n'avait point regardé le plancher, où les fruits étaient suspendus, comme il se pratique dans le pays, surtout par rapport aux grappes de raisin, que l'on garde après les avoir fait sécher. Il avoua depuis à sainte Thérèse qu'il avait été trois ans dans une maison, sans connaître les frères autrement que par la voix.

Depuis son entrée dans l'état religieux jusqu'à sa mort, il ne regarda jamais en face aucune femme. Pendant plusieurs années, il ne vécut que de pain trempé dans de l'eau et d'herbes insipides ;

et lorsqu'il menait la vie érémitique, il en faisait bouillir une grande quantité à la fois, afin de donner moins de temps au soin de son corps. Il ne faisait alors qu'un repas léger par jour, et il lui arriva souvent de passer trois jours de suite sans prendre aucune nourriture. Les grandes fêtes, il ajoutait quelquefois à sa portion d'herbes une espèce de potage fait avec du sel et du vinaigre. Il ne buvait que de l'eau, encore n'en buvait-il qu'en petite quantité. A force de se mortifier, il en était venu au point de perdre presque entièrement le sens du goût; en sorte qu'il ne savait ordinairement ce qu'il mangeait. Un cilice étendu par terre lui servait de lit; il dormait peu, et le repos qu'il accordait à la nature, il le prenait communément assis et la tête appuyée contre la muraille. La longueur et la continuité de ses veilles étaient incroyables ; il s'était accoutumé par degrés à ce genre de mortification, afin de ne point endommager sa santé ; et comme il était d'une constitution robuste, il fut en état de la supporter. Il eut de violentes tentations; mais il en triompha par la prière et par l'humilité.

Quelques mois après sa profession, Pierre d'Alcantara fut envoyé dans un couvent situé près de Belviso dans un lieu solitaire. Il y construisit, à quelque distance de la communauté, une cellule avec des branches d'arbre et de la terre; il y pratiqua des austérités extraordinaires, qui ne furent connues que de Dieu. Trois ans après, on le fit supérieur d'un petit couvent qui venait d'être fondé à Badajoz, métropole de l'Estramadure, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Le temps de sa supériorité expiré, son provincial lui dit de se préparer à recevoir les saints ordres. Il demanda inutilement un plus long délai. Il fut ordonné prêtre en 1524; et peu de temps après, on le chargea d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, il fut fait gardien du couvent de Placentia. Dans toutes les places de supériorité qui lui furent confiées, il se regarda toujours comme le serviteur de ses frères, et il se croyait obligé de les instruire, surtout par ses exemples. De là cette ferveur qu'il inspirait à tous ceux qui vivaient sous sa conduite. Après son second gardiennat, il fut pendant six ans uniquement occupé du soin de prêcher l'Evangile aux peuples. Il paraissait dans les chaires sacrées comme un ange envoyé de Dieu pour inspirer l'esprit de pénitence aux pécheurs, et pour les embraser du feu de l'amour divin. Aussi opérait-il des conversions

innombrables. Il joignit aux talents naturels une connaissance parfaite des voies intérieures, et ce vif sentiment des choses de Dieu qui ne s'acquiert point par l'étude, mais qui est le fruit de la grâce et de la prière. La vue seule du saint instruisait, et l'on disait de lui qu'il suffisait qu'il parût pour opérer des conversions, pour toucher et faire couler des larmes.

L'amour de la retraite étant toujours, pour ainsi dire, son inclination dominante, il pria ses supérieurs de lui permettre d'aller vivre dans quelque couvent solitaire, où il pût s'adonner librement à l'exercice de la contemplation. Il obtint enfin ce qu'il demandait. On le mit dans le couvent de Saint-Onuphre à Lapa, près Soriana. Cette maison était dans une solitude affreuse. La permission de s'y retirer ne fut cependant accordée au saint qu'à condition qu'il en prendrait le gouvernement. Ce fut là qu'il composa son traité de l'*Oraison mentale*. Il l'écrivit à la prière d'un gentilhomme rempli de piété qui l'avait souvent entendu parler sur cette matière. Ce traité a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, par Louis de Grenade, par saint François de Sales, par le pape Grégoire XV, etc. L'auteur y prouve la nécessité de l'oraison mentale ; il en explique la méthode et les avantages. Il y donne quelques méditations courtes sur les fins dernières et sur la passion de Jésus-Christ, pour servir de modèle. C'est d'après le même plan que Louis de Grenade et d'autres écrivains ascétiques ont tâché de faciliter aux chrétiens la pratique de l'oraison mentale, qui est si négligée, et cependant si nécessaire pour entretenir la piété. Nous avons de notre saint un autre traité qui n'est pas moins excellent, et qui est intitulé : *De la paix de l'âme*. Il établit cette maxime fondamentale, que la vertu de la perfection consistant dans la pureté et la ferveur de l'amour divin, nous devons tendre à ce but de toutes nos forces. La première chose que nous avons à faire, dit-il, c'est de crucifier tous nos désirs désordonnés et de soumettre nos passions ; ce qui réglera notre intérieur, établira la paix dans nos cœurs, et y excitera de vifs sentiments d'humilité, de douceur et des autres vertus chrétiennes. Nous devons avoir soin que tous nos exercices et toutes nos actions soient animés de l'esprit intérieur ; les austérités mêmes sont perdues et deviennent quelquefois pernicieuses, si elles ne sont fondées sur ce principe. A ce soin, qui a pour objet d'arra-

cher la semence des inclinations terrestres et vicieuses, nous joindrons celui de remplir tous nos devoirs avec affection et avec suavité, aimant les devoirs eux-mêmes, et ne faisant rien par contrainte ; car cette mauvaise disposition est principalement contraire à la paix intérieure. Rien de plus essentiel que d'éviter toutes les occasions de trouble. Il faut donc ne rien négliger pour conserver son âme en paix, pour ne jamais perdre Dieu de vue, et se proposer en tout le désir de ne plaire qu'à lui. Le trouble commence-t-il à naître en nous, recourons à Dieu par la prière, tournons nos cœurs vers lui, imitons Jésus qui, dans le jardin des Olives, pria trois fois, prosterné devant son Père céleste. On ne bâtit point une ville en un jour. Pensons que c'est une entreprise aussi importante que de bâtir une maison à Dieu et un temple au Saint-Esprit, quoique le principal architecte soit dans le ciel. L'humilité doit être la pierre angulaire de notre édifice spirituel. « Désirons d'être méprisés aux yeux du monde, et de ne jamais faire notre propre volonté. Mettons tous nos désirs devant Dieu ; demandons-lui l'accomplissement de sa volonté, afin qu'il puisse régner seul en nous. Quiconque nous tire de l'humilité, quelque spécieux prétexte qu'il apporte, est un faux prophète, un loup ravissant qui se couvre de la peau d'une brebis pour dévorer ce que nous avons amassé avec beaucoup de temps et de peine. »

Le saint veut que l'on joigne à l'humilité le renoncement à soi-même et le recueillement. Il veut aussi que l'on se défie du zèle pour le salut des âmes, quand on néglige les moyens de procurer son propre salut. Il observe, pour la consolation de ceux qui sont tourmentés de scrupules et de peines intérieures, que Dieu permet souvent ces épreuves pour faire faire à une âme des progrès dans l'humilité et la pureté de cœur. La tranquillité qu'il recommande, comme la plus efficace des préparations pour faire d'une âme la demeure du Saint-Esprit, n'est rien moins qu'un état d'inaction. En effet, quoique l'âme ne soit point couverte de ténèbres, ni agitée par le souffle impétueux des passions, il n'est pas moins vrai qu'elle est tout action et tout feu, étant pénétrée du vif sentiment de toutes les vertus, et occupée à en produire les actes les plus fervents.

Pierre d'Alcantara était lui-même un grand contemplatif ; son union avec Dieu était habituelle. Il célébrait la messe avec une dé-

votion extraordinaire, et souvent avec des torrents de larmes. On le vit rester en prière pendant une heure, les bras étendus et les yeux levés au ciel, sans mouvement. Il avait fréquemment des extases qui duraient longtemps. Il aimait surtout à méditer sur l'incarnation et sur le saint sacrement de l'autel; le nom seul de ces mystères d'amour suffisait quelquefois pour lui causer des ravissements. Il ne serait pas possible d'exprimer les douceurs et les consolations qu'il recevait de Dieu dans l'oraison. Quelquefois il ne pouvait contenir les transports de l'amour divin, et on l'entendait chanter tout haut les louanges du Seigneur, d'une manière toute merveilleuse. De temps en temps, il se retirait dans les bois pour avoir plus de liberté; et les paysans qui l'entendaient le prenaient pour un homme qui n'était point en son bon sens.

Jean III, roi de Portugal, étant informé de la réputation de sainteté dont jouissait le serviteur de Dieu, voulut le consulter sur quelques difficultés relatives à sa conscience. Il pria donc son provincial de le lui envoyer à Lisbonne. Le saint refusa de se servir des voitures qu'on avait préparées pour lui; il fit le voyage à pied et sans sandales, suivant sa coutume. Le roi fut si satisfait de ses réponses et si édifié de toute sa conduite, qu'il le fit revenir quelque temps après. Dans ces deux visites, Pierre d'Alcantara convertit un grand nombre de seigneurs de la cour. L'infante Marie, sœur du roi, renonça à toutes les pompes du monde, et fit en particulier les trois vœux de religion, se réservant néanmoins le droit de porter l'habit séculier et de vivre à la cour, parce que la conduite de quelques affaires importantes y rendait sa présence nécessaire. Cette princesse fonda à Lisbonne un monastère de pauvres clarisses pour les dames de qualité. Elle se joignit au roi pour retenir le saint; et, pour l'y déterminer, on lui construisit une cellule avec un oratoire, afin qu'il pût vaquer à ses exercices ordinaires. Mais Pierre d'Alcantara trouvait trop d'inconvénients dans la proposition qu'on lui faisait, pour l'accepter.

Une grande division s'étant élevée parmi les habitants d'Alcantara, il se rendit dans cette ville pour y rétablir la paix. Sa présence et ses discours produisirent l'effet qu'on en avait attendu. Les troubles cessèrent, et les semences de discorde furent étouf-

fées. A peine cette affaire était-elle terminée, qu'on l'élut, en 1538, provincial de l'Estramadure. Cette province, qui appartenait aux religieux dits *conventuels*, avait adopté depuis quelque temps certaines constitutions de réforme. Comme ce saint n'avait point encore l'âge que l'on exigeait ordinairement pour le provincialat, il allégua cette raison pour se dispenser d'accepter; mais on n'eut point d'égard à ses représentations, et l'on crut que ses vertus et sa prudence suppléeraient au défaut de l'âge. Il profita de l'autorité que lui donnait sa place pour établir une réforme sévère, et les règlements qu'il dressa relativement à ce projet furent reçus de toute la province, dans un chapitre qui se tint à Placentia l'an 1540.

Le temps de son provincialat étant expiré, il retourna l'année suivante à Lisbonne pour joindre le père Martin de Sainte-Marie, qui jetait les fondements d'une réforme austère, et qui était occupé à bâtir un ermitage sur des montagnes arides, appelées Arabida, et situées à l'embouchure du Tage, sur la rive opposée à Lisbonne. Le duc d'Aviero donna le terrain, et fournit, de plus, ce qui était nécessaire pour construire les cellules. Saint Pierre anima la ferveur des religieux qui avaient embrassé la réforme, et leur proposa plusieurs règlements qu'ils adoptèrent. Les ermites d'Arabida marchaient nu-pieds, couchaient sur des paquets de sarment ou sur la terre nue; ils s'interdisaient l'usage de la viande et du vin, et ne mangeaient de poisson que les jours de fête. Ils disaient matines à minuit, et le saint se chargea du soin de les éveiller; matines finies, ils restaient à prier dans l'église jusqu'au point du jour. Ils récitaient alors prime, qui était suivie d'une messe, conformément à la règle primitive de Saint-François. Ensuite ils se retiraient dans leurs cellules, d'où ils ne sortaient que pour réciter ensemble tierce et les autres heures canoniales. Le temps qu'il y avait entre vêpres et complies était employé au travail des mains. Les cellules des frères étaient petites et basses; celle de notre saint était si petite, qu'il ne pouvait s'y tenir debout ni s'y coucher, sans avoir le corps plié. Le père Jean Calas, général de l'ordre, étant venu en Portugal, voulut voir Pierre d'Alcantara; il lui fit une visite dans son ermitage. Il fut si édifié de ce qu'il avait vu, qu'il permit au père Martin de Sainte-Marie de recevoir des novices. Il lui permit aussi d'établir sa ré-

forme dans les couvents de Palhaës et de Santarem, et il y érigea une custodie. Son compagnon, touché des exemples qu'il avait sous les yeux, le quitta pour embrasser la réforme. Le couvent de Palhaës fut désigné pour servir de noviciat ; on en donna la conduite au saint, ainsi que celle des novices.

Pierre d'Alcantara fut chargé du noviciat pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'en 1544, que ses supérieurs le rappelèrent en Espagne. Ses frères de la province d'Estramadure témoignèrent la plus grande joie en le revoyant. Il exerça les fonctions du ministère par obéissance ; mais son attrait pour la contemplation lui fit demander la permission de demeurer dans les couvents les plus solitaires de l'ordre. Quatre ans se passèrent de la sorte. Il fut rappelé en Portugal par le prince Louis, frère du roi, et par le duc d'Aveiro. Durant les trois ans qu'il passa dans ce royaume, il donna la dernière perfection à la réforme d'Arabida, et l'an 1550 il fonda un nouveau couvent près de Lisbonne. Dix ans après, la custodie fut érigée en province de l'ordre. Les vertus de Pierre d'Alcantara lui attirant beaucoup d'admirateurs, ce qui le troublait dans sa solitude, il se hâta de retourner en Espagne, où il espérait être moins connu. Il arriva à Placentia l'an 1551, et les frères le prièrent d'accepter le provincialat ; mais il demanda la liberté de vivre quelque temps pour lui-même, et elle lui fut enfin accordée. Deux ans après, il fut élu custode dans un chapitre général qui se tint à Salamanque.

En 1554, il forma le plan d'une congrégation qui suivrait une réforme encore plus austère que celle qui existait déjà. Mais il commença par se faire autoriser, en obtenant un bref du pape Jules III. Son projet fut aussi approuvé par la province d'Estramadure et par l'évêque de Coria, dans le diocèse duquel il essaya, avec un autre religieux, le genre de vie qu'il se proposait d'introduire. Quelque temps après, il fit un voyage à Rome, et il obtint un second bref par lequel il lui était permis de bâtir un couvent conformément à son plan. Ce couvent fut bâti tel qu'il le désirait, près de Pedroso, dans le diocèse de Palentia. On en met la fondation en 1555 ; et c'est de là que l'on date la réforme des Franciscains déchaussés, ou de l'étroite observance de Saint-Pierre d'Alcantara. Le couvent dont il s'agit n'avait que trente-deux pieds de long sur vingt-huit de large. Les cellules étaient extrêmement

petites, et le lit du religieux, qui consistait en trois planches, en occupait la moitié. Celle du saint était la plus petite et la plus incommode de toutes. L'église était comprise dans le bâtiment dont nous venons de parler, et elle en faisait partie. Il suffisait à chaque religieux, pour s'exciter à la pénitence, de considérer sa cellule, qui ressemblait à un vrai tombeau.

Le comte d'Oropesa fit bâtir au saint deux nouveaux couvents sur ses terres; la réforme y fut établie, ainsi que dans plusieurs autres maisons. En 1561, ces différents couvents furent érigés en province. Pierre d'Alcantara régla par des statuts particuliers les dimensions que devaient avoir les cellules, l'infirmerie et l'église de chaque maison. La circonférence d'un couvent n'excédait point quarante ou cinquante pieds. Il ne devait y avoir que huit frères, qui étaient obligés d'être toujours nu-pieds. Ils couchaient sur des planches ou sur des nattes étendues par terre. Leurs lits étaient élevés à un pied de terre quand le lieu devenait malsain par l'humidité. L'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin n'était permis qu'aux malades. On employait chaque jour trois heures à l'oraison mentale, et on ne recevait rien pour la célébration de la messe.

Saint Pierre d'Alcantara était commissaire de l'ordre, lorsqu'on le fit provincial de sa réforme. Il se rendit à Rome peu de temps après, et il demanda la confirmation de son institut. Le pape Paul IV, par une bulle du mois de février 1562, affranchit la congrégation du saint de la juridiction des Franciscains conventuels, et la soumit au ministre général des Observantins, avec la clause qu'elle suivrait toujours les règlements donnés par le saint réformateur. Il s'est formé des établissements en Italie et dans plusieurs provinces de l'Espagne. Chaque province de cette réforme est composée d'environ dix maisons.

L'empereur Charles-Quint s'était retiré, après son abdication, dans la province d'Estramadure, et il avait choisi pour sa demeure le monastère de Saint-Just, de l'ordre des Hiéronymites. Ce prince crut devoir prendre Pierre d'Alcantara pour confesseur, dans la persuasion que personne n'était plus propre à le préparer à la mort. Mais le saint, qui prévoyait que cette espèce de ministère ne s'accordait point avec ses exercices ni avec son genre de vie, allégua diverses raisons pour ne point accepter la place qui

lui était offerte, et il vint à bout d'obtenir le désistement de l'empereur.

Il faisait la visite de son ordre en qualité de commissaire général, lorsqu'il vint à Avila, l'an 1559. Sainte Thérèse, qui demeurait dans cette ville, éprouvait alors une dure persécution de la part de ses amis et de ses propres confesseurs. Elle était aussi tourmentée par des scrupules et par d'autres peines intérieures. On lui disait qu'elle pouvait être séduite par les illusions du démon, et cette idée lui causait de temps à autre des troubles désolants. Guiomera d'Ulloa, veuve d'une piété éminente, qui lui était tendrement attachée et qui connaissait son état, lui fit passer huit jours dans sa maison, après en avoir obtenu la permission de ses supérieurs. Le but qu'elle se proposait était de lui faciliter les moyens de s'entretenir à loisir avec Pierre d'Alcantara. Le saint, qui avait été lui-même favorisé de grâces extraordinaires, eut bientôt connu son état; il dissipa ses inquiétudes et l'assura que tout ce qui se passait en elle venait de l'esprit de Dieu. Il se déclara hautement contre ses calomniateurs, et parla en sa faveur à celui qui dirigeait sa conscience. Après lui avoir suggéré les plus puissants motifs de consolation, il l'exhorta fortement à établir sa réforme dans l'ordre des Carmes, et à la fonder principalement sur la pauvreté. Touché de compassion pour sainte Thérèse, et voulant augmenter la confiance qu'elle prenait en ses conseils, il lui fit diverses confidences sur le genre de vie qu'il menait depuis quarante-sept ans. Écoutons la sainte elle-même raconter ce qu'elle apprit de lui dans cette circonstance.

« Il me dit que, durant l'espace de quarante ans, il n'avait dormi qu'une heure et demie par jour, et que cette mortification était celle qui lui avait fait le plus de peine dans les commencements; que, pour surmonter le sommeil, il se tenait toujours debout ou à genoux; qu'il dormait assis, et la tête appuyée sur un morceau de bois attaché à la muraille de sa cellule. Quand il aurait voulu se coucher de son long, il n'aurait pu le faire, parce que sa cellule n'avait que quatre pieds et demi de longueur. Durant tout ce temps-là, jamais il ne se couvrit de son capuce, quelque chaleur qu'il fît et quelque pluie qu'il tombât. Il marcha toujours les pieds nus, sans aucune chaussure. Il ne porta que son seul habit de bure qui était fort étroit, et son manteau qui était fort

court, tous deux d'une étoffe très-vile. Pendant le plus grand froid, il ôtait son manteau, et laissait la porte et la fenêtre de sa cellule ouvertes, afin que, reprenant ensuite son manteau et fermant sa porte, son corps sentît quelque soulagement. Il ne mangeait qu'une fois en trois jours, et il assurait que cela était facile lorsqu'on s'y accoutumait. Un de ses compagnons me dit qu'il passait quelquefois huit jours sans manger : c'était sans doute durant ses extases et ses ravissements, dont j'ai été une fois témoin. Sa pauvreté était extrême ; il était si mortifié, même dans sa jeunesse, qu'il me dit avoir demeuré trois ans dans un couvent de son ordre, sans connaître aucun religieux qu'à la parole ; il ne connaissait point les lieux réguliers du couvent, et il n'y allait qu'en suivant les autres. Ceci lui arrivait aussi par les chemins... Il était déjà fort âgé lorsque je le connus. Son corps était si faible et si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendait point farouche. Il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât ; mais comme il avait un très-bon esprit, son entretien était très-doux et très-agréable [1]. »

Tandis que le saint faisait la visite des maisons qui avaient embrassé la réforme, il tomba malade dans le couvent de Viciosa. Le comte d'Oropesa n'en fut pas plutôt instruit, qu'il le força de venir chez lui, afin de lui procurer les secours dont il avait besoin. Mais les remèdes et les adoucissements qu'on s'empressait de lui procurer ne servirent qu'à augmenter sa maladie ; la fièvre redoubla, et il se forma un ulcère à une de ses jambes. Le serviteur de Dieu, s'apercevant que sa fin approchait, se fit porter au couvent d'Arenas, afin d'y mourir entre les bras de ses frères. A peine y fut-il arrivé, qu'il voulut qu'on lui administrât les sacrements de l'Église. Il ne cessa d'exhorter ses religieux à chérir les vertus de leur état, et surtout la pauvreté. Il expira tranquillement le 19 octobre 1562, à la soixante-troisième année de son âge, en récitant à genoux ce psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domun Domini ibimus.* Je me suis réjoui quand on m'a dit cette nouvelle : Nous irons dans la maison du Seigneur. »

[1] *Vie de sainte Thérèse*, par elle-même, c. XXVII

Sainte Thérèse, après avoir rapporté cette bienheureuse fin de saint Pierre d'Alcantara, s'exprime de la sorte :

« Dieu a permis que depuis sa mort il m'ait encore plus assisté en diverses rencontres, qu'il n'avait fait durant sa vie. Je l'ai vu plusieurs fois tout resplendissant de gloire, et la première, il me dit que bienheureuses étaient les austérités qui lui avaient fait mériter une si grande récompense, et autres choses semblables. Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut; et comme j'appris dans cette vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au lieu où il était, distant de quelques lieues de mon monastère. Il m'apparut encore, et me dit qu'il allait reposer. Je n'ajoutai point de foi à cette vision, que je rapportai cependant à diverses personnes; et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il était mort, ou, pour mieux dire, qu'il était mort pour devenir immortel. Ce fut ainsi qu'une vie si pénitente fut couronnée d'une si grande gloire; et il me paraît que ce saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le ciel, que lorsqu'il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait rien en son nom qu'il ne l'accordât, et je l'ai éprouvé diverses fois. Que sa divine majesté soit éternellement louée [1] ! »

Saint Pierre d'Alcantara fut béatifié par Grégoire XV, en 1622, et canonisé par Clément IX, l'an 1669 [2].

Le même jour, à Rome, la fête des saints martyrs Ptolomée et Lucius, martyrisés sous Marc-Antonin. Le premier, ainsi que l'écrit saint Justin, martyr, ayant converti à la foi une femme qui vivait dans le désordre, et lui ayant persuadé de garder la chasteté, un homme impudique l'accusa devant le préfet Urbice, qui le tint longtemps enfermé dans un cachot infect : enfin, comme il persévérait à confesser publiquement Jésus-Christ, son maître, il fut condamné à mort; alors Lucius, improuvant la sentence d'Urbice et déclarant hautement qu'il était chrétien, subit un pareil jugement. Un troisième, qu'on leur adjoignit, fut condamné au même supplice. — A Antioche, saint Béronique, sainte Pelagie, vierge, et quarante-neuf autres saints martyrs. — En Égypte, saint Vare, soldat, qui, sous l'empereur Maximien, visitant sept moines qu'on avait mis en prison, et subvenant à leurs besoins, voulut prendre la place de l'un d'entre eux qui était mort; et ayant enduré avec eux des tourments très-cruels, il remporta la

[1] *Vie de sainte Thérèse*, par elle-même, c. xxvii. — [2] Godescard, 19 octobre.

palme du martyre. — A Evreux, saint Aquilin, évêque et confesseur. — Dans le diocèse d'Orléans, la translation de saint Vrain, évêque. — A Salerne, saint Eustère, évêque. — En Irlande, saint Ethbin, abbé. — A Oxford en Angleterre, sainte Fréwisse, vierge.

XXe JOUR D'OCTOBRE.

SAINT JEAN DE KENTI,

PRÊTRE POLONAIS.

Né vers l'an 1403, dans le village dont il porte le nom, et qui est du diocèse de Cracovie, il dut aux soins que prirent ses pieux parents de lui donner une bonne éducation, l'avantage précieux de passer sa jeunesse dans l'innocence. Mais il répondit d'une manière si parfaite à leurs soins et à leurs sages conseils, que l'on put dès lors pressentir à quel degré sublime de vertu il s'élèverait un jour. Ses premières études achevées, il alla faire sa philosophie et sa théologie à l'université de Cracovie. Il prit les degrés et y devint même professeur. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de l'enseignement dans cette ville, et, comme il mettait la vertu infiniment au-dessus de la science, il sut profiter de toutes les occasions et de tous les moyens que sa position lui donnait, pour inspirer à ses disciples les sentiments de piété dont il était pénétré lui-même, et qu'il leur inculquait par ses exemples autant et plus que par ses discours. Lorsqu'il fut parvenu au sacerdoce, on le vit joindre à l'application qu'il avait à l'étude, un zèle plus ardent encore pour la perfection. Il était profondément touché de voir Dieu si peu connu et si mal servi par un trop grand nombre de chrétiens. La seule pensée de tant d'offenses qui se commettent chaque jour contre lui, l'accablait d'une vive douleur. Elle lui faisait souvent verser des torrents de larmes, surtout pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe. Il ne pouvait considérer l'ingratitude du pécheur et la miséricorde infinie que le Sauveur nous témoigne dans l'adorable sacrement de nos autels, sans se sentir comme accablé par un contraste si déplorable.

Après avoir enseigné avec succès, Jean fut appelé au gouvernement de la paroisse d'Ilkusi. Ce pénible emploi, en lui imposant de nouvelles obligations, fit aussi éclater en lui de nouvelles vertus. Véritable pasteur des âmes, il remplit avec le zèle le plus édifiant et une prudence consommée, tous les devoirs du saint ministère ; sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, il était le père de son troupeau, et tous étaient sûrs de trouver en lui un ami tendre et actif dans leurs peines temporelles ou spirituelles. Il se refusait toute superfluité pour secourir les indigents, et souvent même il se dépouilla pour eux de ses habits et de ses souliers ; il laissait dans ces circonstances son manteau traîner le plus qu'il lui était possible, afin qu'on ne vît pas qu'il retournait nu-pieds à sa demeure. Un dimanche matin, en se rendant à l'église, il trouva un pauvre homme étendu, presque sans vêtement, sur la neige, mourant de faim et de froid ; il ôta aussitôt sa soutane, en couvrit cet infortuné, le conduisit dans son presbytère et le fit manger avec lui. En mémoire de cette charitable action, chaque professeur du collége de Varsovie était obligé un jour dans l'année de faire dîner un pauvre à sa table.

La charge des âmes a effrayé tous les saints. Jean, pénétré de cette crainte, quitta, après quelques années d'exercice, la paroisse dont il était chargé, et, sur la demande de l'université, il vint reprendre sa place de professeur. Ce changement de situation et d'état n'influa en rien sur sa conduite. Tous les instants que son emploi lui laissait libres, il les consacrait ou à travailler au salut du prochain, surtout par la prédication, ou il les donnait à la prière, dans laquelle il recevait des faveurs extraordinaires. Le souvenir de la passion de Jésus-Christ le touchait tellement, qu'il passait quelquefois toute la nuit dans la contemplation de ce mystère. Pour le graver encore plus profondément dans son esprit, ce saint prêtre fit, sous l'habit de pèlerin, le voyage de Jérusalem. Brûlant du désir de terminer ses jours par le martyre, il ne craignait pas de prêcher aux Turcs Jésus-Christ crucifié. Outre ce voyage de la terre sainte, Jean fit quatre fois celui de Rome, pour visiter les tombeaux des saints apôtres, donner au Saint-Siége des marques publiques de son respect, et tâcher, ainsi qu'il le disait, de se préserver par ses voyages de piété des peines du purgatoire. Il faisait ces pèlerinages à pied, portant lui-même son bagage. Dans un de

ses voyages, des voleurs l'ayant rencontré, lui prirent ce qu'il possédait, et l'interrogèrent ensuite pour savoir s'il n'avait plus rien ; le saint homme leur répondit que non. Mais s'étant aperçu, lorsqu'ils l'eurent quitté, qu'il avait encore quelques pièces d'or cousues dans son manteau, il courut après eux, les appela à haute voix et leur présenta son or. Ceux-ci, étonnés d'une pareille conduite, refusèrent de le recevoir, et lui rendirent même ce qu'ils lui avaient pris.

Profondément pénétré de respect pour le précepte de l'Evangile qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, Jean de Kenti l'observait avec la plus grande exactitude. A l'exemple de saint Augustin, il avait inscrit sur les murs de sa demeure des vers qui montraient son horreur pour la médisance. Sa charité ne consistait pas seulement à éviter de faire du mal à ses frères, elle le portait à leur procurer tout le bien qui lui était possible. On l'a vu se priver de sa nourriture, pour la donner à ceux qui en avaient besoin. Autant animé d'une sainte haine contre lui-même, qu'il montrait d'affection pour le prochain, il ne donnait que très-peu de temps au sommeil, ne s'habillait que pour se couvrir, et ne mangeait que pour s'empêcher de mourir de faim. Le désir qu'il avait de conserver sa pureté le porta à la pratique des plus rudes mortifications. Il était couvert d'un cilice, jeûnait et prenait fréquemment la discipline. Trente ans avant sa mort, il s'abstint entièrement de l'usage de la viande. Telle fut la vie de ce saint prêtre, dont tous les jours furent donnés à la vertu. Uni à Dieu d'une manière intime, par le souvenir habituel de sa sainte présence, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait montrait son recueillement et son zèle pour la gloire du Seigneur et pour le salut du prochain. Il mourut le 24 décembre 1473, dans la soixante-dixième année de son âge, aimé et respecté de tous. Plusieurs miracles furent opérés par son intercession. Cent trente ans après sa mort, on ouvrit son tombeau, et il en sortit l'odeur la plus douce et la plus agréable. On conserva religieusement la robe de pourpre qu'il avait portée comme docteur ; on en revêtait le doyen de l'école de philosophie le jour de son installation, et on lui faisait jurer d'imiter les exemples et les vertus de saint Jean de Kenti, comme il en portait le vêtement.

Il fut canonisé par le pape Clément XIII, le 16 juillet 1757 ; sa

mémoire est en grande vénération en Pologne et en Lithuanie, et il est un des patrons de ce pays. Il a laissé après lui une haute réputation de savoir, mais aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous ; on lui en attribuait quelques-uns qui furent déclarés apocryphes, par la congrégation des rites, pendant le procès pour sa canonisation [1].

SAINT ARTÈME,

DUC D'ÉGYPTE,

ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS SOUS JULIEN L'APOSTAT.

Julien, flétri à jamais par le surnom d'Apostat, se préparait à quitter la Perse, pour revenir ensuite triomphant exterminer le christianisme. Il périra dans les plaines de Babylone. Un de ses grands préparatifs de guerre fut de vexer les chrétiens. Etant à Antioche, il fit fermer pour la seconde fois la grande église, après en avoir fait tirer les vases sacrés pour les porter à son trésor. Ce fut le comte Julien, son oncle, qui exécuta cet ordre avec Félix, grand trésorier, et Elpidius, intendant des domaines. Ils étaient tous trois apostats. A la vue des vases précieux que Constance et Constantin avaient donnés : Voyez, s'écria Félix, dans quelle vaisselle est servi le Fils de Marie ! Le comte alla plus loin : il s'assit sur les vases sacrés, et les profana aussi bien que l'autel d'une manière également indécente et impie. Euzoïus, évêque arien, qui occupait la grande église, ayant voulu l'empêcher, l'aspostat lui donna un soufflet, en disant : Qu'on voie maintenant si le ciel se mêle des affaires des Galiléens ! Ils se retirèrent après avoir tout enlevé et condamné les portes de l'église. Leurs blasphèmes ne restèrent pas impunis. Elpidius, le moins coupable, périt misérablement en prison quelques années après. Félix mourut le soir même en vomissant le sang à gros bouillons. Le comte Julien subit un plus long supplice, ainsi que nous allons voir [2].

L'empereur avait seulement commandé de fermer la grande

[1] Godescard, 20 octobre. — [2] Soz., l. V, c. VIII. Theod., l. II, c. XII.

église ; son oncle ferma de plus toutes les autres. Dans l'une, il saisit le prêtre Théodoret, et, n'ayant pu l'obliger par les tourments à renoncer à Jésus-Christ, il le condamna à perdre la tête.

Le lendemain, lorsque Julien apprit la mort du prêtre Théodoret, exécuté précisément comme chrétien, il dit à son oncle avec chaleur : Est-ce donc ainsi que vous entrez dans mes vues ? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la douceur et par la raison, vous faites des martyrs sous mon règne et sous mes yeux ! Ils vont me flétrir dans leurs écrits comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de religion, et vous charge de faire savoir aux autres ma volonté. Ces reproches furent un coup de foudre pour l'oncle, qui s'attendait à tout autre chose. Pour le consoler et en même temps lui faire expier sa faute, Julien l'invita sur l'heure même à un sacrifice, et lui offrit à manger des viandes immolées aux idoles. L'oncle en mangea peu, tant il était consterné d'avoir mécontenté son neveu, lorsqu'il croyait avoir mérité plus que jamais ses bonnes grâces. Dès le soir même, il se sentit attaqué d'une colique violente et frappé bientôt après dans les entrailles d'une plaie incurable. Les chairs extérieures les plus voisines se corrompirent et engendrèrent une quantité prodigieuse de vers. Il s'en formait aussi au dedans, qui le rongeaient peu à peu malgré tous les secours de la médecine, et lui sortaient par la bouche avec les aliments, qui ne trouvaient plus d'autre issue. Pendant le cours de sa maladie, qui dura environ deux mois, le malheureux apostat traînait un reste de vie pire que la mort, dans une affreuse alternative de fureur contre les chrétiens, ou de remords désespérés. Tantôt ébranlé par les discours de sa femme qui était chrétienne et zélée, il envoyait prier l'empereur de rouvrir les églises, en lui représentant que c'était sa complaisance pour lui qui l'avait précipité dans cet état déplorable. Mais l'empereur lui faisait un crime de son repentir. Je n'ai point fermé les églises, répondait-il, je ne les ouvrirai pas non plus. Ce n'est point votre complaisance pour moi, c'est votre infidélité pour les dieux qui vous attire ce malheur. Tantôt le comte ranimait ses forces et son incrédulité pour condamner au dernier supplice Bonose, Maximilien et quelques autres officiers, qui refusèrent constamment d'ôter de leurs drapeaux le monogramme de Jésus-Christ, et d'y mettre des idoles.

D'autres fois, il pressait sa femme d'aller à l'assemblée des chrétiens prier pour lui et le recommander aux fidèles, afin qu'il fût délivré de ses vers et de sa puanteur. Sa femme ne l'osa, de peur, disait-elle, que la justice divine ne l'écrasât elle-même. Alors il s'écria : Dieu des chrétiens, ayez pitié de moi ! ma femme même a oublié votre miséricorde, et ne m'écoute point. Dieu des vivants, secourez-moi et ôtez-moi promptement la vie ! Et il expira fourmillant de vers, au moment qu'on lui faisait lecture de divers oracles qui lui promettaient qu'il n'en mourrait point. Toute Antioche, y compris Julien lui-même, regarda cette mort comme une punition visible [1].

Les morts funestes du trésorier Félix et du comte Julien parurent de mauvais augure au peuple idolâtre. Car, voyant dans les inscriptions publiques en l'honneur de l'empereur, ces trois mots latins, *Felix Julianus Augustus*, ils concluaient que l'empereur, marqué par le dernier mot, suivrait bientôt les autres. Lui-même en était épouvanté. Un présage non moins funèbre lui arriva le premier janvier 363. Pendant qu'il montait les degrés du temple de la Fortune pour inaugurer son quatrième consulat, le plus ancien des prêtres tomba mort devant lui [2].

Il n'en devenait que plus tracassier dans sa superstition. Pour tendre un piége aux chrétiens et les engager à l'idolâtrie, il avait infecté les fontaines d'Antioche en y faisant jeter quelque liqueur offerte aux idoles ; il faisait arroser de cette eau tout ce qui se vendait au marché : le pain et la viande, les fruits, les herbes, tous les vivres. Les chrétiens ne pouvaient s'empêcher d'en gémir, et ne laissaient pas d'user de ces viandes, suivant le précepte de l'Apôtre : Mangez tout ce qui se vend au marché, sans vous informer de rien. Un jour, dans un repas, deux de ses principaux gardes, Juventin et Maximin, déplorèrent avec chaleur ces profanations, et employèrent ces paroles des compagnons de Daniel : Vous nous avez livrés à un roi apostat, le plus injuste du monde. Quelqu'un de leurs commensaux ayant rapporté ces paroles à l'empereur, il les fit venir tous les deux et leur demanda ce qu'ils avaient dit. Ils profitèrent de l'occasion et répondirent hardiment : Seigneur, ayant été nourris dans la piété et les louables maximes de Con-

[1] Soz., l. V, c. VIII. Theod., l. III, c. XIII. — [2] Amm., l. XXIII, n. 1.

stantin et de ses enfants, nous gémissons de voir à présent tout rempli d'abomination et toutes les viandes souillées de sacrifices profanes. Nous nous en sommes plaints en particulier, et nous nous en plaignons en votre présence ; c'est la seule chose qui nous fait peine sous votre règne. L'empereur, ayant ouï ce discours, les fit frapper et tourmenter jusqu'à la mort, publiant, pour cause de leur supplice, non pas la religion, mais l'insolence de leurs paroles [1].

Un discours de saint Jean Damascène, récemment publié par le cardinal Maï, nous fait connaître trois autres martyrs, mis à mort par Julien durant son séjour d'Antioche : ce sont les saints Eugène et Macaire, prêtres, et saint Artémius ou Artème, ancien gouverneur de l'Égypte. Julien dit aux deux premiers : Qui êtes-vous? quel est votre état? Eugène répondit : Nous sommes chrétiens, et pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Julien : Où est ce troupeau du Christ, dont vous êtes pasteurs? Eugène : C'est toute la terre habitable, et tous les hommes qui sont dessus. Misérable ! s'écria Julien, sur qui donc régnons-nous, si le Christ possède la terre entière comme son troupeau? Le martyr : Vous régnez sur le même troupeau dont nous sommes pasteurs. Car c'est par le même que les rois règnent et que les princes ont la puissance ; c'est le même qui aujourd'hui vous a donné l'empire, et qui, si vous vous montrez ingrat envers votre bienfaiteur, le donnera demain à quelque autre : car vous êtes un homme d'un jour, et c'est sur des hommes d'un jour que vous régnez ; mais lui possède le royaume éternel, et qui n'aura point de fin. Julien l'Apostat : Comment! impie que tu es, ce Christ, né sous Auguste, tu en fais un roi éternel? Le martyr : Oui, selon son humanité, il est né au temps d'Auguste ; mais quant à sa naissance divine et antéséculaire, il n'y a point de temps qui la précède. L'apostat, qui regardait le martyr comme un homme sans lettres, se mit à le railler, en disant : Ainsi, ton Christ est né deux fois ? mais il n'y a pas de quoi t'en glorifier. Chez les hellènes il y a des hommes très-sages qui sont nés, non pas deux fois seulement, mais trois fois : tels Mercure Trismégiste et Pythagore. Le martyr répliqua d'un ton sévère : J'ai dû répondre comme j'ai fait, non

[1] Theod., l. III, c. xv.

à cause de toi impie, mais à cause des assistants qui la plupart sont chrétiens. C'est pour leur salut encore que j'ajouterai quelques mots. Le Christ a été annoncé plusieurs siècles d'avance par les prophètes ; vos oracles mêmes, et vos sibylles ont rendu témoignage à son avénement; la cause de son incarnation a été la rédemption du genre humain. Venu sur la terre, il a guéri les malades, rendu la vie aux morts ; et, après avoir souffert sur la croix pour le salut du monde, il s'est ressuscité lui-même le troisième jour, en présence des soldats qui gardaient son sépulcre ; il s'est montré à cinq cents témoins, a conversé pendant quarante jours avec ses disciples, est monté au ciel en leur présence, leur a envoyé l'Esprit-Saint avec le don de parler les langues étrangères et de prophétiser l'avenir. Et eux, hommes sans lettres, pauvres pécheurs, ont prêché le Christ en tout lieu ; et, sans autre arme que sa puissance invisible, ils lui ont soumis la terre entière, ressuscitant les morts, purifiant les lépreux, chassant les démons. Mais les sages et les théologues que vous prétendez opposer au Christ, supposons même que les extravagances que l'on conte soient autant de vérités, de quelle utilité ces hommes nés deux, trois ou même quatre fois, ont-ils été au monde, je ne dis pas au monde entier, mais à sa minime partie? Lequel des livres d'Hermès ou de Pythagore a ressuscité des morts, purifié des lépreux, ou chassé les démons que vous adorez? Hermès, que vous appelez Trismégiste, n'est-il pas un homme égyptien, qui a épousé une femme, a eu des enfants, dont l'aîné s'appelle Tat, auquel il adresse la parole dans ses dialogues? N'a-t-il pas résumé lui-même sa théologie en ces termes : Il est difficile de concevoir Dieu, et impossible de l'expliquer; car il est en trois hypostases, son essence et sa nature est inénarrable, n'ayant aucune ressemblance parmi les hommes ?

Le martyr ayant ainsi tourné en preuves du christianisme les objections mêmes qu'on voulait tirer d'Hermès et de Pythagore, Julien dit aux païens qui l'entouraient : Voyez ce misérable, quel avantage il tire de nos sciences contre nous-mêmes ! Mais, j'en jure par le soleil qui nous éclaire, je ne souffrirai pas que la race maudite des chrétiens apprenne les lettres grecques. En même temps il livra le martyr aux bourreaux, pour lui faire endurer jusqu'à cinq cents coups de verges. Un héraut criait pendant l'exé-

cution : Fais la volonté de l'empereur, renonce à tes extravagances, et on cessera de te tourmenter. Mais le martyr souffrait tout avec constance, et sans proférer un seul mot.

Le prêtre Macaire, interrogé à son tour, se félicita de confesser la divinité du Christ que Julien avait renié. L'apostat dit : Tu cherches à mourir promptement, c'est pour cela que tu me provoques; mais il n'en sera pas comme tu penses. Réponds-moi d'abord : De quel droit, n'ayant reçu aucune autorisation ni de l'empereur ni d'un gouverneur quelconque, vous allez partout décriant le culte de nos grands dieux, et enseignant aux hommes que ce ne sont pas des dieux ni des sauveurs de l'univers? Le martyr répondit : Nous le faisons, parce que le Christ a commandé de le faire, pour détourner les hommes des vaines idoles et les ramener au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre. Car vos dieux, les dieux que vous adorez, sont des fictions de démons, des inventions fabuleuses ; et c'est d'eux que notre Écriture dit : Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre ! Mais nous avons, en outre, la loi impériale de Constantin, votre parent, qui proscrit le culte des idoles. Julien s'écria que Constantin avait été un novateur, et pour preuve il fit mettre le martyr à la torture.

Pendant qu'on tourmentait ainsi les deux prêtres Eugène et Macaire, un officier se leva d'auprès de l'empereur et lui dit : Pourquoi tourmenter aussi cruellement de saints hommes, des hommes consacrés à Dieu ? N'oubliez pas que vous êtes homme vous-même, et sujet aux mêmes misères. Si Dieu vous a établi empereur, si vous tenez de Dieu l'empire, prenez garde que Satan, qui demanda et obtint Job à tenter, ne vous ait demandé et obtenu vous-même contre nous, afin de cribler le froment du Christ et semer l'ivraie par-dessus. Mais son entreprise sera vaine ; il n'a plus la même puissance qu'autrefois. Depuis que le Christ est venu et qu'il a été élevé sur la croix, l'orgueil des démons est tombé, leur puissance a été foulée aux pieds. Ne vous faites point illusion, ô empereur : n'allez pas, pour l'amour des démons, persécuter les chrétiens que Dieu protége. Car la puissance du Christ est invincible ; vous en avez été assuré vous-même par l'oracle de l'Apollon de Delphes, que vous apporta le médecin et questeur Oribase ; il est conçu en ces termes : Dites à l'empereur : Le merveilleux temple s'écroule ; Phébus n'a plus d'antre, plus

de laurier fatidique, plus de sources ni d'eau parlante. A ces mots, Julien s'écria hors de lui-même : Quel est cet impie, qui ose nous tenir un pareil langage sur notre tribunal! Un appariteur dit : Seigneur, c'est le duc d'Alexandrie d'Égypte. C'était en effet Artémius, depuis longues années gouverneur d'Égypte et même de Syrie, qui venait d'amener à Julien les troupes des deux provinces pour la guerre de Perse. Julien reprit aussitôt : Quoi! c'est ce scélérat d'Artémius qui a causé à mon frère une mort si cruelle! Qu'on le dépouille de sa dignité et de ses vêtements, et qu'on le punisse sur l'heure même de ce qu'il vient de dire. Demain nous le punirons du meurtre de mon frère. Le martyr ayant été mis à nu, les bourreaux lui attachèrent des cordes aux mains et aux pieds; et, l'étendant des quatre côtés, ils le frappèrent sur le ventre et sur le dos avec des nerfs de bœuf si longtemps, qu'ils se relayèrent quatre fois. Cependant Artémius ne poussa point un soupir, ne changea point de visage; on eût dit que ce n'était pas lui qui souffrait, mais un autre. Tous les assistants étaient émerveillés, Julien lui-même n'en revenait pas d'étonnement. Les trois martyrs, conduits en prison, y allèrent en louant Dieu. Artémius se disait à lui-même : Voilà que les stigmates du Christ sont imprimés dans ton corps : il ne te manque plus que de donner ton âme, ta vie, avec le reste de ton sang.

Le lendemain, l'apostat bannit Eugène et Macaire dans une contrée aride et malsaine, en Arabie, avec ordre de leur couper la tête. Ils y furent décapités après quarante jours, le vingtième de décembre. A l'endroit même de leur martyre jaillit aussitôt une source d'eau vive, qui chassait toute espèce de maladie et qui coulait encore au temps de saint Jean Damascène, portant le nom des deux saints.

Pour ce qui est d'Artémius, Julien s'efforça de le gagner par un assez long discours et les plus magnifiques promesses : Si vous sacrifiez aux dieux, particulièrement à Apollon de Daphné, non-seulement je vous pardonnerai le sang de mon frère, mais je vous donnerai encore une plus grande dignité que vous n'en avez eue : je vous établirai préfet du prétoire et pontife des grands dieux; je vous nommerai mon père et la seconde personne de l'empire, et vous serez à jamais mon compagnon inséparable. Artémius lui répondit que, pour son frère Gallus, jamais il ne lui avait fait aucun

tort, ni de fait, ni de parole, ni même de pensée, car je le savais un chrétien fidèle et fervent. Je prends donc à témoin Dieu et son Christ que je suis innocent de la mort injuste que des méchants lui ont fait souffrir. La preuve, c'est qu'à cette époque je n'étais plus avec Constance, mais que dès lors j'habitais l'Égypte jusqu'à la présente année. Quant à renier le Christ et à embrasser le culte païen, je vous répondrai comme les trois enfants à Nabuchodonosor : Sachez, ô prince, que nous n'honorons pas vos dieux et que nous n'adorons pas la statue en or de votre Apollon. Constantin, pour lequel vous témoignez tant de mépris, se tourna vers le Christ, qui l'appela du haut du ciel, lorsque dans la guerre difficile de Maxence il lui montra l'étendard de la croix au milieu du jour, éclatant par-dessus le soleil, et qu'il lui annonça la victoire en lettres romaines. Nous-mêmes, présents à cette guerre, nous avons vu ce signe, et nous avons lu ces lettres. Toute l'armée le vit avec nous, et il en est dans vos troupes beaucoup de témoins que vous pouvez interroger si vous voulez. Mais pourquoi m'arrêter à ces choses ? Le Christ a été prédit par les prophètes plusieurs siècles d'avance, comme vous le savez très-bien vous-même. Il n'y a pas jusqu'à vos sibylles, vos poëtes et les oracles de vos dieux qui ne lui aient rendu témoignage. Je me sers de ces preuves, non pour moi, mais pour vous, pour votre salut. J'ai honte de vous voir appeler dieux le soleil, la lune et les étoiles. Anaxagore de Clazomène, votre maître en sagesse, ne dit-il pas que le soleil est une masse incandescente et les étoiles des corps en pierre ponce, absolument inanimés et insensibles ? Comment donc pouvez-vous les appeler des dieux, et mettre le soleil, comme votre grand dieu, dans tous vos discours et dans toutes vos épîtres ? Mais pourquoi parler plus longuement ? Je ne renie pas mon Christ, je n'embrasse point l'abominable impiété des hellènes, je persévère dans la doctrine qu'on m'a enseignée, je persiste dans les traditions paternelles, qu'aucun siècle ne renversera, se crût-il l'inventeur de la sagesse, pour parler avec Euripide, votre poëte.

Comme Julien, étonné de tant d'érudition et d'éloquence, ne répondait pas, le martyr reprit : Abandonnez, ô empereur, la religion morte des hellènes, car elle est pourrie depuis longtemps ; et revenez au Christ, car il est patient et miséricordieux, et il accueillera votre repentir.

Pour toute réponse, Julien ordonna de le dépouiller de ses vêtements, de lui percer les côtés avec des alènes rougies au feu, de lui enfoncer des pointes dans le dos, et puis de le traîner à la renverse. Ce supplice dura plusieurs heures. Comme la première fois, Artémius parut être le spectateur de ses souffrances plutôt que la victime. Julien, vaincu, frappa des mains, se leva de son tribunal, puis ordonna de jeter le martyr en prison sans aucune nourriture, puis s'en alla au faubourg de Daphné.

Vers minuit, comme le martyr était à prier, Jésus-Christ lui apparut, et lui dit : Artémius, prends courage et n'aie pas peur du tyran ; car je suis avec toi, te délivrant de toute tentation et de toutes les douleurs du supplice ; je te couronnerai dans le royaume des cieux ; et comme tu m'as confessé sur la terre devant les hommes, je te confesserai dans les cieux devant mon Père. Aie donc confiance et réjouis-toi : car tu seras avec moi dans le paradis. A ces mots, le martyr se sentit plein de courage, et passa toute la nuit à bénir Dieu. Il se trouva guéri de toutes ses plaies, et il n'en demeura pas une trace dans son corps. Il demeura quinze jours dans cet état, sans goûter d'aucune nourriture, fortifié qu'il était par la grâce du Saint-Esprit.

Dans l'intervalle, eut lieu à Daphné la translation des reliques de saint Babylas, l'incendie du temple et de la statue d'Apollon, la colère extrême de Julien l'Apostat contre les chrétiens qu'il accusait de ce désastre. Julien fit comparaître de nouveau Artémius, et lui dit : Tu as appris sans doute l'attentat des maudits chrétiens ; mais ils ne s'en réjouiront pas longtemps, car je les punirai septante fois sept fois, comme disent vos Écritures. Le martyr répondit : J'ai appris comment le feu du ciel a dévoré votre dieu et brûlé son temple ; si donc il était dieu, pourquoi ne s'est-il pas lui-même délivré du feu ? Julien essaya de nouveau de gagner Artémius par des promesses. Le martyr répliqua : Quelle folie de perdre ainsi votre temps en discours inutiles ! Vous oubliez les insurrections des barbares et la guerre de Perse pour laquelle vous avez remué l'univers, et vous vous occupez de moi, le serviteur de Dieu ! Prononcez contre moi telle sentence que vous voudrez ; car je n'adore pas vos dieux et je ne me soumets point à vos ordres, mais j'offre chaque jour un sacrifice de louange.

Julien fit scier en deux un énorme bloc de pierre, on plaça le

martyr sur la première moitié, puis on laissa tomber sur lui la seconde moitié, qu'on tenait suspendue avec des cordes; on entendit craquer les os, qui furent tous brisés et disloqués. Vingt-quatre heures après, Julien fit séparer les deux pierres, bien persuadé que le martyr était mort. La pierre de dessus ayant été enlevée, le saint se leva et se mit à marcher, et à parler, mais ayant les yeux hors de leur orbite. Julien, ayant encore tenté de le séduire, ordonna de lui trancher la tête. Comme on l'emmenait au supplice, il obtint des soldats quelques instants pour prier Dieu.

Il le remercia très-humblement de la grâce qu'il lui avait faite de souffrir pour la gloire de son nom; il le supplia d'avoir pitié de son Église, que l'apostat Julien menaçait des derniers malheurs. Voilà que vos autels sont détruits, votre sanctuaire profané, le sang de votre alliance réputé pour rien, à cause de nos péchés et à cause des blasphèmes qu'Arius a vomis contre vous, Fils unique, et contre votre Esprit-Saint, vous séparant de la consubstantialité du Père et vous supposant étranger à sa nature, vous appelant une créature, vous l'auteur de toute la création, vous subordonnant au temps, vous qui avez fait les siècles, disant : Il y avait que le Fils n'était pas; vous nommant fils de la volonté. — On voit par ces paroles qu'Artémius n'était nullement infecté d'arianisme, comme le soupçonnait Tillemont [1].

Le martyr ayant fléchi trois fois les genoux et adoré vers l'orient, pria de nouveau et dit : Dieu de Dieu, seul d'un seul, roi de roi, vous qui dans les cieux êtes assis à la droite de Dieu le Père qui vous a engendré, vous qui êtes venu sur la terre pour le salut de nous tous, vous la couronne de ceux qui combattent pour la piété, exaucez votre humble et indigne serviteur, recevez mon âme en paix... Une voix répondit du ciel que sa prière était exaucée; que, de plus, l'empereur apostat périrait dans la Perse, qu'il aurait un successeur très-chrétien, et que l'idolâtrie tomberait sans retour. A ces mots, le saint martyr, plein de joie, présenta sa tête aux soldats qui la lui coupèrent, le vingt octobre, le sixième jour de la semaine ou le vendredi. Une femme chrétienne, nommée Ariste, et diaconesse de l'église d'Antioche, obtint son corps, l'embauma et l'envoya dans une châsse à Constantinople. Les Grecs honorent

[1] T. VII, p. 731 et seqq.

saint Artémius ou Artème parmi ceux qu'ils appellent *grands martyrs*. Voici comme se terminent ses actes, rapportés par saint Jean Damascène : Ces choses se sont passées à Antioche, métropole de Syrie, sous l'empereur Julien, surnommé l'Apostat ; Dulcitius étant consul et Salluste préfet du prétoire, dans l'endroit appelé Daphné ; Jésus-Christ notre Seigneur, notre Dieu et notre Sauveur, régnant sur nous[1].

Le même jour, à Abie, près d'Aquila, dans l'Abruzze, la fête de saint Maxime, diacre et martyr, qui, dans l'impatience où il était de souffrir, se découvrit lui-même aux persécuteurs qui le cherchaient ; aussitôt après, il fut suspendu et tourmenté sur le chevalet, meurtri de coups de bâton : enfin ayant été précipité d'un lieu fort élevé, il rendit son âme à son Créateur. — A Agen, saint Caprais, martyr, qui, s'étant caché dans une caverne pour éviter la rigueur de la persécution, et apprenant de quelle manière sainte Foi combattait pour Jésus-Christ, fut animé de telle sorte à souffrir les tourments, qu'il pria Notre-Seigneur, s'il le jugeait digne de la gloire du martyre, de faire sortir de l'eau claire d'une des pierres de cette caverne ; ce qui étant arrivé, il courut plein de confiance au lieu du combat, où il soutint l'attaque avec tant de force, qu'il mérita la palme du martyre sous l'empereur Maximien. — A Cologne, les saintes Marthe, et Saule, vierges, martyrisées avec plusieurs autres. — A Minden en Allemagne, la fête de saint Félicien, évêque et martyr. — A Paris, les saints Georges, diacre, et Aurélien, martyrs. — En Portugal, sainte Irène, vierge et martyre. — Au diocèse de Reims, saint Sandon, confesseur.

XXIe JOUR D'OCTOBRE.

SAINT HILARION,

PATRIARCHE DES SOLITAIRES DE PALESTINE.

Dans le temps qu'un jeune conscrit, libéré du service, embrassa la vie solitaire dans la Thébaïde et devint saint Pacôme, un autre jeune homme, d'auprès de Gaza en Palestine, étudiait les

[1] Maï, *Spicilegium romanum*, t. IV., S. *Artemii passio*, auctore Johanne, monacho. Théodoret, *Hist. eccl.*, l. III, c. XIV.

lettres à Alexandrie. Il se faisait admirer par ses talents et aimer par ses vertus. Il fit plus encore : païen, comme sa famille, il se convertit et reçut le baptême. Il s'appelait Hilarion. Ayant entendu parler de saint Antoine, il alla le trouver dans son désert. Touché de ses exemples, il changea de vêtement et se mit à imiter son genre de vie. Mais, après deux mois, cette solitude ne lui parut point assez solitaire. Il y affluait sans cesse une multitude de personnes qui venaient chercher auprès d'Antoine la guérison de leurs maladies. Hilarion dit qu'il n'était pas venu pour voir dans le désert autant de monde que dans les villes, et qu'il devait commencer par une solitude plus entière, comme avait fait Antoine lui-même dans sa jeunesse. Il prit donc congé du saint vieillard, et, acompagné de quelques solitaires, s'en retourna dans son pays, la Palestine. C'était vers l'an 307. A son arrivée, il trouva que son père et sa mère étaient morts. Il donna une partie de son bien à ses frères, et le reste aux pauvres, sans se réserver quoi que ce fût pour lui-même. Après quoi il se retira dans un désert, qu'on lui dit infesté de voleurs et de meurtriers ; il répondit qu'il ne craignait que la mort éternelle. Il n'avait encore que quinze ans ; sa complexion était très-délicate et excessivement sensible au froid et au chaud. Cependant tous ses habits consistaient en un sac, avec une tunique de peau que lui avait donnée saint Antoine, et un petit manteau de paysan. Il se retrancha d'abord le pain, et ne mangea, pendant six ans, que quinze figues sèches par jour, qu'il prenait après le soleil couché. Lorsqu'il sentait quelque tentation de volupté, il diminuait cette nourriture et passait quelquefois trois ou quatre jours sans manger. La solitude où il demeurait était fort vaste, mais enfermée entre la mer et un marais. Personne avant lui ne s'y était fixé. Cependant il changeait souvent de place à cause des voleurs, quoiqu'il fît profession de ne pas les craindre. Il s'occupait à labourer la terre, et, pour diversifier son travail, il faisait aussi des corbeilles de jonc comme les solitaires d'Egypte, pour en tirer de quoi pourvoir à sa subsistance.

Depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt, il n'eut point d'autre abri contre les chaleurs et les pluies, qu'une cabane qu'il avait faite avec du jonc et quelques autres herbes marécageuses. Depuis il se bâtit une petite cellule qui se voyait encore du temps de

saint Jérôme : elle était large de quatre pieds, haute de cinq, et ainsi plus basse que lui, mais un peu plus longue qu'il ne fallait pour son corps, de sorte qu'elle ressemblait à un tombeau bien plus qu'à la demeure d'un homme vivant. Il coucha jusqu'à sa mort sur une natte de jonc. Il ne se coupait les cheveux qu'à Pâques. Jamais il ne lavait le sac dont il était revêtu, disant qu'il était superflu de chercher de la propreté dans un cilice; il ne quittait sa tunique que quand elle était tout à fait usée. Il augmenta encore ses austérités avec l'âge ; cependant il vécut jusqu'à quatre-vingts ans. Hilarion fut ainsi le patriarche de la vie solitaire dans la Palestine, comme saint Pacôme dans la Thébaïde et saint Antoine en Egypte. Pacôme et Hilarion eurent, comme Antoine, de grands combats à soutenir contre les démons, et firent comme lui un grand nombre de miracles.

Une grande consolation pour saint Antoine, était les nouvelles qu'il apprenait de temps en temps de saint Hilarion, son disciple, en Palestine. Il lui écrivait et recevait avec joie de ses lettres. Et quand il venait à lui des malades du côté de la Syrie : Pourquoi, disait-il, vous êtes-vous fatigués à venir si loin, puisque vous avez là mon fils Hilarion? L'exemple de ce saint ayant produit une multitude innombrable de monastères dans toute la Palestine, il les visitait à certains jours avant la vendange ; car ces moines avaient des vignes qu'ils cultivaient. Tous les frères se joignaient à lui pour l'accompagner en cette visite, portant leur provision, et ils s'assemblaient quelquefois jusqu'à deux mille. Mais, avec le temps, chaque bourgade offrait de bon cœur aux moines de son voisinage des vivres pour ces saints hôtes. Hilarion ne manquait à visiter aucun de ses frères, quelque peu considérable qu'il fût, et dressait un mémoire de sa visite, marquait les lieux où il devait loger et ceux où il ne faisait que passer. Dans une de ces visites, il vint à Eleuse en Idumée, le jour que tout le peuple était assemblé dans le temple de Vénus pour célébrer sa fête ; car les Sarrasins adoraient cette déesse, à cause de la planète qui en porte le nom. Comme le saint avait délivré plusieurs possédés de cette nation, quand ils surent qu'il passait par là, ils vinrent au-devant, par troupes, avec leurs femmes et leurs enfants, baissant la tête et criant : *Barec*, c'est-à-dire en syriaque, *Bénissez*. Il les reçut avec douceur et humilité, les conjurant d'adorer Dieu plutôt que des

pierres. En même temps il regardait le ciel, fondant en larmes, et leur promettait de venir les voir souvent s'ils croyaient en Jésus-Christ. Ils ne le laissèrent point aller qu'il ne leur eût tracé le plan d'une église, et que leur sacrificateur, couronné comme il était, n'eût été fait catéchumène [1].

Saint Hilarion apprit par révélation la mort de saint Antoine. Il était alors âgé de soixante-cinq ans, et il y en avait deux qu'il vivait dans une extrême affliction. Il était accablé de la multitude qui le cherchait à cause de ses miracles, et l'empêchait de jouir de la solitude. En effet, tout le monde venait à lui, les évêques, les prêtres, des troupes de clercs et de moines, les dames chrétiennes, le peuple des villes et de la campagne; les juges mêmes et les personnes puissantes y accouraient pour recevoir de lui du pain ou de l'huile qu'il eût bénis. Comme les frères lui demandaient ce qu'il avait et de quoi il s'affligeait, il leur dit : Je suis revenu dans le siècle, et j'ai reçu ma récompense en cette vie. Voilà que toute la Palestine et les provinces voisines m'estiment quelque chose, et, sous prétexte du monastère et des besoins des frères, je possède des héritages et des meubles. Les frères le gardaient donc soigneusement, et principalement Hésychius, le plus cher de ses disciples.

Un jour enfin il résolut de partir, et se fit amener un âne; car il était si exténué de jeûnes, qu'il ne pouvait presque marcher. La nouvelle s'en étant répandue, comme si la Palestine eût été menacée de sa ruine, plus de dix mille personnes, de tout âge et de tout sexe, s'assemblèrent pour le retenir. Il ne se laissait point ébranler par leurs prières; et, remuant le sable avec son bâton, il disait : Mon Dieu n'est point trompeur, je ne puis voir les églises renversées, les autels de Jésus-Christ foulés aux pieds, le sang de mes enfants répandu. Tous les assistants comprenaient que quelque secret, qu'il ne voulait pas déclarer, lui avait été révélé; et ils le gardaient toujours, de peur qu'il ne leur échappât. Il résolut donc et protesta tout haut de ne boire ni ne manger, si on ne le laissait aller. Après qu'il eut été sept jours sans rien prendre, ils le laissèrent enfin ; il prit congé de la plupart, et partit avec une multitude infinie, qui l'accompagna jusque près de Gaza. Là, il

[1] Hieron., *Vita Hilarion.*

les congédia et choisit quarante moines, avec lesquels il fit le pèlerinage d'Égypte, visitant les évêques exilés, ainsi que les moines du désert, en particulier les lieux sanctifiés par l'habitation de saint Antoine. Il y arriva le jour anniversaire de sa mort, et y passa la nuit en prières. C'était une montagne de roche et très-

haute, étendue d'environ mille pas ; du pied sortaient des sources, dont les unes se perdaient dans le sable, les autres tombaient plus bas, et peu à peu formaient un ruisseau, sur les bords duquel croissait une grande quantité de palmiers, qui rendaient le lieu très-agréable et très-commode. Hilarion s'y promenait de tous côtés avec les disciples de saint Antoine. Voici, disaient-ils, où il chantait, voici où il priait ; là il travaillait, là il se reposait quand il était fatigué. Il a planté lui-même ces vignes et ces petits arbres ; il a dressé ce terrain de ses propres mains ; il a creusé avec un grand travail ce réservoir pour arroser son jardin ; il s'est servi plusieurs années de ce hoyau pour labourer [1].

Persécuté sous Julien l'Apostat, saint Hilarion, accompagné de son fidèle disciple Hésychius, s'était réfugié en Égypte dans le désert d'Oasis, de là en Sicile, de Sicile à Modon, dans le Péloponnèse, de Modon à Épidaure en Dalmatie, d'Épidaure près de Paphos en Chypre. Son but était de se cacher, non pour éviter la persécution, mais la foule que lui attirait partout le bruit de ses miracles. A peine était-il arrivé quelque part, que les possédés découvraient sa retraite et accouraient pour être guéris. Il demeura deux ans dans l'île de Chypre, pensant toujours à s'enfuir ; et enfin, par le conseil d'Hésychius, sans sortir de l'île, il se retira à douze milles de la mer, entre des montagnes très-rudes, dans un lieu assez agréable, où il y avait de l'eau et des arbres fruitiers, dont toutefois jamais il ne mangea. Il y fit encore plusieurs miracles, et les habitants gardaient avec grand soin les passages, de peur qu'il ne leur échappât. Enfin, sachant que sa mort était proche, il écrivit de sa main une petite lettre à Hésychius, qui était absent, pour lui laisser toutes ses richesses, c'est-à-dire son

[1] Hieron., *Vita S. Hilar.*

Évangile et ses habits, consistant en une tunique de poil rude, une cuculle et un petit manteau. Ce fut comme son testament. Plusieurs personnes pieuses vinrent de Paphos, sachant qu'il avait prédit sa mort; entre autres, une femme nommée Constantia, dont il avait guéri le gendre et la fille. Il leur fit faire serment à tous de ne pas garder son corps un moment, mais de l'enterrer tout vêtu dans le jardin où il était. Étant près d'expirer, il disait, les yeux ouverts : « Sors, mon âme, sors! que crains-tu? Tu as servi Jésus-Christ près de soixante et dix ans, et tu crains la mort? » On l'enterra aussitôt, comme il l'avait désiré. Hésychius, qui était en Palestine, l'ayant appris, revint en Chypre, et feignant de vouloir demeurer dans ce même jardin, il déroba le corps, au péril de sa vie, environ dix mois après. Constantia avait accoutumé de veiller au sépulcre de saint Hilarion et de lui parler comme s'il eût été présent, pour lui demander ses prières ; mais quand elle apprit que l'on avait enlevé son corps, elle mourut à l'instant. Hésychius le porta à Majume et l'enterra dans son ancien monastère, avec un grand concours de moines et de peuple. Il s'y faisait tous les jours de grands miracles ; mais il s'en faisait encore de plus grands dans le jardin qu'il avait en Chypre. C'est ce que témoigne saint Jérôme, qui vivait dans ce temps, et nous a laissé par écrit la vie du saint [1].

Le même jour, à Cologne, la fête de sainte Ursule, et ses compagnes, qui terminèrent leur vie par le martyre, que les Huns leur firent endurer pour la défense de la religion chrétienne, et la conservation de leur virginité. Leurs corps furent, pour la plupart, inhumés à Cologne.— A Ostie, saint Astère, prêtre et martyr, lequel, comme on le rapporte dans les actes du martyre du pape saint Calliste, souffrit la mort sous l'empereur Alexandre. — A Nicomédie, la fête de saint Dase, Zotique, Caïus, et douze autres soldats, qui, après avoir enduré divers tourments, furent jetés dans la mer. — A Morona en Syrie, près d'Antioche, saint Malc, moine. — A Lyon, saint Viateur, qui fut un des ministres de saint Just, évêque de Lyon. — A Laon, sainte Céline, mère de saint Remi, évêque de Reims.

[1] S. Hier., *Vita S. Hilar.*

XXII[e] JOUR D'OCTOBRE.

SAINT PHILIPPE,

ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Philippe, d'abord diacre de l'église d'Héraclée en Thrace, puis prêtre, en fut enfin élu évêque d'une voix unanime. Personne n'en fut étonné, car il était digne; mais plusieurs s'étonnaient qu'on l'eût élu si tard, car il était vieux. C'était vers l'an 304, époque de Dioclétien. Le vénérable évêque d'Héraclée avait en particulier deux disciples : le prêtre Sévère, et le diacre Hermès, avec lesquels il gouvernait prudemment le peuple chrétien au milieu de ces temps difficiles. La persécution ayant éclaté, plusieurs conseillèrent à l'évêque de quitter la ville pour éviter les mauvais traitements qui le menaçaient plus que tout autre. Il répondit : Que la volonté du Ciel s'accomplisse! Il ne sortit pas même de l'église, mais y exhorta continuellement et doctement les frères à tout souffrir pour Dieu. Le temps prédit est arrivé, disait-il; c'est la fin du siècle qui branle, Satan nous menace; ayant reçu la puissance pour quelques moments, il vient non pas perdre les serviteurs du Christ, mais les éprouver. La fête de l'Epiphanie approche : c'est un avertissement à mériter la gloire. Que nulles menaces des impies, nuls de leurs tourments ne vous épouvantent. Car Jésus-Christ accorde à ses soldats et la patience pour vaincre la douleur, et la récompense pour l'avoir vaincue. Philippe parlait encore, quand Aristomaque, commandant de la garnison, vint de la part du gouverneur fermer l'eglise et mettre les scellés sur la porte. Insensé, lui dit l'évêque, crois-tu donc que le Dieu tout-puissant habite entre des murailles plutôt que dans le cœur des hommes? Tu n'as donc pas retenu cette parole de saint Isaïe : Le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied? quelle maison me bâtirez-vous? — Aristomaque mit les scellés sur tout ce qui servait à l'office divin, puis ferma la porte de l'église et s'en alla. Tous les fidèles en furent dans le deuil. L'évêque Philippe, secondé du prêtre Sévère et du diacre Hermès, les assemblait comme de coutume, mais à la porte de l'église, et y remplissait

tous les devoirs d'un bon pasteur, instruisant les uns, encourageant les autres, réprimandant les coupables, fortifiant les faibles.

Le gouverneur Bassus l'ayant ainsi trouvé sur la place, y fit dresser son tribunal, et dit à tous : Lequel d'entre vous est le maître des chrétiens, ou le docteur de l'église ? Philippe répondit : Je suis l'homme que vous cherchez. Bassus dit : Vous avez entendu la loi de l'empereur qui défend aux chrétiens de s'assembler, et qui veut que par toute la terre les hommes de cette secte ou sacrifient, ou périssent. Montrez-moi donc tous les vases d'or et d'argent dont vous vous servez, ainsi que les Écritures que vous lisez. De peur que, si vous mettez la chose en doute, vous n'y soyez contraints par les tourments. Saint Philippe répondit : Si nos tourments vous font plaisir, l'esprit est prêt à les endurer ; ainsi donc, ce corps infirme, sur lequel vous avez pouvoir, déchirez-le avec telle cruauté que vous voudrez. Seulement ne vous imaginez pas avoir aucune puissance sur mon âme. Les vases que vous demandez, vous les aurez tout à l'heure. Car ce n'est point par un métal précieux que nous adorons Dieu, mais par la crainte, et les ornements de l'église ne sauraient être plus agréables au Christ que les ornements du cœur. Pour ce qui est des Écritures, il ne convient ni à vous de les recevoir, ni à moi de les donner. A ces mots du saint évêque, le gouverneur appela les bourreaux, en particulier Mucapor, le plus cruel d'entre eux. Ils tourmentèrent le saint pontife très-longtemps. Saint Hermès, qui était proche, dit au gouverneur : Cruel inquisiteur, et quand même vous auriez toutes nos Ecritures, nos descendants écriront de mémoire des volumes plus considérables encore, et n'enseigneront qu'avec plus de zèle la crainte qui est due au Christ. Hermès fut battu à son tour. Il entra ensuite dans le local où étaient cachés les vases et les Ecritures, suivi de l'assesseur Publius, qui se mit à dérober quelques vases précieux. Hermès s'y étant opposé, Publius le frappa au visage et le mit en sang. Le gouverneur, l'ayant su, se mit en colère contre Publius, et ordonna de panser Hermès, mais en même temps de conduire saint Philippe et les autres sur la place publique afin d'épouvanter le peuple par leur mort. Il ordonna de découvrir l'église, et fit battre de verges les ouvriers qui n'y travaillaient pas avec assez d'empressement. Quant aux Ecritures, il les chargea sur les épaules des soldats, qui y mirent le

feu. Les flammes s'élevèrent si haut que les assistants, juifs, païens et autres, en furent effrayés. L'évêque Philippe leur rappela l'incendie de Sodome, les fournaises de l'Etna et du Vésuve, qui annoncent l'incendie final de l'univers. Les idoles ne peuvent s'en garantir ni elles ni leurs temples : le feu a consumé le Capitole de Rome avec toutes ses idoles, il a consumé l'idole et le temple d'Hercule à Héraclée, même le Sérapis d'Alexandrie, la Minerve d'Athènes, l'Apollon de Delphes. Comment donc pouvez-vous espérer que les idoles vous préserveront du feu, elles qui ne peuvent s'en préserver elles-mêmes, ni même se faire ? Il faut qu'un ouvrier les fasse ou les rapièce par son travail. Le fer éprouve donc le juste et punit le méchant. Aux bons, ce n'est pas une flamme, mais une lumière.

Philippe parlait encore, lorsqu'on vit paraître Caliphronius, prêtre d'idoles, accompagné de ses ministres et de tout l'attirail d'un sacrifice profane. Saint Hermès dit aux assistants : Les préparatifs que vous voyez sont une invocation du diable, et pour nous profaner nous-mêmes. Saint Philippe dit : Se fasse ce qui plaît au Seigneur ! Aussitôt entra sur la place le gouverneur Bassus avec une multitude de tout sexe et de tout âge. Les uns compatissaient aux souffrances des saints, les autres n'en devenaient que plus furieux et disaient qu'il fallait les contraindre tous à sacrifier. Cependant les plus emportés furent les juifs, suivant les Ecritures, car l'Esprit-Saint a dit par le Prophète : Ils ont immolé aux démons, et non pas à Dieu. Enfin le gouverneur, adressant la parole à l'évêque Philippe, dit : Immole des victimes à la divinité. Philippe répondit : Comment puis-je, moi chrétien, adorer des pierres ? Bassus dit : Il faut offrir des sacrifices à nos maîtres. Philippe répondit : Nous avons appris à obéir à nos parents, et à rendre aux empereurs la soumission, mais non le culte. Bassus dit : Sacrifie du moins à la fortune de la ville (c'était une statue). Regarde comme elle est belle, et avec quelle bienveillance elle accueille les hommages de tout le peuple. Philippe répondit : A vous qui l'adorez, elle doit plaire ; quant à moi, l'art de l'homme ne pourra pas me détourner de l'honneur céleste. Bassus dit : Sois au moins touché de cette image d'Hercule ici présent, statue si belle et si énorme. Philippe répondit :

Hommes infortunés et déplorables, qui ignorez la très-sainte

essence de la divinité ! Malheureux, qui transférez ce qui est du ciel à la terre, et qui, faute de connaître la vérité, inventez et fabriquez de quoi adorer ! qu'est-ce que l'or, l'argent, l'airain, le fer ou le plomb ? n'est-ce pas des produits de la terre ? Vous ignorez la divinité du Christ, dont la puissance et la grandeur surpassent l'intelligence humaine, et vous prétendez qu'il y a une puissance divine dans ce que vient de fabriquer un ouvrier endormi ou ivrogne ? car s'il a exprimé avec quelque soin l'effigie, aussitôt vous attribuez à ce simulacre et la puissance et la divinité. Les édifices de vos maisons et de vos métairies sont pour vous des péchés quotidiens. Car quand vous brûlez du bois pour des usages domestiques, vous brûlez le corps de votre dieu. En effet, comment vous excusez-vous ? Vous dites : Ce morceau de bois n'était pas un dieu. Je vous répondrai : Mais il pouvait l'être, lorsqu'il aurait plu à l'ouvrier. Hélas ! vous ne voyez pas encore dans quelles ténèbres vous êtes. Le marbre de Paros est bon ; si on le sculpte, pourra-t-il être un bon Neptune ? L'ivoire est bon : est-ce que ce Jupiter en qui on l'a transformé l'a rendu plus beau ? Ce sont là des inventions d'ouvriers habilement intéressés, afin que le visage adapté à chaque métal lui donne plus de prix, non en vue de la puissance, mais en comparaison du salaire. Tout cela vient donc de la terre ; nous devons marcher dessus, non l'adorer. Car Dieu a fait ces choses pour que nous les possédions : mais pour vous, à ce que je vois, la terre vous les enfante autant de dieux.

Après ces paroles, le gouverneur Bassus, admirant la constance de l'évêque Philippe, se tourna vers le diacre Hermès, disant : Pour vous au moins vous offrirez un sacrifice aux divinités. Hermès répondit : Je ne sacrifie point, je suis chrétien. Bassus demanda : De quelle condition êtes-vous ? — Hermès : Je suis décurion, et je seconde en tout mon docteur. — Bassus : Si jamais l'on amène Philippe à sacrifier, suivras-tu son exemple ? — Hermès : Ni je ne le suivrai, ni vous ne le vaincrez, car nous avons la même force et le même esprit. — Bassus : Tu seras livré aux flammes, si tu persistes dans cette fureur. — Hermès : Vous me menacez de cette flamme qui s'éteint presque avant d'être allumée, ignorant la violence de cet incendie éternel qui bouillonne sans cesse et sans relâche, et qui consume les disciples de Satan par une longue consomption. — Bassus : Sacrifiez du moins à nos seigneurs les

empereurs, et dites : Vivent nos princes ! — Hermès : Nous sommes pressés d'aller à la vie. — Bassus : Sacrifiez donc si vous cherchez la vie, et évitez les horribles chaînes et les cruels tourments. — Hermès : Jamais, ô juge impie, vous ne nous amènerez à cela. Car ces menaces nous augmentent le courage, bien loin de nous inspirer la crainte.

Alors Bassus, d'un visage farouche et après un discours terrible, ordonna de les conduire en prison. Quelques libertins donnèrent des coups de poing à l'évêque Philippe, et le firent tomber plusieurs fois le long du chemin. Mais le saint vieillard se relevait avec un visage gai, ne montrant ni indignation ni douleur, comme s'il n'avait rien souffert. Tout le monde en était dans l'admiration. Et les deux confesseurs, bénissant Dieu qui leur avait donné la force, entrèrent avec joie dans la prison.

Quelques jours après, on leur permit de demeurer dans une maison du voisinage, appartenant à un nommé Pancrace. Les frères y affluèrent, pour apprendre les mystères de la loi divine. Le diable, jaloux des âmes qu'ils lui enlevaient, fit remettre les martyrs en prison. Mais la prison même était contiguë au théâtre, et il y avait une issue secrète entre l'un et l'autre. Logés dans cette partie du théâtre, saint Philippe et saint Hermès y recevaient la multitude des fidèles qui venaient les saluer, même la nuit. Chaque jour les frères, prosternés sur le sol, baisaient les pas de Philippe, sachant quelle grâce divine il y avait à cela.

Sur les entrefaites, Bassus eut pour successeur Justin, homme incapable ni de concevoir Dieu ni de le craindre. Ce changement affligea beaucoup les frères. Car Bassus était plus doux et se rendait quelquefois à de bonnes raisons, attendu que sa femme servait Dieu depuis quelque temps. Zoël, magistrat de la ville, ayant donc fait venir l'évêque Philippe au tribunal du nouveau gouverneur, Justin lui dit : Est-ce toi l'évêque chrétien ? Philippe répondit : Je le suis, je ne puis le nier. — Justin : nos maîtres ont daigné ordonner que tous les chrétiens sacrifient ; s'ils ne le font pas spontanément, ils y seront contraints de force ; s'ils s'y refusent, on les punira de mort. Epargne donc ton grand âge, pour n'avoir point à souffrir des choses insupportables même à des jeunes gens. — Philippe : Crainte d'une peine passagère, vous observez les ordres que vous avez reçus d'hommes semblables à

vous : à combien plus forte raison devons-nous obéir aux commandements de Dieu, qui inflige à ceux qui le méritent un supplice éternel. — Justin : Il nous convient d'obéir aux empereurs. — Philippe : Je suis chrétien, c'est pourquoi je ne puis faire ce que vous dites. Vous avez ordre de punir, non de contraindre. — Justin : Tu ne sais pas les tourments qui t'attendent. — Philippe : Vous pourrez tourmenter, non pas vaincre. Nul ne m'amènera à sacrifier. — Justin : Tu seras traîné par les pieds à travers la ville, et, si tu survis, tu seras remis en prison pour endurer de nouveau le même supplice. Philippe répondit : Puissiez-vous confirmer ce que vous dites, et exécuter cette volonté impie. Justin fit traîner par les pieds le saint vieillard, qui, déchiré par tout le corps, fut reporté en prison par les mains des frères.

Cependant on faisait les perquisitions les plus exactes pour découvrir le prêtre Sévère. A la fin, par une inspiration du Saint-Esprit, il se présenta de lui-même. Justin, lui ayant fait subir un interrogatoire, l'envoya en prison. Il en fit autant au diacre Hermès. Pendant deux jours, s'étant radouci quelque peu, il leur permit de demeurer dans une maison particulière ; mais reprenant bien vite sa première sévérité, il les fit ramener en prison, où ils souffrirent pendant sept mois toutes les horreurs d'un cachot obscur et malsain.

Au bout de ce temps, ils furent conduits à Andrinople, au grand regret des fidèles d'Héraclée, qui se voyaient ainsi privés de sa présence et de l'enseignement de leur père. Arrivés à Andrinople, on les enferma dans une maison à la campagne, en attendant la venue du gouverneur. Dès le lendemain de son arrivée, Justin fit comparaître l'évêque Philippe, et lui dit : Qu'as-tu résolu en toi-même? Car ce délai t'a été accordé pour changer de conseil. Sacrifie donc, si tu veux être libre. Philippe répondit : Quant à la prison où nous avons demeuré jusqu'à présent, si nous y sommes entrés de notre volonté et non par nécessité, vous avez raison de dire que ce temps nous a été accordé; mais si ça été une peine plutôt qu'un effet de notre volonté, pourquoi le qualifier un temps d'indulgence? Quant à moi, je l'ai déjà dit, je suis chrétien. Telle est ma réponse à toutes vos interrogations. Jamais je n'adorerai les idoles, mais toujours je rendrai au Dieu éternel le culte que je lui rends. Sur cette réponse, Justin le fit battre de verges. Le

saint vieillard souffrit le tout avec une patience qui épouvanta les bourreaux. Il y eut une chose de merveilleux. Le linge qui couvrait les parties les plus cachées du corps demeura intact, tandis que sur le dos et sur les côtés il s'était en allé en pièces et qu'à travers les côtes on voyait les entrailles. Justin lui-même fut épouvanté de cette constance du vieil évêque et le fit reconduire en prison. Hermès parut ensuite. Il avait déjà déclaré qu'il était chrétien depuis l'enfance. Mais avant d'embrasser la cléricature, il avait été principal magistrat d'Héraclée et s'était fait aimer de tout le monde par sa justice et sa bonté. Il avait obligé d'une manière spéciale tous les officiers et même les appariteurs du gouverneur. Tous demandèrent donc grâce pour lui à Justin et cherchaient à le fléchir lui-même. Mais le saint diacre résista aux menaces de l'un comme aux supplications des autres, et rentra dans la prison comme dans un asile, où les martyrs remercièrent Dieu de la force qu'il leur avait donnée. Le bienheureux Philippe, qui auparavant était sensible au moindre attouchement, ne se ressentait alors d'aucune incommodité, protégé qu'il était par les anges.

Trois jours après, Justin fit comparaître les deux martyrs et dit à Philippe : Pourquoi êtes-vous assez téméraire pour refuser votre salut, en refusant d'obéir aux ordres de l'empereur? Philippe répondit : Je ne suis pas entraîné par le vice de la témérité, mais conduit par l'amour et la crainte de Dieu qui a fait toutes choses et qui jugera les vivants et les morts. C'est de lui surtout que je ne puis négliger les commandements. Quant aux empereurs, je leur ai obéi chaque année, et lorsqu'ils commandent quelque chose de juste, je m'empresse de l'exécuter. Car l'Écriture divine ordonne de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. J'ai servi ainsi jusqu'à présent sans reproche. Maintenant il me reste à préférer les choses du ciel aux choses de la terre. Je vous répète donc ce que je vous ai déjà dit souvent : Je suis chrétien, et je refuse de sacrifier à vos dieux.

Justin, laissant Philippe, s'adresse à Hermès. Le saint diacre répond par une instruction sur la vanité des idoles, et fait voir d'où vient la haine des idolâtres pour la piété chrétienne. Justin s'écria de colère : Mais tu parles comme si tu pouvais me rendre chrétien ! Hermès répondit : Je désire que non-seulement vous,

mais encore tous les assistants deviennent chrétiens. Au reste, ne croyez pas que jamais je sacrifierai. Justin, ayant délibéré avec son conseil, prononça ainsi la sentence : Philippe et Hermès, qui, négligeant l'ordonnance de l'empereur romain, se sont rendus étrangers même au nom romain, nous ordonnons qu'ils soient brûlés vifs, afin que les autres reconnaissent plus facilement quel crime et malheur c'est de mépriser les ordonnances impériales.

Aussitôt les deux martyrs se levèrent pleins de joie pour aller au bûcher. Il fallut y porter le bienheureux Philippe, tant il était souffrant des pieds. Hermès suivait avec peine incommodé qu'il était lui-même. Il disait agréablement à l'évêque : Cher maître, hâtons-nous d'aller au Seigneur. Ne nous inquiétons pas de nos pieds, nous n'en aurons plus besoin. Puis se tournant vers la multitude qui suivait, il dit : Ce que je vais souffrir, le Seigneur me l'a révélé d'une manière très-certaine. M'étant endormi, il y a quelques jours, il me sembla voir une colombe plus blanche que la neige, qui, entrant dans ma chambre, vint se reposer sur ma tête ; elle descendit ensuite sur ma poitrine, et me présenta un mets d'un goût délicieux. Je connus que c'était le Seigneur qui m'appelait, et qu'il daignait m'accorder la gloire de souffrir.

Lorsqu'on fut arrivé au lieu du supplice, les bourreaux, selon la coutume, mirent Philippe dans une fosse, et lui couvrirent de terre les pieds et les jambes jusqu'aux genoux. Ils lui lièrent ensuite les mains derrière le dos et les attachèrent à un pieu. On fit ensuite descendre Hermès dans une autre fosse. Comme il se soutenait à l'aide d'un bâton, à cause de la faiblesse de ses pieds, il dit en riant : Malheureux démon, tu ne peux pas même me supporter ici. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'on lui couvrit les pieds de terre. Le feu n'étant point encore au bûcher, il appela un chrétien, nommé Vélage, et lui dit : Je vous conjure par notre Seigneur Jésus-Christ de dire de ma part à Philippe, mon fils, de rendre tous les dépôts dont j'étais chargé, pour qu'on ne puisse me faire aucun reproche ; les lois même civiles l'ordonnent. Dites-lui qu'il est jeune, qu'il doit travailler pour fournir à sa subsistance, comme je l'ai fait, et se bien conduire envers tout le monde. Quand il eut ainsi parlé, on lui lia les mains derrière le dos et on mit le feu au bûcher. Au milieu des flammes, les deux saints rendirent grâces à Dieu jusqu'au der-

nier amen. Leurs corps furent trouvés entiers. Philippe avait les bras étendus comme quelqu'un qui est en prières ; Hermès avait le visage frais, le feu n'y avait point laissé de traces. Tous les fidèles rendirent grâces à Dieu qui donne la gloire et la couronne à ceux qui mettent en lui leur espérance. L'enfer n'était pas encore satisfait : il poussa Justin à jeter les saints corps dans le fleuve de l'Hèbre, afin de les priver de la sépulture comme de la vie. Des chrétiens d'Andrinople, montés sur des barques, essayèrent s'ils ne pourraient pas les repêcher avec des filets. Après une fervente prière à Dieu, ils retirèrent les saintes reliques sans aucune lésion, et les cachèrent pendant trois jours dans un lieu appelé Ogestiron, à deux milles de la ville.

Le prêtre Sévère, qui était toujours en prison, apprit le martyre de Philippe et d'Hermès. Il se réjouit de leur triomphe, et demanda la grâce de le partager, puisqu'il avait aussi confessé Jésus-Christ. Sa prière fut exaucée et il souffrit trois jours après eux [1].

Dans la multitude innombrable des martyrs qui ont souffert la mort pour la foi chrétienne, les uns ont souffert la mort de la main des infidèles pour ne pas adorer un dieu faux à la place du vrai Dieu, les autres, de la main des hérétiques ou apostats, pour ne pas professer une doctrine fausse au lieu de la doctrine catholique et vraie ; les autres, de la main des schismatiques, pour ne pas reconnaître une Église fausse, au lieu de la seule Église catholique romaine. Aujourd'hui encore l'occasion peut se présenter à nous de marcher sur les pas des martyrs.

Le même jour à Jérusalem, saint Marc, évêque, personnage très-illustre et très-savant, qui, le premier d'entre les gentils, fut chargé du gouvernement de cette église. Peu de temps après son élection, il mérita la palme du martyre sous l'empereur Antonin. — De plus, les saints Alexandre, évêque, Héraclius, soldat, et leurs compagnons, martyrs. — A Fermo dans la Marche d'Ancône, saint Philippe, évêque et martyr. — A Huesca en Espagne, les saintes vierges Nunilon et Alodie, sœurs, qui, pour avoir confessé la foi, ayant été condamnées par les Sarrasins à la peine capitale, accomplirent ainsi leur martyre. — A Cologne, sainte

[1] *Acta MM., apud* Ruinart.

Cordule, une des compagnes de sainte Ursule, qui se cacha, effrayée par les supplices et la mort des autres ; mais, s'en étant repentie le lendemain, elle se fit connaître, et reçut la dernière de toutes la couronne du martyre. — A Hiérapolis en Phrygie, saint Aberce, évêque, qui fut célèbre du temps de l'empereur Marc-Antonin. — A Rouen, saint Mellon, que le pape saint Étienne ordonna évêque, et envoya dans cette ville pour y prêcher l'Evangile. — En Toscane, saint Donat, l'Écossais, évêque de Fiésoli. — A Vérone, saint Vérécond, évêque et confesseur. — A Jérusalem, sainte Marie Salomé, qui, ainsi qu'on le voit dans l'Évangile, prit soin de la sépulture de Jésus-Christ.

XXIIIe JOUR D'OCTOBRE.

SAINT JEAN DE CAPISTRAN,

FRANCISCAIN.

Il naquit dans la ville de ce nom, l'an 1385. Son père était un gentilhomme d'Anjou, qui, ayant été servir dans le royaume de Naples, s'établit à Aquila, puis dans la petite ville de Capistran, qui en est peu éloignée. Après avoir appris la langue latine dans sa patrie, Jean alla étudier à Pérouse le droit civil et canonique, et fut reçu docteur avec beaucoup d'applaudissement dans ces deux facultés. Ses talents, joints à une fortune considérable, le mirent en état de jouer un grand rôle, et un des principaux habitants de cette ville lui donna sa fille en mariage.

Les brouilleries survenues l'an 1413, entre la ville de Pérouse et Ladislas, roi de Naples, lui fournirent l'occasion de rendre service à ses compatriotes. On le chargea de négocier la paix, et il eut lieu, pendant quelque temps, de se flatter de l'espérance du succès. Cette négociation lui fit faire plusieurs voyages, qui cependant ne produisirent pas l'effet qu'on s'en était d'abord promis. Ceux des habitants de la ville qui avaient pris parti dans la querelle avec le plus d'ardeur, s'imaginèrent que Jean trahissait ses concitoyens, et qu'il favorisait sourdement le roi de Naples, son premier maître. On se saisit de sa personne, et on le renferma dans le château de Bruffa, à cinq lieues de Pérouse. Il souffrit beaucoup dans sa

prison ; on le chargea de chaînes pesantes, et on lui donna pour toute nourriture du pain et de l'eau. Se voyant abandonné du roi Ladislas lui-même, et connaissant par sa propre expérience l'instabilité des choses humaines, il fit de sérieuses réflexions sur la nécessité de se donner à Dieu, et en peu de temps il devint un homme nouveau. Comme la mort venait de lui enlever sa femme, il résolut de se consacrer à la pénitence dans l'ordre de Saint-François. Il demanda sur-le-champ à y être admis ; mais on refusa de lui donner l'habit tant qu'il resterait en prison. Impatient du moindre délai, il se coupa les cheveux et fit donner à son vêtement la forme d'un habit monastique. Lorsqu'il eut obtenu sa liberté, il se rendit à Capistran pour vendre ses biens. La moitié du prix de cette vente fut employée à payer sa rançon, et l'autre fut donnée aux pauvres. De retour à Pérouse, il se retira chez les Franciscains de Monte, dans cette ville, en 1415. Il avait alors trente ans. Le gardien le fit passer par les plus rudes épreuves, pour s'assurer de sa vocation ; il exigea même qu'il traversât les rues de Pérouse, monté sur un âne, avec un habit ridicule et un écriteau sur lequel on lisait les noms de plusieurs péchés griefs. C'était quelque chose de bien humiliant pour un homme qui avait de la naissance et de la réputation. Mais la ferveur du saint était si grande, que cette humiliation ne lui coûta rien. On le renvoya deux fois du couvent, et on ne l'y reçut qu'aux conditions les plus dures. La manière dont il supporta ces différentes épreuves lui fit bientôt remporter sur lui-même une victoire complète. Il n'y eut plus rien dans la suite qui lui parût difficile. Une confession générale précéda la première communion qu'il fit après sa prise d'habit. Il passa encore, pour s'y préparer, trois jours dans la prière et les larmes.

Après se profession, il se fit une loi de ne plus faire qu'un repas par jour ; seulement, dans les voyages longs et pénibles, il se permettait le soir une légère collation. Il ne mangea point de viande pendant six ans, à moins qu'il ne fût malade. Le pape Eugène IV lui ayant ordonné d'en manger un peu dans sa vieillesse, il le fit par obéissance ; mais il en prenait en si petite quantité, qu'on lui laissa une pleine liberté sur cet objet. Il couchait sur des planches, et ne donnait au sommeil que trois ou quatre heures de la nuit ; le reste était employé à la prière et à la contemplation. Pen-

dant plusieurs années, il n'interrompit ce double exercice que par la prédication et par la nécessité de réparer ses forces par quelques moments de repos. Il serait trop long de rapporter ici les exemples de vertus qu'il pratiqua, surtout de sa pénitence, de son humilité et de son obéissance. Il possédait l'esprit de componction et le don des larmes dans un si haut degré, que tous ceux qui conversaient avec lui en étaient dans l'admiration. Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes était extraordinaire ; aussi croyait-on retrouver un autre saint Paul dans ses prédications et ses actions. Il touchait les pécheurs les plus endurcis ; il les pénétrait de la crainte des jugements de Dieu, et il leur inspirait de vifs sentiments de componction. A la fin d'un sermon qu'il fit à Aquila, sur la vanité et les dangers du monde, les femmes apportèrent leurs ajustements avec les autres objets qui avaient été si souvent des occasions de péché pour elles et pour les autres, et les jetèrent au feu. On vit arriver la même chose à Nuremberg, à Leipsick et en plusieurs autres endroits. Le saint avait un talent singulier pour étouffer les haines et rapprocher les cœurs désunis. Il rétablit la paix entre la ville d'Aquila et Alphonse d'Aragon ; il réconcilia les familles d'Oronesi et de Lanzieni ; il apaisa les querelles qui divisaient plusieurs villes, et il calma souvent de violentes séditions.

Il fut élu deux fois vicaire général des Observantins ou Franciscains réformés d'Italie. Il exerça cette charge pendant six ans, et il contribua beaucoup à affermir la réforme qui avait été établie par saint Bernardin de Sienne. Il n'en était pas moins exact à prêcher l'Évangile. A la suite d'un sermon qu'il avait fait en Bohême, sur le jugement dernier, plus de cent jeunes gens embrassèrent la vie religieuse, surtout dans l'ordre de Saint-François. Il retraçait dans sa personne les vertus de saint Bernardin de Sienne, avec sa dévotion pour le nom de Jésus et de la sainte Vierge. La Marche d'Ancône, la Pouille, la Calabre et le royaume de Naples furent les premiers théâtres de son zèle ; il parcourut ensuite la Lombardie, l'État de Venise, la Bavière, l'Autriche, la Carinthie, la Moravie, la Bohême, la Pologne et la Hongrie [1].

Dans l'année 1451, par l'avis d'Énéas Sylvius, le pape Martin VIII envoya en Allemagne et en Bohême saint Jean de Capis-

[1] Godescard, 23 octob.

tran, avec la qualité de nonce apostolique et d'inquisiteur général de l'hérésie dans la Styrie, la Carinthie, l'Autriche et les pays environnants. Il fut reçu partout non-seulement comme un légat, mais comme un envoyé du ciel. Le clergé allait en procession au-devant de lui, portant la bannière et les reliques des saints. Il traversa toute l'Allemagne, où tout le monde courait à ses prédications; il les faisait en latin, mais un interprète les expliquait en allemand. Les gens se convertissaient à entendre seulement le son de sa voix et à voir ses gestes, tant ils étaient significatifs. D'ailleurs, sa prédication était appuyée des miracles les plus éclatants. Il rendait, dit l'historien Dlugos, la vie aux morts, la vue aux aveugles, la parole aux muets; il faisait marcher les boiteux et guérissait les paralytiques [1].

Comme la conversion des Bohémiens était son principal objet, il alla de Vienne en Moravie, où il reçut à peu près le même accueil qu'on lui avait fait partout. Il demeura environ deux mois à Olmutz, capitale de cette province, et y fit de grands progrès. L'affluence était si grande à ses sermons pour l'entendre, qu'il fut obligé de prêcher dans les places publiques. Il avait deux interprètes, l'un bohémien, l'autre allemand. Ses sermons tendaient principalement à persuader que la communion sous les deux espèces n'était pas nécessaire, et que Jésus-Christ ne l'avait pas commandée. Voici comme il s'en explique lui-même dans une lettre à l'université de Vienne : Dès que je suis entré en Moravie, j'ai, selon mon devoir, combattu de toutes mes forces les damnables hérésies des Bohémiens. Je n'ai pu être détourné de la prédication ni par menaces ni par aucune crainte. J'ai parlé ouvertement en public, et j'ai réfuté de toute ma force l'opinion de ceux qui disent que la communion sous les deux espèces est nécessaire. Ce qui m'a si bien réussi, que non-seulement les barons et les gentilshommes, mais aussi les prêtres ont abjuré, au nombre de plus de quatre mille, toutes les erreurs des Hussites, sans parler de la conversion de plusieurs sujets des barons [2]. Un autre historien morave nomme, entre les prosélytes de saint Jean de Capistran, un seigneur de grande autorité, nommé Wenceslas de Boscowicz, qui abjura Jean Hus, avec deux mille de ses sujets [3].

[1] Dlugos, l. XIII. — [2] Czechor. Mars Morav. — [3] Dubrav., l. XXIX.

Cette espèce de révolution en Moravie ne donnait pas peu d'inquiétude à Roquesane. Il craignait, non sans fondement, que saint Capistran ne fît les mêmes progrès en Bohême, que la communion du calice ne fût abolie, et que l'archevêché de Prague ne lui manquât. Poussé par les principaux de son parti, il proposa une conférence au saint missionnaire, qui accepta et se trouva au rendez-vous ; mais Roquesane n'y vint pas, et paraît avoir été d'intelligence avec Podiébrad pour y mettre obstacle. Saint Jean de Capistran y suppléa par un écrit [1].

Le pape Calixte III donna ou plutôt continua à saint Jean de Capistran la commission de prêcher la croisade contre les Turcs. Mahomet II, après la prise de Constantinople, comptait que la conquête de l'empire d'Occident lui coûterait peu, et il se regardait déjà comme maître de toute la chrétienté. Ainsi, ne doutant point qu'il ne dût bientôt arborer le croissant ottoman dans les villes de Vienne et de Rome, il s'avança dans la Hongrie, avec une armée de cent cinquante mille hommes, et mit le siége devant Belgrade, le 3 juin 1456. Le jeune roi Ladislas s'enfuit de Vienne ; mais le brave Jean Corvin, communément appelé Huniade, vayvode de Transylvanie et régent de Hongrie, lequel avait si souvent battu les Turcs sous Amurath, rassembla promptement tout ce qu'il put de forces : c'était bien peu auprès de celles de Mahomet. En même temps, il envoya prier saint Jean de Capistran de faire presser la marche des croisés qu'il avait engagés à prendre les armes. Cependant les Turcs couvrirent le Danube de vaisseaux d'une construction particulière et adaptée à ce fleuve, sur lesquels ils embarquèrent de vieilles troupes accoutumées à vaincre. Huniade, à la tête d'une flotte composée de vaisseaux plus légers, et conséquemment en état de mieux manœuvrer, attaqua les infidèles et les vainquit, puis entra dans Belgrade, petite ville, mais très-forte, au confluent du Danube et de la Save. Saint Jean de Capistran, qui était avec lui, animait les soldats au milieu de la mêlée, tenant à la main une croix qu'il avait reçue du Pape. Les Turcs revinrent à la charge, et résolurent d'emporter la ville. Quoique repoussés avec de grandes pertes, ils ne reculaient point, et passaient sur les cadavres de leurs compatriotes étendus çà et

[1] Cochlæus, l. X.

là. Une telle opiniâtreté ramenait la victoire sous leurs étendards, et déjà les chrétiens prenaient la fuite. C'était le 22 juillet. Lorsque tout paraissait désespéré, le moine s'élance dans les premiers rangs, sa croix à la main. Il exhorte les soldats à vaincre ou à mourir, en répétant ces paroles : Victoire! Jésus, victoire! Les chrétiens, animés, fondent sur les infidèles, les précipitent des remparts de la ville, et les taillent en pièces. Vainement Mahomet cherche à rallier ses troupes, elles fuient de toutes parts, insensibles aux promesses et aux menaces. Blessé lui-même dangereusement et sur le point d'être fait prisonnier, on l'emporte dans un village. La retraite se fait dans un tel désordre, que quarante drapeaux, seize pièces d'artillerie, toutes les munitions et une partie du bagage demeurent au pouvoir du vainqueur. Les historiens attribuent cette victoire autant au zèle et à l'activité de Jean de Capistran, qu'à la valeur de Huniade. Au reste, c'étaient des hommes dignes l'un de l'autre.

Le prince tomba malade des fatigues de cette pénible campagne, et mourut à Zemphin, le 10 septembre de la même année 1456. Il voulut aller recevoir le saint viatique à l'église, disant qu'il ne méritait pas que le Roi des rois vînt dans sa maison. Son ami, saint Jean de Capistran, qui l'avait assisté dans sa maladie, prononça son éloge funèbre. Le pape Calixte III fut très-affligé de la mort de ce héros, et tous les chrétiens le pleurèrent. Mahomet lui-même le regretta, et dit qu'il ne restait plus sur la terre de prince digne de lui. L'Europe, sauvée par son bras, lui doit une reconnaissance éternelle.

Saint Jean de Capistran survécut peu de temps à Huniade. Il fut attaqué d'une complication de maux qui terminèrent sa vie dans le couvent de Willeck, près de Sirmick. Le roi, la reine de Hongrie et un grand nombre de princes et de princesses vinrent le visiter dans sa dernière maladie. Sa patience et sa résignation édifiaient tout le monde. Son humilité lui faisait confesser publiquement ses fautes. Il reçut le viatique et l'extrême-onction avec la plus grande ferveur. Sans cesse il répétait que Dieu ne le traitait pas comme il méritait. Il expira tranquillement le 23 octobre 1456 à l'âge de soixante-onze ans. Les Turcs s'étant emparés de Willeck, on porta son corps dans une autre ville. Les luthériens pillèrent depuis sa châsse, et jetèrent ses reliques dans le Danube.

Mais on les en retira, et on les garde encore aujourd'hui. Le pape Léon X approuva un office en l'honneur du serviteur de Dieu, pour la ville de Capistran et pour le diocèse de Sulmone. Alexandre VIII le béatifia l'an 1694, et Benoît XIII publia la bulle de sa canonisation l'an 1724 [1].

Le même jour, au territoire d'Ossuna, près de Cadix en Espagne, les saints Servand et Germain, qui, durant la persécution de Dioclétien, sous Viateur, un de ses lieutenants, après les fouets, la prison, la faim, la soif et les fatigues d'un très-long voyage qu'on leur fit faire chargés de chaînes, ayant eu enfin la tête tranchée, achevèrent le cours de leur martyre. Germain fut enterré à Mérida et Servand à Séville. — A Antioche en Syrie, saint Théodore, prêtre, qui, ayant été pris durant la persécution de l'impie Julien, après la question du chevalet, et plusieurs autres horribles tourments, eut les côtés brûlés avec des flambeaux; et demeurant ferme à confesser le nom de Jésus-Christ, il couronna son martyre par le glaive. — A Grenade en Espagne, le bienheureux Pierre Pascal, évêque de Jaën, et martyr, de l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs, qui fut martyrisé le 6 décembre.— A Constantinople, saint Ignace, évêque, lequel, ayant repris le César Bardas de ce qu'il avait répudié sa femme, éprouva de la part de ce prince toutes sortes de mauvais traitements, et fut envoyé en exil; mais ayant été rétabli par les soins du pape Nicolas Ier, il finit ses jours en paix.— A Bordeaux, saint Séverin, évêque de Cologne, et confesseur.— A Rouen, saint Romain, évêque.— A Salerne, saint Ver, évêque. — Dans le diocèse d'Amiens, saint Domice, prêtre. — En Poitou, saint Benoît, confesseur.

[1] Raynald, p. 1456. Godescard, 23 octobre.

XXIV• JOUR D'OCTOBRE.

SAINT ARÉTHAS,

PRINCE ARABE,

SA FEMME REHOUMY, LEURS ENFANTS,

ET UN GRAND NOMBRE D'ARABES CHRÉTIENS ET MARTYRS.

Au commencement du sixième siècle, parmi les Arabes de l'Yémen, connus des Orientaux sous le nom d'Hamiar et appelés Homérites par les Grecs, il y avait un grand nombre de chrétiens. Mais le judaïsme reprenait le dessus, et le roi des Homérites, nommé Dimion, était Juif. Sous prétexte de venger sa religion proscrite dans l'empire, il fit massacrer une caravane de marchands romains qui, selon leur coutume, traversaient ses États pour aller trafiquer en Éthiopie. Cette action barbare fit cesser le commerce. Le roi d'Ethiopie en fut irrité. Il s'appelait Élisbaan, surnom éthiopien qui veut dire *le béni*. Selon ce qu'assure Jean, évêque d'Asie, il était païen. Excité par l'empereur Justin, il se mit à la tête d'une armée, traversa la mer Rouge, alla chercher Dimion, le tua dans une bataille, pilla le pays, et plaça sur le trône un nouveau roi qui était chrétien. Il avait promis à Dieu, avant le combat, de se faire chrétien lui-même, s'il était vainqueur. Fidèle à sa promesse, il députa vers Justin deux des principaux seigneurs d'Ethiopie, pour le prier de lui envoyer un évêque et des clercs. Ce qui fait voir que la hiérarchie ne s'y était pas conservée sans interruption depuis saint Frumentius. Justin en fut informé par les lettres de Licinius, préfet de l'Egypte, et il leur permit de choisir ceux qu'ils jugeraient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche orthodoxe d'Alexandrie, qui, d'après les doctes renseignements d'Assemani [1], se nommait Astérius, et qui leur donna un nommé Jean, après l'avoir sacré évêque d'Axoum, capitale de l'Éthiopie. Élisbaan reçut le baptême des mains de ce pontife, avec les principaux de son empire, fit instruire ses sujets et bâtir un grand nombre d'églises. Le christianisme reprit en peu de temps dans tout le royaume.

Mais le nouveau roi des Homérites n'ayant pas survécu long-

[1] Assemani. *Biblioth. orient.*, t. I, p. 382.

temps, les Juifs reprirent l'avantage. Profitant de l'hiver de l'année 523 à 524, qui empêchait les Éthiopiens de passer la mer pour venir mettre sur le trône un autre chef chrétien, ils firent un roi de leur secte, nommé Dunaan, se rendirent maîtres de toute la contrée, massacrèrent un grand nombre de chrétiens, et changèrent les églises en synagogues. Dunaan fit ensuite égorger deux cent quatre-vingts prêtres, et massacrer tous les Ethiopiens restés dans le pays.

Au nord de l'Yémen, était une ville grande et puissante, nommée Nagra ou Nadiran, peuplée de chrétiens. Aréthas, prince de cette ville, payait tribut au roi des Homérites. Dunaan, suivi de cent vingt mille hommes, alla faire le siége de Nagra. L'ayant inutilement attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux habitants de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvraient leurs portes. Mais il n'y fut pas plutôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses, brûla l'église avec les prêtres et le peuple qui s'y était réfugié, déterra les os du saint évêque Paul, mort depuis deux ans, et les jeta dans un bûcher, pour les ravir à la piété des fidèles. Les habitants qui refusèrent de renoncer à la foi furent mis à mort, avec leurs femmes et leurs enfants. Comme Dunaan les faisait précipiter dans des fosses remplies de feu, les Arabes lui donnèrent le surnom de seigneur des fosses. Le prince Aréthas, âgé alors de quatre-vingt-quinze ans, sa femme Rehoumy, ses filles, et trois cent quarante des principaux citoyens souffrirent le martyre avec une constance héroïque.

C'est Dunaan lui-même, ce roi persécuteur, qui nous apprend ces faits dans la lettre qu'il en écrivit à un chef d'Arabes, pour l'engager à traiter de même les chrétiens de son royaume. Comme elle est un témoignage infiniment glorieux pour les martyrs arabes, nous la donnerons tout entière ; d'autant plus que ces illustres martyrs, dont l'Église honore la mémoire le 24 octobre, ont été complétement oubliés par Godescard. Voici la lettre du roi des Juifs au prince Almondar.

« Sachez, mon frère le roi Mondar, que le roi que les Ethiopiens avaient proposé à notre contrée a cessé de vivre. Comme, à l'approche de l'hiver, les Ethiopiens ne pouvaient passer dans notre pays pour y établir un roi chrétien suivant la coutume, j'ai occupé, moi, tout le royaume des Homérites.

« Et d'abord j'ai saisi tous les chrétiens qui croyaient au Christ, les menaçant de mort, s'ils ne se faisaient juifs comme nous. J'ai fait mourir tous ceux que j'ai trouvés, notamment deux cent quatre-vingts prêtres ; j'ai exterminé avec eux les Ethiopiens qui gardaient l'église, et j'ai changé leur église en synagogue pour nous.

« Après cela, je suis allé camper devant Nagra, leur ville royale, avec cent vingt mille hommes. L'ayant assiégée vainement durant quelques jours, je leur promis avec serment la vie, mais avec le dessein de ne pas garder la foi donnée aux chrétiens, mes ennemis. La place s'étant donc rendue, j'ordonnai qu'ils apportassent leur or, leur argent et toutes leurs richesses. Ces richesses apportées, je m'en emparai. Je demandai ensuite leur évêque Paul. Comme ils m'assuraient qu'il était mort, je ne les crus point qu'ils ne m'eussent fait voir son tombeau ; j'en tirai les ossements et je les brûlai. Quant à leur église, les prêtres et tous ceux qui s'y étaient réfugiés, je les consumai dans les flammes. Pour les autres, je les contraignais d'abjurer le Christ et la croix. Mais ils s'y refusèrent, confessant que le Christ est Dieu et Fils de Dieu béni, et affirmant que la mort, soufferte pour cela, était préférable à la vie. Leur prince surtout parla beaucoup, et ne craignit point de m'attaquer par des outrages. Je fis donc conduire tous les grands au supplice.

« Cependant nous exhortions les femmes à considérer le funeste sort de leurs maris et à venir à résipiscence, si elles voulaient se sauver elles-mêmes avec leurs enfants. Mais elles furent si peu sensibles à nos exhortations, qu'elles se plaignaient, au contraire, d'avoir été prévenues par les vierges que nous avions déjà condamnées à mort, et s'élancèrent au milieu d'elles, en s'affligeant d'avoir été séparées de leurs époux.

« Celles-là donc ayant péri du dernier supplice, nous crûmes devoir renvoyer Ruma, la femme dudit roi, pour voir si, touchée de commisération pour ses filles, elle ne répudierait pas la religion chrétienne pour embrasser la judaïque, et récupérer ainsi ses filles, ses richesses et toute sa fortune. Mais, dès qu'elle est sortie de notre présence, elle ôte le voile de sa tête, et, le visage découvert, elle s'avance en public, au grand étonnement du peuple ; car personne n'avait jamais vu sa face en public depuis qu'elle

avait commencé à grandir. Elle se mit à courir par les rues et les places de la ville, et à crier comme il suit :

« Femmes de Nagra, vous toutes mes compagnes, chrétiennes, juives et païennes, écoutez. Vous savez que je suis chrétienne, vous connaissez ma famille et mes ancêtres. Vous savez que j'ai à ma disposition une quantité immense d'or et d'argent, un patrimoine considérable et des troupes d'esclaves; et maintenant que mon mari est mort pour le Christ, si je voulais agréer des noces nouvelles, je ne manquerais pas, outre les richesses qui me sont laissées, d'une dot de quarante mille pièces d'or, avec une multitude presque infinie de joyaux, de perles et de vêtements précieux. Vous savez bien que ceci n'est pas une vaine jactance; vous n'ignorez pas non plus que le jour le plus désirable pour une femme est celui des noces, mais qu'ensuite viennent les peines, les douleurs de l'enfantement, et, à la mort des enfants, d'inconsolables afflictions. J'ai donc résolu de mettre fin à tout cela. Dans mon premier mariage, j'ai coulé les jours les plus heureux ; et maintenant, avec une joie égale, je fiance et consacre mes cinq filles à Jésus-Christ.

« Portez donc ici vos regards, chères amies; regardez votre compagne s'avançant pour la seconde fois. Dans la première pompe de mes noces, vous m'avez vue toutes entrer dans la maison de mon premier époux: aujourd'hui de même, j'ai hâte d'arriver au Christ-Dieu, mon Seigneur et mon époux, ainsi que celui de mes filles, comme le Christ lui-même, pour notre amour, est descendu à nous et a souffert pour notre salut. Marchez donc sur mes traces, et ne vous laissez point égarer pour une beauté périssable. Je ne suis pas moins belle que vous ; mais cette beauté telle quelle, je la porterai au Christ tout entière et exempte de la perfidie judaïque, afin que cette beauté même du visage prouve à mon Seigneur qu'elle ne m'a pu entraîner au crime d'infidélité ; d'une autre part, l'or, l'argent et les immenses richesses feront voir que rien ne m'est plus cher que lui. Car ce roi ennemi m'a promis la vie et la sûreté, si j'abjurais le Christ. De quoi me préserve Dieu! chères compagnes: oui, que Dieu me préserve d'abandonner maintenant le Christ-Dieu, en qui j'ai cru. Quand j'ai été baptisée, ainsi que mes filles, au nom de la Trinité, nous avons résolu ensemble d'adorer la croix du Christ, et

de souffrir la mort pour lui, puisque le Christ lui-même a souffert pour nous les tourments et la mort dans sa chair. C'est pourquoi, ces choses périssables, quoique pour le moment elles attirent les yeux et flattent le corps, mais qui enfin doivent périr, je les résigne spontanément pour recevoir du Seigneur des richesses impérissables et éternelles. Oh ! que vous serez bienheureuses, chères compagnes, si vous écoutez mes paroles et vous rendez dociles à la vérite, et si vous aimez le Christ-Dieu, pour lequel, moi et mes filles, nous mourrons.

« Maintenant donc, je demande la paix et des jours tranquilles pour le peuple deDieu. Puisse le sang des frères et des sœurs mis à mort pour le Christ dans cette ville devenir pour elle un rempart, si toutefois elle s'attache pour toujours à mon Seigneur Jésus-Christ ! Je sors avec confiance de cette ville, où nous avons demeuré comme dans une hôtellerie temporaire, mes filles et moi, pensant à cette cité éternelle où elles trouveront l'Époux auquel je les ai consacrées. Priez pour moi, chères compagnes, afin que mon Seigneur Jésus-Christ me reçoive et qu'il me pardonne d'avoir survécu de trois jours à mon mari.

« Émus par ces cris qui se propageaient par la ville, nous demandions aux messagers que nous y avions envoyés quelle était donc la cause de ces lamentations insolites. Ils nous rapportèrent que c'était Ruma qui, par ses cris, avait mis en mouvement la multitude. En effet, c'était par la négligence des gardes que cette femme avait tant osé. Nous pensions punir ceux-ci du dernier supplice, si les prières de certaines personnes ne nous avaient fait prendre un parti plus doux.

« Mais voilà que cette femme revient de la ville, pareille à une bacchante, la tête découverte, menant avec elle ses filles élégamment ornées, comme pour des noces, et arrive en notre présence, le front haut ; à l'instant, dénouant ses cheveux et les tenant à la main, elle présente le cou dégarni, en criant : Nous sommes chrétiennes, nous mourrons pour le Christ ; coupez-nous la tête et envoyez-nous au plus vite à nos frères, à nos sœurs et au père de mes filles. Moi, après tout l'emportement de cette femme, je cherchais encore à la persuader de renoncer au Christ, ou du moins de ne plus dire qu'il fût Dieu. Mais je n'en vins point à bout, au contraire la seconde des filles nous outrageait de ce que nous

leur suggérions de pareilles choses. Persuadé donc que, par aucune violence, par aucun moyen, je ne pouvais amener cette femme à renier le Christ, j'ordonnai, pour épouvanter les autres chrétiens, de les étendre par terre ; je fis aussitôt égorger les filles derrière la mère, de telle sorte qu'à mesure qu'on leur coupait le cou, le sang lui en jaillissait dans la bouche ; elle eut ensuite le même sort. J'en jure par le dieu Adonaï, j'en eus un incroyable chagrin, considérant combien elle était belle, ainsi que ses filles.

« Mais comme il paraissait injuste à nos prêtres et à moi de punir les enfants innocents avec les parents coupables, car nos lois le défendent, j'ai ordonné par une loi que les impubères soient élevés par nos soldats, afin que, parvenus à l'âge de puberté, ou ils embrassent la religion judaïque, ou bien, s'ils préfèrent la religion chrétienne, qu'ils périssent.

« J'ai cru, ô roi, devoir vous écrire ces choses pour vous engager à ne pas laisser aucun chrétien dans votre royaume, à moins qu'il n'abandonne sa religion pour la vôtre. Quant aux Juifs, mes frères, continuez à les favoriser avec votre bienveillance accoutumée, mon frère ; je vous en rendrai telles actions de grâce que vous me témoignerez désirer par vos lettres [1]. »

Cette lettre du roi des Juifs fut remise au prince Almondar, en présence de l'ambassadeur de l'empereur Justin, le prêtre Abraham, qui venait d'arriver au camp du prince arabe, pour l'engager à faire un traité de paix avec les Sarrasins tributaires de l'empire. C'était l'an 524. L'ambassadeur était accompagné de Siméon, évêque de Beth-Arsam, dans la Perse, qui convertit plusieurs mages et écrivit avec zèle contre le nestorianisme. A mesure qu'ils approchaient du camp d'Almondar, les Arabes païens leur disaient : Que vous reste-t-il à faire, après que votre Christ a été expulsé du pays des Romains, des Perses et des Homérites? Abraham et Siméon étaient sensiblement affligés de ces reproches, d'autant plus que l'envoyé du roi juif des Homérites était déjà arrivé avec sa lettre.

Almondar ou Mondar, successeur de ce prince sarrasin dont nous avons parlé, et qui fit une réponse si spirituelle aux émis-

[1] Assemani. *Biblioth. orient.*, t. I, 365 et seqq.

saires de l'hérétique Sévère, n'avait pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé la religion chrétienne. Voilà pourquoi le juif Dunaan lui envoya la relation du massacre qu'il avait fait des chrétiens, avec invitation de suivre son exemple. Mondar y était assez disposé. Ayant donc convoqué son armée, il fit lire publiquement la lettre du roi juif, dont l'ambassadeur confirma le tout de vive voix, y ajoutant plusieurs circonstances sur le massacre des chrétiens et leur fuite du pays. Mondar, se tournant alors vers les chrétiens, qui étaient en grand nombre sous ses drapeaux : Vous avez entendu, leur dit-il, ce qu'on a fait et décrété contre les hommes de votre secte. Que n'abjurez-vous aussi le Christ sur-le-champ ? car je ne suis pas meilleur que ces rois qui ont jugé à propos de chasser les chrétiens. Alors un militaire chrétien de son armée, rempli de zèle, lui dit hardiment : Ce n'est pas sous votre règne, ô roi, que nous sommes devenus chrétiens, pour que nous devions maintenant abjurer le Christ. — Comment ? lui dit Almondar en colère, tu oses parler ainsi devant moi ? — Quand il faut parler pour la piété, répliqua le guerrier, je suis habitué à ne craindre personne, et ce n'est pas aujourd'hui que la crainte des hommes me fera taire en cette cause. Car mon épée n'est pas plus courte que celle des autres, prêt que je suis à toute extrémité. Almondar garda le silence, craignant la famille de cet homme, lequel était très-noble, très-illustre parmi les grands du royaume, et distingué par sa bravoure.

C'est ce que nous apprenons d'une relation que l'évêque Siméon, alors au camp d'Almondar, écrivit à un autre Siméon, abbé de Gabule, sur le martyre des chrétiens homérites. Il ajoute :

Partis de là, nous arrivâmes le premier samedi du jeûne sur les terres de Naaman, où nous rencontrâmes un ambassadeur du roi défunt des Homérites. Quand il eut appris de nous le massacre exécuté par le tyran des Juifs, il envoya aussitôt un Naamanite à la ville de Nagra, pour explorer avec tout le soin possible tout ce qui s'y était passé. Après quelques jours, le messager raconta devant nous à l'ambassadeur ce que nous avons rapporté plus haut. Il ajouta qu'à cette occasion trois cent quarante des plus notables avaient été mis à mort ; de plus, que le tyran juif insulta leur prince Aréthas, fils de Caleb et mari de Ruma, en ces termes :

Vois-tu où t'a conduit ta confiance dans le Christ, en voulant me faire la guerre ? Reconnais enfin ton erreur, misérable, et, abjurant le Christ, apprends à songer à ta vieillesse, de peur que tu ne sois enveloppé dans la même peine que tes compagnons. Aréthas répondit : C'est d'eux que je me plains à bon droit, parce qu'ils n'ont pas écouté les salutaires avis que je leur donnais ; car je leur disais qu'on ne devait avoir aucune foi en tes paroles, mais demeurer dans la ville, et de là décider l'affaire par les armes et non par des mots ; que le Christ terminerait la guerre en la manière que nous pouvions souhaiter ; que jamais cette ville ne serait forcée, surtout dans une si grande abondance de toutes choses. Mais eux en ont décidé autrement, séduits par tes artifices. C'est pourquoi je te juge indigne du nom de roi ; je t'appellerai plutôt un imposteur. Car les rois, et j'en ai vu beaucoup, observent les conventions et abhorrent les tromperies et les fraudes. Mais, ce qui est le capital, je ne change pas la foi que j'ai donnée au Christ, mon Dieu, et je ne deviendrai jamais un apostat juif comme toi. Je sais bien qu'il dépend de moi de vivre et d'échapper à la mort. Mais j'ai assez vécu, je laisse un grand nombre d'enfants, de petits-fils et d'autres parents ; par la faveur du Christ, j'ai acquis une réputation non médiocre et dans la paix et dans la guerre. Pour l'avenir, j'ai une espérance, non pas douteuse, mais certaine, que, comme la vigne dégagée des branches superflues abonde en raisins, de même notre peuple chrétien sera très-nombreux dans cette ville, et que l'église que vous avez incendiée sera rebâtie sous peu avec plus de magnificence ; que, de plus, reprenant des forces, la religion chrétienne régnera, commandera aux rois, tandis que la secte des Juifs sera enveloppée de ténèbres, ton règne détruit et ta puissance anéantie. Dépose ainsi ton faste, et ne t'imagine pas avoir rien fait de grand, car lorsque tu paraîtras au plus haut de ta gloire, tu t'éclipseras soudain.

Voilà comme parlait le grand et vénérable vieillard Aréthas ; il avait quatre-vingt-quinze ans. Se tournant ensuite vers les chrétiens qui l'environnaient, il les interpella de cette sorte : Mes frères, avez-vous entendu ce que j'ai dit à ce Juif ? — Oui, père ! — Ce que j'ai dit, est-il vrai ou non ? — C'est vrai. — Si donc quelqu'un, dominé par la crainte, pense à se dédire de la foi

qu'il a donnée au Christ, qu'il s'éloigne au plus vite. — Tous s'écrièrent : Dieu nous préserve de craindre, ô père ! nous sommes tous déterminés à mourir avec vous pour le Christ, et à ne jamais nous séparer de vous. Alors, se tournant vers la multitude environnante des chrétiens, des Juifs et des païens : Écoutez, leur dit-il, vous tous qui êtes ici présents, si quelqu'un de ma famille ou de ma parenté se détache du Christ pour s'attacher à ce Juif, je le désavoue pour mien, je le renie pour héritier, et je veux que mes biens soient employés à la construction de l'église. Mais si quelqu'un des miens garde la foi au Christ, et qu'il me survive, je veux qu'il me succède dans mes biens, et je l'institue mon héritier..... Quant à l'église, elle choisira celle de mes trois campagnes patrimoniales qu'elle voudra pour les frais de construction.

Aussitôt après, adressant la parole au roi : Toi, dit-il, et vous tous qui avez renoncé le Christ, je vous renonce, je vous abjure, je vous renie. Nous voici livrés à ta puissance. Enflammés par ces paroles d'Aréthas, les autres chrétiens dirent : Voici qu'Abraham, le prince des pères, vous attend, et nous avec vous, prêt à nous recevoir. Quiconque vous quitte et renie le Christ, nous le renions tous.

Irrité au dernier point, le tyran les condamna tous à mort, et ordonna de les conduire au supplice, sur le bord d'un torrent, de les y égorger et de jeter leurs cadavres dans les flots. Cependant Aréthas, levant les mains au ciel, priait en cette manière : Jésus-Christ, mon Dieu, assistez-nous, affermissez-nous et recevez nos âmes ; puisse vous être agréable le sang de vos serviteurs répandu pour vous, et rendez-nous dignes de vous voir ! Confessez-nous devant votre Père, comme vous avez promis ; faites que cette église soit édifiée, et qu'à votre serviteur, dont la flamme a consumé les ossements, succède un autre évêque.

Après donc qu'ils se fussent salués par le baiser de paix, et que le vieillard Aréthas les eût bénis par le signe de la croix, il tendit de lui-même la tête à l'exécuteur et reçut le coup. Aussitôt ses compagnons accouraient avec tant d'empressement, qu'ils marchaient les uns sur les autres, et se trouvaient arrosés du sang d'Aréthas, qui jaillissait encore. Ils furent ainsi tous couronnés du martyre.

Il y avait un petit garçon de trois ou quatre ans, que sa mère conduisait par la main, pendant qu'on la menait au supplice. L'enfant, ayant aperçu le roi assis sur son trône et vêtu avec une royale magnificence, s'échappa d'auprès de sa mère, courut à lui et lui baisait les genoux. Charmé de cette simplicité de l'enfant, le roi se mit à l'embrasser, et lui dit enfin : Qu'aimes-tu mieux, mon petit ami, de mourir avec ta mère ou de vivre avec moi ? — Par Notre-Seigneur, dit l'enfant, j'aime mieux mourir avec ma mère ; et c'est pourquoi je vais avec elle ; car elle m'a dit : Viens, mon fils, allons mourir pour Jésus-Christ. Mais laisse-moi, je te prie, afin que je coure auprès de ma mère, de peur que je ne la voie pas mourir ; car elle m'a appris que le roi des Juifs a ordonné de mettre à mort tous ceux qui ne voudraient pas renier le Christ ; or je ne veux pas renier le Christ, moi. — Mais, enfin, d'où connais-tu le Christ ? — C'est que je vais tous les jours à l'église avec ma mère, et je l'y vois. — Le roi ajouta : Qui aimes-tu, de moi et de ta mère ? — Par Notre-Seigneur, dit l'enfant, c'est ma mère. — Le roi reprit : Qui aimes-tu, de moi ou du Christ ? — J'aime mieux le Christ que toi, répliqua l'enfant. — Pourquoi donc, ajouta le roi, es-tu accouru ici tout à l'heure, et m'as-tu embrassé les genoux ? — Ah ! répondit l'enfant, je croyais que tu étais le roi chrétien que je voyais à l'église, et je ne savais pas jusqu'à présent que tu étais le juif. — Le roi continua : Je te donnerai et des noix, et des amandes, et des figues. — Jamais, dit l'enfant, jamais, par le Christ ! je ne mangerai de noix de Juifs. Mais laisse-moi, je t'en prie, aller à ma mère. — Le roi insista : Demeure plutôt avec moi, et deviens mon fils. — Non, par le Christ ! s'écria l'enfant, je ne resterai pas, car tu pues et tu ne sens pas bon comme ma mère.

Le roi dit aux assistants : Avez-vous vu cette méchante race, que le Christ a séduite dès l'enfance pour la perdre ? Cependant un des grands seigneurs dit au petit garçon : Viens avec moi, je te conduirai à la reine pour devenir son fils. L'enfant répondit : O bouche digne d'être soufflétée ! que parles-tu de la reine ? j'aime mieux ma mère, qui me conduit à l'église. Enfin, quand il sentit qu'on le retenait malgré lui, il se mit à mordre la cuisse du roi, en criant : Méchant Juif, laisse-moi ! que j'aille à ma mère, et que je meure avec elle. Finalement le roi remit l'enfant à un des

grands seigneurs avec ordre de l'élever avec soin, jusqu'à ce que, devenu adulte, ou il abjurât le Christ pour échapper au supplice, ou qu'il fût mis à mort, s'il persévérait dans la foi du Christ. Comme un serviteur l'emmenait, il se débattait de toutes ses forces, et, appelant sa mère : Secourez-moi, ô ma mère ! prenez-moi, et emmenez-moi à l'église. La mère lui dit : Va maintenant, mon fils, pense que tu es recommandé à Jésus-Christ ; ne pleure pas, mais attends-moi auprès de Jésus-Christ dans l'église, je serai bientôt à toi. Ayant ainsi parlé, elle tendit le cou et fut décapitée.

Ces choses, continue la relation de l'évêque Siméon, ayant été connues, tant par ces lettres que par la renommée, tous les chrétiens de ces pays en furent dans l'affliction. Nous avons cru aussi devoir vous les écrire, afin que les saints et fidèles pontifes, connaissant ce qui s'est passé dans le pays des Homérites, fassent mémoire des saints martyrs. Nous conjurons enfin votre charité de faire connaître tout cela le plus tôt possible aux supérieurs des monastères et aux évêques, principalement à celui d'Alexandrie, pour qu'il exhorte le roi d'Éthiopie à venir au secours des Homérites. Ayez aussi soin qu'on oblige les pontifes des Juifs qui demeurent à Tibériade à écrire à ce roi juif, qu'il cesse de faire la guerre aux Homérites et de les persécuter [1].

L'empereur Justin ayant appris le massacre des chrétiens dans le pays des Homérites, écrivit aussitôt à Astérius, patriarche d'Alexandrie, de presser le roi des Éthiopiens de marcher à leur secours. Dès le printemps, Élisbaan se met à la tête d'une armée considérable. Malgré les désastres d'une navigation difficile, il traverse la mer, marche à la rencontre de Dunaan, taille en pièces les Juifs, qui, au nombre de trente mille combattants armés de toutes pièces, s'opposaient à la descente. Il se rend droit à la capitale, nommée Traphar, autrement Zhafar chez les Arabes, et Séphar dans la Genèse [2], s'empare de toutes les richesses, fait la reine prisonnière, et, laissant une garnison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait son armée dans une bataille longtemps disputée, et le tue avec tous ses parents. Après cette victoire, il revint à Taphar, où il fit mettre à mort tous ceux qu'il trouva dans le palais

[1] Assemani, t. I, p. 372 et seqq. — [2] Genes., x, 30.

et qui avaient partagé les crimes du roi juif. Il y construisit une église, dont il posa lui-même les fondements. Il fit ensuite connaître les succès qu'il avait obtenus, par les lettres qu'il adressa au patriarche orthodoxe d'Alexandrie, Astérius, et celui-ci s'empressa de transmettre ces nouvelles à l'empereur Justin, et d'envoyer un évêque dans le pays des Homérites, pour y affermir le christianisme qui venait d'y être si heureusement rétabli. Ce pontife, qui fut saint Grégentius, procéda à la consécration de l'église que le roi avait fondée, baptisa tous les Homérites des villes et des campagnes, ordonna des prêtres et des diacres, et assura l'existence des églises qui se trouvaient déjà dans le pays.

Élisbaan se rendit ensuite à Nagra ou Nagran, la ville des martyrs, et y éleva une église où il réunit les ossements de tous ceux qui étaient morts pour la foi. Il lui donna le droit d'asile, et assigna pour son entretien cinq domaines royaux. Il y joignit encore une partie des biens du martyr Aréthas, dont le fils fut investi de la souveraineté de son père. Il revint ensuite dans la capitale, où il s'occupa de régler le sort des Homérites. Il leur donna pour roi un homme de leur nation, qui était chrétien et se nommait Ésimiphée. Il lui imposa un tribut annuel, et lui laissa un corps de dix mille chrétiens d'Éthiopie pour sa garde. Plusieurs autres de ses sujets, séduits par la beauté du pays, se fixèrent encore pour jamais parmi les Homérites.

Élisbaan repassa enfin la mer, et rentra à Axoum avec un butin immense, dont il fit part à son armée. Des révolutions subséquentes firent perdre la couronne à Ésimiphée. Les troupes qu'Élisbaan avait laissées après la défaite du roi juif, s'insurgèrent pour proclamer roi Abraham, chrétien d'Adulis, principal port de mer. Cet homme, renommé pour sa piété, et que les auteurs arabes appellent Abrahah, se maintint sur le trône malgré tous les efforts du roi d'Éthiopie, qui fut contraint de l'y laisser tranquille. Longtemps après, Élisbaan lui-même, fort avancé en âge et fatigué des soins du gouvernement, prit le parti de renoncer à la couronne et de passer le reste de ses jours dans un monastère. Il envoya donc à Jérusalem sa couronne d'or enrichie de pierreries, comme un hommage de sa piété, et pour témoigner à Dieu sa reconnaissance des victoires et de la gloire qu'il lui avait accordées; puis, vêtu d'un cilice, il sortit de nuit de son palais et de sa

capitale, se retira dans un monastère de religieux, situé sur une haute montagne, et y passa la fin de sa vie dans les actes de la plus austère pénitence. L'Église honore sa mémoire le 27 octobre [1].

Abraham, ce roi éthiopien qui s'était rendu maître du pays des Homérites, ne montrait pas moins de zèle pour la religion chrétienne. Il fut puissamment secondé par l'évêque que lui avait donné le patriarche d'Alexandrie. Ce pontife, que l'Église a mis au nombre des saints, se nommait Grégentius ; il était né à Milan. Il donna aux habitants du pays des lois qui furent publiées au nom du nouveau roi. L'original de ce code, divisé en trois sections et écrit en grec, est encore inédit, et se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne. On possède encore d'autres monuments de la piété active de saint Grégentius et du roi éthiopien des Homérites : ce sont les actes d'une conférence ou d'une dispute publique, que l'évêque soutint à Taphar contre le juif Herbanus, docteur de la loi, en présence du roi, du sénat et de tout le peuple. Cette conférence, qui dura quatre jours, fut suivie de la conversion de cinquante-cinq mille Juifs ; ce qui comprenait à peu près tous ceux du royaume. Herbanus fut du nombre. Le roi, qui voulut être son parrain, lui donna le nom de Léon, le fit un des membres de son conseil, avec une dignité qui répondait à celle de patrice. Pour éteindre entièrement le judaïsme, on abolit parmi les Juifs la distinction des tribus, puis on les mêla avec les autres chrétiens, et on leur défendit, sous peine de mort, de donner pour époux à leurs filles des hommes de race juive ; on leur enjoignit, au contraire, de les marier à des chrétiens, ce qui amena la prompte fusion des deux peuples [2].

Quant à ce petit garçon qui avait résisté si courageusement au roi juif des Homérites ou des Arabes de l'Yémen, voici comme un auteur du temps, le patriarche jacobite Denys, nous apprend la suite de son histoire. Les Éthiopiens ayant tué le roi juif, l'enfant échappa à la mort dont il était menacé. Sa renommée étant venue au roi chrétien qui avait été placé sur le trône, il le fit venir à sa cour et élever jusqu'à l'âge de puberté. Alors il l'embrassa comme un martyr du Christ, le créa prince des patriciens, et voulut qu'il fût initié à ses conseils les plus secrets. Il s'appelait Bai-

[1] *Martyrol. rom.* — [2] *Hist. du Bas-Empire*, t. XL, édit. de Saint-Martin.

sar. Enfin, le roi l'envoya ambassadeur à l'empereur Justinien, et nous avons eu longtemps des rapports avec lui. Nous admirions surtout sa bonne volonté, sa mansuétude, son humilité, son ingénuité, qui paraissaient sur son visage même ; de plus, son assidue componction et sa continuelle élévation d'esprit à Dieu ; car, depuis le matin jusqu'au soir, il visitait les églises de la capitale, en priant et distribuant en aumône aux pauvres, ce que l'empereur lui donnait. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir. Enfin, comme tout le monde admirait la probité de cet homme et qu'on en racontait tantôt une chose tantôt un autre, on finit par découvrir que c'était lui ce petit garçon qui renia le Juif, qui même l'insulta et le mordit à la cuisse. Pour lui, il voyait avec peine que l'on divulguât ces choses [1].

Ces faits sont aussi remarquables qu'ils ont été peu remarqués. Souvent on imagine, des livres même ne cessent de répéter que, dans les temps antérieurs à Mahomet, le christianisme n'avait pas pénétré parmi les Arabes, et que c'est Mahomet le premier qui les a tirés de l'idolâtrie. Nous voyons ici, au contraire, un siècle avant l'apparition de Mahomet, le christianisme dominer parmi les Arabes de l'Yémen ou de l'Arabie Heureuse, après y avoir produit une foule d'héroïques martyrs. On a même trouvé des poëmes et des chansons arabes, antérieurs à Mahomet, dans lesquels les poëtes parlent de la croix, de la fête de Pâques, de la messe, de la communion, de l'office pontifical, des monastères de vierges, tout comme les poëtes de l'Occident au moyen âge. On y remarque même pour la femme cette vénération de la chevalerie chrétienne que Mahomet a remplacée par le mépris et la servitude [2]. Les missionnaires feront bien de rappeler ou d'apprendre aux Arabes de nos jours, que leurs ancêtres de l'Yémen ou de l'Arabie Heureuse étaient d'illustres chrétiens catholiques, avant que Mahomet parût : ils pourront même citer le poëte arabe chrétien Akhtal [3].

[1] Assemani. *Biblioth. orient.*, t. I, p. 380. — [2] *Nouveau journal asiatique*, seconde série, t. XVI, p. 385, 397 ; troisième série, t. VI, p. 465 ; seconde série, t. XII, p. 97. — [3] *Ibid.*, seconde série, t. XIII, p. 292.

Le même jour, à Vénouse dans la Pouille, la fête de saint Félix, évêque d'une ville d'Afrique; Andracte et Janvier, prêtres; Fortunat et Septime, lecteurs, qui, ayant été mis aux fers sous l'empire de Dioclétien, et ayant langui longtemps en prison, d'abord en Afrique, puis en Sicile, par ordre du juge Magdelien, furent passés au fil de l'épée, à cause du refus constant que fit Félix de remettre les livres saints qu'on lui demandait, selon l'édit de l'empereur. — A Cologne, saint Evergille, évêque et martyr. — A Constantinople, saint Procle, évêque. — En Bretagne, le décès de saint Magloire, évêque, dont le corps repose à Paris. — Au monastère de Vertou, saint Martin, abbé. — En Campanie, saint Marc, solitaire, dont saint Grégoire rapporte les œuvres éclatantes.

XXV• JOUR D'OCTOBRE.

SAINT GAUDENCE.

ÉVÊQUE DE BRESCE, EN ITALIE.

Saint Gaudence, évêque de Bresce et successeur de saint Philastre, était contemporain de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Chrysostôme. Cependant on ne connaît au juste ni l'époque de sa naissance ni l'année de sa mort. On ne trouve quelques renseignements sur sa vie que dans ses discours ou sermons, qui sont au nombre de vingt et un. Dans l'éloge qu'il a fait de saint Philastre, il l'appelle son père, ce qui donne lieu de croire que lui-même était né dans la ville de Bresce, ou du moins qu'il y fut élevé à la cléricature.

Il était prêtre, mais assez jeune encore, quand il entreprit le pèlerinage de Jérusalem. Traversant les villes de la Cappadoce, il vint à Césarée, la métropole dont saint Basile avait été archevêque. Il y trouva un monastère considérable de vierges dont les nièces de saint Basile, sœurs par la nature, la foi, la ferveur et la pureté entière étaient les supérieures. Elles avaient reçu de leur oncle les reliques des quarante martyrs de Sébaste, dont l'Église honore la mémoire le 9 et le 10 mars. Depuis longtemps elles demandaient à Dieu de pouvoir remettre ce précieux trésor à quelque personne sûre et qui l'appréciât dignement, car elles étaient avancées en âge, et s'attendaient à mourir d'un jour à l'au-

tre. Lors donc qu'elles virent saint Gaudence, qu'elles connurent qu'il était de la province de saint Ambroise et qu'il leur demanda les saintes reliques, elles les lui accordèrent volontiers, dans la persuasion qu'elles seraient honorées en Italie avec autant et même plus de piété qu'en Orient. Saint Gaudence eut donc les quarante martyrs pour compagnons de son pèlerinage, et les déposa ensuite dans une nouvelle église de Bresce.

Il n'était pas encore revenu de Jérusalem, lorsque saint Philastre, évêque de Bresce, vint à mourir. Aussitôt le clergé et le peuple de la ville choisirent pour évêque le prêtre Gaudence, quoique absent. Ils protestèrent même avec serment qu'ils n'en auraient point d'autre. Les évêques de la province, présidés par saint Ambroise, écrivirent à Gaudence, par les députés que le peuple lui envoya, de revenir à Bresce sous peine de désobéissance. De leur côté, les évêques orientaux le menacèrent de l'excommunication, s'il ne promettait de retourner en sa patrie. Il revint donc à Bresce et, quoi qu'il pût dire et faire pour s'en défendre, il y reçut la consécration épiscopale des mains de saint Ambroise. C'était vers l'an 387. Nous avons encore le discours qu'il adressa dans cette occasion à son peuple. Il parle de lui-même avec beaucoup d'humilité : Convaincu de mon incapacité, et détourné par la pudeur de mon âge, peu mûr pour la dignité du sacerdoce, je suppliais les souverains prêtres de me permettre de garder le silence; car je crains d'abord que la vertu des paroles célestes ne soit affaiblie par le langage de mon exiguïté. Ensuite, je rougis de ce que je ne puis offrir à une si grande attente le fruit désiré de la doctrine. Aussi, me sentant tout à fait incapable de répondre à votre désir, ai-je fait tous mes efforts pour décliner ce fardeau. Mais le bienheureux père Ambroise et les autres vénérables pontifes, astreints par le serment par lequel vous vous étiez témérairement liés vous-mêmes, m'ont écrit par votre députation des lettres telles, que je ne pouvais plus résister sans péril de mon âme. De plus, les évêques orientaux me refusaient la sainte communion si je ne promettais de revenir vers vous. Cerné ainsi de toutes parts et subjugué par l'autorité des saints ici présents, j'ai reçu cette charge du souverain sacerdoce, sans en être digne ni par le mérite, ni par l'âge, ni par la doctrine. Considérez donc ce que je souffre, moi qui ne sais parler, de ne pouvoir me taire. Par le commandement des anciens,

je suis contraint d'obéir au delà de mes forces, n'ayant ni la faculté de garder le silence ni celle d'annoncer ce que je dois dire. Mais, instruit par l'autorité de la loi divine que les commandements des pères spirituels sont salutaires, j'ose me lancer à parler, et porter à vos oreilles un faible discours; vous l'accueillerez peut-être patiemment, par la raison qu'il est utile au peuple du Christ d'apprendre, par l'exemple de celui qui prêche, l'obéissance, qui est préférée au sacrifice divin et mise en tête de tous les commandements de Dieu. Saint Gaudence termine ainsi son allocution : Je prie le commun père Ambroise, après la petite rosée de mon discours, d'arroser lui-même vos cœurs des mystères des Écritures divines; car il vous parlera par le Saint-Esprit, dont il est plein ; des fleuves d'eau vive jailliront de ses entrailles, et tel qu'un successeur de l'apôtre Pierre, il sera la bouche de tous les pontifes ici présents ; car le Seigneur Jésus ayant interrogé les apôtres : *Et vous, qui dites-vous que je suis*? Pierre seul répondit comme l'organe de tous : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.*

Nous avons un autre petit discours que saint Gaudence fit plus tard devant saint Ambroise, à Milan même, sur la nativité ou naissance de saint Pierre et de saint Paul qu'on célébrait en ce jour, savoir leur nativité ou naissance pour le ciel par le martyre.

Saint Gaudence prêchait tous les ans le panégyrique de son prédécesseur saint Philastre, qui, comme Abraham, quitta son pays et sa famille pour obéir à la vocation de Dieu, parcourant en apôtre une grande partie de l'univers, combattant par ses instructions les païens, les juifs, les hérétiques, en particulier les Ariens à Milan. Venu à Bresce, il en fut fait évêque, défricha cette terre jusqu'alors inculte et en fit une terre de bénédiction. De tous ces panégyriques que saint Gaudence prononçait chaque année le 18 juillet, nous n'en avons qu'un, le quatorzième.

Les discours de saint Gaudence étaient tellement goûtés, qu'on les écrivait en notes à l'église même. Parmi ses éditeurs les plus assidus, était Bénévole, un des premiers personnages de Bresce et même de tout l'empire. Il était chancelier du jeune empereur Valentinien, lorsque sa mère, l'impératrice Justine, persécuta saint Ambroise et les catholiques pour favoriser les Ariens. Comme le chancelier devait écrire et sceller les lois, elle voulut lui en faire écrire une en faveur des Ariens et contre les catholiques : il s'y

refusa. Elle lui promit des honneurs plus considérables encore. Bénévole n'était pas encore baptisé, mais seulement catéchumène. Insensible à toutes les promesses, il déposa même les marques de sa dignité présente, et se retira simple particulier à Bresce, sa patrie, où il fut l'ami de saint Philastre et de son successeur. Une année que, retenu par une grande maladie, Bénévole ne put aller entendre les instructions que saint Gaudence fit aux néophytes pendant les huit jours de Pâques, il pria le saint évêque de les lui envoyer par écrit, afin qu'il pût y assister de cette manière. Malgré une certaine répugnance, l'évêque le fit par amitié ; il y joignit quelques autres discours, dix-sept en tout ; car il ne répondait pas des copies presque toujours fautives des notaires ou sténographes.

Dans son premier sermon pascal, il observe que Dieu créa le monde au printemps, qu'il délivra Israël de la servitude d'Égypte au printemps, qu'il racheta le monde entier au printemps. Il créa le ciel et la terre le premier jour de la semaine ; c'est ce même jour qu'il créa de nouveaux cieux et une nouvelle terre, en ressuscitant du tombeau. C'est le sixième jour de la semaine qu'il crée le premier homme, c'est le sixième qu'il le rachète en mourant sur la croix ; mort et résurrection qu'il applique au nouveau chrétien dans les eaux du baptême. On lisait aux néophytes les chapitres de l'Exode qui parlent de l'immolation de l'Agneau pascal, de ses préparatifs et de ses suites, avec l'Evangile de saint Jean, où Jésus-Christ assiste aux noces de Cana en Galilée, et change l'eau en vin, pour montrer qu'il est le même Dieu qui, dans l'origine, créa le premier homme et la première femme, institua et bénit leur union conjugale. Autrefois, en Égypte, on immola plusieurs agneaux ; maintenant un seul agneau, l'Agneau de Dieu, suffit à tous ; car créateur et maître des natures, lui qui de la terre produit le pain, fait du pain son propre corps, et qui de l'eau a fait du vin, fait du vin son sang.

Saint Gaudence ayant bâti une nouvelle église, en fit la dédicace avec beaucoup de solennité, en présence de plusieurs évêques, et y déposa les reliques d'un grand nombre de martyrs, dont il fait ainsi le dénombrement. Il y a d'abord Jean-Baptiste, le dernier, mais le plus grand des prophètes ; le second, saint André, d'abord disciple de Jean, puis du Sauveur ; le troisième, Thomas, qui, seul, après la résurrection du Christ, désira et obtint de toucher

ses membres ; le quatrième, saint Luc, qui a écrit avec une merveilleuse exactitude l'Évangile et les Actes des apôtres. Après ces quatre, nous avons les martyrs Protais, Gervais et Nazaire, qui, depuis peu d'années, ont daigné se révéler, à Milan, au bienheureux pontife Ambroise. Nous avons leur sang recueilli dans du gypse. Nous avons également reçu les cendres sacrées de Sisinnius, Martyrius et Alexandre qu'une nation sacrilége vient de martyriser par les flammes en haine de la vraie foi. Enfin, après ces dix, nous avons les quarante martyrs de Sébaste. Il raconte leur martyre et de quelle manière il a eu leurs précieuses reliques. Nous en avons pris une portion, dit-il, et nous croyons n'en avoir pas moins pour cela, honorant les martyrs tout entiers dans leurs cendres, comme cette femme de l'Évangile qui, ne touchant du Sauveur que le bord de sa robe, attira cependant la vertu de la divinité et fut guérie.

Saint Gaudence de Bresce se montra digne des grands évêques de son temps, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme, et mourut vers l'an 420, car on ne sait pas au juste l'époque.

Le même jour, à Rome, saint Chrysanthe et sainte Darie, sa femme, martyrs, qui, après avoir enduré, sous le préfet Célerin, de rigoureuses tortures pour Jésus-Christ, furent, par l'ordre de l'empereur Numérien, descendus dans une sablonnière sur la voie *Salaria*, et ensevelis tout vivants sous la terre et les pierres dont on les accabla. — De plus, à Rome, la fête de quarante-six soldats baptisés tous ensemble par le pape Denys, et que l'empereur Claude fit décapiter aussitôt après leur baptême : ils furent enterrés sur la voie *Salaria*, avec plusieurs autres saints martyrs, au nombre de plus de cent vingt. Parmi eux étaient quatre soldats de Jésus-Christ, Théodose, Lucius, Marc et Pierre. — A Soissons, les saints Crépin et Crépinien, nobles Romains, qui, après de très-cruels tourments endurés sous le président Rictiovare, durant la persécution de Dioclétien, furent passés au fil de l'épée, et obtinrent la couronne du martyre. Leurs corps furent ensuite transportés à Rome et reçurent une sépulture honorable dans l'église de Saint-Laurent *in Paneperna*. — A Florence, saint Miniat, soldat, qui, combattant pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dèce, reçut la couronne d'un glorieux martyre. — A Torre en Sardaigne, saint Prote, prêtre, et saint Janvier, diacre, qui, ayant été envoyés dans cette île par le pape saint Caïus, furent mis à mort sous le président Barbare, du temps de Dioclétien. — A Constantinople, saint Martyre, sous-diacre, et saint Marcien, chantre, que les hérétiques massa-

crèrent sous l'empire de Constance. — A Rome, saint Boniface, évêque et confesseur. — A Périgueux, saint Front, ordonné évêque par saint Pierre, et qui, avec un prêtre nommé Georges, ayant converti à Jésus-Christ une grande partie des habitants du pays, mourut en paix, illustre par ses miracles. — En Gévaudan, saint Hilaire, évêque.

XXVIe JOUR D'OCTOBRE.

SAINT BERNWARD OU BERNARD,

ÉVÊQUE DE HILDESHEIM.

Il était de la première noblesse de Saxe, neveu de Folcmar, qui fut évêque d'Utrecht, en 977, et tint ce siége douze ans. Cet oncle donna le jeune Bernward à Osdag, évêque d'Hildesheim, qui le mit sous la conduite de Tangmar, chef de son école ; celui-ci l'accueillit avec beaucoup d'affection, et, pour sonder sa capacité, lui donna d'abord à étudier certaines parties plus faciles de l'Écriture sainte : le jeune enfant, éclairé d'une lumière éclatante, comme un autre Daniel, la méditait avec une ardeur continuelle ; il s'associait ceux de ses condisciples qu'il y voyait le plus appliqués ; il cherchait avec eux à en pénétrer les sens les plus intimes. Avant même qu'il assistât aux classes, il écoutait attentivement, à l'écart, les leçons qu'y donnait le maître, les explications qu'il tirait de différents livres, et puis, par un heureux larcin, il les enseignait lui-même parfaitement à ses petits camarades. Émerveillé de cette application furtive, le maître n'omit rien pour développer de si heureux talents. De son côté, l'évêque Osdag, qui présageait quelque chose de grand dans le jeune Bernward et qui le fit exorciste, le lui recommanda d'une manière spéciale.

Le prêtre Tangmar, qui a écrit lui-même et très-bien la vie de son cher et digne élève, profita de toutes les circonstances pour développer de plus en plus ce merveilleux génie. Les jours même qu'ils voyageaient ou se promenaient ensemble à cheval étaient employés tout entiers à l'étude; tantôt c'était une lecture non moins longue que s'ils avaient été en classe, tantôt ils luttaient à faire des vers ou de la prose, tantôt ils exerçaient l'intelligence aux raisonnements les plus subtils de la logique. Fréquemment le

jeune élève adressait au maître, quoique toujours avec beaucoup de modestie, les questions les plus subtiles, tirées du fond même de la philosophie. A cette facilité et cette activité prodigieuses pour les sciences, qui ne reposait pas même pendant les repas, il joignait une aptitude et une application non moindre aux arts même mécaniques. Il excellait dans l'écriture, la peinture, l'architecture et même dans l'art de travailler les métaux. Pour les affaires domestiques et autres semblables, il les terminait avec une promptitude et une aisance, comme si de sa vie il n'avait fait autre chose. En un mot, c'était un génie universel, chéri à la foi de Dieu et des hommes. Villegise, archevêque de Mayence, le tint quelque temps auprès de lui, l'ordonna sous-diacre, diacre et même prêtre. Après quoi Bernward retourna auprès d'Adalbéron, comte palatin, son aïeul maternel, qui, bien qu'il eût beaucoup d'enfants, avait pour lui une affection particulière. Bernward était jour et nuit auprès de ce vieillard, lui rendant tous les services que demandaient ses infirmités et son grand âge, et l'assista ainsi jusqu'à la fin.

Après sa mort, il vint à la cour du roi Othon, qui avait alors sept ans, et gagna tellement les bonnes grâces de l'impératrice Théophanie, que, du consentement de tous les grands, elle mit sous sa conduite le jeune prince. Bernward s'en acquitta si bien, que le roi fit, en peu de temps, de grands progrès. Tous les autres le flattaient et l'excitaient aux divertissements, auxquels il n'était que trop porté par son âge; l'impératrice elle-même, craignant de perdre l'affection de son fils, avait une complaisance excessive pour toutes ses inclinations. Saint Bernward était le seul qui s'y opposait et retenait son disciple par la crainte, mais avec tant d'art, qu'il ne perdait rien de son amitié, et qu'après la mort de l'impératrice Théophanie, le jeune Othon la lui donna tout entière, comme à celui qui lui tenait lieu de père et de mère. Bernward lui faisait examiner les conseils que lui donnaient ses flatteurs, l'accoutumant de bonne heure à découvrir les artifices de la dissimulation. Aussi le prince avait en lui sa principale confiance, et lui faisait rendre, par tous les autres, le respect que méritait sa vertu.

Gerdag, évêque d'Hildesheim, étant mort, Bernward fut élu d'un commun consentement pour lui succéder, et préféré à plusieurs autres nobles qui servaient dans le clergé du palais. Il fut sacré par Villegiste, archevêque de Mayence, son métropolitain,

le 15e de janvier 993. Quoiqu'il fût encore jeune, il surpassait les vieillards en gravité, donnait à la prière la plus grande partie des nuits, et assistait assidûment aux offices divins. Après la messe solennelle, il donnait audience, puis son aumônier venait et il faisait distribuer à plus de cent pauvres de la nourriture et quelquefois de l'argent. Il visitait les ouvriers qu'il faisait travailler sur différentes matières; à none, il se mettait à table avec beaucoup de clercs et de laïques, mais en silence, pour écouter la lecture, et gardant une exacte frugalité.

Comme il avait un grand talent pour les arts, il les cultiva avec soin lorsqu'il fut évêque. Il faisait écrire des livres, non-seulement dans le monastère de sa cathédrale, mais en plusieurs autres lieux; en sorte qu'il assembla une nombreuse bibliothèque, tant de livres ecclésiastiques que de livres philosophiques. Il cherchait à perfectionner la peinture, la mosaïque, la serrurerie, l'orfévrerie, recueillant avec soin ce que les étrangers envoyaient au roi d'ouvrages des plus curieux, et faisant élever des jeunes gens de beau naturel pour les former à ces arts. Quoique très-appliqué à ses fonctions ecclésiastiques, il ne laissait pas de servir si bien le roi et l'Etat, qu'il attirait l'envie des autres seigneurs. La Saxe était depuis longtemps exposée aux courses des pirates et des Barbares. Le saint évêque les avait souvent repoussés, tantôt par ses seules troupes, tantôt avec le secours des autres; mais ils étaient maîtres des deux côtés de l'Elbe et de la navigation de cette rivière; en sorte qu'ils se répandaient par toute la Saxe et venaient presque à Hildesheim. Pour les arrêter, il fit bâtir deux forteresses en deux endroits de son diocèse, et, y ayant mis garnison, il procura la sûreté du pays.

Le même jour, à Rome, saint Évariste, pape et martyr, qui, sous l'empereur Adrien, orna l'Église de Dieu par l'effusion de son sang. — En Afrique, saint Rogatien, prêtre, et saint Félicissime, qui reçurent la couronne d'un glorieux martyre, durant la persécution de Valérien et de Gallien. Saint Cyprien fait l'éloge de leurs vertus dans sa lettre aux confesseurs. — A Nicomédie, les saints Lucien, Flore, et leurs compagnons, martyrs. — Le même jour, saint Quod vult Deus, évêque de Carthage: ayant été, par ordre de Genséric, roi arien, exposé sur la mer avec son clergé, dans des barques à demi brisées, sans voiles et sans rames, ce

saint, contre toute espérance, aborda à Naples, et y mourut en exil, avec la qualité de confesseur. — A Narbonne, saint Rustique, évêque et confesseur, qui se rendit illustre du temps des empereurs Valentinien et Léon. — A Salerne, saint Gaudiose, évêque. — A Pavie, saint Foulque, évêque. — Le même jour, saint Quadragésime, sous-diacre, qui ressuscita un mort.

XXVIIe JOUR D'OCTOBRE.

BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA,

RELIGIEUX POLONAIS, MARTYRISÉ EN 1657, PAR DES COSAQUES SCHISMATIQUES.

André Bobola naquit en Pologne, au palatinat de Sandomir, dans une des terres de sa famille, l'an 1592. Sa famille, noble et ancienne, était venue de la Bohême, qui a eu quelquefois le même roi que la Pologne. Comme toute la noblesse d'Europe, elle avait le zèle pour la chevalerie et les croisades, ce qui a produit dans cette partie du monde ce qu'on appelle la civilisation et la politesse chrétienne : chose qui ne se trouve point partout en Russie.

Un des ancêtres du bienheureux André fut Jacques Bobola, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, vers l'an 1338. Un autre parent, nommé lui-même André, grand chambellan de la couronne, sous les rois Sigismond-Auguste, Batory et Sigismond III, garda le célibat toute sa vie, montra beaucoup de zèle pour la conservation de la foi catholique en Pologne, contribua puissamment à y établir la compagnie de Jésus, et mourut en 1617. Son neveu Sébastien, religieux de cette compagnie, mourut en 1649.

Le bienheureux André, fils de Christophe Bobola, se montra digne d'une famille où la piété était héréditaire comme la noblesse. On tient qu'il conserva toute sa vie l'innocence de son baptême. On sait par les registres du collége de Sandomir, qu'il y était proposé comme exemple à ses condisciples, pour sa piété angélique et sa grande application à l'étude. A l'exemple d'André son oncle, il résolut de servir Jésus dans la compagnie qui porte son nom. Entré au noviciat de Vilna, la dix-neuvième année de

son âge, il y prit l'habit de l'ordre, le jour de Saint-Laurent, qu'il devait imiter dans son martyre. Sa constante occupation du noviciat fut l'étude et la pratique de l'humilité. Il cherchait son humiliation plutôt que son honneur, quand l'un et l'autre servaient également la gloire de Dieu ; et il n'était jamais plus heureux que s'il rencontrait dans l'humiliation la plus grande gloire à rendre à Dieu. C'est dans ces dispositions éminentes de sainteté qu'il passa les deux années de son noviciat. Le 31 juillet 1613, il prononça les vœux entre les mains du maître des novices, le père Bardilio, qui fut cruellement martyrisé en 1639, au Japon. Après avoir achevé son cours d'études supérieures et rempli son cours d'enseignement, il fut ordonné prêtre le 11 décembre 1622. L'année suivante fut martyrisé par les schismatiques, saint Josaphat, archevêque de Polocz. André Bobola devait lui succéder dans le martyre.

Ordonné prêtre en 1622, il exerça d'abord le saint ministère à Vilna, s'appliquant à la prédication, confessant, dirigeant avec zèle, pendant dix ans, la confrérie de l'Assomption de la Sainte-Vierge, conversant avec le prochain saintement et utilement, il était un modèle de l'homme apostolique. Il servit les malades avec beaucoup de charité pendant la peste qui affligea Vilna à trois reprises, 1625, 1630 et 1633. Il y tomba gravement malade lui-même, vit mourir les quatre prêtres et les quatre frères de la maison, mais guérit contre toute attente. Après avoir rempli avec le même zèle plusieurs autres fonctions dans son ordre, il reçut pour mission spéciale d'évangéliser la contrée de Polésie et la ville de Pinsk, plus particulièrement menacées par les partisans du schisme. Le bienheureux parcourut sans relâche cette contrée les deux dernières années de sa vie, y prêchant en apôtre, affermissant les uns dans la foi, y ramenant les autres de l'hérésie. Il avait une grande dévotion à l'immaculée conception de la sainte Vierge, sachant qu'elle est reine des apôtres, qu'elle a vaincu toutes les hérésies de l'univers, et qu'elle en triomphe toujours. Attentif et fervent, en offrant le saint sacrifice, il y puisait ce zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes qui brûlait son cœur. C'est là qu'il conçut le désir de rendre à Jésus-Christ amour pour amour et vie pour vie. Suivant l'exemple de saint François Régis, il commençait toujours les missions en

jeûnant au pain et à l'eau. Toute sa vie de missionnaire était une mortification continuelle. Dans un pays pauvre, ruiné par les guerres, peu peuplé et hostile, il n'avait d'autre nourriture que du pain sec, et dormait souvent en plein air. Ces deux ans de travaux et de privation furent une préparation au martyre. Il s'y attendait, et la dernière année il écrivit à un de ses frères de religion, qu'il allait à Pinsk pour y être martyrisé.

C'était en 1657. Depuis plusieurs années les schismatiques de Moscou ravageaient le pays et massacraient les religieux catholiques. Une bande de Cosaques avait juré d'immoler le missionnaire Bobola. Après l'avoir vainement cherché, elle rencontre sur la route une voiture que le cocher vient d'abandonner par peur. Un homme sort de la voiture, se met à genoux, lève les yeux et les mains au ciel, en disant : Que votre volonté soit faite! C'était le bienheureux André Bobola. Après avoir reçu les premiers coups des Cosaques, il leur dit qu'ils feraient de lui ce qui leur plairait, mais il les pria de laisser aller son compagnon Domanowski. Sa prière est accordée. Mais aussitôt lui-même, dépouillé d'une partie de ses vêtements, est lié à un arbre et flagellé jusqu'au sang ; on lui ceint la tête avec des rameaux flexibles de chêne, qu'on tire par les deux bouts, de manière à le faire pénétrer jusqu'aux os. On lui met la corde au cou, on l'attache aux selles entre deux chevaux, et on le traîne ainsi à Janow ; quand il ne marche pas assez vite, on le fait avancer à coups de hache ; à Janow, devant le chef des Cosaques, André confessa la foi catholique, déclare qu'il est prêtre et prêt à mourir pour elle. On le menace de lui arracher la vie, s'il n'abandonne la foi romaine ; il répond en conjurant ses bourreaux d'abandonner le schisme. Alors le chef cosaque, paysan brutal, lui porte un grand coup de sabre sur la tête, lui abat la main dont il parait naturellement le coup, le renverse par terre, et lui fait une profonde blessure au pied. Un autre lui crève un œil avec un poignard. On le traîne dans la boutique d'un boucher, on le dépouille de ses vêtements, on lui brûle les côtes et la poitrine avec du bois enflammé. On lui écorche la peau de la tête et la peau des mains, en haine de la tonsure et de la consécration sacerdotale. D'autres l'accablent de soufflets. Le bienheureux martyr, écorché vif, n'ouvre la bouche que pour invoquer les noms de Jésus et de

Marie, confesser la foi catholique et prier pour ses bourreaux. Cette douceur ne fait que les rendre plus cruels. Ils l'étendent sur une table, lui arrachent la peau du dos, qu'ils parsemèrent de paille hachée menu, puis le retournant, ils lui enfoncent des épines sous tous les ongles des deux mains. Et comme le saint continuait à se recommander à Dieu et à le prier pour ses bourreaux, ceux-ci ne pouvant supporter une pareille patience, lui coupèrent le nez et les lèvres, et cherchaient comment on pourrait lui arracher la langue. Ils employèrent le moyen le plus cruel, lui ouvrirent une large blessure derrière la tête, et lui arrachèrent ainsi la langue par la racine. Ils roulèrent alors le martyr expirant dans la rue, au milieu de la boue, sur les immondices. Comme l'agonie se prolongeait, le chef des Cosaques l'acheva d'un coup de sabre dans le côté. Telle fut la fin du bienheureux André Bobola, le 16 mai, mercredi, dans l'octave de l'Ascension, l'an 1657 de Jésus-Christ.

A peine le bienheureux eût-il rendu son âme à Dieu, que les bourreaux et les Cosaques abandonnèrent la contrée. Le peuple accouru, s'écria avec larmes : Ah ! les païens ont tué le saint prêtre ! Le corps, qui était resté exposé à l'air pendant quatre jours, sans exhaler aucune odeur, fut envoyé au collége des jésuites de Pinsk, et enseveli dans la tombe commune des religieux.

En considération de ce cruel martyre enduré pour la foi catholique, ainsi que de plusieurs miracles régulièrement constatés, notre saint-père le pape Pie IX a mis solennellement André Bobola au rang des bienheureux, le 30 octobre 1853. Prions pour la conversion des Russes schismatiques.

Le même jour, saint Élisbaan, roi d'Éthiopie, dont la vie se trouve déjà résumée dans celle de saint Aréthas, au 24 de ce mois. — La vigile des apôtres saint Simon et saint Jude. — A Avila en Espagne le martyre des saints Vincent, Sabine et Christète, qui furent d'abord étendus sur le chevalet avec tant de violence, que toutes les jointures de leurs membres se disloquèrent ; puis leur ayant mis sur la tête des pierres, on les frappa à grands coups de levier, jusqu'à ce qu'on en fît sortir la cervelle : ils accomplirent ainsi leur martyre par l'ordre du président Dacien. — A Trichâteau, saint Florent, martyr. —

En Cappadoce, sainte Capitoline, et sainte Erothéide, sa servante, martyrisées sous Dioclétien. — Aux Indes, saint Frumence, évêque, qui y fut d'abord captif; depuis, en ayant été ordonné évêque par saint Athanase, il y travailla avec un merveilleux succès à la propagation de l'Evangile.

XXVIIIe JOUR D'OCTOBRE.

LES APOTRES SAINT SIMON ET SAINT JUDE.

L'apôtre saint Simon, surnommé Chananéen ou Zélé, prêcha l'Evangile en Egypte, puis dans la Perse, où il souffrit le martyre. Saint Jude était frère de saint Jacques le Mineur, de saint Siméon, évêque de Jérusalem, et d'un nommé Joseph, qui sont appelés frères du Seigneur. Ils étaient tous fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Outre le nom de Jude ou Judas, qui veut dire louange, confession, il porte encore le nom de Thadée, qui signifie la même chose en syriaque, et celui de Lebbée, qui, dérivé de l'hébreu, put dire homme de cœur et d'intelligence.

Jésus ayant dit après la dernière cène : Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui, saint Jude lui demanda : Seigneur, d'où vient que vous vous manifesterez à nous et non pas au monde? Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses demeurant encore avec vous. Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, qu'enverra le Père en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.

Après l'ascension du Sauveur et la descente du Saint-Esprit, saint Jude prêcha l'Evangile particulièrement en Mésopotamie, et souffrit le martyre en Perse. Saint Pierre et saint Paul, dans leurs dernières épîtres, prémunissent les fidèles contre la séduction de certains hérétiques, qui s'appelaient gnostiques ou savants. Quelque temps avant sa mort, saint Jude leur écrivit sur le même sujet une lettre conçue en ces termes et qui a non-seulement le

même sens, mais souvent les mêmes expressions que la seconde de saint Pierre.

« Jude, serviteur de Jésus-Christ et frère de Jacques, aux appelés qui ont été sanctifiés dans le Père, et conservés en Jésus-Christ. Que la miséricorde, et la paix, et la charité s'augmentent en vous! Mes bien-aimés, ayant toujours souhaité vivement vous écrire touchant le salut qui nous est commun, je m'y trouve maintenant obligé par nécessité, pour vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois confiée par tradition aux saints. Car il s'est glissé parmi vous des hommes dont il avait été prédit, il y a longtemps, qu'ils tomberaient dans ce jugement ; des impies qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution, et qui nient que le seul Dieu et Dominateur soit notre Seigneur Jésus-Christ. Or, je veux vous faire souvenir de ce que déjà vous savez : c'est que le Seigneur Jésus, après avoir sauvé le peuple en le tirant de la terre d'Égypte, fit périr ensuite ceux qui furent incrédules ; et qu'il retient dans les chaînes éternelles et de profondes ténèbres, et réserve pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur dignité originelle, et qui ont abandonné leur propre demeure. Pareillement, Sodome et Gomorrhe, et les villes voisines qui s'étaient prostituées comme elles et couraient après une chair étrangère, sont là comme exemple, subissant une peine du feu éternel. Ceux-ci de même, s'abandonnant à leurs rêveries, souillent la chair, méprisent la domination (ou la seigneurie de Jésus-Christ), blasphèment les majestés, les dignités (ou les anges).

« Cependant l'archange Michel, dans la contestation qu'il eut avec le diable touchant le corps de Moïse, n'osa le condamner avec blasphème ou exécration ; mais il se contenta de dire : Que le Seigneur te réprimande ! Ceux-ci, au contraire, blasphèment tout ce qu'ils ignorent ; et ils se corrompent en tout ce qu'ils connaissent naturellement, comme des animaux irraisonnables ou muets. Malheur à eux, parce qu'ils suivent la voie de Caïn, qu'ils extravaguent dans l'erreur de Balaam par l'avarice, et qu'ils périssent dans la rébellion de Coré! Ils sont les opprobres de vos agapes, banquetant avec vous sans honte, se paissant eux-mêmes ; nuées sans eau, que le vent emporte çà et là ; arbres qui sèchent à l'automne, stériles, deux fois morts et déracinés ; vagues furieuses de la mer qui font monter en écume leurs propres infamies; astres

errants, auxquels une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité.

« C'est d'eux qu'Énoch, qui a été le septième depuis Adam, a prophétisé en ces termes : Voici que vient le Seigneur avec les myriades de ses saints, pour juger tous les hommes, et pour convaincre tous les impies de toutes les paroles injurieuses que ces pécheurs ont proférées contre lui ! Ce sont ceux-là qui murmurent, qui se plaignent sans cesse, qui marchent selon leurs convoitises, dont la bouche profère l'orgueil, et qui se font admirateurs des personnes, selon leur intérêt. Mais vous, mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ ; car ils vous disaient que dans les derniers temps il viendrait des moqueurs qui marcheraient suivant leurs propres convoitises dans l'impiété. Ce sont des gens qui se séparent eux-mêmes, des hommes d'une vie animale, qui n'ont point l'esprit.

« Mais vous, mes bien-aimés, vous élevant vous-mêmes comme un édifice spirituel sur le fondement de votre foi très-sainte, et priant par le Saint-Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle. Reprenez ceux qui sont jugés. Sauvez les uns en les retirant comme du feu ; ayez compassion des autres en craignant pour vous-mêmes ! Et haïssez comme un vêtement souillé tout ce qui est de la corruption de la chair.

« A celui qui est puissant pour vous conserver sans péché, et pour vous faire comparaître devant le trône de sa gloire purs et sans tache, et dans un ravissement de joie, à l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ ; à Dieu seul notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus-Christ, gloire et magnificence, empire et force, avant tous les siècles, et maintenant, et dans tous les siècles des siècles ! Amen ! »

Cette conclusion se lit ainsi dans le grec :

« A celui qui peut vous conserver sans péché et vous faire comparaître devant le trône de sa gloire purs et sans tache et dans un ravissement de joie ; à Dieu notre Sauveur, qui seul est sage, gloire et magnificence, et force et puissance, et maintenant et dans tous les siècles ! Amen [1] ! »

[1] *Epist. Jud.*

D'après ce texte, la conclusion se rapporterait tout entière à Jésus-Christ. Ce qui peut fort bien être. Le principal but des gnostiques était de rabaisser Jésus-Christ. Saint Jude, ainsi que les autres apôtres, s'attache donc à faire voir que Jésus-Christ seul est notre Dieu, notre Maître, notre Sauveur ; qu'à lui seul appartient la puissance et la gloire dans tous les siècles ; que c'est lui qui tient enchaînés dans les enfers les anges rebelles, pour les juger en son grand jour ; que c'est lui qui a frappé Sodome et Gomorrhe, pour être sur la terre une image du feu éternel ; que c'est lui qui, sauvant Israël de l'Egypte, fit périr les incrédules ; lui que Michel, le prince des anges, invoque contre Satan. C'est de lui qu'ont parlé, c'est à lui qu'ont rendu témoignage tous les hommes inspirés de Dieu, depuis Enoch, avant le déluge, jusqu'aux apôtres. Finalement tout se résume en lui.

Le même jour, à Rome, sainte Cyrille, vierge, fille de sainte Tryphonie, qui fut égorgée pour la foi sous l'empereur Claude.— Au même lieu, sainte Anastasie l'ancienne, vierge, et saint Cyrille, tous deux martyrs. Anastasie, durant la persécution de Valérien, sous le préfet Probus, après avoir été chargée de chaînes, souffletée, tourmentée par le feu frappée de coups, demeurant ferme dans la foi de Jésus-Christ, eut encore les mamelles déchirées, les ongles arrachés, les dents cassées, les pieds et les mains coupés ; enfin ayant eu la tête tranchée, elle alla, parée de ces supplices comme d'autant d'ornements, se réunir à son divin époux. Cyrille, qui lui avait donné de l'eau qu'elle avait demandée, reçut pour récompense l'honneur du martyre. — A Côme, saint Fidèle, martyrisé sous l'empereur Maximien. — A Mayence, saint Ferruce, martyr.— A Meaux, saint Faron, évêque et confesseur. — A Naples, saint Gaudiose, évêque africain, qui, étant venu en Campanie pour éviter la persécution des Vandales, finit saintement ses jours dans un monastère de cette ville. — A Verceil, saint Honorat, évêque.

XXIXe JOUR D'OCTOBRE.

LA BIENHEUREUSE BIENVENUE BOJANO,

VIERGE DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Bienvenue naquit dans le Frioul, vers le milieu du treizième siècle. Sa famille était une des plus illustres du pays. Dès ses plus jeunes années, elle n'éprouvait que du dégoût pour les jeux et les autres amusements de l'enfance ; tout son plaisir était de se retirer à l'écart dans un coin du jardin de son père, d'où elle voyait une église située sur le sommet d'une haute montagne et dédiée à la sainte Vierge. Là, cachée à tous les regards, elle passait plusieurs heures de suite en prière, et faisait plusieurs prostrations et génuflexions, selon la dévotion de ce temps. Parvenue à un âge un peu plus avancé, comme elle ne soupirait qu'après la mortification, elle se couvrit le corps d'un cilice et se ceignit les reins d'une corde, qui, ayant fini par entrer dans la chair, ne pouvait être arrachée que par le secours des chirurgiens. Bienvenue, craignant d'être découverte, pria avec ferveur, afin d'être délivrée de cette infirmité, et obtint, dit-on, que la corde tombât à ses pieds sans qu'elle eût besoin de l'aide de personne.

Cette fidèle servante de Dieu embrassa ensuite la règle du tiers ordre de Saint-Dominique, et voulut imiter le genre de vie du saint patriarche dont elle devenait la fille. Elle se retrancha l'usage du vin et de la viande, prit l'habitude de passer souvent les nuits entières en prière, surtout les veilles des fêtes solennelles. Elle dormait sur la dure, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Trois fois chaque nuit elle prenait une rude discipline ; mais elle fut obligée de renoncer en partie à cette pratique de mortification, pour obéir à son confesseur. Un genre de vie si austère eut bientôt épuisé les forces de Bienvenue et la fit tomber malade. Il lui survint des ulcères si douloureux, qu'on ne pouvait la remuer, même légèrement, sans lui faire éprouver de très-grandes souffrances. Après avoir passé cinq ans dans cet état, elle fit vœu d'aller à Bologne visiter les reliques de saint Dominique, afin d'obtenir le rétablissement de sa santé. On la transporta dans

cette ville, et à peine fut-elle auprès du tombeau du saint, qu'elle se trouva subitement guérie.

De retour dans son pays, Bienvenue reprit son ancien genre de vie, que ses infirmités l'avaient forcée d'interrompre. Par les saintes rigueurs qu'elle exerçait sur son corps, elle voulait entièrement soumettre la chair à l'esprit. Consumée par les jeûnes, les veilles et un long épuisement, cette sainte fille, qui ne soupirait que pour le ciel, et qui désirait ardemment d'être réunie à Jésus-Christ, se trouva réduite à l'extrémité dans un âge encore peu avancé. Elle reçut avec une tendre dévotion les derniers sacrements, et rendit son esprit à son Créateur dans les sentiments de joie qu'éprouve une âme entièrement détachée des choses de la terre. Sa mort arriva le 19 octobre 1272. La haute idée que les fidèles avaient de sa sainteté la leur fit regarder comme une nouvelle protectrice qu'ils avaient dans le ciel. Son corps fut porté dans l'église des Dominicains, où il s'opéra, dit-on, plusieurs miracles. Le culte qu'on rendait à la bienheureuse Bienvenue fut approuvé par le pape Clément XIII, le 6 février 1765 [1].

Le même jour, en Lucanie, les saints martyrs Hyacinthe, Quint, Félicien et Lucius. — A Sidon en Phénicie, saint Zénobe, prêtre, qui dans la rigueur de la dernière persécution, exhortant les autres au martyre, fut lui-même jugé digne d'en être honoré. — Le même jour, les saints évêques Maximilien, martyr, et Valentin, confesseur. — A Bergame, sainte Eusebie, vierge et martyre. — A Jérusalem, la fête de saint Narcisse, évêque, digne de louanges à cause de sa sainteté, de sa patience et de sa foi. Il entra dans la joie du Seigneur âgé de cent seize ans. — A Autun, saint Jean, évêque et confesseur. — A Cassiope dans l'île de Corfou, saint Donat, dont saint Grégoire fait mention. — A Vienne, le décès de saint Chef, abbé.

[1] Godescard, 29 oct.

XXX^e JOUR D'OCTOBRE.

LE BIENHEUREUX THOMAS BELLACIO,

FRANCISCAIN.

Ce saint homme, qui fut dans sa jeunesse victime de la séduction du monde, entra dans l'ordre de Saint-François, et effaça par une pénitence sincère ses désordres passés. Ses mortifications furent extrêmes, et lui valurent des grâces particulières. Il fut envoyé par le pape Eugène IV dans l'Orient, pour convertir les infidèles. Thomas était en route avec trois religieux pour se rendre en Éthiopie, lorsqu'il fut pris par les Turcs et jeté dans un sombre cachot ; mais il toucha les Barbares par ses hautes vertus et obtint sa liberté au moyen d'une forte rançon. Il revint en Italie, fort affligé de n'avoir pu cueillir la palme du martyre. Son ardeur pour les souffrances lui fit désirer d'entreprendre un nouveau voyage en Orient ; mais le Seigneur, content de sa volonté, l'appela à lui. Thomas mourut au monastère de Riéti, le 30 octobre 1447. Clément XIV a autorisé son culte.

LE BIENHEUREUX ANGE D'ACRI,

RELIGIEUX CAPUCIN.

Ce vertueux personnage était né le 19 octobre 1669 à Acre ou Acri dans la Calabre citérieure. Il entra dans l'ordre des Capucins, et y fut employé dans les missions pendant près de quarante années. Son zèle était infatigable, et ses discours, auxquels on accourait en foule, ne manquaient jamais d'opérer quelque conversion éclatante. Il avait reçu une grâce particulière pour ramener les incrédules à la foi ; mais il prévit les maux que la malheureuse philosophie du dix-huitième siècle devait faire à la religion, et il en versait des larmes abondantes. Ange mourut en odeur de

sainteté, le 30 octobre 1739, et Léon XII l'a admis au rang des bienheureux, le 12 décembre 1825.

Le même jour, en Afrique, la fête de deux cent vingt martyrs. — A Tanger en Mauritanie, saint Marcel, centurion, qui, ayant eu la tête tranchée sous Agricolaüs, lieutenant du préfet du prétoire, accomplit ainsi son martyre. — A Alexandrie, treize bienheureux martyrs, qui furent mis à mort sous l'empereur Dèce, avec les saints Julien, Eune et Macaire. — Au même lieu, sainte Eutropie, qui, visitant les martyrs, fut tourmentée avec eux si cruellement, qu'elle rendit l'esprit.—A Cagliari en Sardaigne, saint Saturnin, martyr, que le président Barbare fit décapiter durant la persécution de Dioclétien. — A Apamée, saint Maxime, martyrisé sous le même empereur.— A Léon en Espagne, les saints martyrs Claude, Luperque et Victoire, tous trois fils du centurion Marcel, qui, durant la persécution de Dioclétien et Maximien, eurent la tête tranchée par ordre du président Diogénien. — A Egée en Cilicie, saint Zénobe, évêque, et sainte Zénobie, sa sœur, martyrisés sous l'empereur Dioclétien et le président Lysias. — A Altino, saint Théonest, évêque et martyr, qui fut tué par les ariens. — A Paris, saint Lucien, évêque. — A Antioche, saint Sérapion, évêque, qui se rendit très-célèbre par son érudition. — A Capoue, saint Germain, évêque et confesseur, homme d'une grande naissance. A l'heure qu'il mourut, saint Benoît vit son âme portée au ciel par des anges.— A Potenza dans la Basilicate, saint Gérard, évêque.

XXXI^e JOUR D'OCTOBRE.

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ,

JÉSUITE, PORTIER DE COLLÉGE.

Alphonse Rodriguez exerça d'abord la profession de marchand drapier dans la ville de Ségovie, où il prit naissance le 25 juillet 1531. Mais Dieu, qui l'appelait à une vie plus parfaite, permit qu'il lui arrivât une foule d'épreuves, qui devaient le détacher entièrement du monde. Il essuya plusieurs pertes considérables dans son commerce, puis la mort vint lui enlever son épouse et une fille qu'il chérissait tendrement. Cependant, il lui restait un

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

fils et c'était une puissante consolation pour un cœur si affligé, mais il mourut peu de temps après sa mère et sa sœur. Alphonse, adorant la main de Dieu qui le frappait, s'appliqua dès lors uniquement aux œuvres de mortification chrétienne, et se livra aux plus grandes austérités. Il passa trois ans dans cet état, consultant Dieu et le priant de lui faire connaître ses volontés. C'est alors qu'il fit choix de la compagnie de Jésus, dans laquelle il entra l'an 1509, et prononça ses derniers vœux le 5 avril 1585. Ses supérieurs lui confièrent la charge de portier du collége de Mayorque, et le saint religieux en remplit les humbles fonctions jusqu'à la fin de sa vie, pendant un très-grand nombre d'années. C'est dans ce poste, en apparence si bas et si méprisable, qu'il s'éleva à la plus haute sainteté, ayant sans cesse la pensée de Dieu présente à l'esprit, vivant dans une mortification continuelle, obéissant avec une humilité parfaite à ses supérieurs, et montrant une charité sans bornes, une complaisance et une douceur inaltérables, soit envers ses frères, soit envers les écoliers et les étrangers qui fréquentaient le collége. Plusieurs fois, on le vit ravi en extase dans ses oraisons, mais les dons de Dieu n'enflaient point son cœur. Alphonse Rodriguez se regardait comme le plus grand des pécheurs, et les faveurs dont il était l'objet de la part du Seigneur, ne servaient qu'à lui inspirer les sentiments d'un plus profond abaissement.

Ce saint religieux mourut le 31 octobre 1617, âgé de quatre-vingt-six ans, et fut déclaré l'objet d'une vénération toute particulière, tant de la part du peuple de ce pays que de la part de ses frères. Dès l'an 1627, le pape Urbain VIII fit informer sur ses vertus. Il a été béatifié par Léon XII, le 20 septembre 1828, et canonisé par Pie IX.

SAINT WOLFGANG,

ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

Saint Wolfgang naquit en Souabe, de parents médiocres. Après avoir commencé avec beaucoup de succès ses études au

monastère de Reichenau, il passa à Wurtzbourg avec Henri, frère de Poppon, qui en était évêque et qui avait fait venir d'Italie un très-habile maître nommé Étienne. Peu de temps après, c'est-à-dire l'an 956, le roi Othon 1er donna l'archevêché de Trèves à Henri, qui était son parent, et le nouveau prélat emmena avec lui son ami Wolfgang. Il voulut le combler de biens et d'honneurs, et lui donner après lui la plus grande autorité dans le diocèse ; mais Wolfgang ne voulut point d'autre emploi que d'instruire la jeunesse ; encore le faisait-il gratuitement, refusant même ce qu'on lui offrait et nourrissant à ses dépens les écoliers pauvres. Il n'avait pas moins soin des mœurs de ses disciples que de leur instruction ; et lui-même s'abstenait de la chair, jeûnait, veillait et priait beaucoup, et ne portait point d'habits précieux. Il refusa des abbayes dont l'archevêque Henri voulait lui donner la conduite, et accepta seulement d'être doyen de quelques chanoines, qu'il réduisit à la vie commune et à l'étude.

L'archevêque Henri étant mort en 964, Wolfgang avait résolu de se retirer en son pays, pour quitter le monde entièrement, comme il désirait depuis longtemps. Mais saint Brunon, frère de l'empereur et archevêque de Cologne, le fit venir auprès de lui et lui offrit toutes sortes d'avantages, même l'épiscopat. Wolfgang les refusa constamment ; toutefois, il demeura quelque temps auprès de ce prince, et témoigna souvent depuis qu'il n'avait guère vu de vertu pareille à la sienne. Enfin, Brunon lui permit de suivre son inclination ; il retourna en Souabe, il fut reçu avec une extrême joie par ses parents, qui le regardaient comme le soutien de la famille et lui offraient toutes les commodités temporelles ; mais il les quitta pour aller se cacher dans le monastère d'Einsidlen, au fond d'une obscure forêt, et y embrassa la vie monastique, sous la conduite de l'abbé Grégoire, Anglais de naissance, qui avait tout quitté pour y venir servir Dieu.

La réputation de Wolfgang lui attira bientôt plusieurs disciples, qui venaient des monastères voisins recevoir ses instructions ; et saint Udalric étant venu, à son ordinaire, visiter les moines d'Einsidlen, goûta tellement le mérite de Wolfgang, qu'il le prit en affection singulière, et, quelque temps après, l'ordonna prêtre, malgré sa résistance. Un jour, comme Wolfgang était en oraison, saint Othmar, auquel il se recommandait souvent, lui apparut

et lui dit : Vous sortirez pauvre de cette province, et dans une autre, où vous serez exilé pour la cause de Dieu, vous serez pourvu d'un assez riche évêché. Si vous y faites votre devoir, vous entrerez dans la vie éternelle au bout de vingt-deux ans, et vous sortirez de cette vie dans un lieu où l'on honore ma mémoire.

Encouragé par cette vision et poussé du zèle de la conversion des infidèles, il sortit du monastère avec la permission de l'abbé, et passa dans la Pannonie, pour prêcher les Hongrois. Mais Pilgrim, ou Pélégrin, évêque de Passau, voyant qu'il n'y faisait point de fruit, le retira de cette entreprise et le retint quelques jours auprès de lui. Pendant ce séjour, il reconnut si bien le mérite de Wolfgang, qu'il disait à ses confidents : Oh ! qu'heureuse sera l'église qui aura un tel évêque ! Je veux demander pour lui l'évêché de Ratisbonne. On lui répondit : Comment cet homme pauvre et inconnu pourra-t-il obtenir cette dignité préférablement à tant de personnes illustres et connues de l'empereur? Les jugements de Dieu, reprit l'évêque, sont bien différents de ceux des hommes. Je m'adresserai au margrave, en qui l'empereur a grande confiance, et je le prierai de faire en sorte que, sans avoir égard aux brigues, en vue de la récompense éternelle, on mette en cette place un homme si digne, de quelque condition qu'il soit. La chose fut ainsi exécutée. L'empereur Othon II, par le conseil du margrave, envoya ordre d'élire Wolfgang pour évêque de Ratisbonne, et ensuite de le lui amener bon gré mal gré à Francfort, où il devait passer la fête de Noël.

Les envoyés de l'empereur trouvèrent encore Wolfgang auprès de l'évêque de Passau ; mais il ne songeait qu'à partir pour retourner en son pays. Ayant appris l'ordre de l'empereur, il vit bien que cette affaire était l'ouvrage de l'évêque. Il se rendit à Ratisbonne avec les envoyés, où le clergé et le peuple, d'un consentement unanime, l'élurent canoniquement et l'envoyèrent à la cour avec une députation de leur part. Étant en présence de l'empereur, il se prosterna à ses pieds, protestant de son indignité ; mais le prince, malgré sa répugnance, l'investit de l'évêché par le bâton pastoral. Wolfgang retourna à Ratisbonne, où il fut intronisé par le clergé et le peuple, et sacré par son métropolitain Frédéric, archevêque de Saltzbourg, accompagné de ses suffragants. C'était en 972, l'année d'avant la mort de saint Udalric.

Saint Wolfgang garda l'habit et la vie monastiques dans l'épiscopat.

Il rétablit dans son diocèse l'observance régulière chez les chanoines, les moines et les religieuses. Voyant, à Ratisbonne même, le relâchement des moines de Saint-Emméran, il disait souvent : Si nous avions des moines, le reste ne nous manquerait pas. Et comme on lui disait qu'il n'y avait partout que trop de moines, il répondit avec larmes : A quoi sert la sainteté de l'habit sans les œuvres? Les moines réglés ressemblent aux bons anges, les relâchés aux mauvais. Le désordre venait de ce que depuis longtemps les évêques de Ratisbonne étaient aussi abbés de Saint-Emméran et s'appropriaient les revenus de ce monastère, réduisant les moines à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Pour y remédier, Saint Wolfgang fit venir de Saint-Maximin de Trèves un saint moine nommé Ramwold, qui avait été avec lui chapelain de l'archevêque, et le fit abbé de Saint-Emméran.

Quelques-uns du conseil de l'évêque trouvaient mauvais qu'il ôtât à ses successeurs un revenu dont ses prédécesseurs avaient joui ; mais il leur répondit : Je ne veux pas me charger au delà de mes forces ; c'est bien assez d'être évêque, sans vouloir encore faire les fonctions d'abbé : loin de dissiper les biens de Saint-Emméran, je veux les employer aux usages pour lesquels ils ont été donnés. Ainsi l'abbé Ramwold rétablit la régularité dans ce monastère, ayant de quoi fournir abondamment non-seulement à la subsistance des moines, mais à l'hospitalité et aux aumônes. Saint Wolfgang rétablit de même la régularité chez les religieuses et chez les chanoines.

Il prêchait souvent son peuple, qui venait l'écouter avec un grand empressement. Son discours était simple et intelligible, mais fort et touchant ; il pénétrait au fond des cœurs et faisait couler des ruisseaux de larmes. Quand il visitait son diocèse, il avertissait soigneusement les curés de leurs devoirs, entre autres de conserver la pureté de vie, et de ne pas s'imaginer, comme quelques-uns, que la sainte communion les purifiât de leurs péchés sans pénitence précédente. Ayant appris qu'il y en avait qui, faute de vin, célébraient la messe avec de l'eau pure ou avec quelque autre boisson, il les en reprit sévèrement, et, pour leur ôter tout prétexte, leur fit fournir du vin de son cellier pour cet usage.

L'empereur Othon II, pour affermir la foi dans la Bohême, voulut établir un évêché dans un lieu de cette province qui dépendait du diocèse de Ratisbonne ; et, pour cet effet, il envoya des députés à saint Wolfgang, le prier de prendre des terres en Bohême, en récompense de cette diminution de son diocèse. Saint Wolfgang assembla son conseil, qui s'opposait à la demande de l'empereur ; mais le saint homme ne fut pas du même avis, et ne voulut pas perdre une occasion si précieuse d'affermir une église naissante. Non-seulement il accorda l'échange, mais il en dressa lui-même les lettres. On ne dit pas quel était cet évêché ; mais ce n'était pas celui de Prague, érigé dès l'an 969, quatre ans avant que saint Wolfgang fût évêque.

Enfin, comme il était en chemin pour aller dans la Bavière orientale, la fièvre le prit ; et étant arrivé à un lieu nommé Pupping, le long du Danube, il fut obligé de s'y arrêter et se fit porter dans un oratoire de Saint-Othmar. Là, s'étant trouvé un peu mieux, il se confessa, puis reçut le viatique et demeura étendu par terre. Les officiers de l'église et ceux de sa chambre voulaient faire sortir tout le monde, excepté sa famille ; mais il leur dit : Ouvrez les portes, et laissez entrer ceux qui voudront ; nous ne devons rougir à la mort que de nos mauvaises œuvres. Jésus-Christ, qui ne devait rien à la mort, n'a pas eu honte de mourir nu sur la croix. Que chacun voie en ma mort ce qu'il doit craindre et éviter dans la sienne. Dieu veuille avoir pitié de moi, misérable pécheur, qui vais souffrir la mort, et de quiconque la regardera avec crainte et humilité ! Ayant ainsi parlé, il ferma les yeux et mourut en paix le dernier jour d'octobre, l'an 994. Il fut transporté à Ratisbonne, et enterré à Saint-Emmeran par saint Hartvic, archevêque de Saltzbourg, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau, comme il en avait fait plusieurs de son vivant. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa vie a été écrite par un auteur qui avait vécu dans sa familiarité [1].

Le même jour, la vigile de la fête de tous les saints. — A Rome, la fête de saint Nemèse, diacre, et de sainte Lucile, vierge, sa fille, qui, de-

[1] *Act. Bened.*, sect. V.

meurant fermes dans la foi de Jésus-Christ, sans pouvoir être ébranlés, furent décapités par ordre de l'empereur Valérien, le 25 août. Leurs corps, que le pape saint Étienne avait fait enterrer, et à qui saint Xyste avait donné en ce jour une sépulture honorable sur la voie Appienne, furent depuis transférés par Grégoire V dans l'église de Sainte-Marie la Neuve, titre d'un cardinal diacre, avec les saints Symphrone, Olympe, tribun, Exupérie, sa femme, et Théodule, leur fils, qui, s'étant tous convertis par les soins de Symphrone, et ayant reçu le baptême des mains de saint Étienne, obtinrent la couronne du martyre. Dans la suite des siècles, Grégoire XIII les ayant trouvés en ce lieu, les fit mettre plus honorablement, le 8 décembre, sous l'autel de la même église. — Le même jour, les saints Ampliat, Urbain et Narcisse, dont parle saint Paul dans son épître aux Romains, et qui furent massacrés par les Juifs et les Gentils, en haine de l'Évangile de Jésus-Christ. — Dans la ville capitale du Vermandois, saint Quentin, citoyen romain, du rang des sénateurs, qui souffrit le martyre sous l'empereur Maximien. Cinquante-cinq ans après, par la révélation d'un ange, son corps fut trouvé sans corruption. — A Constantinople, saint Stachys, qui fut ordonné premier évêque de cette ville pa saint André, apôtre. — A Milan, saint Antonin, évêque et confesseur.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

CONTENANT

LES MOIS DE SEPTEMBRE ET OCTOBRE.

MOIS DE SEPTEMBRE.

Ier JOUR.

La bienheureuse Jeanne Sodérini. 1-3
Saint Gilles; douze frères martyrs; saint Josué et Gédéon; sainte Anne; saint Sixte; saint Terentien; saint Ammon; saint Vincent et saint Liéde; saint Rieul; saint Prisque; un autre saint Prisque; saint Leu; saint Constant; saint Victeur; sainte Vérène. 3

IIe JOUR.

Saint Étienne, premier roi de Hongrie..... 4-18
La bienheureuse Marguerite de Louvain..... 18-20
Sainte Maxime; saint Antonin; les martyrs Diomède, Julien, Philippe, Eutychien, Hésique, Léonide, Philadelphe, Ménalippe et Pantagape; les martyrs Zénon, Concorde et Théodore; les martyrs Évode, Hermogène et Calliste; saint Just; saint Elpide; saint Lupède; saint Nonnose... 20

IIIe JOUR.

Sainte Sérapie et sainte Sabine, martyres..... 21-26
Sainte Phébé; les saintes Euphémie, Dorothée, Thècle et Érasme; saint Aristée et saint Antonin; sainte Basilisse; les saints Zénon et Cariton; saint Sandale; saint Agilulphe et plusieurs autres martyrs; saint Mansuy; saint Auxonne; saint Siméon Stylite; ordination de saint Grégoire le Grand. 26

IVe JOUR.

Saint Moïse, législateur de l'Ancien Testament, prophète et témoin du Nouveau..... 26-35
Sainte Rose de Viterbe..... 35 et 36
Les martyrs Rufin, Silvain et Vélalique; saint Marcel; les saints Magne, Caste et Maxime; saint Marcel; le martyr Thamel et ses compagnons; les martyrs Théodore, Océan, Ammien et Julien; saint Marin; sainte Rosalie, sainte Candide; sainte Candide la jeune..... 37

Ve JOUR.

Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise..... 37-50
Saint Victorin; saint Herculan; les martyrs Quince, Arconce et Donat; saint Romule; les martyrs Eudoxe, Zénon, Macaire et leurs compagnons, soldats; les martyrs Urbain, Théodore, Ménédème et leurs compagnons; saint Bertin; sainte Obdule.... 50

VIe JOUR.

Le bienheureux Pierre Acotanto, et plusieurs autres saints pessonnages de son temps..... 51-54
Saint Zacharie, prophète; saint Onésiphore; Fauste, Macair et dix autres martyrs; les martyrs Cottide, Eugène et leurs compagnons; les saints Donatien, Préside, Mansuet, Germain, Fuscule et Létus; saint Pétrone; saint Eleuthère..... 54

VIIe JOUR.

Saint Gauzelin, évêque de Toul. 55 et 56
Saint Clodoalde ou saint Cloud, prêtre. 56
Saint Jean, martyr; saint Eupsyque; saint Zozont, martyr; saint Anastase; sainte Reine; saint Mémiers; saint Euverte; saint Autal; saint Pamphile..... 57

VIIIe JOUR.

Nativité de la sainte Vierge. 57 et 58
Saint Corbinien, évêque de Frisingue. 58-63
Saint Adrien avec vingt-trois autres martyrs; les martyrs Ammon, Théophile, Néotère et vingt autres; saints Timothée et Fauste; les martyrs Eusèbe, Nestabe et Zénon; saint Nestor; saint Thomas de Villeneuve. 63 et 64

IXe JOUR.

Saint Théophane, abbé de Constantinople, mentionné au 12 mars. 64 et 65
Les martyrs Dorothée et Gorgon; les martyrs Hyacinthe, Alexandre et Tiburce; saint Sévérin; sainte Straton; les saints Rufin et Rufinien; saint Serge; saint Omer; saint Queran. 65

Xe JOUR.

Saint Nicolas de Tolentin..... 66-68
Sainte Pulchérie, vierge et impératrice. 68-73
Les saints martyrs Némésien, Félix, Lucius, un autre Félix, Littée, Polyane, Victor, Iadère, Datif et quelques autres; les saints martyrs Sosthène et Victor; les saintes vierges Ménodore, Métrodore et Nymphodore; les saints Appelle, Luc et Clément; saint Théodard; saint Hilaire; saint Pierre; saint Salvi; sainte Agape..... 74

XIe JOUR.

Saint Bodon, évêque, et sa sœur sainte Salaberge..... 74-76
Les martyrs Prote et Hyacinthe; Diodore, Dioméde et Didyme; saint Vincent; saint Paphnuce; saint Patient; saint Emilien; saint Théodore. 76

XIIe JOUR.

La bienheureuse Marie-Victoire Fornari, fondatrice des Annonciades célestes..... 76-80
Saint nom de Marie..... 80-84
Les martyrs Hiéronide, Léonce, Sérapion, Sélése, Valérien et Straton; saint Autonome; les saints Macédone, Théodule et Tatien; saint Curonote; saint Juvence; saint Serdot; saint Silvin; saint Gui..... 84

XIIIe JOUR.

Saint Amé, abbé en Lorraine, et son ami saint Romaric..... 84-87
Saint Philippe; saint Macrobe et Julien; saint Ligoire; saint Euloge; saint Maurille; saint Amé, évêque; saint Vénére..... 87

XIVe JOUR.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, instituteur de l'ordre des Carmes..... 87-96
Sainte Nothburge, servante. 96 et 97
Exaltation ou glorification de la sainte Croix..... 97-99
Saint Corneille et saint Cyprien; les martyrs Crescentien, Victor, Rosule et Général; saint Crescent; saint Materne; saint Chrysostôme..... 100

XVe JOUR.

Saint Evre, évêque..... 100
Saint Jean le Nain, anachorète de Scété. 101-105
Octave de la Nativité; saint Nicomède; saint Valérien; sainte Mélitine; les saints Maxime, Théodore et Asclépiodote; saint Porphyre; saint Nicétas; saint Emilas et saint Jérémie; saint Lubin; saint Aubin; saint Achard; sainte Eutropie..... 106

XVIe JOUR.

Saint Corneille, pape, et saint Cyprien, évêque de Carthage..... 106-121
Sainte Euphémie; sainte Lucie et saint Géminien; les martyrs Abonde, Abondance, Marcien et Jean; sainte Sébastienne, les martyrs Roger et Sers-Dieu; saint Ninien; sainte Edithe, vierge..... 121 et 122

XVIIe JOUR.

Stigmates de saint François d'Assise. 122-128
Sainte Hildegarde, vierge... 128-134
Saint Justin; saints Narcisse et Crescentien; sainte Ariadne; les martyrs Socrate et Étienne; les martyrs Valérien, Maigrin et Gordien; saint Flocel; saint Lambert; le bienheureux Pierre d'Arbuès; sainte Agathoclie;

sainte Colombe ; saint Satyre ; sainte Théodore..... 135

XVIII^e JOUR.

Saint Méthodius, évêque de Tyr ; saint Pamphile, prêtre de Césarée en Palestine, ainsi que d'autres martyrs du même temps..... 136-143
Saint Joseph de Cupertino, capucin. 143-147
Saint Méthode ; saint Ferréol ; sainte Sophie et sainte Irène ; saint Eustorge ; saint Eumène..... 147

XIX^e JOUR.

Saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, et autres saints moines d'Angleterre..... 148-155
Les martyrs Janvier, Festus, Didier, Sosie, Procule, Eutyche et Acuce ; les saints Félix et Constance ; les saints Pélée, Nil et Elie ; les saints Trophime, Sabbace et Dorimédon ; sainte Pompose ; saint Eustoche ; saint Seine ; la bienheureuse Marie de Cervellione..... 155

XX^e JOUR.

Saint Agapel ou Agapit, pape.. 156-170
Le bienheureux François de Posadas, dominicain... 170-173
Vigile de saint Mathieu ; les saints Eustache, Théopiste, Agape, et Théopiste ; sainte Fauste et saint Evilase ; les saints Denys et Privat ; saint Prisque, saint Théodore et sainte Philippe ; sainte Candide ; sainte Susanne ; sainte Glycère... 173 et 174

XXI^e JOUR.

Saint Mathieu, apôtre..... 174-179
Saint Jonas, prophète..... 179-185
Saint Pamphile ; saint Alexandre ; saint Eusèbe ; saint Isace ; saint Méléce ; sainte Iphigénie... 185 et 186

XXII^e JOUR.

Saint Thomas de Villeneuve. 186-202
Les saints Maurice, Exupère, Candide, Victor, Innocent, Vital et leurs compagnons ; les vierges Digne et Emérite ; saint Ion ; saint Emméran ; sainte Iraïde et ses compagnons, martyrs ; saint Saintin ; saint Lô ; saint Florent ; saint Silvain ; sainte Salaberge... 202

XXIII^e JOUR.

Saint Maurice et la légion thébaine, ainsi que plusieurs autres martyrs du même temps, notamment Victor de Marseille..... 202-210
Saint Lin ; sainte Thècle ; saint Sosie ; les saints André, Jean, Pierre et Antoine ; saint Constance ; les saintes femmes Xantippe et Polyxène. 210

XXIV^e JOUR.

Saint Gérard, évêque de Chonad en Hongrie, martyr..... 211-214
La fête de Notre-Dame de la Merci ; les martyrs Andoche, Thirse et Félix ; saint Paphnuce et ses compagnons ; quarante-neuf martyrs ; saint Rustique ; saint Germer..... 214

XXV^e JOUR.

Le bienheureux Pacifique de Saint-Séverin, franciscain..... 215
Le bienheureux Pierre Claver, jésuite, apôtre et serviteur des nègres esclaves..... 216-220
Saint Cléophas ; saint Herculan ; saint Firmin ; saint Paul et Tatte, avec les saints Sabinien, Maxime, Ruf et Eugéne ; les saints Bardomien, Eucarpe et autres ; saint Anatholone ; saint Loup ; saint Aunaire ; saint Solenne ; saint Principe ; les vierges Aurèle et Néomise..... 220

XXVI^e JOUR.

Saint Nil de Calabre..... 221-236
Les saints Cyprien et Justine ; le martyr Callistrate et quarante-neuf autres ; saint Eusèbe, pape ; saint Eusèbe, évêque ; saint Virgile ; saint Sénateur ; saint Amance..... 236

XXVII^e JOUR.

Saint Elzéar et sainte Delphine, sa femme..... 237-251
Les saints Côme et Damien, avec leurs trois frères ; sainte Epicharis ; les saints Fidence et Térence ; les saints Adulphe et Jean ; saint Florentin et saint Hilier ; saint Marc ; saint Caïus ; saint Aderit ; saint Vincent de Paul ; sainte Heltrude..... 251

XXVIII^e JOUR.

Sainte Liobe, vierge et abbesse. 252-255
Saint Venceslas ; saint Privat ; saint Stacté ; les saints Martial, Laurent et

leurs compagnons, martyrs; Marc, Alphe, Alexandre, Zosime, Nicon, Néon, Héliodore et trente soldats martyrs; saint Maxime; saint Exupère; saint Salomon; saint Silvain; sainte Julie..... 255

XXIXe JOUR.

Saint Michel et les bons anges.. 256-260
Les martyrs Eutyche, Plaute et Héraclée; sainte Gudélie; les martyrs Dadas, Cadoé et Gabdélas; les vierges Ripsime et ses compagnes; saint Fraterne; saint Grimoald; saint Quiriace..... 260

XXXe JOUR.

Saint Jérôme, docteur de l'Église. 260-272
Saint Léopard; saint Victor et saint Ours; saint Antonin; saint Grégoire; saint Honorius; saint François de Borgia; sainte Sophie..... 272

MOIS D'OCTOBRE.

Ier JOUR.

Fête du saint Rosaire..... 273-276
Saint Remi, évêque de Reims, apôtre des Francs..... 277-292
Saint Arétas et ses cinquante-quatre compagnons, martyrs; les saints Prisque, Crescent et Evagre; saint Vérissime; les saintes Maxime et Julie; saint Piat; saint Domnin; saint Bavon; saint Sévère..... 295

IIe JOUR.

Les saints Anges gardiens..... 295
Saint Léger ou Léodegaire, évêque d'Autun, et plusieurs autres saints de la même époque..... 296-320
Saint Eleuthère, soldat, avec une infinité d'autres martyrs; saints Prime, Cyrille et Secondaire; saint Théophile; saint Thomas..... 320

IIIe JOUR.

Saint Gérard de Brogne..... 321-322
Saint Candide; les martyrs Denys, Fauste, Caïus, Pierre, Paul et quatre autres; les deux saints Ewaldes; saint Maximien; saint Hésyque. 323

IVe JOUR.

Saint François d'Assise..... 323-333
Les saints Crispus et Caïus; les martyrs Marc et Marcien avec un grand nombre d'autres; saint Pierre; les martyrs Caïus, Fauste, Eusèbe, Chérémon, Lucius et leurs compagnons; saint Hiérothée; saint Pétrone; sainte Aure..... 333

Ve JOUR.

Saint Apollinaire, évêque de Valence en Dauphiné..... 334-338
Les martyrs Placide, Eutyche, Victorin, Flavie, Donat, Firmat, Fauste et trente autres; saint Thraséas; saint Palmace et ses compagnons, martyrs; sainte Charitine; saint Firmat et sainte Flavienne; saint Marcellin; saint Attilan; saint Froilan; sainte Galle. 338

VIe JOUR.

Saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux..... 339-347
Saint Sagar; les martyrs Marcel, Caste, Emile et Saturnin; sainte Foi; sainte Erotide; martyrs sans nombre à Trèves; saint Romain; saint Magne..... 347

VIIe JOUR.

Le bienheureux Mathieu Carrieri, dominicain..... 347-350
Saint Marc, pape; les martyrs Serge et Bacque; les martyrs Marcel et Apulée; sainte Julie; sainte Justine; saint Aoust; saint Hélain; Notre-Dame de la Victoire..... 350-351

VIIIe JOUR.

Sainte Brigite de Suède, veuve. 351-362
Saint Siméon; sainte Réparate; saint Démétrius; saint Nestor; saint Pierre; saint Artémon; sainte Benoîte; les saintes Palaciate et Laurence; saint Ived; sainte Pélagie..... 362

IXe JOUR.

Saint Denys l'Aréopagite, disciple de saint Paul, et premier évêque d'Athènes..... 362-387
Saint Abraham, patriarche; saint Domain; saint Deusdedit; saint Guilain; saint Louis Bertrand; saint Andronic et sainte Anastasie; sainte Publie. 387

Xe JOUR.

Saint François de Borgia, supérieur général de la compagnie de Jésus. 388-393

Saint Pinyte; saint Géréon; saint Victor et ses compagnons martyrs; les martyrs Cassius, Florent et plusieurs autres; saint Eulampe et sainte Eulampie, avec deux cents autres martyrs; saint Paulin; saint Cerbonéi; un autre saint Cerbonéi; un autre saint Paulin 393

XI^e JOUR.

Les saints Taraque, Probus et Andronic, martyrs 394-402
Les martyrs Nicaise, Quirin, Scubicule et la vierge Pience; les martyrs Anastase, Placide, Genès et leurs compagnons; saint Sarmate; saint Germain; saint Firmin; saint Kenny; saint Gommer; saint Emilien; les saintes Zénaïs et Philonille; sainte Placide. 402

XII^e JOUR.

Le bienheureux Jacques d'Ulm.. 402-406
Les martyrs Evagre, Priscien et leurs compagnons; sainte Domnine; quatre mille neuf cent soixante-dix confesseurs et martyrs d'Afrique; saint Maximien; saint Wilfrid; saint Monas; saint Salvin; saint Eustache; saint Séraphin de Monte-Granario. 406

XIII^e JOUR.

Saint Gérauld, comte d'Aurillac. 407-413
Saint Edouard; saint Carpus; les saints Fauste, Janvier et Martial; saint Florent; saint Colman; les sept religieux martyrs Daniel, Samuel, Ange, Domne, Léon, Nicolas et Hugolin; saint Théophile; saint Vincent; sainte Célidoine 413

XIV^e JOUR.

Saint Dominique l'Encuirassé. 414-416
Saint Callixte; sainte Fortunate; les saints Carpon, Evariste et Priscien; saint Saturnin et saint Loup; saint Gaudence; saint Fortunat; saint Burchard; saint Donatien; saint Rustique; saint Bernard..... 416

XV^e JOUR.

Sainte Thérèse, fondatrice des Carmélites déchaussées..... 417-434
Saint Fortunat; trois cents martyrs à Cologne; saint Agilée; saint Brunon; saint Antioque; saint Sévère; saint Aurèle; sainte Hedwige, sainte Thécle..... 434

XVI^e JOUR.

Saint Gal, abbé 435-445
Deux cent soixante-dix martyrs; les saints Martinien et Saturien, avec leurs deux frères, et sainte Maxime; les saints Saturnin, Nérée et trois cent cinquante autres martyrs; saint Eliphe; saint Bercaire; saint Ambrois; saint Lul; saint Florentien.... 445

XVII^e JOUR.

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, et tante de sainte Élisabeth de Thuringe..... 446-448
Saint Héron; les saints Victor, Alexandre et Marien; sainte Mamelte; saint André de Crète; saint Florentin; saint Victor..... 448

XVIII^e JOUR.

Saint Luc, troisième des quatre évangélistes, et premier historien de l'Église..... 449-452
Saint Asclépiade; saint Just; saint Julien; sainte Tryphonie 452

XIX^e JOUR.

Saint Pierre d'Alcantara 452-463
Les saints martyrs Ptolomée et Lucius; saint Béronique; sainte Pélagie et quarante-neuf autres martyrs; saint Vare, soldat; saint Aquilin; saint Vrain; saint Eustère; saint Ethbin; saint Frewisse..... 463

XX^e JOUR.

Saint Jean de Kenti, prêtre polonais. 464-467
Saint Artème, duc d'Égypte, et plusieurs autres martyrs, sous Julien l'Apostat..... 467-477
Saint Maxime; saint Caprais; les saintes Marthe et Saule, avec plusieurs autres; saint Félicien; saint Aurélien; sainte Irène; saint Sandon. 477

XXI^e JOUR.

Saint Hilarion, patriarche des solitaires de Palestine..... 477-482
Sainte Ursule et ses compagnes; saint Astère; les saints Dase, Zotique, Caïus, et douze autres soldats; saint Malc; saint Viateur; sainte Cécile. 482

XXII^e JOUR.

Saint Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs. 483-491
Saint Marc; les saints Alexandre, Héraclius et leurs compagnons; saint Philippe; les vierges Nunilon et Alo-

die ; sainte Cordule ; saint Aberce ; saint Mellon ; saint Donat ; saint Vérécond ; sainte Marie Salomé.. 491

XXIIIe JOUR.

Saint Jean de Capistran, franciscain. 492-498
Les saints Servand et Germain ; saint Théodore ; saint Pierre Pascal ; saint Ignace ; saint Séverin ; saint Ver ; saint Domice ; saint Benoît..... 498

XXIVe JOUR.

Saint Aréthas, prince arabe ; sa femme, Rehoumy ; leurs enfants et un grand nombre d'Arabes chrétiens et martyrs. 499-512
Les saints Félix, Andract, Janvier, Fortunat et Septime ; saint Evergille ; saint Procle ; saint Magloire ; saint Martin ; saint Marc..... 513

XXVe JOUR.

Saint Gaudence, évêque de Bresce, en Italie..... 513-517
Saint Chrysanthe et sainte Darie ; quarante-six soldats martyrs, avec plus de cent vingt autres, nommément Théodose, Lucius, Marc et Pierre ; les saints Crépin et Crépinien ; saint Miniat ; les saints Prote et Janvier ; saint Martyrius et saint Marcien ; saint Boniface ; saint Front ; saint Hilaire. 517

XXVIe JOUR.

Saint Bernward ou Bernard, évêque de Hildesheim..... 518-521
Saint Evariste ; les saints Rogatien et Félicissime ; saints Lucien, Flore et leurs compagnons ; saint Quod Vult Deus ; saint Rustique ; saint Gaudiose ; saint Foulque, saint Quadragésime. 521

XXVIIe JOUR.

Saint Elisbaan, roi d'Ethiopie. 522-524
Vigile de saint Simon et saint Jude ; les martyrs Vincent, Sabin et Christèle ; saint Florent ; les saintes Capitolin et Erothéide ; saint Frumence.... 524

XXVIIIe JOUR.

Les apôtres saint Simon et saint Jude. 525-529
Sainte Cyrille ; les saintes Anastasie et Cyrille ; saint Fidèle ; saint Ferruce ; saint Faron ; saint Gaudiose ; saint Honorat..... 538

XXIXe JOUR.

La bienheureuse Bienvenue Bojano, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique..... 529-530
Les martyrs Hyacinthe, Quint, Félicien et Lucius ; saint Zénobe ; les martyrs Maximilien et Valentin ; saint Eusèbe ; saint Narcisse ; saint Jean ; saint Donat ; saint Chef..... 530

XXXe JOUR.

Le bienheureux Thomas Bellacio, franciscain..... 531
Le bienheureux Ange d'Acri, religieux capucin..... 531-532
Deux cent vingt martyrs ; saint Marcel ; les martyrs Julien, Eune et Macaire, avec treize autres ; sainte Eutropie ; saint Saturnin ; saint Maxime ; les saints Claude, Luperque et Victoire ; saint Zénobe et sainte Zénobie ; saint Throneste ; saint Lucien ; saint Séfapion ; saint Germain ; saint Gérard. 532

XXXIe JOUR.

Saint Alphonse Rodriguez, jésuite, portier de collége..... 532
Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne 533-537
Vigile de tous les saints ; saint Némèse et sainte Lucile ; les saints Symphore, Olympe, Exupère et Théodule ; les saints Ampliat, Urbain et Narcisse ; saint Quentin et saint Stachys ; saint Antonin..... 537

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

CORBEIL, TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ.

4356

922.2
R53

Rohrbacher, M. L'Abbe.

AUTHOR

Vies Des Saints.

TITLE